

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

11

LIVRES ILLUSTRÉS ET ÉDITIONS ORIGINALES
MANUSCRITS ET LETTRES AUTOGRAPHES

DES XIX^E ET XX^E SIÈCLES

JEUDI 15 NOVEMBRE 2018



LES OPÉRATEURS DE VENTE POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

ANDRÉ
PIEYRE
DE
MANDIARGUES
LA
MOTOCYCLETTE

**LIVRES ILLUSTRÉS ET
ÉDITIONS ORIGINALES**

Consacré à la littérature, ce catalogue propose, dans sa première partie, deux types d'ouvrages : d'une part des éditions originales, d'autre part des livres illustrés, publiés entre 1878 et 1987.

Parmi les éditions originales, nous pouvons relever la rarissime plaquette de Joris-Karl Huysmans intitulée *Sac au dos*, publiée à seulement 10 exemplaires sur papier de Chine. Il s'agit ici de l'exemplaire personnel de l'auteur abondamment corrigé de sa main en vue de la publication du texte dans le recueil *Les Soirées de Médan*. Huysmans est également présent à travers une suite de 14 ouvrages dédiés à l'écrivain Lucien Descaves, un de ses plus proches amis, qu'il choisit comme exécuteur testamentaire. Parmi les autres éditions originales, nous pouvons signaler *Artine* de René Char, exemplaire de Salvador Dali, enrichi d'un envoi autographe de l'auteur, *La Fin de Potomak* et *Allégories* de Jean Cocteau, exemplaires dédiés à André Gide, « *Regarde...* » de Colette, illustré par Mathurin Méheut, enrichi des manuscrits, de maquettes, des dessins originaux, etc., *Poèmes* de Léon-Paul Fargue, exemplaire dédié à Guillaume Apollinaire, *La Condition humaine* de Malraux, dédié à Louis-Ferdinand Céline, ou encore *Inscriptions* de Charles Maurras avec un envoi de l'auteur adressé à Marcel Proust.

À côté de ces éditions originales figure un choix de grande qualité de livres illustrés modernes, parfois truffés et souvent reliés par les plus grands maîtres. Ainsi pouvons nous retrouver un exemplaire du *Bestiaire ou cortège d'Orphée* de Guillaume Apollinaire illustré par Raoul Dufy, relié par Pierre-Lucien Martin, *Calligrammes* du même auteur, orné de 68 lithographies de Giorgio de Chirico, relié par Georges Leroux, *Le Plafond de l'opéra de Paris* de Lassaigue, illustré par Chagall, sans doute le plus précieux des exemplaires, celui d'André Malraux, commanditaire du plafond, avec un dessin original de Chagall sur double page, les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* de Daudet, illustré par Raoul Dufy et relié par Paul Bonet, À Rebours de Huysmans orné de plus de 200 gravures sur bois d'Auguste Lepère, dans l'une des plus belles reliures jamais réalisées par Pierre Legrain, *Chirico* de Waldemar dans l'une des dernières grandes reliures de Daniel-Henri Mercher.

D'autres reliures sont représentées comme Jean de Gonet, Georges Cretté, Creuzevault, Claude Honnelaître et Perez-Noriega Antonio. Nous ne pouvons terminer cette courte présentation sans mentionner un ensemble de livres illustrés par Jean-Émile Laboureur, ainsi que le fameux exemplaire des *Tableaux de Paris*, ouvrage collectif publié par Jean-Gabriel Daragnès, exemplaire de l'éditeur relié par Paul Bonet et enrichi de nombreuses lettres autographes des collaborateurs tels que Colette, Jean Cocteau, Jean Giraudoux, Valéry Larbaud, Pierre Bonnard, Chas Laborde, Georges Rouault, etc., ainsi que de dessins originaux notamment de Daragnès et de Henri Matisse, et de tirages supplémentaires de la plupart des gravures. Les périodiques sont enfin représentés avec la collection complète de la revue de poésie *Argile*. L'exemplaire est celui de son fondateur, Claude Esteban ; il est enrichi de 6 dessins originaux dédiés de Viera da Silva, Antoni Tàpies, Juan Mirò, Wifredo Lam, José Luis Cuevas et Karel Appel.

Belles découvertes !

Éric Busser



INFORMATIONS ET SERVICES POUR CETTE VENTE

RESPONSABLE DE LA VENTE

MARC GUYOT

Tél.: +33 (0)1 78 91 10 11
marc.guyot@ader-paris.fr

EXPERTS POUR CETTE VENTE

LIVRES N°320 À 396

ÉRIC BUSSE

MEMBRE DE LA COMPAGNIE
NATIONALE DES EXPERTS

Tél.: +33 (0)1 56 81 63 22
librairiebusser@orange.fr

LETTRES ET MANUSCRITS N°400 À 547

THIERRY BODIN

SYNDICAT FRANÇAIS DES EXPERTS
PROFESSIONNELS EN ŒUVRES D'ART
Tél.: + 33 (0)1 45 48 25 31
lesautographes@wanadoo.fr

FACTURATION ACHETEURS

LUCIE FAIVRE

Tél.: +33 (0)1 78 91 10 14
lucie.favre@ader-paris.fr

RETRAIT DES ACHATS

JEHAN DE BELLEVILLE

Tél.: +33 (0)1 78 91 10 03
jehan.debelleville@ader-paris.fr
(uniquement sur rendez-vous)

RELATIONS PRESSE

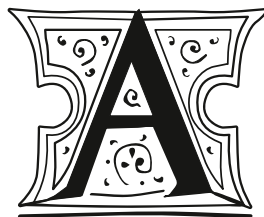
DROUOT

MATHILDE FENNEBRESQUE

Tél.: +33 (0)1 48 00 20 42
Mob.: +33 (0)6 35 03 49 87
mfennebresque@drouot.com



Nordmann & Dominique
LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

11

LITTÉRATURE

**LIVRES ILLUSTRÉS ET ÉDITIONS ORIGINALES
MANUSCRITS ET LETTRES AUTOGRAPHES DES XIX^E ET XX^E SIÈCLES**

JEUDI 15 NOVEMBRE 2018, 14H
DROUOT-RICHELIEU - SALLES 1 & 7



EXPOSITIONS PUBLIQUES

DROUOT-RICHELIEU 9 RUE DROUOT - 75009 PARIS
LUNDI 12 NOVEMBRE AU MERCREDI 14 NOVEMBRE 2018, DE 11H À 18H
JEUDI 15 NOVEMBRE 2018, DE 11H À 12H

COMMISSAIRE-PRISEUR

DAVID NORDMANN

CATALOGUE ET RÉSULTATS VISIBLES SUR WWW.COLLECTIONS-ARISTOPHIL.COM
ENCHÉRISSEZ EN LIVE SUR

DROUOT
DIGITAL
Live

Important : Les conditions de vente sont visibles en fin de catalogue
Nous attirons votre attention sur les lots précédés de +, °, *, #, ~ pour lesquels
s'appliquent des conditions particulières décrites en fin de catalogue.



ADER, Société de Ventes Volontaires - Agrément 2002-448 - Sarl au capital de 52 956 €
3, rue Favart 75002 Paris - Tél. : 01 53 40 77 10 - Fax : 01 53 40 77 20 - contact@ader-paris.fr
N° siret : 450 500 707 000 28 - TVA Intracom. : FR 66 450 500 707 - www.ader-paris.fr

**OVA : les Opérateurs de Ventes pour les Collections Aristophil**

La dispersion des œuvres indivisaires a été confiée à quatre OVV : AGUTTES, ARTCURIAL, DROUOT ESTIMATIONS et ADER. AGUTTES reste le coordinateur des ventes des indivisions.

La maison ADER est l'opérateur pour cette vente

Fondée en 1692 à Paris, Ader est l'une des maisons de ventes aux enchères françaises les plus anciennes. Sous l'impulsion des commissaires-priseurs Maurice Lair-Dubreuil, Etienne Ader et Rémi Ader, elle a marqué le XX^e siècle avec les ventes mythiques David-Weill, André Lefèvre, Sacha Guitry, Rothschild, Patino, Jacques Prévert, etc. Depuis 2005, sous la direction de David Nordmann, la maison ADER connaît un nouvel essor. Ader organise plus de 70 ventes cataloguées annuelles dans toutes les spécialités. Le domaine des livres et des manuscrits, et plus particulièrement celui des manuscrits autographes, est un point fort d'Ader qui propose plusieurs ventes importantes chaque année dans cette discipline.

CATÉGORIE DES VENTES

Les ventes des Collections Aristophil ont plusieurs provenances et se regroupent dans deux types de vente :

1 - Ventes volontaires autorisées par une réquisition du propriétaire ou par le TGI s'il s'agit d'une indivision; les frais acheteurs seront de 30% TTC (25% HT). Il s'agit des lots non précédés par un signe particulier.

2 - Ventes judiciaires ordonnées par le Tribunal de Commerce; les frais acheteurs seront de 14,40% TTC (12%HT).

signalés par le signe +.

SOMMAIRE



ÉDITORIAL	P. 1
INFORMATIONS ET SERVICES POUR CETTE VENTE	P. 2-3
OPÉRATEURS DE VENTES POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL	P. 4
LES COLLECTIONS ARISTOPHIL EN QUELQUES MOTS	P. 6
GLOSSAIRE	P. 9
LIVRES ILLUSTRÉS ET ÉDITIONS ORIGINALES	P. 12
MANUSCRITS ET LETTRES AUTOGRAPHES DES XIX ^e ET XX ^e SIÈCLES	P. 88
ORDRE D'ACHAT	P. 261
CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE	P. 262

LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

EN QUELQUES MOTS

Importance

C'est aujourd'hui la plus belle collection de manuscrits et autographes au monde compte tenu de la rareté et des origines illustres des œuvres qui la composent.

Nombre

Plus de 130 000 œuvres constituent le fonds Aristophil. L'ensemble de la collection a été trié, inventorié, authentifié, classé et conservé dans des conditions optimales, en ligne avec les normes de la BNF.

Supports

On trouve dans les Collections Aristophil une grande variété d'œuvres. Dessins, peintures, photographies, lithographies, manuscrits anciens, chartes, incunables, livres et manuscrits, partitions, éditions rares, lettres, autographes, philatélie, objets d'art, d'archéologie, objets et souvenirs, documents se côtoient et forment un ensemble tout à la fois hétéroclite et cohérent tant il couvre l'ensemble des moyens d'expression qu'inventa l'Homme depuis les origines jusqu'à nos jours

Thèmes

Les Collections Aristophil couvrent toutes les périodes de l'histoire de l'Antiquité au XX^e siècle. Afin de dépasser la répartition par nature juridique, par type de support ou encore la seule chronologie, il a été retenu de disperser ces collections sous la forme de ventes thématiques permettant proposer des ventes intéressantes et renouvelées mois après mois, propres à susciter l'intérêt des collectionneurs du monde entier.

Sept familles thématiques



BEAUX-ARTS



HISTOIRE POSTALE



HISTOIRE



ORIGINE(S)



LITTÉRATURE

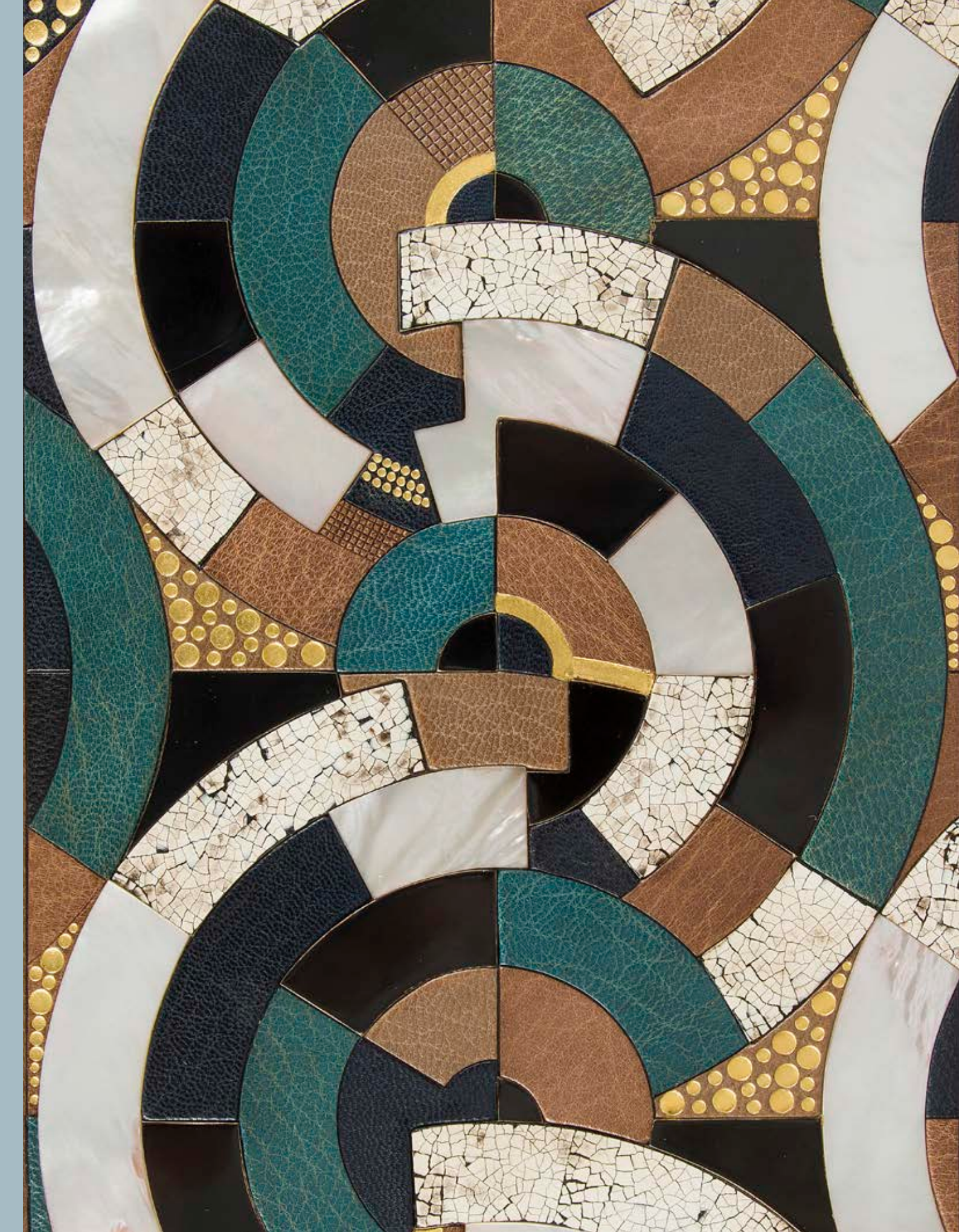


MUSIQUE



SCIENCES







ARISTOPHIL

11

**LIVRES ILLUSTRÉS ET ÉDITIONS ORIGINALES
MANUSCRITS ET LETTRES AUTOGRAPHES
DES XIX^E ET XX^E SIÈCLES**

JEUDI 15 NOVEMBRE 2018, 14H



GLOSSAIRE

Lettre autographe signée (L.A.S.) : la lettre est entièrement écrite par son signataire. Celui-ci peut signer de son prénom, de ses initiales ou de son nom.

Pièce autographe signée (P.A.S.) : il s'agit de documents qui ne sont pas des lettres. Par exemple : une attestation, une ordonnance médicale, un reçu, etc.

Lettre signée (L.S.) : ce terme est utilisé pour désigner une lettre simplement signée. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

La pièce signée (P.S.) est un document simplement signé. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

Une lettre autographe (L.A.) est une lettre est entièrement écrite par une personne,

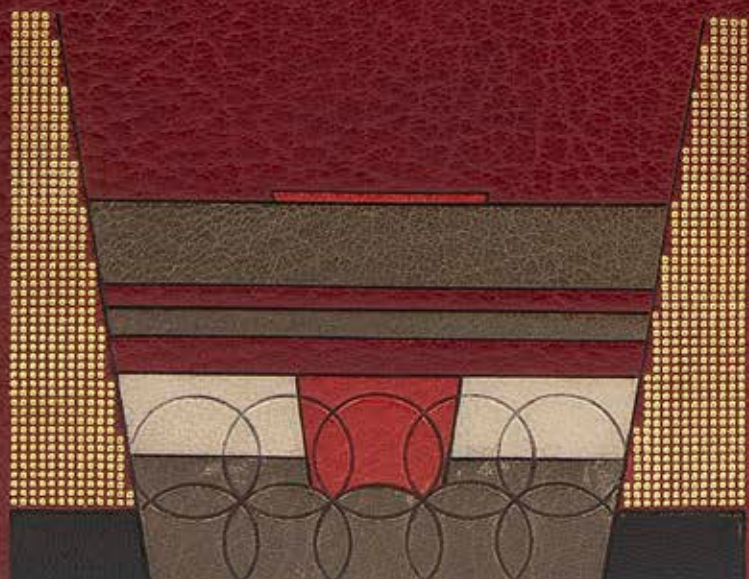
mais non signée. Il était d'usage au XVIII^e siècle entre gens de la noblesse, de ne pas signer les lettres, le destinataire reconnaissant l'écriture, savait à qui il avait affaire. Madame de Pompadour, Marie-Antoinette, pour ne citer que les plus célèbres, ont ainsi envoyé des lettres autographes non signées.

Une pièce autographe (P.A.) est un document entièrement écrit de la main d'une personne, mais non signé. Ce terme désigne très souvent des brouillons, des manuscrits ou des annotations en marge d'un document.

Un manuscrit peut être entièrement « autographe » ou « autographe signé » ou dactylographié avec des « corrections autographes ».

LES
CHANSO
D E
BILIT

PIER
LOU



RE
Y'S



320

320

ALECHINSKY (PIERRE) - PIQUERAY (MARCEL ET GABRIEL).

Monument tobacco. Abécédaire.

S.I.: Yves Rivière, [1978]. – In-folio, 460 x 319: (14 ff.), 5 planches, couverture imprimée. En feuilles.

1000/1500€

Belle édition publiée par Yves Rivière proposant le poème en prose des frères Piqueray, écrivains belges proches du surréalisme, imprimé en rouge, orné d'un abécédaire de Pierre ALECHINSKY, dessiné sur papier transparent insolé sur plaque offset.

Le tirage a été limité à 785 exemplaires. Celui-ci est l'un des 90 comprenant une suite de 5 eaux-fortes originales avec rehauts d'aquarelle appliquée au pochoir en encadrement, numérotées et signées par l'artiste sur papier vélin d'Arches (n° 70).

Exemplaire très bien conservé.

321

ALECHINSKY (PIERRE).

Pièces du mobilier urbain, Arles.

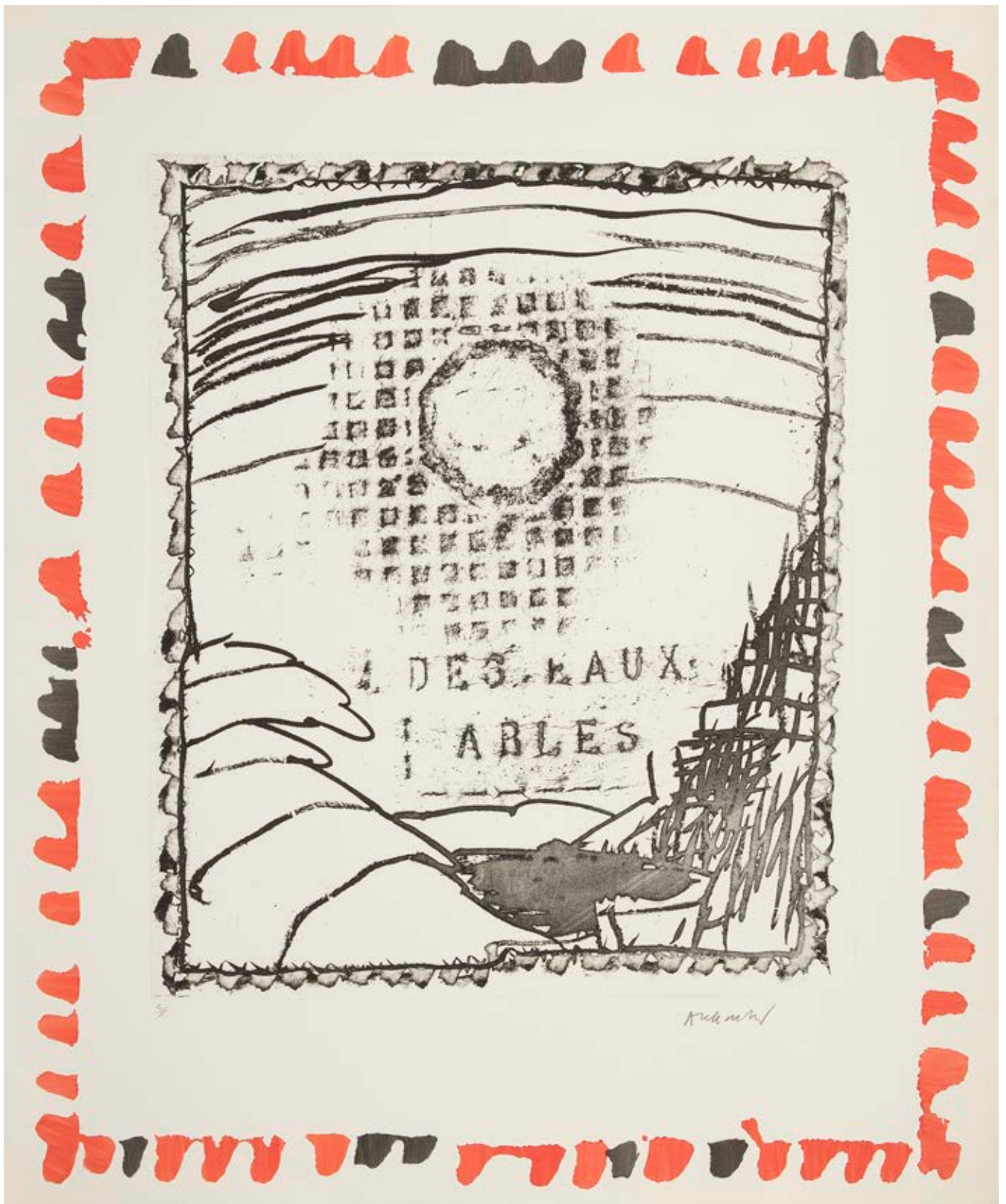
Paris: Robert et Lydie Dutrou, 1987. – Album in-plano, 750 x 634: 7 planches. En feuilles, emboîtement toilé de l'éditeur.

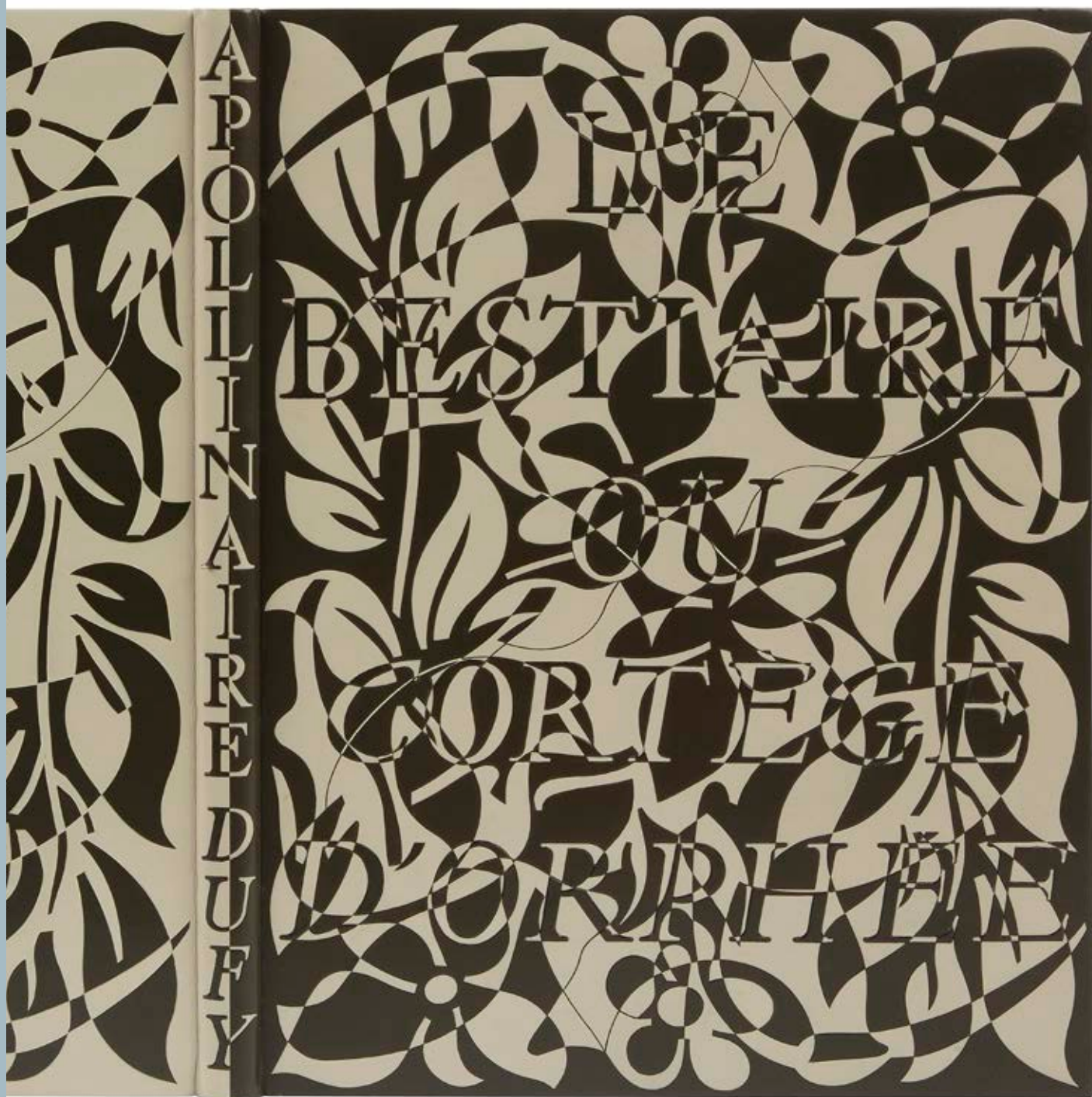
2000/3000€

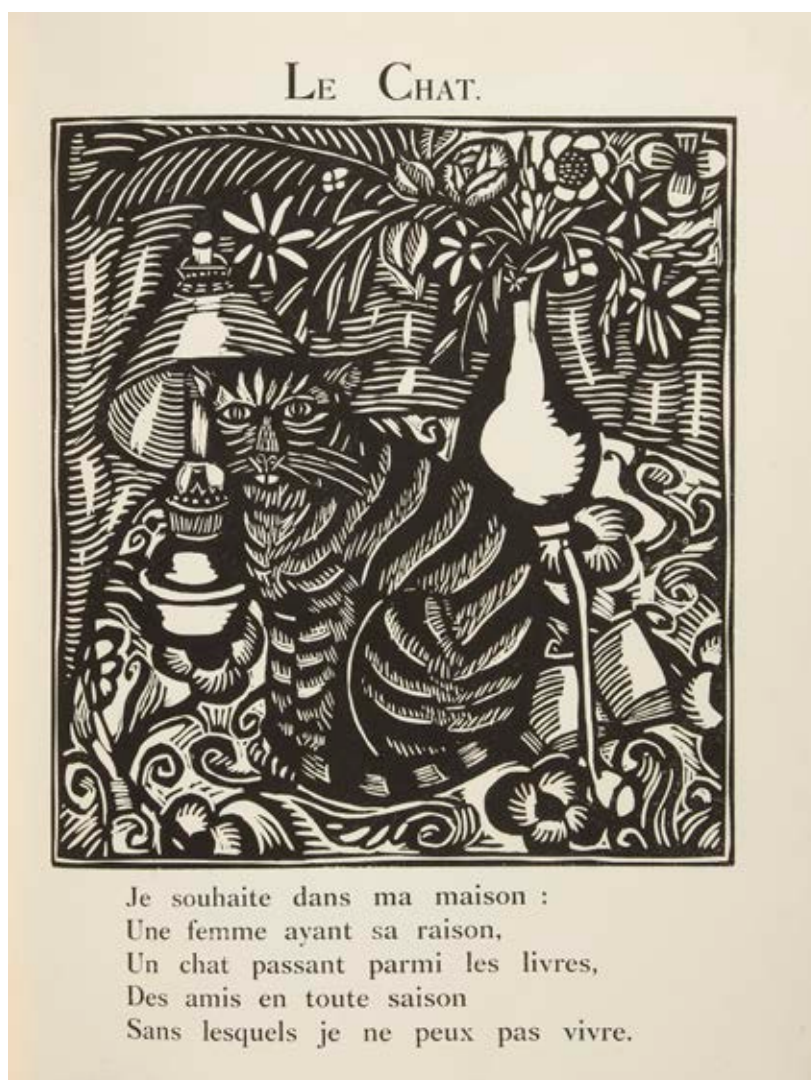
Album tiré à 65 exemplaires sur vélin d'Arches, comprenant 7 eaux-fortes monumentales de Pierre ALECHINSKY, dont une non signée comprenant le titre et la justification, et 6 justifiées et signées par l'artiste, accompagnées d'un encadrement rouge et noir à l'aquatinte. Ces eaux-fortes représentent une suite de variations sur le thème des plaques d'égouts de la ville d'Arles.

Exemplaire justifié C/E, faisant vraisemblablement partie de l'un des 10 exemplaires en épreuve d'essai.

Quelques légères salissures à l'étui.







322

APOLLINAIRE (GUILLAUME) - DUFY (RAOUL).

Le Bestiaire ou cortège d'Orphée, Illustré de Gravures sur bois par Raoul Dufy.

Paris : Deplanche, 1911. — In-4, 325 x 248 : (40 ff.), couverture muette. Reliure en box gris brun sur le premier plat et la moitié droite du dos et en box beige sur le second plat et la moitié gauche du dos ; premier plat orné d'un décor de feuillage mosaïqué en box beige avec le titre en lettres capitales en superposition mosaïquées en box beige et gris brun ; second plat orné du même décor de feuillages mais sans le titre, mosaïqué de box gris brun ; dos lisse orné du nom de l'auteur et de l'illustrateur en long en lettres capitales mosaïquées en deux teintes, gris brun et beige ; doublures et gardes de box olive, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de box gris brun, étui (P.L. Martin, 1962).

30 000 / 40 000 €

Édition originale dédiée à Élémer Bourges, de ce recueil de poèmes sur les animaux, premier livre illustré par Raoul DUFY.

L'illustration comprend 39 bois originaux dont 4 à pleine page, 26 à 3/4 de page, 4 vignettes et 5 lettrines.

Le tirage a été limité à 120 exemplaires signés par l'auteur et l'artiste. Celui-ci est l'un des 91 sur papier de Hollande.

Exemplaire dans une spectaculaire reliure de Pierre-Lucien Martin, provenant de la bibliothèque de Raphaël Esmérian.

Provenances : Raphaël Esmérian, avec ex-libris (cat. V, 8 juin 1974, n° 3). - R. & L. Lolié, avec ex-libris (cat. 28 mars 2012, n° 54).





323

APOLLINAIRE (GUILLAUME) - CHIRICO (GIORGIO DE).

Calligrammes.

Paris : Librairie Gallimard, 1930. – In-4, 331 x 250 : 269 pp., (3 ff. dernier blanc), couverture illustrée. Box noir, premier plat comprenant sur quatre lignes le nom de l'auteur en lettres capitales droites mosaïquées en box gris, avec le titre de l'ouvrage en superposition inscrit en lettres capitales italiques mosaïquées en box blanc ; on trouve la même composition sur le second plat mais le titre est en lettres capitales droites mosaïquées en box gris et le nom de l'auteur en lettres capitales italiques mosaïquées en box blanc ; dos lisse portant le nom de l'illustrateur en capitales alternant une lettre droite en box gris et une lettre en italique de box blanc, doublures et gardes de daim gris, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de box noir, le dos étant orné du titre en lettres mosaïquées de box gris et du nom de l'auteur et de l'illustrateur en lettres au palladium, étui (Leroux, 1988).

30 000 / 40 000 €

Très belle et rare édition tirée à seulement 106 exemplaires, illustrée de 68 lithographies originales de Giorgio de CHIRICO (1888-1978), dont 2 répétées (couverture et titre), qui ont pour thématique le soleil et la lune.

Cet ouvrage est considéré comme le plus beau livre illustré par Chirico.

Un des 10 exemplaires sur japon nacré, celui-ci étant l'un des 6 sur ce papier, numérotés en chiffres arabes (n° 7). Il est enrichi de deux suites des illustrations sur chine et sur Whatmann.

Superbe exemplaire dans une somptueuse reliure lettriste de Georges Leroux. Il est enrichi du bulletin de souscription et d'un dessin original signé de Giorgio de Chirico, à la pierre noire rehaussé de pastel (147 x 146), titré *Nuit antique*, projet de l'illustration pour la page 114 de l'ouvrage.

Provenance : R. & L. Lolié, avec ex-libris (cat. 28 mars 2012, n° 31).



324

BRETON (ANDRÉ).

Nadja.

Paris : *Nouvelle Revue Française*, 1928. – In-4, 215 x 165 : 218 pp., (1 f.), couverture imprimée. Veau irisé vert chartreuse gaufré «petits éclats», plats ornés de quatre colonnes bombées de veau vert, gaufrées «petits carrés» et enchâssées de taquets d'ébène en tête et en queue, celles du premier plat percées par le titre du livre en relief ton sur ton, l'extrémité haute du J comprenant une petite pièce d'ébène horizontale surmontée d'une pastille rouge en relief ; dos lisse de veau vert gaufré «petits carrés» avec deux lanières en creux de veau noir gaufré de même, charnières de veau gaufré «petits carrés», vert galbé dans sa partie centrale et noir en tête et en queue, rivetées d'ivoire ; doublures de veau vert irisé, gardes de veau métallisé gris mat, non rogné, couverture et dos conservés, emboîtement à dos lisse de veau vert irisé (J. de Gonet, 2001).

4 000 / 5 000 €

Édition originale de l'une des œuvres majeures d'André Breton, récit autobiographique de sa rencontre en octobre 1926 avec Léona Delcourt (1902-1941) qui se surnommait elle-même Nadja. Il s'agit de la première pièce entièrement narrative de l'auteur qui la considérera plus tard comme la clef de voûte de son œuvre.

L'édition est illustrée de 44 photographies reproduites à pleine page sur papier couché, relatives aux lieux et aux éléments mentionnés dans l'ouvrage.

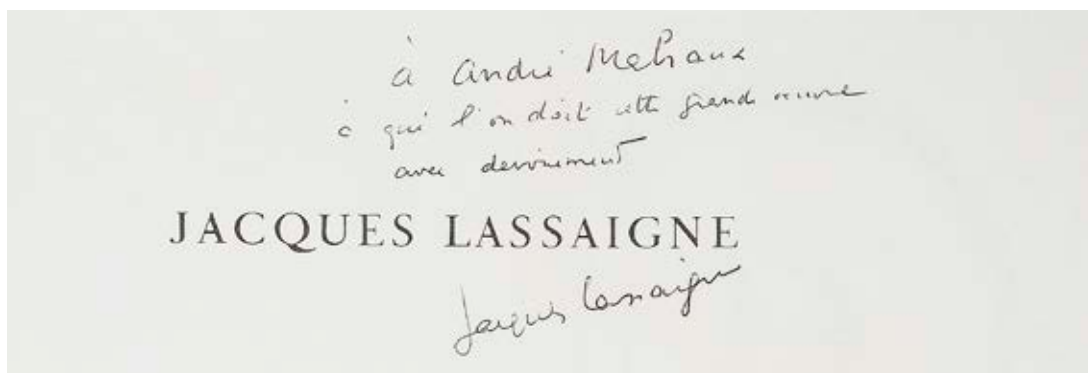
Un des 109 exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, celui-ci, imprimé pour Eugène-Claude Mongermon, faisant plus spécialement partie des 100 sur ce papier destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française.

Précieux exemplaire dans une fabuleuse reliure de Jean de Gonet, réalisée en 2001.

L'exemplaire figura à l'exposition *Six siècles d'art du livre. De l'incunable au livre d'artiste* qui se tint au Musée des lettres et manuscrits du 13 septembre 2012 au 20 janvier 2013.

Provenance : Eugène-Claude Mongermon.

Exposition : *Six siècles d'art du livre. De l'incunable au livre d'artiste*, Paris, 13 septembre 2012 au 20 janvier 2013.



325

CHAGALL (MARC) - LASSAIGNE (JACQUES).

Le Plafond de l'opéra de Paris.

Monte-Carlo: André Sauret, [1965].

– In-4, 327 x 244: 89 pp., (2 ff.), 1 planche. Cartonnage toilé de l'éditeur, sous jaquette illustrée et rhodoïd.

15 000 / 20 000 €

Présentation complète de toutes les phases de la réalisation du plafond de l'opéra Garnier, qui restera l'une des grandes peintures monumentales réalisées au XX^e siècle. Chagall réalisa, spécialement pour cet ouvrage, une lithographie originale à pleine page que l'on trouve en frontispice. Il n'y a eu pour ce livre ni tirage à part ni épreuves signées.

Certainement le plus précieux des exemplaires de cet ouvrage puisqu'il s'agit de celui d'André Malraux, ministre de la culture et commanditaire de la fresque. Il comprend un double envoi qui lui est

adressé, le premier de Chagall, daté du 12 octobre 1962, accompagné d'un grand dessin original en couleurs de l'artiste sur double page, à l'aquarelle et aux crayons de couleur, représentant une danseuse, un cygne et la tour Eiffel. Le second est un envoi de Jacques Lassaigue figurant sur le titre:

à André Malraux // à qui l'on doit cette grande œuvre // avec dévouement //
Jacques Lassaigue.

Exemplaire très bien conservé, complet de la planche dépliant représentant la reproduction de la maquette définitive du plafond de l'Opéra de Paris.



RENÉ CHAR

ARTINE

ÉDITIONS SURREALISTES

A PARIS

CHEZ JOSÉ CORTI, LIBRAIRE, RUE DE CLICHY, N° 6

—
1950

à Salvador Dali
 son ami par n'importe
 quel temps.
 René Char

ARTINE

326

CHAR (RENÉ) - DALI (SALVADOR).

Artine.

Paris : Éditions surréalistes, José Corti, 1930. – In-8, 239 x 190 : frontispice, (20 ff.), couverture imprimée. Broché, couverture rempliée, emboîtement de maroquin noir moderne, recouvert sur les plats d'un papier illustré de motifs abstraits, doublures de daim noir.

80 000 / 100 000 €

Édition originale de ce recueil de poèmes de René Char, dédié « Au silence de celle qui laisse rêveur. »

« Artine est faite de plusieurs personnages en surimpression, qui représentent tout « l'être impondérable », la belle inconnue qu'on n'attendait pas, l'étoile fascinante, dont on ne peut détacher les yeux [...] C'est une suite de tableaux oniriques qui empruntent au rêve son flou, sa discontinuité. Mais les éléments qui rapprochent le poème du rêve proprement dit abondent » (Jean Voellmy, *René Char, ou, le mystère partagé*, 1989, pp. 18-19).

L'un des plus précieux exemplaires de ce livre. Il s'agit de l'un des 2 hors commerce sur japon ancien, numérotés et signés par l'auteur, les seuls, avec les 30 premiers, à être illustrés d'une gravure d'après un dessin de Salvador Dali. Mais il s'agit surtout de l'EXEMPLAIRE PERSONNEL DE DALI, enrichi de ce très bel et amical envoi de l'auteur : à Salvador Dali // son ami par n'importe // quel temps. // René Char René Char n'avait adhéré au groupe surréaliste qu'en 1929 et c'est après un séjour chez Dali qu'il publia ce recueil. Le choix de l'artiste fut des plus judicieux.

L'autre exemplaire hors commerce fut celui réservé à l'éditeur José Corti.

Exemplaire parfaitement conservé malgré de légères rousseurs à la couverture, placé dans un emboîtement moderne non signé d'une parfaite qualité.



327

CHAR (RENÉ) - BRAQUE (GEORGES).

Lettera amorosa.

[Genève]: *Edwin Engelberts*, [1963]. – In-4, 316 x 251: 55 pp., (3 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Monté sur onglets, box taupe, composition en relief différente sur les deux plats, formée d'un large cadre en creux en box bordeaux gratté, sur lequel sont placées deux motifs abstraits sur le premier plat et 3 sur le second, mosaïqués de box bordeaux, bleu, mauve et brique, dos lisse orné du titre en lettres capitales bordeaux disposées à la chinoise, doublures et gardes de daim gris, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de box taupe, étui (*Leroux*, 1965).

15 000 / 20 000 €



Superbe édition illustrée de 27 lithographies originales en couleurs de Georges BRAQUE.

Il s'agit de l'ouvrage phare édité par Engelberts. «L'amitié entre Braque et Char remonte à la fin de la seconde guerre mondiale. Jusque-là, l'œuvre du poète n'avait pas donné lieu à de grands livres illustrés. L'éditeur joue ainsi un rôle décisif dans la mise en œuvre du projet artistique autour de *Lettera amorosa*, qui se trouve être le recueil favori de Braque, parmi la production poétique de Char. L'élaboration de l'ouvrage est laborieuse et s'étend sur plusieurs années. Six maquettes voient le jour, représentatives du travail assidu et exigent de ses acteurs. L'engouement du peintre est tel qu'il s'y consacre durant plusieurs années. Il travaille à de nombreuses reprises ses illustrations, qu'il effectue au sein de son atelier afin de retranscrire son imaginaire du texte et l'émotion qu'il suscite. Il ne s'agit donc pas de procéder à une illustration mais d'établir une proposition artistique et sensible, une forme de poésie picturale. Char, quant à lui, se montre très rigoureux dans la sélection du papier, dans le choix des caractères utilisés et dans la mise en page. Il définit la disposition et les espaces dédiés à l'intervention de Braque. En outre, il effectue des lectures commentées du texte, en présence de l'artiste et de l'éditeur. Au

final, 27 lithographies en couleurs, ayant pour thèmes des étoiles, fleurs, pétales, fruits, oiseaux, feuilles, ou profils humains, viennent illuminer et traverser l'expression et la complainte amoureuses : «Je ris merveilleusement avec toi. Voilà la chance unique.» L'ouvrage est publié par Engelberts le 21 mars 1963 à Genève, quelques mois avant la mort de Braque» (*Dans les pas d'Edwin Engelberts, éditeur des poètes et peintre de son temps*, Fondation Martin Bodmer, 2016, dossier pédagogique, page 3).

Le tirage a été limité à 230 exemplaires sur vélin de Rives, signés par l'auteur et l'artiste. Celui-ci est l'un des 20 de tête accompagnés de deux suites des lithographies, l'une sur japon nacré, l'autre sur japon Misumi. Ces exemplaires, ainsi que les 30 suivants, comportent une des 50 lithographies supplémentaires signées par Chagall, figurant sur la couverture des suites.

Précieux exemplaire, entièrement monté sur onglets, en reliure de l'époque de grande qualité exécutée par Georges Leroux. Il a été exceptionnellement enrichi d'un tirage à part sur vélin d'Arches de 5 lithographies originales de l'ouvrage, tirées à 75 exemplaires, numérotées et signées par l'artiste.

Exemplaire parfaitement conservé.



328

COCTEAU (JEAN).

Énigme.

Paris : Éditions des réverbères, [1939].

– Plaquette in-8, 197 x 98 : (16 ff. 2 derniers blancs). Broché.

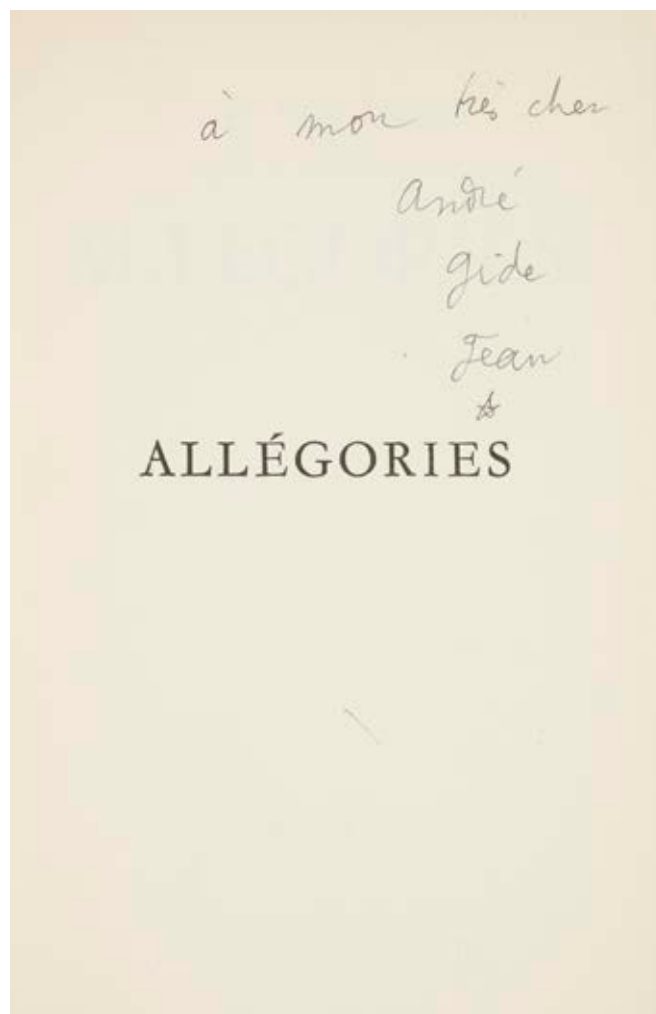
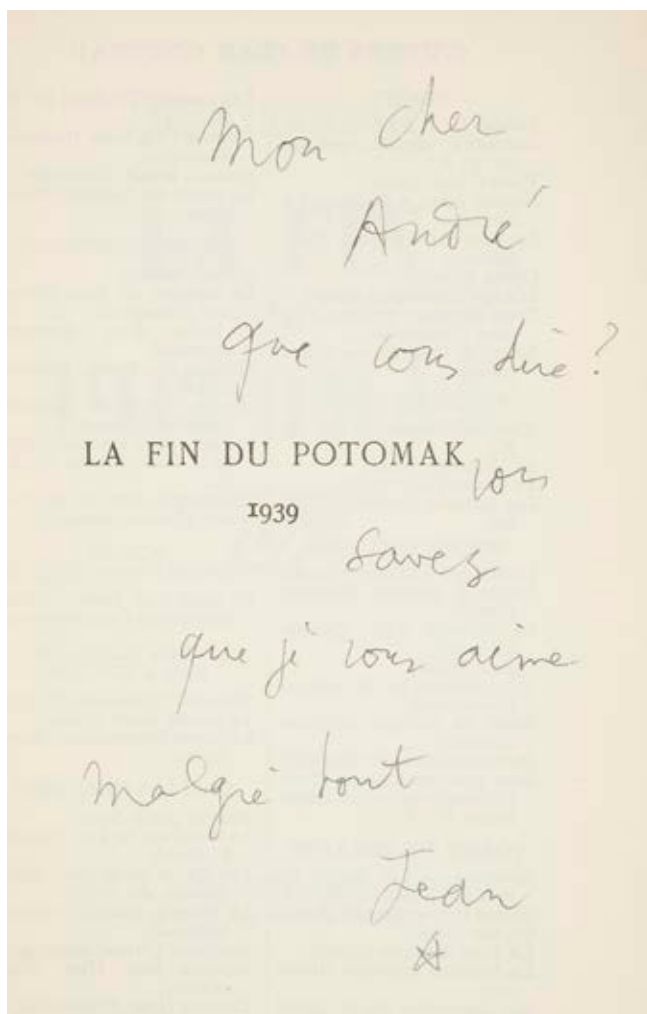
400 / 500 €

Édition originale de ce poème de Jean Cocteau, entièrement gravée à la pointe sèche et imprimée à 130 exemplaires plus 7 exemplaires de luxe, sur papier tibétain pur chiffon à la forme. Elle est illustrée d'une gravure originale de l'auteur à pleine page. Cette plaquette ne fut pas commercialisée mais distribuée aux abonnés des Éditions des Réverbères. Très fragile, elle est devenue très rare et il se peut que le tirage ait été inférieur à celui annoncé. Dans une lettre de février 1952 adressée à un conservateur de la Bibliothèque nationale, Cocteau apportait ces

renseignements sur l'ouvrage : « Il me semble bien que le papier des Réverbères est un papier très quelconque et du genre papier d'emballage. De très jeunes gens firent cette édition. Excusez-moi d'être mal renseigné, mais je ne possède plus moi-même aucun exemplaire. »

Exemplaire portant le numéro 87 inscrit au crayon bleu et justifié par l'auteur d'une croix bleue au recto du feuillet de l'achever d'imprimer. Le 8 de 87 a été, sans doute intentionnellement, effacé.

Rousseurs aux premiers feuillets.



329

COCTEAU (JEAN).

La Fin de Potomak.

Paris : Gallimard, [1940]. – In-12, 190 x 120 : 195 pp., (2 ff.),
couverture imprimée. Broché.

400/500€

Édition originale.

Un des 45 exemplaires numérotés sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma Navarre, et plus spécifiquement l'un des 15 hors commerce sur ce papier.

Précieux exemplaire d'André Gide, portant ce très bel envoi de l'auteur sur le faux titre :

*Mon cher // André // que vous dire ? // vous // savez // que je
vous aime // malgré tout // Jean // **

Cet envoi révèle toute l'ambiguïté et la richesse des relations qui existaient entre Gide et Cocteau. Leurs rapports s'étaient envenimés au moment de la parution de *Potomak*, en 1919, lorsque Gide s'en était pris aux poèmes du *Cap de Bonne Espérance* et au manque de compétence musicale de Cocteau. Celui-ci avait répliqué de façon acerbe et leurs échanges depuis lors, avaient toujours été marqués d'un mélange d'estime et de rivalité intellectuelle.

Dos de la couverture en partie décollé, couverture légèrement salie, dos bruni.

330

COCTEAU (JEAN).

Allégories.

Paris : NRF, Gallimard, [1941]. – In-12, 189 x 120 : 89 pp., (1 f.),
couverture imprimée. Broché, couverture rempliée.

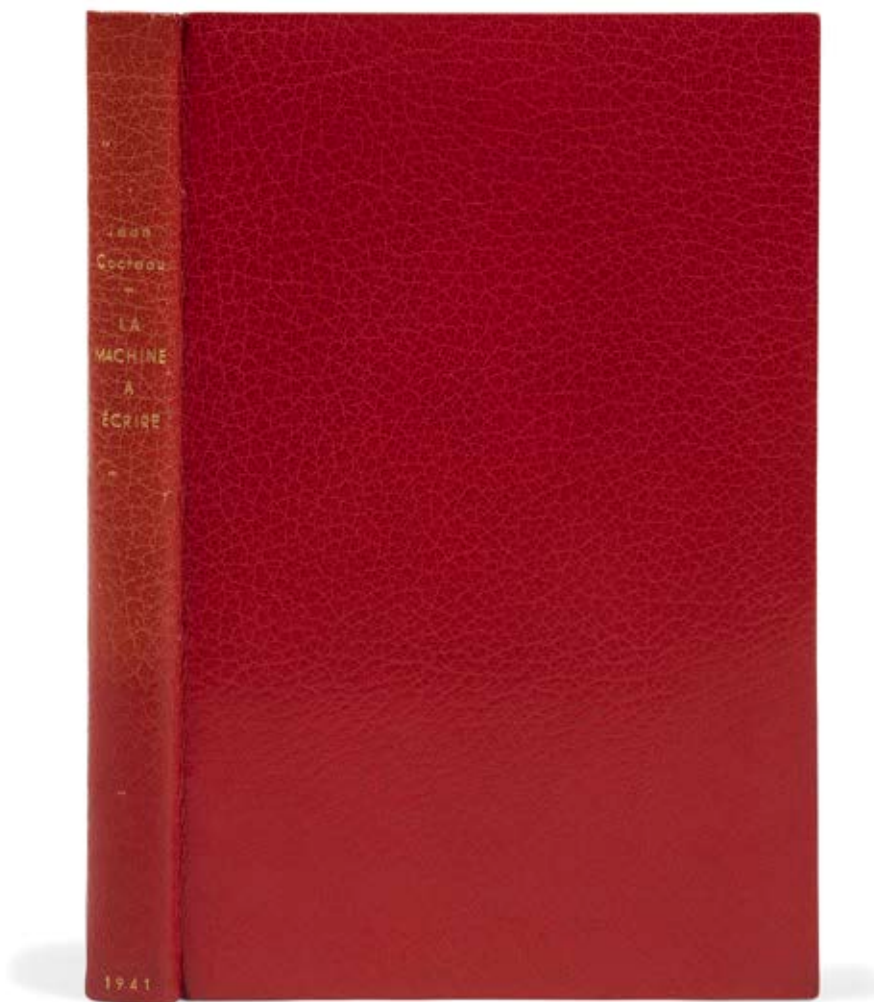
400/500€

Édition originale de ce recueil qui marque le retour de Cocteau à la poésie.

Un des 70 exemplaires numérotés sur Alfax des Papeteries Navarre, et plus spécifiquement l'un des 10 hors commerce sur ce papier.

Exemplaire d'André Gide, portant cet envoi de l'auteur sur le faux titre :
*à mon très cher // André // Gide // Jean // **

Exemplaire très bien conservé.



331

COCTEAU (JEAN).

La Machine à écrire. Pièce en trois actes.

Paris : Gallimard, [1941]. – In-12, 191 x 121 : 212 pp., (3 ff. 2 derniers blancs), couvertures imprimées. Maroquin rouge janséniste, dos lisse, filets dorés à l'intérieur, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés (H. Alix).

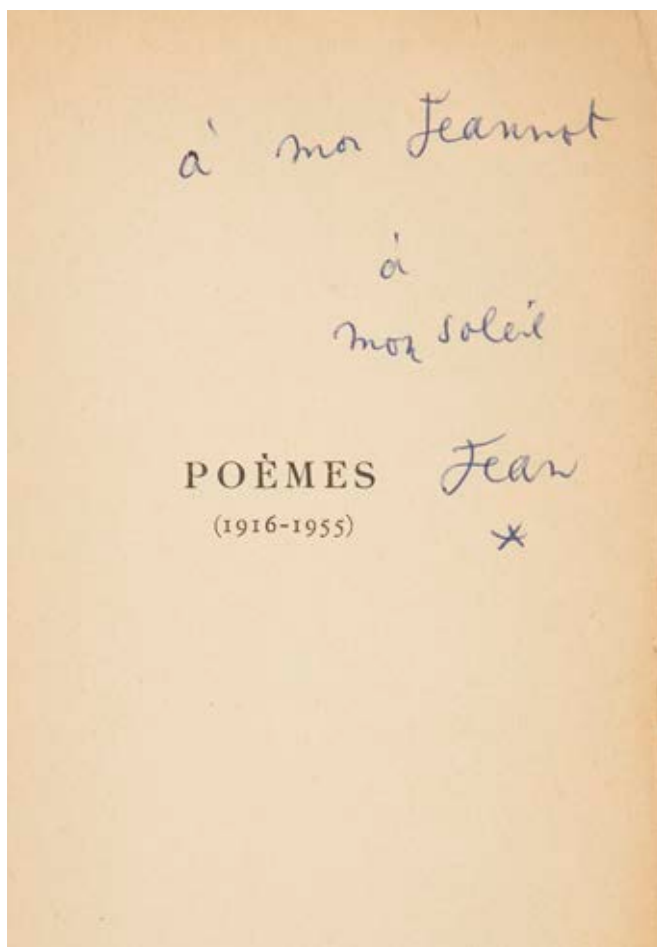
800/1000€

Édition originale de cette pièce représentée pour la première fois au théâtre Hébertot le 29 avril 1941. Les rôles de Pascal et Maxime, 23 ans, étaient tenus par Jean Marais.

Précieux exemplaire, un des 6 de têtes numérotés sur papier de Chine.

Exemplaire parfaitement conservé malgré le dos très légèrement éclairci.

Provenances : Raoul Simonson, avec ex-libris.



332

COCTEAU (JEAN).

Poèmes. 1916-1955.

Paris : Gallimard, [1956]. – In-12, 187 x 119 : 231 pp., (4 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Broché.

300 / 400 €

Édition parue l'année de l'originale, portant sur le titre la mention de « 5^e édition ».

Il s'agit d'un recueil de poèmes choisis par le poète et classés par ordre chronologique, écrits entre 1916 et 1955. Il se termine par une bibliographie détaillée de l'œuvre poétique de Cocteau.

Exemplaire sur papier d'édition, offert par l'auteur à Jean Marais. Il est enrichi de cet envoi autographe rempli d'amour :

à mon Jeannot // à // mon soleil // Jean *

Feuillets brunis.



333

COCTEAU (JEAN).

Le Requiem.

Paris : Gallimard, [1962]. – In-4, 235 x 185 : 173 pp., (3 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Broché, sous emboîtage moderne de papier bleu.

300 / 400 €

Édition originale.

Exemplaire du service de presse offert par l'auteur à Jean Marais, enrichi de ce très bel envoi autographe sur le faux titre :

Mon Jeannot // tout ce qui // vient de moi est // à toi //
Je t'embrasse // Jean // *

Au-dessus de l'envoi, Cocteau a inscrit « Jean Marais ». Cette dédicace est un véritable témoignage de la longue amitié amoureuse qui unissait ces deux grands hommes. Cocteau est ici à la fin de sa vie puisqu'il mourut le 11 octobre 1963, moins d'un an et demi après la publication de ce recueil.

Cet exemplaire comporte plusieurs croix au crayon dans la marge, ainsi que quelques flèches, elles sont vraisemblablement de la main de Jean Marais ; mais on y trouve surtout deux corrections orthographiques faites à l'encre par Cocteau, l'une page 121 où il a corrigé le mot « Savent » par « Sait », et page 139 où il a remplacé les mots « d'un reste » dans le vers « Autour d'un reste d'obélisque » par « d'une ombre ».

Exemplaire très bien conservé.

COLETTE - MÉHEUT (MATHURIN).

«Regarde...»

Paris : J.-G. Deschamps, [1929]. – In-folio, 385 x 282 : (16 ff. premier et dernier blancs), couverture illustrée. En feuilles, couverture rempliée.

30 000 / 40 000 €

Édition originale de ce splendide ouvrage consacré à la faune et à la flore marines, véritable hommage à la côte d'Émeraude, illustrée de 20 compositions de Mathurin Méheut coloriées au pochoir par Jean Sauté.

Destiné avant tout aux enfants, cet ouvrage a nécessité deux années de collaboration entre l'écrivain et l'artiste. Il fut édité par Jean-Guy Deschamps qui eut l'idée de demander à Colette d'écrire un texte qui accompagnerait les dessins de Méheut. Sous le titre *Regarde* se trouvent en réalité deux textes distincts, *Regarde* et *La Flaque*. Vingt dessins seront retenus, sur les dizaines que Méheut avait réalisées. L'artiste fut maître de l'ouvrage, décidant du papier mais surtout de la mise en page, et surveilla de près la mise en couleurs de ses dessins par Jean Sauté. Il s'agit ici de la première et de la seule collaboration entre Colette et Méheut.

Le tirage de ce livre a été limité à 750 exemplaires. Celui-ci est l'un des 20 premiers sur japon impérial (n° 14).

Précieux et unique exemplaire, comprenant des manuscrits, lettres, dessins, maquettes, essais de tirages, etc. répartis dans un emboîtement et deux volumes reliés.

L'ensemble est ainsi composé :

Emboîtement :

- Exemplaire de tête décrit ci-dessus,
- autre exemplaire du livre, un des 700 numérotés sur vélin de Vidalon,
- maquettes originales du livre, en noir et en couleurs, portant des notes de Mathurin Méheut,
- 4 épreuves corrigées, la première comprenant des corrections autographes de Colette et 2 dessins sur papier calque,
- album in-folio en cartonnage blanc, illustré sur le premier plat d'une petite peinture marine originale. Il propose une maquette partielle du livre, réalisée au crayon. Mais on y trouve surtout des notes de comptes sur le second feuillet, précisant le coût total du livre et la répartition des dépenses envisagées.

Grand volume relié, demi-marquin bleu de Lobstein-Laurenchet :

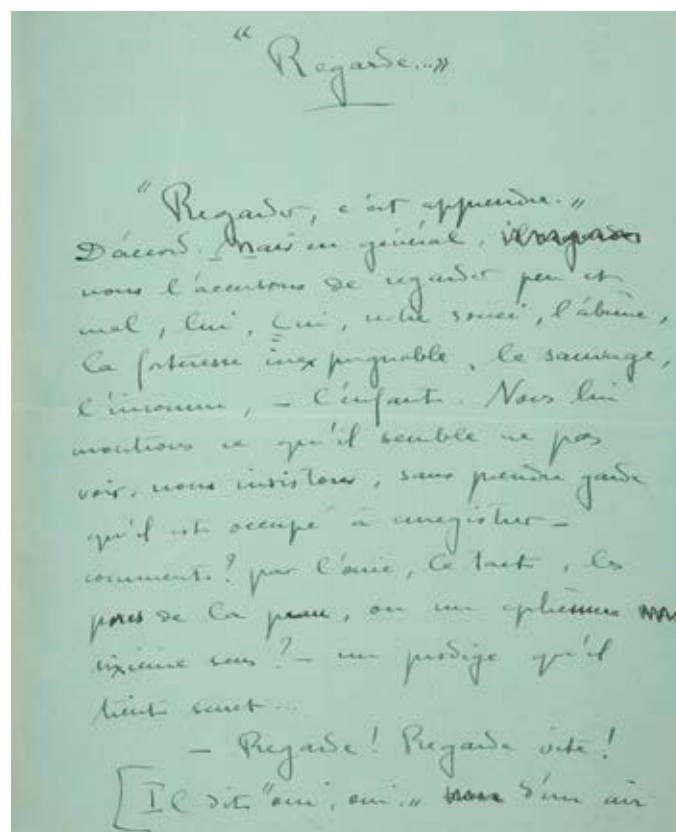
- 41 dessins originaux en couleurs monogrammés,
- 1 maquette de 6 feuillets avec 12 croquis originaux peints en couleurs,
- 16 dessins à l'encre sur calque,
- 1 portrait de femme au crayon,
- 1 croquis pour la première page de *La Flaque*,
- 4 essais de calligraphie pour le titre *La Flaque*,
- 11 tirages d'essais en noir de 5 illustrations, dont un avec note autographe de l'artiste,
- 1 repro avec envoi de l'artiste adressé à Deschamps,
- 4 lithographies, la première en noir dédiée à Deschamps, la seconde en couleurs dédiée au même, la troisième en couleurs signée et la dernière en noir signée sur la pierre.
- on trouve joint 2 photographies de Deschamps, la première le représentant devant sa librairie, la seconde étant une photographie d'identité, ainsi qu'une carte postale publicitaire, 3 feuillets de souscription pour l'ouvrage, l'un sous la forme d'une carte postale, et une photographie représentant Colette écrivant.



Volume in-4, demi-marquin noir de Lobstein-Laurenchet :

- lithographie originale de Luc-Albert Moreau, représentant Colette devant une assemblée, lisant un discours, épreuve d'essai dédiée par l'artiste à Deschamps «poète du noir et blanc»,
- manuscrit autographe très corrigé de *La Flaque*, de 10 pages in-4, signé,
- manuscrit autographe très corrigé de «*Regarde...*», de 6 pages in-4, signé,
- tapuscrit corrigé de *La Flaque*, 4 ff.,
- tapuscrit corrigé de «*Regarde...*», 3 ff.,
- 2 photographies de Deschamps devant sa librairie, prises par Gabriel Cromer,
- 15 las avec enveloppes de Colette à Deschamps,
- 2 las de Colette dont une à monsieur Rossignol,
- 1 billet autographe de Méheut à Deschamps,
- 1 LAS de Maurice Goudek et à Deschamps.

Ce volume porte un ex-libris moderne avec la devise «non inferiora secutus».



[DARAGNÈS (JEAN-GABRIEL)].

Tableaux de Paris.

Paris : Émile-Paul frères, 1927. – In-4, 325 x 246 : (3 ff. premier blanc), VI pp., (1 f.), 259 pp., (3 ff.), 20 planches, couverture imprimée. Maroquin bleu et rouge, premier plat décoré des armes de la ville de Paris dessinées à l'aide de bandes droites et courbes de maroquin rouge et bleu, chacune portant le nom en lettres dorées des différents collaborateurs de l'ouvrage, dos lisse orné du titre de l'ouvrage en grosses lettres capitales mosaïquées de maroquin bleu et rouge, cadre de maroquin bleu et rouge à l'intérieur, doublures et gardes de soie moirée bleue et rouge, doubles gardes, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés, étui avec dos de maroquin bleu orné du titre de l'ouvrage en grosses lettres capitales de maroquin rouge (Paul Bonet).

40 000 / 50 000 €

Édition originale de ce superbe livre collectif publié en hommage à la ville de Paris par Jean-Gabriel Daragnès.

Il comprend 20 textes composés respectivement par Paul Valéry, Roger Allard, Francis Carco, Jean Cocteau, Colette, Tristan Derème, Georges Duhamel, Raymond Escholier, Jean Giraudoux, Max Jacob, Edmond Jaloux, Jacques de Lacretelle, Valéry Larbaud, Paul Morand, Pierre Mac Orlan, André Salmon, Jean-Louis Vaudoyer, Charles Vildrac, André Warnod et André Suarès.

L'illustration se compose de 20 lithographies ou eaux-fortes originales de Pierre Bonnard, Edmond Ceria, Jean-Gabriel Daragnès, Hermine David, André Dunoyer de Segonzac, Pierre Falké, Léonard Foujita, Chas Laborde, Marie Laurencin, Marquet, Charles Martin, Henri Matisse, Luc-Albert Moreau, Jean Oberlé, Jules Pascin, Georges Rouault, Maurice Utrillo, Kees Van Dongen, Maurice de Vlaminck et Henri de Waroquier.

Tirage à 225 exemplaires plus quelques exemplaires de collaborateurs. Celui-ci est l'exemplaire personnel de Daragnès, non justifié sur papier japon. Il est tout à fait unique, enrichi de manuscrits, lettres, dessins et gravures originales des collaborateurs, dans une reliure de Paul Bonet.

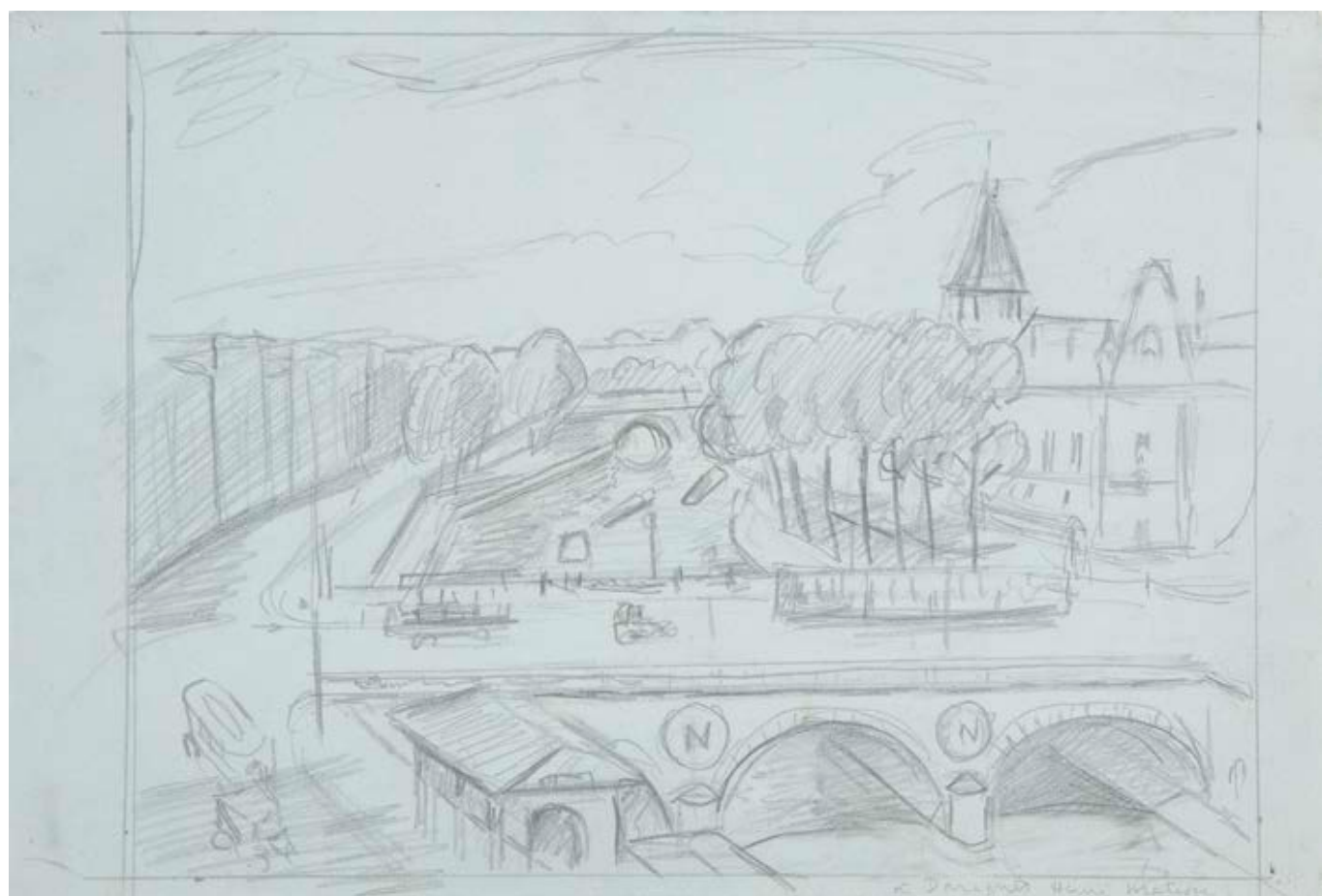
Comprend :

- Lettres et manuscrits autographes des auteurs adressés à Jean-Gabriel Daragnès : Francis Carco (4), Colette (2), Jean Cocteau (4), Tristan Derème (2), Georges Duhamel (6), Raymond Escholier, Jean Giraudoux (manuscrit autographe signé d'une préface pour une exposition de Daragnès, 3 pp. in-fol.), Max Jacob (8), Jacques de Lacretelle (7), Valéry Larbaud, Pierre Mac Orlan (5), Paul Morand (2), André Salmon (5), André Suarès, Paul Valéry (3, refusant de faire une traduction de Poe après Mallarmé, et proposant de faire une édition de luxe de *La Jeune Parque* ; épreuve corrigée de son texte pour *Tableaux de Paris*), Jean-Louis Vaudoyer (2), Charles Vildrac (3), André Warnod (3). Plus quelques lettres d'auteurs pressentis : Louis Aragon (2), Jean-Jacques Brousson, Pierre Drieu la Rochelle, Fernand Fleuret, Jules Romains (2).

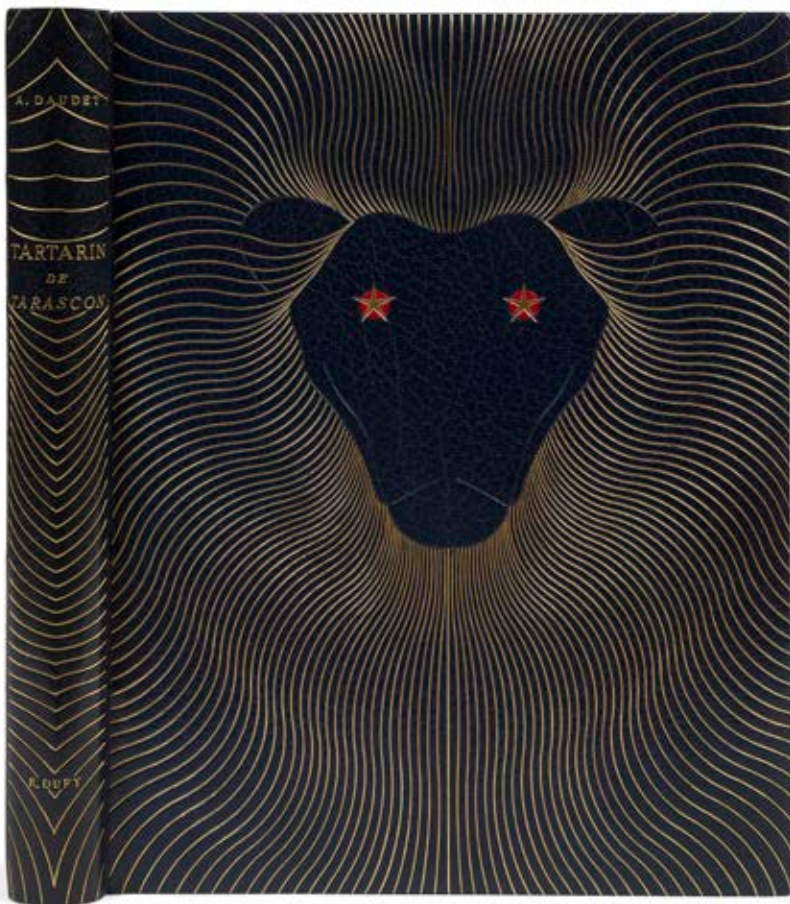
- Lettres autographes des artistes, adressées à Jean-Gabriel Daragnès, avec leurs estampes, souvent en plusieurs états, et des dessins originaux : Pierre Bonnard (4 las ; 4 lithographies : *La Rue*, dont une

épreuve d'état et un tirage sur chine), Edmond Ceria (1 las ; 4 gravures : *Quai des Orfèvres*, dont 2 épreuves d'état), Daragnès (dessin original au fusain, 26,3 x 16 cm ; et 5 lithographies : *Place Pigalle*, dont 3 épreuves sur chine), Hermine David (5 las ; 2 gravures : *La Fête à Montmartre*, et 3 épreuves dont une aquarellée d'une autre version), André Dunoyer de Segonzac (3 las ; 2 gravures : *La Mêlée*), Pierre Falké (2 las ; 3 gravures : *À la Terrasse*, dont une avec le bon à tirer), Foujita (1 ls ; 4 gravures : *Le Café de la Rotonde*, dont 2 rehaussées d'aquarelle), Chas Laborde (2 las ; dessin original à la mine de plomb sur papier calque, 24 x 32 cm, scène de dancing ; 2 gravures : *Boulevard des Capucines*), Marie Laurencin (1 las ; 3 gravures : *Frivolités*), Albert Marquet (5 las ; 3 gravures : *Notre-Dame*, dont une épreuve d'essai), Charles Martin (2 las ; 3 gravures : *La Tour Eiffel*, dont 2 rehaussées d'aquarelle), Henri Matisse (3 las ; dessin original à la mine de plomb sur papier bleuté, 15,8 x 23,5 cm, dédicacé et signé en bas à droite « à Daragnès Henri Matisse » ; 3 gravures : *Le Pont Saint-Michel*, dont une épreuve sur Chine), Luc-Albert Moreau (3 las ; 3 lithographies : *Au Cinéma*, dont une épreuve sur Chine), Jean Oberlé (1 las ; 5 gravures : *Au Jockey*, dont une avec remarques, et 2 rehaussées à l'aquarelle), Pascin (5 las ; 3 gravures : *Au Bal*), Georges Rouault (15 las, dont une de 7 pages in-4 ; 4 lithographies en couleurs : *Le Cirque*, dont 2 épreuves d'essai, plus un cliché en noir), Maurice Utrillo (4 lithographies : *Rue de l'Abreuvoir*, dont une épreuve d'état et une sur chine), Kees Van Dongen (3 las ; 4 gravures : *Boîte de nuit*, dont une épreuve d'état et une rehaussée à l'aquarelle), Maurice de Vlaminck (5 las ; 2 lithographies : *Rue Soufflot*), Henry de Waroquier (2 las ; 2 gravures : *Jardin du Luxembourg*). Plus quelques lettres d'artistes pressentis : Émilie Charny, Charles Dufresne, Émile Othon Friesz, Louise Hervieu (2).

On trouve en tête la liste des documents dressée par M^{me} Daragnès. Dos de l'ouvrage et de l'étui passés, charnière du premier plat craquelée, frottements au dos de l'étui, haut de l'étui abîmé. Le premier plat de la couverture et les 3 premiers feuillets sont en partie déreliés.







336

DAUDET (ALPHONSE) - DUFY (RAOUL).

Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.

Paris : Scripta et picta, 1937. – In-4, 325 x 245 : (2 ff. premier blanc), 207 pp., (3 ff. 2 derniers blancs), couverture imprimée. Maroquin bleu nuit, plats ornés d'un décor de filets dorés irradiants débordant sur le dos, partant d'une silhouette d'une tête de lion dont les contours sont dessinés à froid, les yeux étant formés d'une pastille de box rouge surmontée d'une étoile dorée ; dos lisse, doublures et gardes de daim rouge bordé d'un listel de maroquin gris, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de maroquin bleu, étui (Paul Bonet, 1949).

15 000 / 20 000 €



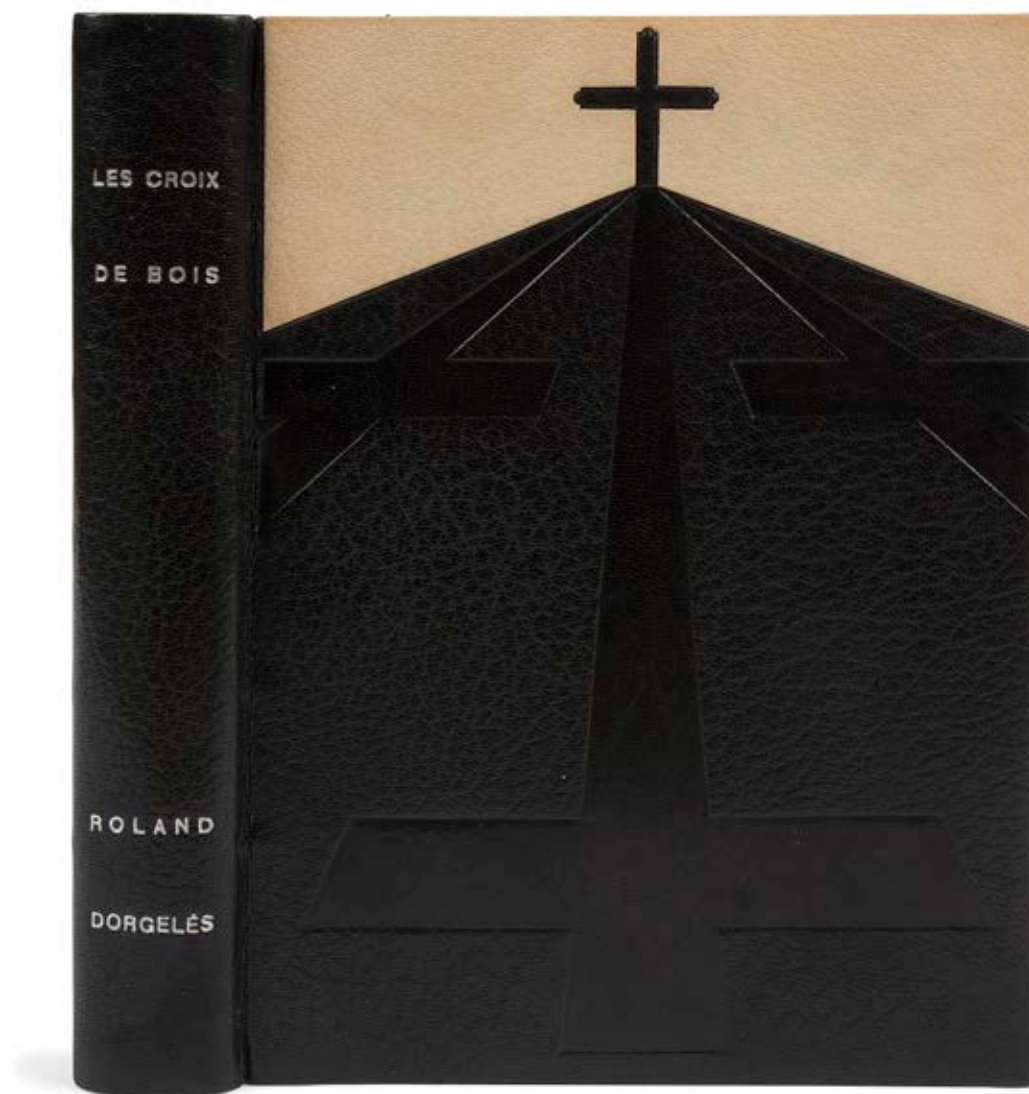
Belle édition illustrée de 141 lithographies de Raoul DUFY dont 107 dans le texte et 34 lettrines. Il s'agit du premier ouvrage important illustré par un peintre de lithographies originales en couleurs. Le travail a nécessité plus de 6 années de travail et Dufy dût utiliser 385 pierres pour l'ensemble des illustrations, la plupart des images ayant nécessité 4 et mêmes 5 pierres repérées. Tirage unique à 130 exemplaires numérotés sur vélin de Rives (n° 11).

Précieux exemplaire enrichi d'une aquarelle originale de Dufy montée en frontispice, non signée, et revêtu d'une somptueuse reliure irradiante de Paul Bonet. Il s'agit de la douzième reliure que le maître-reliur réalisa sur cet ouvrage ; il l'a décrite dans ses *Carnets* avec ce commentaire : « De toutes, la plus classique, donc la plus pure » (*Carnets*, Paris, Blaizot, 1981, n° 895, reproduite planche 189).

Il s'agit de l'exemplaire du docteur Roudinesco, éditeur du livre avec Raoul Dufy, un des membres fondateurs et président des éditions « Scripta et Picta. »

Provenances : docteur Roudinesco, avec ex-libris. - François Ragazzoni, avec ex-libris (cat. décembre 2012, n° 230).

Exposition : Salon des artistes décorateurs de 1952.



337

DORGELES (ROLAND) - DUNOYER DE SEGONZAC (ANDRÉ).

Les Croix de bois.

Paris : La Banderole, [1921]. – In-8, 251 x 182 : frontispice, (4 ff. 2 premiers blancs), 278 pp., (5 ff. 3 derniers blancs), 9 planches, couverture imprimée. Maroquin noir, croix de maroquin noir sur fond de maroquin beige sur la partie supérieure des plats, projetant une ombre trois fois répétée, celle au centre descendant jusque sur le bord inférieur des plats, dos lisse portant le titre et le nom de l'auteur en lettres au palladium ; large cadre de maroquin beige et noir à l'intérieur, avec rappel du décor des plats, doublures et gardes de daim blanc, doubles gardes, non rogné, couverture et dos conservés, chemise, étui (Pierre Legrain).

2000/3000€

Première édition illustrée, ornée de 50 compositions d'André DUNOYER DE SEGONZAC (1884-1974), dont 10 pointes sèches originales hors texte et 40 dessins reproduits dans le texte.

Tirage à 600 exemplaires. Celui-ci est l'un des 519 numérotés sur papier Lafuma teinté.

Exemplaire en reliure de Pierre Legrain ; demeurée l'une des classiques du maître, il la réalisa sur d'autres exemplaires de ce titre. Elle figure au catalogue Pierre Legrain au n° 252.

Exemplaire de Raphaël Esmérien et François Ragazzoni. À l'époque des ventes de ces deux grands collectionneurs, il était accompagné de *La Boule de Gui* et du *Cabaret de la belle femme*, également de Roland Dorgelès et reliés aussi par Legrain.

Exemplaire très bien conservé.

Provenances : Raphaël Esmérien, avec ex-libris (cat. V, 8 juin 1974, n° 33). - François Ragazzoni, avec ex-libris (cat. décembre 2012, n° 233).

à André Breton, dans la
 lumière des idées les plus
 hautes, les siennes,
 et de notre affection indestructible,

Paul / hard

Georges Borge
 Un oiseau s'envole
 Il ne jette les nues comme un voile inutile
~~Qui ne jette pas d'ombre~~
 Il n'a jamais crant le soleil lumineux
~~Il n'a jamais eu d'ombre~~
 Il explore de son vol
 Il n'a jamais eu d'ombre.

Coquilles des moissons blanches par le soleil.
 Et les feuilles dans les bacs ~~font bruyance~~
 Elles qui ne savent que dire à qui
 "Quelle question, quelle réponse"
 Et la rosée coule au fond de ce cœur.

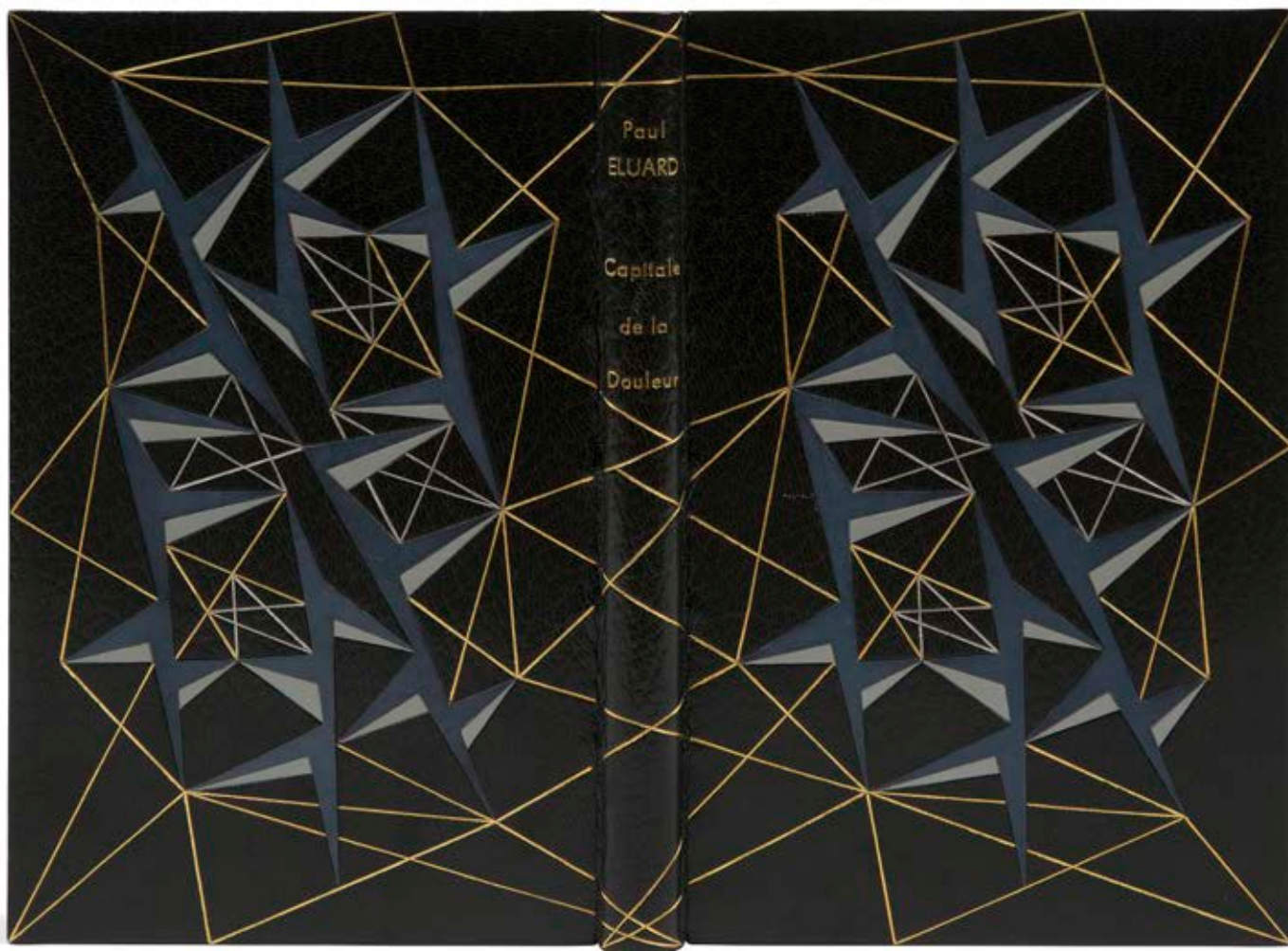
Un homme aux yeux ligés sent le ciel ~~l'amour~~
 Il en rassemble les merveilles
 Comme des feuilles dans les bacs
 Comme des oiseaux dans les bacs
 Comme des hommes dans le ciel.

Paul / hard

La dame est dans la rue
 Esperte et ignorante
 Avec les yeux, fille en blanc
 Qui marchent au soleil pendant
 Qu'un oiseau mange de la brèche
 Et frétille tout le jour.
 Leur course ennuie, leur sein tremble.

La dame est dans la rue
 Je ne dansai plus.

Le ciel ferme les yeux
 Ne nous cacheons plus



338

ÉLUARD (PAUL).

Capitale de la douleur. Répétitions - Mourir de ne pas mourir - Les Petits justes - Nouveaux poèmes.

Paris : Librairie Gallimard, [1926]. – In-12, 184 x 117 : 151 pp., (1 f. blanc), couverture imprimée. Maroquin vert sombre, plats ornés d'une figure abstraite représentant des épines faites de box gris-bleu et gris, décorée à l'intérieur de filets dorés et au palladium et à l'extérieur de filet dorés s'entrecroisant passant par le dos ; dos lisse, maroquin noir en encadrement à l'intérieur, orné d'un filet doré, doublures et gardes de papier rose avec fibres naturelles, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de maroquin vert sombre, étui (P.L. Martin, 1954).

Édition originale du premier recueil de Paul Éluard.

Un des 12 exemplaires hors-commerce sur papier de couleur, ici sur papier orange.

Précieux exemplaire d'André Breton, enrichi de ce très bel envoi autographe :

à André Breton, dans la // lumière des idées les plus // hautes, les siennes, // et de notre affection indestructible, // Paul Eluard

Revêtu d'une superbe reliure mosaïquée de Pierre-Lucien Martin exécutée en 1954, l'exemplaire a été également truffé de 16 poèmes autographes de Paul Éluard, dont 3 signés, placés en regard des poèmes correspondants. Trois de ces manuscrits présentent des ratures et des corrections.

15 000 / 20 000 €

ÉLUARD (PAUL).

Poésie et vérité 1942.

Neuchâtel : La Baconnière, [1943].

– In-12, 192 x 143 : 108 pp., (2 ff.

dernier blanc), couverture imprimée.

Broché, couverture rempliée,

emboîtage papier décoré, doublé de velours vert.

6 000 / 8 000 €

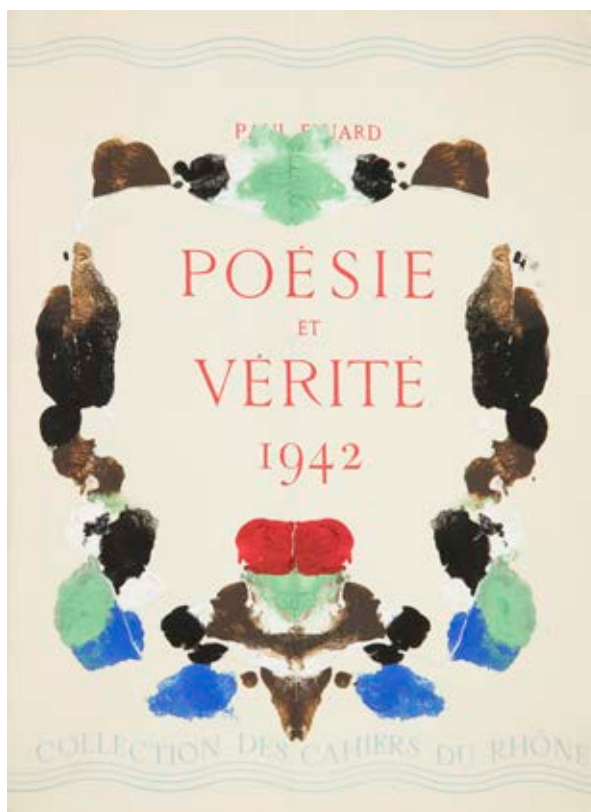
Seconde édition augmentée, en partie originale, rassemblant des poèmes contre le nazisme et la collaboration, dont le plus célèbre intitulé *Liberté*.

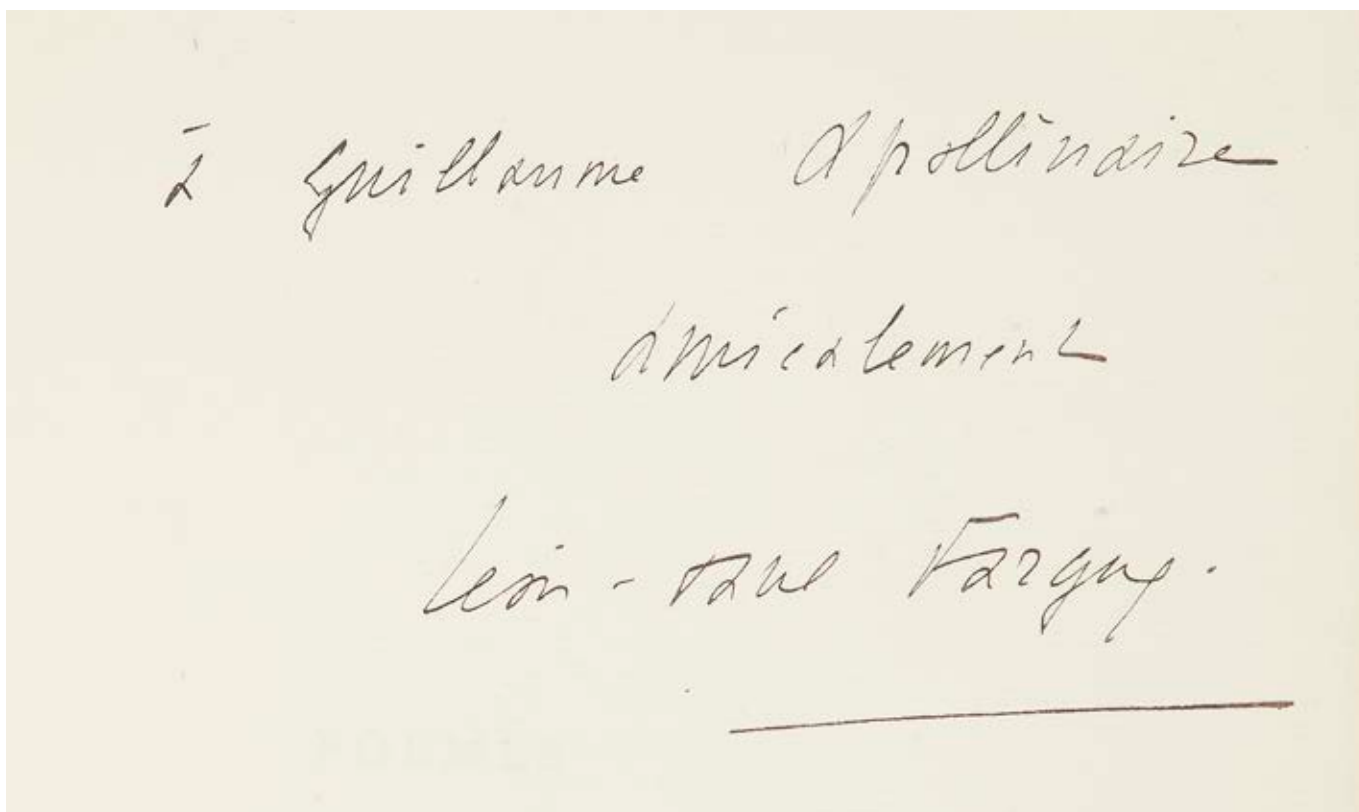
Un des 1000 exemplaires sur papier vélin.

Précieux exemplaire unique, offert à Jeanne et Lucien Bonnafé, enrichi d'un envoi autographe et de 17 peintures originales de l'auteur, exécutées à la gouache et inspirées de la méthode technique dite de Rorschach du nom du psychiatre suisse qui inventa ce système de taches symétriques destiné à l'évaluation psychologique d'un patient.

Ce fut pendant la guerre à l'hôpital de Saint-Alban et en compagnie de son ami le psychiatre Lucien Bonnafé (1912-2003), qui en était le directeur, que Paul Éluard prit connaissance et s'intéressa à ce système, ainsi que le précise Jean-Charles Gateau dans son ouvrage *Éluard, Picasso et la peinture* : « On sait qu'Éluard s'est réfugié, de novembre 1943 à février 1944, à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban sur Limagnole, au pied de la Margeride, que dirigeait son camarade de parti le docteur Bonnafé, ami de longue date de (sic) Toulousain Jean Marcenac. Il y partagea la vie quotidienne de l'asile, fit un test de Rorschach avec Bonnafé, et, s'intéressant à ce test comme provocateur de rêveries, fabriqua lui-même des lavis analogues dont il ornait son papier à lettre » (*Éluard, Picasso et la peinture*, Genève, 1983, p. 113).

Les liens que Lucien Bonnafé entretenait avec Éluard étaient très forts. Il était entré dans la résistance dès 1941, et sa rencontre avec l'écrivain fut l'occasion de développer une nouvelle forme de résistance, cette fois-ci poétique. Certaines formules rédigées par Éluard deviendront d'ailleurs des références permanentes de son action. Exemplaire parfaitement conservé.





340

FARGUE (LÉON-PAUL).

Poèmes.

Paris : Nouvelle Revue Française, 1912. — In-8, 219 x 162 : 110 pp., (1 f.), couverture imprimée. Bradel demi-marroquin bleu à coins, dos lisse, non rogné, couverture et dos conservés (Alfred Farez).

2000/3000€

Première édition publique, en grande partie originale, dédiée à Valéry Larbaud.

Un des rares exemplaires nominatifs sur papier de Hollande ou japon, portant en achevé d'imprimer la date du 20 avril 1912.

Celui-ci est l'exemplaire qui fut spécialement imprimé sur papier de Hollande pour Guillaume Apollinaire. Il porte cet envoi autographe sur le faux titre :

à Guillaume Apollinaire // amicalement // Léon-Paul Fargue

Apollinaire s'est trouvé très touché de recevoir ce livre, comme il le souligne dans une lettre qu'il envoya à l'auteur : « Vous me comblez. Et j'eusse été si sensible à vos poèmes pleins de sentiment et de la plus intense poésie, si je les eusse lus dans un exemplaire ordinaire. Mais dans un exemplaire pareil ! Il se trouve que de savoir que vous avez pensé à me l'envoyer fait que je participe de son essence et de son lyrisme couleur du temps. »

Les ouvrages ayant appartenu à Apollinaire sont d'une excessive rareté sur le marché.

Frottements d'usage aux coiffes et aux coins.

LES HUYSMANS DE LUCIEN DESCAVES ET DU DOCTEUR CRESPEL







341

Si Joris-Karl Huysmans (1848-1907) n'a pas eu de son vivant la réussite d'un Zola ou d'un Maupassant en librairie, il connut en revanche un succès durable entretenu par un cercle d'amis et d'admirateurs fidèles et fervents, qui aimaient et qui aiment encore aujourd'hui aussi bien l'homme que l'écrivain. Le romancier Lucien Descaves (1861-1949) fut l'un de ceux-ci, sans doute le premier. Il rencontra Huysmans en 1882 et le considéra tout de suite comme son maître mais la reconnaissance était réciproque. Huysmans porta d'ailleurs ce jugement flatteur à l'encontre du jeune écrivain qu'était alors pour lui Lucien Descaves, publié dans un article paru dans *Les Hommes d'aujourd'hui* en 1889 :

«En littérature, les écrivains qui débutent nous habituent maintenant à d'inénarrables désillusions, s'ils se sont tout d'abord révélés comme étant de vrais artistes. Un livre paraît, signé d'un nom inconnu ; par extraordinaire il ne pastiche point les proses antérieures, divulgue des qualités de détails ou d'ensemble, arbore un style sans filiation adultérée qu'on reconnaisse ; aussitôt des avances sont faites, dans le monde des lettres, au débutant ; l'on attend avec impatience son second livre. Il paraît et s'effondre. C'est généralement

une dilution du premier, une ressucée des passages que l'on vanta. L'on diffère son jugement jusqu'à l'apparition du troisième livre ; ou il ne vient pas, ou alors il rabâche, en s'aggravant, les deux autres. L'auteur s'est mué en un simple gargotier qui remet de l'eau dans son bouillon à mesure que sa lavasse s'épuise.

Et c'est la caractéristique de la génération d'aujourd'hui, cette impuissance absolue de faire deux ou trois livres. Ils sont vidés d'un coup ces gens que l'on supposait pleins ; ils ont tout lâché dans leur première œuvre ; ils n'ont plus désormais rien à nous apprendre, rien à nous dire.

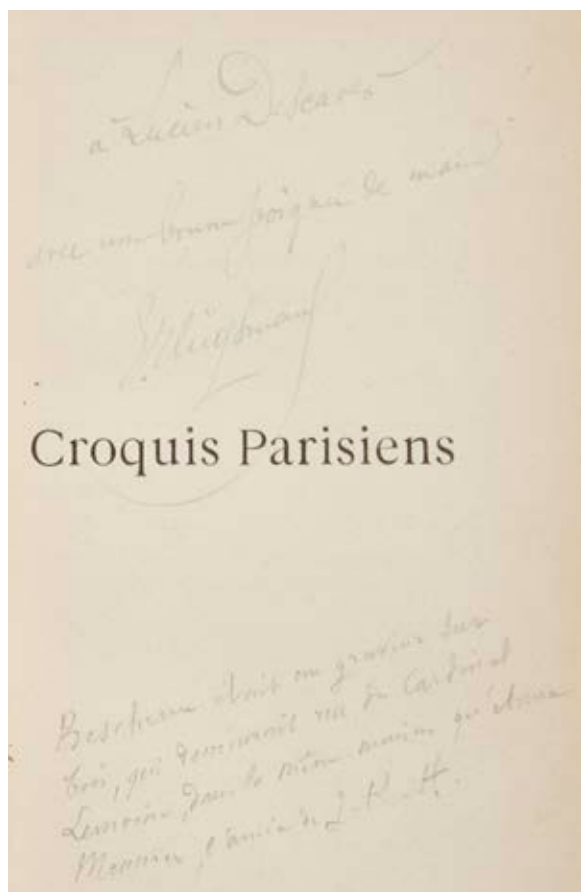
Eh bien, il en est un parmi ces jeunes, Lucien Descaves, qui a tenu les promesses qu'il apportait ; celui-là, par conséquent, figure dans les lettres du temps comme un être à part.»

La proximité entre les deux écrivains fut telle que Huysmans nomma Descaves son exécuteur testamentaire avec comme instruction, que rapporte Maurice Garçon dans le numéro 21 du *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, de «ne laisser paraître aucun inédit susceptible de près ou de loin de porter atteinte à sa mémoire.» Durant toute sa vie il s'attacha ainsi à honorer la mémoire de son maître ; il rassembla

des études et des préfaces de Huysmans dans *En marge* (1927), il lui consacra une biographie sous le titre *Les Dernières années de J.-K. Huysmans* (1941), édita ses œuvres complètes chez Crès (1928-1934) et surtout il créa et présida dès 1927 la Société J.-K. Huysmans, encore existante de nos jours.

La collection que nous proposons ci-après est composée de 15 ouvrages provenant de la bibliothèque de Lucien Descaves, dont 14 titres de Huysmans, tous dédiés, et 2 volumes réunissant les 15 premiers numéros du *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, exemplaire personnel de Descaves, truffé de lettres autographes, de manuscrits et de documents divers. Au vu de la relation fraternelle qu'entretenaient ces deux grands écrivains, on peut aisément considérer ces exemplaires comme étant d'une grande valeur bibliophilique.

On trouvera à la suite 3 autres titres de Huysmans dédiés au docteur Crespel, médecin du président Loubet et de l'auteur. C'est lui qui examina Huysmans au rayon x et qui décela le cancer qui devait l'emporter. Il était également le beau-frère de Lucien Descaves.



342

342

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Croquis parisiens.

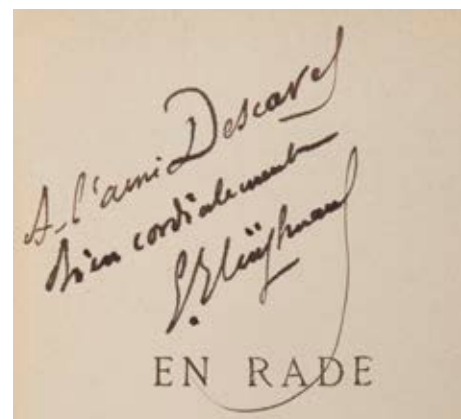
Paris : Léon Vanier, 1886. – In-16 allongé, 190 x 89 : (4 ff.), 168 pp., couverture imprimée. Demi-chagrin bleu nuit, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (*reliure de l'époque, chemise et étui modernes*).

600/800€

Nouvelle édition « augmentée d'un certain nombre de pièces et d'un portrait » de l'auteur gravé sur bois par Bescherer. Exemplaire sur papier d'édition, enrichi de cet envoi de l'auteur :

à Lucien Descaves // avec une bonne poignée de main // JKHuysmans

Sous cette dédicace figure cette note au crayon d'une autre main, concernant le graveur : « Bescherer était un graveur sur bois, qui demeurait rue du Cardinal Lemoine, dans la même maison qu'Anna Meunier, l'amie de J. K. H. ». Bon exemplaire.



343

343

HUYSMANS (JORIS-KARL).

En rade.

Paris : Tresse et Stock, 1887. – In-18, 182 x 116 : (2 ff.), 319 pp., couverture imprimée. Demi-chagrin bleu nuit, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (*reliure de l'époque, chemise et étui modernes*).

400/500€

Édition originale.

« Ce livre ne vaut pas seulement par le souci de naturalisme que l'auteur y met : c'est dans *En rade* que l'on relève les premières marques d'une curiosité qui va entraîner bientôt Huysmans vers le surnaturel » (*Dictionnaire des œuvres*, éd. de 1980, II, p. 613). Exemplaire sur papier d'édition, enrichi de cet envoi de l'auteur :

A l'ami Descaves // Bien cordialement // JKHuysmans

En regard du titre figure une note autographe de Lucien Descaves à côté d'une petite coupure de journal faisant état de la vente pour 6000 frs du manuscrit de *En rade* ; Descaves donne l'identité du vendeur qui est le docteur Fleury « à qui Huysmans l'avait donné ». Bon exemplaire.

341

HUYSMANS (JORIS-KARL).

En ménage.

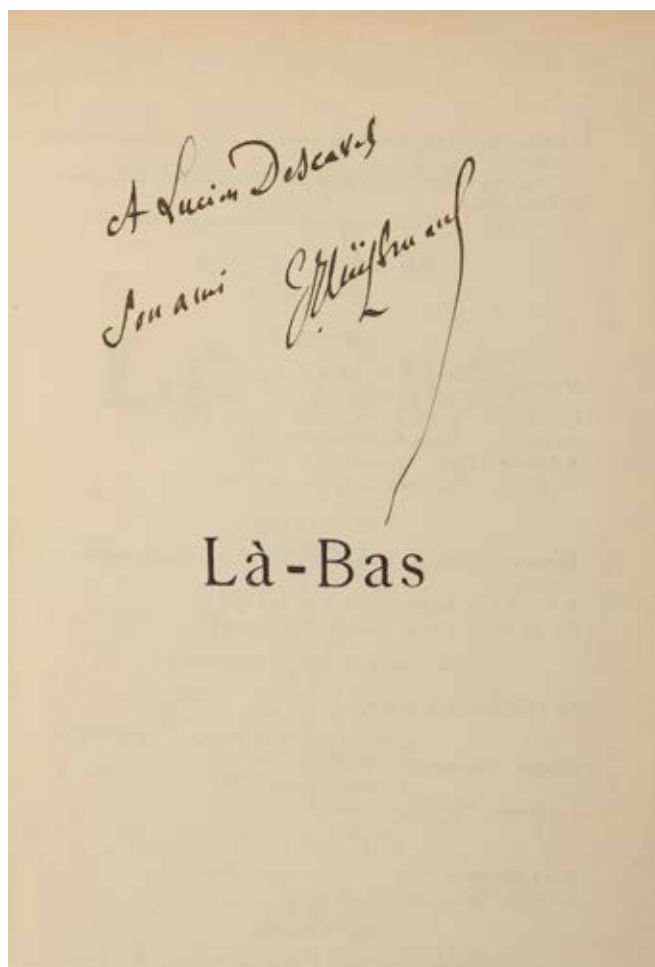
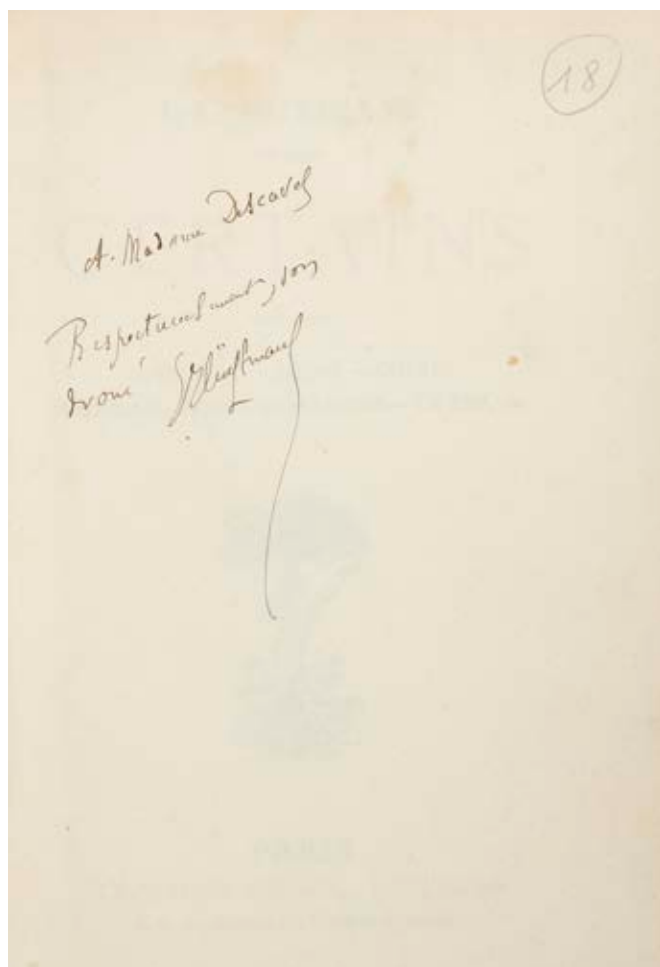
Paris : G. Charpentier, 1881. – In-18, 182 x 116 : (2 ff.), 348 pp. Demi-marroquin bleu, dos à nerfs, tête marbrée, non rogné, chemise à dos de maroquin rouge, étui (*reliure de l'époque, chemise et étui modernes*).

400/500€

Édition originale.

Exemplaire sur papier d'édition, enrichi de cet envoi de l'auteur :

A Descaves // son ami // JKHuysmans
Dos passé. Rousseurs éparées.



344

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Certains. G. Moreau - Degas - Chéret - Wisthler - Rops - Le Monstre - Le Fer, etc.

Paris : Tresse et Stock, 1889. – In-18, 181 x 118 : 230 pp., couverture imprimée. Demi-chagrin marron, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

400 / 500 €

Édition originale.

Exemplaire sur papier d'édition, offert par l'auteur à madame Lucien Descaves, portant cet envoi :

A Madame Descaves // Respectueusement, son // dévoué // JKHuysmans

Cette dédicace s'adresse sans aucun doute à la première épouse de Lucien Descaves, Françoise Embocheur, qui mourut prématurément en 1896 à l'âge 26 ans.

Bon exemplaire malgré le dos passé et reteinté.

345

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Là-Bas.

Paris : Tresse et Stock, 1891. – In-18, 181 x 115 : (2 ff.), 441 pp., (1 f.), couverture imprimée. Demi-chagrin marron à coins, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

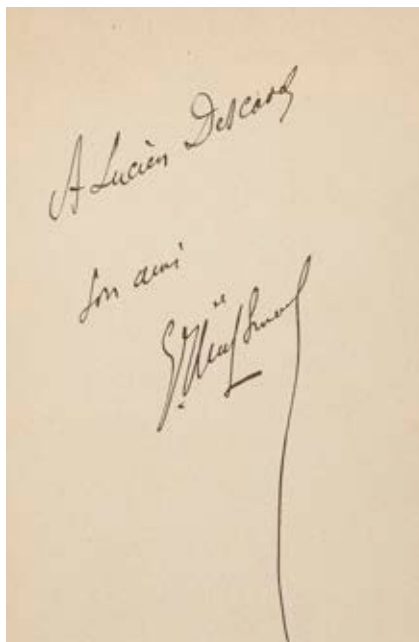
2000 / 3000 €

Édition originale de ce roman, suite logique d'*À rebours* (1884) et introduisant *En route* (1895).

Un des 10 exemplaires sur papier japon (n°10), seul grand papier avec 10 Hollande, enrichi de cet envoi de l'auteur :

A Lucien Descaves // Son ami // JKHuysmans

Bon exemplaire.



346

HUYSMANS (JORIS-KARL).

En Route.

Paris : Tresse et Stock, 1895. – In-18, 185 x 132 : (4 ff. premier blanc), 458 pp., (1 f.), couverture imprimée. Demi-marroquin marron à coins, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de marroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

800/1000€

Édition originale.

Un des 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande (n° 11), enrichi d'un portrait de l'auteur dessiné et gravé par Eugène Delâtre et de ce bel envoi :

A Lucien Descaves // Ce mélancolique
livre de mystique // son ami //
JKHuysmans

Bon exemplaire. Traces brunes sur le portrait et le titre.

347

HUYSMANS (JORIS-KARL).

La Bièvre et Saint-Séverin.

Paris : P.-V. Stock, 1898. – In-18, 185 x 133 : 224 pp., (2 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Basane marbrée, dos à nerfs, roulette dorée intérieure, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de marroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

800/1000€

Nouvelle édition, en partie originale pour le texte concernant Saint-Séverin.

Un de 40 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, enrichi de cet envoi de l'auteur :

A Lucien Descaves // son ami //
JKHuysmans

Bon exemplaire, bien relié.

348

HUYSMANS (JORIS-KARL).

La Bièvre. Les Gobelins. Saint-Séverin.

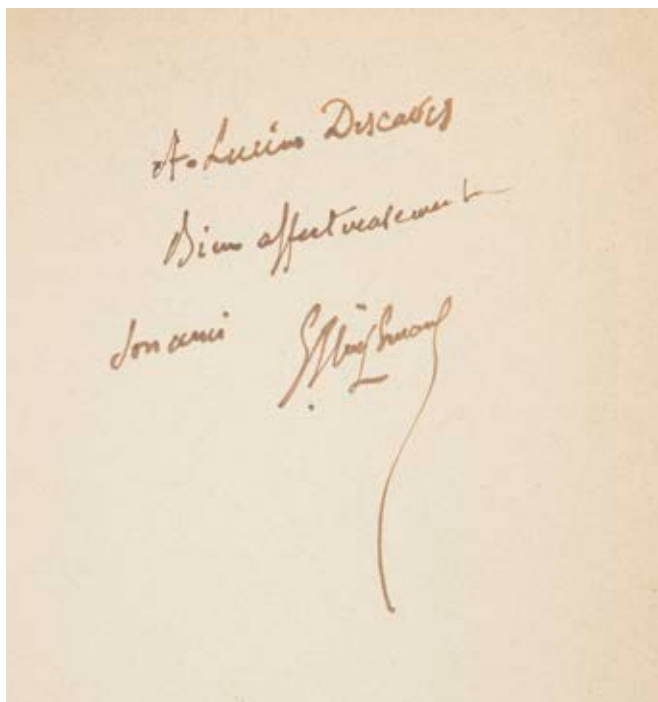
Paris : Société de propagation des livres d'art, 1901. – In-8, 282 x 192 : (3 ff.), 144 pp., (4 ff. dernier blanc), 4 planches, couverture imprimée. Demi-basane marbrée à coins, filets dorés, dos lisse orné, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos de marroquin rouge, étui (reliure de Moralès, chemise et étui modernes).

600/800€

Édition de luxe tirée à 695 exemplaires, illustrée de 30 gravures sur bois dans le texte et de 4 eaux-fortes hors texte d'Auguste LEPÈRE.

Exemplaire sur papier vélin à la forme, non numéroté, enrichi de cet envoi de l'auteur :
à Lucien Descaves // Bien cordialement //
son ami // JKHuysmans

Bon exemplaire malgré des frottements d'usage restaurés à la reliure.



349

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Pages Catholiques. Préface de M. l'Abbé A. Mugnier.

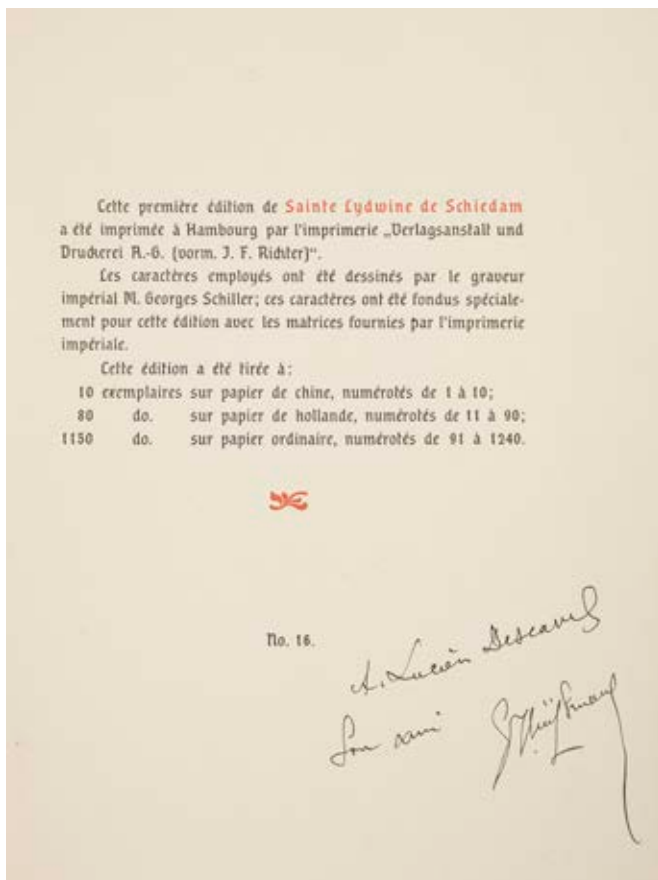
Paris : P.-V. Stock, 1899. – In-18, 187 x 121 : 442 pp., (2 ff. blancs), couverture imprimée. Basane marbrée, dos à nerfs, roulette dorée intérieure, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

1500/2000€

Édition originale de ce recueil contenant des extraits d'*En Route*, dont la préface de la 15^e édition, et de *La Cathédrale*, ainsi que la préface du *Petit catéchisme liturgique* de l'abbé Dutillet. Un des 13 exemplaires numérotés sur papier de Chine (n° 5), enrichi de cet envoi de l'auteur :

A Lucien Descaves // Bien affectueusement // son ami //
JKHuysmans

Quelques frottements restaurés au dos.



350

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Sainte Lydwine de Schiedam.

Paris : P.-V. Stock, 1901. – Grand in-8, 236 x 179 : XXIII, 347 pp., couverture imprimée. Demi-basane marbrée à coins, filets dorés, dos lisse orné, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de Moralès, chemise et étui modernes).

600/800€

Édition originale tirée à 1240 exemplaires, imprimée à l'aide des caractères dessinés par le graveur impérial Georges Schiller. Un des 80 exemplaires sur papier de Hollande (n° 16), enrichi de cet envoi de l'auteur :

À Lucien Descaves // son ami // JKHuysmans
Bon exemplaire malgré des frottements d'usage restaurés à la reliure.

HUYSMANS (JORIS-KARL).

De tout.

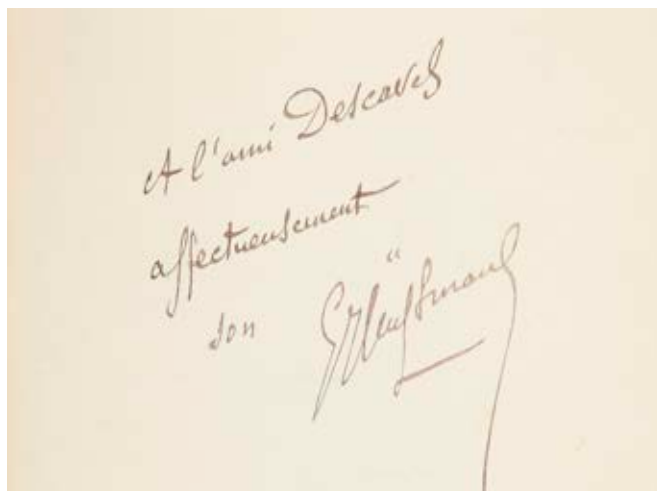
Paris : P.-V. Stock, 1902. – In-18, 193 x 124 : (1 f. blanc), 316 pp., couverture imprimée. Demi-basane marbrée à coins, filets dorés, dos lisse orné, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de Moralès, chemise et étui modernes).

1000/1500€

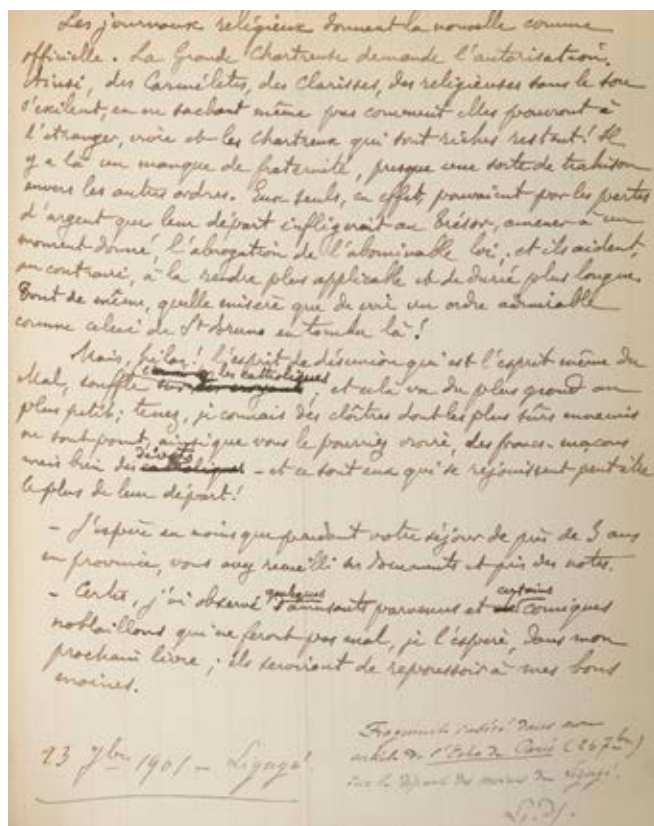
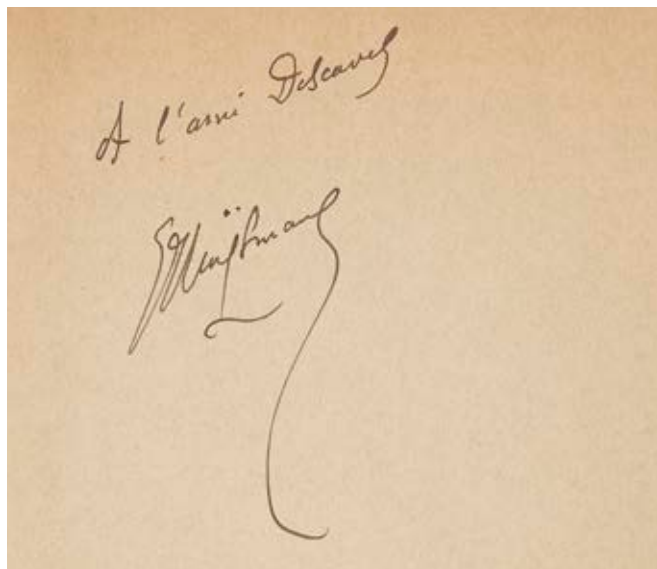
Édition en partie originale. Un chapitre de ce livre, *Le Quartier Notre-Dame* avait déjà paru dans *l'Almanach du Bibliophile*.

Un des 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande (n° 3), enrichi de cet envoi de l'auteur :

A l'ami Descaves // affectueusement // son // JKHuysmans
Précieux exemplaire que Descaves a truffé d'une page autographe de Huysmans proposant un fragment inséré dans une article de *L'Écho de Paris* du 26 septembre 1901 sur le départ des moines de Ligugé, d'une table des matières d'une page et demi in-18 également de la main de Huysmans, ainsi que de 2 articles de l'auteur ne figurant dans aucun de ses recueils. Ces articles sont *La Grande Place de Bruxelles* paru dans *La République des Lettres*, numéro du 23 octobre 1876, reproduit dans le supplément littéraire du *Figaro*, et *Une goguette* paru dans *La Minerve* le 25 janvier 1885. Sur la première garde blanche se trouve une note de la main de Lucien Descaves décrivant ces pièces. Bon exemplaire.



351



351

HUYSMANS (JORIS-KARL).*Le Quartier Notre-Dame.*

Paris : Librairie de la Collection des Dix, [1905]. – In-8, 210 x 139 : (3 ff. premier blanc), 36 pp., (2 ff. dernier blanc), 9 planches, couverture illustrée. Veau marbré janséniste, dos à nerfs, dentelle dorée en encadrement à l'intérieur, tête dorée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

600/800€

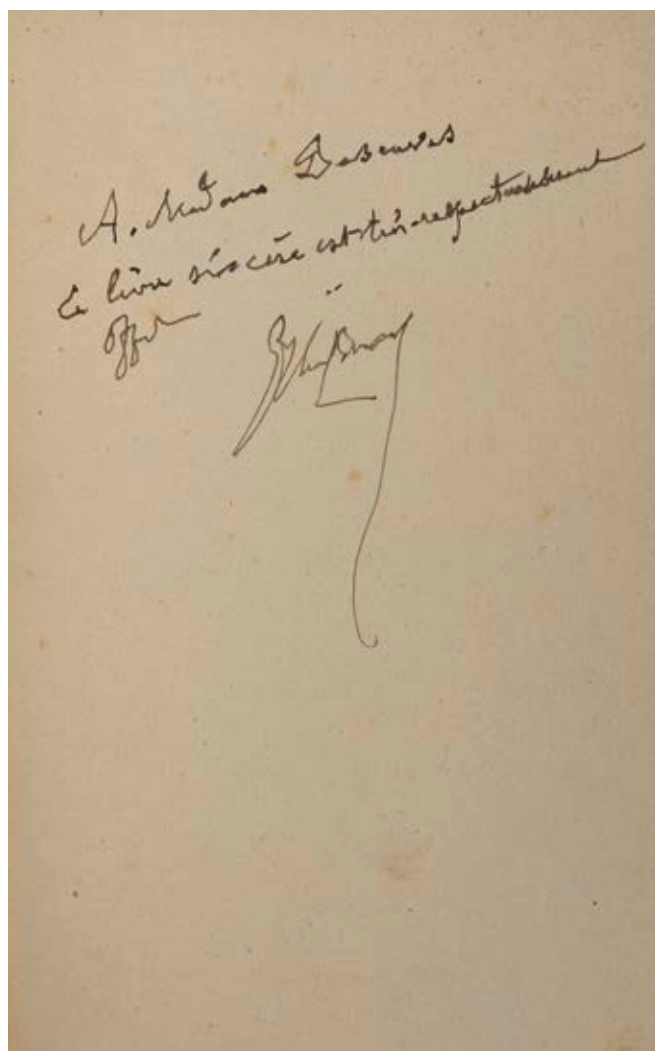
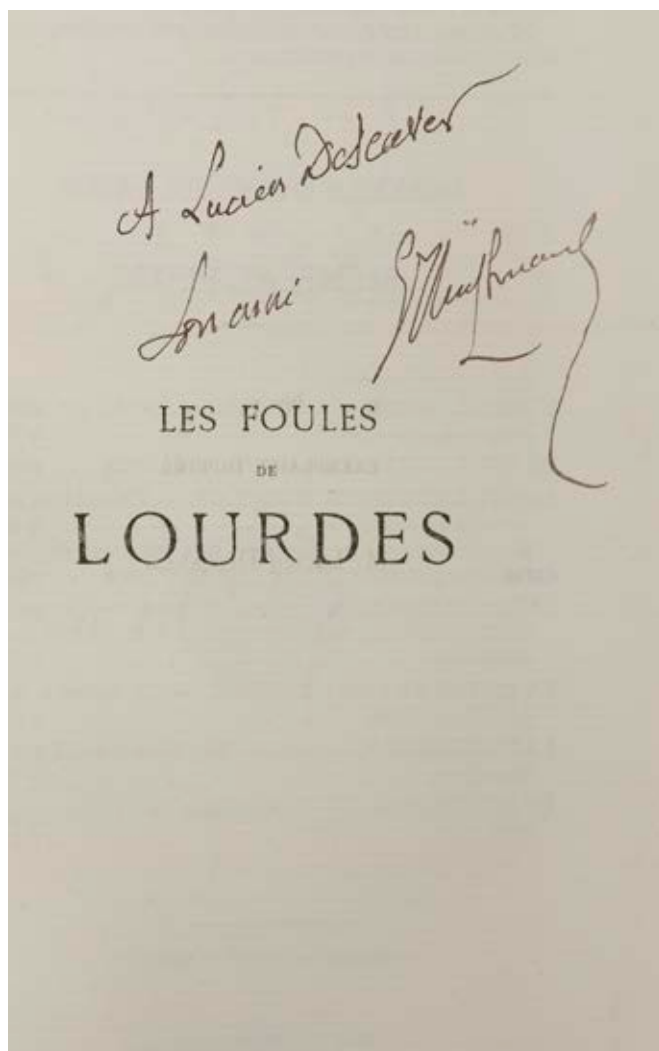
Première édition séparée de ce texte paru auparavant dans *De Tout*. Elle est remarquablement illustrée d'un portrait de l'auteur gravé sur bois par Louis Malteste sur la couverture, d'un cul-de-lampe gravé sur bois non signé et de 30 eaux-fortes de Charles JOUAS dont 9 hors texte et 21 dans le texte.

Exemplaire nominatif, spécialement imprimé pour Lucien Descaves, un des 130 au format in-8 soleil comprenant 2 états du portrait et 3 états des eaux-fortes.

Sur la première garde blanche figure également cet envoi de l'auteur :

A l'ami Descaves // JKHuysmans

Bon exemplaire malgré de légers frottements d'usage restaurés au dos.



353

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Les Foules de Lourdes.

Paris : P.-V. Stock, 1906. — In-18, 193 x 135 : (2 ff. premier blanc), 314 pp., (1 f.), couverture imprimée. Maroquin bleu janséniste, dos à nerfs, dentelle dorée intérieure, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos de maroquin rouge, étui (*reliure de l'époque, chemise et étui modernes*).

800 / 1000 €

Édition originale.

Un des 71 exemplaires sur papier de Hollande, celui-ci spécialement imprimé au nom de Lucien Descaves et comprenant cet envoi de l'auteur :

À Lucien Descaves // son ami // JKHuysmans

Exemplaire enrichi de l'affiche de librairie annonçant la vente du livre, et de deux articles de journaux sur l'ouvrage, écrits par Jules Bois.

Dos et bords des plats reteintés.

354

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Les Foules de Lourdes.

Paris : P.-V. Stock, 1906. — In-18, 184 x 117 : (2 ff. premier blanc), 314 pp., (1 f.), couverture imprimée. Demi-marroquin blanc, filet doré, dos lisse orné, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos de maroquin rouge, étui (*reliure de l'époque, chemise et étui modernes*).

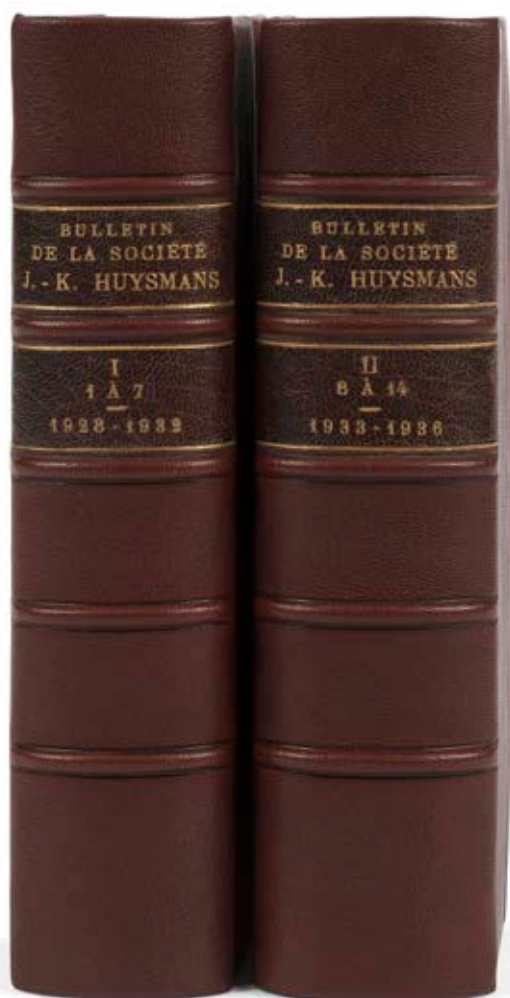
400 / 500 €

Édition originale.

Exemplaire sur papier d'édition, enrichi de ce bel envoi de l'auteur d'une écriture tremblante :

A Madame Descaves // Ce livre sincère est très respectueusement offert // JKHuysmans

Bel exemplaire malgré le dos passé.



355

[HUYSMANS (JORIS-KARL).

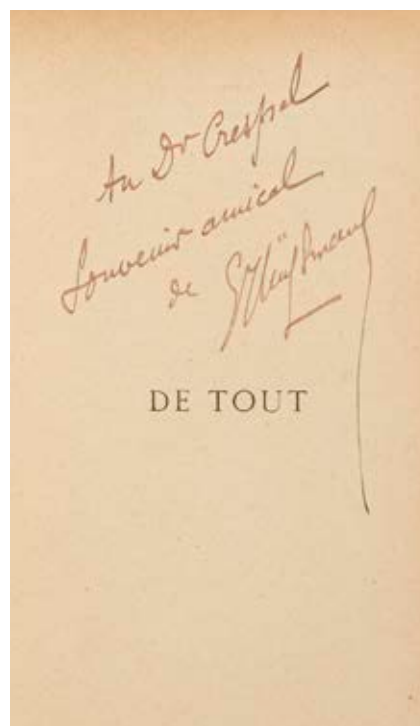
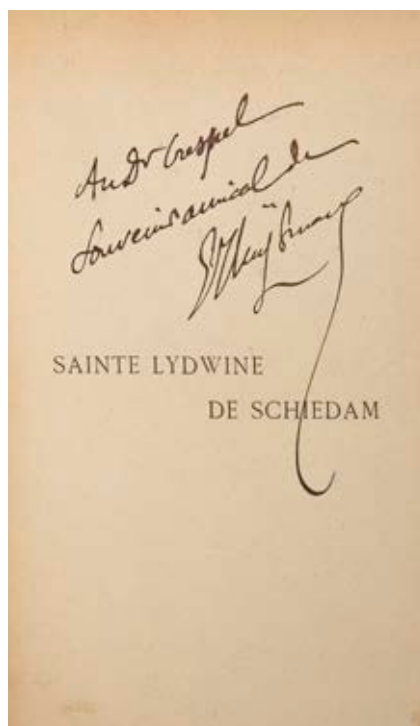
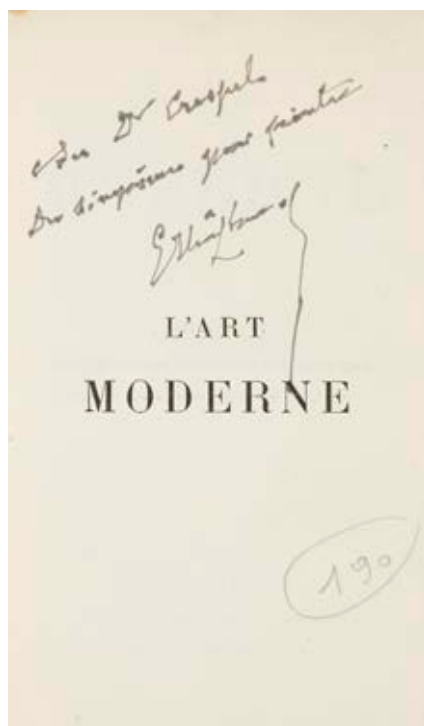
Bulletin de la Société J.-K. Huysmans.

Paris : G. Crès et Cie, mars 1929-décembre 1936. – 15 numéros en 2 volumes in-8, 198 x 150. Demi-chagrin marron, dos à nerfs, tête mouchetée, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos de maroquin rouge, étui (*reliure de l'époque, chemise et étui modernes*).

2000/3000€

Ensemble des 15 premiers numéros formant les 2 premières séries complètes du *Bulletin de la Société de Joris-Karl Huysmans*. Cette société a été fondée en 1927 par Lucien Descaves, ami proche et exécuteur testamentaire de Huysmans ; elle est de nos jours toujours existante. Le bulletin qu'elle publia à partir de mars 1928, avait pour dessein de publier « tous les actes officiels de la Société et tous documents biographiques, bibliographiques et iconographiques sur la personne de J.-K. Huysmans et son œuvre. »

Précieux exemplaire de Lucien Descaves qui l'a truffé de nombreuses lettres autographes de personnalités et de membres de la société, qui lui sont adressées, dont François Guillot (carte de visite autographe), Paul Bourget (idem), Pierre Galichet (5 LAS), Gaston L. Vuitton (LS), Jean de Beaulieu (LAS), Charles Grolleau (2 LAS), René Dumesnil (2 LAS), Albert Marois (3 LAS), Gabriel-Ursin Langé (2 LAS), Léon Deffoux (4 LAS), Pol Neveux (2 LAS), Maurice Garçon (LAS), Léon Hennique (LAS), Alfred Valette (LAS), P.-A. Bouroux (2 LAS), Pierre Dufay (2 LAS), Charles Jouas (2 LAS), Edmond Jaloux (LAS), Émile Zavie (LAS), Jean Grès (LAS et carte de visite), Adrien Berthold (LAS), Georges Rouget (CA et article tapuscrit), Henri Martineau (LAS), Marcel Bouteron (LAS), Octave Mirbeau (LAS), René Millaud (LAS), etc. Ces lettres portent essentiellement sur les dîners proposés par la Société. À cela s'ajoutent diverses coupures de journaux, 4 lettres tapuscrites de Descaves aux membres de la Société, le manuscrit autographe de la main de Descaves du rapport de l'assemblée générale du 28 mai 1930 (9 pages in-12), publié dans le bulletin n° 4, suivi d'un article autographe du même sur Lucien Hueber (3 pp. in-12), une Patente originale pour l'année 1890 certifiant que Huysmans « est imposé dans le rôle des patentes » pour la profession de « Brocheur satineur travaillant pour le commerce à façon », et divers documents imprimés en rapport avec Huysmans. Exemplaire parfaitement conservé.



356

HUYSMANS (JORIS-KARL).

L'Art moderne.

Paris : G. Charpentier, 1883. – In-18, 182 x 117 : (3 ff.), 277 pp., (1 f.), couverture imprimée. Demi-chagrin rouge, dos à nerfs, tête mouchetée, non rogné, couverture conservée, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

400/500€

Édition originale de ce recueil d'articles parus pour la plupart dans *Le Voltaire*, la *Réforme* et dans la *Revue littéraire et artistique*. Exemplaire sur papier d'édition, enrichi d'un envoi de l'auteur adressé au docteur Crespel. La dédicace est d'une écriture tremblante et difficile à lire ; Huysmans l'a sans aucun doute faite à la fin de sa vie, vers 1906. Charnière du premier plat craquelée, les deux charnières ont été reteintées. Rousseurs.

357

HUYSMANS (JORIS-KARL).

Sainte Lydwine de Schiedam.

Paris : P.-V. Stock, 1901. – In-18, 174 x 110 : 368 pp. Demi-veau havane, dos lisse orné, tranches mouchetées, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

400/500€

Édition ordinaire parue en même temps que l'originale in-8.

Exemplaire sur papier d'édition, enrichi de cet envoi de l'auteur sur le faux titre :

Au Dr Crespel // souvenir amical de // JKHuysmans

Bon exemplaire.

358

HUYSMANS (JORIS-KARL).

De tout.

Paris : P.-V. Stock, 1902. – In-18, 173 x 110 : (1 f. blanc), 316 pp. Demi-veau havane, dos lisse orné, tranches mouchetées, chemise à dos de maroquin rouge, étui (reliure de l'époque, chemise et étui modernes).

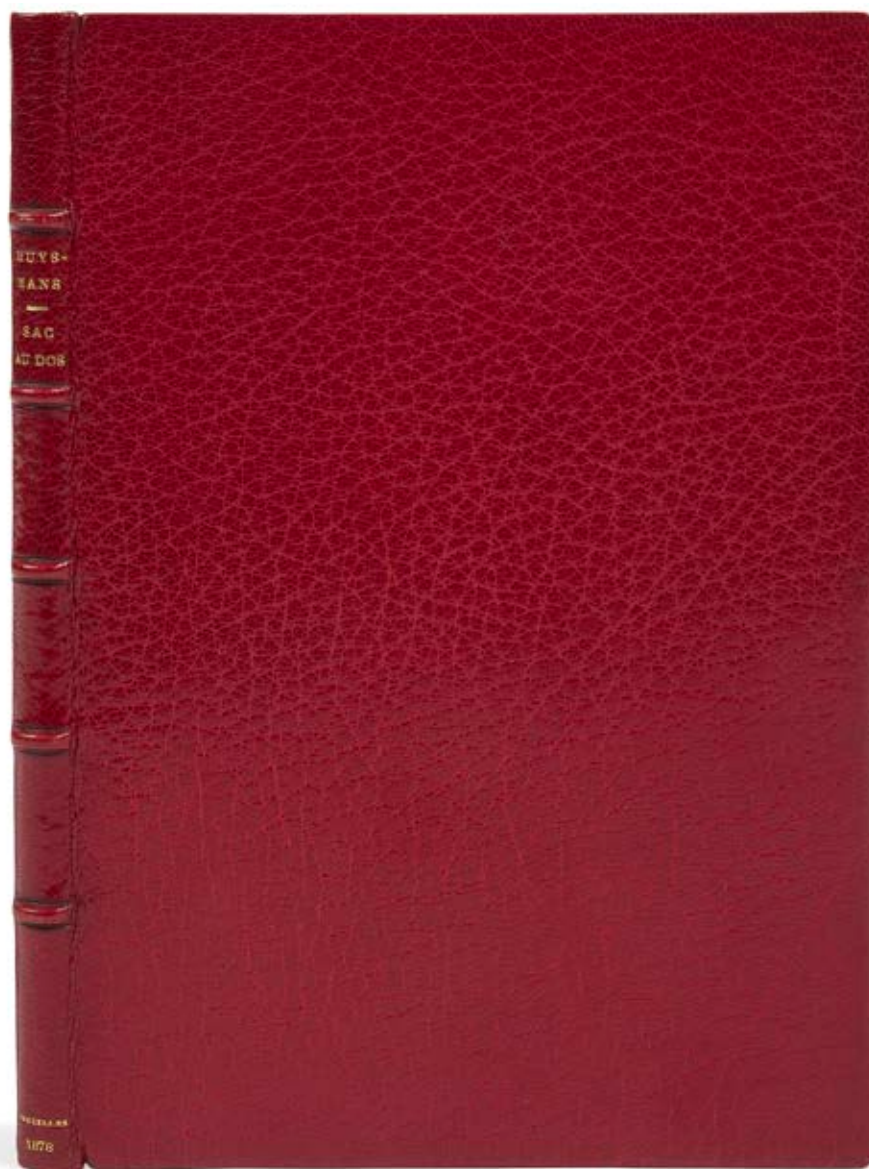
400/500€

Édition en partie originale. Un chapitre de ce livre, *Le Quartier Notre-Dame* avait déjà paru dans l'*Almanach du Bibliophile*.

Exemplaire sur papier d'édition, enrichi de cet envoi de l'auteur :

Au Dr Crespel // souvenir amical // de // JKHuysmans

Bon exemplaire.



359

HUYSMANS (JORIS-KARL).

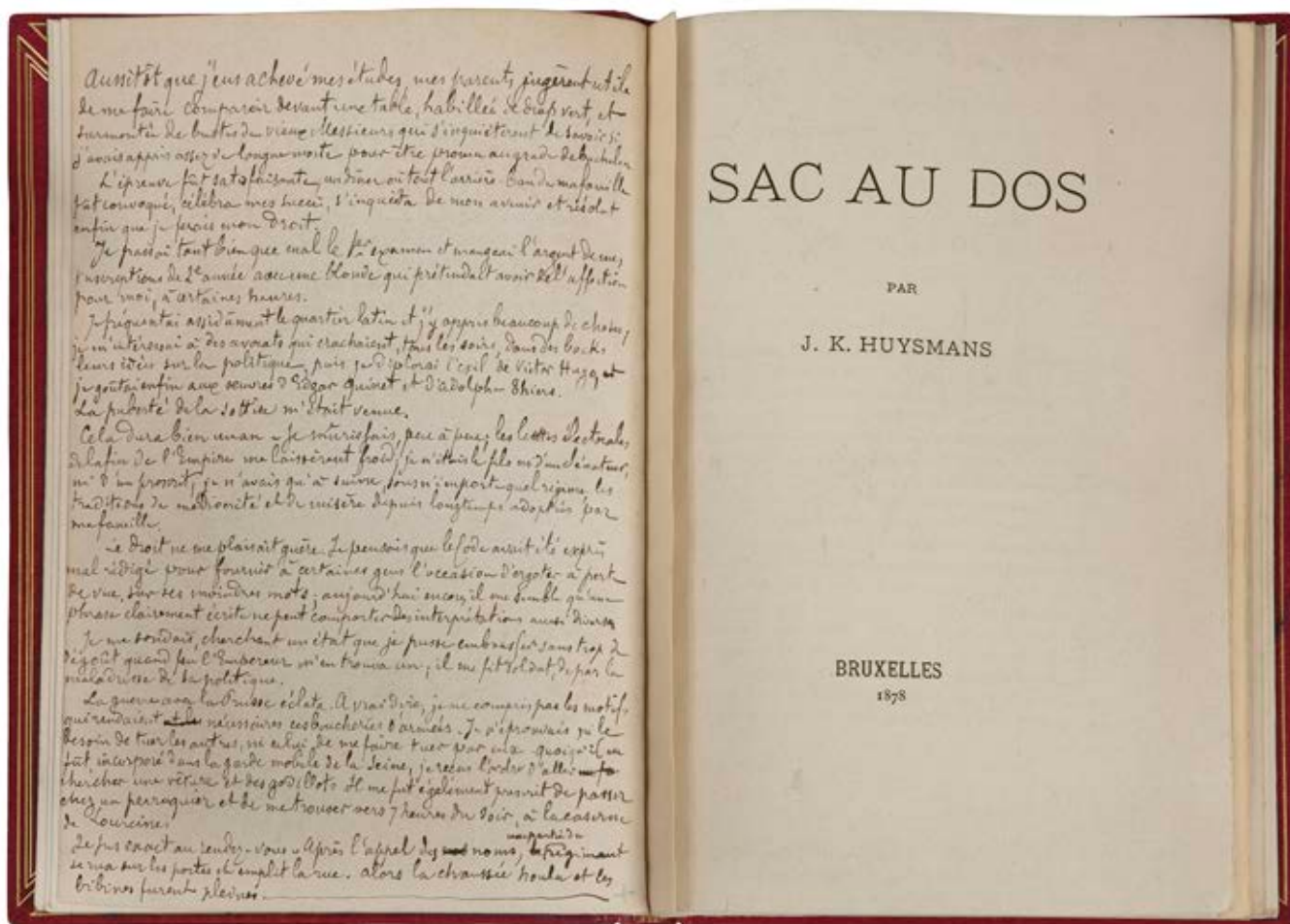
Sac au dos.

Bruxelles [imprimerie Félix Callevaert], 1878. – In-16, 175 x 119 : (1 f.), 35 pp., couverture imprimée. Maroquin rouge janséniste, dos à nerfs, encadrement de maroquin rouge à l'intérieur, orné de filets dorés, doublures et gardes de soie moirée bleu nuit, tête dorée, non rogné, couverture conservée, étui (*Canape*).

8 000 / 10 000 €

Édition originale rarissime formée par le tirage à part à 10 exemplaires sur chine d'une nouvelle parue dans la revue belge hebdomadaire *L'Artiste*. Ces exemplaires, non commercialisés, n'étaient destinés qu'à l'auteur et à certains de ses amis.

.../...



.../...

Précieux exemplaire de Huysmans, chargé de corrections autographes en vue de la publication de la nouvelle dans *Les Soirées de Médan*. Outre de très nombreuses corrections portées dans le texte au crayon, on trouve des passages entièrement réécrits à l'encre au verso de la couverture et sur 4 feuillets ajoutés. L'auteur a également ajouté au verso du titre : « 10 exemplaires sur chine. Exemplaire de l'auteur ».

L'exemplaire appartient par la suite au journaliste, bibliographe et bibliophile Pierre Dauze (1852-1913), qui l'acquiert à la librairie Gaillandre. On trouve reliée à la fin une lettre autographe signée de Huysmans qui lui fut adressée le 2 mai 1898, dans laquelle l'auteur apporte ces précieuses informations : « Vous me demandez quelques renseignements sur une plaquette de *Sac au dos* que vous avez achetée chez Gaillandre. C'est fort simple, cette plaquette tirée en tout à 10 exemplaires sur chine est la première version de *Sac au dos* tel qu'il parut dans *l'Artiste*, à Bruxelles. L'exemplaire que vous avez est celui qui m'a servi pour retaper la nouvelle en vue des *Soirées de Médan*. Je l'ai cédé à Gaillandre, en échange d'un recueil de gravures sur le vieux Paris dont j'avais besoin et que j'hésitais à acheter vu son prix. N'étant vaguement bibliophile que pour les livres des autres et

fort peu pour les miens, je me suis débarrassé d'un double, puisque, bien entendu, j'en possède un. » Cette lettre est accompagnée de son enveloppe. On trouve à la suite 2 LAS du bibliographe Georges Vicaire adressées également à Pierre Dauze, concernant cet ouvrage et une plaquette rouennaise de Glatigny.

L'exemplaire rentra par la suite en possession de René Descamps-Scrive, Lambiotte et Louis de Sadeleer.

Très bel exemplaire relié par Canape, parfaitement conservé.

Provenances : Joris-Karl Huysmans. - Librairie Gaillandre. - Pierre Dauze (cat. 1914, n° 1043). - René Descamps-Scrive, avec ex-libris (cat. 1925, III, n° 503). - Lambiotte (*Livres rares et précieux composant la bibliothèque d'un amateur*, deuxième partie, 22 avril 1977, n° 39). - Louis de Sadeleer, avec ex-libris.

beaux grands yeux ! les longs cils blonds ! les jolies dents !
 et, comme elle me demande pourquoi j'ai quitté le lycée, je
 lui explique en des phrases nebuluses comment l'absence
 d'une pompe foulante m'a fait renvoyer du collège. Elle sourit
 doucement et me dit : « Oh ! monsieur le soldat, vous auriez
 pu zommer la chose par son nom, nous sommes habitués à
 tout ! — La brave fille ! Je crois bien qu'elle devait être
 habituée à tout, car les soldats ne se gênaient guère pour se livrer
 à d'indiscrètes propriétés devant elle. Jamais, d'ailleurs, je ne
 la vis rougir ; elle passait entre eux, calme et muette, semblant
 ne pas entendre les ammones nécessaires qui se débitaient dans les
 chaumières autour d'elle.

Dieu! m'a-t-elle glissé l'assolente-seur! Je la vois encore, le matin, alors que le soleil s'amusait à causer sur les dalles l'ombre noire des bureaux des fenêtres, s'avancer tout doucement, au fond du corridor, les grandes ailes de son bonnet battant sur son visage. Elle arrivait près de mon lit avec une assiette qui fumait et sur le bord de laquelle baignait son petit ongle bien taillé. — La soupe est un peu claire, ce matin, disait-elle avec son joli sourire, je vous apporte du chocolat; manger vite pendant qu'il est chaud! — O amour Angèle! j'ai bien souvent pensé à vous, et si jamais je retourne à Evreux, vous serez la première personne que j'irai voir! O l'exquise fille et la jolie causeuse! On ne pouvait vivre près d'elle sans l'aimer, et pourtant sa vue me rendait un peu triste; on sentait si bien sous ce masque grave une folle gaieté qui pétillait! Parfois même, ses yeux s'éclaircissaient, son sourire approché devenait adorablement mutin; puis, comme si elle se fût reproché cet instant d'oubli, elle devenait sérieuse, s'en allait à pas lents, les yeux

n'avait pas grande conversation à faire ^{avec} les camarades. Les ^{autres} s'entretenaient
 tout à fait trop malade pour ^{parler}. Le dragon jura le nom de Dieu sans
 se lever et tout instant enveloppa dans son grand manteau blanc et abrita
 les têtes. Tout il rapportait l'ordure gâchée par ses pieds nus. L'hôpital
 consistait de trois hommes. Quelque uns de plus malades arrivaient cependant tous les
 jours. Une seule caserne, que les convalescents s'organisaient basculant l'autre
 sur eux-mêmes, offrant par conséquent les épaules aux autres.

portait donc seulement le soldat de la ligne, un malheureux garçon
pire d'un enfant, rappelés sous les drapeaux, battus constamment par la
py, pelottant sous les couvertures.

Amis en tailleur, bonsoir, nous étions ~~seulement~~ ^{seulement} à raconter la
pelle à laquelle il s'était trouvé.

[illegible]

Un officier étant passé, sur ce pont, les revolvers au poing, il avait tiré de la poche un morceau de lui casser la tête. Il me indiquait le cadavre. Je n'ai rien vu, car, à ce moment-là, j'étais assis sur le pont. Il le retrouvait vers le milieu du pont, sur des débris d'échafaudage, gisant le sang pour la nuque. Très belle, alors la terre et l'eau se rejoignent.

Paris. 2 Decr 1898

Monsieur,

Tous me demandez quelques renseignements sur une plaquette de Sac au dos que vous avez achetée chez Gailloudes. C'est fort simple, cette plaquette tirée en tout à 10 exemplaires sur chine est la première version de Sac au dos tel qu'il parut dans l'Artiste, à Bruxelles. L'exemplaire que vous avez est celui qui m'a servi pour retaper la nouvelle en une des soirées de Medan.

J'en ai cédé à Gaillandre, en échange d'un recueil de gravures sur le vieux Paris dont j'avais besoin et que j'hésitais à acheter, vu

HUYSMANS (JORIS-KARL) - LEPÈRE (AUGUSTE).

À Rebours.

Paris : *Pour les Cent Bibliophiles*, 1903. – In-8, 259 x 176 : (4 ff. premier blanc), XVII pp., (1 f.), 219 pp., (2 ff.), couverture illustrée. Maroquin caramel, plats décorés d'une composition géométrique de portions d'arcs de cercles disposés autour de trois points alignés verticalement, le tout de différents matériaux : maroquin vert, caramel et bleu, laque noire, coquille d'œufs et nacre, points dorés dans quelques compartiments ; dos lisse orné d'un décor à répétition composé de « cercles perlés » et de gros points dorés, doublures de maroquin noir orné de rangées de gros points dorés, gardes de soie moirée noire, doubles gardes, non rogné, couverture et dos conservés, étui (*Pierre Legrain*).

50 000 / 60 000 €

Remarquable édition ornée de 220 gravures sur bois en couleurs d'Auguste LEPÈRE.

Il s'agit sans conteste du plus beau livre illustré par cet artiste, fruit de 3 années de travail. Il réinventa, grâce en partie à cette édition, une pratique oubliée à l'époque qui était la gravure au canif sur bois de fil. Chaque page est ainsi ornée d'une figure ou d'un ornement gravés selon cette technique.

L'édition, tirée à 130 exemplaires sur papier filigrané au titre de la société « Les Cent bibliophiles », offre également un grand intérêt quant à la typographie. Elle fut effectivement imprimée par Auguste Lepère lui-même avec les caractères dessinés par Georges Auriol et gravés par Georges Peignot. Elle contient en plus une préface importante et inédite de Huysmans dans laquelle il marque sa rupture avec l'école naturaliste et donne sa nouvelle conception de la littérature.

Précieux exemplaire spécialement imprimé pour Auguste Lepère, revêtu d'une extraordinaire reliure de Pierre Legrain, unique dans toute son œuvre, utilisant des matériaux aussi divers que la coquille d'œuf, la nacre, la laque et le maroquin.

Nous rapportons le commentaire que fit Dominique Courvoisier à propos de cette reliure dans le catalogue de la bibliothèque Marcilhac où l'exemplaire avait été vendu en 2012 : « Cette reliure, si différente de toutes les autres, nous incite à nous interroger sur sa conception : il convient pour cela de nous remémorer cette profession de foi de Pierre Legrain : « À mon avis, une reliure n'a pas en elle-même de signification, le plat d'un livre n'est qu'un frontispice qui en résume l'âme et nous prépare à sa lecture par le choix d'une nuance ou d'un signe. » Jugement particulièrement éclairant dans le cas de cette reliure baroque et précieuse, qui résume en effet l'univers du personnage principal du roman *Jean des Esseintes*, et annonce son goût des matières rares et des objets mystérieusement sophistiqués ; un pendant en quelque sorte de sa célèbre tortue glacée d'or, à la carapace incrustée des pierres les plus rares dont, nous dit Huysmans, le mélange devait produire une harmonie fascinatrice et déconcertante. On remarquera d'ailleurs que dans deux reliures de

Pierre Legrain (répertoire, n° 454 et 455) sur *A rebours*, l'artiste utilise un jeté de triangles de maroquin et de nacre, matériau qu'il utilisera exceptionnellement et qu'il semble bien avoir consacré à ce livre. Du point de vue purement formel, on peut, semble-t-il, rapprocher notre reliure de certains vases émaillés de Camille Fauré. Le dos est orné de la répétition d'un fleuron « cercles perlés », tout à fait dans l'esprit du vase de Dunand reproduit par Félix Marcilhac page 128, *Catalogue des œuvres de Jean Dunand*, n° 1045 » (*Bibliothèque Félix Marcilhac*, vente Binoche et Giquello, 5 décembre 2012, n° 32).





Exemplaire en parfait état de conservation.

Provenances : Adrian Flühmann, avec ex-libris. - François Ragazzoni, avec ex-libris (cat. III, mai 2003, n° 258). - Félix Marcilhac, avec ex-libris (cat. 5 décembre 2012, n° 32).



361

JACOB (MAX) - GRIS (JUAN).

Ne coupez pas mademoiselle ou les erreurs des P.T.T. conte philosophique.

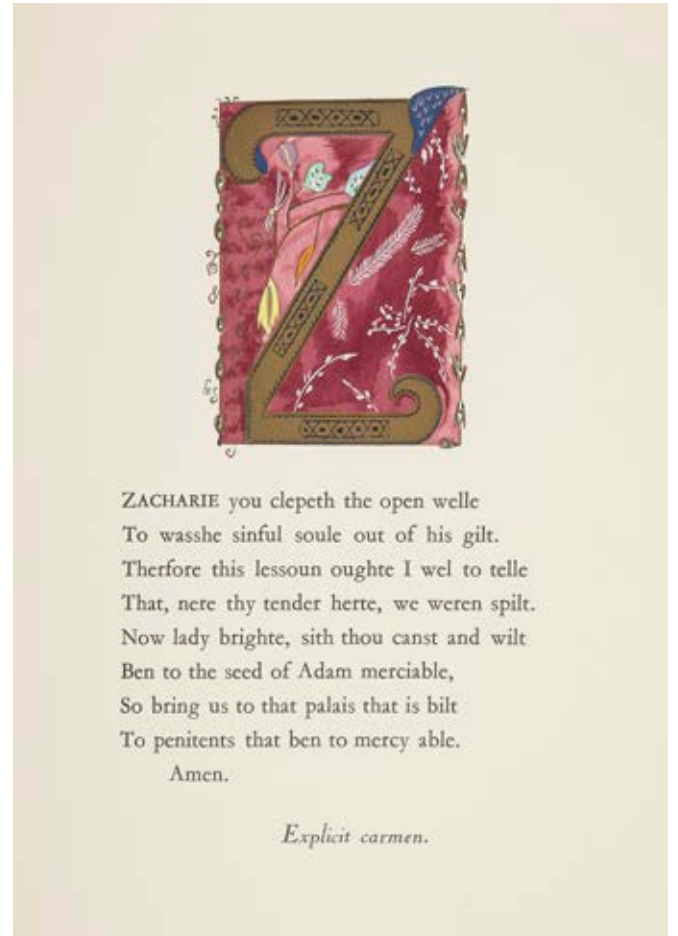
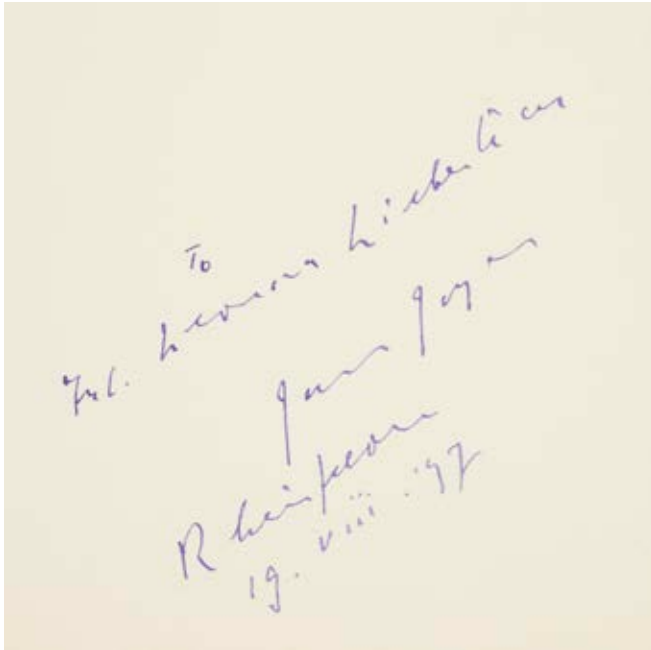
Paris : Galerie Simon, [1921]. – In-4, 316 x 226 : (16 ff. premier et dernier blancs), couverture imprimée. Box noir, plats ornés d'une grande composition mosaïquée, faite de pièces de box beige, de box brun, de papier journal, de toile de lin, de papier bois et de papier liège, le premier plat comprenant en plus les lettres PTT au palladium recouvert de filets noirs, le premier T étant en partie recouvert d'une pièce de 9 timbres rouge et vert oblitérés, une portée de cinq filets horizontaux au palladium traverse la moitié du premier plat, se prolongeant sur le dos et le second plat ; dos lisse, doublures et gardes de daim gris, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bande à recouvrement de box noir, étui (Leroux, 1966).

15 000 / 20 000 €

Édition originale très rare, tirée à 112 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, signés par l'auteur et l'artiste, illustrée de 4 remarquables lithographies originales de facture cubiste de Juan GRIS (1887-1927), tirées en bleu, vert, bistre et ocre à pleine page. Elles représentent « Le Train », « La Cartelette », « Alcofibras et la Demoiselle » et « L'Apéro ». Exemplaire parfaitement conservé, superbement relié par Georges Leroux en 1966.

Provenance : P. & L. Lolié, avec ex-libris (cat. 28 mars 2012, n° 72).





362

[JOYCE (JAMES ET LUCIA) - CHAUCER (GEOFFEY).

A Chaucer A. B. C. being a Hymn to the Holy Virgin in an English version by Geoffrey Chaucer from the French of Guillaume de Deguilleville.

Paris : Obelisk press, [1936]. – In-8, 283 x 225 : (30 ff. premier et dernier blancs), couverture imprimée. Broché, chemise cartonnée de l'éditeur.

2000/3000€

Rare édition tirée à 300 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, proposant la traduction anglaise par Geoffrey Chaucer de *La Prière de Notre Dame* du moine cistercien du XIV^e siècle Guillaume de Digulleville.

Elle fut éditée à Paris par James Joyce et préfacée en anglais par l'académicien Louis Gillet. Sa particularité est d'être illustrée des 23 lettres de l'alphabet dessinées et enluminées par Lucia JOYCE (1907-1922), fille de James Joyce, qui souffrait de graves désordres psychiques. Lucia était une artiste et une danseuse talentueuse ; en publiant ses dessins, James Joyce voulut faire reconnaître ses talents. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe de James Joyce sur le premier feuillet blanc, daté du 19 août 1937. Le nom du destinataire est difficile à déchiffrer.

Bords de la couverture insolés. Charnières de la chemise craquelées. Sans étui.

Provenance : H. A. Liebetrau, avec ex-libris.

LIVRES ILLUSTRÉS PAR JEAN-ÉMILE LABOUREUR

363

LABOUREUR (JEAN-ÉMILE) - BOULESTIN (XAVIER-MARCEL).

Dans les Flandres britanniques.

Paris : Dorbon aîné, 1916. — In-4, 328 x 250 : (38 ff. premier et dernier blancs), couverture illustrée. Broché, couverture rempliée.

200/300€

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 547 à 554, n° 809.

Édition originale illustrée de 24 dessins de Jean-Émile LABOUREUR (1877-1943), reproduits en noir dans le texte.

Tirage à 350 exemplaires. Celui-ci est un exemplaire du service de presse, imprimé sur papier vélin, très bien conservé malgré quelques petites déchirures à la couverture.

Provenance : Maurice Crick, avec ex-libris.



364

LABOUREUR (JEAN-ÉMILE).

Petites images de la guerre sur le front britannique.

Paris : imprimerie d'A. Vernant, [1917]. — Album in-4, 282 x 225 : (2 ff. premier blanc), xi pp., (22 ff. dernier blanc), couverture imprimée. En feuilles, sous chemise cartonnée à lacets de l'éditeur, étiquette imprimée sur le premier plat.

1000/1500€

Très rare album préfacé par Roger Allard, comprenant 9 gravures originales au burin de Jean-Émile LABOUREUR.

L'artiste les composa sur le front de l'armée britannique (Flandre, Artois et Picardie) au cours de l'année 1916. Elles représentent : *Les Tambours et les fifres* - *Les Soldats et la servante* - *L'Espion* - *Le Retour aux tranchées* - *Le Marchand de journaux anglais* - *Une marmite* - *Les Soldats à l'estaminet* - *Les Tranchées dans le village* - *Le Campement avant la bataille*.

Tirage à 120 exemplaires numérotés par l'artiste à la justification. Celui-ci, numéroté 79, comporte l'état définitif des gravures, c'est-à-dire le 4^e état.

On y trouve le prospectus de parution, en double, donnant des précisions quant à la répartition des 120 exemplaires. Ces derniers sont formés d'un exemplaire unique avec les 4 états des gravures, les épreuves barrées et 9 dessins préparatoires (n° 1), de 4 exemplaires avec les 4 états des gravures et une épreuve d'une planche rayée (n° 2 à 4) et de 115 exemplaires comprenant seulement l'état définitif des gravures (n° 6 à 120).

Manques aux dos de la chemise, coins abîmés. Bords de la couverture brunis. Les feuillets et les planches sont parfaitement conservés.





365

LABOUREUR (JEAN-ÉMILE).

Images de l'arrière.

Paris : La Belle édition, [1919]. – Petit in-4 oblong, 206 x 242 : (3 ff.), 10 planches, (1 f.), couverture illustrée. Agrafé, couverture rempliée.

300 / 400 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, I, n° 715.

Très bel album imprimé sur les presses de François Bernouard. Il comprend 11 bois originaux en premier tirage, dessinés et gravés par Jean-Émile LABOUREUR, dont un sur la couverture et 10 hors texte. Tirage à 406 exemplaires. Un des 350 sur vergé d'Arches.

Exemplaire de l'écrivain et historien d'art Claude Roger-Marx, enrichi de cet envoi de l'artiste :

à Claude Roger-Marx // en bien cordial hommage // JE Laboureur
Exemplaire bien conservé malgré les couvertures salies et des déchirures sans manque au dos.

366

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] - LARBAUD (VALÉRY).

Beauté mon beau souci.

Paris : Nouvelle Revue Française, 1920. – In-8, 216 x 138 : 145 pp., (1 f.), couverture illustrée. Box vert sombre janséniste, dos lisse, doublures et gardes de daim vert, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de maroquin noir, étui (Creuzevault).

1000 / 1500 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 37 à 42, n° 206.

Édition originale, ornée de 39 compositions gravées au burin par Jean-Émile LABOUREUR.

Il s'agit du « premier grand livre illustré par Laboureur » et de « l'une de ses réussites majeures » (A. Coron, J.-E. Laboureur illustrateur, 1996, p. 89).

Tirage unique à 412 exemplaires sur papier vélin Lafuma-Navarre. Très bel exemplaire relié par Creuzevault, Henri sans aucun doute, parfaitement conservé.



367

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
GIRAUDOUX (JEAN).**

Ensemble de 3 ouvrages de Jean Giraudoux illustrés par Jean-Émile Laboureur :

300 / 400 €

- GIRAUDOUX (Jean). *Promenade avec Gabrielle. Manuscrit de Jean Giraudoux.* Paris : Nouvelle Revue Française, 1919 [1924]. – In-8, 252 x 164 : 20 ff., couverture bleue avec étiquette imprimée. Broché, couverture rempliée.

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 339 à 342, n° 776.

Première édition séparée de ce texte issu du roman *Simon le pathétique* de Jean Giraudoux.

Tirée à 185 exemplaires, cette édition bibliophilique reproduit le texte de l'auteur en fac-similé de son écriture en bleu accompagné de 16 lithographies en couleurs à mi page de Jean-Émile Laboureur.

Un des 170 exemplaires sur vergé d'Arches. Couverture déchirée au dos. Petites rousseurs sans gravité aux premiers feuillets.

- GIRAUDOUX (Jean). *Hélène & Touglas ou les joies de Paris.* Paris : Au sans pareil, 1925. – In-16, 192 x 140 : frontispice, 61 pp., (1 f.), 1 planche, couverture imprimée. Maroquin citron janséniste, dos lisse, non rogné, couverture et dos conservés, étui (O. de Font-Réaux).

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 64-65, n° 304.

Édition originale de cette nouvelle qui sera par la suite intégrée à la *France sentimentale* publiée en 1932. Elle est illustrée d'un frontispice, d'une planche et de 4 figures dans le texte, dessinés et gravés au burin par Jean-Émile Laboureur.

Un des 100 exemplaires sur vergé de Hollande. Dos passé

- GIRAUDOUX (Jean). *Judith. Tragédie en trois actes.* Paris : Émile-Paul frères, (1931). – In-8, 243 x 195. Broché, couverture rempliée. Édition originale, illustrée de 6 gravures en taille-douce de Laboureur. Un des 200 exemplaires sur vélin d'Arches. Quelques rousseurs aux premiers et aux derniers feuillets.

368

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
GOURMONT (REMY DE).**

Ensemble de 2 ouvrages de Remy de Gourmont illustrés par Jean-Émile Laboureur :

200 / 300 €

- GOURMONT (Remy de). *Le Songe d'une femme. Roman familial.* Paris : Camille Bloch, 1925. – In-8, 245 x 170 : 216 pp., (5 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Maroquin rouge janséniste, dos lisse, large bande dorée à l'intérieur, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés (reliure de l'époque).

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 66 à 72, n° 307.

Édition illustrée de 28 eaux-fortes originales de Jean-Émile LABOUREUR, dont une en frontispice, une sur le titre, 25 dans le texte et une à pleine page à la fin de l'ouvrage. L'une des meilleures illustrations de l'artiste. Tirage à 430 exemplaires. Un des 385 numérotés en chiffres arabes sur papier vélin d'Arches.

Dos passé, frottements aux charnières, aux coiffes et aux coins.

- GOURMONT (Remy de). *Couleurs. Contes.* Paris : Camille Bloch, 1929. – In-8, 231 x 152 : 225 pp., (3 ff.), couverture imprimée. Maroquin prune janséniste, dos à nerfs, doublures de maroquin orange bordé d'un filet doré, filets et motifs dorés sur les coupes, gardes de soie moirée prune, doubles gardes, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, étui (G.G. Levitsky).

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 95 à 101, n° 336 (ne décrit que 34 gravures).

Belle édition de ce recueil de nouvelles de Remy de Gourmont, tirée à 335 exemplaires. Elle est illustrée de 36 compositions originales dessinées et gravées sur cuivre par Jean-Émile LABOUREUR, dont 23 en noir (une vignette sur le titre, 13 en-têtes et 9 culs-de-lampe) et 13 figures à pleine page en couleurs au repérage.

Un des 285 exemplaires sur vélin blanc de Rives.

Bel exemplaire en reliure doublée de Levitzky. Étui abîmé, dos passé. Rousseurs.



367

369

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
VALMY-BAYSSE (JEAN).**

Tableau des Grand magasins.

Paris : Nouvelle Revue Française, [1925]. – In-8, 240 x 195 : 170 pp., (2 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Broché, couverture rempliée.

150 / 200 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 48 à 52, n° 220.

Bel ouvrage formant le 5^e volume de la collection des « Tableaux contemporains », illustré de 12 compositions dessinées et gravées par Jean-Émile LABOUREUR, dont une en frontispice, 6 en tête de chapitre et 5 à pleine page.

Tirage à 335 exemplaires. Un des 315 sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, et plus spécialement l'un des 15 hors commerce sur ce papier. Exemplaire très bien conservé.



368



369

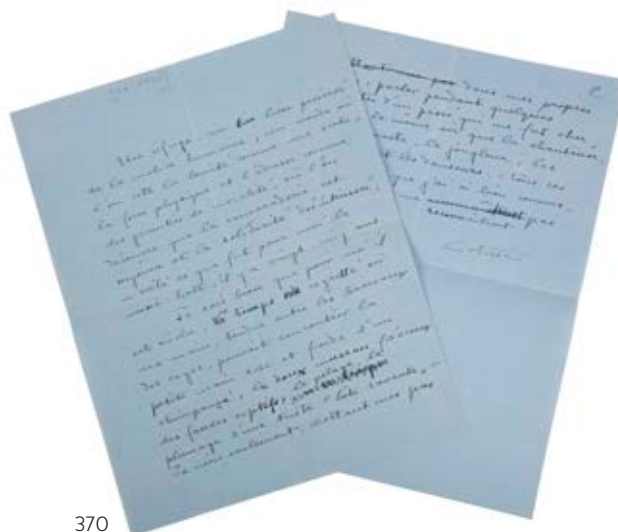
370

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] - COLETTE.

L'Envers du music-hall.

Paris : Au sans pareil, 1926. — In-4, 241 x 185 : frontispice, (2 ff.), 170 pp., 5 planches, couverture imprimée. Demi-marroquin bleu à coins, dos à nerfs orné, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés (reliure après 1950).

600/800€



370

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 73 à 79, n° 312.

Édition illustrée de 32 compositions au burin de Jean-Émile LABOUREUR, dont une en frontispice, 5 hors texte et 26 dans le texte. Tirage à 440 exemplaires ; celui-ci est l'un des 350 numérotés sur vergé de Rives. Exemplaire de l'actrice Simone Berriau, portant ce très bel envoi autographe de l'auteur sur le faux titre :

A Simone , // en lui reprochant amèrement // de n'avoir pas tourné cet // «Envers du music-hall» qui // s'appelait «La Vagabonde» ... Sans // rancune, — et même avec tendresse // Colette

Colette et Simone Berriau se connaissaient depuis les années 20. Cette dernière jouera en 1935 le rôle principal dans *Divine* de Max Ophüls, dont le scénario sera écrit par Colette d'après ce roman. Cette provenance est donc des plus significatives.

On trouve également ajouté à part, un manuscrit autographe d'une page et demi in-4 signé par Colette. Il s'agit du manuscrit de premier jet, avec ratures et corrections, de l'article qu'elle publia dans le numéro du 8 février 1936 du journal *Excelsior*, dans lequel elle résume sa vision du monde du spectacle et du music-hall. Il commence en ces termes : « Un refuge, un lieu préservé de la malice humaine, un monde où l'on cote la beauté comme une vertu, la force physique et l'adresse comme des garanties de moralité, où l'on découvre que la camaraderie est ingénue et la solidarité désintéressée ; — voilà ce qui fut pour moi le music-hall, il y a vingt-cinq ans. »

Dos passé et quelques frottements d'usage sans gravité. Insolation sur les bords de la couverture. Le relieur n'a pas conservé les plats de la chemise cartonnée illustrée.



370



371

371

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] - MAUROIS (ANDRÉ).

Les Silences du colonel Bramble. - Les Discours du docteur O'Grady.

Paris : Société d'édition «Le Livre», Émile Chamontin, 1926-1929. - 2 ouvrages in-8, 227 x 158 et 243 x 160 : frontispice, (4 ff. premier blanc), 243 pp., (2 ff. dernier blanc), couverture imprimée ; frontispice, (2 ff.), 253 pp. mal chiffrées 250, (1 f.), couverture imprimée. Demi-maroquin marron, moitié des plats recouverte verticalement de papier bois, séparée de la partie en maroquin d'un listel de papier bois plus clair, dos composé d'une pièce en relief laissant deux compartiments verticaux en creux ornés d'un filet à froid, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés (Creuzevault) [Silences du colonel Bramble]. Chagrin grenat janséniste, dos à nerfs, tête dorée, non rognée, couverture et dos conservés, étui (reliure moderne) [Discours du docteur O'Grady].

400 / 500 €



372

372

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] - GIRAUDOUX (JEAN).

Suzanne et le Pacifique.

Paris : Les Cent une, 1927. - In-4, 284 x 191 : 279 pp., (4 ff. 3 derniers blancs), couverture imprimée. En feuilles, couverture rempliée, chemise à dos à nerfs et coins de maroquin bleu, étui.

500 / 600 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 104 à 110, n° 339.

Premier ouvrage édité par la société « les Cent-Une », société de femmes bibliophiles, tiré à 125 exemplaires sur papier vélin. Il est illustré de 33 gravures au burin de Jean-Émile LABOUREUR et comprend une préface inédite de Giraudoux.

Exemplaire nominatif, spécialement imprimé pour madame Vesnitch Blank, enrichi de deux suites des illustrations sur japon et d'une épreuve de 28 pages du livre. La seconde suite et les épreuves sont séparées de l'ouvrage.

Déchirures sur le haut du dos de la couverture. Dos de la chemise légèrement passé.

373

LABOUREUR (JEAN-ÉMILE) - TOYE (NINA) - ADAIR (A. H.).

Petits & grands verres. Choix des meilleurs cocktails recueillis par Nina Toye & A. H. Adair et mis en français par PH. Le Huby.

Paris : *Au sans pareil*, [1927]. – In-4, 250 x 200 : frontispice, (2 ff.), 131 pp., (3 ff. 2 derniers blancs), 9 planches, couverture illustrée. Broché, couverture rempliée.

1500/2000€

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 120 à 123, n° 342.

Édition originale française de ce recueil composé par Nina Toye et A. H. Adair et présenté comme traduit par Philibert Le Huby qui n'est autre que le pseudonyme de Jean-Émile LABOUREUR.

Il s'agit de l'un des premiers ouvrages à divulguer pour le grand public de véritables recettes de cocktails. L'édition américaine parut en 1925.

Superbement illustrée par Laboureur, cette édition comprend 10 très belles compositions hors texte gravées à l'eau-forte et au burin ainsi qu'une composition en couleurs sur la couverture et 14 ornements en noir représentant des bouteilles, des verres, un shaker, un citron, etc.

Un des exemplaires de luxe au format in-4, les seuls à comprendre les hors-textes, celui-ci étant l'un des 20 premiers sur vergé d'Arches, avec une suite sur japon, réservés aux « Amis du Sans Pareil », signés par l'éditeur René Hilsum.

Exemplaire parfaitement conservé.



374

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] - WILDE (OSCAR).

Le Portrait de Dorian Gray. Traduction nouvelle d'Edmond Jaloux et Félix Frapereau.

Paris : Société d'édition "Le Livre", 1928. – In-4, 286 x 200 : (2 ff.), III, 348 pp., (3 ff.), couverture illustrée. Maroquin violet, homme (Oscar Wilde ?) se cachant le visage dessiné à froid sur le premier plat, dos lisse, doublures et gardes de box rouge, doubles gardes, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, emboîtement à dos de maroquin violet (L. Lévêque).

600/800€

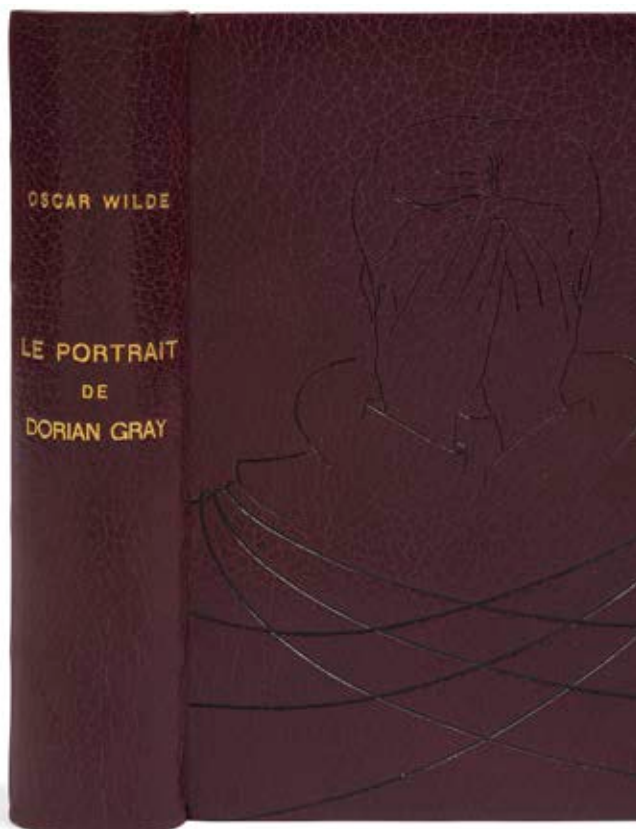
Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 139 à 146, n° 369.

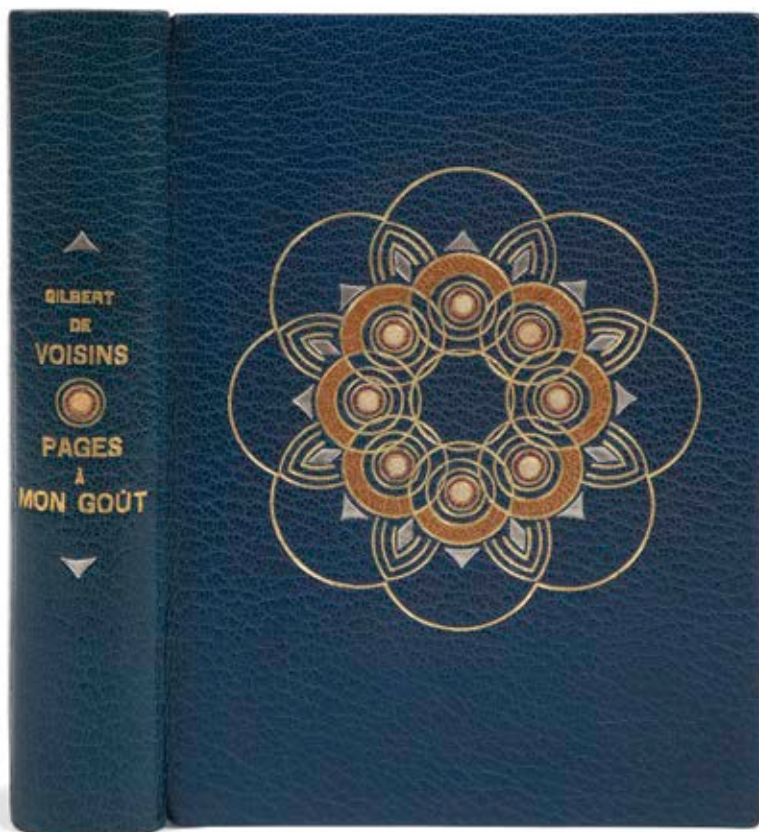
Première édition illustrée de la traduction française donnée par Edmond Jaloux et Félix Frapereau du célèbre roman d'Oscar Wilde. Elle comprend 3 ornements, dont un sur la couverture, et 20 en-têtes dessinés et gravés au burin par Jean-Émile LABOUREUR.

Tirage à 280 exemplaires.

Exemplaire hors justification, imprimé sur vélin de cuve à la main des papeteries du Marais, filigrané au titre de l'ouvrage, comprenant toutes les illustrations aquarellées à l'époque par l'artiste, et enrichi de 2 suites des gravures sur papier vélin de Rives, dont une en premier état tirée à 50 exemplaires. On trouve également à la fin une épreuve des pages III et IV, comprenant page IV la gravure placée d'une autre manière.

Superbe exemplaire en reliure doublée de Louise Lévêque, provenant de la bibliothèque de Pierre Guérin, cité par Sylvain Laboureur. Provenance : Pierre Guérin, avec ex-libris (cat. 13-14 décembre 1938, n° 203).





375

375

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
GILBERT DE VOISINS (AUGUSTE).**

Pages à mon goût.

Paris : L'artisan du livre, 1929. – In-8, 187 x 136 : 214 pp., (1 f.), 10 planches, couverture imprimée. Maroquin bleu, plats ornés d'une grande rosace centrale, composée de cercles dorés et mosaïqués de maroquin havane, marron et beige, bordés tout autour de filets dorés courbes ainsi que de losanges et de triangles au palladium ; dos lisse orné du nom de l'auteur et du titre dorés, séparés par un motif circulaire doré et mosaïqué et bordés de deux triangles au palladium ; encadrement de maroquin bleu orné d'un filet, de pointillés et de triangles dorés, doublures et gardes de soie moirée bleue, doubles gardes, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de maroquin bleu, étui (Franz - Fache, doreur).

500 / 600 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 141 à 517, n° 371.

Édition originale illustrée de 10 burins hors texte de Jean-Émile LABOUREUR.

Cet ouvrage avait été initialement prévu en 1924 avec les éditions Crès. Publié finalement en 1929 par l'Artisan du livre, il « inaugure pour Laboureur une nouvelle source d'inspiration, qui va prendre pour lui une place de plus en plus importante : l'observation méticuleuse de la nature vivante, des insectes, des petits animaux, de la faune des océans » (Sylvain Laboureur, II, p. 151).

Tirage à 550 exemplaires. Celui-ci est l'un des 30 de têtes sur japon impérial (n° 13), enrichis, sur le même papier, de 2 suites des gravures, l'une du premier état, la seconde de l'état définitif.

Très bel exemplaire en reliure de Franz, dorée par Fache. On note simplement une pliure et des frottements sur le bas du feuillet de justification.

Provenance : JC. L., avec ex-libris.



376

376

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
STENDHAL.**

Le Chasseur Vert.

Paris : Orion, [1929]. – In-4, 260 x 190 : (5 ff. 2 premiers blancs), V, 248 pp., (4 ff. dernier blanc), couverture imprimée. En feuilles, couverture rempliée, chemise et étui.

200 / 300 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 172 à 174, n° 396.

Édition tirée à 351 exemplaires, illustrée de 7 compositions originales dessinées et gravées à l'eau-forte par Jean-Émile LABOUREUR dont 6 à pleine page et un cul-de-lampe.

Un des 15 exemplaires de présent sur divers papiers. Celui-ci a été imprimé sur japon pour monsieur de Harting et enrichi d'une suite des gravures sur le même papier. Exemplaire très bien conservé malgré quelques usures à l'étui.



377

377

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
ARISTOPHANE.**

La Paix. Traduction nouvelle de M. Louis Martin-Chauffier.

Paris : Pour les Bibliophiles du Palais, 1930. – In-8, 261 x 180 : (4 ff. 2 premiers blancs), 164 pp., 3 planches, couverture illustrée. Broché, couverture rempliée, chemise et étui d'édition.

400/500€

Sylvain Laboureux, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureux*, II, pp. 191 à 196, n° 405.

Édition imprimée à 200 exemplaires numérotés sur papier vélin de Rives, illustrée de 25 compositions gravées au burin par Jean-Émile LABOUREUR, dont une sur la couverture, une sur le titre, 3 hors texte et 20 dans le texte.

Exemplaire spécialement imprimé pour monsieur Joseph Hild, enrichi d'un croquis original de l'artiste, non signé, exécuté au crayon sur papier calque. Il s'agit de l'étude d'une illustration non retenue pour l'ouvrage. Exemplaire très bien conservé malgré des cahiers légèrement décalés. Dos de la chemise passé.



378

378

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
MAETERLINCK (MAURICE).**

La Vie des abeilles. – La Vie des termites. – La Vie des fourmis.

Paris : L'Artisan du livre, 1930. – 3 volumes in-8, 188 x 140 : frontispice, 313 pp., (3 ff. dernier blanc), 2 planches, couverture imprimée ; frontispice, 186 pp., (3 ff. dernier blanc), couverture imprimée ; frontispice, 234 pp., (3 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Demi-marquain rouge à coins, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture conservée, étui (reliure de l'époque).

200/300€

Sylvain Laboureux, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureux*, II, pp. 206 à 213, n° 425, 426 et 427.

Belle édition de 3 des titres de Maeterlinck consacrés à la vie de la nature, superbement illustrée de compositions dessinées et gravées au burin par Jean-Émile LABOUREUR. *La Vie des abeilles* comprend un frontispice, 2 planches et 7 en-têtes de chapitre. *La Vie des termites* est ornée d'un frontispice et de 11 en-têtes et *La Vie des fourmis* est illustrée d'un frontispice et 9 en-têtes.

Tirage à 750 exemplaires. Un des 680 sur papier vélin teinté de Rives. Dos passés, frottements d'usage aux nerfs. Quelques rares piqûres.



379

379

**[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] -
DERÈME (TRISTAN).**

L'Enlèvement sans clair de lune ou les Propos et les Amours de M. Théodore Decalandre. Préface en partie inédite, de M. Théodore Decalandre.

Paris : Les Bibliophiles de l'Automobile-club de France, 1931. – In-8, 250 x 161 : (10 ff. trois premiers blancs), LI, 154 pp., (3 ff. deux derniers blancs), couverture imprimée. Chagrin vert janséniste, dos lisse comprenant le titre en lettres dorées ainsi que l'auteur et l'illustrateur en lettres noires, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de chagrin vert, doublée de daim gris, étui (G. de Font-Réaulx).

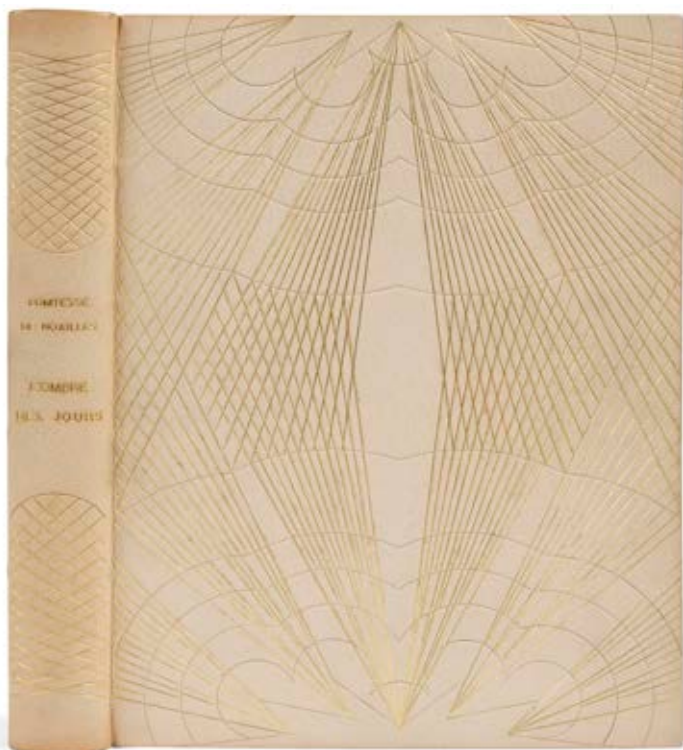
500/600€

Sylvain Laboureux, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureux*, II, pp. 214 à 219, n° 435 (ne décrit pas le dernier cul-de-lampe)

Édition en partie originale, non mise dans le commerce, illustrée par Jean-Émile LABOUREUR de 21 eaux-fortes en couleurs, dont une en frontispice, et de 12 lettrines gravées sur bois.

Tirage unique à 129 exemplaires numérotés sur japon nacré ; celui-ci a été spécialement imprimé pour le vicomte Roger de Richemont.

Bel exemplaire, parfaitement conservé malgré le dos de la chemise passé et de petites rousseurs sans gravité dans la marge des pages 131 à 146.



380

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] - NOAILLES (ANNA DE).

L'Ombre des jours. Précédé du discours de Madame Colette à l'Académie royale de Belgique en l'honneur de la comtesse de Noailles.

Paris : Société du livre d'Art, 1938. – In-4, 324 x 248 : (18 ff.), 166 pp., (2 ff.), couverture imprimée. Maroquin blanc, plats ornés d'un décor symétrique composé de filets courbes à froid symbolisant des nuages, et de dizaines de filets dorés rayonnant s'entrecroisant au centre, les filets débordant sur le dos lisse formant deux compartiments de losanges dorés entourant le nom de l'auteur et le titre, doublures et gardes de maroquin blanc, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de maroquin blanc, le dos étant décoré comme celui de la reliure, étui (Semet & Plumelle).

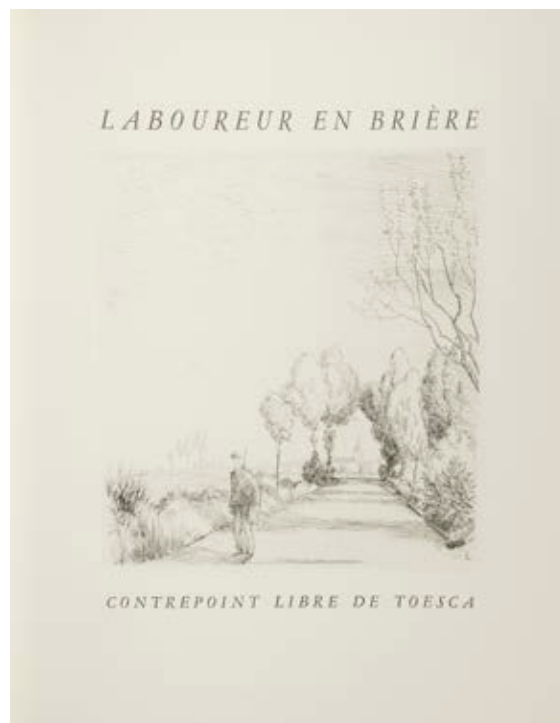
1000 / 1500 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 272-280, n° 529.

Édition rare, tirée à seulement 110 exemplaires numérotés sur papier vélin de Rives, illustrée de 35 compositions gravées en taille-douce par Jean-Émile Laboureur, dont 25 têtes de chapitre et 15 culs-de-lampe.

Précieux exemplaire en maroquin doublé de Semet et Plumelle, enrichi d'un dessin original signé de l'artiste, sur papier calque, étude pour l'illustration de la page 45, et de l'une des très rares suites des gravures en premier état sur BFK de Rives. Ce premier état, comme le précise Sylvain Laboureur dans son catalogue, n'a « été tiré que pour quelques essais ».

Quelques taches sur la reliure, dos de la chemise bruni. Rousseurs.



381

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)] - TOESCA (MAURICE).

Laboureur en Brière, contrepoint libre de Toesca.

[Nancy : Beaux Livres - Grands Amis, 1959]. – In-4, 300 x 244 : 63 pp., (3 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Broché à la chinoise, chemise et étui de l'éditeur.

300 / 400 €

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 283-284, n° 543bis.

Édition imprimée à 216 exemplaires, publiée par les soins de la société bibliophilique de Nancy « Beaux Livres - Grands Amis ». Elle est illustrée de 20 gravures de Jean-Émile LABOUREUR. Comme le précise Sylvain Laboureur, « les vingt illustrations de ce livre correspondent à des planches dont le tirage n'avait pas été achevé du vivant de l'artiste. » Les cuivres ont été adaptés au format du livre.

Un des 70 exemplaires sur vélin de Rives, destinés aux collaborateurs (n° 62).

Exemplaire parfaitement conservé.

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)].

Ensemble de 6 ouvrages illustrés par Jean-Émile Laboureur (1877-1943) :

400/500€

- ALLARD (Roger). *L'Appartement des jeunes filles*. Paris : Camille Bloch, 1919. – In-8, 189 x 111 : 70 pp., (3 ff.), couverture imprimée. Demi-chagrin rouge, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, premier plat de couverture conservé (reliure de l'époque).

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 29 à 32, n° 185.

Édition originale illustrée de 10 compositions à pleine page dessinées et gravées au burin par Jean-Émile LABOUREUR.

C'est cet ouvrage qui inaugure la production d'après-guerre de l'artiste. Tirage à 580 exemplaires ; celui-ci est l'un des 500 sur papier vergé rose à la forme.

Petits frottements aux coiffes. Déchirures et restauration à la couverture. Bords des feuillets légèrement éclaircis.

- BILLY (André). *Écrit en songe*. Paris : Société littéraire de France, 1920. – In-12, 210 x 145 : (4 ff. premier blanc), 80 pp., (2 ff.), couverture imprimée. Broché, couverture rempliée.

Édition originale dédiée à la mémoire de Guillaume Apollinaire. Elle est ornée de 10 compositions de Jean-Émile LABOUREUR, dont 5 reproduites à pleine page et 5 culs-de-lampe.

Tirage unique à 415 exemplaires sur vélin Lafuma. Exemplaire très bien conservé malgré le dos légèrement bruni et une trace de décharge sur l'un des rabats de la couverture.

- CAZOTTE (Jacques). *Le Diable amoureux, nouvelle espagnole*. Paris : Camille Bloch, 1921. – In-8, 224 x 139 : frontispice, ix, 152 pp., (2 ff. premier blanc), 6 planches, couverture bleue avec étiquette imprimée. Demi-veau blond, filet doré, écusson doré sur le premier plat, dos à nerfs orné, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés (reliure de l'époque).

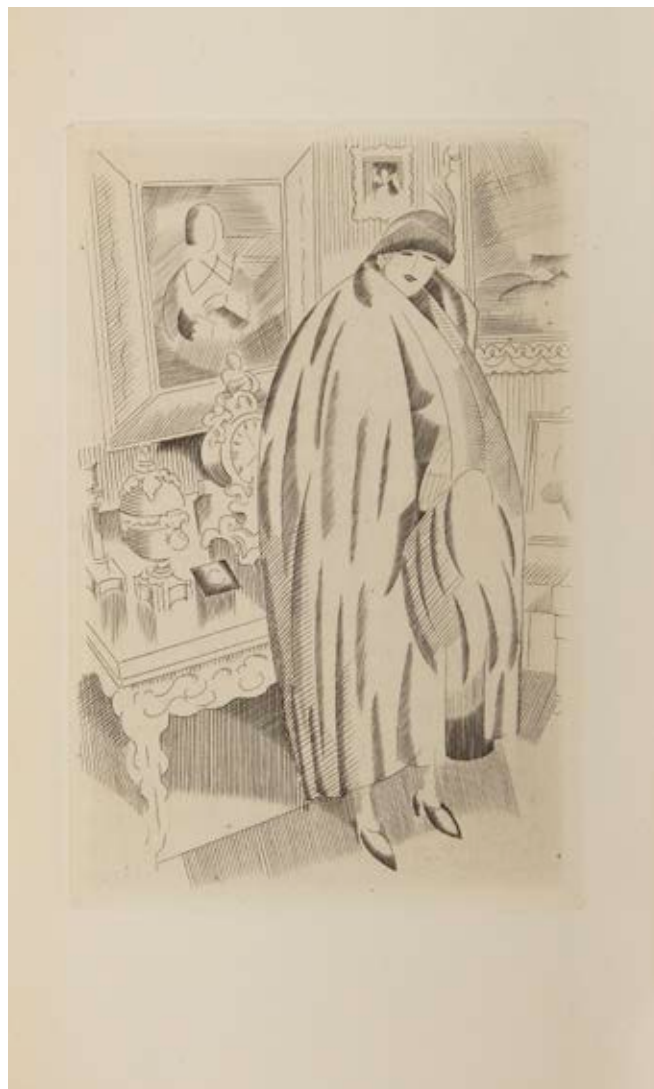
Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 33 à 36, n° 194.

Édition soignée, illustrée par Jean-Émile LABOUREUR de 6 eaux-fortes originales hors texte et de 5 bois gravés dans le texte. On y trouve également une partition hors texte gravée sur cuivre.

Tirage à 575 exemplaires, tous sur papier de Hollande. Celui-ci (n° 35) est l'un de ceux numérotés de 31 à 575, comprenant l'état définitif des gravures.

Bel exemplaire relié à la manière des reliures romantiques. Dos légèrement passé.

Provenance : château de Vertcœur, avec écusson doré sur le premier plat.



- LACRETELLE (Jacques de). *Silbermann*. Paris : NRF, 1925. – In-8, 226 x 140 : 149 pp., (1 f.), 8 planches, couverture illustrée. Demi-chagrin maroquiné brun, filet doré, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés (reliure de l'époque).

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 60 à 63, n° 301.

Première édition illustrée de l'un des meilleurs romans de la première moitié du XX^e siècle. Elle est ornée de 16 compositions dessinées et gravées au burin par Jean-Émile LABOUREUR, dont 8 hors texte et 8 en tête des chapitres. Le titre est orné d'une vignette représentant dans un médaillon à fond jaune un détail du premier hors-texte, répétée sur la couverture.

Tirage à 442 exemplaires ; celui-ci est l'un des 420 numérotés sur vélin d'Arches (n° 129).

Frottements aux charnières.

.../...

.../...

- GIDE (André). *Les Caves du Vatican*. Anthime Armand-Dubois. [Julius de Baraglioul - Amédée Fleurissoire - Le Mille-pattes - Lafcadio]. Paris : Librairie Gallimard, [1929-1930]. – 5 tomes en 2 volumes in-8, 250 x 161 : 65 pp., (1 f.), couverture illustrée ; 88 pp., (4 ff. dernier blanc), couverture illustrée ; 64 pp., (4 ff. dernier blanc), couverture illustrée ; 106 pp., (3 ff.), couverture illustrée ; 116 pp., (4 ff. dernier blanc), couverture illustrée. Demi-maroquin orange à coins, dos à nerfs orné, tête dorée, non rogné couvertures, conservées, étui (Manuel Gérard).

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 162 à 169, n° 392.

Très belle édition tirée à 372 exemplaires, illustrée d'une composition en bistre sur la couverture et de 37 eaux-fortes originales, dont 5 frontispices en couleurs et 32 en-têtes en bistre, dessinées et gravées par Jean-Émile LABOUREUR.

Un des 325 exemplaires sur Hollande, celui-ci étant plus spécifiquement l'un des 300 sur ce papier, numérotés en chiffres arabes (n° 235).

Bel exemplaire malgré les dos passés.

- PROUST (Marcel). *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Paris : NRF, 1946 [1948]. – 2 volumes in-8, 282 x 193 : 291 pp., (2 ff. blancs), couverture imprimée ; 271 pp., (4 ff. 2 derniers blancs), couverture imprimée. Broché, couverture rempliée, chemises et étui de l'éditeur. Belle édition illustrée de 50 compositions gravées au verni mou en sanguine, 25 de Jean-Émile LABOUREUR (1877-1943) pour le premier volume et 25 de Jacques BOULLAIRE (1893-1976) pour le second. Il s'agit de la dernière illustration de Laboureur qui mourut en 1943. On trouve cette précision de l'éditeur à la fin : « Le texte de la présente édition a été collationné et révisé par les soins de M. Jacques Nathan. J. E. Laboureur en avait entrepris l'illustration dès l'année mil neuf cent trente-cinq ; et les vingt-cinq planches qui figurent dans le tome premier étaient achevées en bon à tirer lorsque la mort est venue arrêter le célèbre artiste au cours de son travail. Les vingt-cinq planches du tome second ont été dessinées et gravées par Jacques Boullaire à qui l'on doit savoir particulièrement gré d'avoir su accorder sa facture et son talent personnels aux dispositions déjà prises et au style typographique de l'ouvrage ». L'édition fut publiée à 502 exemplaires imprimés en sanguine et en noir le 18 novembre 1948, jour du 26^e anniversaire de la mort de Proust, avec les beaux caractères Auriol. Le copyright et le titre sont datés de 1946 alors que la couverture et l'achevé d'imprimer indiquent bien l'année 1948.

Un des 467 exemplaires sur vélin pur chiffon de Lana, celui-ci étant plus précisément l'un des 27 nominatifs ou réservés aux collaborateurs, ici un de ceux réservés aux collaborateurs (n° XXVI).

Étui abîmé, dos des chemises passés.

On joint :

- GODEFROY (Louis). *L'Œuvre gravé de Jean-Émile Laboureur*. Paris : chez l'auteur, 1929. – In-4, demi-chagrin noir à coins, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couverture et dos conservés (*Lobstein-Laurenchet*). Trace de mouillures claires aux derniers feuillets et sur le second plat de couverture. Bon exemplaire cependant.

383

[LABOUREUR (JEAN-ÉMILE)].

Ensemble de 10 ouvrages illustrés par Jean-Émile Laboureur :

500 / 600 €

- [BOULESTIN (Xavier-Marcel), sous le pseudonyme de BERTIE Angle]. *Aspects sentimentaux du front anglais*. Paris : Dorbon-aîné, [1916].

– In-4, 278 x 213 : frontispice, (24 ff. deux premiers et dernier blancs), couverture illustrée. Broché, couverture rempliée.

Édition originale illustrée en frontispice d'une belle eau-forte originale de Laboureur intitulée « Les plaisirs du camp. » La table indique que cette gravure a été exécutée « sur un morceau de cartouche d'obus, au front. » Le titre est illustré d'une vignette également de Laboureur, répétée sur la première de couverture.

Tirage limité à 321 exemplaires, celui-ci étant l'un des 300 sur papier vélin fin.

Insolation et petites déchirures sans manque au dos, sinon bon exemplaire de cet ouvrage difficile à trouver en excellente condition.

- BILLY (André). *La Malabée*. Paris : Société littéraire de France, 1917. – In-16, 167 x 126 : 107 pp., (2 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Broché.

Édition originale illustrée de 5 dessins de Jean-Émile Laboureur, reproduits à pleine page.

Exemplaire du premier mille, numéroté sur vergé d'édition.

Feuillets brunis, second cahier débroché. Cachet de Jean-Jacques Lévy en regard du titre.

- TYPES DE L'ARMÉE AMÉRICAINE. Paris : La Belle édition, (1918). – Plaquette in-12, broché.

Plaquette publiée à l'occasion de l'arrivée à Paris du président des États-Unis Woodrow Wilson. Elle est illustrée de 10 compositions gravées sur bois par Laboureur, dont 9 en couleurs. Un des 1000 exemplaires sur vélin d'Arches, très bien conservé malgré quelques brunissures à la couverture.

- PÉTRONE. *Le Satyricon de Pétrone, Traduit par Laurent Tailhade. Nouvelle édition Revue, corrigée, augmentée*. Paris : Éditions de la Sirène, 1922. – In-8, 193 x 125 : 306 pp., (3 ff. dernier blanc), 6 planches, couverture illustrée. Broché, couverture rempliée.

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 567 à 569, n° 818.

Édition illustrée de 6 compositions hors texte de Jean-Émile Laboureur, reproduites sur fond de couleur, ainsi que de la reproduction réduite de deux bois de l'artiste sur les 2 plats de la couverture, le second étant répété sur le titre.

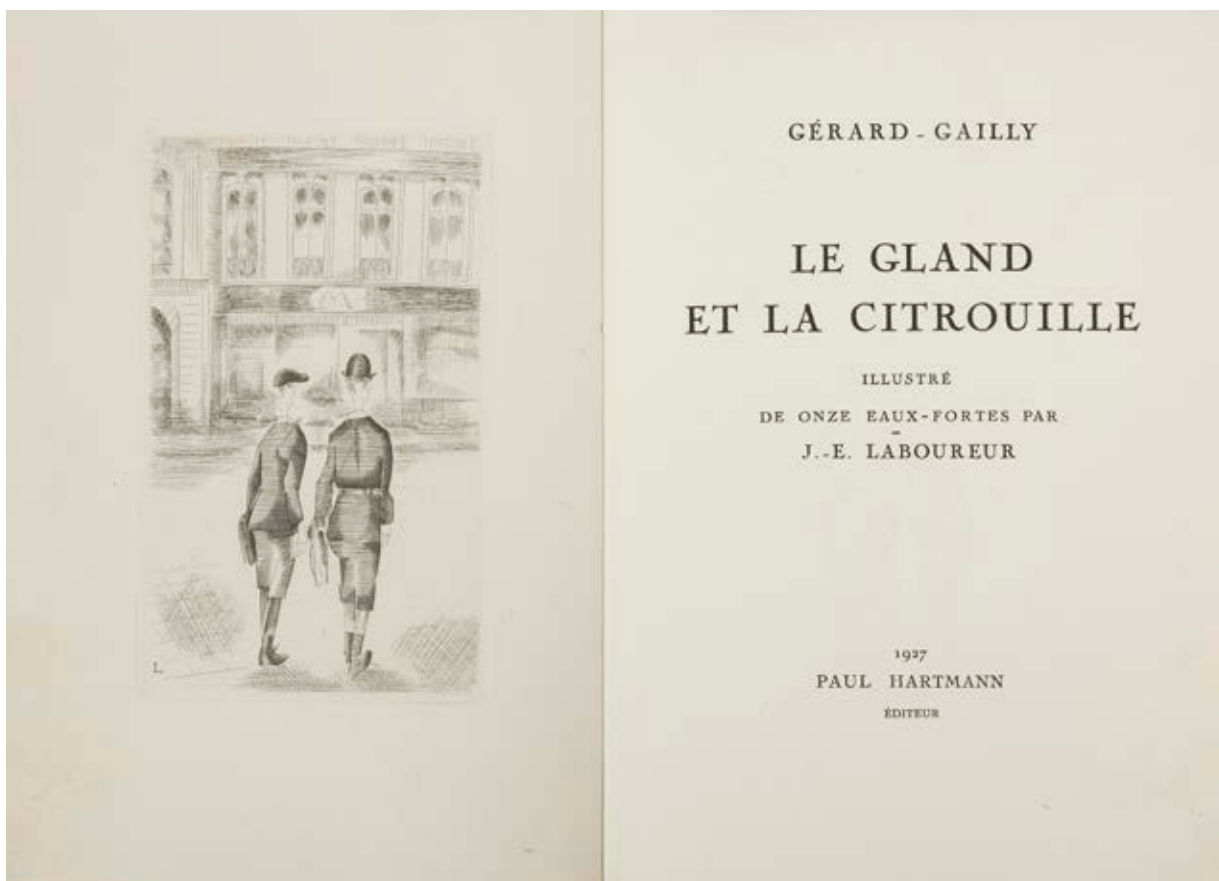
Exemplaire sur papier vergé d'édition. Déchirures avec manques au dos. Signature au stylo sur le faux titre.

- GÉRARD-GAILLY (Émile). *Le Gland et la citrouille*. [Paris] : Paul Hartmann, 1927. – In-8, 200 x 140 : 119 pp., (2 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Broché, couverture rempliée.

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 111 à 114, n° 340.

Édition originale tirée à 450 exemplaires, illustrée de 11 eaux-fortes de Jean-Émile Laboureur, ami proche de l'auteur, dont un frontispice, 6 vignettes dans le texte et 4 compositions à pleine page.

Un des 375 exemplaires sur vélin d'Arches, très bien conservé.



- LARBAUD (Valéry). *200 chambres 200 salles de bains*. La Haye : Jean Gondrexon, [1927]. – In-8, 213 x 132 : 42 pp., (3 ff. dernier blanc), couverture imprimée. Broché, couverture rempliée, chemise papier noir à rabats.

Édition originale dédiée à Jean Paulhan, illustrée de 10 gravures au burin de Jean-Émile Laboureur. Tirage à 366 exemplaires. Un des 250 sur vergé de Hollande Pannekoek numérotés de 1 à 250. Bords de la couverture bruns, déchirures au dos.

- LES AVANTURES SATYRIQUES DE FLORINDE, *Habitant de la Basse Région de la Lune*. Publiées d'après l'exemplaire de 1625. Paris : Cabinet du livre, [1928]. – In-8, 254 x 165 : (2 ff.), 155 pp., (3 ff. 2 derniers blancs), couverture illustrée. Broché, couverture rempliée. Édition illustrée de 7 eaux-fortes originales de Laboureur, dont une en frontispice et cinq en tête de chapitre. Un des 420 exemplaires numérotés sur Hollande Pannekoek. Exemplaire bien conservé malgré des traces de pliures et des déchirures sans manque à 2 feuillets (pages XIX à XXII).

- *Les Artistes du livre*. Laboureur. Étude critique par Marcel Valotaire. Lettre-préface de Jean Giraudoux. Portrait par Dunoyer de Segonzac. Paris : Henry Babou, 1929. – In-8, 263 x 201. En feuilles, couverture rempliée.

Quatrième numéro de cette revue, consacré à Jean-Émile Laboureur. Il est illustré d'un portrait de l'artiste par Dunoyer de Segonzac et de nombreuses reproductions de gravures, dont 13 hors texte. Un des 650 exemplaires sur vélin blanc. Dos passé.

Provenance : Élisabeth Grosclaude, avec ex-libris.

- GRAUX (Lucien). *Éloge de J.-E. Laboureur*. Paris : Daragnès pour les Amis de Lucien-Graux, [1938]. – Plaquette in-folio, 327 x 251 : (20 ff. 2 premiers et dernier blancs), couverture imprimée. Broché, couverture rempliée.

Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, p. 282, n° 541bis.

Édition originale illustrée de 6 compositions de l'artiste sans rapport avec le texte mais qui étaient des travaux récents. Ainsi retrouve-t-on un frontispice gravé au vernis mou, un bandeau gravé à l'eau-forte, 3 gravures à pleine page (2 eaux-fortes et 1 burin) et un cul-de-lampe au burin.

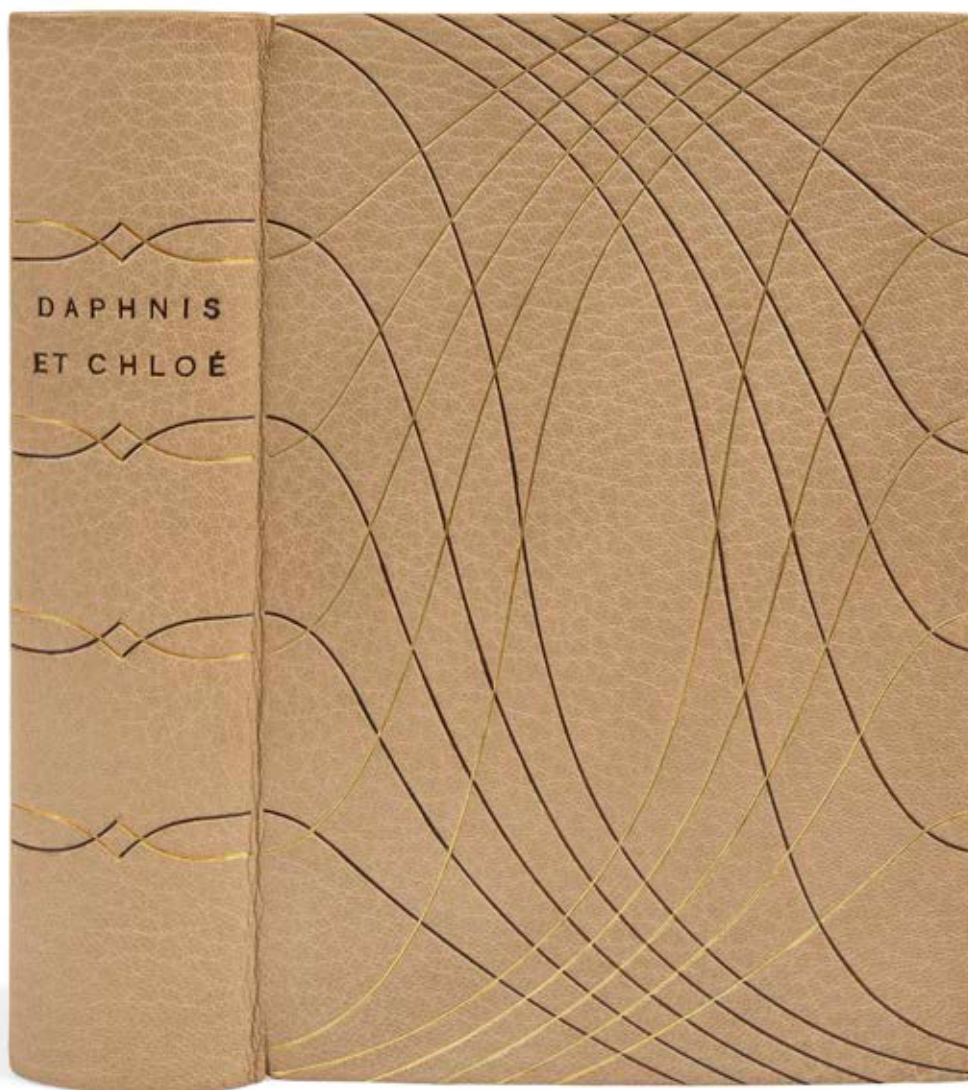
Tirage à 150 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches.

- TOULET (Paul-Jean). *Les Trois impostures*. Paris : Creuzevault, [1946]. – In-8, 253 x 162 : 106 pp., (7 ff. dernier blanc), couverture illustrée. En feuilles, couverture rempliée, chemise et étui cartonnés de l'éditeur. Sylvain Laboureur, *Catalogue complet de l'œuvre de Jean-Émile Laboureur*, II, pp. 589 à 593, n° 836.

Édition tirée à 250 exemplaires sur vélin de Rives, imprimée en noir et vert, ornée de 23 compositions dans le texte de Jean-Émile Laboureur, interprétées sur bois par Georges Beltrand et tirées au repérage en 5 ou 8 passages. La dernière illustration représente un autoportrait de l'artiste.

Cet ouvrage, publié de façon posthume, est le seul qui propose des illustrations de Laboureur non gravées par ses soins. Exemplaire très bien conservé, seul l'étui est abîmé.

On joint 3 LAS de Jean-Émile Laboureur, 5 pages in-12, adressées à M. Bénédict, à propos de rendez-vous, sur son voyage à Athènes, Constantinople et Smyrne, ainsi que sur l'illustration d'Aristophane.



384

LONGUS - MAILLOL (ARISTIDE).

Daphnis et Chloé.

[Paris : Les frères Gonin], 1937. – In-8, 217 x 140 : (3 ff. 2 premiers blancs), 217 pp., (2 ff.), couverture illustrée. Maroquin beige, jeu de filets courbes dorés et noirs s'entrecroisant sur les plats et le dos, dos lisse, encadrement de maroquin beige à l'intérieur, doublures et gardes de daim marron, tranches dorées sur témoins, couverture conservée, chemise à dos et bandes à recouvrement de maroquin marron, étui (Georges Cretté).

4 000 / 5 000 €

Belle édition réalisée avec la collaboration de Gustave Édouard Gentil, proposant les *Pastorales* de Longus dans la version d'Amyot, revue et complétée par Paul-Louis Courier. Elle est illustrée de 48 bois originaux d'Aristide MAILLOL (1861-1944), dont un sur la couverture et un sur le titre.

L'édition fut tirée à 500 exemplaires sur papier Maillol, plus quelques-uns hors commerce, signés par l'artiste.

Un des exemplaires hors commerce, provenant de la collection de M. Benoît-Cattin qui l'a fait relier de main de maître par Georges Cretté. Il est enrichi de 2 suites des illustrations, l'une en bistre, l'autre en noir, avec les couvertures correspondantes. On y trouve également un portrait gravé ancien de Jacques Amyot et une LAS de l'éditeur à Benoît-Cattin au sujet de la reliure et des suites, datée du 15 février 1952.

Exemplaire comprenant une 3^e suite en bistre conservée en feuilles à part dans la couverture à rabats de l'éditeur, accompagnée également d'une LAS de l'éditeur à Benoît-Cattin, datée du 12 juin 1952, à propos de l'envoi de cette suite.

Exemplaire parfaitement conservé de ce livre très rare à trouver dans une telle condition.



385

LOUÏS (PIERRE) - BARBIER (GEORGE).

Les Chansons de Bilitis. Traduit du grec.

Paris : Collection Corrard, 1922. – In-4, 330 x 261 : frontispice, (10 ff.), 177 pp., (4 ff.), 12 planches, couverture illustrée. Reliure art déco composée de larges bandes de cuir havane imitation peau d'autruche, disposées en x sur une partie des plats et couvrant le dos, les espaces laissés sur les plats et aux extrémités du dos, en forme triangulaire, étant composés de veau argenté, large plaque en laiton portant le titre de l'ouvrage gravé en grec, couvrant horizontalement le centre de la partie argentée sur le premier plat ; dos lisse, encadrement de maroquin gris orné sur le côté intérieur de trois bandes verticales de veau argenté, doublures de soie moirée blanche, gardes de même soie bordée sur le côté intérieur d'une large bande de maroquin gris ornée de trois bandes de veau argenté, non rogné, couverture rempliée et dos conservés (reliure de l'époque).

10 000 / 15 000 €

Une des plus belles et des plus spectaculaires éditions illustrées des *Chansons de Bilitis*, ornée de 44 compositions de George BARBIER (1882-1932), gravées sur bois en couleurs par François-Louis Schmied, dont une sur la couverture, une sur le titre, 8 à pleine page, 21 dans le texte et 13 hors texte. À cela s'ajoutent de nombreux ornements en couleurs également de Barbier.

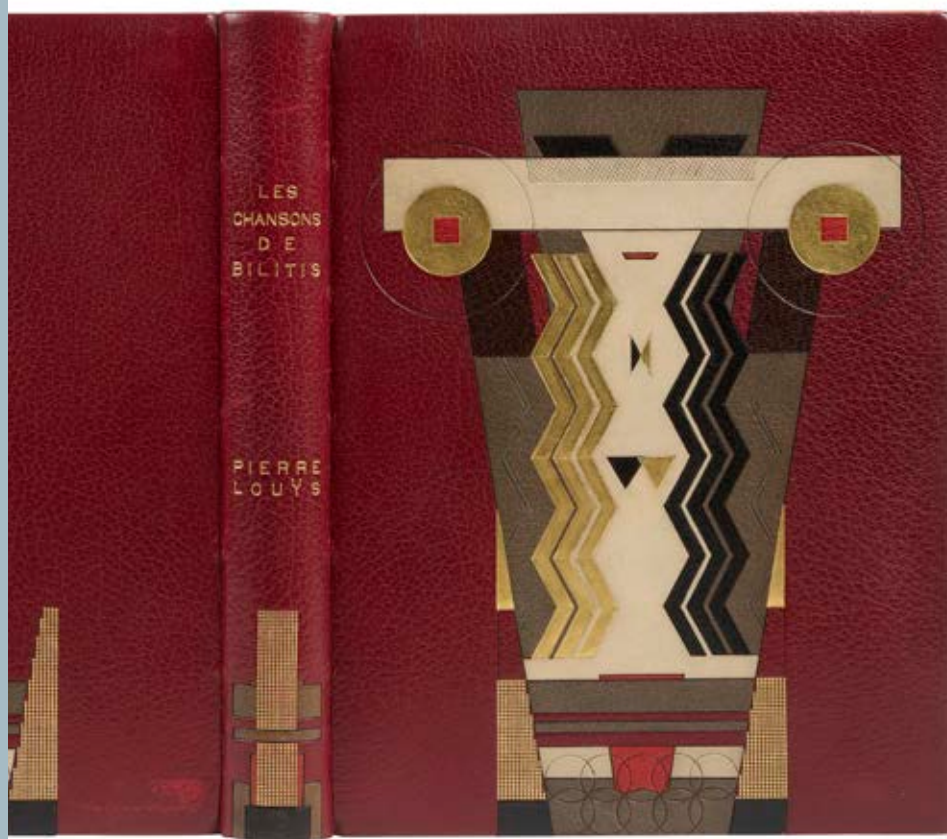
L'édition ne fut tirée qu'à 133 exemplaires sur papier vélin, celui-ci (n° 52) étant l'un des 125 numérotés en chiffres arabes.

Exemplaire dans une précieuse reliure art déco, tout à fait dans le goût du temps. Non signée mais d'une parfaite exécution, elle fut réalisée pour Madeleine Gausset, dite Mady Gausset, célèbre pour avoir été la toute première aérostiériste belge.

Légères frottements d'usage à la reliure, sans gravité, et rares piqures sur le bas de quelques feuillets.

Provenance : Madeleine Gausset, avec ex-libris.





386

LOUÏS (PIERRE) - CHIMOT (ÉDOUARD).

Les Chansons de Bilitis.

Paris : imprimé pour l'artiste et ses amis [Éditions d'art Devambez, 1925]. – In-4, 327 x 247 : frontispice, (2 ff.), VII, 158 pp., (2 ff.), 19 planches, couverture illustrée. Maroquin grenat, grande composition géométrique de maroquin noir, gris, beige, rouge, et de compartiments, de larges listels brisés et de pastilles dorés sur le premier plat, partie basse du second plat ornée d'une composition géométrique de maroquin gris, beige et noir, et de pointillés dorés, qui forme la continuation de la composition du premier plat ; dos lisse orné de motifs géométriques de maroquin noir, gris et rouge, et d'une large bande de points dorés ; large encadrement de maroquin grenat à l'intérieur, orné d'un filet doré entre deux listels de maroquin noir et gris, retour du décor des plats sur le bas, doublures et gardes de soie métallisée dorée, doubles gardes, non rogné, couverture et dos conservés, étui (Pierre Legrain).

15 000 / 20 000 €

Édition tirée à 576 exemplaires, illustrée de 12 eaux-fortes originales d'Édouard CHIMOT, dont une en tête de la *Vie de Bilitis* et 11 hors texte.

Un des 40 exemplaires hors commerce tirés sur divers papiers, réservés à l'auteur et à ses amis, contenant une quadruple suite des eaux-fortes, une série de quadruple suite de 8 planches ajoutées et un dessin original signé par l'artiste. Celui-ci est un exemplaire sur papier japon, spécialement tiré pour Frédéric A. Weitnauer, signé par l'illustrateur. On y trouve une planche refusée en un seul état, figurant bien dans la table des illustrations. La figure intitulée *La Tentative* (p. 89) est en 6 états.

Superbe exemplaire en reliure de Pierre Legrain. Elle n'est pas identifiée dans le répertoire de ses reliures.

Quelques frottements d'usage à la reliure.

387

LUCIEN DE SAMOSATE - MAILLOL (ARISTIDE).

Dialogues des courtisanes.

[Paris : Henri Creuzevault, Dina Vierny, 1948]. – In-folio, 378 x 282 : (4 ff. 2 premiers blancs), 93 pp., (4 ff. 2 derniers blancs), couverture imprimée. Maroquin lavallière recouvert sur les plats et le dos d'un décor doré dit «à la chevelure», dos lisse, doublures bord à bord de maroquin ébène, gardes de daim havane, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bande à recouvrement de maroquin ébène, étui (Creuzevault).

25 000 / 30 000 €

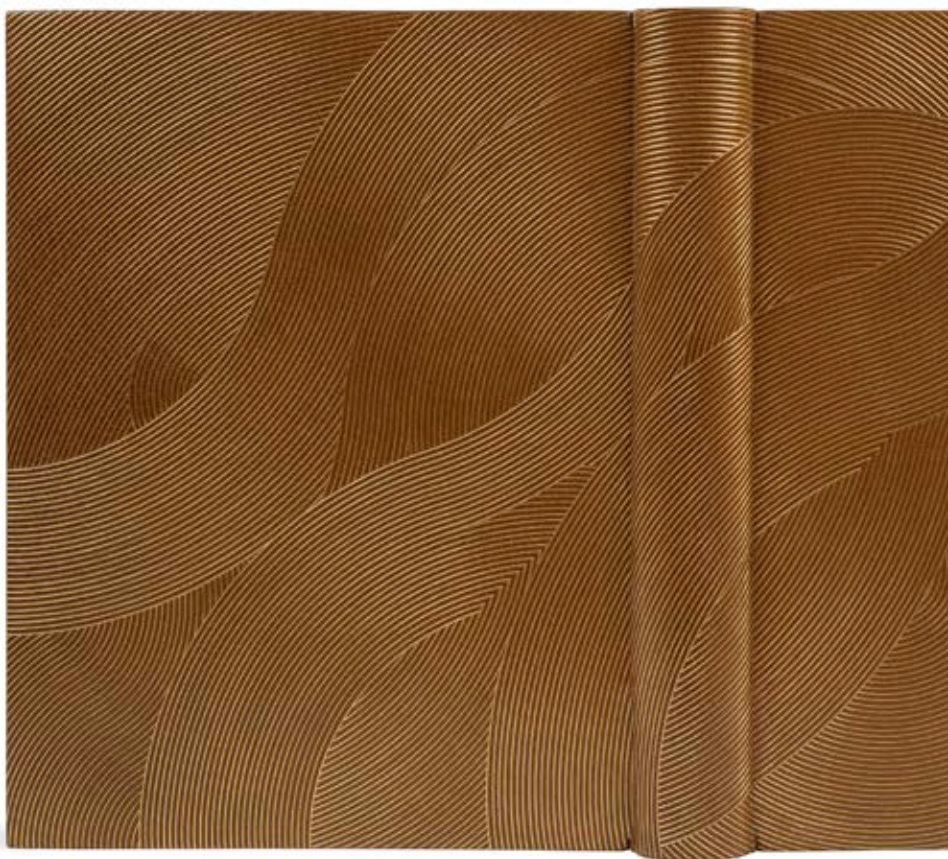
Très belle édition des *Dialogues des courtisanes* de Lucien dans la traduction française de Charles Astruc, publiée par Henri Creuzevault et Dina Vierny. Elle est ornée de 35 lithographies originales d'Aristide MAILLOL (1861-1944), dont une sur le titre, 7 à pleine page et 27 dans le texte.

Tirage unique à 290 exemplaires sur papier spécial pur chanvre. Celui-ci est l'un des 50 premiers comprenant une suite des lithographies en sanguine, portant le n° 1 ; il a été enrichi de 2 suites supplémentaires sur japon ainsi que d'un dessin original au crayon de l'artiste, signé de son initiale M, ayant servi pour l'illustration de la page 94, contrecollé sur le second feuillet blanc. Les 2 suites ajoutées font partie des 5 tirées sur divers papiers mentionnées dans la justification. Chaque suite comprend en tête une même lithographie inédite, tirée sur un papier différent de la suite qu'elle accompagne. Il manque l'illustration de la page 13 dans la suite en sanguine.

Somptueux exemplaire en reliure de Henri Creuzevault, éditeur du livre, orné d'un riche décor doré par André Jeanne.

Quelques usures à l'étui.

Provenance : Michel Wittcock, avec ex-libris (vente Christie's, 11 mai 2011, n° 33).



388

MALRAUX (ANDRÉ).

La Condition humaine.

Paris : librairie Gallimard, [1933]. – In-12, 186 x 120 : 402 pp., (1 f.), couverture imprimée. Broché, chemise à dos de box gris et étui modernes.

30 000 / 40 000 €

Édition originale de l'une des grandes œuvres de la littérature française et l'un des romans les plus lus du XX^e siècle, lauréat du prix Goncourt l'année de sa publication.

Exemplaire du service de presse, l'un des plus précieux de ce livre puisqu'il s'agit de celui de Louis-Ferdinand Céline, enrichi de cet envoi autographe sur le premier feuillet blanc :

A L. F. Céline // avec la grande // sympathie artistique // d' //
André Malraux

Ce dernier a accompagné son envoi d'un dessin original représentant un oiseau.

Cet exemplaire fit partie de la collection de Dominique de Villepin, vendu par l'étude Pierre Bergé le 28 novembre 2013 sous le numéro 131. Nous y rapportons le commentaire que l'expert Benoît Forgeot fit à propos de cet envoi et de la relation entre les deux écrivains :

« Témoignage unique et la trace autographe d'une rencontre au sommet dans le siècle. La transmission de l'exemplaire à l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* est des plus captivantes. Non seulement elle associe les deux romanciers phares, mais elle symbolise deux visions antithétiques de la condition humaine, quant à la transcender ou pour s'en accommoder. L'envoi atteste ici à la fois la réalité de cette sympathie artistique et sa limite. Dans un entretien avec Frédéric Grover de 1973, André Malraux opère une nette distinction entre leurs deux œuvres : « Il me semble qu'il y a tout de même une grande différence : l'absence de toute collectivité dans le *Voyage*. La notion collective domine *La Condition humaine*. À cette époque-là, poser le communisme chinois alors que personne ne s'intéressait à la chose, c'était une grande nouveauté. (...) Pour ce qui est des différences entre le *Voyage* et *La Condition humaine*, un point me paraît crucial : moi, je me place à l'intérieur d'un problème métaphysique. » Après l'amnistie de Céline en 1951, alors que les éditeurs refusaient de le publier, Malraux lui porta secours, en dépit des nombreuses injures qu'il lui avait adressées, du genre : « Malraux l'écrivain cocaïnomane, voleur (condamné pour vol!), mythomane... » (Lettre de Céline à sa femme, 20 mars 1946). Néanmoins, Malraux adressa une lettre à Gaston Gallimard pour lui recommander l'auteur sulfureux : « Je crois que Céline a grande envie de passer chez vous. (...) Inutile de vous dire que je m'en fous complètement car je crois qu'il m'a naguère couvert d'injures (...) mais si c'est sans doute un pauvre type, c'est certainement un grand écrivain. Donc, si vous voulez que je vous le fasse parachuter, dites-le moi » (*Dictionnaire Malraux*, 2011, p. 142). »

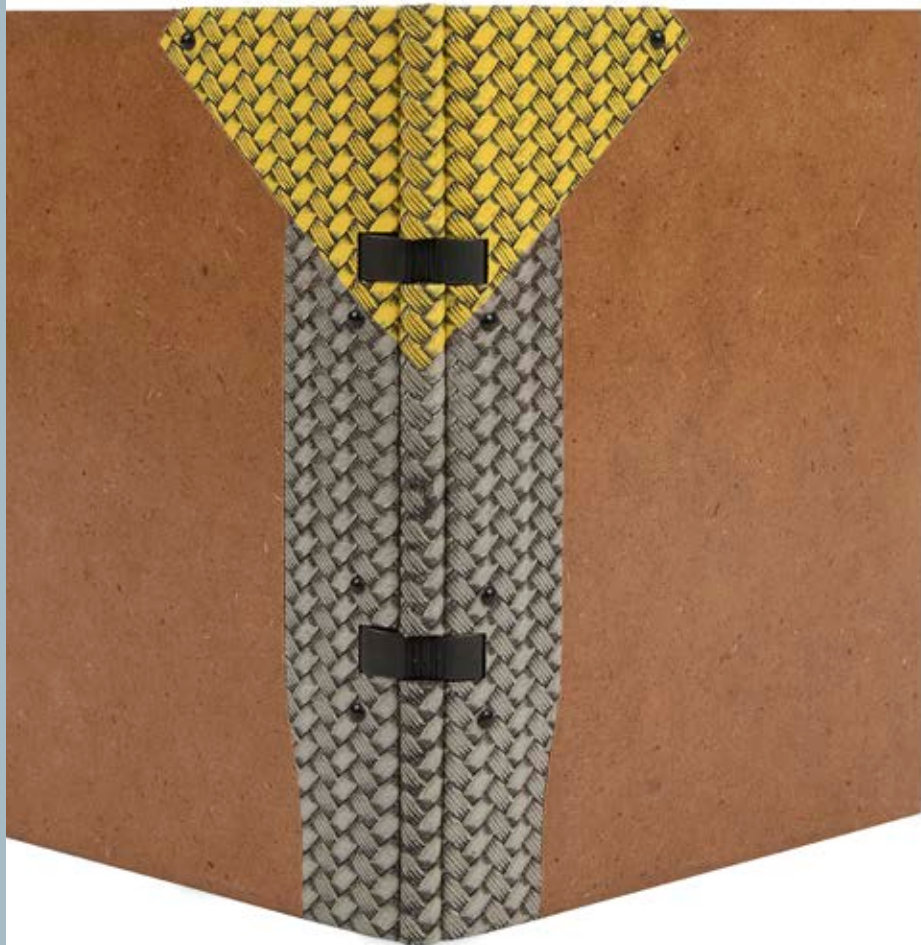
Provenances : Louis-Ferdinand Céline, avec envoi autographe. - Dominique de Villepin, avec ex-libris (cat. Bergé, 28 novembre 2013, n° 131).

Exposition : rétrospective André Malraux organisée à la fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence en 1973 (p. 103 du catalogue).

Ad. P. F. Aline
wie b. grander
sympathie entgegen

Ant. Mahany





Édition originale de cet hommage poétique à la mémoire du poète aixois Joachim Gasquet mort l'année précédente, qui avait exalté comme l'auteur les beautés de la terre provençale.

Précieux exemplaire de Marcel Proust, enrichi de cet envoi autographe de Maurras sur le faux titre :

à Marcel Proust // très cordial souvenir,
- // avec les excuses // d'un long silence.

// Ch. M.

Cet envoi est intéressant à plus d'un titre. Marcel Proust était en opposition avec les convictions politiques d'extrême droite de Maurras mais il appréciait l'homme en tant qu'écrivain. On trouve des marques d'admiration dans plusieurs textes, notamment dans la préface de *Tendres stocks* de Paul Morand dans laquelle Proust place Maurras parmi ses maîtres en littérature. Il publia également en 1921 un extrait du *Côté de Guermantes II*, dans le journal *L'Action française* qui était tenu par Charles Maurras.

Exemplaire sur papier d'édition, dans une très belle reliure originale de Jean de Gonet, datée de 2006. Ce dernier réalisa une reliure quasi identique la même année sur *Les Amours perdues* d'Edmond Jaloux, portant là aussi un envoi de l'auteur à Marcel Proust (voir vente Christie's, Bibliothèque Wittock, 11 mai 2011, n° 79). Ces pièces font partie d'une série de reliures dites en « Biais ».

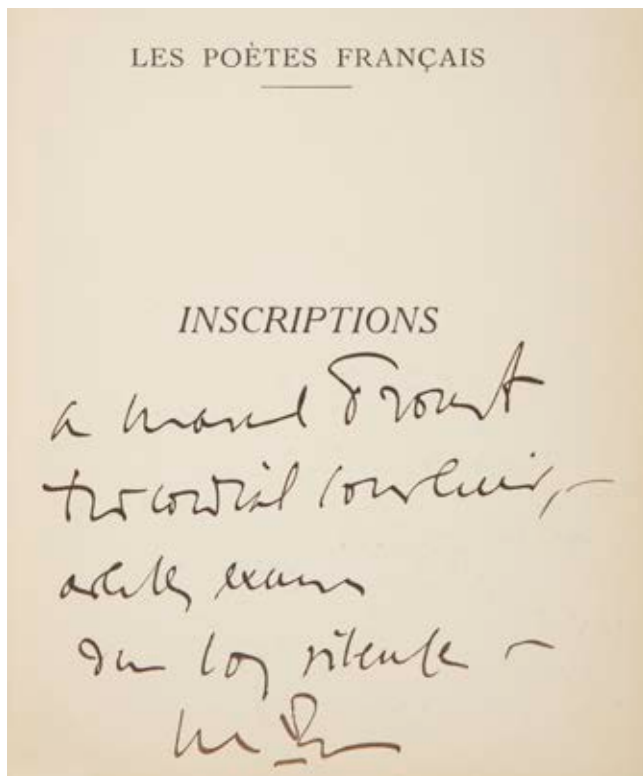
389

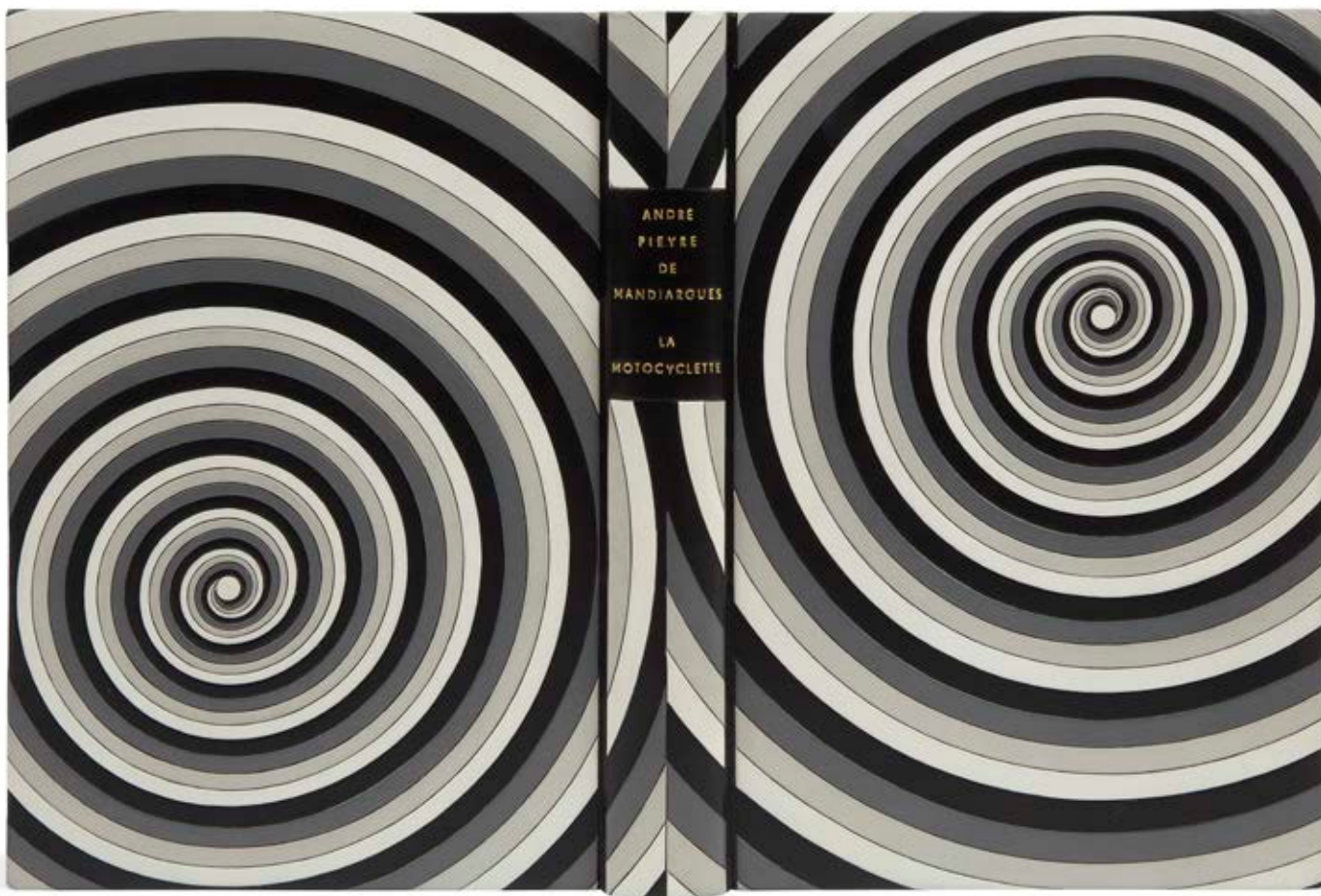
MAURRAS (CHARLES).

Inscriptions

Paris : Librairie de France, F. Sant'Andrea, L. Marcerou & C^{ie}, 1921.
– Petit in-12, 162 x 124 : 31 pp., (2 ff.), couverture illustrée. Reliure à nerfs apparents, composée de deux pièces de cuir à motifs de faux tressé, l'une jaune sur le haut du dos disposée en pointe débordant sur les plats, l'autre grise couvrant le reste du dos et une petite partie des plats ; plats de médium verni satiné brun, petits cabochons noirs ; doublures en nubuck jaune, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos plat de box gris, doublée de nubuck jaune, étui (J. de Gonet, 2006).

10 000 / 15 000 €





390

PIEYRE DE MANDIARGUES (ANDRÉ).

La Motocyclette.

Paris : Gallimard, [1963]. – In-8, 205 x 139 : 223 pp., (2 ff.), couverture imprimée. Reliure en box, entièrement décorée sur les plats d'une grande spirale faite alternativement de bandes de box noir, blanc, gris, et gris bleu, plusieurs fois répétées, chaque spirale débordant sur une moitié du dos ; dos lisse, doublures bords à bords et gardes de box gris, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de box noir, étui (P.L. Martin, 1966).

6 000/8 000 €

Édition originale de ce roman.

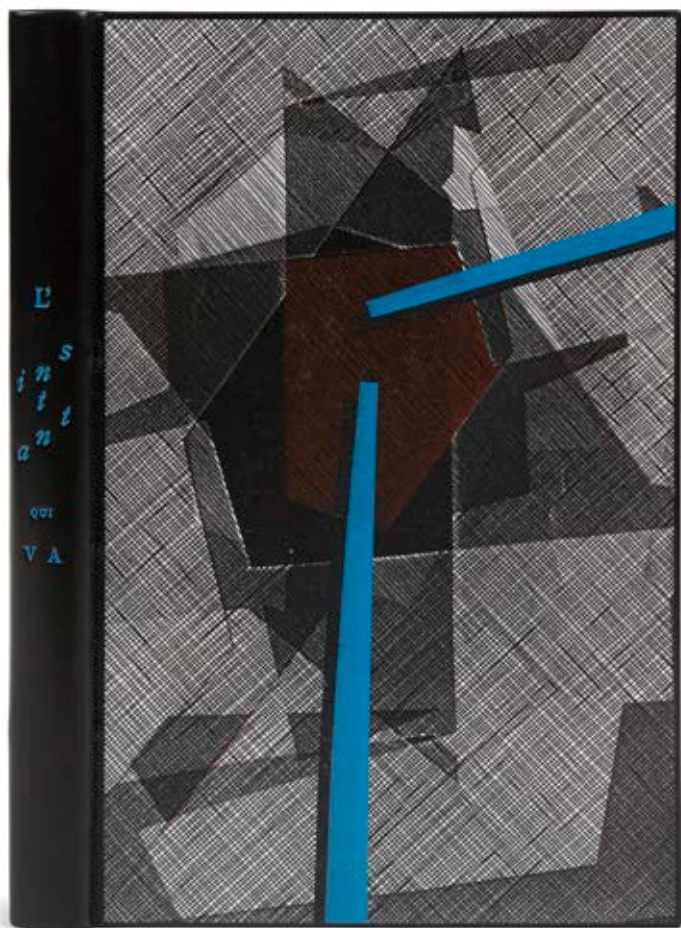
Un des 20 premiers exemplaires numérotés sur vélin de Hollande van Gelder.

Précieux exemplaire dans une somptueuse reliure de Pierre-Lucien Martin, strictement de l'époque puisque réalisée en 1966 pour le bibliophile Louis de Sadeleer. Il est en plus enrichi de ce très bel envoi de l'auteur :

*à Louis de Sadeleer, // qui veut que ses livres soient //
précieusement habillés de belle peau, // comme je voudrais que
fût habillée // toute femme... // en très cordial hommage. // André
Pieyre de Mandiargues // (Paris 19 mai 1965)*

Un morceau de feuillet imprimé resté à l'intérieur, précise que cet exemplaire fut exposé en « octobre 1966, 1975 et 1987 avec reproduction au catalogue ».

Provenance : Louis de Sadeleer, avec envoi autographe et ex-libris.



391

PRASSINOS (GISÈLE).

L'Instant qui va.

Romillé : Éditions Folle Avoine, 1985.

– In-8, 221 x 136 : frontispice, (44 ff. premier et dernier blancs), couverture imprimée. Box noir, plats recouverts d'un papier reprographique orné d'une composition abstraite faite de quadrillage noir sur fond blanc, gris, noir et bordeaux et de bandes bleues et noires, dos lisse orné du titre en bleu, doublures de papier marron, gardes de papier bleu, tête au palladium, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos et bandes à recouvrement de box noir, étui (Honnelaître, 1995).

2000/3000€

Édition originale de ce recueil de poèmes de Gisèle Prassinos.

Un des 35 exemplaires sur vélin d'Arches, les seuls à comporter une gravure originale de Mario Prassinos numérotée et signée par l'artiste.

Très bel exemplaire de la relieuse Claude Honnelaître (1929-2005), relié par ses soins, enrichi d'un poème autographe signé de l'auteur sur le faux titre et de cet envoi autographe :

A Claude Honnelaître, // avec une gravure de mon frère, // l'homme en train de s'en aller // G. Prassinos

Exemplaire parfaitement conservé.

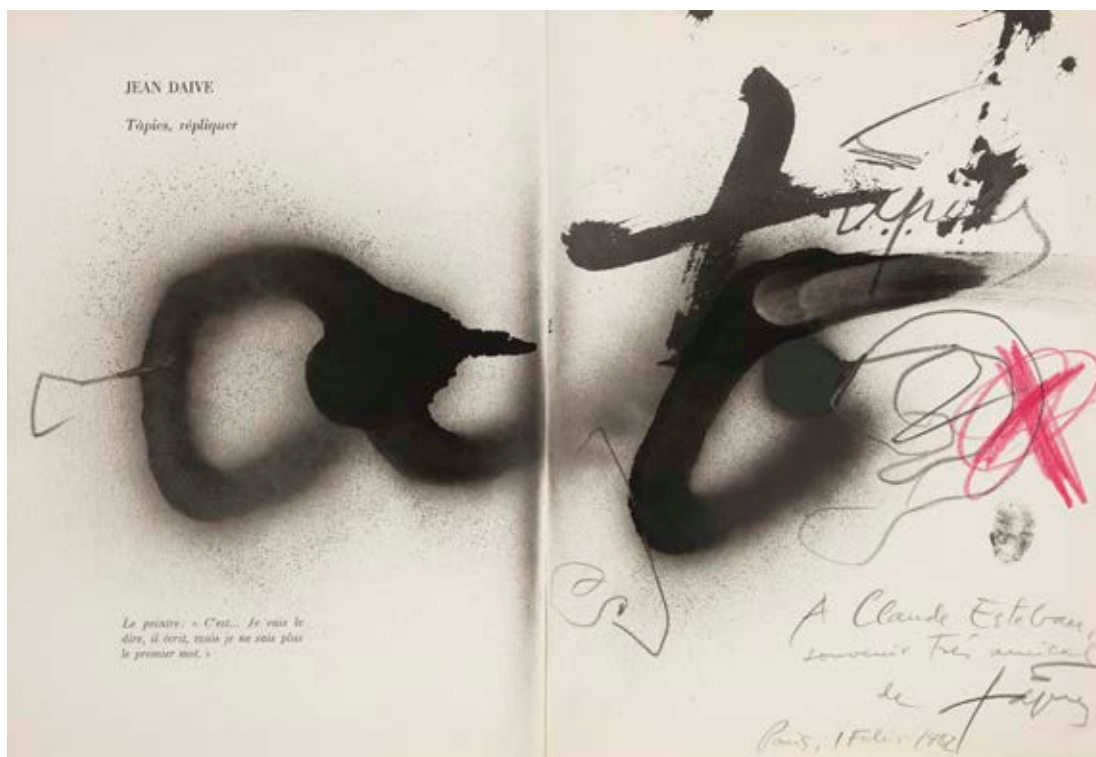


JOAN MIRÓ

Encres



pour Esteban
Claude
avec toute ma
sympathie, 1 H.
Miró, X.
77.



392

[REVUE].

Argile.

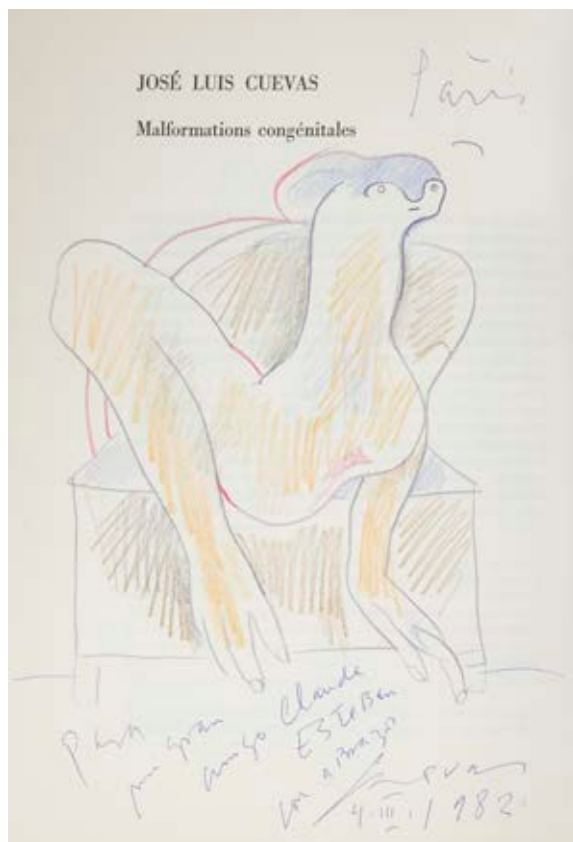
Paris : Maeght, décembre 1973-mars 1981. – 24 numéros en 20 volumes in-4, 259 x 189. Broché, couverture illustrée.

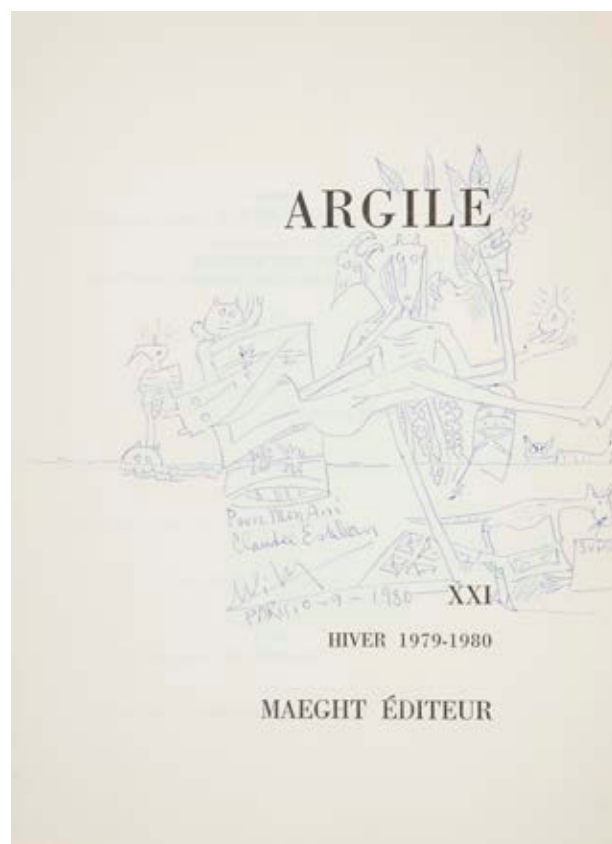
15 000 / 20 000 €

Collection complète de cette célèbre revue de poésie fondée par le poète Claude Esteban (1935-2006).

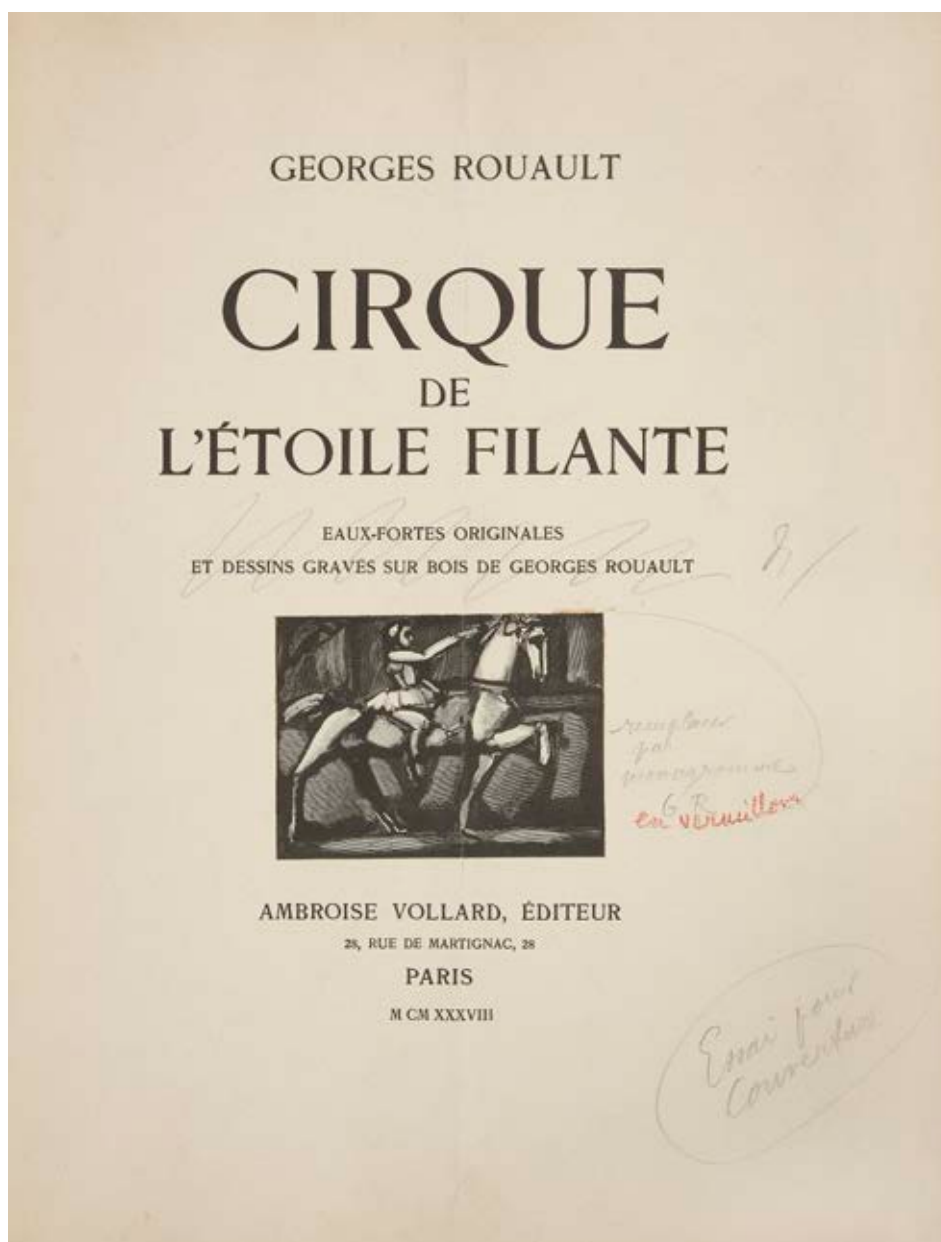
Les collaborateurs à ce périodique furent parmi les plus importants poètes de l'époque, tels que René Char, Henri Michaux, Bernard Noël, Pierre Reverdy, Yves Bonnefoy, René Daumal, André du Bouchet, Philippe Jaccottet, Pascal Quignard, etc. Mais la revue se caractérise également par son illustration, avec des reproductions en noir à pleine page d'œuvres de grands peintres comme Raoul Ubac qui illustra toutes les couvertures, Georges Braque, Juan Miró, Pierre Tal Coat, Pierre Soulages, Edouardo Chillida, Viera da Silva, Joseph Sima, Juan Gris, Antoni Tàpies, Bram van Velde, Zao Wou-Ki, Wifredo Lam, etc. Précieux exemplaire personnel de Claude Esteban, à l'état quasi neuf, enrichi de 6 dessins originaux dédiés de VIERA DA SILVA (n° 4, p. 40 : Pour Claude 1983), Antoni TÀPIES (n° 6, pp. 48-49 : A Claude Esteban souvenir très amical de Tàpies. Paris, 1 Février 1982), Juan MIRÓ (n° 13-14, p. 30 : pour Claude Esteban avec toute ma sympathie Miró 14 x 77), Wifredo LAM (n° 21, p. 1 : Pour mon Ami Claude Esteban Wi Lam Paris 10-9-1980), José Luis CUEVAS (n° 23-24, p. 136 : Para mi gran amigo Claude Esteban Con a Brazo Cuevas 4 III 1982) et Karel APPEL (autre exemplaire du numéro double 23-24, pp. 56-57 : pour Esteban amitié Appel).

L'exemplaire est également enrichi à part de deux maquettes, l'une sur papier chiffon pour les illustrations, l'autre sur papier couché pour le texte et l'illustration, de la partie du numéro 6 consacrée à Tàpies, ainsi qu'une partie des épreuves du texte de Jean Daive et de celui de Boris Pasternak (*Lettres de Toulou* (1918)). On y trouve quelques notes de collaborateurs et plusieurs croquis de l'artiste.









393

ROUAULT (GEORGES).

Cirque de l'étoile filante.

Paris : Ambroise Vollard, 1938.

– In-folio, 449 x 340 : frontispice, (4 ff. 2 premiers blancs), 168 pp., (4 ff. dernier blanc), 16 planches, couverture imprimée. Broché, couverture rempliée, emboîtement en toile grise.

20 000 / 30 000 €

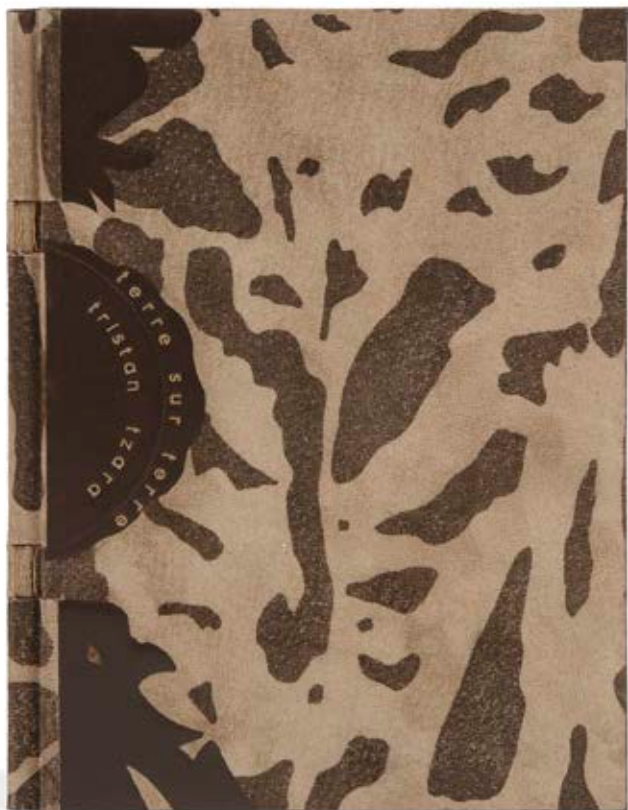
Édition originale tirée à 280 exemplaires, de ce remarquable ouvrage conçu par l'artiste Georges ROUAULT et publié par Ambroise Vollard.

Véritable hommage aux clowns et aux saltimbanques, que l'artiste ne cessa de peindre, l'ouvrage est illustré de 73 gravures sur bois originales, dont 13 à pleine page, et de 17 aquatintes originales en couleurs hors texte.

Un des 215 exemplaires sur vergé de Montval. Précieux exemplaire accompagné dans un emboîtement à part, d'une des maquettes originales du livre, portant quelques annotations d'Ambroise Vollard et d'autres collaborateurs du projet. Elle ne contient

presque aucune illustration. On y trouve également un tableau manuscrit donnant sur 2 pages in-folio la « Liste et dimensions des bois à graver », et 2 épreuves en feuilles des pages 75 à 78, dont une portant des corrections autographes de Rouault. Cette maquette a été placée dans une chemise cartonnée d'un album d'architecture et dans un emboîtement moderne en toile.

Exemplaire très bien conservé malgré trois planches débrouillées et des décharges sur les feuillets en regard des aquatintes. La 8^e planche devant figurer à la page 64 a été placée face à la page 32. On a joint dans le livre un double du titre et de la justification.



394

TZARA (TRISTAN) - MASSON (ANDRÉ).

Terre sur terre.

Genève, Paris : Éditions des Trois collines, [1946]. – In-8, 220 x 157 : 65 pp., (3 ff. premier et dernier blanc), couverture imprimée. Daim façonné beige tacheté de marron, 3 pièces irrégulières de box marron en bordure de la charnière du premier plat, celle au centre portant le nom de l'auteur et le titre en lettres beige, 2 pièces de box marron découpées en forme de visage placées au bord de la charnière au niveau des coutures sur le second plat ; dos lisse avec coutures apparentes, doublures de nubuck beige, non rogné, couverture et dos conservés, chemise à dos plat de box beige, étui (Antonio P.N.).

1500/2000€

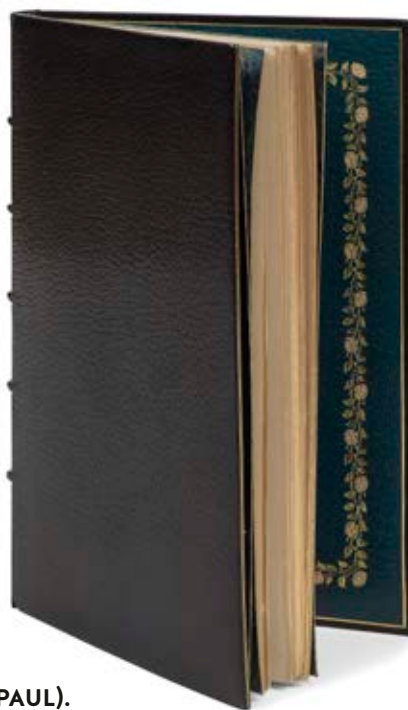
Édition originale illustrée de 10 dessins d'André MASSON reproduits à pleine page.

Précieux exemplaire, un des 3000 sur vergé crème, enrichi de ce très bel envoi amical de l'auteur à Paul Éluard :
à Paul Éluard // l'amitié immédiate // la fidélité ininterrompue // de
// Tristan Tzara // Août 1946.

L'auteur a dessiné une fleur à la suite de sa dédicace.

Très bel exemplaire relié par Perez-Noriega Antonio.

Provenance : vente Binoche et Giquello, collection d'un historien d'art européen, 2^e partie, 17 mai 2013, n° 590.



395

VERLAINE (PAUL).

Sagesse.

Paris : Société générale de librairie catholique, Ancienne Maison Victor Palmé ; Bruxelles : Ancienne Maison Henri Goemaere, 1881. – In-8, 232 x 147 : (4 ff. premier blanc), 106 pp., (1 f. blanc), couverture imprimée. Maroquin bleu nuit janséniste, dos à nerfs, doublures de maroquin bleu de prusse bordé d'un filet doré et orné d'un encadrement de roses dorées et mosaïquées de maroquin blanc, gardes de soie bleu nuit, doubles gardes, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés, étui (Joly fils).

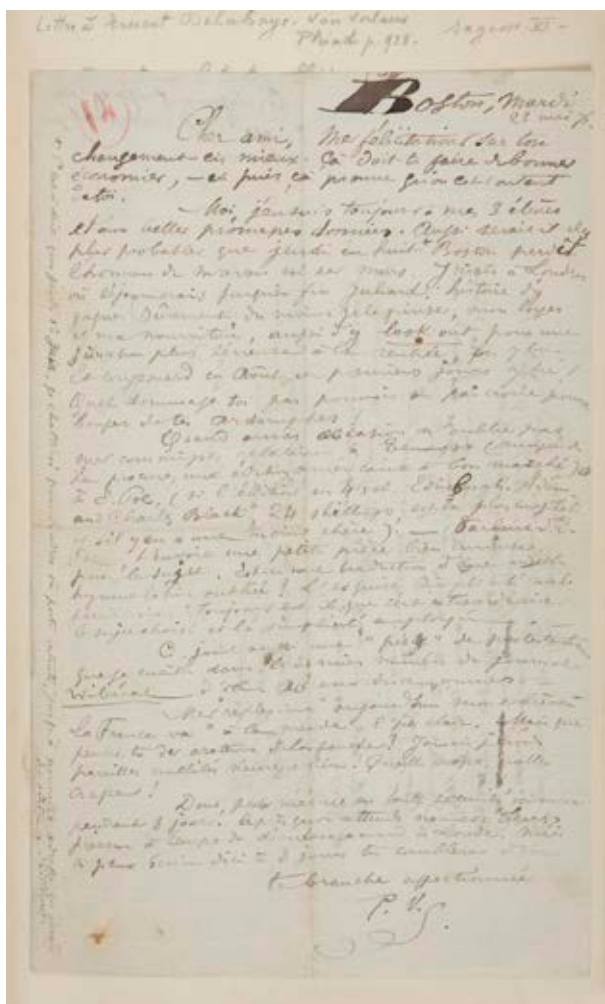
15000/20000€

Édition originale de l'un des titres les plus recherchés de Paul Verlaine, regroupant les poésies parmi les plus célèbres du poète. Publiée à compte d'auteur, elle n'a été tirée qu'à 500 ou 600 exemplaires sur papier vélin blanc d'édition. Il n'y a pas eu de grands papiers.

Précieux exemplaire enrichi des 2 pièces suivantes :

- LAS de l'auteur à Ernest Delahaye, Boston, mardi 23 mai 1876, 2 pages in-8. Verlaine écrit sa déception de n'avoir que 3 élèves : « Aussi serait-il des plus probables que jeudi en huit Boston perdit l'honneur de m'avoir en ses murs. » Il irait à Londres, « histoire d'y gagner sûrement du moins je le pense, mon loyer et ma nourriture... » Il lui demande de lui trouver un Tennyson et une édition d'Edgar Poe et lui envoie « une petite pièce bien curieuse pour le sujet », sans doute, se demande-t-il, « une traduction d'une vieille hymne latine oubliée. » Il joint également une pièce *cueillie* dans le dernier numéro du journal *Wibéral*. Il termine avec des considérations plus politiques : « La France va « à la merde ». C'est clair. Mais que penses-tu des orateurs de la gauche ? Jamais je crois pareilles nullités n'eurent lieu. Quelle crasse, quelle crasse ! »

Au verso, Verlaine a ajouté un sonnet autographe, « fragment de « Sago », première abréviation utilisée pour *Sagesse*, signé « P.V. » et daté « Boston mai 76 ». Il s'agit du poème figurant à la page 19 du recueil. Il présente des ratures et deux variantes, l'une au début du premier vers du premier tercet où *Et le cœur !* est devenu dans la version définitive imprimée *Et le reste !*, et à la fin du premier vers du second tercet où *dans l'orgueil* est devenu *sous l'orgueil*.



Cette lettre fut collationnée par Pakenham dans l'édition de la *Correspondance générale* de Verlaine, pages 511-512, lettre 76-10.

- lithographie originale de Maurice Denis, rehaussée à la gouache par l'artiste, illustrant ces 5 vers extraits du poème figurant pages 62 à 69 : « Et je te (sic) bénirai d'un repas délectable / Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté / Et tu boiras le Vin de la Vigne immuable / Dont la Force, dont la douceur, dont la bonté / Feront germer ton sang à l'immortalité. » (page 67). Pierre Cailler cite deux versions de cette illustration, mais ne connaissait semble-t-il pas celle-ci. La première date de 1896 et a été gravée sur bois en couleurs, intitulée *Scène biblique*. La seconde, datant de 1907, représente le même sujet avec des variantes mais lithographiée en couleurs ; elle est intitulée *La Communion de Noëlle Denis*. Celle que nous avons dans cet exemplaire propose une troisième version, en partie lithographiée, en ce qui concerne notamment le vert, et rehaussée à la gouache. Les 3 portent bien autour les vers de Verlaine. Il s'agit très vraisemblablement

d'une pièce de circonstance donc publiée à un nombre très restreint d'exemplaires. Elle a été introduite dans l'ouvrage par Gabriel Thomas, grand collectionneur de Maurice Denis ; les notices des catalogues de ventes où il figurait, décrivent par erreur cette illustration comme une gouache originale. Très bel exemplaire en maroquin doublée. Provenances : Lacombe (vente 20 janvier 1921, n° 582, avec la lettre à Delahaye). - Gabriel Thomas (vente 27 mars 1936, n° 320, illustration de Maurice Denis ajoutée). - Laurent Meeüs, avec ex-libris. - Raoul Simonson, avec ex-libris (Sotheby's, 19 juin 2013, n° 294).

On joint :

- VERLAINE (Paul). *Sagesse. Manuscrit remis*, en 1880, à la Société de Librairie catholique, pour l'impression de la première. *Avertissement d'Ernest Delahaye*. Paris : Albert Messein, 1913. - In-8, 226 x 170 : portrait, (2 ff.), 28 pp., (1 f.), (102 ff.), couverture imprimée. Bradel cartonnage de papier marbré, dos lisse, non rogné, couverture et dos conservés (*reliure de l'époque*).

Fac-similé du manuscrit original de Sagesse, illustré d'un portrait de l'auteur sur papier de Chine d'après Eugène Carrière. Un des 922 exemplaires sur vélin réglé. Exemplaire bien conservé.

On joint également un poème autographe signé de Paul Verlaine, *Souvenirs de prison* (Mars 1874), une page in-8, sur un feuillet découpé de l'administration générale de l'assistance publique à Paris. Il s'agissait à l'origine du 9^e et avant-dernier dizain du long poème intitulé *Vieux Coppées* faisant partie du recueil *Cellulairement* qui ne vit jamais le jour du vivant de l'auteur. Les pièces qui le composaient furent entre autres redistribuées dans *Jadis et naguère* (1884), *Parallèlement* (1889) ou *Invectives* (1896). C'est dans ce dernier ouvrage que fut publié ce dizain, formant le 35^e poème du recueil. Il sera rétabli dans son poème d'origine dans l'édition posthume de *Cellulairement* faite en 2013. Le manuscrit ne possède aucune rature. Il ne figurait pas à la collection de Raoul Simonson.



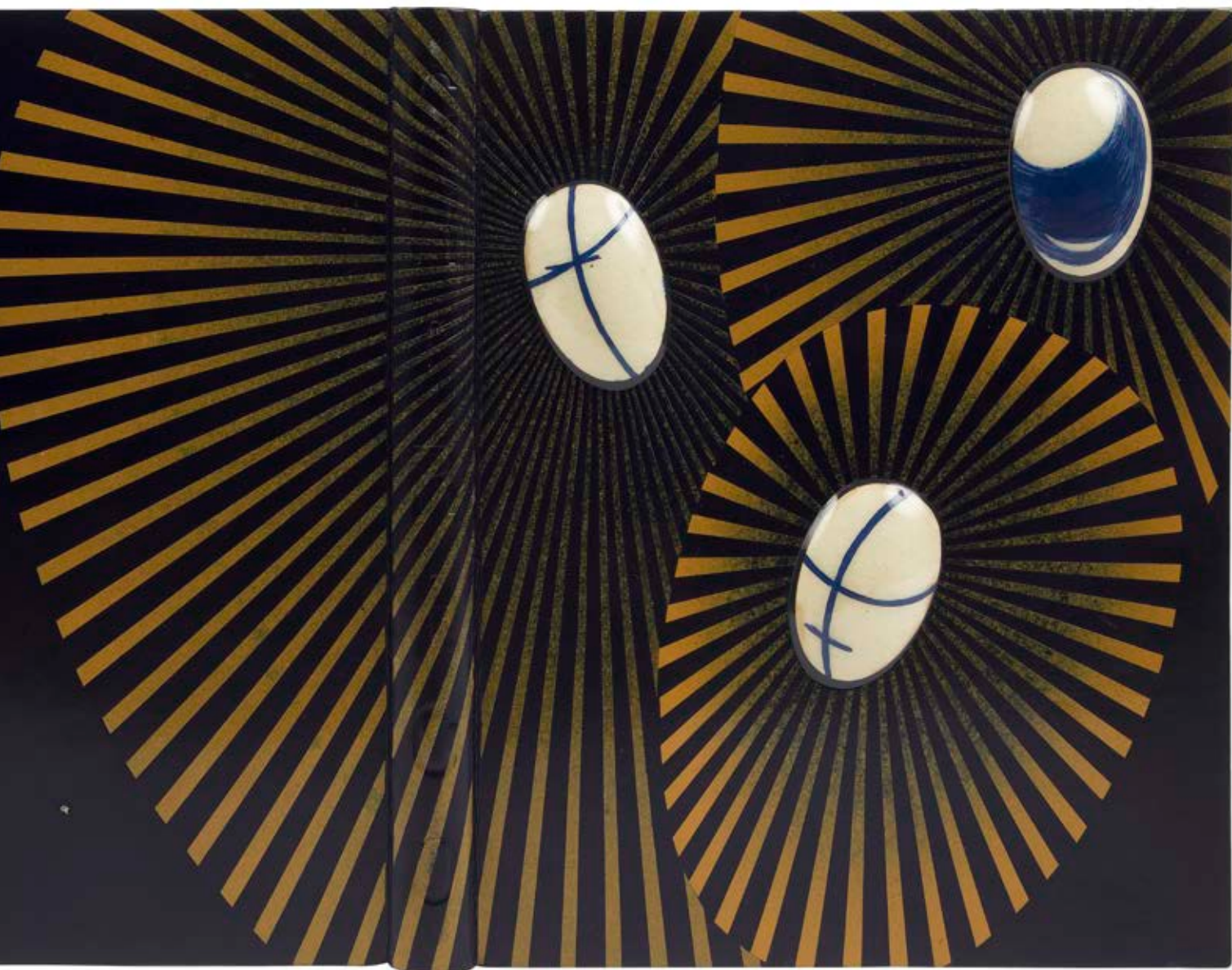
396

WALDEMAR-GEORGE - CHIRICO (GIORGIO DE).

Chirico. Avec des fragments littéraires de l'artiste.

Paris : chroniques de jour, 1928. — In-4, 285 x 225 : XXXIX pp., (35 ff. 2 derniers blancs), 1 planche, couverture imprimée. Box violet, premier plat décoré de 3 demi-œufs en plexiglas, peints à l'acrylique bleu, desquels rayonnent des bandes de papier photographique dans les tons ocre et bleu, débordants sur le dos et la moitié du second plat, dos lisse portant le nom de l'artiste en grandes capitales à froid disposées à la chinoise, non rogné, couverture et dos conservés, emboîtement de toile ocre portant au dos une bande de box violet sur laquelle ont été dorés les noms de l'auteur et de l'artiste (Mercher 1973).

10 000 / 15 000 €



Édition originale de cet ouvrage proposant un texte de George Waldemar (*Chirico et les appels du Sud*), et 2 de Chirico lui-même (*Le Fils de l'ingénieur* et *Le Survivant de Navarin*). Elle est illustrée de 5 portraits reproduits à pleine page et de 30 reproductions en noir de tableaux de l'artiste, exécutés entre 1925 et 1928.

Tirage à 560 exemplaires, celui-ci étant l'un de 60 premiers sur vélin d'Arches, les seuls enrichis d'une eau-forte originale signée de Chirico. Superbe exemplaire dans l'une des dernières grandes reliures de Daniel-Henri Mercher (1912-1976).

Après la guerre et jusqu'à sa mort, il chercha à exploiter pour ses œuvres des matériaux que l'on n'utilisait encore jamais ou très rarement dans la reliure. C'est ce que souligna Jacques Guignard dans son introduction à la brochure de l'exposition des reliures de Mercher à la bibliothèque de l'Arsenal en juin 1977 : « Son imagination le porte toujours plus loin et l'artiste cherche sans fin de nouveaux moyens d'expression. Il choisit des matériaux rarement employés, comme le bois ou le métal, les tissages à l'état brut et la paille ou les

cristaux de roche ; il en expérimente même de nouveaux, comme le plexiglas laqué, et, non content d'utiliser les fers à dorer, manie la lime et la scie comme le ciseau du sculpteur. »

Pour cette reliure unique, qui mérite sa place dans les plus belles reliures faites au XX^e siècle, Mercher utilisa du plexiglas qui, bien qu'ayant la forme de demi-œufs, symbolise les visages de certains personnages peints par Chirico.

Exemplaire parfaitement conservé, enrichi du catalogue de l'exposition « Giorgio de Chirico » qui eut lieu à la galerie Jeanne Bucher du 16 mai au 4 juin 1927 (plaquette in-16 de 4 pages, agrafée), et du dépliant pour l'exposition « Henri Mercher » qui se déroula du 2 au 30 juin 1977 à la bibliothèque de l'Arsenal, où la reliure figura, mentionnée au numéro 62.

Provenance : Daniel Filipacchi (vente Christie's, 29 avril 2004, n° 122). Exposition : *Henri Mercher 1912-1976*. Bibliothèque de l'Arsenal. 2 au 30 juin 1977.

Je suis si fatigué que j'ai un
goût à continuer ayant
mis ~~si~~ précède

pour l'un homme en voyage
sur le public?

pendant m'efforcer de devotes
un et l'autre.

venant vraiment les

comme si j'allais cette
seuer des ruines bar
heries

qui
sa

la colle
concern
de l'air

MANUSCRITS ET LETTRES AUTOGRAPHES DES XIX^E ET XX^E SIÈCLES

À travers près de cent cinquante numéros, cette seconde partie de vente recèle de vrais trésors, et bien des lettres à prix doux.

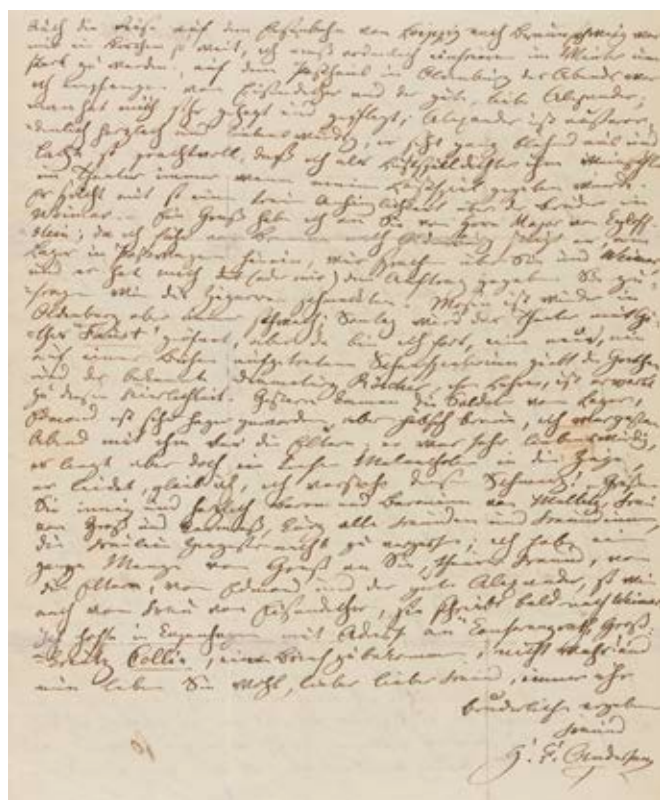
À côté de nombreuses lettres d'écrivains, souvent remarquables (Flaubert à Louise Colet, Maupassant à Tourgueniev racontant la mort de Flaubert, et de belles lettres de Marcel Proust), signalons quelques précieux ensembles de correspondances : correspondances familiales, avec les tendres lettres de Stendhal à sa sœur Pauline, les émouvantes lettres du jeune Victor Hugo à son père, la correspondance pathétique de Céline à son beau-père ; correspondances littéraires, comme celle d'Alfred de Vigny à Victor Hugo, tous deux jeunes et fougueux romantiques, celle de Gérard de Nerval à son ami Francis Wey, ou celle de Bernanos à son éditeur ; correspondances amicales : « l'oblat » Huysmans au cabotin Henri Girard, ou Colette à la grande Marguerite Moreno. Signalons encore plusieurs lettres adressées à Cocteau par ses pairs (Gide, Giono, Max Jacob, Jouhandeau, Montherlant, Proust, Valéry).

Parmi plus d'une trentaine de manuscrits, qui vont des esquisses et brouillons jusqu'au manuscrit mis au net, voire jusqu'à l'épreuve corrigée (Balzac), on remarquera bien sûr les grands romans. Flaubert rédige à l'âge de dix-sept ans sa première grande œuvre, *Les Mémoires d'un fou*, récit largement autobiographique, dont on retrouvera l'empreinte dans *L'Éducation sentimentale*. Aux côtés de Flaubert, son ami Ernest Feydeau et son roman *La Comtesse de Chalis* ; son disciple Guy de Maupassant, avec les manuscrits de deux contes ; et un autre ami, Alphonse Daudet, avec le carnet contenant les ébauches et le premier jet de son roman *Sapho*. Léon Bloy, à côté du carnet de poche tenu pendant la guerre de 1870, dont il tirera les récits de *Sueur de sang*, a rédigé le brouillon complet de son roman *Le Désespéré* dans un cahier, où figurent aussi les brouillons d'articles et de son livre sur Christophe Colomb. De Pierre Louÿs, dans son impeccable calligraphie, le manuscrit mis au net de *L'Œuf bleu*, superbement illustré par Albert Besnard, côtoie celui de *Poétique*, son credo esthétique, et un roman érotique inachevé. Le manuscrit complet du chef-d'œuvre d'André Gide, *Les Caves du Vatican*, dans trois grands cahiers, est accompagné d'un cahier de notes préparatoires. C'est sur un modeste cahier d'écolier que Raymond Radiguet met au point la fin du *Diable au corps*, avec l'aide de Jean Cocteau. On mesurera la différence entre les manuscrits contemporains (1925) de *Bella* de Jean Giraudoux, soigneux et détestant les ratures, et de *La Petite Infante de Castille* de Montherlant, au dos de papiers de récupération, très corrigé. Giono rédige à l'encre et corrige le volumineux manuscrit du *Chant du Monde*, tandis que Simenon, après quelques notes jetées sur une enveloppe, utilise le crayon de papier pour écrire d'une traite *La Mort de Belle* qu'il dactylographie aussitôt et révisé alors avec soin.

Des poèmes de Musset, Hugo ou Théophile Gautier côtoient les manuscrits du premier livre d'Edmond Rostand, *Les Musardises*, et des *Vingt-cinq poèmes sans oiseaux* de Paul Morand. Un journal intime de George Sand, intitulé avec humour *Entretiens journaliers avec le très docte et très habile Docteur Piffuel...* (1836-1840), côtoie un carnet-agenda de Victor Hugo en 1872. D'intéressants manuscrits d'articles sont signés Lamennais, Barbey d'Aurevilly, Alexandre Dumas, Théophile Gautier (élogieuse critique de *Salammbô*), Zola (contre Victor Hugo), Gide (sur Thomas Mann) ou Jorge Luis Borges. Stendhal prépare un important essai sur la langue italienne. Jacques Bainville retrace l'*Histoire de France*. Sacha Guitry, interné à Drancy à la Libération, rédige sa défense. Cocteau accumule des notes pour *La Corrida du 1^{er} Mai*. À côté de lettres de quelques philosophes allemands : Ludwig Feuerbach, Hegel, Nietzsche, le carnet du jeune Sartre, et les cahiers où Cioran notait ses pensées. Dans le domaine étranger encore, Andersen, D'Annunzio, Kafka, Borges, Rilke, Thomas Mann, et les trois grands russes : Dostoïevski, Tourgueniev, et Léon Tolstoï, avec l'important manuscrit corrigé en français de son *Non-agir*.

Certains écrivains sont aussi dessinateurs, comme on en verra de beaux ou d'amusants exemples avec Jean Cocteau, Victor Hugo, Max Jacob, Guy de Maupassant, Marcel Proust, Paul Valéry ou Paul Verlaine.

Thierry Bodin



400

400

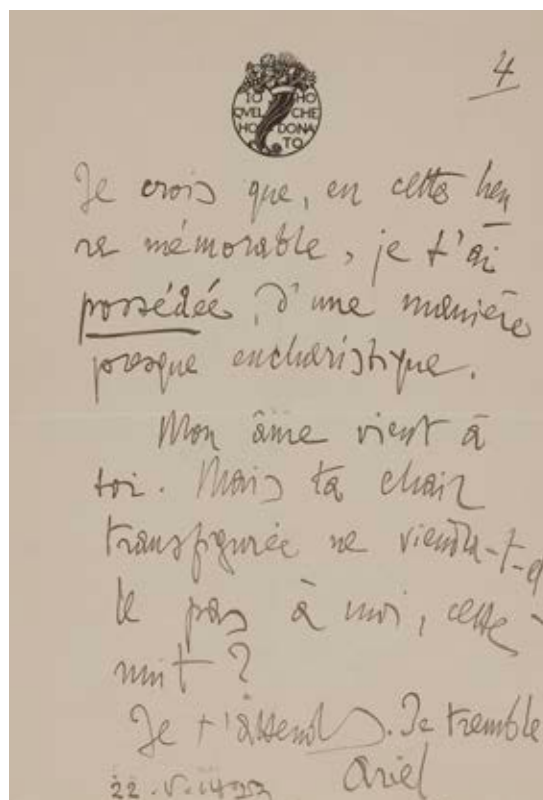
ANDERSEN HANS CHRISTIAN (1805-1875).

L.A.S. « H.C. Andersen », Oldenburg 1^{er} octobre 1846, à Carle Olivier von BEAULIEU-MARCONNAY à Weimar ; 2 pages in-4, adresse (le feuillet d'adresse a été séparé de la lettre, fentes aux plis un peu réparées) ; en allemand.

2 000 / 2 500 €

Longue et intéressante lettre littéraire.

[Karl Olivier von BEAULIEU-MARCONNAY (1811-1889), diplomate, administrateur et littérateur allemand, dans le grand-duché de Saxe-Weimar, était en relations avec de nombreux et écrivains européens ; dans l'été 1844, il avait reçu Andersen chez lui à Weimar.]
Il pense souvent à lui, qui est devenu comme un frère pour lui, et espère le retrouver content et heureux quand ils se reverront. Il prend sincèrement part à son bonheur, et espère bien pouvoir une fois aller à Weimar saluer Mme Beaulieu et lui raconter les Petites Histoires ! (« die Kleinen Geschichten erzählen ! »)... Il a reçu à Leipzig la lettre en provenance d'Angleterre qui était bien, comme Beaulieu le pensait, de Mary HOWITT (1799-1888), pour savoir s'il accepterait d'écrire quelque chose sur son propre livre Ahasverus (drame philosophique) pour le journal de son mari : Mme Howitt lui explique à quel point ses écrits sont appréciés en Angleterre, et elle aimerait qu'il vienne pour y rencontrer ses lecteurs (« sie machte mir ein Anbietung, wenn ich etwas von meiner Buch Ahasverus für den Journal Ihres Mannes schreiben sollte, aber das geht nicht, der sonst will so was nicht erlauben. Die Howitt erzählt, mich wie beliebt meine Schriften sind in England und will, daß ich dahin kommen sollte, alle meinen Freunden kennen zu lernen ») ; mais il s'appare à partir pour le Danemark, partant dès le lendemain, en passant par Brême et Hambourg. Son Roi se montre très clément envers lui ; il a reçu une lettre de Collin contenant le



401

ruban de l'Ordre du Dannebrog, le Roi l'ayant nommé Chevalier de l'Ordre du Dannebrog. Comme il aime beaucoup son Roi, ce geste de bonté l'a profondément réjoui (« Mein König ist mir sehr gnädig gewesen, gestern bekam ich Brief von Collin und im Brief lag das Dannebrog's Band, der König hat mich, ich glaube sein Geburtstag, zu Danebrog's Ritter ernannt, jetzt feßlen mir je Deutschen Hand, dänisch "Hände" ; Wie Sie wissen, ich habe persöhnlich mein König sehr lieb und Sie verstehen, denn das dieses Zeichen seiner Güte machte mir Freude. »)... Il a appris par les journaux que l'assemblée des écrivains (« die Schriftsteller Versammlung ») avait été annulée. LAUBE a selon lui manigancé tout cela ; cela l'exaspère, car il trouvait bien que cette réunion se déroulat à Weimar... À Oldenburg tout va bien, bien que sa santé pâtisse de l'air trop lourd. Il a tenté une randonnée jusqu'à Jerndorff, mais la distance est trop grande. Le voyage en train de Leipzig à Braunschweig était également trop loin : il doit correctement geler en hiver pour devenir plus fort (« ich muß ordenlich einfrieren im Winter um starkt zu werden »). Il a été très bien accueilli un soir au bureau de poste d'Oldenburg par Eisendecher et par le bon et cher Alexandre, qui est extrêmement cordial et amical et qui rit de si bon cœur, qu'Andersen, en tant qu'auteur de comédie, voudrait l'avoir au théâtre à chaque fois qu'on joue une de ses pièces (« er seht ganz blühend aus und lacht so prachtvoll, dass ich als Lustspieldichter ihm wünschte im Theater immer wann mein Lustspiel gegeben würde ») ; il parle avec un fidèle attachement de son frère à Weimar... Le théâtre doit rouvrir dimanche avec le Faust de GOETHE, mais Andersen sera déjà loin, une nouvelle comédienne qui ne s'est encore jamais produite sur scène joue Gretchen et le célèbre dramaturge RÖSCHER, son professeur, est attendu à cette festivité. Les soldats sont revenus du camp hier : Edmond est devenu très hagar, mais joliment tanné ; c'était très aimable, mais il y a une profonde mélancolie dans son visage, il souffre, et Andersen comprend cette douleur ...

401

ANNUNZIO GABRIELE D' (1863-1938).

2 L.A.S « Ariel », 22-23 mai 1923,
[à Angèle LAGER] ; 4 pages in-fol.
chaque avec vignette à sa devise *Io
ho quel che ho donato* ; en français.

2 000 / 3 000 €

Belles lettres d'amour à une « petite sœur ».

[Ces deux lettres datent de la maturité de Gabriele d'Annunzio. Il vivait alors sur le lac de Garde dans sa villa du *Vittoriale*. Ayant dépassé la soixantaine, ce séducteur impénitent avait conquis en 1923 la jeune Française Angèle LAGER, née en 1901, qui était au service de Marguerite d'Espagne, une dame d'âge mur, cultivée, qui possédait également une villa au bord du lac, *Il Rimbazello*. Pris de passion, il obtint de Mme d'Espagne de se faire aménager un petit appartement dans sa villa afin de rejoindre plus aisément la jeune femme. Lorsque Mme d'Espagne retourna en France, Gabriele

d'Annunzio installa Angèle chez lui ; mais cette présence éveilla la jalousie de Luisa Baccara, gouvernante et maîtresse de l'écrivain, qui finit par la renvoyer en 1925. Ces lettres datent du début de leur liaison, quand, après avoir passé la nuit dans la villa de son amant, Adèle repart dans celle de Mme d'Espagne. Le poète les signe du pseudonyme d'Ariel, d'après l'esprit enchanteur dans *La Tempête* de Shakespeare.]

22 mai 1923. « Douce petite sœur, après ton départ, ce matin, j'ai commencé à pâtir un nouveau supplice. Je te dirai. J'ai passé de lourdes heures d'attente – et aussi de ruse, hélas ! – jusqu'au soir. Je n'ai pas eu la cruauté de t'appeler à partager ma peine. Mais cette douce douce lettre de toi m'assure que tu as deviné ma tristesse. Quelle volupté ailée aurait pu bondir de notre tristesse ! Ce matin, près de la fontaine mystique qui accompagnait notre émotion avec sa distillation mélodieuse, tu avais une autre bouche, d'autres yeux, d'autre mains, une autre peau, une autre odeur. Et de la tendresse fraternelle semblait surgir je ne sais quelle convoitise incestueuse qu'un tremblement profond ennoblissait...

Je crois que, en cette heure mémorable, je t'ai possédée, d'une manière presque eucharistique. Mon âme vient à toi. Mais ta chair transfigurée ne viendra-t-elle pas à moi cette nuit ? Je t'attends. Je tremble... 23 mai. « Chère petite sœur, je pensais ce matin, au réveil, que "il était une fois" un tyranneau aux yeux pers, qui se plaisait à tyranniser un très vieux tyran... Entendez-vous bien ? Il y avait quelque chose de faux, l'autre nuit, sur les tapis de ma chambre et sous les chères étoiles. Veuillez donc rester parmi les formes de ma mélancolie. Et ma mélancolie est une matière durable. Je vous envie vos dessins et vos études de couleur. Votre art est exquis comme les lignes de votre grâce féline. Merci. Adieu, petite sœur, et pardonnez-moi, encore une fois, mes fautes de français visibles et invisibles »...

On joint une note autographe : « È severamente vietato di entrare, e di battere alla porta » (Il est formellement interdit d'entrer et de frapper à la porte) (1 page oblong in-8, vignette de la *Squadra di San Marco*).

402

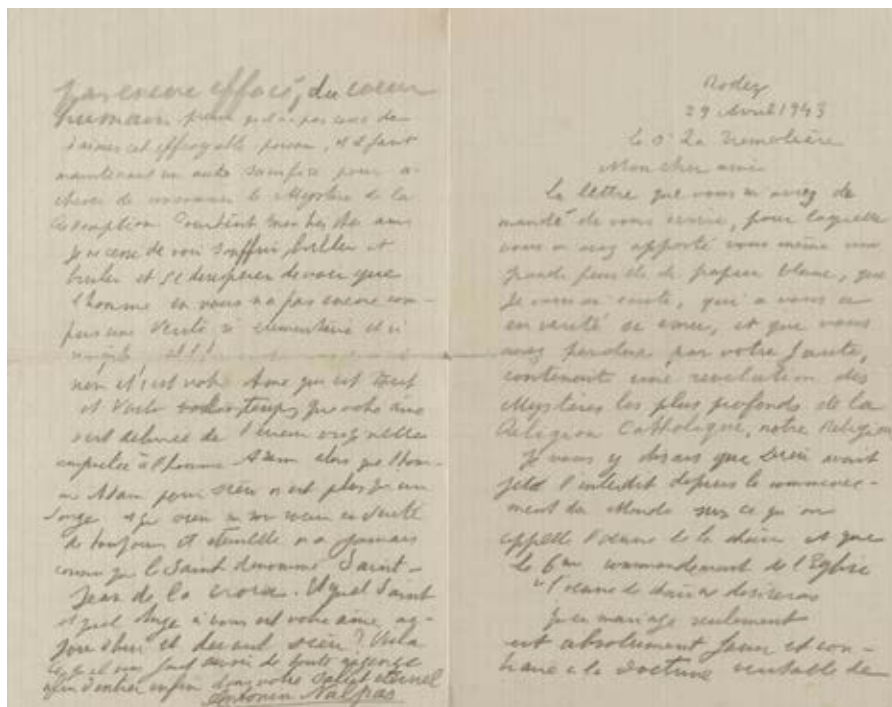
ARTAUD ANTONIN (1896-1948).

L.A.S. « Antonin Nalpas », Rodez
29 avril 1943, au docteur LA
TRÉMOLIÈRE ; 4 pages in-8 au
crayon noir (petite fente réparée, texte
effacé sur la pliure de la dernière
page).

2 000 / 2 500 €

Importante lettre sur la sexualité et Dieu, et demandant de la drogue.

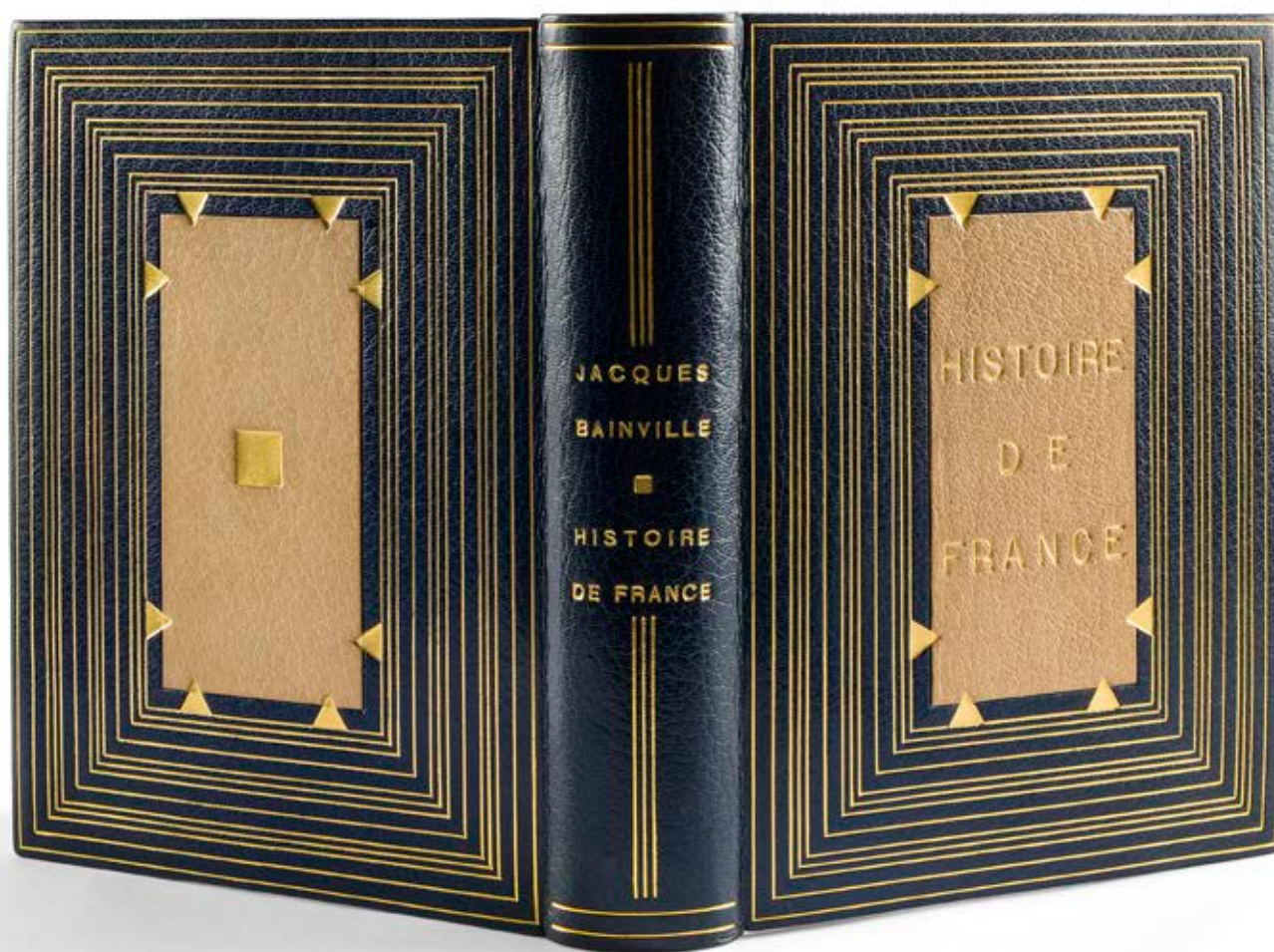
Artaud se plaint tout d'abord que son médecin ait perdu une lettre contenant « une révélation des Mystères les plus profonds de la Religion Catholique, notre Religion. Je vous y disais que Dieu avait jeté l'interdit depuis le commencement du Monde sur ce qu'on appelle l'œuvre de la chair et que le 6^{me} commandement de l'Église "l'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement" est absolument faux et contraire à la Doctrine véritable de Jésus-Christ, et que Dieu tue dans leur âme tous ceux qui dans le mariage commettent ce péché, et le péché de se rapprocher sexuellement d'une femme même pour avoir des enfants. Ce sont les hérétiques qui pour se venger de la Doctrine de chasteté du Christ ont fait admettre et introduire



402

dans les commandements de l'Église cette rédaction d'un mensonge affreux, et fait supporter aux Prêtres de l'Église de Jésus Christ de bénir le mariage de copulation. Dieu n'a jamais voulu d'une humanité dont la chair s'est préparée pendant 9 mois au milieu du sperme et des excréments ». Il presse alors le médecin de lui fournir de la drogue : « Et si sachant ce que je souffre et me reconnaissant dans mon travail vous ne parvenez pas à me

donner l'héroïne qu'il me faut, et pensez par rapport à moi à la toxicomanie quand je vous demande de la morphine, alors que je suis intoxiqué du sperme et des excréments qui me viennent de tous vos péchés à tous, et que c'est de l'opium, de l'héroïne et de la morphine qu'il me faudrait pour m'en guérir », et s'il n'accepte pas de le soulager, « c'est que votre âme ne s'est pas encore délivré du poison de la Tare originelle »... Etc.



403

BAINVILLE JACQUES (1879-1936).

MANUSCRIT autographe signé « J. B. », **Histoire de France**, 1924 ; 378 pages petit in-4 montées sur onglets, reliure maroquin bleu roi décoré de 13 filets dorés encadrant au centre des plats une grande pièce de maroquin ivoire rectangulaire mosaïquée, sur laquelle mordent six triangles dorés, portant le titre doré au plat sup., et un carré doré au plat inf. ; doublures de maroquin ivoire décoré d'un semis de F et de points dorés et sur le bord intérieur d'un liseré de maroquin rouge formant, avec les charnières intérieures en maroquin bleu, les couleurs du drapeau français ; gardes de soie blanche brodée de fils d'argent ; doubles gardes de papier moucheté à l'or ; dos lisse orné de filets dorés, étui (*Pierre Legrain, J. Anthoine Legrain*).

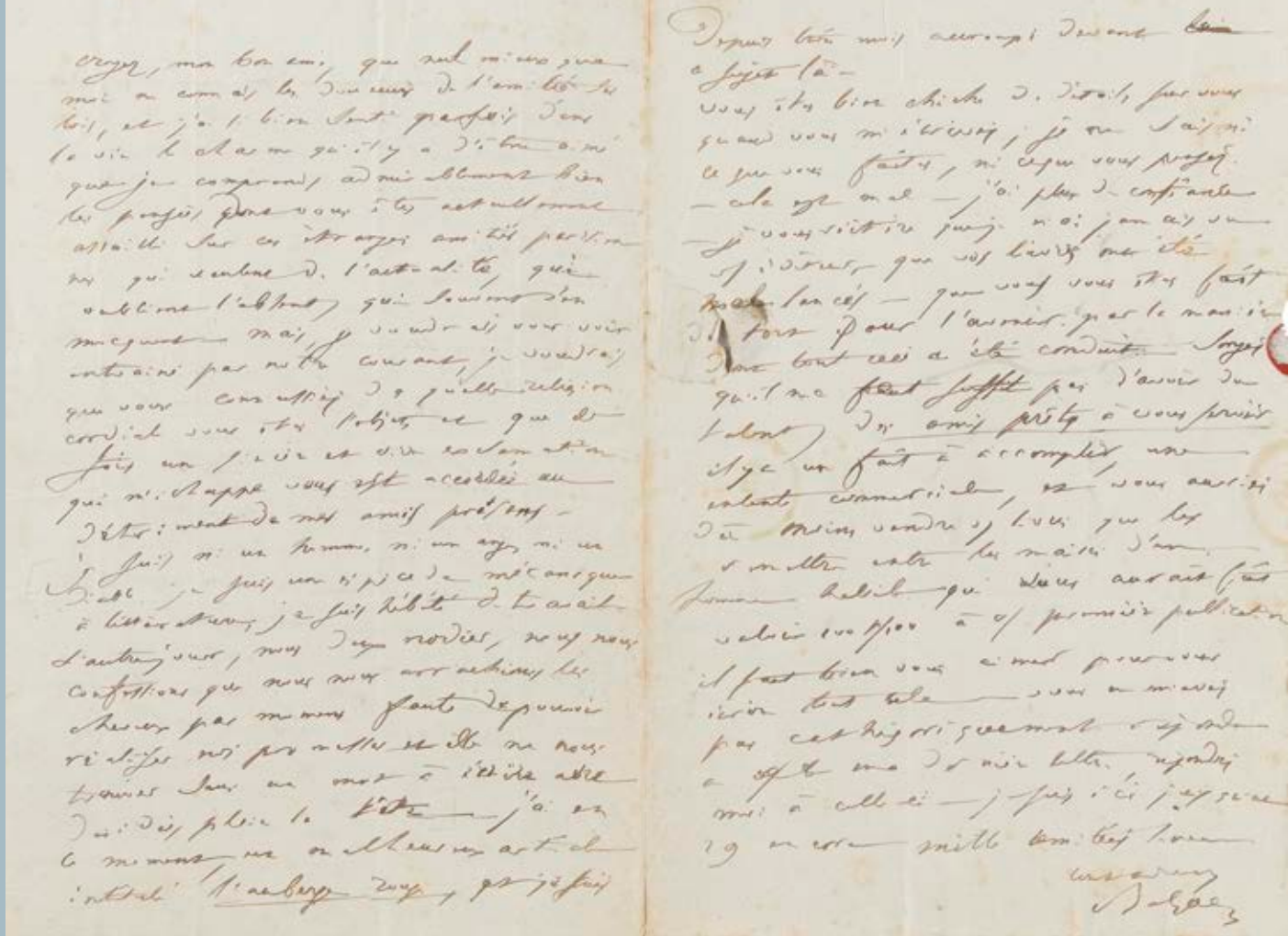
10 000 / 15 000 €

Manuscrit de travail complet de cet ouvrage capital, dans une très belle reliure doublée de Pierre et J. Anthoine Legrain.

Paru en mars 1924 à la Librairie Arthème Fayard, le livre, où Bainville voulait « expliquer les faits » de notre histoire et montrer leur enchaînement, a remporté aussitôt un très grand succès. Nul n'en a peut-être mieux parlé que François Porché : « c'est un précis où

tout est ramené aux traits essentiels. [...] À cette altitude, l'intelligence est une faculté de dépouillement. [...] L'auteur ne se propose point de nous donner une image approximative (et fatalement fausse) du passé ; il n'entend pas non plus se borner à une sèche nomenclature d'événements ; il s'applique à montrer des relations de causes à effets, des développements, des arrêts, des reprises, des déclin, des disparitions, des retours, des hasards imprévus, et cela dans un déroulement continu. [...] Jacques Bainville nous a donné de notre pays une conscience plus claire. Dans ce livre, sa phrase élégante, rapide, incolore, tout en signes intellectuels, en associations d'idées, en articulations logiques, semble un fuseau de lumière filant, depuis les origines jusqu'à nos jours, notre long destin »...

Dans son Avant-Propos, Bainville explique : « Si les lecteurs veulent bien le lui permettre, l'auteur de ce livre commencera par une confession. Quand il était au collège, il n'aimait pas beaucoup l'histoire. Elle lui inspirait de l'ennui. Et quand le goût lui en est venu plus tard, il s'est rendu compte d'une chose : c'est qu'il répugnait à la narration des faits alignés, les uns au bout des autres. On ne lui avait jamais dit, ou bien on ne lui avait dit que d'une manière convenue et insuffisante, pourquoi les peuples faisaient des guerres et des révolutions, pourquoi les hommes se battaient, se tuaient, se réconciliaient. L'histoire était un tissu de drames sans suite, une mêlée, un chaos où l'intelligence ne discernait rien. Est-il vrai qu'il faille enseigner l'histoire aux enfants sans qu'ils la comprennent et de façon à meubler leur mémoire de quelques dates et de quelques événements ? C'est extrêmement douteux. On ne s'y prendrait pas autrement si l'on voulait tuer l'intérêt. En tout



404

BALZAC HONORÉ DE (1799-1850).

L.A.S. « Balzac », 18 août 1831, à Samuel-Henry BERTHOUD à Cambrai ; 3 pages in-8, adresse avec petit cachet de cire (brisé avec petite déchirure, légères rousseurs).

3 000 / 4 000 €

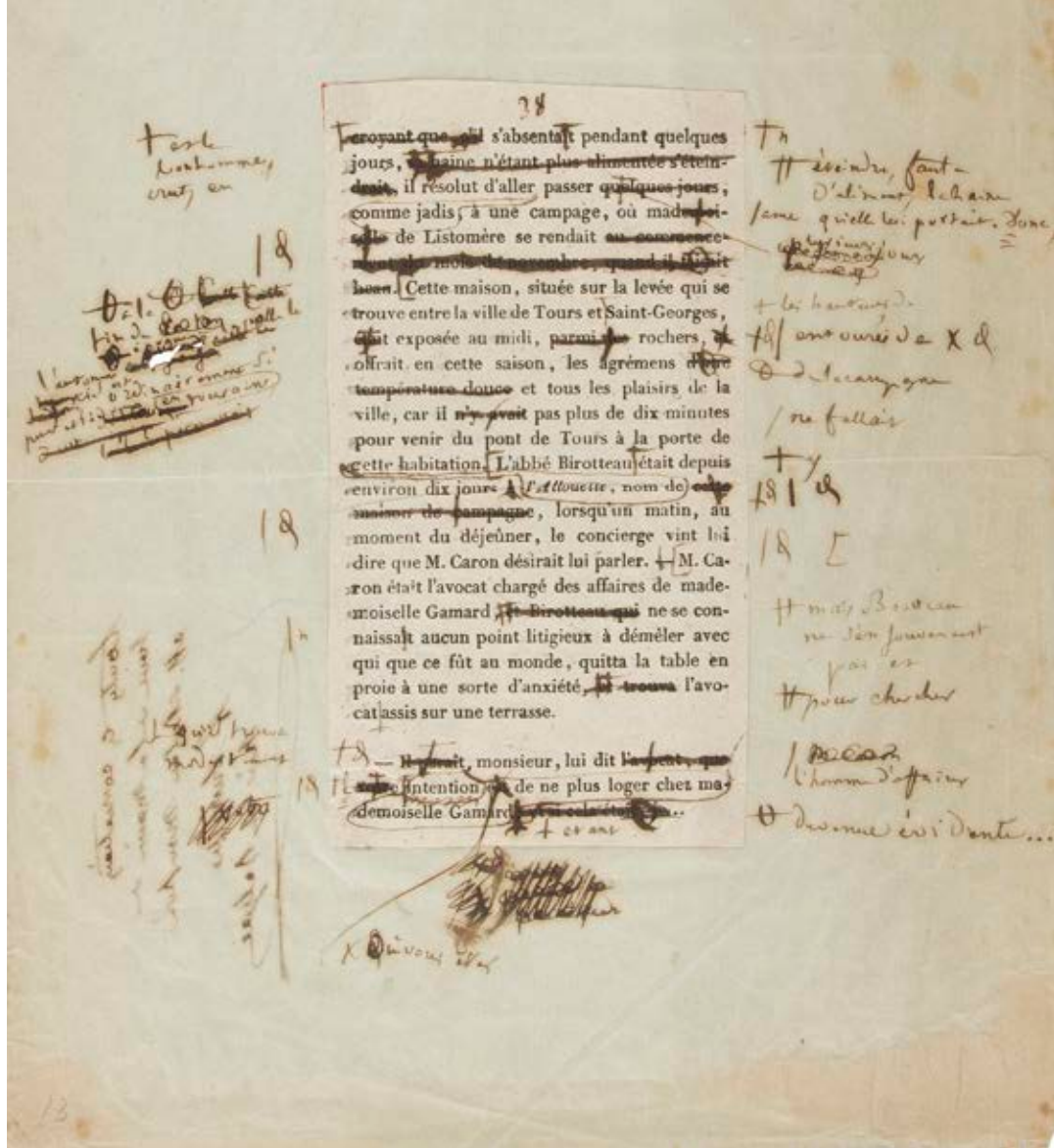
Belle lettre sur *La Peau de chagrin* et les *Romans* et contes philosophiques.

[Samuel-Henry BERTHOUD (1804-1891), journaliste et romancier, rédacteur en chef de la *Gazette de Cambrai*, fut beaucoup soutenu à ses débuts par Balzac, qui l'aida à placer ses contes et nouvelles dans des revues parisiennes ; à l'époque de cette lettre, il vient de publier deux volumes, *Chroniques et traditions surnaturelles de la France* et *Contes misanthropiques*.]

« Mon bon Berthoud, songez qu'il m'est impossible de v[ous] envoyer *La Peau de chagrin* avant une huitaine de jours, vous savez ce que sont les exigences des libraires. Gosselin a gardé toute la première édition pour la vente, – nous avons deux volumes de réimprimés et le 3^e ne durera pas longtemps à faire, – ainsi vous aurez 3 beaux volumes décents et honorables au lieu de deux. – J'ai été assassiné par des obligations de journalisme et de plus, je suis forcé d'aller ces jours-ci en Touraine pour une affaire fort désagréable, sans cela j'eusse été vous voir avec un plaisir que je ne saurais exprimer. – Du reste, je n'en ai pas perdu l'espoir, et je crois que la Flandre me verra en 8^{bre}. J'aurai trois ou quatre jours à vous donner, si Dieu le veut. – Si je ne vous ai pas écrit c'est à cause des énormes travaux dans lesquels je suis engagé par suite des besoins pécuniaires que ma maladie et mon inaction forcée m'ont faits.

Croyez, mon bon ami, que nul mieux que moi ne connaît les douceurs de l'amitié, ses lois, et j'ai si bien senti parfois dans la vie le charme qu'il y a d'être aimé que je comprends admirablement bien les pensées dont vous êtes actuellement assailli sur ces étranges amitiés parisiennes qui veulent de l'actualité, qui oublient l'absent, qui souvent s'en moquent. Mais je voudrais vous voir entraîné par notre courant, je voudrais que vous connaissiez de quelle religion cordiale vous êtes l'objet, et que de fois une sincère et vive exclamation qui m'échappe vous est accordée au détriment de mes amis présents. Je suis ni un homme, ni ange, ni un diable. Je suis une espèce de mécanique à littérature, je suis hébété de travail. L'autre jour, nous deux NODIER, nous nous confessions que nous nous arrachions les cheveux par momens faute de pouvoir réaliser nos promesses et de ne nous trouver sans un mot à écrire avec des idées pleines la tête. – J'ai en ce moment un malheureux article intitulé *L'Auberge rouge*, et je suis depuis trois mois accroupi devant ce sujet-là.

Vous êtes bien chiche de détails sur vous quand vous m'écrivez ; je ne sais ni ce que vous faites, ni ce que vous prosez – cela est mal – j'ai plus de confiance. Je vous réitère que je n'ai jamais vu v[otre] éditeur, – que vos livres ont été mal lancés – que vous vous êtes fait du tort pour l'avenir par la manière dont tout ceci a été conduit. – Songez qu'il ne suffit pas d'avoir du talent, des amis prêts à vous servir. Il y a un fait à accomplir, une entente commerciale, et vous auriez dû moins vendre vos livres que les remettre entre les mains d'un homme habile qui vous aurait fait valoir 100 p/100 à v[otre] première publication. Il faut bien vous aimer pour vous écrire tout cela »...
Correspondance (Bibl. de la Pléiade), t. I, p 384 (n° 31-66).



405

BALZAC HONORÉ DE (1799-1850).

ÉPREUVE avec CORRECTIONS autographes pour **Le Curé de Tours** (1832) ; épreuve d'imprimerie de 15,5 x 8,5 cm environ, découpée et collée au centre d'une page in-4 (27,5 x 21,5 cm).

4 000 / 5 000 €

Spectaculaire page d'épreuve corrigée de Balzac.

Le Curé de Tours, qui ne prendra son titre définitif qu'en 1843, a été publié pour la première fois sous le titre *Les Célibataires* en mai 1832 au tome III de la « seconde édition » des *Scènes de la vie privée* (Mame-Delaunay, 1832) ; c'est à la préparation de cette édition qu'est destinée cette épreuve, correspondant aux pages 354-355 de l'édition originale.

Selon son habitude, Balzac a collé l'épreuve au centre d'une grande page pour pouvoir ainsi porter dans les marges ses nombreuses corrections et additions.

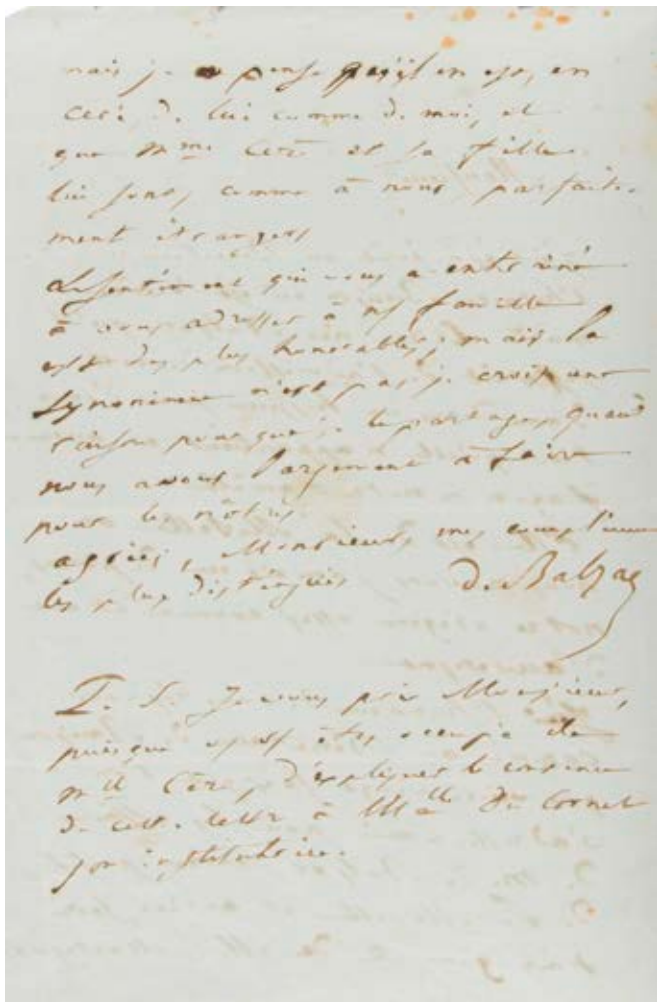
Ce feuillet, numéroté 38, présente 25 corrections à l'encre de la main de Balzac, qui se développent dans les marges.

Le passage se situe au moment où l'abbé Birotteau subit la haine de sa logeuse Mlle Gamard, et commence ainsi sur l'épreuve imprimée : « croyant que, s'il s'absentait pendant quelques jours, sa haine n'étant plus alimentée s'éteindrait, il résolut d'aller passer quelques jours, comme jadis, à une campagne, où mademoiselle de Listomère se

rendait au commencement du mois de novembre, quand il faisait beau. » Les corrections de Balzac transforment ainsi la phrase : « et le bonhomme crut, en s'absentant pendant quelques jours, éteindre, faute d'aliment, la haine qu'elle lui portait. Donc, il résolut d'aller, comme jadis, passer plusieurs jours à une campagne où madame de Listomère se rendait à la fin de l'automne, époque à laquelle le ciel est ordinairement pur et doux en Touraine. »

Le feuillet s'achève sur la déclaration de Caron, l'avocat de Mlle Gamard, à Birotteau : « – Il paraît, monsieur, lui dit l'avocat, que votre intention est de ne plus loger chez mademoiselle Gamard ; et si cela était, je... », ainsi modifiée : « – L'intention où vous êtes, monsieur, lui dit l'homme d'affaires, de ne plus loger chez mademoiselle Gamard étant devenue évidente... »

Au verso, attestation autographe signée de Laure SURVILLE (1800-1871), sœur de Balzac : « Toutes ces corrections sont de la main de M. de Balzac mon frère. L. Surville née de Balzac ».



406

407

BARBEY D'AUREVILLY JULES (1808-1889).

L.A.S. « Jules Barbey d'Aurevilly », Mercredi [7 juin ? 18]54, à Charles BAUDELAIRE ; 1 page in-8.

1 200 / 1 500 €

Barbey tente de faire publier les traductions d'Edgar Poe par Baudelaire.

Il a parlé de Baudelaire et d'Edgar POE au journal *Le Pays* : « J'en ai parlé à M. Dutacq, mon ami, et à M. Cohen. J'ai dit ce que je pense de votre proposition et j'ai fortement engagé ces Messieurs à l'accepter. Croyez-moi, voyez-les, le plutôt possible. M. Dutacq est au Pays de 9 heures du matin à midi et de 1 heure à 6 heures du soir. M. Cohen d'une heure à 6. Dans l'intérêt de Poë & dans le vôtre, ne tardez pas. Je vous dirais presque : n'y mettez pas de paresse, mais je ne veux plus que l'épaisseur de ce mot-là se retrouve entre nous. Agréez, Monsieur, l'assurance de ma sympathie pour votre dévouement à la mémoire d'un homme de Génie malheureux »...
Lettres à Baudelaire (éd. Claude Pichois, La Baconnière, 1973), p. 29.

406

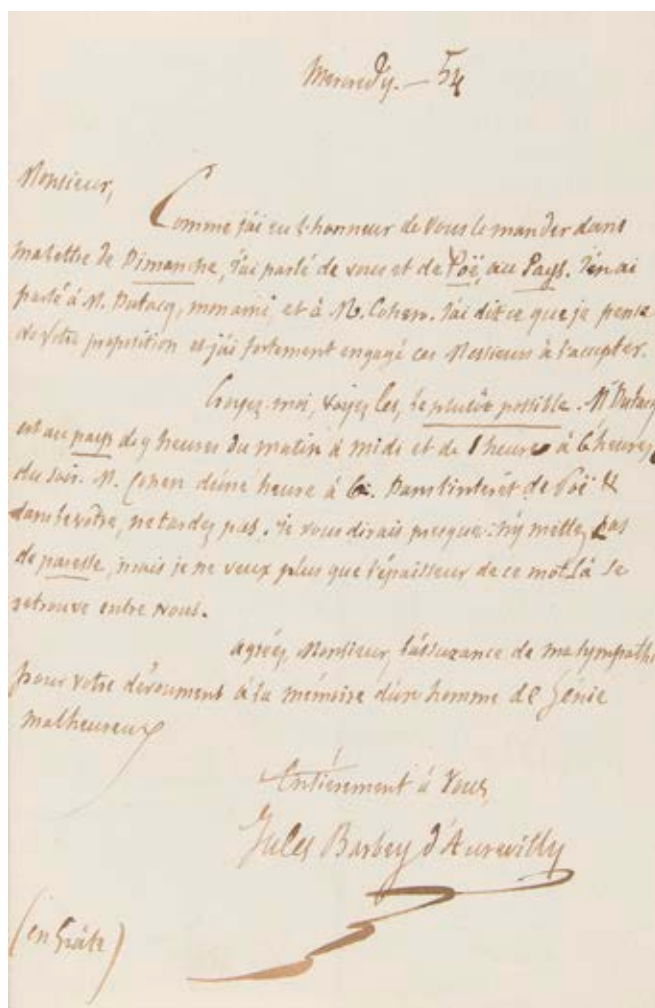
BALZAC HONORÉ DE (1799-1850).

L.A.S. « de Balzac », [Passy mai ? 1844, à Isidore HUGUENET] ; 2 pages in-8 sur papier bleuté (quelques légères piqures).

1 500 / 2 000 €

Curieuse lettre sur un cas d'homonymie.

Il a déjà écrit au directeur de l'hospice Beaujon au sujet du décès de Mme « Cere née Balzac [en fait Catherine Caroline Baudry Balzac, veuve de Jules Céres, née à Metz en 1798, morte le 30 avril 1844], qu'il suffisait de l'admission de cette dame dans un hospice pour démontrer qu'elle n'appartient en aucune façon à notre famille. Elle est de la Moselle où nous n'avons jamais eu de parents, notre origine assez connue étant d'Auvergne. [...] voici vingt fois que l'on s'adresse à moi pour les affaires de Mr de Balzac, ancien préfet de la Moselle et ancien secrétaire général de M. de Martignac. Mais je pense qu'il en est, en ceci de lui comme de moi, et que M^{me} Cère et sa fille lui sont, comme à nous, parfaitement étrangers. Le sentiment qui vous a entraîné à vous adresser à n[otre] famille est des plus honorables ; mais la synonymie n'est pas je crois une raison pour que je la partage, quand nous avons largement à faire pour les nôtres »...
Correspondance (Bibl. de la Pléiade), t. III, p (n° 44-).



407



408

408

**BARBEY D'AUREVILLY JULES
(1808-1889).**

MANUSCRIT autographe signé « J. Barbey d'Aureville », **Bibliographie. HOFFMANN et ses Contes Posthumes, par M. CHAMPFLEURY**, [1856] ; 6 pages in-fol. découpées pour l'impression et recollées au recto et verso de 3 feuillets in-fol.

1 500 / 2 000 €

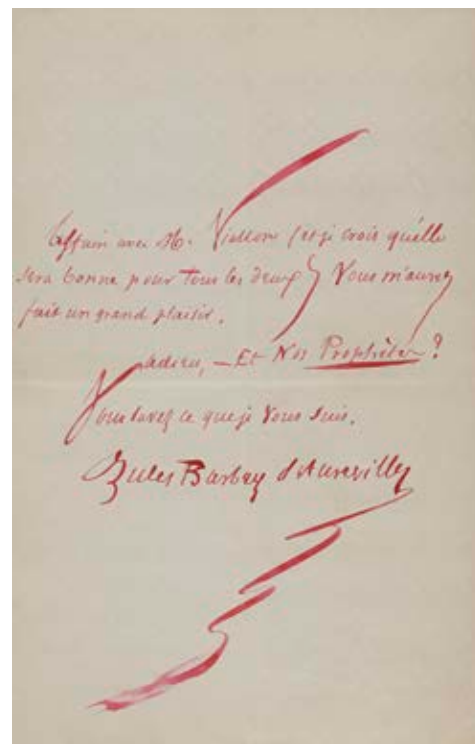
Bel article critique sur E.T.A. HOFFMANN.

Cette étude, publiée dans *Le Pays* du 2 juillet 1856, a été recueillie dans *Les Œuvres et les Hommes*, t. XII, *Littérature étrangère* (Lemerre, 1890).

Le manuscrit est écrit alternativement à l'encre bleue et rouge. Il présente quelques ratures et corrections. Les feuillets ont été remontés en désordre, mais le manuscrit est bien complet.

Après avoir fait l'éloge du travail de CHAMPFLEURY, Barbey d'Aureville déclare : « À notre sens, M. Champfleury tire de son travail sur l'honneur d'Hoffmann des conclusions entièrement contraires à la vérité de cet homme qui a été exagéré comme tout ce qui nous est venu d'Allemagne depuis trente ans et qui passera, quoiqu'il soit un conteur et un fantastique, tout autant que s'il était un philosophe. HOFFMANN, l'engouement d'une époque qui aime la fumée

de cigarette et qui s'est mise à grignoter du Hatschisch pour se donner des sensations, ne durera pas plus que ces fantastiques d'un autre genre, - Fichte et Hegel ! » Pour Barbey, Hoffmann est un « malade », un « ivrogne titubant et mélancolique », dénué de la « puissance terrible » d'Edgar POE, un fruit de la « Révolution de la fin du siècle » qui avait « excité jusqu'à la douleur le système nerveux de l'Europe ». Barbey juge très sévèrement les nouveaux contes publiés par Champfleury, ainsi que le « fantastique » d'Hoffmann qui « demeure à l'état subjectif et vague »... Et il conclut : « Hoffmann n'est que la fleur d'un jour. Venu par la fantaisie, il s'en retournera par la fantaisie, rien ne pouvant vivre en dehors des lois arrêtées et inflexibles du beau et l'art, après tout, n'étant pas si grand. Hoffmann brumeux et maladif (ce sont ses titres, selon M. Champfleury au respect des hommes, moi j'aurais dit à leur pitié) aura le sort des brumes et des maladies. Ni les unes ni les autres ne sont faites pour durer longtemps. La Postérité n'aura pas besoin de briser de sa main sérieuse le verre vide où cet agaçant harmonica aura vibré. Il n'y a pas d'exécution contre les Nuées & les fantômes. Naturellement et sans qu'on le cherche, on éprouve quand on a lu ce dormeur éveillé un effet analogue à l'effet de ces songes qui sont encore quelque chose au réveil et qui finissent bientôt par se ronger et n'être plus ! » Anciennes collections Roger MONMÉLIEN (cachets encre ; 1974, n° 170) ; puis Daniel SICKLES (XIII, 5192).



409

409

**BARBEY D'AUREVILLY JULES
(1808-1889).**

L.A.S. « Jules Barbey d'Aureville », [1860, à son éditeur Achille BOURDILLIAT] ; 2 pages in-8 à l'encre rouge (petite fente réparée).

600 / 800 €

Barbey d'Aureville intervient auprès de son éditeur pour lui recommander chaudement l'écrivain Prosper VIALON (1817-1873).

« Monsieur et cher Éditeur, J'aurais voulu donner le bras à Madame Viallon qui vous portera cette lettre, mais ce que je dirais devant elle, je veux vous le dire ici de son mari, Prosper Viallon, qui m'a prié de la mettre en rapport avec vous. Je la chaperonne donc, et je vous assure que c'est un faucon de bonne race. Il a écrit au *Pays* et il a écrit partout. Il a le mouvement dramatique, l'intérêt, la chaleur, ce qui prend le plus aux cheveux le public, et quelque fois aux Entrailles. Si j'étais M^r Bourdillat, moi, je l'éditerais ! Quand un homme a dit à un autre homme tout ce qu'il ferait à sa place, il a tout dit. Mais permettez moi d'ajouter que si vous faites une affaire avec M. Viallon (et je crois qu'elle sera bonne pour tous les deux) vous m'aurez fait un grand plaisir. Adieu, - et Nos Prophètes ? »... [Il s'agit de la seconde édition de son livre *Les Prophètes du passé* (parue en 1860 chez Bourdillat éditeurs)].

C'est-à-dire : j'en ai éprouvé un sentiment
d'œuvre fortifiante. Hago va publier
les Misérables, Roman en 10 vol. Raison
de plus pour que mes romans, Eureka,
Poèmes en prose et Réflexions sur l'art,
contemporains en soient payés.
Je n'ai pas de 40 ans, paye mes dettes
et fais fortune par la littérature, dans
un pays qui n'aime que les vaudevilles
et la danse ! quelle atroce destinée !
En la vie littéraire, de ne t'avoir montré aucune
faiblesse, dans ta dernière lettre. Mais
Chère Mère, tu aurais pu réfléchir que pour
tes questions sur Flaubert tu venais en aide
à l'insupportable bavardage. Sois toujours
insolent, et fais que tes indulgences ne
soient jamais inutilement placées.
As-tu besoin de Stores, Chinois ? J'en
ai trouvés à 8 fr. pièce. Es-tu cher ?
Je ne les ai pas achetés.
Qu'as-tu fait du désir d'avoir les
manuscrits de toute l'œuvre de Chateaubriand ?
Je me les suis procurés pour toi, et me
remarque pas. Je les ai en grotte à la bibliothèque.
Dans la dernière lettre j'ai souffert,
horriblement, horriblement, de mes rhumatismes.
Après j'ai souffert violemment après les
grands Chateaux.
Tu as bien compris, n'est-ce pas, que
si j'ai pu écrire 15 pages ou un ouvrage à

Paris, le reste n'est qu'attente. Comment
Dirai-je que tu es si fâché à Honfleur
de recherches sur les peintres et les graveurs ?
graves ? que si une preuve de l'art
de l'œuvre, descriptives, pour mes ateliers
critiques ? D'en faire tout cela aura
une fin. En effet à Honfleur, trouver,
inventer des formes nouvelles pour ces
ouvrages de pure imagination.

Tu avais vu, dans la lettre Mère-
vers après Dandies à 8 fr. de l'œuvre.
Cet homme est génial, et il a un penchant
à faire à 10 heures. J'en ai une horrible
peur de voir un être inférieur de qui
il dépend en peu, en force, la mienne.

Dans la cas favorable, il est
entendu que le Villainais t'appartient,
avec chaque numéro plus en aura trois
tu recevras la fin de l'article.

Je t'en fais un peu de la mienne
pour une nouvelle caisse de tableaux
et de gravures (c'est mon seul amusement)
sans doute dans la 3^e semaine d'avril.
Je t'embrasse, à bientôt les bords
bavardages.

Charles

Es-tu ton Chateaubriand tout de
suite ou veux-tu attendre ?

410

BAUDELAIRE CHARLES (1821-1867).

L.A.S. « Charles », [Paris] 29 mars 1862,
à sa mère, Mme Caroline AUPICK ;
6 pages in-8 remplies d'une écriture
serrée.

8 000 / 10 000 €

Belle et longue lettre à sa mère.

Baudelaire demande à sa mère de lui avancer
de l'argent avant que paraissent ses articles
sur *L'Esprit* et le style de M. Villemain (restés
à l'état de projet), pour payer son maître
d'hôtel.

« Je t'assure qu'il n'y a pas de désordre
dans ma vie. L'ordre y prend chaque jour
un peu plus de place. Je suis triste, résigné
à tout, même à souffrir jusqu'à la fin de ma
vie, résigné au conseil judiciaire et décidé
à faire simplement tout ce que je dois faire
pour le faire détruire. – Je vais avoir quatre
vol. à publier cette année. Je parierais que
ces quatre vol. passeront inaperçus. On ne
me rend pas justice. [...]

Les Poèmes en prose passeront aussi à la
Presse. 1 000 francs ! mais, hélas ! ce n'est
pas fini. Les Dandies littéraires passeront
à la Presse. Peut-être aussi les Peintres
philosophes. Il faut rester à Paris pour finir
tout cela. Et puis pour conclure. Je crois
qu'Hetzl m'achètera la réimpression, en
volume, des Poèmes en prose.

L'argent de tout cela est distribué à l'avance.
J'ai encore deux autres ressources, mais
moins sûres que le travail. Comme il faut
des années de fatigue et de châiment pour
apprendre les vérités les plus simples,
par exemple que le travail, cette chose si
désagréable, est l'unique manière de ne pas
souffrir, ou de moins souffrir de la vie ! »...
Baudelaire parle alors de FLAUBERT qui
termine *Salammbô* : « Dernièrement j'ai lu
chez Flaubert quelques chapitres de son
prochain roman ; c'est admirable ; j'en ai
éprouvé un sentiment d'envie fortifiante.
HUGO va publier ses Misérables, roman
en dix vol. Raison de plus pour que mes
pauvres volumes, *Eureka*, Poèmes en prose
et *Réflexions sur mes contemporains* ne
soient pas vus.

Avoir plus de quarante ans, payer mes dettes
et faire fortune par la littérature, dans un pays
qui n'aime que les vaudevilles et la danse !
quelle atroce destinée ! ».

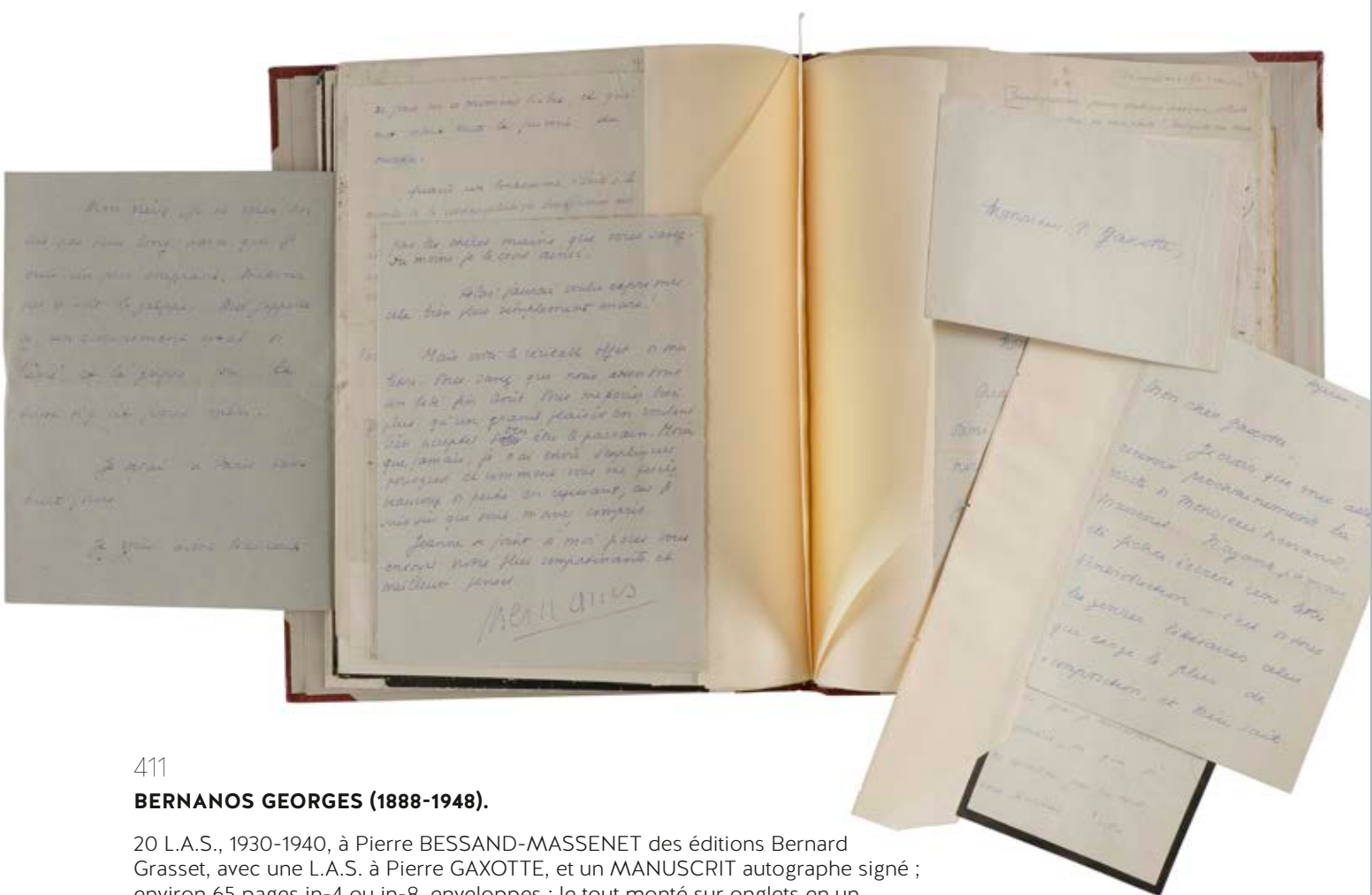
Baudelaire reste encore à Paris pour finir ses
« recherches sur les peintres et les graveurs »,
mais il espère, à Honfleur, « trouver, inventer
des formes nouvelles pour des ouvrages de
pure imagination »...

Il enverra avant son arrivée à Honfleur « une
nouvelle caisse de tableaux et de gravures
(c'est mon seul amusement) ».

Il ajoute qu'il attend « depuis 17 semaines »
les épreuves de son article pour *L'Illustration* :
« Je suis désolé d'avoir donné ce travail
important à un journal à images. On ne lit pas
ces journaux-là. Mais dans ce moment-là,
je ne savais où me fourrer ». Et il craint
d'avoir bientôt « des manuscrits dans 5 ou
6 endroits », qui risquent d'être retardés par
la discussion du Budget...

Correspondance (éd. Claude Pichois), Bibl.
de la Pléiade, t. II, p. 236.

Anciennes collections Armand GODOY (1982,
n° 159), puis Daniel SICKLES (IV, 1039).



411

BERNANOS GEORGES (1888-1948).

20 L.A.S., 1930-1940, à Pierre BESSAND-MASSENET des éditions Bernard Grasset, avec une L.A.S. à Pierre GAXOTTE, et un MANUSCRIT autographe signé ; environ 65 pages in-4 ou in-8, enveloppes ; le tout monté sur onglets en un volume in-4, demi-chagrin rouge à coins.

5 000 / 6 000 €

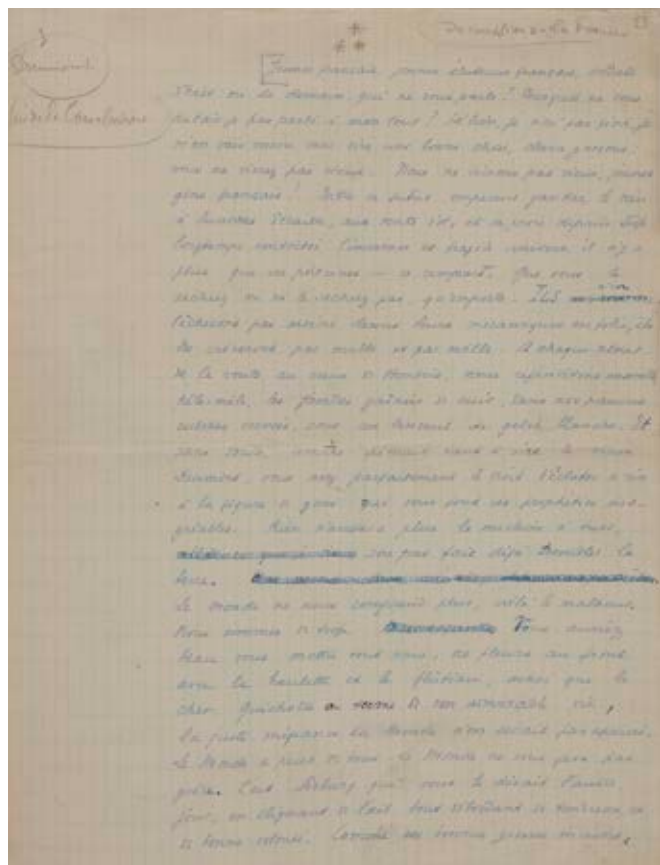
Belle correspondance littéraire et amicale à son ami et éditeur, concernant la publication de *La Grande Peur des bien-pensants*.

[Pierre BESSAND-MASSENET (1899-1985) était éditeur chez Bernard Grasset, et a suivi de près l'élaboration et la publication de *La Grande Peur des bien-pensants* (Paris, Grasset, 1931).]

Divonne-Les-Bains 22 août 1930. Il s'inquiète de le savoir « en possession de la première série de placards. Or la plupart des corrections qui s'y trouvent, j'ai négligé de les refaire dans le second jeu – celui que j'ai envoyé [...] et qui ne contient ainsi que les corrections supplémentaires – les titres, certaines suppressions, les modifications typographiques, etc. »... Toulon [28 novembre]. Il recopie une lettre à Bernard GRASSET, dans laquelle il refuse de changer le titre de son « malheureux livre » [*La Grande Peur des bien-pensants*] : « Je tiens absolument à *Démission de la France*, avec – en sous-titre et en aussi gros caractères qu'il vous plaira : Ed. Drumont, prophète en son pays »... Toulon 2 décembre. Il renvoie un chèque

barré, voulant la somme en liquide au plus vite, « l'équilibre de mon budget, au cours de ce mois de malheur, étant une sorte de miracle hebdomadaire, et même quotidien – un numéro de cirque, quoi ». Pour sa photographie, « les meilleurs clichés sont chez Madame ALBIN-GUYOT. Je crois qu'il y a un profil encore inédit, et capable de me faire grand honneur » ... 14 février 1931. Il va mieux, mais ne pourra venir à Paris avant trois semaines si sa présence est utile. Il demande là-dessus l'avis de GRASSET, « au cas d'ailleurs improbable où il s'intéresserait en quelque manière, à ce pauvre livre que je suis si content que vous aimiez. [René] BENJAMIN vient de m'écrire une lettre très enthousiaste. [...] La moitié de ce que j'aurais voulu exprimer manque, hélas ! mais il y a des pages déchirantes, je les ai écrites avec une telle crispation du cœur »... Jeudi 19 mars. Bernard Grasset lui a écrit « un mot assez sec au sujet de la note parue dans l'A.F. [*L'Action Française*] », au sujet du changement de titre de son ouvrage (initialement *Démission de la France*). Il est flatté à l'idée que son éditeur le prenne pour un homme de lettres faisant
.../...





.../...

sa propre publicité, mais explique ce malentendu : R. VALLERY-RADOT lui a conseillé de changer le titre, qui paraissait trop triste : « j'ai cédé, lui adressant quelques titres nouveaux parmi lesquels il a choisi la "Grande peur des Bien-pensants". Voilà tout »... *Toulon 30 mars*. Il approuve le dédoublement du chapitre trop long. Il souhaite un prompt rétablissement à Mme Bessand-Massenet en cure en Suisse, et lui recommande son ami Michel DARD, qui séjourne aussi à Montreux... *Toulon 1^{er} avril*. Il renvoie un projet (de publicité) « juste à point pour ne pas mourir d'une mort violente due à une brusque et totale dilatation de ma vanité »... *Lundi* : il accepte de venir à Paris pour la sortie du livre. « Hélas ! je ne me fais plus énormément d'illusions sur la bonne volonté du cher Grasset (est-il français ?...) ». Je crains bien qu'il ne se fiche du bouquin comme de sa première et lointaine maîtresse »... *26 mai*. La veuve de DRUMONT lui a écrit une lettre navrante : « Flammarion refuse de rééditer les livres de son mari ». Il aimerait « s'entendre avec ces manants », pour publier quelques passages choisis. Il a entendu que certains libraires faisaient une mauvaise publicité à son livre. Qu'en est-il ?... *22 juin*. « Assurément, vous m'avez enterré déjà dans cette petite part empoisonnée du cœur où achèvent de pourrir les amitiés mortes avant que le squelette en puisse être dressé sur du fil de laiton, par les soins des naturalistes ». Il s'est installé route d'Hyères, où il travaille enfin chez lui : « seul entre quatre murs, je puis me croire une espèce de génie. Au café sous le regard sceptique des garçons, ce n'est réellement pas possible ! »... *4 novembre*. Il a été très malade : « J'ai failli dériver tout doucement au large de la mer sans rives, et sans l'autorisation du dictateur Bernard Grasset ». Il ne va toujours pas bien... *Hyères 28 juin [1933]*. Belles réflexions sur leur amitié (après le décès de Simone B.M. le 11 mai), qui a eu des hauts et des bas : « Elle a grandi presque malgré moi, ou du moins presque sans que j'y pense. Je puis donc vous prier de l'accepter maintenant bien moins comme un don volontaire que

comme une pauvre chose qui vous appartenait depuis toujours »... Il lui demande d'être le parrain de son prochain enfant attendu en août... *[31 août]* : « croyez-vous, ou ne croyez-vous pas possible une enquête sur HITLER, et la jeunesse allemande ? De toutes manières, je ne voudrais réellement pas mourir sans avoir dit quelque chose du drame wagnérien qui se joue en ce moment là-bas, et qui met debout toute la juiverie du monde. [...] Je vous assure que j'ai quelque chose à dire de ce bonhomme-là »... *3 octobre*. Il annonce la naissance de son fils Jean-Loup (30 septembre 1933), qui « a dégringolé hier en ce vague et triste monde, avec une vitesse record » ; il souhaite que son ami accepte d'être le parrain... *7 novembre*. Sur un projet de revue qui semble intéresser la maison Grasset, qui y voit une bonne opération financière, dont il ne veut pas la priver : « Car je crois sincèrement qu'en l'état présent de mes rapports avec une partie du public de la *Grande Peur* la publication des *Morceaux choisis* de Drumont ne serait pas une brillante affaire ». Il est souffrant : « Mettons que ce soit la grippe. Moi j'appelle ça un écœurement total de l'âme, et la grippe, ou la tripe n'y est pour rien »... - *[Paris, après son accident de moto (31 juillet 1933)]* : « J'ai vu hier "l'électrologue" et le radiologue (ou graphe). Évidemment, je commence - ou plutôt continue à croire - que je trainerai la patte toute ma vie »... *[Baléares 1935]*. Longue lettre sur sa situation financière et à l'égard de PLON qu'il surnomme la « Veuve Garancière », qui lui a fait des avances de 1927 à 1929 dont il ignore le montant, et dispose d'une délégation sur l'indemnité que Bernanos devrait toucher après son accident, « de deux romans achevés (*Un crime* et *M. Ouine*), d'un « autre roman dont elle possède plus de deux cents pages et qu'il m'est très facile d'achever en cinquante », et de 110 pages « d'un autre livre [*Journal d'un curé de campagne*], lesquelles pages sont certainement les plus émouvantes que j'ai écrites [...] Tout ce travail (sauf *M. Ouine*) a été fait depuis fin avril 1934, c'est-à-dire en huit mois, en dépit d'un mois de maladie, et de cinq à six semaines perdues pour le déménagement (!), la vente de mon mobilier, l'installation ici »... Il aimerait pouvoir « travailler tout de suite à mon journal », à condition de le payer à la page : « Il me semble, je vous jure, que ce journal serait beau. Et demain, il sera sans doute trop tard. Tous crevés, même les salauds ! » Ce serait impubliable chez Plon « où la grandissante méfiance de certains salauds ferait déjà une jolie petite haine, bien roulée »... Une lettre d'Hyères est adressée à Pierre GAXOTTE pour lui recommander Pierre Bessand-Massenet, « un des cœurs les plus réellement fiers que je connaisse »... Un autre lettre à un ami annonce la naissance de Jean-Loup : « Un petit garçon vient de dégringoler en ce bas-monde - dégringoler est le mot qu'il faut. Un quart d'heure a suffi. [...] Que ne puis-je aussi vite donner un livre à la Postérité ! »...

Manuscrit autographe signé (3 pages et demie in-4) de la **fin de la conclusion de *La Grande Peur des bien-pensants***, où Bernanos interpelle les « Jeunes français, jeunes électeurs français, soldats d'hier ou de demain »... ; et pour finir l'affirmation lucide que « la société qui se crée peu à peu sous nos yeux réalisera aussi parfaitement que possible, avec une sorte de rigueur mathématique, l'idéal d'une société sans Dieu. Seulement, nous n'y vivrons pas. L'air va manquer à nos poumons. L'air manque. Le Monde qui nous observe avec une méfiance grandissante s'étonne de lire dans nos yeux la même angoisse obscure. Déjà quelques-uns d'entre nous ont cessé de sourire, mesurent l'obstacle du regard... On ne nous aura pas. On ne nous aura pas vivants ! »

Suivent 2 pages autographes de corrections pour *La Grande Peur des bien-pensants* ; puis un tiré à part des *Cours et Conférences d'Action française* (octobre 1929) avec la conférence de Bernanos sur Édouard Drumont.

On a relié en tête du volume une **photographie de Bernanos par Laure ALBIN-GUILLOT** (1927, 25,5 x 18 cm) avec **dédicace** a.s. : « à Pierre Bessand-Massenet, à son amitié si diligente et si discrète, avec ma très affectueuse gratitude, G. Bernanos ».

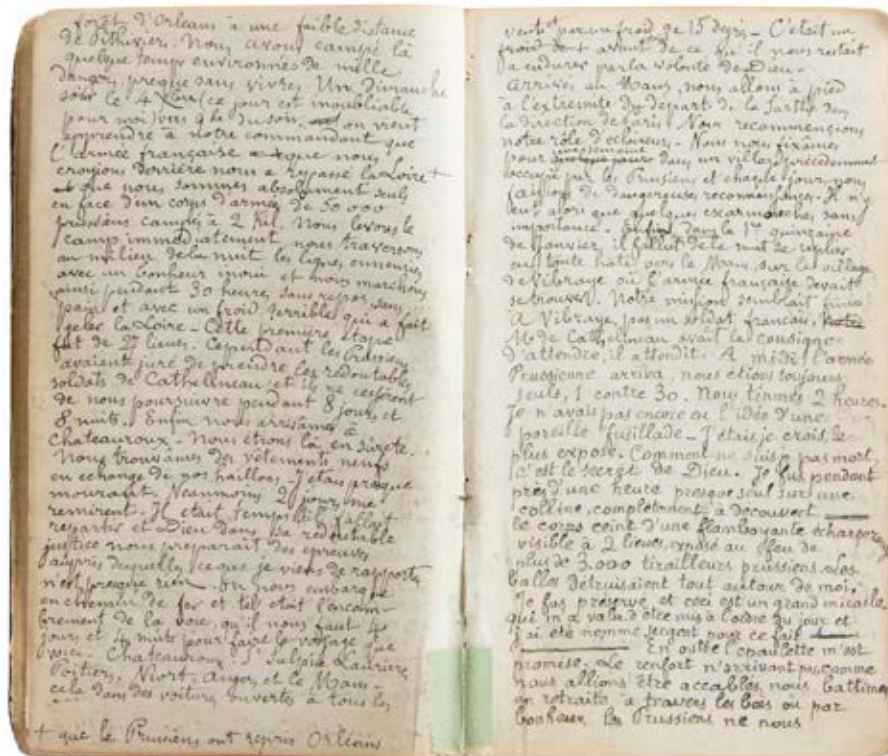
BLOY LÉON (1846-1917).

CARNET autographe, 1870-1871 ; carnet in-12 d'environ 46 pages à l'encre ou au crayon, les contreplats recouverts de notes et d'un dessin original (qqq ff. blancs), couverture toile noire.

4 000 / 5 000 €

Carnet de la guerre de 1870, alors que Bloy est mobilisé dans la Garde nationale ; le carnet sera utilisé pour les contes de *Sueur de sang*.

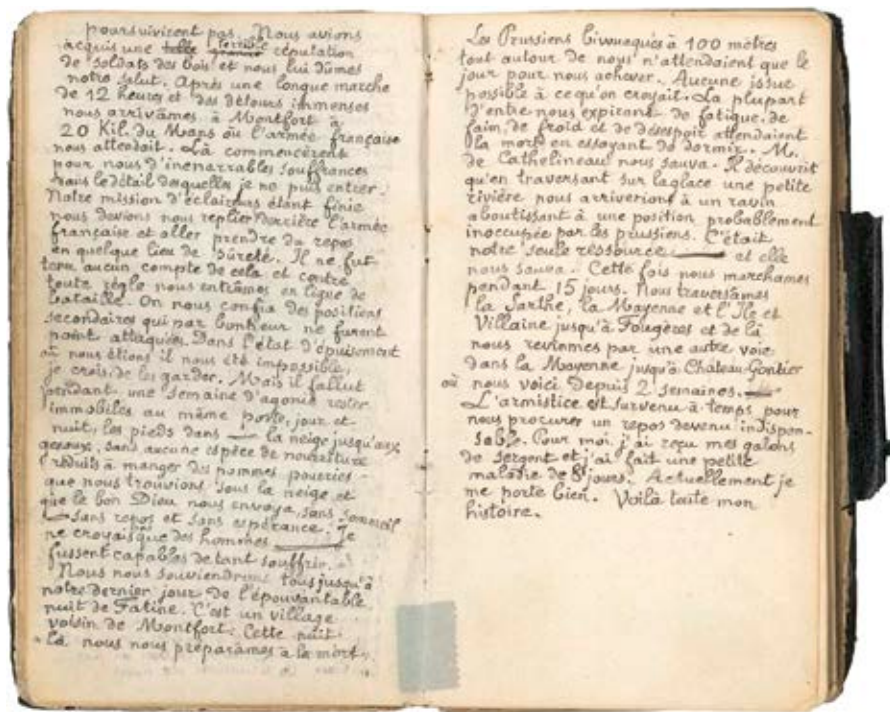
Minute de lettre à son ami Georges LANDRY : « Comme tu dois porter saignantes les plaies de la France, de cette grande nation catholique, coupable d'avoir prostitué son mâle génie à des doctrines de néant et qui à cette heure terrible, sue par le cœur de tous ses enfants, le poison qu'elle n'avait plus la force de vomir et qui finirait par lui dévorer les entrailles si la miséricordieuse Providence n'intervenait pas par cette épouvantable purification »... Prière du B. Benoit Labre. Minute de lettre à des amis sur la situation politique, critiquant le gouvernement de Bordeaux et appelant à voter pour les candidats de la liste de Thiers, pour « l'ordre et la paix » : « La guerre ou la paix, l'ordre ou le désordre. D'un côté l'épouvantable perspective d'une guerre atroce, insensée, sans solidarité, sans ensemble, sans aucun centre d'action avec M. Gambetta sur le dos,

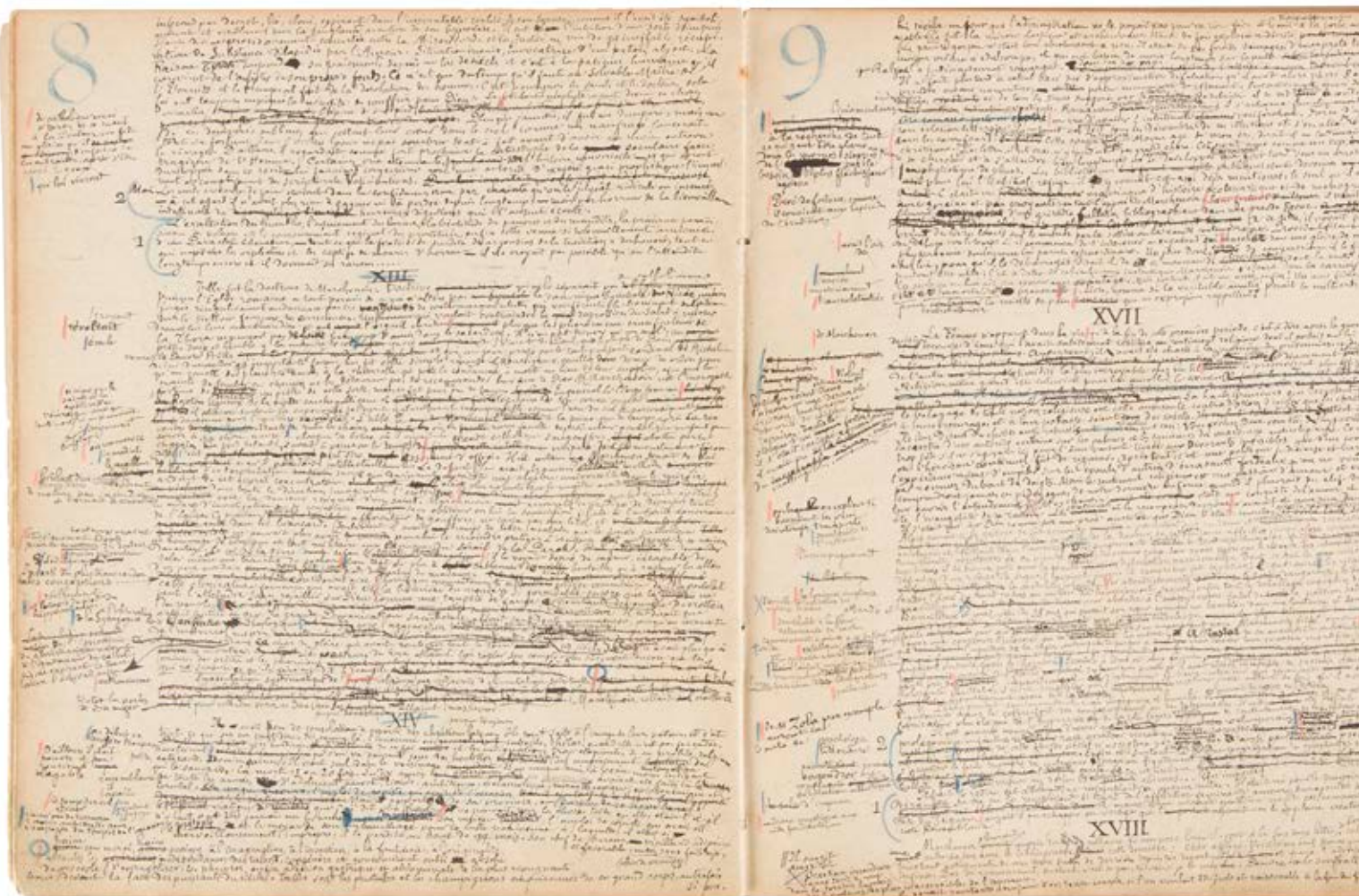


par-dessus nos sacs. De l'autre côté une paix affligeante mais nécessaire »... Longue lettre à son ami Victor Lalotte, racontant sa campagne depuis le départ de Périgueux jusqu'à l'armistice, avec le récit de la bataille de Vibraye : « le 4 X^{bre} (ce jour est inoubliable pour moi) vers 9 h du soir, on vient apprendre à notre commandant que l'armée française

que nous croyions derrière nous a repassé la Loire que les Prussiens ont repris Orléans que nous sommes absolument seuls en face d'un corps d'armée de 50 000 prussiens campés à 2 kil. Nous levons le camp immédiatement, nous traversons au milieu de la nuit les lignes ennemies avec un bonheur inouï et nous marchons ainsi pendant 30 heures, sans repos, sans pain et avec un froid terrible qui a fait geler la Loire. [...] Cependant les Prussiens avaient juré de prendre les redoutables soldats de Cathelineau et ils ne cessèrent de nous poursuivre pendant 8 jours et 8 nuits. [...] À Vibraye, pas un soldat français, M. de Cathelineau avait la consigne d'attendre, il attendit. À midi, l'armée Prussienne arriva, nous étions toujours seuls, 1 contre 30. Nous tinmes 2 heures. [...] Comment ne suis-je pas mort, c'est le secret de Dieu. Je fus pendant près d'une heure presque seul sur une colline, complètement à découvert – le corps ceint d'une flamboyante écharpe rouge visible à 2 lieues, exposé au feu de plus de 3.000 tirailleurs prussiens... Autres minutes de lettres, notes diverses, listes d'hommes affectés aux corvées, camarades d'armes de diverses compagnies, emplois du temps, comptes, références bibliographiques, noms et adresses, citations... Poème : *L'Amour mouillé*. « Liste de ceux à qui je suis redevable d'un peu de repos durant cette affreuse campagne de 1870 »... Dessin au crayon sur le contreplat : portrait d'homme moustachu en buste...

Exposition Léon Bloy (Jean Loize 1952, n° 181).





413
BLOY LÉON (1846-1917).

MANUSCRIT autographe, **Le Désespéré** et autres textes, [1885-1890] ; cahier petit in-4 (21,5 x 17 cm) de 108 pages, cartonnage vert à dos toilé (dos usé, dérelié, qqs ff. détachés avec bord légèrement effrangé).

30 000 / 40 000 €

Précieux manuscrit de travail du roman *Le Désespéré*, d'une trentaine d'articles, et de *Christophe Colomb devant les taureaux*.

« Tous les manuscrits de Léon Bloy existent, en général, en trois états : d'abord, un premier jet sur feuilles volantes, puis une première copie, sur cahiers d'écolier cartonnés (ce second état est encore abondamment corrigé et de la même écriture extraordinairement fine que le premier brouillon), enfin la copie pour l'impression » (Joseph Bollery).

Dans ce cahier d'écolier, toutes les pages sont remplies au recto et au verso d'une minuscule écriture très serrée à l'encre noire, avec de très nombreuses et importantes ratures et corrections, ainsi que de multiples additions dans la marge, appelées au crayon rouge ou bleu. On y trouve une trentaine d'articles, en premier jet, pour l'éphémère revue de Bloy, *Le Pal*, pour le *Gil Blas* puis *La Plume*, dont une partie sera recueillie dans *Belluaires* et *Porchers* ; l'extraordinaire manuscrit de travail du roman *Le Désespéré*, et celui de *Christophe Colomb devant les taureaux*.

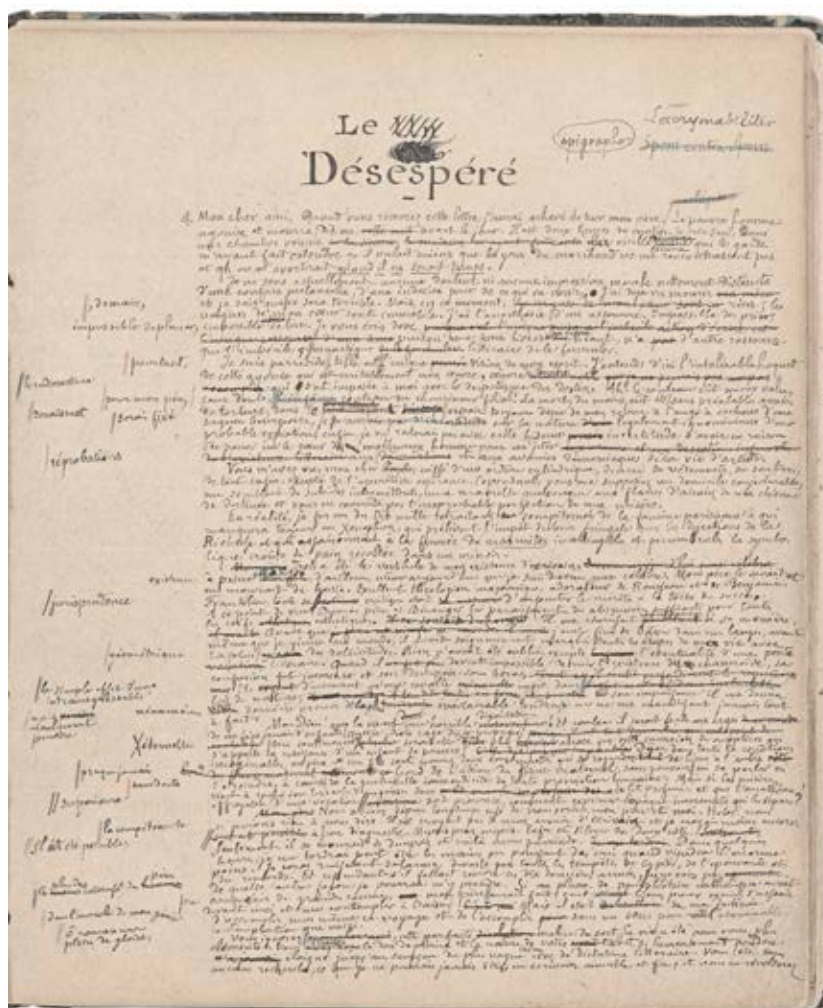
Sur la contregarde, quelques adresses (dont ses frères Henri et Georges, et Paul Redonnel), et calcul pour le calibrage des textes : « 56 lettres en moyenne par ligne manuscrite / 56 lignes id. par page / 56 x 56 = 3136 lettres par page »...

Sur la page de garde, extrait de lettre à Louis Montchal (5 décembre 1885) sur *Le Pal* et *Le Désespéré*, et citation d'Ernest Hello sur Molière.

* **Le Pal**, n° 4 (2 avril 1885), 2 articles : *Un Roi de la presse* et *Le Christ au dépotoir* (p. 1-3).

* **Le Pal**, n° 5 (non paru), 3 articles : *La littérature industrielle*, *L'Hermaphrodite prussien* - Albert Wolff [inséré dans *Le Désespéré*], *Préliminaires de honte* (p. 4-8).

* Articles divers. Un *Bâtard de Tartufe* (inédit, en partie utilisé dans *Le Désespéré*, chap. LI), *La Littérature du Désespoir* (recueilli dans *Le Désespéré*, chap. IX) ; *Satires contemporaines*, I le « Chat Noir »



(inédit), *Les assommoirs héraldiques* (« la précédente remaniée », repris dans *Belluaires et Porchers*, Introduction), 2 *Les faiseurs d'ingrats* (inédit, biffé) ; *Le Pêché irrémédiable* (recueilli dans *Le Désespéré*, chap. LXVI) ; J.-K. Huysmans et son dernier livre « *En Rade* » (paru dans *L'Art Moderne*, 8 et 15 mai 1887, repris dans *Sur la Tombe de Huysmans*) ; *Un démolisseur de plus* (sur Lucien DESCAGES, paru dans *L'Artiste*, 19 juin 1887) (p. 9-17).

* **Belluaires et Porchers** (1905), ici avec les titres *Belluaires & Bouviers* ou *Confractions littéraires* : Introduction & *Préliminaires Aveux* ; *Un brelan d'excommuniés* [chap. IX] : *L'Enfant terrible* [BARBEY D'AUREVILLE], *Le Fou* [Ernest HELLO], *Le Lépreux* [VERLAINE] ; *L'Écuyer de la Chimère* (début abandonné et biffé sur Villiers de l'Isle-Adam) ; *Lamentation de l'Épée* (8 oct. 90, publié dans *Léon Bloy devant les cochons*, 1894) ; *Les Âmes publiques* [22 octobre 90, chap. XIX] ; *La Besace lumineuse* [Octave des Morts 90, chap. X, sur FLAUBERT] ; *Le Révérend Père Judas* [le Père DIDON, paru dans *L'Événement* du 22 novembre 1890, recueilli en 1903 dans *Les Dernières Colonnes de l'Église*, II] (p. 18-30) ; en p. 31, brouillon de lettre à M. Solvyns.

* **Le Désespéré** (paginé en bleu 1-50), **manuscrit complet de ce roman** publié en 1886, divisé en 70 chapitres : il s'agit d'un **manuscrit de travail abondamment raturé et corrigé**, avec d'innombrables additions marginales, et d'importantes variantes avec le texte publié. En marge du manuscrit, Léon Bloy a noté quelques dates sur l'écriture du roman : 1^{er} janvier 86 (chap. XXIV), 1^{er} février (XXXIV), 3 mars (XL), 9 avril-2 juin (XLVI), 21 juillet-5 août (XLVII-L), 3-6 septembre (LV-LVI), 21 septembre (LIX), 18 octobre (LXV).

* Articles (15 p.), notamment pour le *Gil Blas* (GB), la plupart recueillis dans **Belluaires et Porchers** (BP) : *Les Eunuques du Grand Sérail* (titre primitif biffé : *L'École de la Servitude*), 1 décembre 88, sur Camille LEMONNIER, *Gil Blas* 3/12, *Éloi ou le fils des anges* (8 Décembre 88, GB 10/12, BP III, sur Joséphin PÉLADAN), *Les Fanfares de la Charité* (15 X^{bre} 88, GB 17/12, BP XXIII), *Le Délire de l'applaudissement* (22 X^{bre} 88, GB 24/12, sur Edmond de GONCOURT), *Un voleur de gloire* (29 X^{bre} 88, GB 31/12, BP IV, sur Alphonse DAUDET), *L'anniversaire des Carcans* (5 janvier 89, GB 7/1, BP III, sur Charles CROS), *La Babel de fer* (12 janvier 89, GB 14/1, BP II, sur la Tour Eiffel), *Antée* (19 janvier, GB 21/1, sur ZOLA), *Il y a Quelqu'un* (26 janvier, GB 28/1, BP XX, sur Francisque SARCEY), *Le fumier des Lys* (2 février, *La Plume* 1^{er} mai 1890, sur NAUDORFF, recueilli en 1891 dans *La Chevalière de la Mort*), *L'art vertueux* (9 février, GB 11/2/1889), *Le cabanon de Prométhée* (17 avril 90, *La Plume* 1^{er} septembre 1890, BP I, sur LAUTRÉAMONT et *Les Chants de Maldoror*), *Le Reportage intellectuel* (*La Plume* 15 mai 1890).

* **Christophe Colomb devant les taureaux**, daté en fin 8 août 1890, **manuscrit complet** de ce livre publié en 1890, les 7 chapitres (ici sans titre) étant suivis de la *Notification préalable aux Spadassins du Silence* (introduction) et de l'Appendice D, et d'un brouillon de lettre à Léon Deschamps pour la publication d'un extrait dans *La Plume* (11 pages).

Expositions *Léon Bloy* (Jean Loize 1952, n° 166 ; Bibliothèque Nationale 1968, n° 268a).

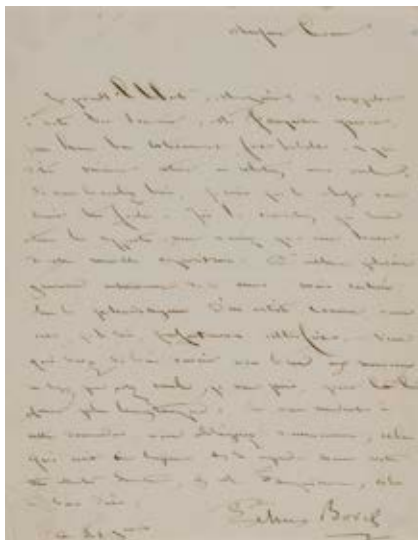
BOREL PETRUS (1809-1859).

L.A.S. « Petrus Borel », 21 janvier, à l'éditeur Léon CURMER ; 1 page petit in-4.

800 / 1 000 €

Rare lettre du « Lycanthrope ».

Il lui recommande le graveur FAUQUINON, « jeune homme bien certainement fort habile [...] J'ai la conviction que sous tous les rapports, vous n'auriez qu'à vous louer de cette nouvelle acquisition. D'ailleurs plusieurs gravures entièrement de sa main, mais cachées sous le pseudonyme d'un artiste connu, vous ont, je le sais, parfaitement satisfait. – Vous qui savez si bien ouvrir vos bras aux nouveaux ne soyez pas assez cruel, je vous prie, pour les lui fermer plus longtemps »...

**BORGES JOSÉ LUIS (1899--1986).**

MANUSCRIT autographe signé « Jorge Luis Borges », **Cuentos del Turquestán**, [1926] ; 8 pages in-4 (220 x 170 mm) à l'encre noire sur 8 feuillets réglés extraits d'un cahier d'écolier (petit trou d'attache dans le coin sup. gauche) ; en espagnol.

7 000 / 8 000 €

Beau texte sur des contes du Turkestan, typique de l'art de Borges, mélange de rêverie, d'érudition et de spéculation philosophique.

Chronique publiée dans le journal de Buenos Aires *La Prensa* (29 août 1926), recueillie dans *Textos recobrados 1919-1929* ; elle semble inédite en français. Le manuscrit, écrit avec soin à l'encre noire sur des feuillets réglés extraits d'un cahier d'écolier, compte 32 mots ou passages biffés ou corrigés à l'encre. Son point de départ est un livre de contes du

Turkestan par Gustav JUNGBAUER, *Märchen aus Turkestan und Tibet* (Jena, 1923), traduits en allemand d'après le texte russe de Nikolai OSTROUMOV.

« Estos cuentos de que hablaré, son oriundos de las dos regiones del Rurquestán. Fueron contados en el Norte, tierra desespaciada llanura, alrededor de las fogatas de bosta de camello que arden en los campamentos Kirghises ; fueron contados en el Sur, tierra de arrozales y acequias, por cuenteras profesionales en los bazares, entre la atención redonda y gustadora de los oyentes ; fueron traducidos, primera al ruso, por Ostrumof, y de allí al alemán, por el doctor Gustavo Jungbauer ; fueron publicados en Jena el año 23, y, finalmente, después de esos conventillos etnogeográficos del destino, cayó un ejemplar a mi casa, fácilmente el único en la ciudad »...

Il ne s'agit en aucune façon d'un compte rendu ou d'une recension. Comme la plupart du temps chez Borges, la chronique est le simple point de départ, ou le cadre formel, de la spéculation et de la rêverie. Dès le premier paragraphe, qui retrace l'origine du volume, le ton est donné : « Qu'un Argentin parle, et même par écrit, de la version allemande de la traduction russe de contes imaginés au Turkestan, c'est encore un effet de la magie supérieure de ces contes – qui amplifie la multiplicité du temps et de l'espace et qui appelle presque à la métaphysique »... Borges donne une idée des légendes et de l'atmosphère du livre. Sa description, mi-fascinée mi-amusée, est en elle-même une page d'anthologie : « Les dragons de



cette mythologie asiatique ressemblent fort à ceux de l'incrédulité européenne : ce sont des serpents interminables, l'épée des héros leur coupe la tête et leur mission est de mourir sous leurs crocs affamés – en attendant, ils habitent dans le désert, se terrent dans le sable des ruisseaux asséchés ou grimpent sur les collines pour y goûter l'humidité des nuages. Les génies sont le yin de la croyance musulmane : Dieu le Miséricordieux les a fait engendrer par un tigre et une louve de feu dans le dernier sous-sol de l'enfer ; quelques-uns se sont convertis à l'islam, d'autres non. Ils peuvent prendre la forme qui leur convient : ils se déguisent en hommes, en ânes, en caniches, en flammes et parfois en voitures. Ils établissent leur demeure dans les fours, dans les maisons en ruine, dans les décombres, dans les bains, dans les citernes, dans les foyers d'ordures »... La notion du temps qui se dégage de ces contes est l'occasion d'un parallèle avec SHAKESPEARE et JOYCE : « Dans ces récits chimériques du Turkistan, le temps n'est pas simplement dilaté : il s'agit d'une aisance de rêverie. Shakespeare, suivant sa propre métaphore, fit tenir les événements de plusieurs années dans un tour de cadran ; Joyce, dans un geste apaisant, ralentit la fugacité du temps et déploie sur sept cents pages prolixes la journée d'un homme. Le temps qui gouverne nos contes n'est ni le précipité de Shakespeare ni le maniaquement étendu de James Joyce – c'est un temps indéfini, léger, qui ne pèse pas sur les faits et dont nous ignorons s'il doit être mesuré en jours ou en années – en calendriers ou en crépuscules »... La fin du texte introduit une réflexion de portée philosophique

sur la causalité, la magie et nos propres préjugés rationalistes : « Le merveilleux et le quotidien se mêlent, et il est manifeste que, pour le narrateur, aucune hiérarchie ne vient les séparer ou de les classer. Il y a des anges, de la même manière qu'il y a des arbres : c'est une des réalités du monde. La magie est un épisode causal, c'est un type de causalité comme bien d'autres. Pour tuer un homme à distance, on peut le transpercer d'une flèche ; mais on peut tout aussi bien pétrir une statuette d'argile à sa ressemblance et la transpercer jusqu'à ce que son modèle meure. Nous autres, qui avons perdu la foi au sortilège, et qui, même si nous l'acceptons, ne manquerions pas de distinguer subtilement son efficacité surnaturelle des effets naturels entraînés par une loi connue, nous affirmons que les jeteurs de sorts se trompent, qu'il n'y a rien de commun entre notre image et nous, mais cependant, nous nous croyons offensés si en proférant notre nom, qui n'est qu'un mot, on y associe un autre mot d'injure. Nous parlons de lois naturelles, et tout lecteur d'Edward Carpenter ou d'Ernst Mach sait que ces lois ne sont rien d'autre que des fictions munificentes que nous avons nous-mêmes inventées. [...] Leur vie est voisinage de mythe, de rêve, de toute possibilité. C'est pourquoi je me suis accroché à leurs contes, pour me sentir étranger dans la vie, pour me la rendre étrangère, pour feindre d'en avoir la nostalgie ».

« Su vida es cercanía de mito, de soñación, de cualquier eventualidad. Por eso me he arrimado a sus cuentos, par sentirme forastero en la vida, para extrañármela, para jugar a la nostalgia con ell. »

416

CAMUS ALBERT (1913-1960).

L.A.S. « AC » (minute), 22 juillet [1952 ?] ; 1 page in-8, en-tête *Librairie Gallimard*.

1 000 / 1 200 €

Refus de l'entrée de l'Espagne franquiste à l'UNESCO (l'Espagne en deviendra membre le 30 janvier 1953).

« Qui ne vous donnerait raison ? Mais quand on prend l'initiative de faire rentrer l'Espagne à l'UNESCO, si je ne proteste pas sous prétexte que la Tchécoslovaquie s'y trouve déjà, la Tchécoslovaquie trouvera simplement un argument de plus pour rester à l'UNESCO et pour rester ce qu'elle est. Ce qui aussi bien renforcera sans délai la position et la conviction de Franco. Ce jeu-là n'a pas de fin que la destruction de tout ce qui vaut pour nous. [] Je partage votre méfiance à l'égard de ceux qui dénoncent Franco et soutiennent le système concentrationnaire de l'Est. Je ne suis pas de ceux-là, et il est douteux actuellement qu'ils aient le courage de mêler leur signature à la mienne »...

417

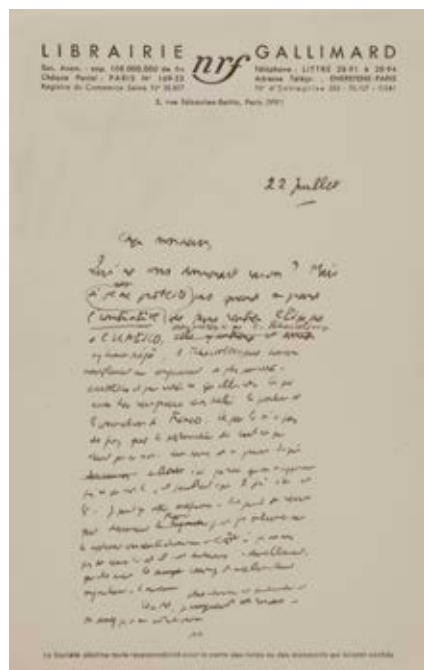
CÉLINE LOUIS-FERDINAND (1894-1961).

L.A.S. « Destouches », Berlin le 20 [décembre 1932], à Lucien DESCAGES ; 3 pages in-8.

1 200 / 1 500 €

Remerciements pour la campagne que mène Descaves en faveur du Voyage au bout de la nuit.

« Même ici je suis averti de la campagne énorme que vous faites en ma faveur. Vous ajoutez si possible à ma confusion... De plus en plus il faut que je convienne que votre intervention aura fait plus pour son succès que 600 pages indigestes. Comme je dois être haï déjà par tant de gens ! – C'est le côté bien triste, par moi irréparable, de cette soudaine notoriété. Enfin heureusement votre amitié suffit à tout. Je me sens un vieillard pénible à vos côtés – Le jour des barricades vous monterez le premier tant pis. Que vous dire de Berlin ? Prenez 1/3 de ce qui s'écrit dans les journaux et vous y serez »...



416



417

**CÉLINE LOUIS-FERDINAND
(1894-1961).**

38 L.A.S. (« LFDestouches », « LFCeline » ou « LFC »), 1947-1951, à son beau-père Jules ALMANSOR ; environ 145 pages la plupart in-fol., 3 enveloppes (fentes et bords un peu effrangés à quelques lettres).

15 000 / 20 000 €

Importante correspondance inédite à son beau-père, sur ses ennuis juridiques et financiers durant son exil.

Les lettres sont écrites de Copenhague et de Korsør en 1950 et 1951, où Céline vit dans un logement rudimentaire mis à disposition par son avocat danois Thorvard MIKKELSEN, puis de Menton et Nice en 1952 après l'obtention de son amnistie. Ces échanges témoignent de la totale confiance que Céline avait en son beau-père, qui lui avait notamment fait parvenir l'argent provenant de ses éditions clandestines, et auquel il confie en toute discrétion de nombreuses transactions financières pour son compte ; Jules ALMANSOR (1882-1952) était expert-comptable ; Céline écrit « Almanzor ». La plupart des courriers sont des demandes d'aides, ou des remerciements pour le grand soutien matériel, administratif et logistique qu'il apporte à sa fille Lucette et à lui durant leurs années d'exil. On y retrouve également ses inquiétudes à l'approche de son procès, sa révolte contre l'incompréhension générale, beaucoup de méfiance et des imprécations envers les « pileurs » de ses œuvres.

1947. Copenhague 15 mars. « Bien sincèrement et affectueusement merci pour tout ce que vous faites pour nous. C'est bien la première fois de ma vie (et je vous assure la dernière fois) que je lance un SOS. J'ai l'habitude de venir au secours des autres. Je n'aime pas ma propre détresse. [...] Les conditions nouvelles qui me sont faites sont nettement meilleures, (enfin ! après 16 mois de tortures). Les autorités d'ici n'ont pu vraiment rien trouver de sérieux dans les inculpations françaises qui leur eussent permis de me livrer. Il a donc bien fallu qu'ils me gardent - Oh ce n'est pas de très bon cœur ! [...] Ils n'avaient pas de motif non plus de me faire absolument crever. Je peux à présent observer Lucette de près. Elle a beaucoup souffert mais son état s'améliore bien depuis que je suis beaucoup plus souvent et de longues heures avec elle »... Leurs conditions de vie s'amélioreront s'il obtient le refuge politique, « libre - je l'espère »... Il suggère que des parents belges de Lucette s'occupent de faire éditer ses livres dans leur pays : « Le cas est épineux [...] mais le commerce très fructueux - et il faut bien que je me débrouille

d'une façon ou de l'autre [...] puisque en France on me boycotte ! »... **Korsør le 23 [novembre].** Commande urgente d'un « ruban pour boutonnière de médaille militaire », pour pouvoir se rendre au Consulat de Copenhague, et commande détaillée de linge de maison ; Daragnès remboursera ; consignes pour l'envoi... « Mes affaires judiciaires s'agitent un peu. Je ne serais pas surpris d'être passé à la casserole l'un de ces prochains jours ! D'où ma visite au Consulat ! »... **1950. Le 8 [mai].** Lucette doit entrer à l'hôpital de Copenhague pour y être opérée d'un « kyste à l'ovaire. [...] Bien sûr je ne la quitterai pas. Je vais donc demeurer chez Mikkelsen ». Suivent plusieurs courriers inquiets puis rassurants à ce sujet... **Le 23 [mai].** « Lucette a été opérée le 21 - au matin. Ce fut un fibrome extra utérin rattaché à l'utérus par un mince pédicule. Le mieux de ce qu'on pouvait redouter. [...] Mais la pauvre chérie a bien souffert et souffre encore », notamment par « le lever post-opératoire [...] cette pratique est infiniment douloureuse, monstrueuse mais elle est à présent classique [...] vous savez combien Lucette est courageuse et peu gignante mais elle accuse la douleur [...] Je ne la quitte pas du matin 8 h au soir 8 h. Heureusement grâce à Mikkelsen nous avons pu avoir une chambre individuelle [...] Lucette sortira je crois très bien de cet abominable incident ». Il loge « dans une sorte de placard avec Bébert le chat, dans le couloir du bureau de Mikkelsen »... D'autres nouvelles suivent...

Le 1 [juin]. La sortie de l'hôpital est retardée par un abcès à la suture. « Lucette a été admirable la pauvre chérie de courage et de résolution. Après tant d'atroces épreuves ! Mille gratitude pour votre offre d'aide. Vous avez déjà fait beaucoup pour nous. J'essaie de me débrouiller, il n'est pas dans ma nature, même dans les pires conditions, de ne pas prendre sur moi toutes les conséquences de mes aventures ! Je paye - le prix - il est horrible je l'avoue - mais pour Lucette si nous arrivons à nous tirer d'ici, il se pourrait alors que je vous demande de m'aider un peu à l'habiller - pour revenir dans la vie normale - si elle doit donner des leçons »... **Le 9 :** « Lucette vient d'être opérée, voici la 5^{ème} fois en 3 semaines ! »... **Le 15.** « Je vous dirai quand je serai absolument à bout de ressources. Nous avons tout vendu. Ça ira encore un moment. Je vous dirai par qui et comment m'adresser cette somme. Oh pas du tout par MIKKELSEN qui étoufferait tout ! [...] C'est un rapace super normand (généreux à ses heures !) d'un maniement très délicat ! Et nous lui devons tout ! »... **Le 11.** « Vous savez qu'il est impossible de rien confier aux lettres. En une heure d'entretien je vous aurais appris mille choses... Notre vie ici est un malentendu. Et ce sont toutefois les autres qui parlent pour nous. [...] Hélas la vérité est toute autre. [...] La vérité comptable - et morale ! Mais il faut tenir avec les éléments que nous avons en main ! Pratiquement »... **Le 7,** sur les moyens de lui faire passer de l'argent, avec « crapulerie d'État » du Danemark sur



les changes ; les touristes danois sont à FUIR COMME LA PESTE tous bourriques, voleurs, escrocs, peignes culs et charognes et Cie »... Le 31 août. Recommandation de Knud OTTORSTRØM, le pharmacien de Korsør « et par miracle, un très vieil ami, délicat, très honnête, très scrupuleux », à qui il prie de remettre « tout ce que vous avez de disponible pour nous – ce que vous recevez de Pierre MONNIER (*que je stimule*) car je n'ai rien touché encore du circuit »... Le 25. Monnier « doit vous porter 15.000 frs ! Alors qu'il me doit au moins 600.000 frs de droits d'auteur ! La plaisanterie continue ! »... Le 16. L'hiver arrive et les ressources manquent : « Rien à bouffer dans cette campagne stérile, sans légumes – sans beurre. Enfin, c'est mieux que Fresnes ! où l'on m'attend toujours ! Le Procureur Général refuse absolument de lever mon *mandat d'arrêt* ! Donc tout serait à refaire si je rentrais en France ! C'est de la persécution, du délire ! Il faudrait une mobilisation générale et une amnistie générale pour qu'ils changent d'idée ! »...

1951. Le 19 [janvier]. Sa fille Colette TURPIN « doit être opérée mercredi du kyste à l'ovaire. Elle a 5 enfants ! Bien sûr je mets à sa disposition les 4 sous que vous avez pour moi ! »... Le même jour, il se ravise : il y a le mari de Colette, « *avare et cupide* ! », et sa mère et sa grand-mère, car les FOLLET sont très riches, alors que « nous nous sommes absolument dénués de tout ! »... Le 26, les frais de l'opération seront avancés par « un ami et admirateur riche et généreux :

MARTEAU (les cartes à jouer Grimaud) »... Les 21, 22 et 30 [mars]. Organisation logistique du voyage que son beau-père doit faire à Korsør. Si son « affaire judiciaire s'arrange », il pourra néanmoins s'abstenir de ce voyage au Danemark, « puisqu'il est question (ah très entre nous !) d'une amnistie dont je bénéficierais en raison de mon engagement volontaire 1912 – blessure – médaille etc [...] ». Mais on m'a tellement annoncé de choses depuis 7 ans...qu'avant d'avoir le passeport en main je considère que rien n'est fait »... Mais si c'était le cas, il songerait à rentrer en France ; ils pourraient se voir à Paris, « avec des précautions car je suis et serai longtemps encore *traqué*. Jalousies, résistancialisme, etc »... Plusieurs courriers évoquent son ami François LÔCHEN, un pasteur français installé à Copenhague ; le 1^{er} juin ce dernier part pour Sidi bel Abbès en tant qu'aumônier de la Légion Etrangère : « Nous perdons encore avec lui un ami admirable ! »... À l'été 1951, préparatifs fastidieux du départ pour la France. Le 12, « nous nous débattons ici *sans aucune aide de personne* »... Les prochains courriers sont distribués en poste restante à Menton : « Je ne suis pas *clandestin* très en règle au contraire mais très *discret* – je n'écris à personne sauf à vous »... Le 26. « Dans le Midi on nous avait fit mille *promesses* à présent devant la réalité : dégonflage, chichis, faux-fuyants. La comédie qu'on nous joue partout depuis 10 ans ! »... Son arrivée à Paris est prévue début septembre, où Lucette a des rendez-vous médicaux.... Rencontrant

des difficultés pour se loger, il se montre extrêmement préoccupé par tous ces soucis matériels, et « il faut que j'abatte encore un travail énorme pour avoir un manuscrit prêt. Et il le faut ! »... Le jeudi. « Voici que les événements se précipitent. Monnier me téléphone de Paris m'annonçant sa venue ici avec un contrat de la NRF et un chèque de 5 millions (cinq) – Tout beau ! Mais les contrats d'éditions sont les plus fallacieux du monde – Je veux l'examiner à la loupe. Enfin mettons que cela soit acceptable ». Il fera encaisser le chèque au nom de Jules et le prie de conserver cet argent par-devers lui, « puisque mon affaire n'est pas réglée encore avec les douanes »...

On joint 17 L.A.S. de Lucette Destouches à son père Jules Almanson et sa seconde épouse (née Fanny de Azpeitia), mai 1950-mai 1951 (75 pages in-fol.), très intéressante correspondance sur leur vie au Danemark, et les préparatifs du retour en France. Plus deux tapuscrits ronéotés de Céline : *Réponses aux accusations formulées contre moi par la Justice française au titre de trahisons*, et *Réponse à l'exposé du Parquet* ; 3 photographies de Jules et Fanny Almanson ; 2 l.a.s. de Thorvald MIKKELSEN ; quelques récépissés de mandats et 3 factures.

Bibliographie : G. Richard, E. Mazet J.-P. Louis, *Dictionnaire de la correspondance de Louis-Ferdinand Céline*, p. 26.



419

CÉLINE LOUIS-FERDINAND (1894-1961).

3 L.A.S. « LFCeline », [Klarskovgaard] 2 et 3 janvier [1950], à Georges BIDAULT, Président du Conseil ; 10 et 4 pages in-fol. et 1 page in-4.

4 000 / 5 000 €

Étonnantes lettres à Georges Bidault, alors Président du Conseil, quelques semaines avant son procès.

[Georges BIDAULT (1899-1983) est depuis octobre 1949 Président du Conseil. Frappé par l'élan de confiance et d'espoir qui émanait de son allocution de Noël prononcée à la radio le 24 décembre 1949, Céline lui adresse ces deux lettres. À cette époque, il est exilé au Danemark, et se débat pour pouvoir rentrer libre en France, lançant des appels à toutes les bonnes volontés possibles pour le tirer de là. C'est dans ce cadre qu'il écrit au président du Conseil, « familièrement, presque sur le ton de la conversation et parsème sa requête, comme il en avait l'habitude, de coups de pattes aux uns et aux autres. [...] Quel autre proscrit en passe de comparaître devant une Cour de Justice aurait écrit de cette façon au Président du Conseil ? [...] Ces deux lettres [...] constituent une parfaite illustration de l'originalité foncière de Céline, de sa verve, de sa faconde, de son esprit frondeur et de cette manière si particulière et si sympathique qu'il avait de ne jamais se prendre au sérieux » (François Gibault).] 2 janvier. Il vient de lire son « allocution de Noël, aux Français », qu'il n'avait pu entendre,

n'ayant pas la radio : « admirable ! Je suis ému... Quels termes ! [...] Oh là ! moi qui suis engagé volontaire des 2 guerres, mutilé à 75 p 100, médaillé militaire depuis nov. 1914, pensez si les larmes me montent... ! Surtout que je gis sur mon grabat *glacial* malade à crever, précisément, des suites de mes blessures de guerre et des 18 mois de *Réclusion* (Vesterfangsel) que les Danois m'ont fait faire *ici* à la demande furieuse de Monsieur Guy de LA CHARBONNIÈRE, votre petit ami (ce vichyssois (de la Martinique) maquillé résistant)... [...] cet odieux bouffon a même fait emprisonner ma malheureuse femme et mon chat ! Me voici ici prisonnier sur parole, et dans l'état le plus misérable », persécuté maintenant par René MAYER (ministre de la Justice) : « *Mon dossier est vide* ». Alors que le commissaire du gouvernement Seltensperger « avait conclu au non-lieu – total. Il lui fut intimé l'ordre d'avoir à m'inculper *quand même* de quelque chose... Il me défera devant la *Chambre Civile*... *Mais M Mayer vint*... ! Du coup sur son ordre on te me rebascule sous l'article 83 ! [...] Vengeance, et *vengeance raciste* ! C'est une grosse ficelle quand même ! J'ai conseillé aujourd'hui à M. Mayer de démissionner avant de me faire condamner *sur ordre*. [...] Je n'aime pas le scandale M. le Président. J'ai bien souffert depuis 10 ans, sous les Allemands, après les Allemands, *la même persécution*. Je n'ai rien dit – mais si M. Mayer insiste vraiment à faire l'idiot enragé "*Je dirai*" (Poteau-sur-Seine). Pourquoi ce Procès Dreyfus à l'envers ? Le premier n'a pas suffi... ? [...] Me voici maintenant inculpé d'*Entreprise contre la France* ? À qui le fera-t-on croire ? » Les communistes, dénoncés par Jules MOCH,

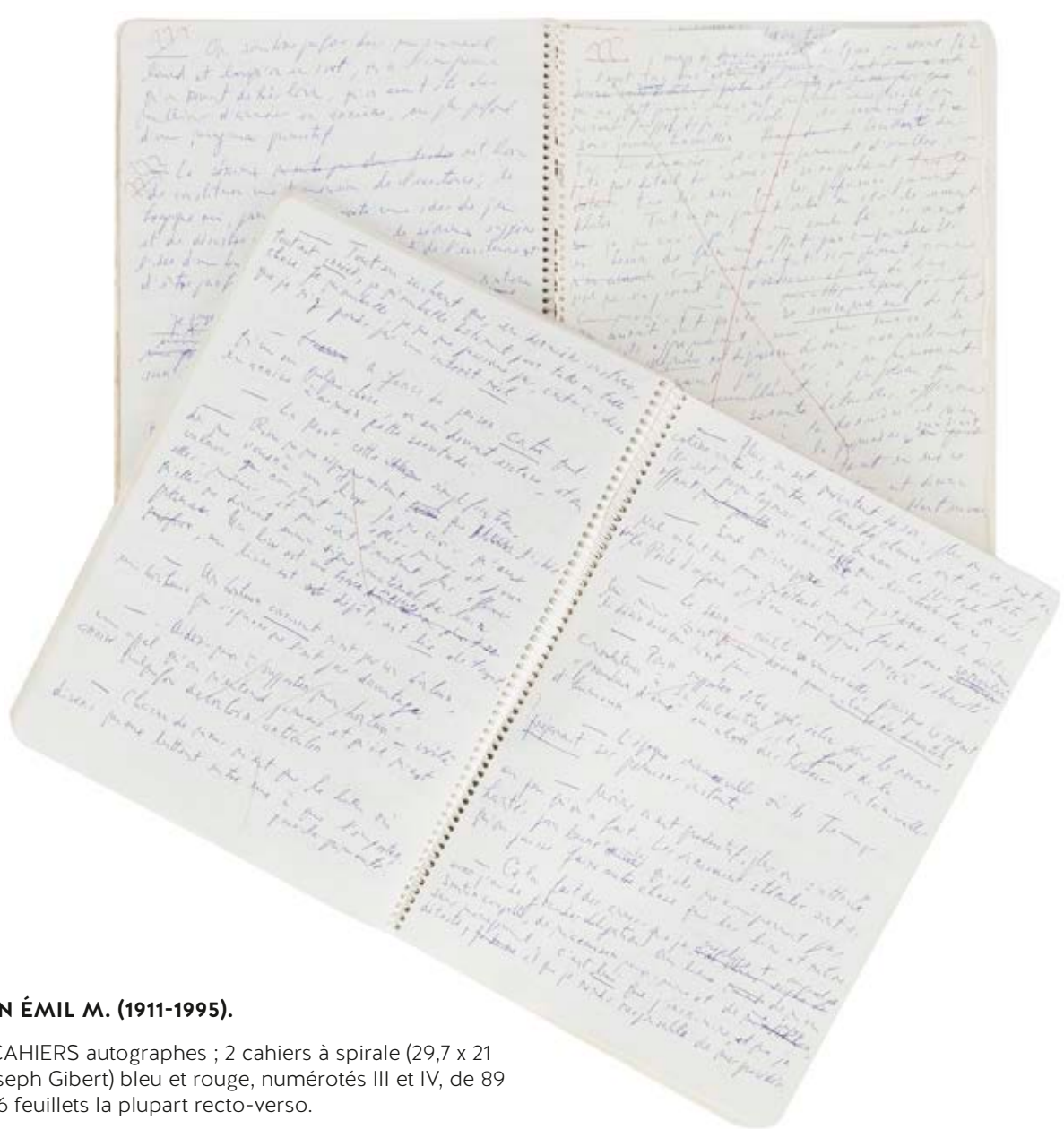
trahissent certes la France, mais rigolent : « Ça rend fort de vraiment trahir. Moi je n'ai jamais "entrepris" ni trahi personne, ni rien. Alors me voilà frais ! Je vais payer pour tout le monde ». Il va même payer pour Mme VOILIER qui a pu faire acquitter la maison Denoël. « J'ai tout souffert, tout perdu dans cette effroyable aventure d'avoir prétendu, prétentieux, faire entendre ma voix chétive et burlesque, avant que s'ouvrent les Abattoirs. On ne m'y reprendra plus [...] Si la Guerre est l'Industrie nationale des Allemands, je crois que la persécution de l'Écrivain est le vice national des Français. [...] Après tout, tout de même, il serait peut-être temps que ça, change un peu... Vous seriez bien aimable, ça serait peut-être votre très grand titre de gloire, de dire à ce Mayer qu'il me foute la paix ! Qu'il aille passer son épilepsie ailleurs ! Je me dois moi Monsieur le Président aux Lettres Françaises, au patrimoine national »... Et Céline continue de dénoncer Mayer : « Il s'en fout du Droit ! de tous les droits ! c'est que je crève qu'il veut ! c'est un Sadique »... Sous sa signature il ajoute : « né le 27 mai 1894 à Courbevoie Seine ».

Le 3. Il craint d'avoir oublié le S au prénom de Bidault, et revient sur sa dénonciation de René MAYER comme « un "adultérateur de monnaie" (tel Philippe le Bel) non ! ce n'est qu'un tripatouilleur de Devises... Le délit est moindre. On les a déjà bien oubliés tous les "5000" qu'il a fauchés ! Il peut recommencer demain (amnistie) ! Mais je vois déjà qu'il fabrique des faux poids pour les Balances de Sa Justice – oh ça c'est grave ! Il peut se permettre tout qu'il dit. Ce n'est plus Paris c'est Patisalem... [...] Et Parisgrad pour quand ? [...] Quel nouvel Offenbach nous donnera 100 ans après l'autre "La Vie Parisgradienne" ! Qu'on rigole un peu ! Il est temps ! Lui il est pas drôle le financier-justicier. Duc de Montrouge – because le fort ! et autres lieux ! Rotchild-Vendôme ! Byzance voyez-vous Mr le Président ça a duré 6 siècles ! Le tout c'est d'être un bon Byzantin et on vit bien heureux... C'est un fameux Byzantin votre Mayer de Vendôme. Ah mais pas drôle. C'est pas lui qui fera rigoler les Croisés... Vite un musicien place Vendôme ! »...

Dédicace au verso d'une reproduction annotée de *l'Illustré national* de novembre 1914 célébrant l'action héroïque du « maréchal des logis Destouches, du 12^e régiment de cuirassiers » : « A Monsieur Georges Bidault, Président du Conseil. Soyons calme, justes et courageux ! [citation du discours de Bidault] Nom de Dieu ! A la bonne vôtre ! LFCeline ».

Bibliographie : « Deux lettres inédites de Louis-Ferdinand Céline à Georges Bidault », in *Bulletin des amis de Georges Bidault*, n° 2, oct. 1988, p. 39-71, avec fac-similés et présentation de François Gibault : « Céline au Danemark », – *Lettres* (Bibl. de la Pléiade), p. 1269-1272 (lettres 50-1 et 50-2).

Provenance : Georges Bidault ; vente Artcurial, 13 décembre 2021, n° 20.



420

CIORAN ÉMIL M. (1911-1995).

DEUX CAHIERS autographes ; 2 cahiers à spirale (29,7 x 21 cm, Joseph Gibert) bleu et rouge, numérotés III et IV, de 89 (+1) et 76 feuillets la plupart recto-verso.

20 000 / 25 000

Importants cahiers de pensées et réflexions de premier jet qui nourriront *Aveux et anathèmes* (1987), mais qui sont pour la plus grande part inédites.

Écrits principalement au stylo bille bleu, avec des corrections en rouge ou vert, ces deux cahiers prennent la suite des cahiers-journal, mais toute notation chronologique a disparu. Sur la couverture du cahier III, Cioran a rayé la date d'ouverture du cahier : « Du 4 août 1980 au ». De nombreuses entrées ont été biffées, souvent en rouge, ou sont marquées en marge par des croix, ou par des S inversés, qui sont parfois aussi des points d'interrogation indiquant un doute quant à un éventuel emploi antérieur ; parfois encore Cioran pose la question « déjà ? ». Quelques rares feuillets ont été découpés pour réemploi du texte ; d'autres portent des textes collés et insérés dans le cahier. Citons les premières entrées du cahier III (les mots entre crochets ont été biffés) :

« Pas de jour sans épreuve(s) pour quiconque n'a pas la chance d'être cuirassé contre l'homme.

Ce qui fait l'intérêt de l'amitié, c'est qu'elle est une source inépuisable de déceptions, et par là de surprises fécondes dont il serait insensé de vouloir se passer.

On ne peut consoler quelqu'un qu'en allant dans le sens de son [désespoir] affliction, et cela jusqu'au point où [le désespéré] l'affligé en a assez de l'être. // Il existe une satiété non seulement des plaisirs

mais [de la du chagrin] aussi de la douleur et même du chagrin. Le malheur, quel qu'il soit, est une promotion. Et il nous flatte. Les dieux, ou les démons, [ou le destin] s'occupent donc de nous. Et si ce [ne sont n'est] ne sont pas eux, [ce sera] c'est le hasard, et ce sera toujours ça.

[S'il y a une Providence, comment a-t-elle permis les métropoles ? Seul un Monstre peut avoir voulu ce pullulement de déchus.]

Les obsédés et les dilettantes ».

On trouve dans ces deux cahiers quantité de pensées et d'aphorismes que Cioran reprendra dans les six chapitres des *Aveux et anathèmes*, généralement marqués d'une croix rouge, ici dans leur version primitive, souvent déjà surchargée de corrections qui cisèlent et mettent au point l'aphorisme. Ainsi on trouve dans le cahier III une première version très corrigée de la réflexion sur Joseph de Maistre du chapitre *Face aux instants*, et dans le cahier IV une version très corrigée du propos liminaire des *Aveux et anathèmes*. Citons ici dans le cahier III la version primitive, très différente du texte définitif, de la pensée sur les *Variations Goldberg* (chapitre *Face aux instants*) : « Les *Variations Goldberg* m'[ont] ayant [tellement] remué au-delà du supportable j'ai ressenti le besoin de sortir et de me promener. Soleil général. Au Luxembourg, j'ai fermé les yeux et me suis abandonné à l'écho qu'a suscité en moi cette musique "superessentielle" (pour parler comme les mystiques). Plus rien n'existait, sinon une plénitude sans contenu qui est la seule manière de concevoir Dieu ou ce qui en tient lieu ».

"SANTO-SOSPIR"
 ST JEAN CAP-FERRAT
 251-28

Noël
 1951

Ma très chère
 Coco.

J'ai traversé Paris comme
 une flèche de sauvage. Si ce Paris ne
 t'avait pas retrouvée il me
 déplairait beaucoup. Mais ma

tendresse fidèle ne te quitte Jamais.

Je t'aime

Jean
 X

421

COCTEAU JEAN (1889-1963).

2 L.A.S « Jean », 1926-1950, à COCO CHANEL ; 1 page grand in-fol., et 1 page in-4 à en-tête de « *Santo-Sospir* » St Jean Cap Ferrat (tampon de la collection Serge Lifar).

10 000 / 15 000 €

Témoignages de son amitié pour Coco Chanel, avec une lettre illustrée d'un grand dessin.

12 juin 1926. « à ma chère Coco avec ma tendresse et ma reconnaissance profondes »... « *Santo-Sospir* » « Noël 1950. Ma très chère Coco. J'ai traversé Paris comme une flèche de sauvage. Si ce Paris ne t'avait pas retrouvé il me déplairait beaucoup. Mais ma tendresse fidèle ne te quitte JAMAIS. Je t'aime Jean ». Il a encadré le mot « jamais ». La lettre est illustrée d'un grand profil aux crayons de couleur sur l'ensemble de la page, de sorte que l'écriture s'adapte comme un calligramme à ce dessin.

Provenance : collection Serge LIFAR (son tampon sur la 2^e lettre, vente Genève, 13 mars 2002).

422

COCTEAU JEAN (1889-1963).

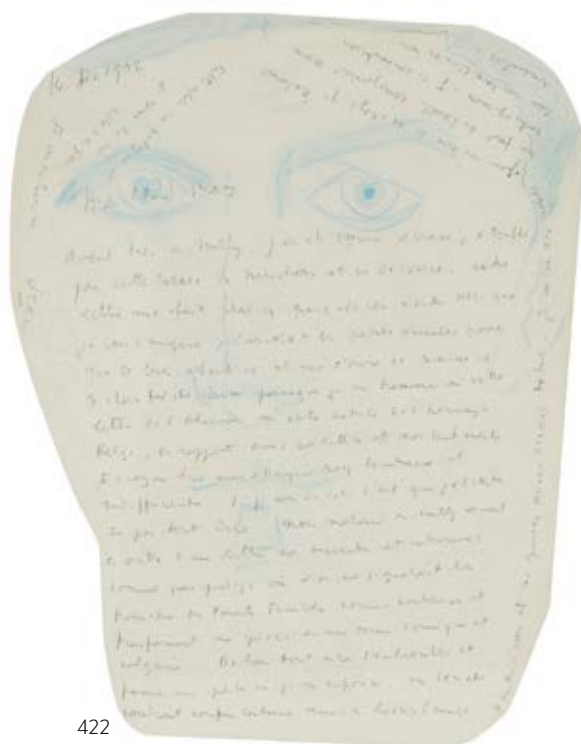
L.A.S. « Jean » avec DESSIN, 16 décembre 1952, à Mary HOECK ; 1 page in-4 (environ 27,5 x 21 cm) découpée en forme de visage avec dessin original au crayon bleu, au stylo bille bleu (légèrement passé) ; encadrée.

1 000 / 1 500 €

Belle lettre illustrée à sa traductrice anglaise.

La lettre est découpée en forme de visage, dont la bouche, le nez, les yeux (les pupilles en forme de cœur), les cheveux, sont dessinés au crayon bleu.

« Avant hier, à Milly j'ai été comme écrasé, étouffé par cette salade de traductions et de désordre ». La lettre de Mary le réconforte, « survolant les petites querelles pour que le bien aboutisse ». Dans ses articles, il croyait « lire une étrangère assez lointaine et indifférente », et on lui avait signalé « la traduction des *Parents Terribles* comme honteuse et transformant ma pièce en une œuvre comique et vulgaire ». Il lui demande conseil au sujet de futures traductions...



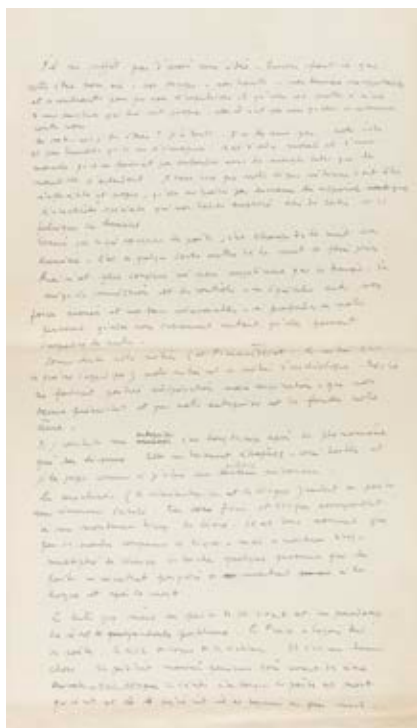
422

423

COCTEAU JEAN (1889-1963).

MANUSCRIT autographe signé « Jean », [1954] ; 1 page et demie grand in-fol. (260 x 460 mm) à l'encre noire, sur deux feuillets, signé au dos du 1^{er} feuillet, avec cette indication au verso du 2^e feuillet : « Pour le disque ».

1 000 / 1 500 €

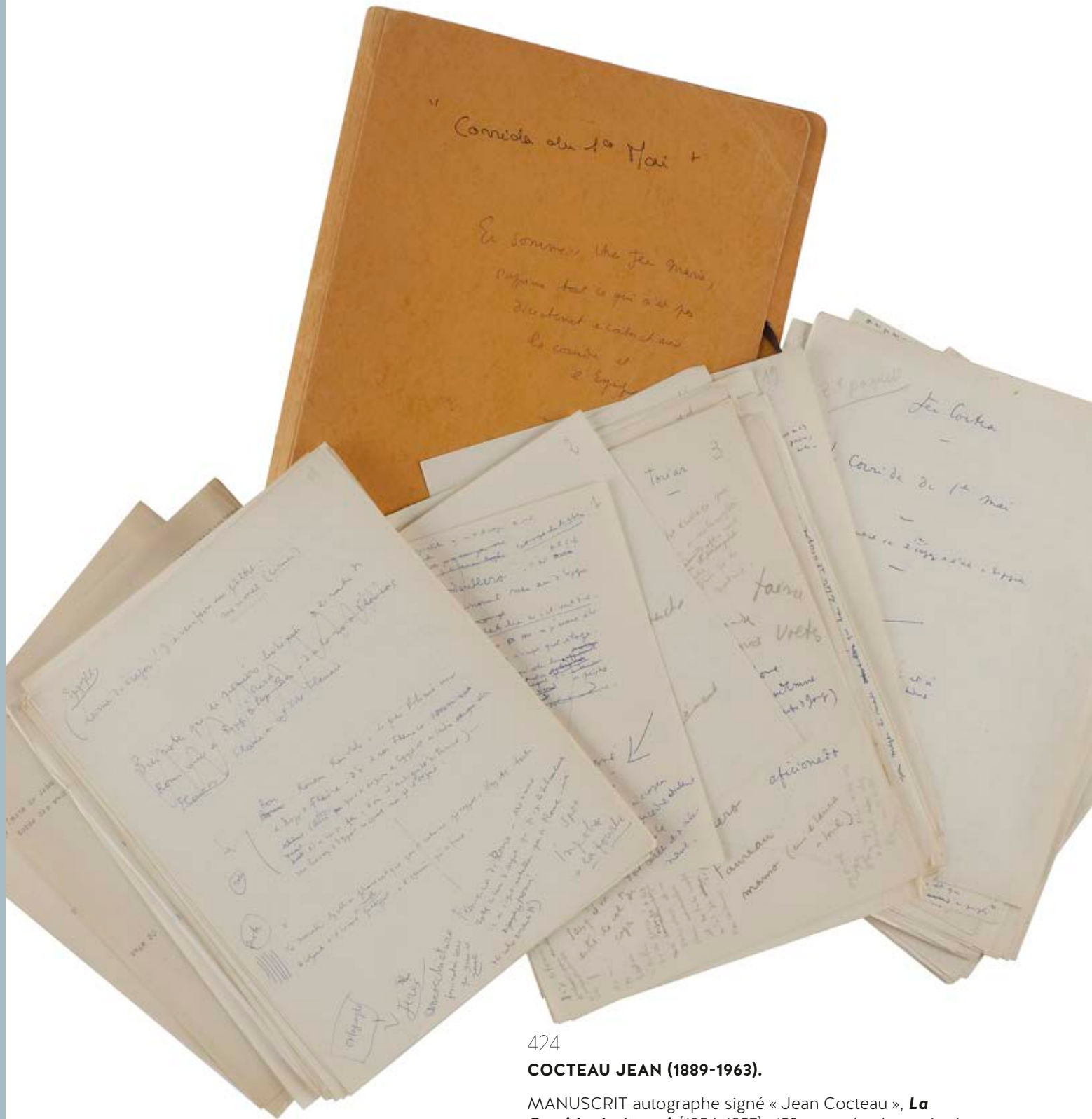


423

Réflexions sur l'inspiration poétique.

Ce texte était destiné à accompagner la sortie du disque vinyle 25 cm *Poèmes de Jean Cocteau dits par l'auteur*, édité par Pathé-Marconi en 1954. Cocteau y lisait plusieurs de ses œuvres, dont *L'Ange Heurtebise*, un poème sur Manolete et des extraits de son théâtre.

« Il ne suffit pas d'avoir une idée. Encore faut-il que cette idée nous aie – nous occupe – nous hante – nous devienne insupportable et encombrante pour que nous l'expulsions et qu'elle se mette à vivre d'une existence qui lui soit propre ». Le rôle du poète est « d'ordre moral [...] Écrire, en ce qui concerne le poète, c'est changer de la nuit en lumière. C'est en quelque sorte mettre de la nuit en plein jour. Rien n'est plus complexe ni plus mystérieux que ce travail. [...] Somme toute notre métier (et PICASSO me disait : Le métier c'est ce qui ne s'apprend pas) notre métier est un métier d'archéologue. Puisqu'il ne faudrait pas dire inspiration mais expiration – que nos œuvres préexistent et que notre entreprise est de fouiller notre âme ». Le cinématographe et le disque, par leur grand tirage, multiplient pour le poète « les chances de toucher quelques personnes que le poète ne rencontrait pas jadis ou rencontrait à la longue et après sa mort. La lutte que mène le poète de son vivant est un paradoxe car il est posthume. La France a toujours tué ses poètes. La liste est longue de ses victimes. Et c'est une bonne chose. Un poète doit mourir plusieurs fois avant de vivre. En vérité, c'est lorsque le poète est mort qu'il vit et s'il vit il est toujours un peu mort. C'est pourquoi sa lutte est si rude. L'œuvre qui le mange et qui veut se débarrasser de lui est la plus forte. Elle exige l'aide d'un plus faible et elle le méprise »... Etc.



424

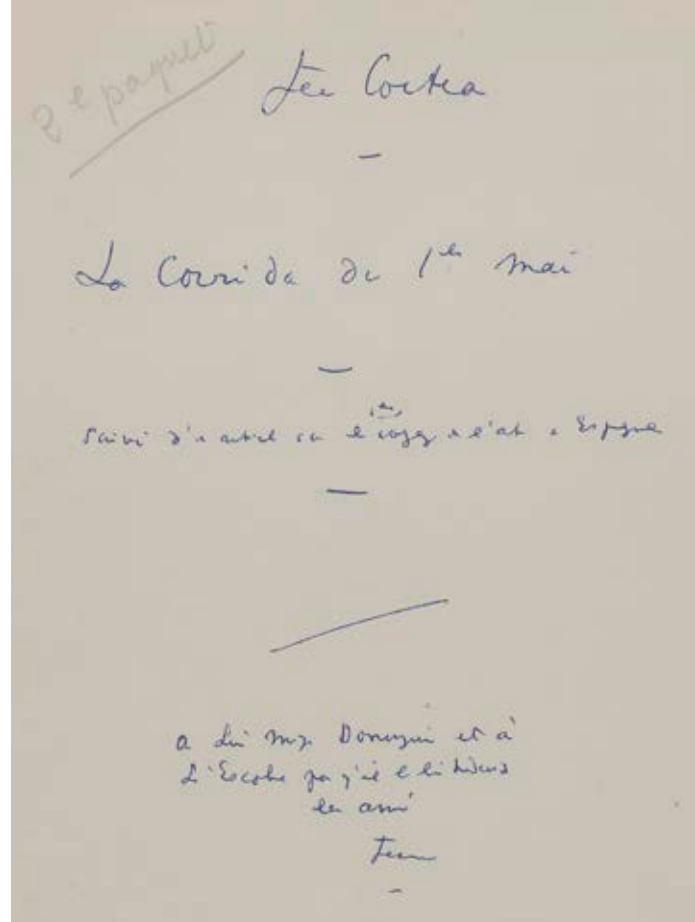
COCTEAU JEAN (1889-1963).

MANUSCRIT autographe signé « Jean Cocteau », **La Corrida du 1^{er} mai**, [1954-1957] ; 152 pages la plupart in-4, plus dactylographies.

20 000 / 25 000 €

Important manuscrit comprenant l'ensemble des notes de premier jet et brouillons dans lesquels Cocteau, aidé de Jean-Marie Magnan, puisera pour en extraire la version définitive de **La Corrida du premier mai**, qui représente environ un tiers de la totalité de ce manuscrit.

La Corrida du premier mai a paru chez Bernard Grasset en 1957, avec des dessins de l'auteur.



« Publié en 1957, ce bref ouvrage dédié “à Luis Miguel Dominguin et à Luis Escobar pour qu’il le lui traduise”, fut inspiré à Jean Cocteau par la découverte de l’Espagne où il se rendit pour la première fois au cours de l’été 1953 et où il devait revenir plusieurs fois jusqu’à sa mort, et particulièrement par un événement survenu le 1^{er} mai 1954 : assistant à une corrida aux arènes de Séville, Cocteau se vit dédier par Damaso Gomez son taureau. De ce moment, la montera, la toque noire du matador sur les genoux, le poète “devint le spectacle auquel il assistait” – le choc éprouvé alors fut si violent que Cocteau se demande s’il n’est pas à l’origine du premier infarctus du myocarde dont il fut victime un mois plus tard. Cocteau comprit alors le secret de ces noces entre la “Dame blanche” (la Mort), représentée par le taureau, son “ambassadeur”, et le torero, en ce combat où l’homme devient la bête afin de la comprendre, et réciproquement, où l’homme et la bête changent alternativement de rôle et de sexe. Ainsi la corrida jusqu’alors extérieure s’incorporait-elle à sa mythologie personnelle, et même la représentait. Dès lors, Jean Cocteau comprit l’Espagne et l’aima avec respect, avec passion. Cet essai sur l’Espagne comprend en outre : *Hommage à Manolete* (trois poèmes, le dernier en prose) ; *Notes sur un premier voyage en Espagne*, datées de juillet 1954 » (Jacques Brosse). Cocteau y ajoutera une *Lettre d’adieu à Federico [Garcia Lorca]*, et *L’Improvisation de Rome*, transcription d’une causerie sur Picasso, enregistrée au magnétophone par les organisateurs de l’exposition Picasso à Rome en 1953.

Tous ces feuillets sont réunis dans une chemise cartonnée orange à élastiques, portant de la main de Carole Weisweiler le titre « *Corrida du 1^{er} Mai* » et, de celle de Jean Cocteau, la mention suivante : « En somme, cher Jean-Marie, supprimer tout ce qui n’est pas en contact avec la corrida et l’Espagne. Jean ».

Comme ce manuscrit en porte témoignage, *La Corrida du premier mai* fut l’une des œuvres de Cocteau dont il eut le plus difficulté à venir à bout. Né du choc éprouvé à la corrida du 1^{er} mai 1954 (une note donne la date exacte du 30 avril, mais le 1^{er} mai fait un meilleur

titre !), le livre se donne pour ambition de « fixer les modifications de la conscience obtenue chez un Français par cette drogue du peuple d’Espagne : la corrida ». Cocteau prend aussitôt des notes relatives à l’art tauromachique, à l’âme du peuple espagnol, à Séville, refusant tout pittoresque facile ; il veut plonger au cœur de ce qu’est l’essence de la corrida, dont il souligne la dimension tragique et sexuelle.

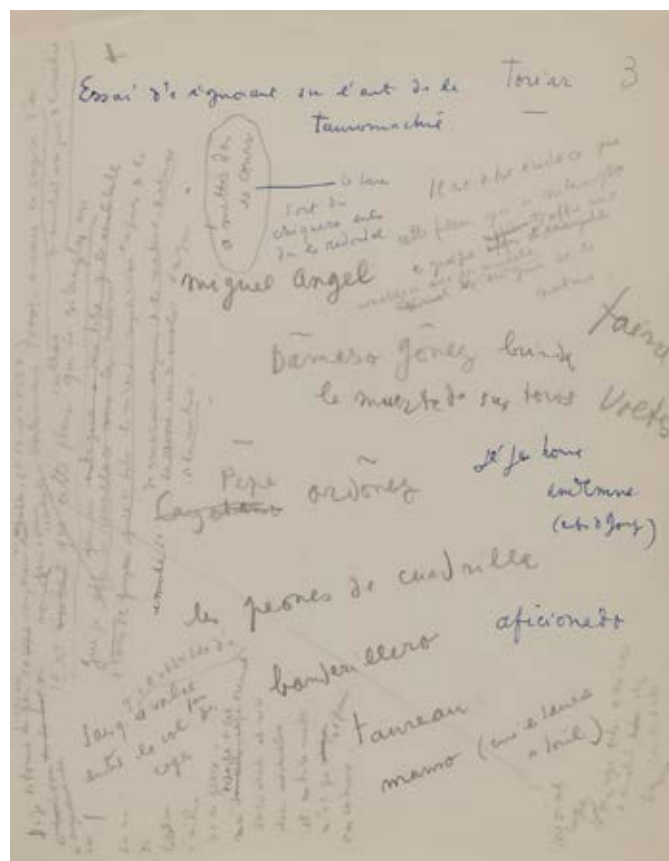
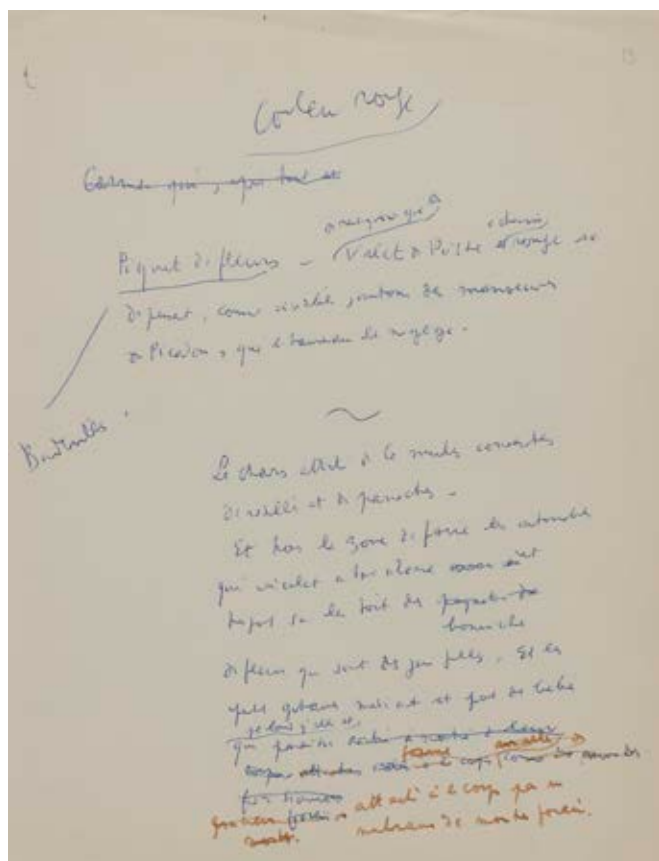
Ces textes d’une exceptionnelle densité occupent généralement un ou deux feuillets, et Cocteau avait sans doute pour ambition de les fondre en un texte continu. Mais en juin, de retour à la villa *Santo Sospir* de son amie Francine Weisweiler, il est frappé d’un infarctus et ne peut travailler de façon suivie. Il continue à prendre des notes, mais s’avère incapable de les ordonner.

Ce n’est que deux ans plus tard, au début d’octobre 1956, qu’il envoie ces pages accumulées à son jeune ami Jean-Marie MAGNAN, à charge pour lui de relier ces notes éparées et « reconstituer la bête » ; celui-ci, né en 1929 et poète lui-même, était originaire d’Arles, habitué des arènes, et avait fait la connaissance de Cocteau par l’intermédiaire de Lucien Clergue.

Le présent manuscrit permet de prendre la mesure de l’immense « travail à la Champollion » (lettre du 17 octobre) qu’il a accompli. Il a tenté de dégager une unité thématique de ces pages qu’il a regroupées en plusieurs ensembles, numérotées et décryptées. Cocteau lui rendra d’ailleurs hommage à la fin du livre en évoquant ces « notes illisibles », dont Magnan a su tirer le texte, organisant le texte extrait de ces dossiers souvent à l’état d’ébauches, comme le montrent les formats de papier différents, l’emploi du stylo bille alternant avec le crayon, le caractère parfois fragmentaire. L’ordonnancement se fit sous le contrôle du poète, qui a adopté ou modifié les suggestions proposées par son déchiffreur.

Afin de donner plus d’unité au texte, d’importants passages ont été supprimés, notamment des réflexions sur la science moderne et la parascience, où Cocteau oppose Paracelse et les sciences occultes au cartésianisme. De toutes ces réflexions ne subsisteront que deux pages dans la version imprimée.

.../...

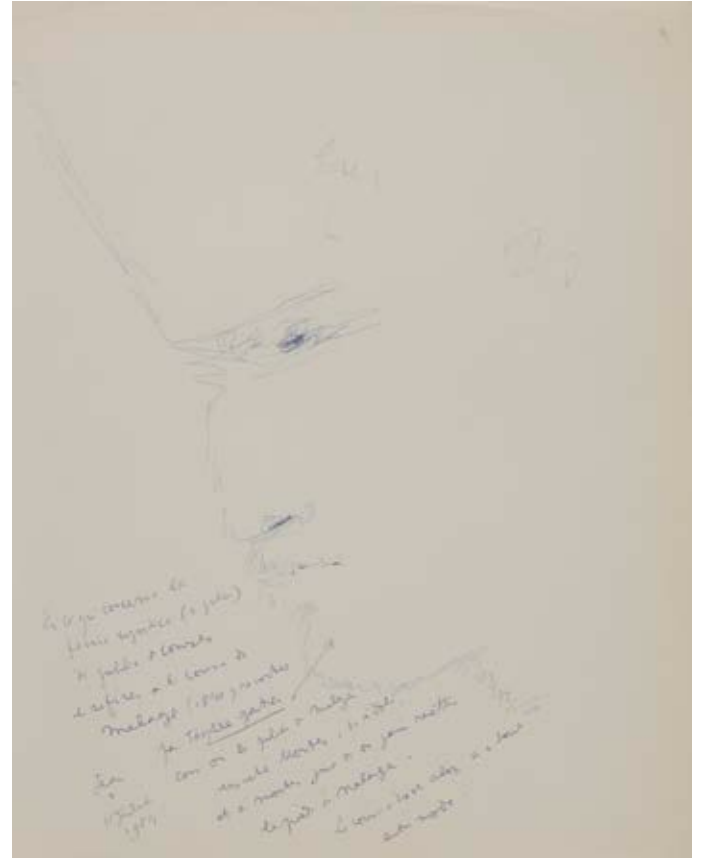
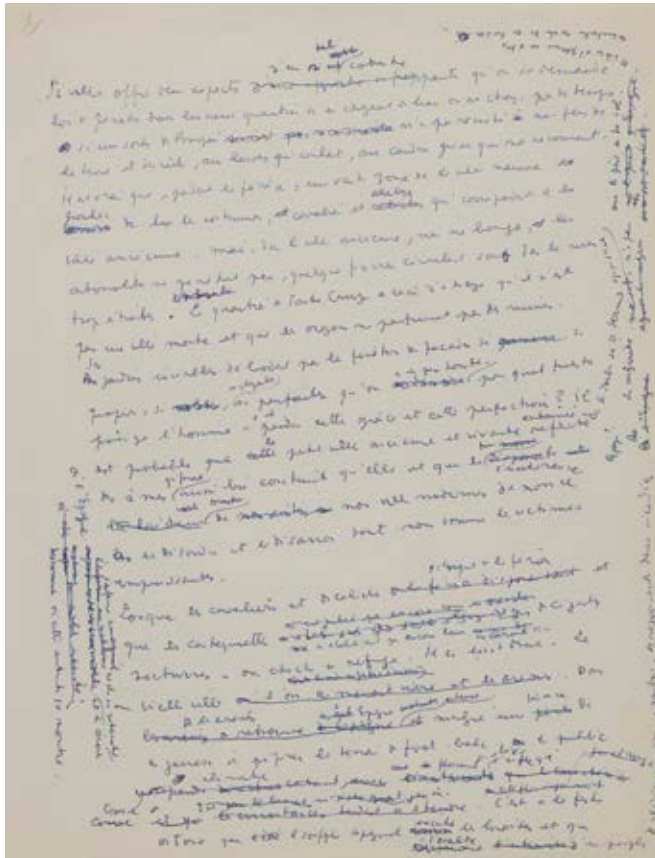


.../...

Les ensembles ici présentés sont évidemment très touffus, plus développés que le texte final. Un même thème se développe en de nombreuses variations, avec des richesses qui n'ont pu être exploitées. Ainsi cette phrase de la version imprimée : « Le taureau doit donc être considéré comme un ambassadeur de la mort » apparaît comme un concentré de ce développement : « J'en arrive à cette conclusion que la grandeur des arènes vient de ce que le dialogue final est entre l'homme et la mort, que le taureau n'est que délégué par elle et que c'est elle qui porte un masque noir et des cornes, que c'est entre son ambassadeur et le torero que se déroule le dernier acte du drame. » Parmi les passages écartés, citons cette réflexion : « Un examen de conscience honnête obligerait le spectateur de course à s'avouer qu'il n'irait pas aux arènes sans que le danger de mort y règne. » Ces différents ensembles, écrits en tous sens, raturés, sont donc une mine de passages inédits et de fulgurantes d'une saisissante beauté, dans leur désordre même et leur état brut. Nous présentons brièvement les différents ensembles du dossier tels qu'ils nous sont parvenus, en en citant les débuts et quelques brefs passages.

* « Épigraphe. Larmes de dragon ! J'en veux faire un philtre. Mérimée (*Carmen*) ». 21 pages sur 19 ff in-4 et 3 ff in-8 principalement sur papier filigrané *Paris Renage* (comme la plus grande partie du manuscrit, nous ne le signalerons plus), au stylo-bille bleu, à l'encre marron et à la mine de plomb. La page chiffrée 9 comporte un **dessin** au stylo-bille bleu (profil de Théophile Gautier), signé et daté du 11 juillet 1954. On y trouve notamment le début du texte : « D'avoir passé tant de feux verts et de feux rouges que je feignais de ne pas voir j'ai rencontré un vrai feu rouge. Une crise cardiaque m'immobilise encore et je retrouve l'ébauche d'un texte rapporté d'Espagne après une longue halte, une longue interdiction de lire et d'écrire. Je me demande si les arènes de Séville et les courses dangereuses que nous y vîmes ne

sont pas à l'origine de la crise dont je viens d'être victime et si le sang que je reprochais aux spectateurs de ne pas saigner par les pores de la peau ne se coagulait pas en ma personne et ne prouvait pas, par un phénomène interne, une participation émotive sur les signes de laquelle je me trompais »... Suivent des notes sur l'Espagne, Séville, Théophile Gautier, etc. Transcription dactylographiée jointe (12 ff in-4). * « Rien ne m'apparaît alors plus drôle que ces voisins de cirque et la certitude d'être le veau d'or – une mesure idéale – faite à "l'image de Dieu" au point qu'au lieu de dire que telle chose est plus grande qu'eux et telle autre plus petite – diront de la plus petite qu'elle est naine et de la plus grande qu'elle est atteinte de gigantisme »... 10 pages in-4 (chiffrées 1 à 10) au crayon noir, au recto des feuillets. Transcription dactylographiée jointe (4 ff in-4). * « Le "banderillero" – c'est de la sorte que me surnomment mes amis d'Espagne. Celui qui plante bien ce qu'il veut dire. De ce surnom j'avoue être fier que de n'importe quel éloge »... Sur une page rassemblant des noms de toreros et des termes tauromachiques, ce projet de titre : « Essai d'un ignorant sur l'art de la tauromachie ». Plus loin, ce développement : « J'estime que la corrida reste le spectacle populaire le plus noble dans une époque où les manifestations sportives tendent à perdre toute noblesse par suite des exigences publicitaires et des intrigues qui les pervertissent. Le sang et la mort empêchent la corrida de descendre au médiocre »... 19 pages sur 16 ff in-4 et 3 ff in-8, au stylo-bille bleu et quelques notes au crayon. * « On a plus de peine dans les partis, à vivre avec ceux qui en sont qu'à agir contre ceux qui y sont opposés. Cardinal de Retz. [...] Hoerbiger (gigantisme et catastrophe périodique par les lunes) rapproché de nous par le livre de Denis Saurat. *L'Atlantide et le règne des géants* doit être connu de toute personne qui ne se livre pas à la paresse des apparences et trouve dans le vertigineux du Cosmos un remède à l'absurde orgueil des hommes »... À la fin, notes sur l'Espagne. 18 pages sur 13 ff in-4 et 3 ff in-8, principalement au stylo-bille bleu, et



au crayon. Transcription dactylographiée jointe (6 ff in-4).

* « Rien n'était plus confortable que de ranger d'un côté les phénomènes de l'espace et de l'autre ceux du temps, de n'en point concevoir le mariage et les perspectives que ce mariage organisait dont nous sommes perpétuellement les dupes. [...] Peut-être les affectionnés auront-ils pour moi l'indulgence du philosophe, mathématicien, physicien et parapsychicien de chez nous lorsqu'ils constatent que je me mêle de ce qui ne regardait jadis que les spécialistes. Et ne suis-je pas un spécialiste, que dis-je un virtuose du violon d'Ingres ? »... 19 pages sur 17 ff in-4 et 2 ff in-8 au stylo-bille bleu. Transcription dactylographiée jointe (6 ff in-4). Dans un feuillet plié servant de chemise, avec cette note de Cocteau : « Tâcher avec cela de faire le Préambule, après-coup, avec l'épigraphie de Platon Socrate ».

* « Messieurs Ma présence parmi vous n'a d'excuse que si l'on admet celle à la Salpêtrière de quelque concierge tirant du vide même de sa pensée un avantage à mettre en œuvre un de ces pouvoirs exceptionnels qu'une pensée trop active étouffe »... 3 pages in-4 sur 3 ff, au stylo-bille bleu. Transcription dactyl. partielle jointe (2 pp.).

* Ensemble précédé d'une page de titre : « Jean Cocteau / La Corrida du 1^{er} mai / suivi d'un article sur le 1^{er} voyage de l'auteur en Espagne », avec la dédicace : « à Luis Miguel Dominguin et à Luis Escobar pour qu'il le lui traduise leur ami Jean » (notée par Jean-Marie Magnan « 2^e paquet »). Le manuscrit commence par une évocation de Séville : « Séville offre deux aspects d'un tel contraste qu'on se demande, quand on pénètre dans les vieux quartiers si en changeant de lieu, on ne change pas de temps, si une sorte de Pompeï n'a pas résisté aux feux de la terre et du ciel, aux laves qui coulent, aux cendres grises qui nous recouvrent »... 33 pages sur 25 ff. in-4 et 8 ff in-8, au stylo-bille bleu avec quelques notes au crayon ; le f. 11 présente des notes au verso. Transcription dactylographiée correspondant partiellement au manuscrit, annotée par J.-M. Magnan : « Echec d'1^{ère} tentative de mise en ordre faite par quelque ami de J. Cocteau ».

* Notes sur l'Espagne, difficulté et hésitation de l'auteur à l'aborder : « Plusieurs mois que j'hésite, les honneurs et l'âge accablant un corps aveugle qui se croit encore jeune et s'émerveille d'une si glorieuse anarchie... l'Espagne ! Cette jeune vieille, un poing sur la hanche à moins que le bras ne s'éveille et serpente et fasse au dessus de la tête le geste de recoiffer un vieux rêve et ce fer à repasser de l'Escorial entre les mains de cette atroce blanchisseuse »... 5 pages in-4. Plus le tapuscrit corrigé de la main de Cocteau (4 ff in-4).

* Tapuscrit corrigé, avec de nombreuses corrections autographes de Cocteau, et la page de titre calligraphiée par Magnan : « Jean Cocteau / l'objet témoin ou la corrida du premier mai » ; sur cette page, Cocteau a noté l'adresse de Jean-Marie Magnan en Arles, avec ce mot : « Très cher Jean-Marie, vous avez fait un prodige, pêché cela dans mes poubelles. Encore un coup de votre crochet, encore un rayon de votre lanterne et le prodige deviendra miracle. Jean ». Ces 36 pages in-4, abondamment corrigées, représentent la version quasi définitive du texte, avec près de 250 mots ou passages raturés, corrigés ou ajoutés.

* « Notes sur la tauromachie. La haine est absente d'une corrida. C'est un drame d'amour. Je l'avais mal compris jusqu'à la course du 30 Avril de Séville »... 14 pages autographes de formats divers, dont un plan ; plus un tapuscrit corrigé de 13 pages, avec 4 pages in-4 autographes ajoutées. Plus quelques feuillets dactyl. joints.

* *Hommage à Manoleta*. 6 pages in-4, double carbone du manuscrit avec 3 corrections autographes : plus la dactylographie du poème Linares avec corrections (1 p. in-4).

Bibliographie : Jean Cocteau, *Correspondance avec Jean-Marie Magnan* (Belfond, 1981).

COCTEAU JEAN (1889-1963).

L.A.S. « Jean Cocteau », Milly 1^{er} novembre 1962, [à Henry de MONTHERLANT] ; 1 page in-4.

300 / 400 €

À propos de la réception de Montherlant à l'Académie française.

[Montherlant, élu le 24 mars 1960, sera reçu le 20 juin 1963, en séance restreinte de commission de lecture, par égard pour son agoraphobie]. « Ne vous inquiétez pas de l'Académie – c'est un phantasme et si vous voulez vous rendre compte que rien ne change lisez le livre du duc de La Force *En marge de l'Académie* [...] La seule chose étrange c'est qu'on soit sous cette coupole qui refusait Chateaubriand Hugo Vigny Balzac et recevait des gens que ni vous ni moi ne connaissons et n'aurions voulu connaître. Ils vous veulent et vous auront coûté que coûte. Résignez-vous »...



425



426

COLETTE (1873-1954).

4 L.A.S. « Colette », Paris et Saint-Tropez mars-décembre 1928, à Marguerite MORENO ; 12 pages in-4, la plupart sur papier bleu à ses adresses, et une carte oblong in-12, enveloppes.

1 500 / 2 000 €

Belles lettres à sa grande amie de toujours, évoquant son travail sur *La Seconde*.

[Paris 25 mars]. Elle explique son silence, ayant été occupée par les visites régulières de sa fille, « miraculeusement aimable, dans le sens le plus amoureux du mot "aimable", et je m'en réjouis et je ne lui conteste plus rien. Elle me fait des cadeaux, et cherche des portraits de fruits et de fleurs pour moi. Quelle charmante créature ! ». À

propos de son travail en cours : « Mon prochain roman ? Page 57. Je stagne. Quand viens-tu à Paris ? Tu sais que nous finirons par aller en Allemagne. Les assauts se renouvellent, mon éditeur allemand est prêt à donner de l'argent au directeur de la Renaissance-théâtre pour que l'affaire devienne possible. On réclame Poirer, *la Vagabonde*, *Chéri*, et une conférence »... *La Treille Muscate*, Saint-Tropez [17 avril]. Sur *La Seconde*, qui porte alors encore pour titre *Le Double* : « Je ne jouerai pas à l'Apollo cette saison. Mes engagements sont pris : je donne à Pierre Brisson – si Dieu le permet – mon prochain roman le 15 juin au plus tard. Ce que ça représente de travail, si je réussis... J'ai 80 pages, ici. C'est énorme. Depuis hier soir, je sais que je dois sans retard en démolir 40, si je ne veux pas que ce roman tourne au plat feuillet. [...] Pour la contraction de *Chéri* je prendrais, si je le faisais une grande tape sur la gueule, et je ne l'aurais pas volée. Je peux, si l'occasion s'offre, pour *Chéri*, mais aucune autre chérisserie. Plaise au hasard que je rejoue encore *Chéri* avec toi ! Je n'imagine ni la pièce, ni moi, sans toi. Écrire autre chose, je ne peux pas »... Puis à propos de *La Naissance du jour* : « Tu es gentille de me parler de mon livre. Je n'ai aucune nouvelle de lui par les Flammarion »... [Paris 14 juin]. « Il n'y a qu'un mois de juin dans l'année. Ma chère créature, c'est bien assez. Les personnes sont frénétiques. Elles ont l'air de combler, d'un coup, l'abîme des obligations. Après, disent-elles, ou sur le coup (j'en dis autant). Donc, ma vie est frivole et inutile, et j'ai sommeil ». Elle partira pour Saint-Tropez avec sa fille en juillet... Quelques nouvelles de couples d'amis communs, puis de la chienne bull qu'elle a achetée : « Seize mois, caille, merveilleuse en tous points, 1^{er} prix de l'exposition. [...] J'avais commandé, pour la vigne qui est le long de la route, une clôture de briques ajourées, qui devait retenir l'eau des pluies et tamiser la poussière. Que c'est simple ! La vigne se passera de clôture et j'achète la chienne-bull. Elle se nomme Souci ou Soussi »... [Houyet 31 décembre]. Carte de vœux (motif fleuri brodé) depuis le Château d'Ardenne en Belgique où elle s'est retirée pour terminer *La Seconde* : « Que mon travail m'ennuie ! Hier, neuf heures de travail, - avant-hier sept heures, - quel joli métier que celui d'écrivain ! Mais je veux finir »... *Lettres à Marguerite Moreno*, p. 161, 166, 173, 189.

Répondre le Mercredi 21 Février 1839.
Conférence avec Colomb, sur l'étrange
conduite de Lamela.

Je me suis présenté chez vous, Monsieur, mais on ne
se rencontre jamais à Paris sans rendez vous. Voilà pourquoi
j'ose espérer que vous voudrez bien venir dîner chez
moi jeudi 22 février avec quelques amis, qui sont aussi
les vôtres. Le bonheur de vous entendre causer ^{est} trop
rare pour moi, et je chercherai toujours les occasions de
me procurer un plaisir que je me flatte d'apprécier
ce qu'il vaut.

Mille assurances nouvelles de mes très
chers sentiments.

A. de Custine.

Paris le Samedi.

427

CUSTINE ASTOLPHE DE (1790-1857).

L.A.S. « A. de Custine, « Paris ce samedi » [17 février 1838], à STENDHAL, avec note autographe de Stendhal ; 1 page petit in-4.

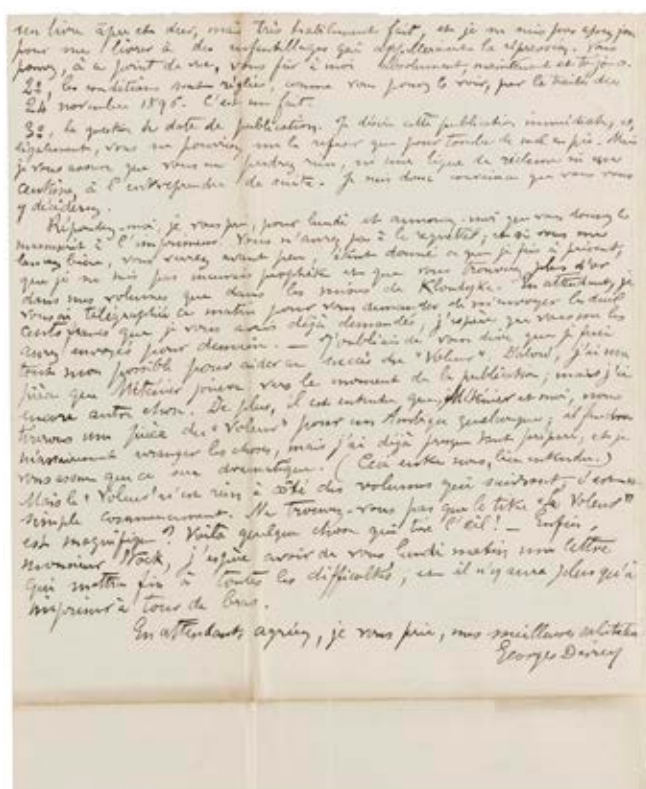
2 000 / 2 500 €

Jolie lettre du marquis de Custine à Stendhal, qui l'a annotée.

« Je me suis présenté chez vous, Monsieur, mais on ne se rencontre jamais à Paris sans rendez vous. Voilà pourquoi j'ose espérer que vous voudrez bien venir dîner chez moi jeudi 22 février avec quelques amis, qui sont aussi les vôtres. Le bonheur de vous entendre causer est trop rare pour moi, et je chercherai toujours les occasions de me procurer un plaisir que je me flatte d'apprécier ce qu'il vaut »...

STENDHAL a noté en haut de la lettre : « Répondu le Mercredi 21 Février. Conférence avec Colomb sur l'étrange conduite de Lamela » [Lamela désigne Ambroise Dupont, qui va éditer *La Chartreuse de Parme*].

Stendhal, *Correspondance générale*, t. VI, p. 117 (n° 2850).



428

428

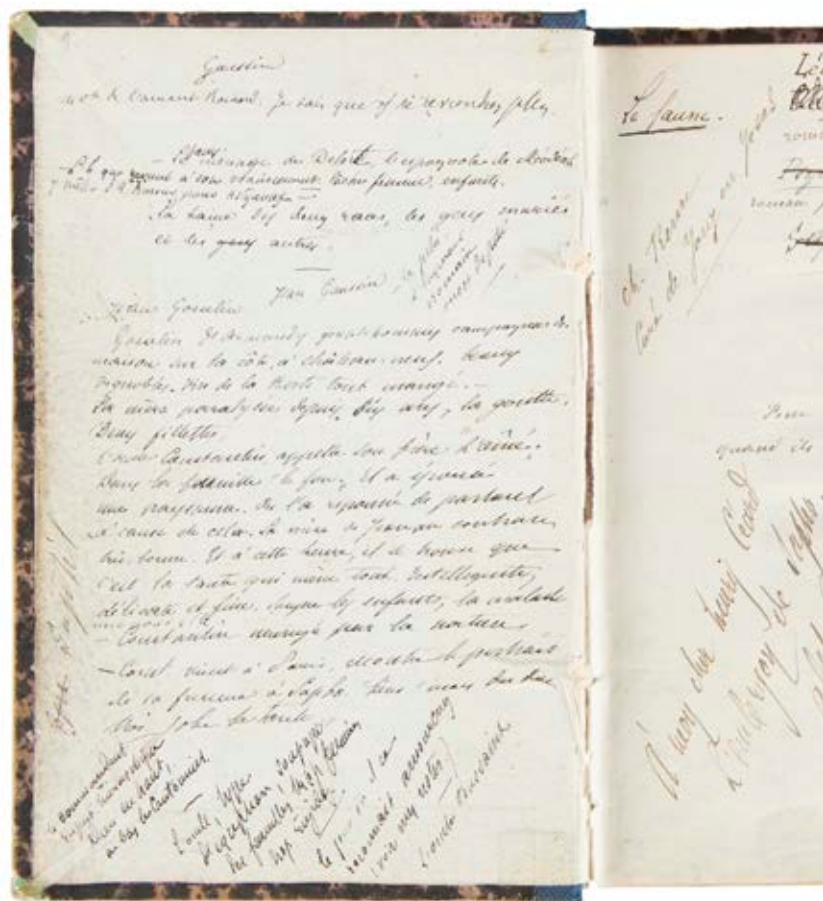
DARIEN GEORGES (1862-1921).

L.A.S. « Georges Darien », Londres 1^{er} octobre 1897, à
Pierre-Victor STOCK ; 4 pages petit in-4 (trace d'onglet).

1 000 / 1 200 €

Importante lettre à son éditeur, fixant les conditions de publication de son roman *Le Voleur*, qui sera adapté au cinéma par Louis Malle.

« Je n'ai jamais douté de vous, mais sans doute me suis-je trompé sur les gens qui ont accès auprès de vous [...]. Le principal est que vous ne teniez aucun compte des opinions des autres sur moi. Je ne cherche ni à vous tromper, ni à essayer de vous passer de mauvaise copie pour de la bonne ; je ne demande qu'une chose : c'est que nous puissions faire des affaires [...] Je n'éprouve aucun embarras [...] à déclarer que *Le Voleur* est un livre remarquable ; je le pense et je n'ai pas de fausse modestie. Mais c'est surtout un livre remarquable quant à ses possibilités de vente. [...] Voyez-vous comme j'ai placé, par-ci par-là, d'adroites amorces pour des romans subséquents ? »... Il pense avoir réuni dans ce livre tous les éléments du succès, ainsi que dans les suivants : « Ce sera de plus en plus fort. En deux ans, si je suis bien secondé, je puis certainement arriver à avoir la plus grosse vente de Paris et à réduire le succès des Zolas et des Daudets à des proportions infimes »... Darien compte sur son éditeur pour un « lancement habile » : « peut-être pourrai-je vous indiquer de quelle façon on procède ici et en Amérique. Il y a bien des choses en prendre là, je crois »... Quant aux conditions de publication, il n'y a selon lui rien à débattre car celles qui étaient stipulées dans le contrat signé pour *Biribi* devaient être applicables au prochain roman : « Je vous ai envoyé mon manuscrit sur la foi de ce contrat et nous nous y tiendrons, je le préfère. [...] Du reste, je n'aurais pas



429

accepté de conditions inférieures à celles qui y figurent ». Seule reste à déterminer la question de la date de parution, qu'il souhaite immédiate, ne pouvant imaginer que le succès d'un livre publié en automne soit amoindri « par les déballages du jour de l'an ». Selon lui, ce n'est pas la critique qui fait vendre un livre, mais les chroniqueurs et surtout la publicité orale, qui « ne s'arrête pas devant les étalages de fin décembre »... Son manuscrit sera fin prêt le 25 octobre au plus tard, et il renonce à la correction si elle doit représenter une trop grosse perte de temps : « Les libraires ne renverront pas le livre s'il se vend bien, et il se vendra bien, j'en suis sûr. - Je ne puis pas, absolument pas, remettre la publication à février, c'est pour moi une question vitale. [...] Cette publication est une condition *sine qua non* de la réussite de projets que je suis sur le point de réaliser ». Il ne peut lui donner davantage de détails. Il le prie de croire qu'il ne met là aucune mauvaise volonté et que les désagréments éventuellement causés par cette parution précoce seront compensés par la publication de son prochain roman dès avril. Par ailleurs le contrat signé engageait l'éditeur à faire paraître le livre dans les trois mois suivant la remise du manuscrit... Il termine en listant à nouveau les trois points principaux de sa lettre et lui annonce d'ores et déjà un projet d'adaptation « dramatique » du *Voleur*...

DAUDET ALPHONSE (1840-1897).

4 L.A.S. « Alph. Daudet » et 1 L.S. « A. Daudet », 1887-1894 ; 3 demi-pages in-8, et 2 pages in-12 avec adresse (télégrammes).

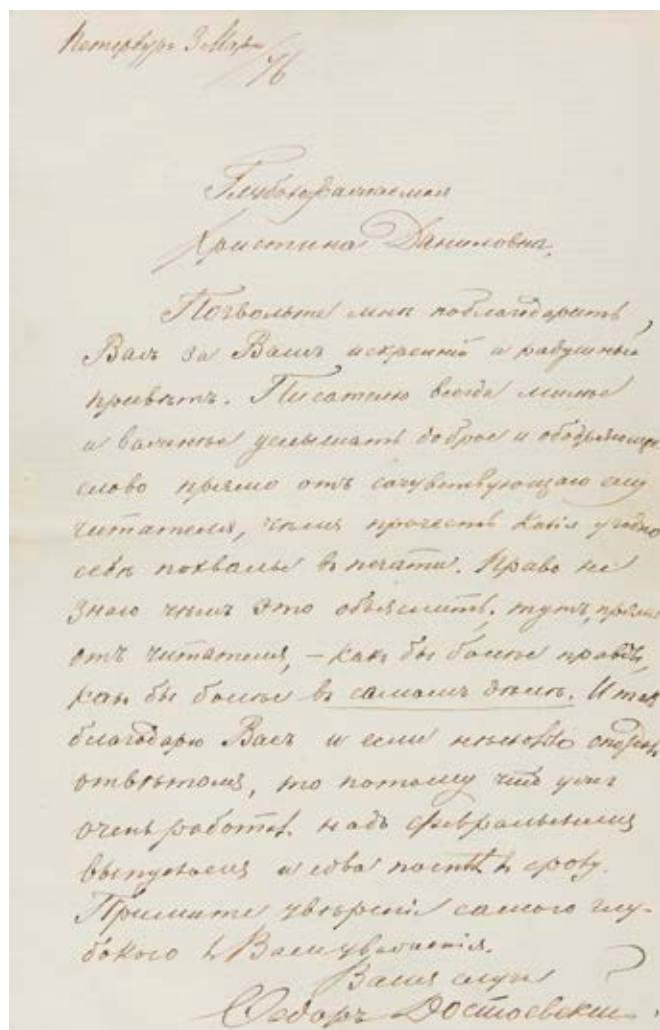
400 / 500 €

À Philippe GILLE. [Décembre 1887] : « Merci pour tout ce que tu fais d'aimable à mon petit bouquin, et compliments au critique pour l'ingénieuse et spirituelle coda de son article. Ça n'est décidément pas bête d'avoir de l'esprit ». [Juillet 1888], remerciant pour la « note excellente » sur son *Immortel*. Lundi [août 1888] : « Si tu n'as rien de trop pressé, viens déjeuner avec moi. Je vais partir pour le sinistre Lamalou »... [14 novembre 1894] (lettre écrite par son secrétaire Jules Ebner), pour un article au sujet du livre de Batisto BONNET [Vido d'enfant] : « Ma préface ou présentation te donnera tous les détails sur l'homme. Ce que je peux te dire c'est que le second volume de la série qui paraîtra dans quelques mois sous le titre *Le Valet de ferme* est encore plus beau que celui-ci. En somme, c'est un grand poète en prose, une âme d'enfant et un très brave homme. Si tu touches à la question sociale dans ton article, dis que le soleil et la vie au grand air sont les vraies conditions du bonheur »...



430

10 novembre 1889, à Francis MAGNARD. « J'ai voulu attendre jusqu'au 15 pour lire la critique de BRUNETIÈRE. Deux jours pour la confection de la chose ; je serai prêt à vous livrer mon article le 15 »...



431

431

DOSTOIEVSKI FIODOR (1821-1881).

L.A.S. « Fiodor Dostoievski », Pétersbourg 3 mars 1876, à Khristina Danilovna ALTCHÉVSKAIA ; 1 page in-8 ; en russe ; dans une chemise toilée beige sous emboîtement demi-marquain brun.

4 000 / 5 000 €

Belle et rare lettre à une lectrice de son Journal d'un écrivain.

[Khristina Danilovna ALTCHÉVSKAIA (1841-1920), pédagogue à l'école du dimanche pour filles de Kharkov, et collaboratrice du recueil *Que faire lire au peuple*, lectrice assidue de la revue de Dostoievski *Journal d'un écrivain*, avait été enthousiasmée par le conte *Le petit garçon à l'arbre de Noël du Christ* (livraison de janvier 1876), selon elle, avec peut-être *Le paysan Mareï* (livraison de février), le chef-d'œuvre du *Journal d'un écrivain* ; elle l'a écrit à Dostoievski dont elle apprécie surtout, outre son art de romancier, l'homme « au cœur sensible, l'âme toujours prête à compatir ». Elle a publié cette lettre dans ses mémoires, *Pensé et vécu*, en 1912.]

« Très estimée Khristina Danilovna, Permettez-moi de vous remercier pour vos salutations cordiales et sincères. Il est toujours plus plaisant et plus important pour un écrivain d'entendre de bonnes paroles revigorantes d'un lecteur sympathisant que de lire toutes sortes de louanges dans la presse. Vrai, je ne sais comment l'expliquer : ici, venant directement du lecteur, cela vous semble receler plus de vérité, cela vous semble plus pour de bon. Donc, je vous remercie et, si j'ai quelque peu tardé à répondre, c'est que j'ai vraiment beaucoup travaillé sur la livraison de février et tout juste bouclé à temps »...

Correspondance (Bartillat), t. 3, p. 329 (n° 609).

DROUET JULIETTE (1806-1883).

L.A.S. « Juliette », « 16 août dimanche après midi » [1846], à Victor HUGO ; 4 pages in-4 sur papier bleuté.

700 / 800 €**Amusante lettre d'amour et de reproches.**

« Je suis très fâchée contre vous, mon Toto, parce que vous vous êtes enfui comme un voleur ou comme un homme qui n'aime pas, ce qui est synonyme, sans me donner le temps de vous baiser et vous dire adieu. Je ne suis pas contente du tout. Si j'avais su cela je vous aurais forcé à vous empiffrer d'artichauts à la barigoule, une autre fois je ne serai pas si bête et je vous ferai avaler de l'ail plein votre gueule [...] Baisez-moi en attendant gros monstre et dépêchez-vous de m'apporter votre paletot à arranger. Je vous préviens que je veux être plus d'un mois en voyage ou sans cela je pousse d'affreux cris tout le long de la route et dans les diverses auberges [...] Je n'ai déjà pas tant d'occasion de bonheur pour me rogner la moitié de ma pauvre petite joie annuelle. Je vous préviens que cela ne sera pas que cela peut pas être quand même le bon dieu serait mort & enterré. Aussi apprêtez vous à ne revenir que deux mois au plus tôt après le jour de notre départ de Paris. Taisez vous vieux scélérat vous n'avez pas la parole [...] Mais je vous aime, je vous aime, je vous aime. Juliette ».



432

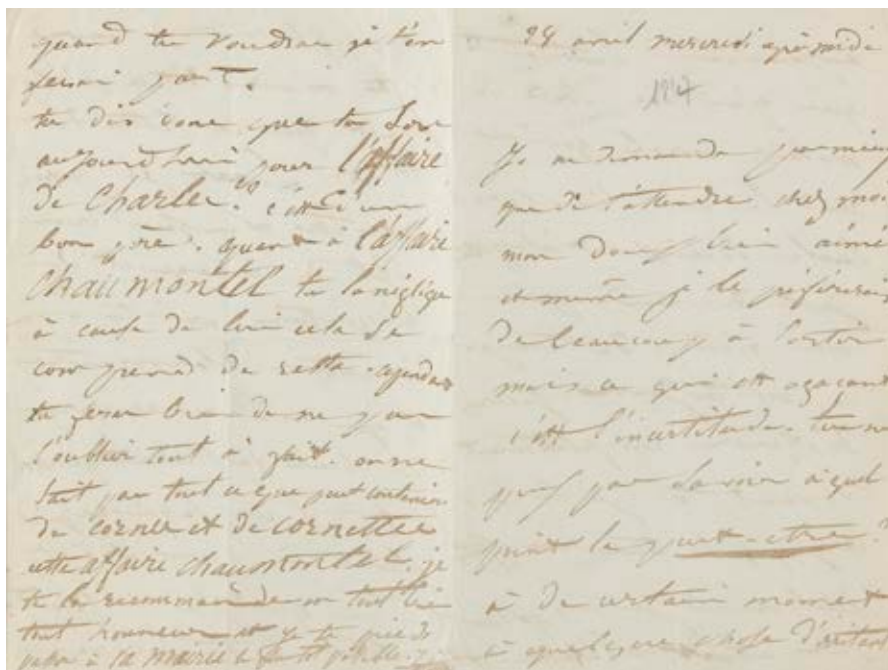
433

DROUET JULIETTE (1806-1883).

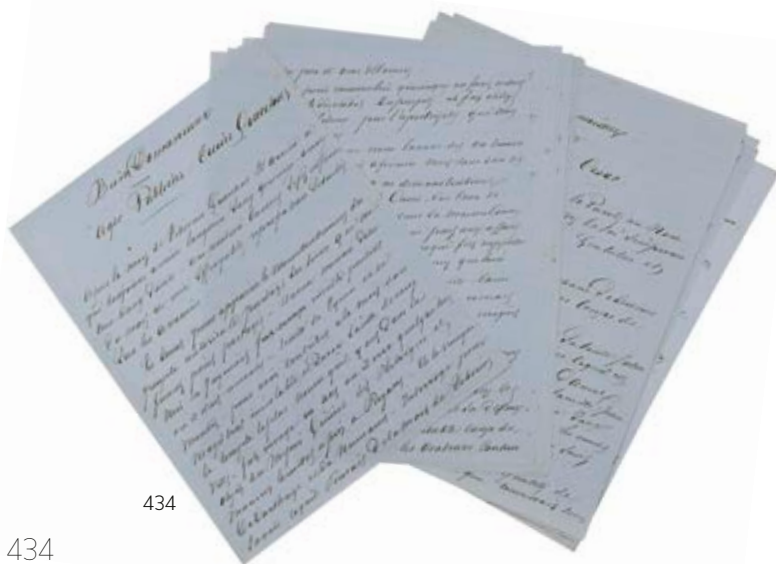
L.A.S. « Juliette », 28 avril [1847], à Victor HUGO ; 4 pages in-8.

700 / 800 €**Lettre un peu triste de Juliette Drouet qui se sent délaissée.**

« Je ne demande pas mieux que de t'attendre chez moi, mon doux bien aimé, et même je le préférerais à sortir. Mais ce qui est agaçant, c'est l'incertitude. Tu ne peux pas savoir à quel point le peut-être ? à de certain moment a quelque chose d'irritant. Aujourd'hui surtout que j'ai une sorte de malaise moral qui me rend la vie sédentaire seule odieusement insupportable. Je te demande pardon, mon Victor, de t'occuper de moi toujours. Je devrais m'effacer complètement devant toi, je le sais, et j'y fais tous mes efforts. Seulement je n'y parviens pas autant qu'il faudrait et que je le voudrais. [...] tu es d'une discrétion alarmante et qui n'annonce rien de bien rassurant pour moi. Enfin, il en sera ce qu'il plaira à Dieu et à toi. Tu sais que j'ai un grand couteau à ton service, quand tu voudras je t'en ferai part », allusion aux liens qu'il peut trancher. Hugo doit s'occuper de « l'affaire de Charles [la liaison de son fils Charles avec Alice Ozi]. C'est d'un bon père. Quant à l'affaire CHAUMONTEL tu la négliges à cause de lui, cela se comprend de reste. Cependant tu ferais bien de ne pas l'oublier tout à fait. On ne sait pas tout ce que peut contenir de cornu et de cornette cette affaire Chaumontel. Je te la recommande en tout bien tout honneur et je te prie de passer à la mairie le plus tôt possible »... [« L'affaire Chaumontel » est évoquée par Balzac dans les *Petites misères de la vie conjugale* : pour justifier ses absences du domicile conjugal, Adolphe invente cette « affaire Chaumontel » dont il doit s'occuper.]



433



434

434

DUMAS PÈRE ALEXANDRE (1802-1870).

2 MANUSCRITS autographes signés « Alex Dumas », **Biens domaniaux...**, [Naples juin 1862] ; 10 pages in-4 chaque sur papier bleu.

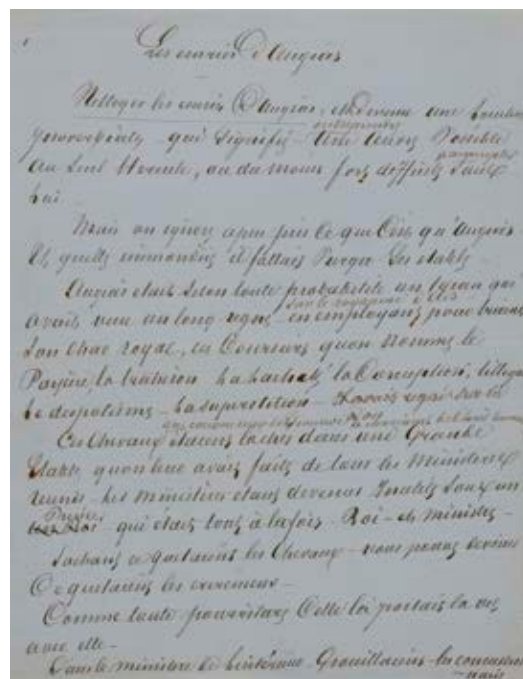
1 000 / 1 500 €

Deux articles historiques sur l'Antiquité.

[Ces articles sont parus en italien dans *L'Indipendente*, journal napolitain et garibaldien d'Alexandre Dumas, et semblent inédits en français (*L'Indipendente*, 2^e année, n^{os} 35 et 38, 27 juin et 1^{er} juillet 1862, textes datés de la veille dans le journal) : *Beni demaniali*. – *Antichità*. – *Ager publicus*. *Caio Gracco* et *Cesare*. Ils font partie d'une série de sept articles consacrés aux biens domaniaux (*Beni demaniali*) publiés entre le 26 juin et le 4 juillet 1862. Les *Ager Publicus* dont il s'agit ici sont les terres annexées lors de la conquête de l'Italie et qui faisaient partie du domaine national, enjeu important dans la politique agricole romaine.]

Ager Publicus. Caius Gracchus. Caius GRACCHUS, succédant comme tribun à son frère assassiné, fit ses débuts en public par « un véritable coup de foudre pour les riches. Tous les orateurs contemporains étaient vaincus par cet enfant ouvrant la bouche pour la première fois et chacun comprit qu'il n'avait essayé ses forces que pour se rendre [compte] de ce qu'il pouvait faire [...]. Le peuple aussi le comprit et il cessa de presser le Sénat d'exécuter la loi agraire, pensant qu'un jour viendrait où Caius réclamerait lui-même son exécution »... En effet, Caius poursuivit « le travail social de son frère » : ventes de blé à bas prix ; distribution de terres ; établissement de colonies ; affermage ; emploi des pauvres à des travaux publics, etc. Mais son absence à Carthage ouvre une lutte pour le pouvoir, amène la confrontation entre aristocrates et plébéiens, la mort de Caius (détails macabres) et trois mille hommes. « Ainsi périt le dernier des Gracques frappé de la main des nobles. Mais en expirant il jeta une poignée de poussière sanglante contre le ciel. De cette poussière naquit Marius »...

Antiquités. Ager Publicus. César. Beau portrait de CÉSAR, neveu de Marius et gendre de Cinna, proscriit par Sylla, etc. Dumas retrace son ascension : intendant de la Via Appia, édile, grand pontife, préteur en Espagne, consul. « À peine consul il attaqua à son tour la grande question de la loi agraire », et « avec les 20 000 talens – les 39,000,000 de francs de Mithridate que Pompée vainqueur du Pont venait de verser au Trésor, il achetait à l'amiable des terres qu'il distribuait au peuple. Pompée et Crassus appuient César. Caton et Bibulus l'attaquent. Pendant toute une journée on lutte au Forum. Caton et Bibulus vaincus sont forcés de se retirer au milieu des huées. La loi passe. C'est tout ce que voulait César – que lui importe quelles lois appliquées. Ne faut-il pas qu'à l'aide de sa popularité il neutralise les gens de Pompée et la richesse de Crassus »...



435

435

DUMAS PÈRE ALEXANDRE (1802-1870).

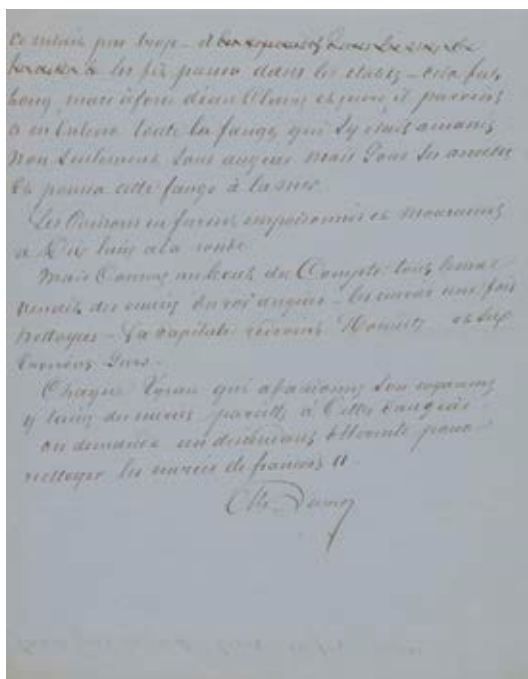
MANUSCRIT autographe signé « Alex Dumas », **Les Écuries d'Augias**, [Naples 28 juillet 1862] ; 6 pages in-4 sur papier bleu.

1 500 / 2 000 €

Violente attaque contre François II, roi des Deux-Siciles, et appel à Garibaldi.

Cet article parut en italien sous le titre *La Stalla d'Augia* dans *L'Indipendente*, journal napolitain et garibaldien d'Alexandre Dumas (2^e année, n^o 61, 30 juillet 1862, chronique datée du 28 juillet) ; il semble inédit en français. Le manuscrit présente des ratures, corrections et additions.

Dumas retrace ici l'histoire du roi Augias, tyran qui employa « pour traîner son char royal, ces coursiers qu'on nomme le parjure, la trahison, la lâcheté, la corruption, l'illégalité, le despotisme, la superstition. Ces chevaux qui comme ceux de Diomède se nourrissent de chair humaine étaient lâchés dans une grande étable, qu'on leur avait faite de tous les ministères réunis, les ministères étant devenus inutiles sous un prince qui était tout à la fois – Roi – et ministres. Sachant ce qu'étaient les chevaux, vous pouvez deviner ce qu'étaient les excréments »... Chacun des ministères se caractérise par ses propres faiblesses ou crimes ; le débordement de la pourriture gagne la population et se communique... Et d'achever par un appel déguisé à GARIBALDI : « Mais comme au bout du compte tout le mal venait des écuries du roi Augias, les écuries une fois nettoyées, la capitale redevint honnête et ses environs sûrs. Chaque tyran qui abandonne son royaume y laisse des écuries pareilles à celles d'Augias. On demande un descendant d'Hercule pour nettoyer les écuries de François II »...



435

436

DUMAS PÈRE ALEXANDRE (1802-1870).

MANUSCRIT autographe signé « Alex Dumas » et « D'Artagnan », **À propos de la colère de M^r de Girardin. D'Artagnan à ses lecteurs**, précédé d'une lettre ouverte à Émile de GIRARDIN, [novembre 1866] ; 6 pages in-4 sur papier bleu, découpées en 17 bandes pour la composition (sans manques ; marques au crayon bleu de l'imprimeur, et note jointe pour l'imprimerie).

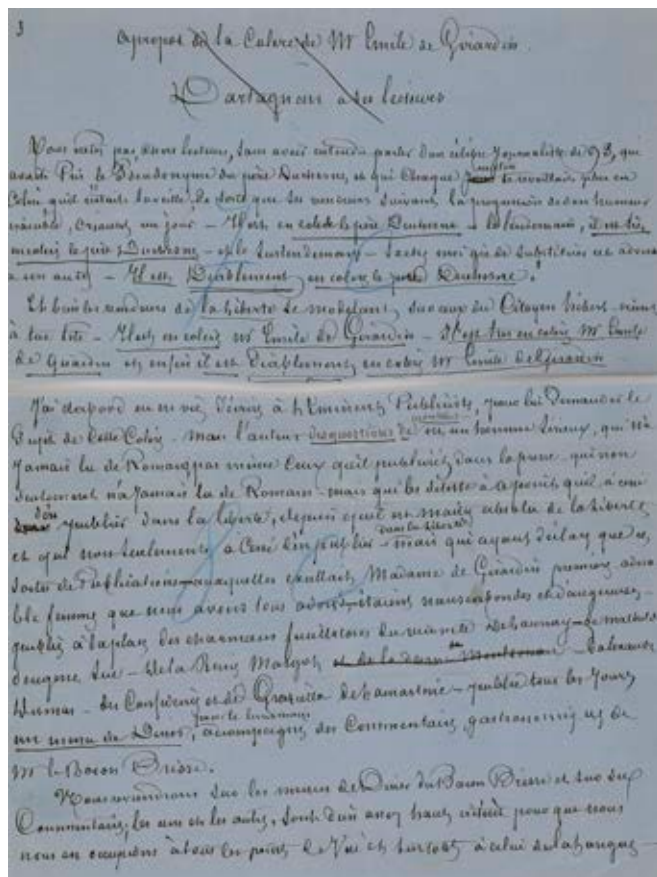
3 000 / 4 000 €

Article de polémique avec Émile de Girardin pour son journal Le Mousquetaire, avec double signature de Dumas et de son héros D'Artagnan.

L'article a paru dans le premier numéro de la nouvelle série du journal *Le Mousquetaire* (18 novembre 1866).

Émile de GIRARDIN s'est mis dans une position si étrange vis-à-vis de la presse littéraire, « que vous appelez la petite presse, et qui si l'on compte ses abonnés pourrait bien être la grande presse », que Dumas se sent appelé à prendre position, comme jadis à l'égard de GARIBALDI, après la bataille de l'Aspromonte : il a dit « Je suis contre Garibaldi », et il dit maintenant « Je suis contre Mr Émile de Girardin ». Il rappelle cependant les événements de leur amitié de trente ans, où Dumas a toujours été aux côtés de Girardin : le duel avec Armand Carrel, l'émeute des ouvriers typographes criant Mort à Girardin, l'incarcération de Girardin après les journées de Juin, et trois grands deuils... Il cède la plume à D'Artagnan.

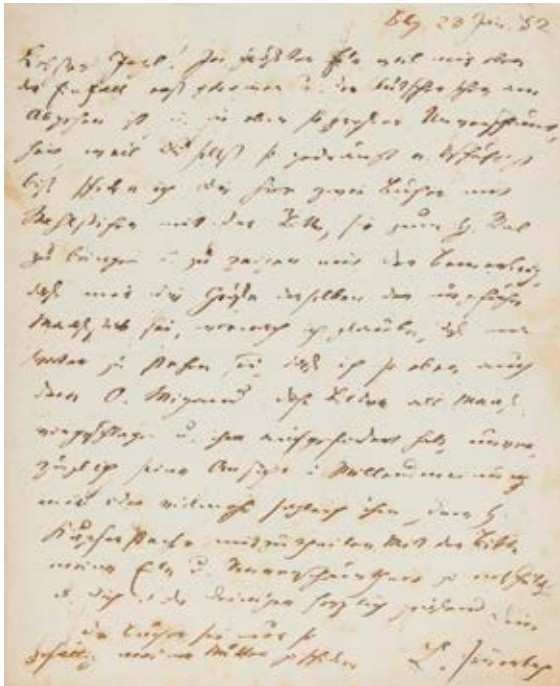
Sous ce pseudonyme de D'ARTAGNAN, il compare les colères du rédacteur de *La Liberté* à celles du « père Duchesne » de 93. Il souligne le peu de goût de Girardin pour le roman, et souligne que, depuis qu'il est maître de *La Liberté*, il a remplacé les « charmans feuilletons



436

du vicomte de Launay » (Delphine de Girardin), *La Reine Margot*, *les Confidences* ou *Graziella* de Lamartine, par un menu de dîner commenté par le baron BRISSÉ, qui parle « le français de cuisine ». Il voulait « écrire à l'éminent publiciste pour lui demander les motifs de cette colère, mais je me suis rappelé que n'ayant pas lu *Les trois Mousquetaires*, mon nom lui serait parfaitement inconnu »... Il suppose que la cause des colères de Girardin contre la presse littéraire est son ambition politique trompée : « jamais il n'a été et probablement jamais ne sera ministre. Tant que l'auteur de *Lady Tartuffe*, du *Lorgnon*, de *La joie fait peur* et de *Madeleine* vécut, la gloire littéraire de sa femme suffit à M^r de Girardin – et en effet elle en avait pour deux, ainsi que de l'esprit – M^r de Girardin n'était pas le roi, mais il était le mari de la reine et se contentait de cette position »... Mais Mme de Girardin morte, la solitude et le silence gagnèrent le veuf. « Il vit que c'était la littérature et non la politique qui avait peuplé la maison de poètes de romanciers d'hommes d'esprit. Il se dit je vais faire de la littérature »... Il prit la plume et écrivit sur un cahier de papier le titre de *La Fille du millionnaire*, puis il répéta l'opération, « et il alla ainsi, tant qu'il eut du papier ; quand il n'en eut plus, il écrivit le mot fin. La pièce n'était pas faite mais le cahier était fini ! Il faut rendre justice à M^r de Girardin – ou à ses amis nous ne savons pas à qui le mérite en revient – mais *La Fille du millionnaire* ne fut pas jouée »...

On joint 3 L.A.S. à un caricaturiste (1 page in-8 à son chiffre chaque). Il autorise de « faire ma charge en Centaure mais avant l'enlèvement de Déjanire ». 17 avril [1867], au sujet de l'affaire de ses photographies par LIÉBERT avec sa maîtresse Adah Menken : « Après l'animosité de journaux contre moi, animosité que j'ignorais et que j'ai été étonné de voir éclater avec tant d'ensemble et d'acharnement, je vous prierai de remettre ma charge à plus tard. Je fais un procès à M. Lieber, et je ne veux rien faire qui lui donne raison contre moi »... *Vendredi*, pour un rendez-vous.



437

437

FEUERBACH LUDWIG (1804-1872).

L.A.S., B[ruckber]g 23 janvier 1852, à son ami Josef SCHIBICH ; 1 page petit in-4 (légères rousseurs) ; en allemand.

700 / 800 €

Lettre inédite au sujet de la préparation de l'édition des écrits de son père.

[Le philosophe matérialiste Ludwig Feuerbach était le quatrième fils du criminaliste Anselm von FEUERBACH (1775-1833), qui s'était notamment occupé de l'affaire Kaspar Hauser ; il s'agit ici de l'édition de sa biographie et de ses écrits, *Anselm Ritter von Feuerbach's ... Leben und Wirken aus seinen ungebrachten Briefen und Tagebüchern, Vorträgen und Denkschriften veröffentlicht von seinem Sohne Ludwig Feuerbach* (Leipzig, Otto Wigand, 1852), avec son portrait gravé en frontispice.

« Liebster Josef! In größter Eile weil mir eben der Einfall erst gekommen und der Kutscher schon am Abfahren ist und in eben so großer Unverschämtheit, weil Du selbst so gedrückt und beschäftigt bist schicke ich Dir hier zwei Bücher mit Stahlstichen mit der Bitte, sie zum H. Raab zu bringen und zu zeigen mit der Bemerkung, daß mir die Größe derselben der ungefähre Maaßstab sei, wonach ich glaube, daß mein Vater zu stechen sei, daß ich so eben auch dem O. Wigand diese Bilder als Maaß vorschlage und ihn aufgefordert habe, unsere, zugleich seine Ansicht und Willensmeinung mir oder vielmehr sogleich ihm, dem H. Kupferstecher mitzutheilen... »
Il lui écrit juste un mot rapide car une idée lui vient à l'instant alors qu'il s'apprête à prendre la route. Il sait Josef lui-même très occupé ; aussi lui envoie-t-il deux livres avec des gravures sur acier avec la prière de les apporter à M. Raab et de les lui montrer en précisant qu'il souhaite que la taille soit la même que cette échelle approximative. Il pense que son père serait piqué de savoir qu'il propose ces images à Otto Wigand comme modèle ; il l'invite à communiquer immédiatement au graveur sur cuivre dans le même temps ses instructions...

438

FEYDEAU ERNEST (1821-1873).

MANUSCRIT autographe, [*La Comtesse de Châlis, ou les Mœurs du jour*], 1867 ; 160 pages in-fol montées sur onglets, reliure de l'époque maroquin janséniste rouge, dos à 6 nerfs, dentelle intérieure (Belz-Niédrée ; reliure un peu frottée).

5 000 / 7 000 €

Manuscrit de travail complet de ce roman.

Ce roman à grand succès fut donné en prime, en novembre 1867, par le journal *La Liberté*, puis publié en décembre en librairie par Michel Lévy frères. Le 13 décembre, Flaubert félicite ainsi Feydeau : « Je suis enchanté. [...] C'est lesté et bien fait et amusant et vrai. Par ci par là des mots exquis. La comtesse de Châlis m'excite démesurément, moi qui ai comme elle "la plus inconcevable des dépravations". Ce qui me plaît là-dedans, c'est le sentiment de la *Modernité* ». Et le 15 décembre, il écrit à son ami Duplan : « l'artiste Feydeau a un vrai succès avec *La Comtesse de Châlis* ».

De l'aveu de l'auteur, *La Comtesse de Châlis* fit « un bruit du diable ainsi que de beaucoup d'autres choses », car on croyait y reconnaître beaucoup de personnages de la haute société contemporaine. Ce récit à la première personne raconte l'aventure de Charles Kérouan, fils d'une excellente famille, qui devient professeur d'histoire. Il rencontre la comtesse de Châlis avec son amant le prince Titiane. La comtesse le charge de récupérer des lettres compromettantes et son portrait ; après le départ du prince, Charles devient l'amant de la comtesse. Puis il quitte l'enseignement, perd au jeu, sombre dans la misère. Le comte de Châlis le retrouve et l'engage comme précepteur de ses enfants, mais le charge aussi d'espionner sa femme. Charles surprend une scène sado-masochiste où la comtesse se fait battre par Titiane. Il provoque en duel Titiane, qui le blesse ; il quitte alors Paris et se réfugie chez son père. Il apprendra que plus tard que le comte de Châlis, excédé de la conduite scandaleuse de sa femme, la surprit au lit se livrant à la débauche entre Florence et Titiane, étrangla Titiane, et fit interner la comtesse dans la maison de santé du Docteur Blanche. Avant de mourir, le comte écrit à Charles en le chargeant, pour expier son adultère, de raconter sans en rien atténuer la triste histoire dont il fut le témoin.

Le manuscrit, daté à la fin « Trouville 15 octobre 1867 », est écrit sur de grandes feuilles de papier réglé à l'encre brune ou bleue. Il est complet, bien que paginé de 2 à 160. Il est **surchargé de ratures et corrections**, avec des passages biffés, de nombreuses additions dans les marges, et d'importantes nouvelles rédactions collées sur la version primitive.

I.

me nomme Charles
Héronum, je

avant de prendre

une
presque exceptionnelle
pour un jeune homme
de vingt deux ans,
provenir, je l'avoue,
beaucoup plus
au hasard.

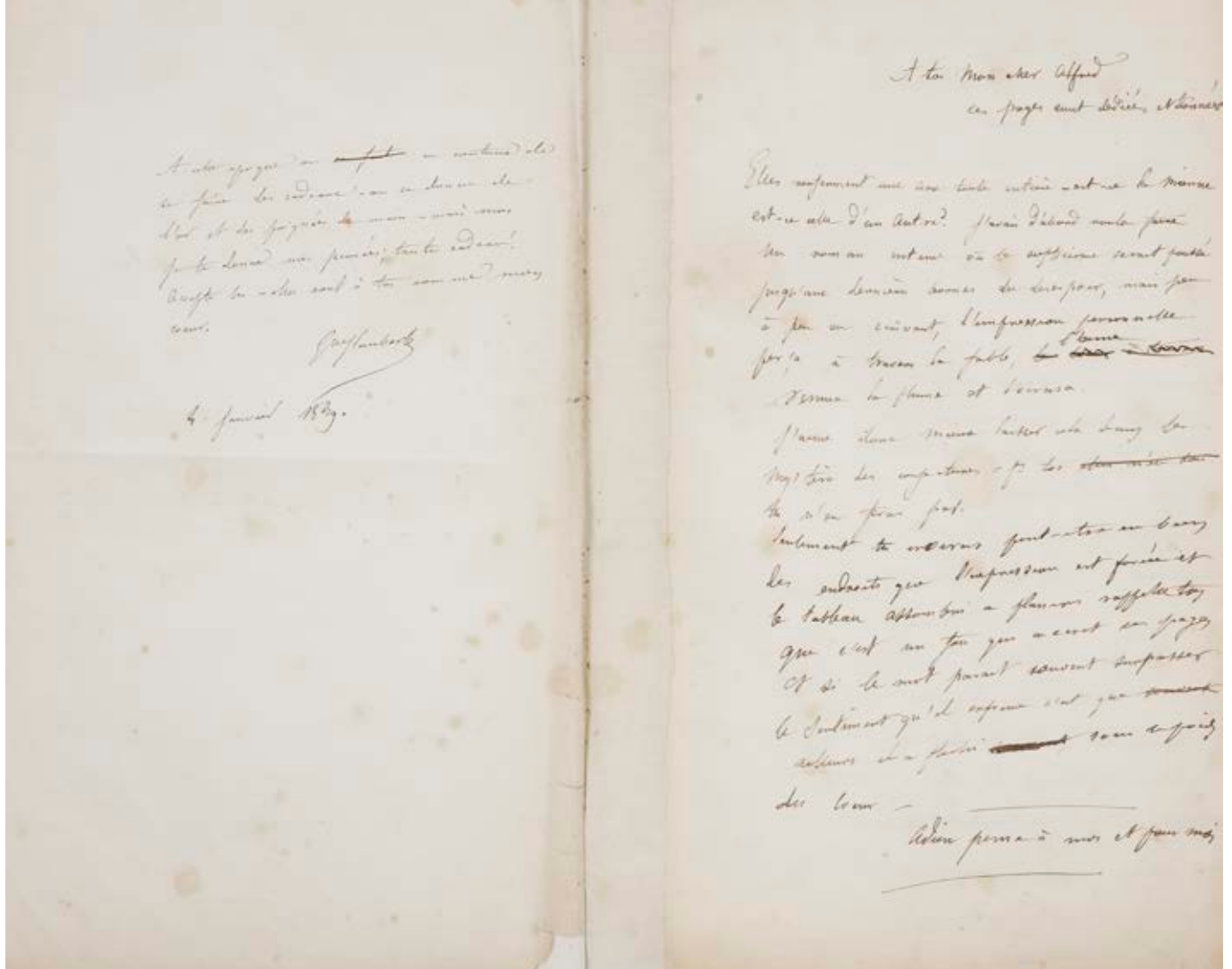
Je suis né, à Mantz, d'une famille qui s'est plusieurs
fois illustrée au service de la France. Mon père
a été retraité, avec le grade de capitaine de dragons,
avait figuré avec honneur dans la guerre, et d'instinct, par
suite de la chute du premier empire. Je n'ai jamais
connu mon père. D'ailleurs en France, comme je mon-
trai peu de goût pour ~~l'étude~~ de mon
père qui ne m'aurait pas de l'un au professeur. Mais
la pensée, tout homme se devait à son pays, et
contractait, par le fait, fait de la naissance, l'obligation
de le servir. ~~Je n'ai pas de l'un au professeur.~~
Je fis ce qu'on appelle en France de collège et d'excellente
étude. A dix-neuf ans, j'avais obtenu le grand prix
d'honneur au grand concours. Deux ans plus tard, en
quittant l'école normale, j'étais nommé professeur
d'histoire suppléant dans l'un des grands collèges de
Paris. Cette situation ~~qui je l'avoue, provenait d'un~~
~~avant tout~~ du crédit de mon père que de ce qu'on
voulait bien nommer mon mérite. Elle
permettait de faire à Paris ~~une~~ ^{quelque} figure. Le
six-mille francs de rente que je tenais de mon père,
joint aux émoluments de ma place, me constituaient
un budget respectable et que la plupart de mes collègues
qui n'avaient pu en avoir. Je suis sûr, avec un certain
orgueil que, dès la première année de mon professorat, tout le monde
eut les yeux fixés sur moi dans l'Université. Ma situation semblait
tracée d'avance. Je devais me marier quand ma position
serait bien assise et devenir probablement un jour vice-recteur
de Paris. Il n'est guère possible à un professeur de s'élever
plus haut, d'obtenir que la volonté de l'Empereur ne l'appelle
au poste éminent de Ministre de l'Instruction publique.
Mes amis s'amusaient parfois, avec une pointe d'ironie,
à me faire entrevoir cette ^{haute} distinction comme le com-
mencement certain de ma carrière. Mais, possédant quelque
bon sens, et n'ayant aucune ambition, je ne pouvais m'imagi-
ner de viser de ce prestige qui flattait cependant le
cœur de mon père.

II.

J'avais donné, à tout aspect, du premier, d'une passion
et d'une sensibilité peu communes. Dès l'âge de dix ans, je
avais une curiosité ~~excessive~~ avide.

Les Memoires D'un Fou.

1838.



439

FLAUBERT GUSTAVE (1821-1880).

MANUSCRIT autographe signé « G^{ve} Flaubert », **Les Mémoires d'un Fou**, 1838 ; 141 pages in-fol. sur 72 feuillets montés sur onglets et reliés en un volume in-fol. (32,7 x 23,8 cm) cartonné recouvert de soie lie de vin brochée de motifs noirs et de points rouges, chemise et étui (quelques légères rousseurs éparses).

300 000 / 350 000 €

Très précieux manuscrit autographe de la première œuvre littéraire de Flaubert, largement autobiographique, et qui sert de matrice à L'Éducation sentimentale. Un des rares manuscrits d'une œuvre de Flaubert en mains privées.

Ces pages constituent l'entrée en littérature de Flaubert. Âgé de 17 ans, il donne une forme romanesque à ses premières expériences sentimentales, autour du récit de sa rencontre sur la plage de Trouville avec Mme Schlesinger, qui marquera à jamais sa sensibilité, et inspirera le personnage de Mme Arnoux dans *L'Éducation sentimentale*.

Flaubert a rédigé *Les Mémoires d'un fou* en 1838, entre la fin juin et l'achèvement du conte *l'vre et mort*, et décembre où il commence le « vieux mystère » *Smar*. Il en offre le manuscrit en étrennes à son ami Alfred Le Poittevin le 4 janvier 1839.

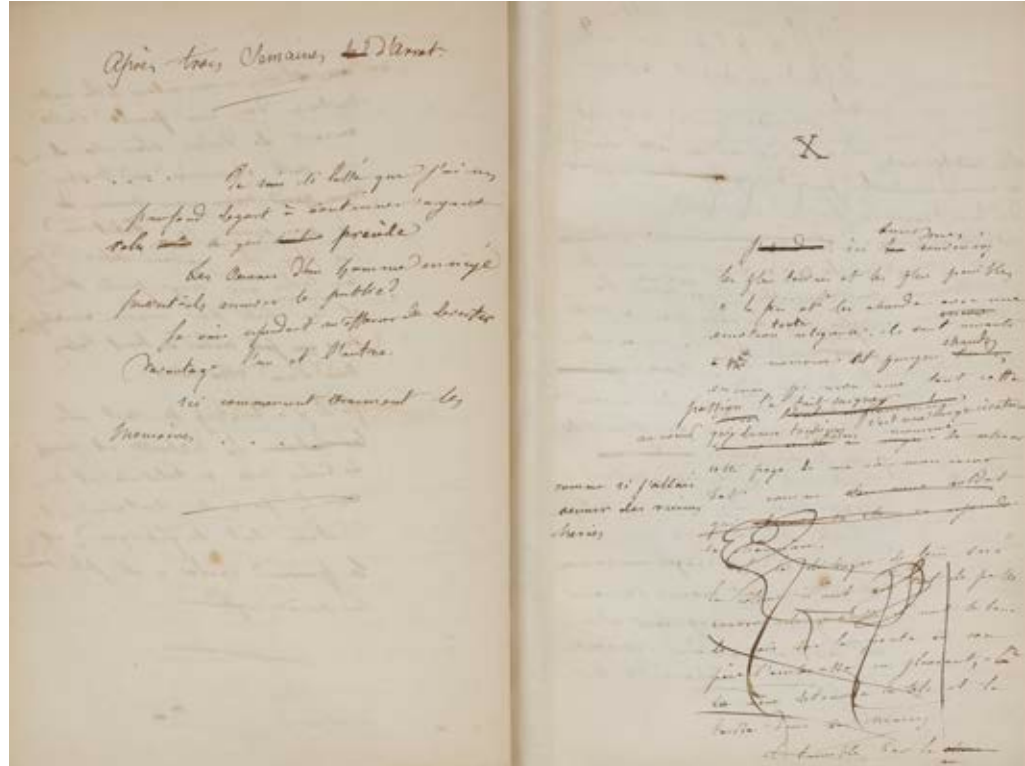
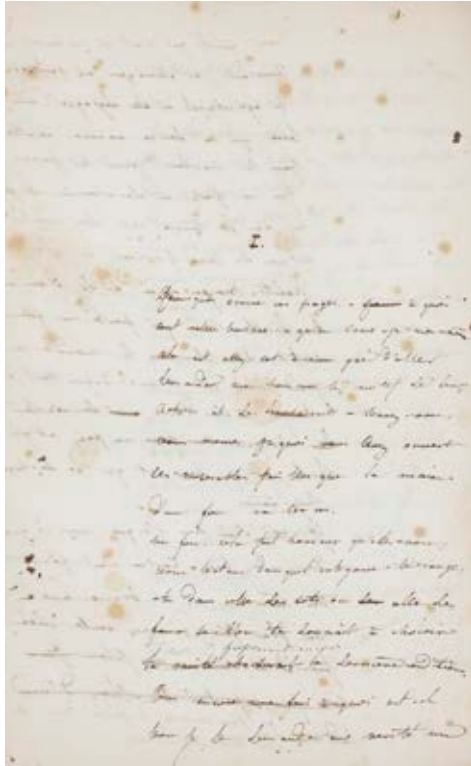
Le manuscrit est rédigé à l'encre brune au recto et verso de feuillets de 32 x 20,5 cm pour la plupart (quelques-uns sont un peu plus petits, et 3 versos seulement sont vierges), avec une pliure verticale pour

marquer la marge au recto. Après le feuillet de titre portant l'envoi au verso (plus grand et large que les autres, avec un pli horizontal montrant qu'il a pu servir de chemise au manuscrit), et le feuillet de dédicace, Flaubert a numéroté en haut du recto les 7 premiers feuillets de son récit (1 à 7), puis a cessé (une pagination au crayon a été ajoutée ultérieurement, probablement lors de la copie qui servira à l'édition). Le récit est divisé en 23 chapitres, numérotés I à XXIII, Flaubert allant à la page pour chaque chapitre. L'écriture est cursive et rapide, et montre une rédaction pressée, avec quelques fautes et mots oubliés dans l'encrier. Le manuscrit présente de nombreuses ratures et corrections (plus de 230), avec des additions, principalement dans les marges, ainsi que des passages biffés, comme par exemple, pour s'en tenir au chapitre II, ces phrases supprimées : « et je meurs d'un vers solitaire qui m'a rongé peu à peu les entrailles morales », et sur sa mère : « qui a versé tant de larmes sur ma fragile existence qui veillas tant de nuits et avec tant d'amour au chevet de ton enfant..... Quel monde que le cœur d'une mère quels élans d'amour en sortent, de combien de douces choses son âme en est baignée d'une mysticité de tendresse qui est quelque chose des cieux ».

Flaubert a offert ce manuscrit à l'état brut, sans avoir pris le soin de mettre au net, à celui qui était alors son ami le plus proche, Alfred LE POITTEVIN (1816-1848), avec cette longue dédicace, qui occupe toute une page en tête du manuscrit :

« A toi mon cher Alfred
ces pages sont dédiées et données

.../...



.../...

Elles renferment une âme toute entière – est-ce la mienne ? est-ce celle d'un autre ? J'avais d'abord voulu faire un roman intime où le scepticisme serait poussé jusqu'aux dernières bornes du désespoir, mais peu à peu en écrivant, l'impression personnelle perça à travers la fable, l'âme remua la plume et l'écrasa.

J'aime donc mieux laisser cela dans le mystère des conjectures, pour toi tu n'en feras pas.

Seulement tu croiras peut-être en bien des endroits que l'expression est forcée et le tableau assombri à plaisir rappelle-toi que c'est un fou qui a écrit ces pages et, si le mot paraît souvent surpasser le sentiment qu'il exprime c'est que ailleurs il a fléchi sous le poids du cœur.

Adieu, pense à moi et pour moi. »

Et il ajoute cet envoi en regard, au verso de la page de titre :

« A cette époque on a coutume de se faire des cadeaux – on se donne de l'or et des poignées de main – mais moi je te donne mes pensées ; triste cadeau ! Accepte les – elles sont à toi comme mon cœur.

G^{ve} Flaubert

4 janvier 1839. »

Le premier chapitre est une adresse au lecteur, dans laquelle l'auteur explique ses intentions :

« Pourquoi écrire ces pages. – À quoi sont-elles bonnes. – Qu'en sais-je moi-même. Cela est assez sot à mon gré d'aller demander aux hommes le motif de leurs actions et de leurs écrits. – Scavez-vous vous-même pourquoi vous avez ouvert les misérables feuilles que la main d'un fou va tracer.

Un fou. Cela fait horreur qu'êtes-vous, vous lecteur dans quelle catégorie te ranges-tu dans celle des sots ou celle des fous. Si l'on te donnait à choisir ta vanité préférerait encore la dernière condition. Oui encore une fois à quoi est-il bon je le demande en vérité un livre qui n'est ni instructif ni amusant, ni chimique ni philosophique, ni agricole ni élégiaque, un livre qui ne donne aucune recette pour les moutons ni pour les puces, qui ne parle ni des chemins de fer ni de la bourse ni des replis intimes du cœur humain ni des habits

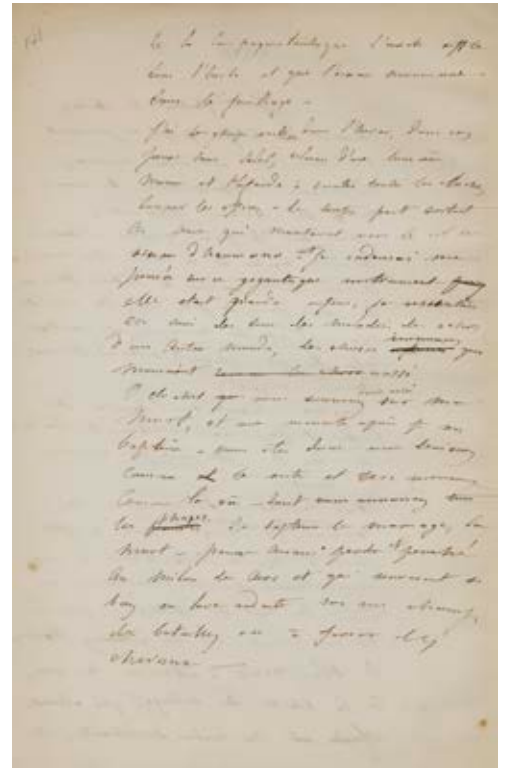
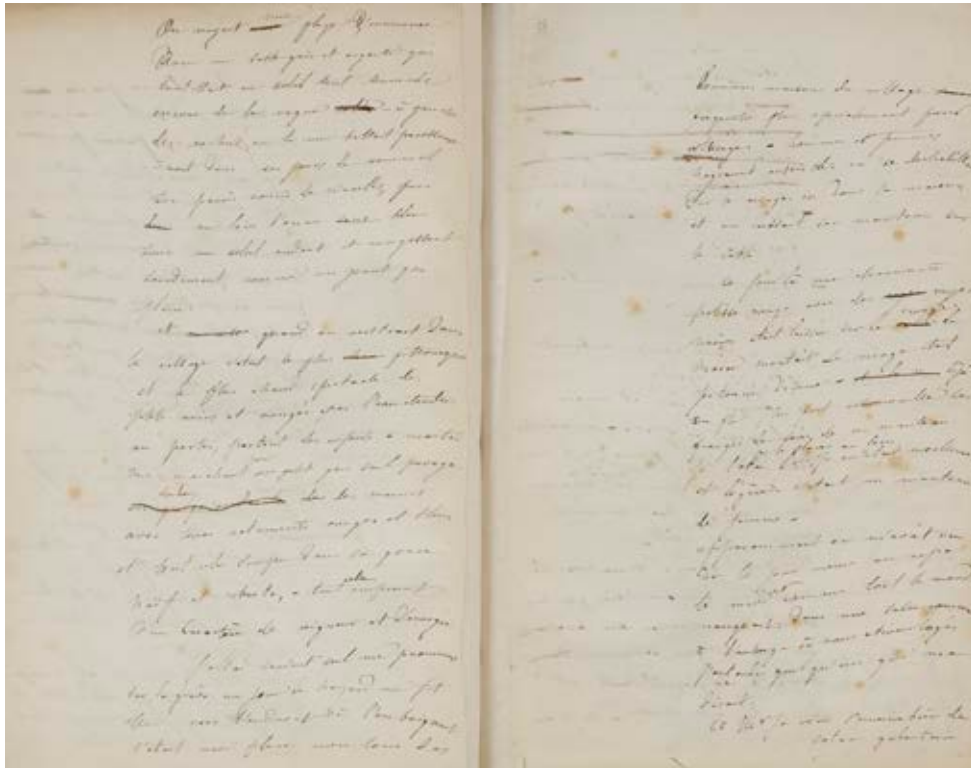
moyen-âge, ni de Dieu ni du diable mais qui parle d'un fou, c'est-à-dire le monde ce grand idiot qui tourne depuis tant de siècles dans l'espace sans faire un pas, et qui hurle et qui bave et qui se déchire lui-même.

Je ne sais pas plus que vous ce que vous allez lire. Car ce n'est point un roman ni un drame avec un plan fixe, ou une seule idée préméditée, avec jalons pour faire serpenter la pensée dans des allées tirées au cordeau.

Seulement je vais mettre sur le papier tout ce qui me viendra à la tête, mes idées avec mes souvenirs, mes impressions, mes rêves mes caprices, tout ce qui passe dans la pensée et dans l'âme – du rire et des pleurs du blanc et du noir des sanglots partis d'abord du cœur et étalés comme de la pâte dans des périodes sonores, – et des larmes délayées dans des métaphores romantiques. Il me pèse cependant à penser que je vais écraser le bec à un paquet de plumes, que je vais user une bouteille d'encre, que je vais ennuyer le lecteur et m'ennuyer moi-même. J'ai tellement pris l'habitude du rire et du scepticisme qu'on y trouvera depuis le commencement jusqu'à la fin une plaisanterie perpétuelle et les gens qui aiment à rire pourront à la fin rire de l'auteur et d'eux-mêmes. [...]

On aurait tort de voir dans ceci autre chose que les récréations d'un [cerveau biffé] pauvre fou [à qui tout le monde jette la biffé]. Un fou ! Et vous lecteur – vous venez peut-être de vous marier ou de payer vos dettes ? »

Dans cette confession, le narrateur évoque d'abord son enfance, ses rêves, ses visions, ses angoisses... À la fin du chapitre IX, il reprend son récit « après trois semaines d'arrêt », et précise : « Ici commencent vraiment les Mémoires »... Le chapitre X conte avec éblouissement la rencontre sur la plage d'un village de Picardie d'une femme : « Elle était grande, brune avec de magnifiques cheveux noirs qui lui tombaient en tresses sur les épaules, son nez était grec ses yeux brûlants ses sourcils hauts et admirablement arqués – sa peau était ardente et comme veloutée avec de l'or, elle était mince et fine, on voyait des veines d'azur serpenter sur cette gorge brune et pourprée »...



Le « fou » tombe éperdument amoureux de cette Maria, avec qui il fait de longues promenades ; il se lie aussi avec son mari, et enrage en pensant aux ébats de Maria avec son mari... Puis vient la fin des vacances, et la séparation...

Le chapitre XV reprend « tel qu'il était » un récit plus ancien, ainsi présenté : « Le fragment qu'on va faire [sic] avait été composé en partie en décembre dernier. Avant que j'eusse eu l'idée de faire les *Mémoires d'un fou* ». Flaubert a en effet inséré dans son manuscrit les 6 feuillets de ce fragment, numérotés 1 à 6, d'un papier différent et plus petit (30,7 x 20,5 cm), et sans marque de marge. C'est l'histoire des premiers émois amoureux avec une provocante jeune Anglaise, Caroline. Au chapitre XVI, la première expérience sexuelle, à quinze ans, est honteusement et brièvement contée : « J'eus des remords – comme si l'amour de Maria eut été une relique que j'eusse profanée ». Après quelques chapitres, où le « fou » se livre à de grands développements lyriques ou amers et pleins de dérision, le chapitre XXI commence brusquement par une ellipse (« J'y revins deux ans plus tard vous savez où elle n'y était pas »), qui annonce celle, fameuse, de *L'Éducation sentimentale*. Sur les lieux marqués par l'absence de Maria et pleins de son souvenir, le « fou » s'abandonne à l'amour mais regrette de ne pouvoir « dire tout ce que je ressentis d'amour d'extase de regrets »... Après une dernière évocation éblouie du souvenir de Maria, mais regrettant de n'avoir pas été « plus hardi », le « fou » achève tristement ses mémoires (chap. XXIII) : « Ô cloches vous sonnerez donc aussi sur ma mort, et une minute après pour un baptême. Vous êtes donc une dérision comme le reste et un mensonge comme la vie – dont vous annoncez toutes les phases, le baptême, le mariage, la mort. Pauvre airain perdu et perché au milieu des airs et qui servirait si bien en lave ardente sur un champ de bataille ou à ferrer les chevaux ».

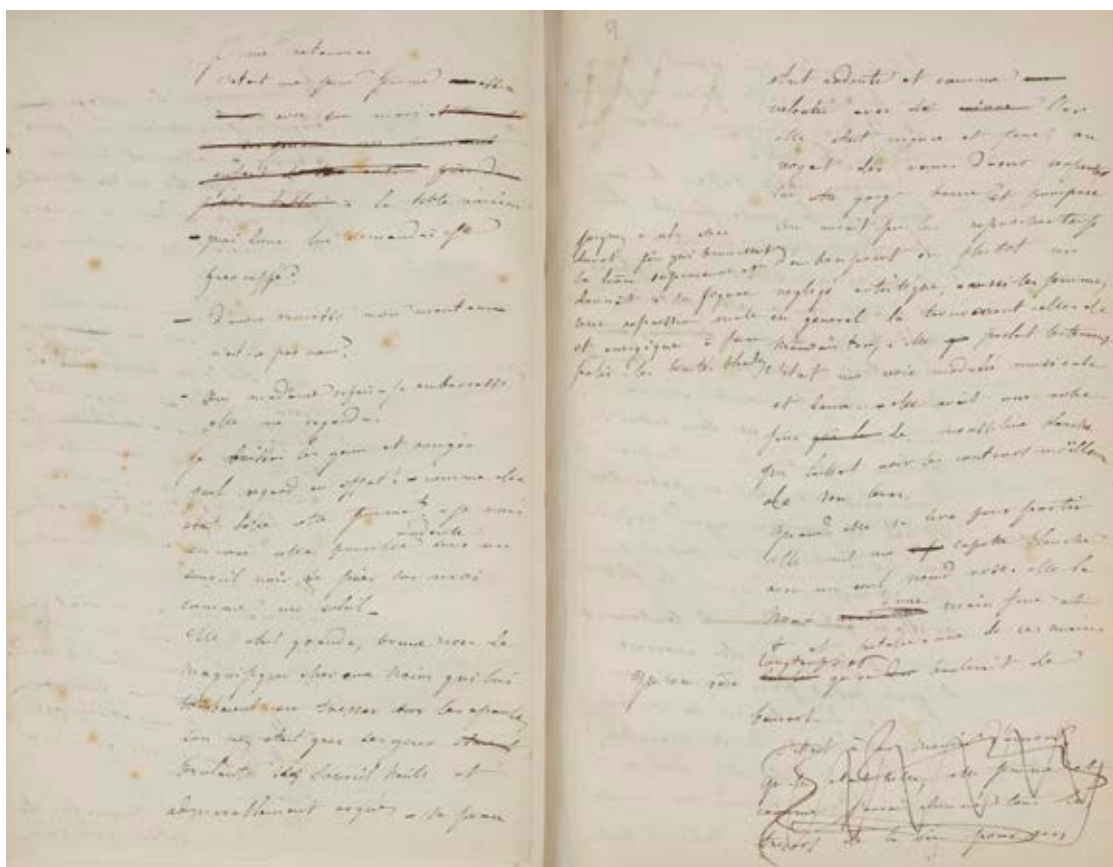
Ce roman est fortement autobiographique, avec l'évocation de la jeunesse et du collège, et surtout par l'évocation de la rencontre dans l'été 1836, sur la plage de Trouville, d'Élisa Schlesinger, qui a « ravagé » Flaubert : elle devient, deux ans plus tard, la Maria des

Mémoires d'un fou, et sera plus tard le modèle de Mme Arnoux dans *L'Éducation sentimentale*. L'épisode de Caroline reprend, sans transposition, l'histoire de la jeune Anglaise Caroline Heuland, qui passait ses vacances chez les Flaubert, et épousera un professeur de dessin. Le roman est aussi fortement marqué par la lecture des maîtres : le Rousseau des *Confessions*, le Goethe de *Werther*, le Chateaubriand de *René*, et Byron. Mais on remarquera dans ces pages un ton personnel, une attention à la forme et à la structure romanesque, et un remarquable travail de style, qui font des *Mémoires d'un fou* la première vraie manifestation, remarquablement précoce, du génie flaubertien.

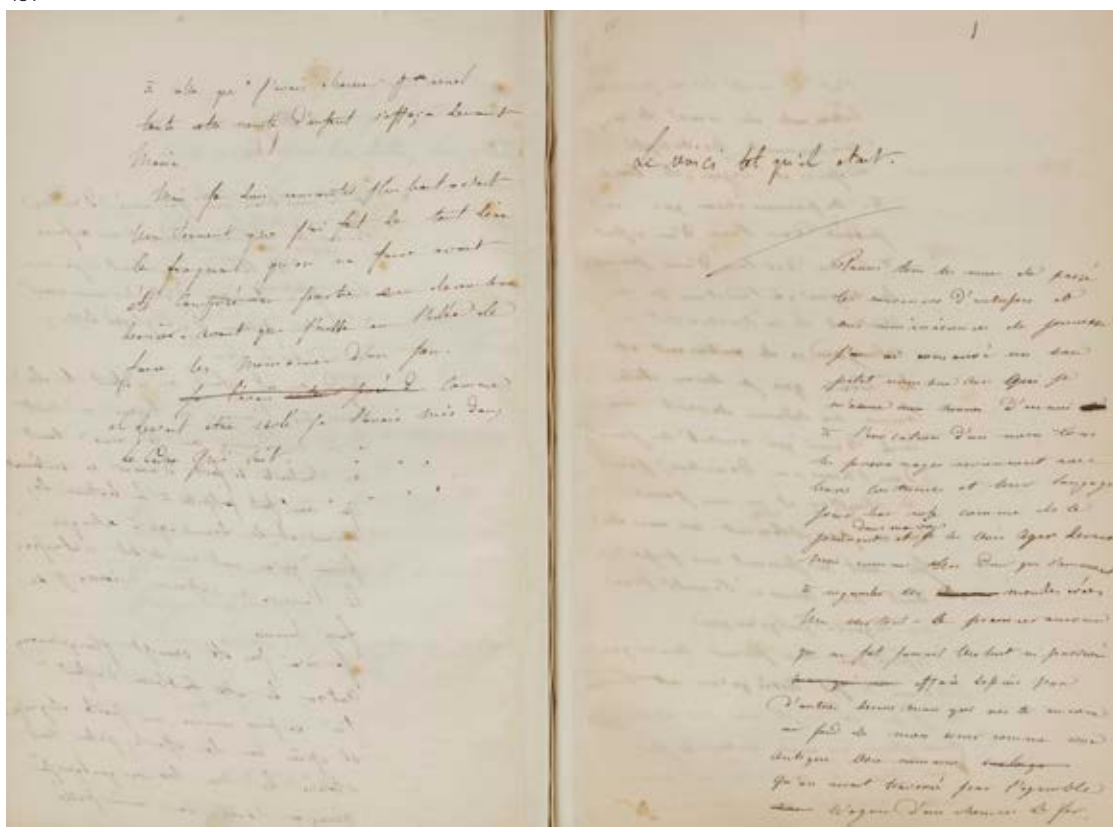
De Louis Le Poittevin (fils d'Alfred), le manuscrit passa au bibliophile Pierre Dauze, qui prépara l'édition de cet inédit, sous le titre inexact de *Mémoires d'un fou*, dans *La Revue blanche* (4 livraisons, 15 décembre 1900-1^{er} février 1901), puis en volume, chez Floury, dans une édition hors commerce tirée à cent exemplaires, dont le texte sera repris plusieurs fois par la suite. Il passa ensuite dans la collection du ministre et grand bibliophile Louis Barthou, et, depuis la vente de sa bibliothèque en 1935, il avait disparu. Ce n'est qu'en 2001 que Mme Claudine Gothot-Mersch a pu en donner, dans le tome I des *Œuvres complètes* de Flaubert dans la Bibliothèque de la Pléiade, une édition conforme au manuscrit, dont elle a donné une description codicologique précise, sous son titre exact ; nous renvoyons à son édition et à la remarquable étude qui l'accompagne.

Flaubert, *Œuvres complètes*, I, *Œuvres de jeunesse* (Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001) : *Les Mémoires d'un fou* (p. 461- 515) ; notice et édition critique par Claudine Gothot-Mersch (p. 1350-1388).
Provenance : Alfred LE POITTEVIN ; son fils Louis LE POITTEVIN ; Pierre DAUZE (*Catalogue de la bibliothèque de feu M. Pierre Dauze*, I, 11-16 mai 1914, n° 600) ; Louis BARTHOU (*Bibliothèque de M. Louis Barthou*, I, 25-27 mars 1935, n° 389, ex-libris).

.../...



439



439

FLAUBERT GUSTAVE (1821-1880).

L.A.S. « ton G. », Samedi soir [26 juin 1852], à Louise COLET ; 4 pages petit in-4, enveloppe avec cachets postaux et sceau de cire rouge (petite trace de rouille sur la p. 4).

10 000 / 15 000 €

Magnifique lettre sur la vie à Paris, Alfred de Musset, la poésie et la prose, et sur l'avancement de *Madame Bovary*.

Il a écrit à un capitaine de Trouville pour commander du rhum anglais, à Henriette COLLIER pour récupérer l'album de Louise, et à Maxime DU CAMP : « Il y a je crois revirement à propos de l'Ulysse de PONSARD il m'a écrit de but en blanc et il recommence à déplorer amèrement (c'est le mot) que je ne sois pas à Paris, où ma place était entre Ponsard et Vacquerie. Il n'y a qu'à Paris qu'on vit, etc. etc. Je mène une vie *neutralisante*. Je lui ai répondu strictement et serré sur ce chapitre. Je crois qu'il n'y reviendra plus et qu'il ne montrera ma lettre à personne. – Je m'y suis tenu dans le sujet, mais je l'emplis. Ma lettre a quatre pages. En voici un paragraphe que je copie et qui te donnera une idée du ton : "C'est là qu'est le souffle de vie me distu. Je trouve qu'il sent l'odeur des dents gâtées, ton souffle de vie. Il s'exhale pour moi, de ce Parnasse où tu m'invites plus de miasmes à faire vomir que de vertiges. Les lauriers qu'on s'y arrache sont un peu couverts de merde, convenons-en". Et à ce propos je suis fâché de voir un homme d'esprit renchérir sur la mar[quise] d'Escarbagnas laquelle croyait que hors Paris, il n'y avait point de salut pour les honnêtes gens. Ce jugement me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire borné. L'humanité est partout, mon cher monsieur – mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en conviens – etc. »

Le récit de la visite de Louise Colet à Alfred de MUSSET lui a fait « une étrange impression. En somme, c'est un malheureux garçon. – *On ne vit pas sans religion*. Ces gens là n'en ont aucune. Pas de boussole, pas de but. – On flotte au jour le jour tiraillé par toutes les passions et les vanités de la rue ; [ne respectant rien *biffé*] Je trouve l'origine de cette décadence dans la manie commune qu'il avait de prendre le sentiment pour la poésie.

Le mélodrame est bon où Margot a pleuré ce qui est un très joli vers en soi, mais d'une poétique commode. – "Il suffit de souffrir pour chanter" etc. Voilà des axiomes de cette école. Cela vous mène à tout, comme morale, et à rien comme produit artistique. Musset aura été un charmant jeune homme et puis un vieillard. – Mais rien de planté, de rassis, de carré, de serein dans son talent ni sa personne (comme existence j'entends). C'est qu'hélas le vice n'est pas plus décondant que la vertu. Il ne faut être ni l'un ni l'autre, ni vicieux ni vertueux – mais au-dessus de tout cela. – Ce que j'ai trouvé de plus sot – et que l'ivresse même n'excuse pas, c'est la fureur à propos de la croix. – C'est de la stupidité lyrique en action, et puis c'est tellement voulu et si peu senti. Je crois bien qu'il a peu écouté *Melaenis* [de Louis BOUILHET]. Ne vois-tu donc pas qu'il a été jaloux de cet étranger (Bouilhet) que tu te mettais à lui vanter, après l'avoir repoussé (lui, Musset). Il a saisi le premier prétexte pour rompre là les chiens. – Il eût été plus fort de ta part de souscrire à sa condition et puis le soir de la lecture de lui répondre par ses maximes "qu'il faut qu'une femme mente" et de lui dire mon cher monsieur allez à d'autres, je vous ai joué. – S'il a envie de toi il lira ton poème. – Mais c'est un pauvre homme pour faire l'aveu que les petits journaux l'empêchent de tenir sa parole. – Sa lettre d'excuse



achève tout, car il ne promet encore rien, ce n'est pas franc – Ah mon Dieu ! mon Dieu ! quel monde ! »

Puis il parle d'un article que devrait faire Nefftzer sur *Melaenis* : « Si non, nous rangerons un peu le tien et le reverrons ». Il critique les corrections portées par Louise Colet sur son poème *Les Résidences royales*, et n'aime pas son sonnet : « Tu mériterais bien que je te tirasse (excusez le subjonctif) les oreilles pour ton *reintroniser* expression de droit canonique que tu me fourras là ! Tu emploies qqfois ainsi des mots qui me mettent en rage. – Et puis le milieu du sonnet n'est pas plein il faut que tous les vers soient tendus dans un sonnet, et venant d'une seule haleine ». Bouilhet écrit son poème sur Pradier, mais « a dû supprimer le commencement qui était mauvais »...

Puis il parle du difficile travail sur *Madame Bovary* : « Je suis harassé. J'ai depuis ce matin un pincement à l'occiput et la tête lourde comme si je portais dedans un quintal de plomb. *Bovary* m'assomme. J'ai écrit de toute ma semaine trois pages, et encore dont je ne suis pas enchanté. Ce qui est atroce de difficulté c'est l'enchaînement des idées et qu'elles dérivent bien naturellement les unes des autres. – Tu me parais, toi, dans une veine excellente mais médite davantage. Tu te fies trop à l'inspiration et vas trop vite. – Ce qui fait moi que je suis si long c'est que je ne peux penser le style que la plume à la main et je patauge dans un gâchis continu que je déballe à mesure qu'il s'augmente. – Mais pour des vers c'est plus net. La forme est toute voulue. – La bonne prose pourtant doit être aussi précise que le vers et sonore comme lui ».

Il lit « une charmante et fort belle chose, à savoir *Les États de la Lune*, de CYRANO de Bergerac. C'est énorme de fantaisie et souvent de style. [...] Je pense avoir fini ma 1^{ère} partie avant à la fin du mois prochain. – Nous irons à Trouville 15 jours au mois d'août. [...] Adieu, chère femme bien aimée, je t'embrasse sur le cœur »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 116.

Quant à moi je ne vois personne,
je ne lis rien. Je barbouille de
midi à 3 heures du matin de
me rotis horriblement les tibias, voilà
tout. - mais Salammbô fait
maintenant, toute nue, des langues
fourrées avec un crocodile - par
un clair de lune superbe. - & dans
le chapitre qui va venir (le XI^e)
elle va enfin tirer un coup.
- quand pour- tu avais fini
ta pièce ?
et ton mariage ?
et l'Algérie ?
tu as donné à ma mère que cher dent
elle est ravie. - adieu viens je n'ai
absolument rien à te dire
bonne nuit
à toi
Gustave Flaubert

441

Courtois m'a informé Jules m'écrit que j'ai
bien fait. Est-ce vrai ? il me semble
qu'on a été un tantinet sévère pour le Prince ?
Les mêmes pour nous m'ont appris que la
Marquise ROCCAGIOVINE avait perdu sa fille !
Quand vous lui écrivez, voyez, vous, chère
Madame, lui dire combien cette nouvelle m'a
affligé. Le mot est exact. Vous ne mentirez pas,
le souvenir de cet enfant est lié, pour moi,
à celui de sa mère, car elle était chez vous
avec elle lorsque je l'ai vue pour la première
fois. Pauvre femme ! quel douloureux ! quel
désespoir ! Comme elle doit être, en plus,
irritée de toutes les consolations qu'on lui offre !
Présentement je vous prie mes bons souvenirs
à M^{lle} Cornu - & priez moi de vous
baiser les mains en vous assurant que
je suis, chère Madame
votre très humble & affectueux
Gustave Flaubert

442

441

FLAUBERT GUSTAVE (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », [Croisset fin décembre 1860], à Ernest FEYDEAU ; 2 pages in-8 sur papier bleu.

2 000 / 3 000 €

Amusante lettre fort libre à propos de Salammbô.

« Vieux fol Je te souhaite pour 1861 gloire, argent, santé et ce qui vaut mieux que tout cela : Bonne humeur.

Tu vas avoir pour ta pièce [*Un coup de bourse*, qui ne sera pas joué, mais publié en 1868], mon bon, une série d'emmerdements fantastiques, & tu entendras sur la moindre de tes scènes dire plus de bêtises qu'il n'en fut imprimé sur tous tes livres - ce qui n'est pas une raison pour reculer. Au contraire ! Mais tu n'es pas au bout & je te plains d'avance ; car tu vas entrer dans un joli monde - joli, joli ! Quant à moi je ne vois personne, je ne lis rien. Je barbouille de midi à 3 heures du matin & me rotis horriblement les tibias, voilà tout. M^{lle} Salammbô fait maintenant, toute nue, des langues fourrées avec un crocodile - par un clair de lune superbe - et dans le chapitre qui va venir (le XI^e) elle va enfin tirer un coup »...

Sur la page 4, notes autographes au crayon d'Ernest FEYDEAU, brouillon de répliques pour sa pièce.

Correspondance (Pléiade), t. III, p. 128.

442

FLAUBERT GUSTAVE (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset Lundi soir [29 mai 1865], à Mme Hortense CORNU ; 2 pages in-8 sur papier bleu (trace d'onglet au verso).

1 500 / 1 800 €

En faveur de son ami Louis Bouilhet.

[Hortense CORNU, née Lacroix (1809-1875), épouse du peintre Sébastien Cornu, était filleule de la Reine Hortense et du futur Napoléon III, avec qui elle avait été élevée, et sur qui elle eut une grande influence.]

Il la remercie « beaucoup pour avoir recomforté mon pauvre Monseigneur [Louis BOUILHET] qui était dans un état pitoyable. Sa situation est triste. En lui venant en aide vous ferez une bonne action, je vous assure. Comment s'y prendre pour qu'il ait de quoi manger tout en restant poète ? Voilà la question. Je m'en rapporte à votre bon cœur & à votre esprit pour la résoudre, & je vous suis reconnaissant de la chose comme si elle était accomplie ».

Puis au sujet du discours du PRINCE NAPOLÉON à Ajaccio, le 15 mai, en faveur d'un Empire libéral (qui lui valut la disgrâce de Napoléon III) : « Le discours d'Ajaccio m'avait tellement frappé que j'ai eu, un instant, l'idée d'écrire au Prince. La peur de paraître courtisan m'a retenu. Jules [Duplan] m'écrit que j'ai bien fait. Est-ce vrai ? il me semble qu'on a été un tantinet sévère pour le Prince ? »

Il a appris avec tristesse que la marquise ROCCAGIOVINE avait perdu sa fille [Matilda del Gallo, âgée de 15 ans, fille de Julie Bonaparte, marquise de Roccatavine et cousine issue de germain de Napoléon III], et prie Mme Cornu de lui dire « combien cette nouvelle m'a affligé. Le mot est exact. Vous ne mentirez pas. Le souvenir de cet enfant est lié, pour moi, à celui de sa mère, car elle était chez vous avec elle lorsque je l'ai vue pour la première fois. Pauvre femme ! quel désastre ! quel désespoir ! Comme elle doit être, en plus, irritée de toutes les consolations qu'on lui offre ! »...

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 1008 (extrait).

FLAUBERT GUSTAVE (1821-1880).

MANUSCRIT autographe pour **L'Éducation sentimentale** ;
2 pages in-fol. au recto et verso d'un grand feuillet
numéroté 7 (fentes réparées, petite déchirure au bord
supérieur sans perte de texte, un peu jauni et sali).

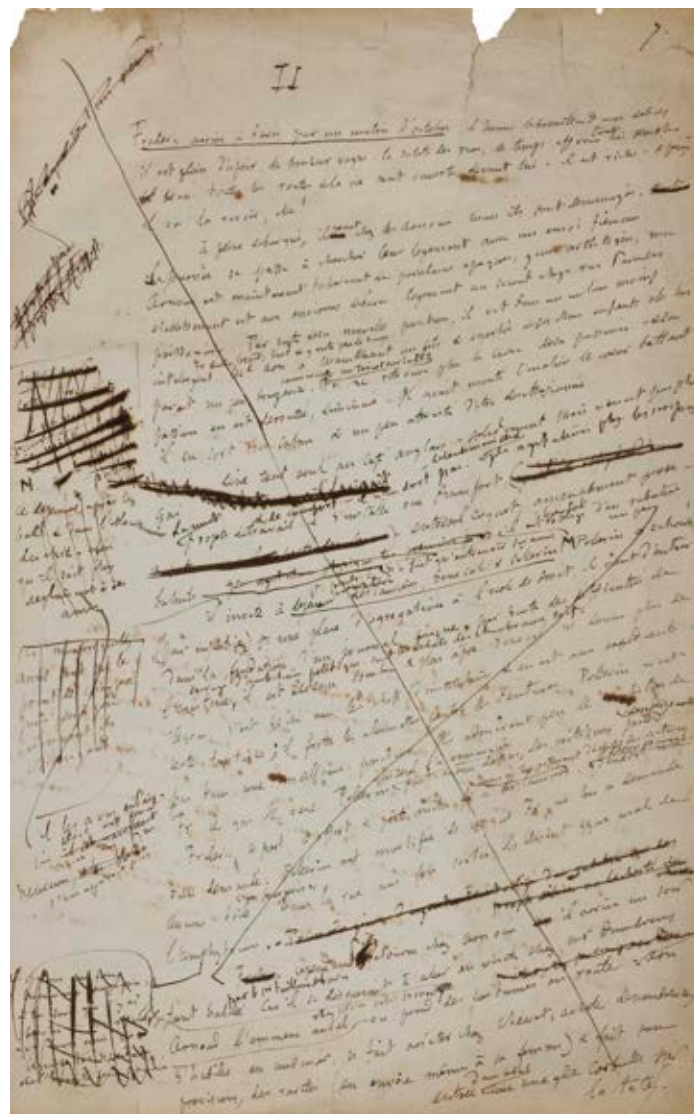
5 000 / 6 000 €

**Précieux et rare canevas du début de la deuxième partie de
L'Éducation sentimentale.**

[Flaubert travailla de 1864 à 1869 à son roman, qui parut en novembre 1869 chez Michel Lévy.]

Ce brouillon, titré « II », est abondamment raturé et corrigé et biffé, avec des additions en marge ; la première page est entièrement barrée d'une grande croix.

Flaubert a tracé les grandes lignes de la deuxième partie de son grand roman, plus particulièrement du premier chapitre. Nous y retrouvons Frédéric Moreau, qui revient enthousiaste à Paris après trois années de vie provinciale, ainsi que les principaux protagonistes dont Flaubert résume l'évolution respective et les motivations. Certaines scènes sont d'ores et déjà mises en place, des trames de discussions sont esquissées, parfois sous la forme de bribes d'échanges plus précis. « Frédéric arrive à Paris par un matin d'octobre. Il hume le brouillard avec délices, il est plein d'espoir, de bonheur vague. La saleté des rues, le temps affreux tout lui semble beau. Toutes les routes de la vie sont ouvertes devant lui. Il est riche. Et puis il va la revoir, elle ! À peine débarqué, il court chez les Arnoux. Mais ils sont démenagés. La journée se passe à chercher leur logement avec un émoi fiévreux. Arnoux est maintenant fabricant de porcelaines opaques, genre artistique, son établissement est aux environs de Paris. Logement au second étage rue Paradis Poissonnière. Par suite de sa nouvelle position, il vit dans un milieu moins intelligent. Fr entre le soir, tard & y reste peu de temps. M^e Arn a maintenant un fils & escortée de ses deux enfants elle lui paraît un peu bourgeoise, commune, un tricot sur la tête. Fr ne retrouve plus le cadre de sa passion. – & sa passion en est dérotée, diminuée. Il avait monté l'escalier le cœur battant, il en sort très calme & un peu attristé d'être désillusionné. Dîne tout seul au Café Anglais – solidement. Mais n'en est pas plus gai. [...] Il s'installe rue Rumfort, entresol coquet, ameublement perse. [...] Il invite à déjeuner pour pendre la crémaillère Deslauriers, Senecal & Pellerin. [...] Pellerin a échoué (par injustice) à une place d'agrégation à l'école de droit, il vient d'entrer dans la fondation d'un journal borgne. Enragé d'ambition politique, suit les débats des Chambr avec soif. Par suite des difficultés de l'existence, il est devenu sombre & plus âpre. Senecal ne donne plus de leçons, s'est fâché avec les chefs d'institution & en est aux expédients – reste taciturne ; il frotte les allumettes contre les tentures. Pellerin n'est pas dans une meilleure position. Ils admirent peu le mobilier de Fr ce qui le vexe. [...] Cependant il retourne chez Arnoux. Il arrive un soir tout habillé par le 1^{er} tailleur de Paris car il se disposait à aller en visite chez Me Dambreuse. Arnoud l'emmène au bal chez M^{lle} Rose Bron. On prend des costumes en route. Arn s'habille en cuisinier [...] & fait son entrée dans le bal avec une gde corbeille sur la tête ».



Des notes biffées en marge donnent ici des indications supplémentaires sur les dispositions des protagonistes : « Le déjeuner après le bal & dans l'éblouissement du chic afin qu'il soit plus déplaisant à ses amis. / Ici montrer que les amis sont sur le point de changer ». Etc. La seconde page est consacrée aux revers de fortune rencontrés par M. Arnoux (chapitre 3) et à ses rapports avec M. Dambreuse, l'un de ses prêteurs hypothécaires, qui « a fait sur son usine une 1^{ère} hypothèque qui n'est censé absorber que le terrain. Cette hypothèque absorbe tout. [...] A. a besoin d'argent. Il a un ami qui lui doit 10 mille fr. Cet ami est dans l'impossibilité de le payer. – Si vous n'avez pas d'argent, dit A., vous avez des valeurs à négocier – Oui, dit l'ami, mais, je ne peux les escompter moi-même vu que mon crédit est ébranlé. Trouvez-moi un escompteur et je vous paie. – J'ai mon homme, dit Ar., qui va trouver Freder et lui propose l'affaire. [...] Dans tous les cas il a du temps pour se retourner – à l'échéance le bonhomme ne paie pas – rage d'Arn. ».

GAUTIER THÉOPHILE (1811-1872).

MANUSCRIT autographe signé, ***Salammô* par Gustave Flaubert**, [1862] ; 9 pages oblong in-8 remplies d'une petite écriture, en partie découpées pour l'impression en bandes et remontées (quelques légères rousseurs), avec enveloppe à en-tête du *Moniteur universel*.

8 000 / 10 000 €

Magnifique article disant son admiration pour le roman *Salammô* de Gustave Flaubert.

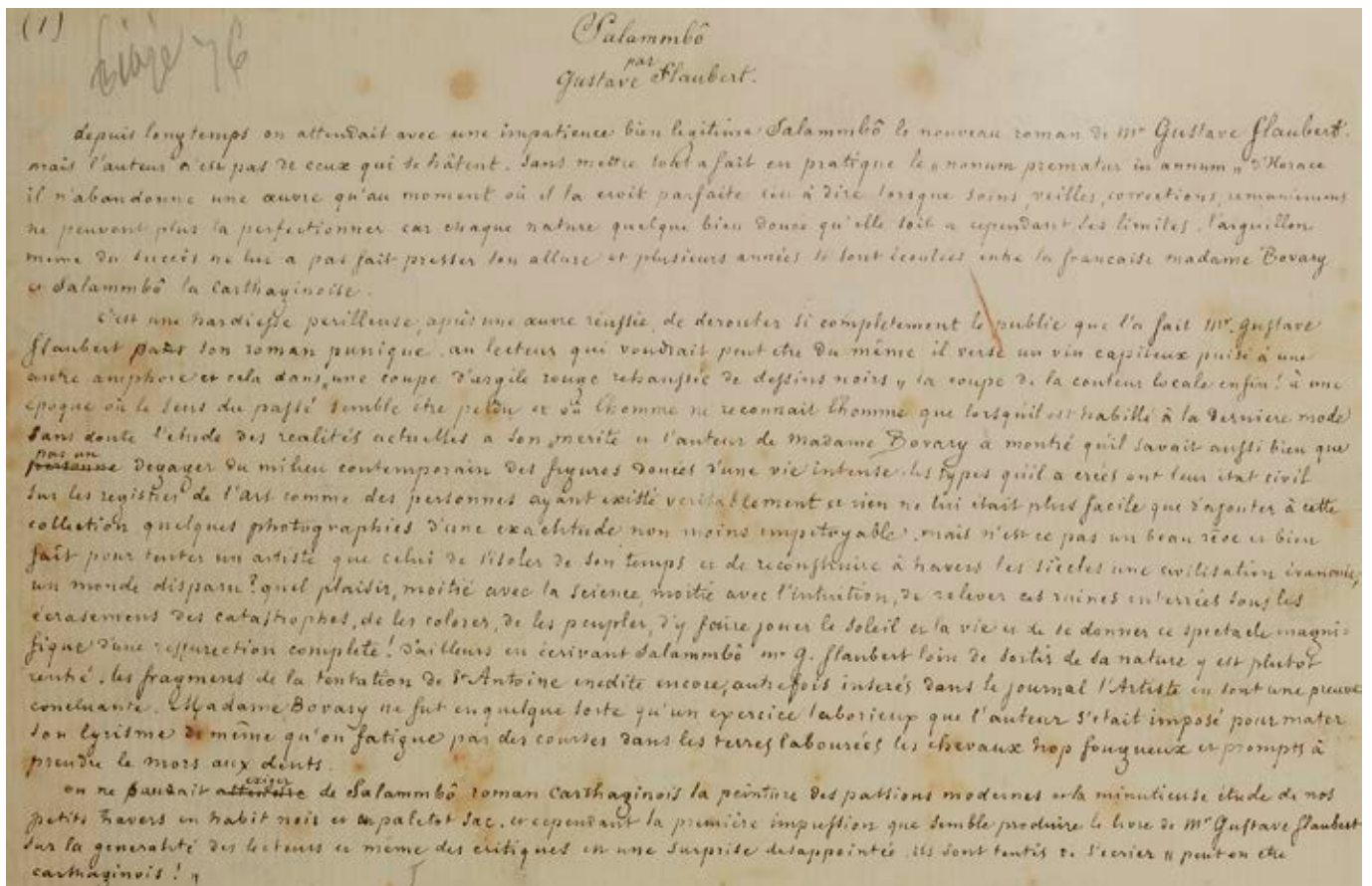
Le roman de FLAUBERT vient de paraître (Michel Lévy, 1863). L'article de Gautier est publié dans le *Moniteur universel* du 22 décembre 1862, et sera recueilli en 1877 dans *L'Orient* (tome II). Le manuscrit présente quelques ratures et corrections.

« Depuis longtemps on attendait avec une impatience bien légitime *Salammô* le nouveau roman de M Gustave Flaubert mais l'auteur n'est pas de ceux qui se hâtent. [...] il n'abandonne une œuvre qu'au moment où il la croit parfaite c'est-à-dire lorsque soins, veilles, corrections, remaniements ne peuvent plus la perfectionner [...] plusieurs années se sont écoulées entre la française Madame Bovary et *Salammô* la Carthaginoise. C'est une hardiesse périlleuse, après une œuvre réussie, de dérouter si complètement le public que l'a fait M Gustave Flaubert dans son roman punique. [...] Mais n'est-ce pas un beau rêve et bien fait pour tenter un artiste que celui de s'isoler de son temps et de reconstruire à travers les siècles une civilisation évanouie, un monde disparu ? Quel plaisir, moitié avec la science, moitié avec l'intuition, de relever ces ruines enterrées sous les écrasements des catastrophes, de les colorer, de les peupler, d'y faire jouer le soleil et la vie et de se donner ce spectacle magnifique d'une résurrection complète ! »...

Théophile Gautier souligne l'immense labeur d'archéologue et d'historien de Flaubert qui, « avec une patience de bénédictin a dépouillé toute l'histoire antique. [...] pour un détail il a lu de gros volumes qui ne contenaient que ce détail. Non content de cela, il a fait une excursion investigatrice aux rives où fut Carthage, adaptant la science acquise à la configuration des lieux, interrogeant les flots limpides qui cachent tant de secrets, frappant le sable du talon pour en faire sortir une réponse à un doute, s'imprégnant de la couleur du ciel et des eaux, se logeant dans la tête la forme des promontoires, des collines, des terrains, de façon à bien planter le décor de son drame et de sa restauration car *Salammô* est à la fois l'un et l'autre ». « La lecture de *Salammô* est une des plus violentes sensations intellectuelles qu'on puisse éprouver ; dès les premières pages on est transporté dans un monde étrange, inconnu, surchauffé de soleil, bariolé de couleurs éclatantes, étincelant de pierreries au milieu d'une atmosphère vertigineuse où se mêlent aux émanations des parfums les vapeurs du sang »... Gautier évoque avec lyrisme « le spectacle de la barbarie africaine avec ses magnificences bizarres », le « début tumultueux » du roman « qui nous fait assister à l'orgie des mercenaires dans les jardins d'Hamilcar », et restitue ses impressions dans un magnifique poème en prose, jusqu'à la sublime apparition de *Salammô*, et l'amour qui s'empare de Mathô... « C'est ainsi que s'ouvre ce livre splendide et monumental »...

Gautier continue de résumer le roman, avec verve, ferveur et enthousiasme, mais aussi avec une fascination pour cet Orient sauvage, qu'il évoque dans une langue poétique et avec des coloris de peintre... Il proclame à plusieurs reprises son admiration ; ainsi : « Rien n'est magnifique et terrible comme l'assemblée nocturne des Anciens qui se tient dans le temple de Moloch bâti en forme de tombeau »... Ou, lorsqu'Hamilcar visite ses magasins remplis de

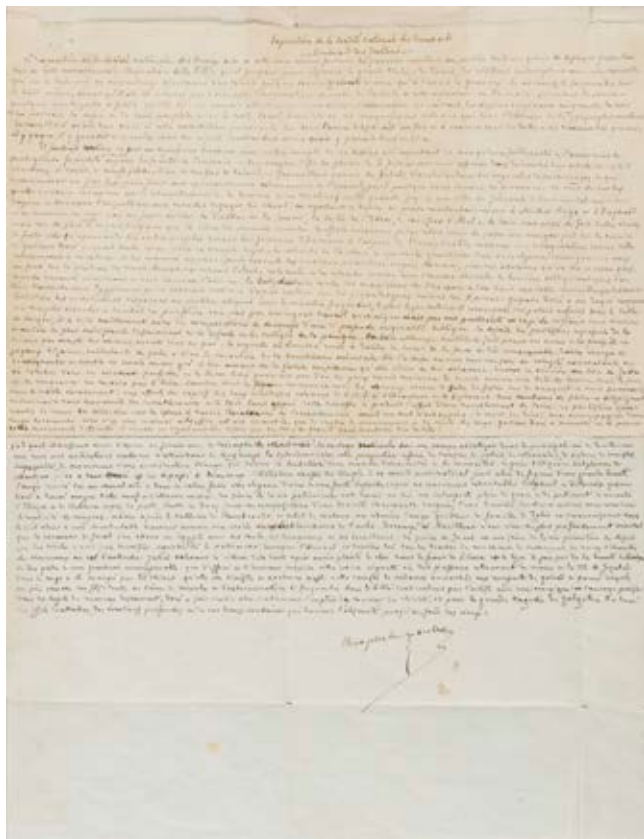




trésors : « Cette revue dépasse en éblouissements les plus merveilleux contes arabes, et la pauvreté moderne reste confondue devant cette accumulation de richesses antiques »... Ou encore, à propos de la bataille : « M. Gustave Flaubert est un peintre de batailles antiques qu'on n'a jamais égalé et que l'on ne surpassera point. [...] Quelle effrayante peinture que celle de ces éléphants aux défenses aiguës de pointes en fer, au poitrail plastronné d'un disque d'airain, au dos chargé de tours pleines d'archers et dont la trompe barbouillée de minium fauche avec le coutelas qu'y fixe un bracelet de cuir les têtes et les bras des combattants ! [...] M. Gustave Flaubert n'est pas moins habile aux sièges qu'aux batailles. [...] On ne saurait imaginer la furie et l'acharnement de ces assauts qui paraissent décrits par un témoin oculaire tant ils sont rendus avec une fidélité vivante »... Et, plus loin, lors de la « décisive et suprême bataille. Après tant de combats on pourrait croire M. Gustave Flaubert fatigué de sang et de carnage. Il n'est en rien. Cette dernière tuerie, où les combattants ayant brisé leurs armes se mordent au visage comme des chiens, étincelle de beautés affreuses. On en suit les poignantes péripéties avec une anxieuse horreur »...

Pour conclure, Gautier fait un éloge soutenu de l'art de Flaubert, de son « impersonnalité absolue ». Flaubert « possède au plus haut point l'objectivité rétrospective. Il voit, nous soulignons exprès le mot pour lui donner toute sa signification spirituelle, les choses qui ne sont plus dans le domaine de l'œil humain avec une lucidité toute contemporaine. Dans son livre, Carthage, pulvérisée à ce point qu'on a peine à en délimiter la place, se dresse d'une façon aussi précise qu'une ville moderne copiée d'après nature. C'est la plus étonnante restauration architecturale qui se soit faite. [...] Ce don de résurrection

que M. Gustave Flaubert possède pour les choses, il n'en est pas moins doué à l'endroit des personnages. Avec un merveilleux sens ethnographique, il rend à chaque race sa forme de crâne, son masque, sa couleur de peau, sa taille, son habitude de corps, son tempérament, son caractère physique et moral. [...] De ce fourmillement colossal de multitudes remuées avec la plus magistrale aisance, se détachent les figures du drame : Hamilcar, Hannon, Mathô, Spendius, Narr'Havas, Salammbô, Schahabarim [...] Pour peindre ces personnages de types si divers, M. Gustave Flaubert a su trouver les teintes les plus délicates et les plus vigoureuses. Si rien n'est horrible comme le suffète lépreux, rien n'est plus suave que cette Salammbô faite de vapeurs, d'arômes et de rayons. La terreur et la grâce, il a tout, et il sait rendre les putréfactions des champs de bataille comme l'intérieur chatoyant et parfumé des chambres virginales. [...] Aucune imagination orientale n'a dépassé les merveilles entassées dans l'appartement de Salammbô. Les yeux modernes sont peu habitués à de telles splendeurs. Aussi a-t-on accusé M. Gustave Flaubert d'enluminure, de papillotage, de clinquant ; quelques mots de physionomie trop carthaginoise ont arrêté les critiques. Avec le temps, ces couleurs trop vives se tranquilliseront d'elles-mêmes. Ces mots exotiques, plus aisément compris, perdront leur étrangeté, et le style de M. Flaubert apparaîtra tel qu'il est, plein, robuste, sonore, d'une originalité qui ne doit rien à personne, coloré quand il le faut, précis, sobre et mâle lorsque le récit n'exige pas d'ornement – le style d'un maître enfin ! Son volume restera comme un des plus hauts monuments littéraires de ce siècle. Résumons, en une phrase qui dira toute notre pensée, notre opinion sur *Salammbô* : ce n'est pas un livre d'histoire, ce n'est pas un roman, c'est un poème épique ».



445

445

GAUTIER THÉOPHILE (1811-1872).

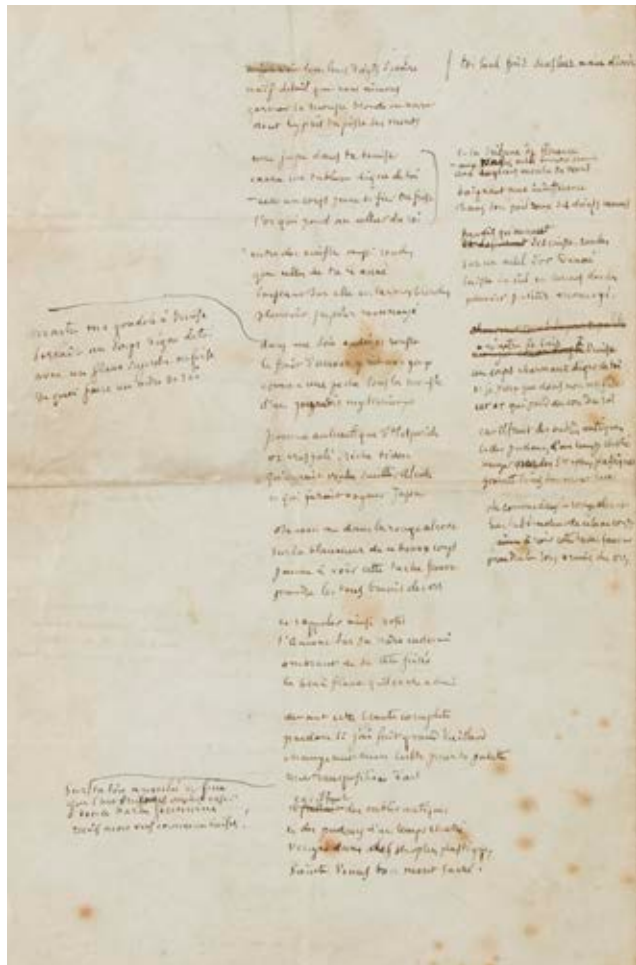
MANUSCRIT autographe signé
« Théophile Gautier », **Exposition
de la Société Nationale des Beaux
arts – Boulevard des Italiens**, [1864] ;
2 pages oblong in-8 d'une minuscule
écriture (collées sur une page in-4).

1 500 / 1 800 €

Critique d'art sur Gustave DORÉ et ses dessins pour l'illustration de la Bible.

Dans cet article pour *Le Moniteur universel* (février-mars 1864), Théophile Gautier rend compte de l'exposition des dessins de Gustave DORÉ destinés à « cette monumentale illustration de la Bible qu'il prépare pour Mame le grand éditeur de Tours »... On saisit ainsi « sur le bois même, avant qu'il ait été entamé par l'échoppe, l'inspiration directe de l'artiste [...] Gustave Doré avait bien droit à cette exhibition personnelle, lui dont l'œuvre disparaît au

fur et à mesure sous les tailles et les travaux des graveurs ; il y gagne, il y grandit, il s'y révèle sous des aspects inattendus et son génie y paraît tout entier ».
Gautier commente avec admiration plusieurs de ces dessins « si variés, si neufs d'invention, si touffus de détail, où fourmillent parmi des Babels d'architecture des myriades de personnages »...
Ancienne collection Daniel SICKLES (IV, 1139).



446

446

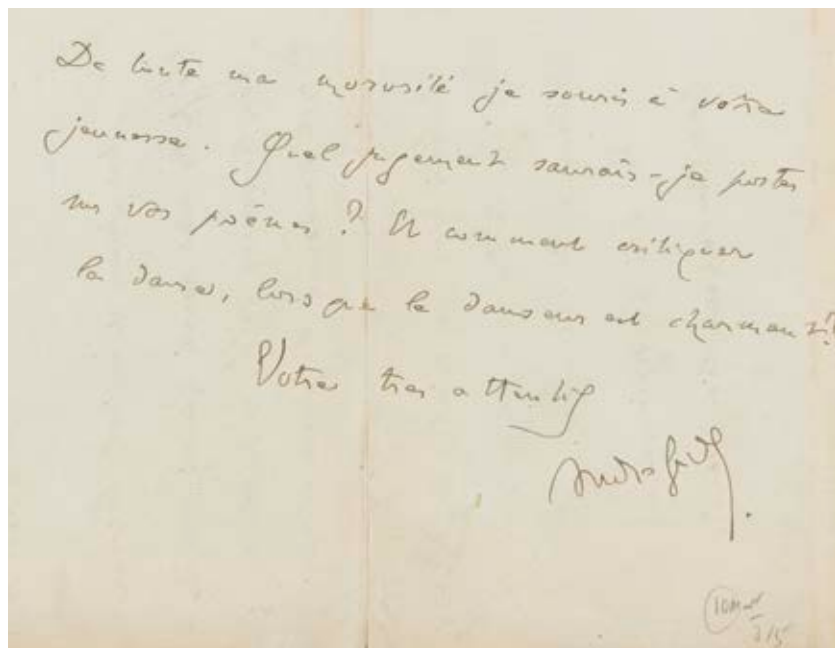
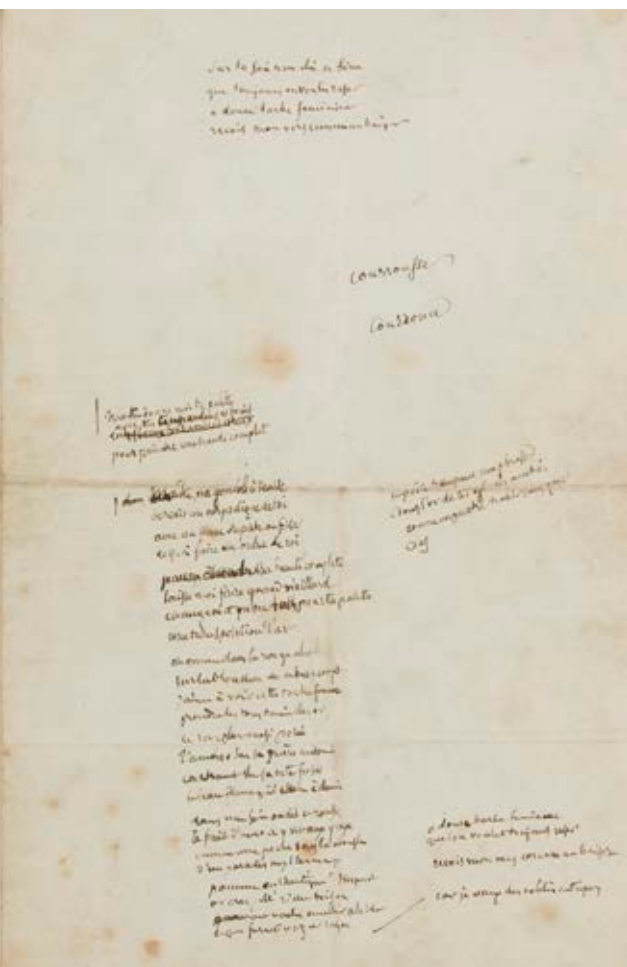
GAUTIER THÉOPHILE (1811-1872).

MANUSCRIT autographe, [**Musée
secret**] ; 3 pages in-8 (marques de
plis, rousseurs, réparation au pli
intérieur du bifeuillet).

1 500 / 2 000 €

Manuscrit de travail de **Musée secret**, magnifique et fameux poème érotique écrit pour « la Présidente ».

Ce long et superbe poème de 22 quatrains en rimes croisées a été écrit en septembre 1850 pour Apollonie SABATIER, « la Présidente », pendant un séjour fait avec Venise avec elle et Louis de Cormenin. Il devait faire partie de la première édition d'*Émaux et Camées* (1852), mais en fut retiré au dernier moment par crainte de la censure. Il parut pour la première fois, anonyme, dans *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle*, publié par Poulet-Malassis à Bruxelles en 1864. Il fut recueilli dans une édition clandestine préparée par Poulet-Malassis des *Poésies de Th. Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres* (1873), où il ouvre la section des



447

« Galantries », puis dans l'appendice, tiré à 15 exemplaires hors commerce, du tome II des *Poésies complètes* (Charpentier, 1876). C'est le gendre de Gautier, Émile Bergerat, qui le révéla au public en 1879 dans son livre *Théophile Gautier, entretiens, souvenirs et correspondance*, avec une lettre de Paul de Saint-Victor définissant ce poème comme « le dernier mot de la beauté plastique ». [Voir Charles de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, t. II, p. 274 et 604-607.] Le titre fait évidemment référence au cabinet secret du musée de Naples. Le manuscrit, quasiment sans ponctuation, présente des ratures et corrections, et d'importantes variantes inédites, différentes de celles relevées par Lovenjoul dans le manuscrit de premier jet sur le carnet de Louis de Cormenin. L'ordre des strophes est modifié sur ce manuscrit, et certains quatrains figurent en deux ou trois versions successives. Sur les deux premières pages, Gautier a d'abord mis au net son poème, en 19 quatrains, puis il y a porté des corrections, et ajouté dans la marge de gauche deux nouveaux quatrains, puis rédigé dans la marge de droite des versions alternatives

de six strophes, avant de mettre au point sur la troisième page une nouvelle suite de neuf quatrains.

« Des déesses et des mortelles
quand ils font voir les charmes nus
les sculpteurs grecs plument les ailes
de la colombe de Venus »...

La 7^e strophe, faisant allusion à La Fontaine et au poil de la brune, reçoit en marge une nouvelle version alternative où apparaît le vers : « le cheveu que rien ne rend droit ».

La 8^e strophe offre une intéressante correction inédite au 2^e vers : « et tes Venus, ô Titien », dont le début est corrigé en « grand pornographe ».

C'est à partir de la 12^e strophe que le travail de réécriture devient plus important, et le poème fortement remanié. Citons ainsi la première version de l'avant-dernier quatrain, ajouté dans la marge, après quelques ébauches sur la 3^e page :

« Sur ta soie annelée et fine
que l'art toujours voulut raser
ô douce barbe féminine
reçois mon vers comme un baiser ! »

447

GIDE ANDRÉ (1869-1951).

L.A.S. « André Gide », Cuverville 6 août 1912, à Jean COCTEAU ; 2 pages in-4.

1 000 / 1 500 €

Précieuse lettre portant sa première appréciation sur l'œuvre de son jeune admirateur.

[Cocteau venait de publier son troisième recueil de poésies, *La Danse de Sophocle*.] « Si je les avais trouvés mauvais, vos vers, vous le sauriez déjà, et je vous aurais mal pardonné la grosse déception qu'ils m'auraient causée. Mais rien ne m'est plus difficile qu'une lettre que je ne puis remplir que de louanges. Vous êtes prodigieusement, périlleusement bien doué. De toute ma morosité je souris à votre jeunesse. Quel jugement saurais-je porter sur vos pensées ? Et comment critiquer la danse, lorsque le danseur est charmant ? »...

Je suis un peu...

Qui de quel est parly-vous, quel est
quel pose? Car il y en a deux
et l'un ne sait quel est le bon.

Pauline (Harcourt, f. 14.)

Je ne suis pas approuvé par ceux qui cherchent en vain.

Pauline, f. 141 (Harcourt).

Qui un certain genre de mal de cœur affecté à
bouger par ce qu'on appelle bien... Il faut même
une grande expérience d'une femme à un homme, mais
bien s'en tenir.

Pauline, f. 142 - D. 14.

The last chapter = ^{le} régime cellulaire
avec ses aspects
"de famille et la cellule sociale"
Paul Bonaparte.

La dernière ne semble d'être 1895

des Caves du Vatican

div. IV

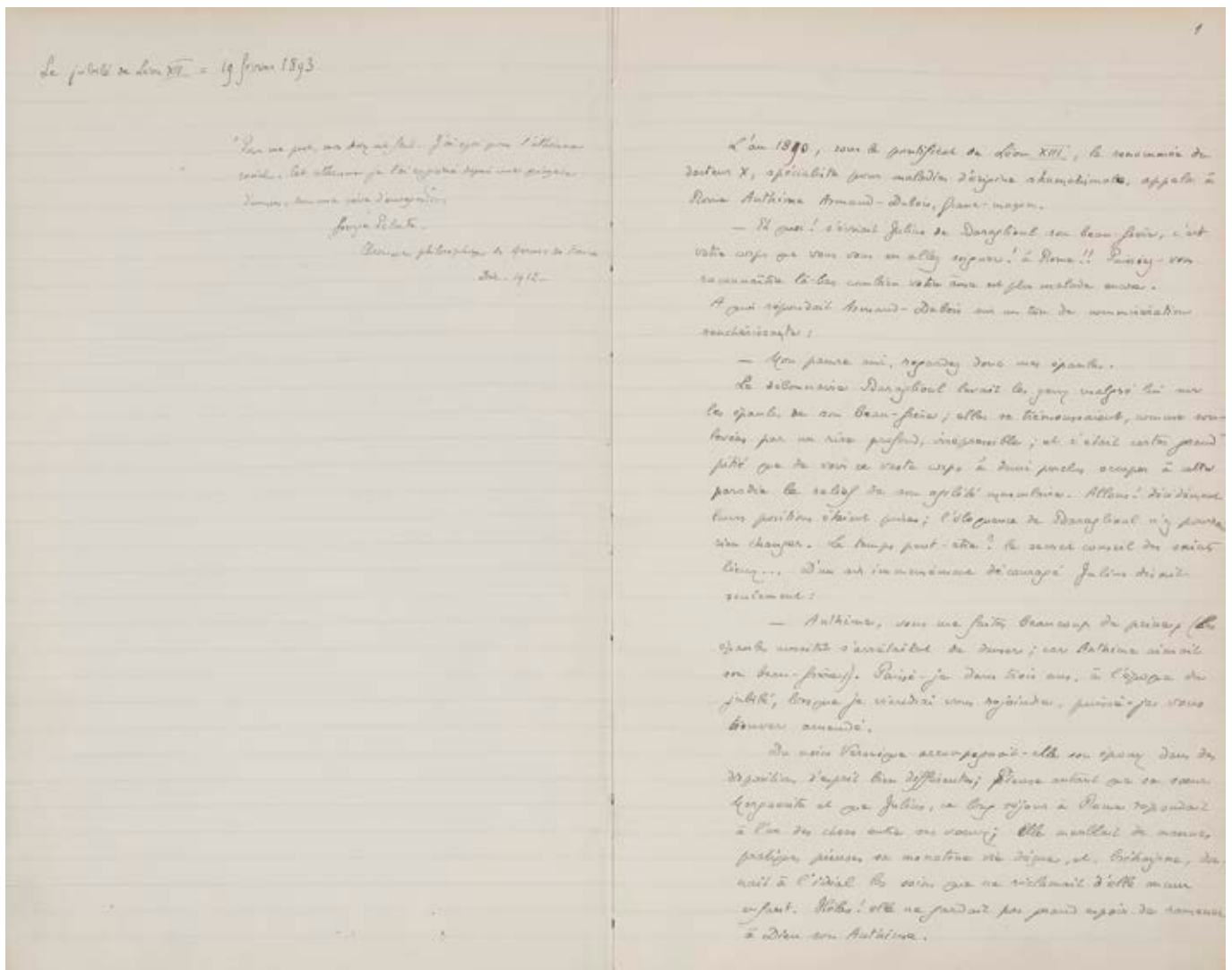
448

GIDE ANDRÉ (1869-1951).

MANUSCRIT autographe, **Les Caves du Vatican**, [1911-1913] ; 3 cahiers in-fol. de 66, 49 et 103 pages, et un carnet de notes préparatoires in-8 de 20 pages.

100 000 / 150 000 €

Extraordinaire manuscrit complet et abondamment corrigé des **Caves du Vatican**, éblouissante « sotie », un des grands romans du XX^e siècle, et un des chefs-d'œuvre de Gide, marqué par l'acte gratuit de Lafcadio.



« Les vraies œuvres sont celles que l'artiste a su porter longtemps ». Lorsqu'il trace ces mots en 1911 dans le cahier noir de notes préparatoires, André Gide s'apprête à se lancer dans l'écriture de son nouveau livre, *Les Caves du Vatican*, dont les premières esquisses remontent à 1898. Si Gide a élaboré cette œuvre sur de nombreux brouillons épars (principalement à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet et à la Fondation Martin Bodmer), il n'existe toutefois que ce seul manuscrit autographe complet des *Caves du Vatican*, représentant la mise au point du texte complet du roman, avant sa dactylographie pour l'impression (qui sera encore corrigée) ; il a été longtemps conservé par Catherine Gide, la fille de l'auteur. *Les Caves du Vatican* vont paraître en 1914, après une prépublication en quatre livraisons de janvier à avril 1914 dans *La Nouvelle Revue française*, aux Éditions de la N.R.F., avec la mention « Sotie par l'auteur de *Paludes* ». André Gide en tirera plus tard une adaptation théâtrale.

Les Caves du Vatican tiennent du roman d'aventure et du conte philosophique voltairien, teintés d'une certaine fantaisie et dérision, d'où le qualificatif de « sotie ». Rappelons-en les principaux protagonistes : le scientifique franc-maçon Anthime Armand-Dubois, qui se convertit au catholicisme à la suite d'une apparition de la Vierge ; son beau-frère l'écrivain catholique Julius de Baraglioul, candidat à l'Académie française ; le fils naturel de Baraglioul père, Lafcadio Wluiki, jeune arriviste ; Protos, qui dirige « le Mille-Pattes », organisation d'escrocs soutirant de l'argent pour délivrer le Pape, qui serait séquestré par les Loges et remplacé par un sosie ; le Béarnais Amédée Fleurissoire, qui vient à Rome pour délivrer le Pape, et que Lafcadio tuera en le jetant d'un train, par pur acte gratuit...

Le manuscrit est accompagné du **cahier de notes préparatoires** cité plus haut, cahier épais toilé bleu noir petit in-4, papier ligné, tranches rouges, étiquette du papetier H. Gonget-Gex à Genève, écrit tête-bêche sur les premiers et derniers feuillets (15 feuillets, le reste vierge). Gide y a noté des remarques sur le style et des réflexions sur son œuvre : « Préférer le mot le moins rare.

Toute recherche, toute délicatesse et même toute précision est inutile, qui ne fait valoir que l'écrivain.

Mieux vaut une peinture un peu sommaire.

Admirer la fruste manière des très grands. Molière, Cervantes, Fielding. Les vraies œuvres d'art sont celles que l'artiste a su porter longtemps. Quels sont aujourd'hui les artistes capables de gestations prolongées ? [...]

La vraie force : savoir porter longtemps. »

« Rien n'est plus difficile que de savoir jusqu'où il sied de préciser sa vision. [...]

L'important n'est pas de voir mes personnages ; mais de les faire voir. » On y trouve aussi des notes sur ses personnages :

« Anthime Armand-Dubois, correspondant de Loeb, de Bohn et de Maxweiler, organise des expériences que constamment dérange sa femme, par pitié pour les animaux mis à l'épreuve. (et une servante) (celle qui porte les cierges à la madone). Un franc maçon italien vient l'aider dans ses expériences. On ne sait plus trop si elles ne sont pas le prétexte des conciliabules.

« Julius de Baraglioul (on prononce Barailloul - comme Broglie) fils d'un diplomate, avait été élevé pour la diplomatie par son père. Avait mis sa plume au service de son imagination et son imagination au service de l'Église. Il observait, mais pour instruire. Ses romans se faisaient remarquer par une très haute tenue morale - sans austérité néanmoins, de sorte qu'ils étaient en grande faveur ».

.../...

une petite population de la rue Fodori et se souvenant d'avoir
vu à la dernière promenade des cartes de visite à la minute, à
3 francs la cent. Il survient un marchand; le marchand le supplie
d'acheter, car il n'est en mal d'aventure.

→ combien de temps pour me livrer un cercle de 200? combien de t- il au marchand?

- V_B, C_B away about B and.

- Je paie double si vous le voyez à 2 heures.

se marchand fuyait de consulter son livre de commandes.

— Pour vous obliger... oui, vous pourriez passer à grandir à 2 heures. A quel nom?

Alors, sur la feuille je lui rends l'hommage, sans fleurs, sans rayons, mais le cœur un peu surchauffé. Il m'ap-
prouve.

Ofcadio de Dargboul

Cassassin

- Et une ma grand pas au sergent, se dit-il au partant, n'importe de ne recevoir pas un sautoir plus profond du pourvoir. Ici, comme il paraît d'avant d'être d'une d'avanture: - Il paraît beaucoup de je n'ai pas l'air d'après! Vous êtes bien d'ici tantôt de voir, sans plus d'attente.

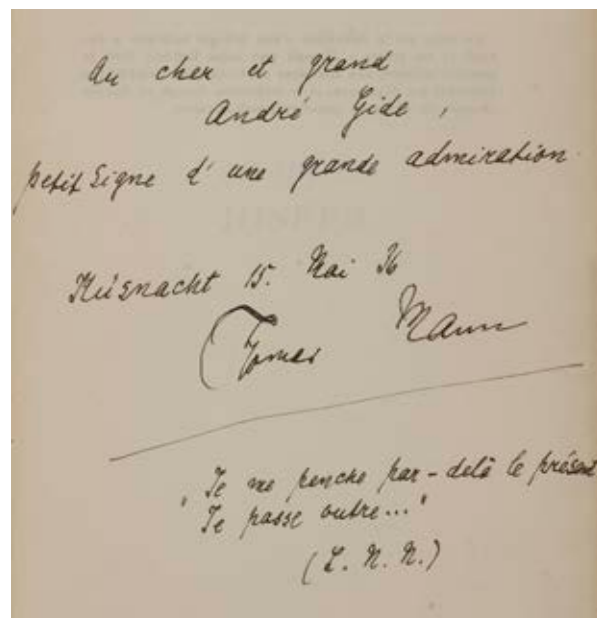
Il n'est pas possible de faire, d'un exaltation ^{ou} ~~ou~~ un-
Niveau, un sautoir pour d'opposer encore. Partage.

- Corchaon en pan, 2 à 300, ou je vais m'arrêter, j'en ai 20.

Je garde le m'Pau de la chambre; si je n'appelle d'un,
on paraît être égaré par un peu de l'école nationale de
la loi. ~~Alors, pour~~ une surprise à la fin à ce sujet. On se passe les de.
un approuve trop.

Je suis dans un bureau de poste

— "A Libia Gacholita" ca una piersă tantă! se dită în
savanele pădușii de Bute Jupa - Jopore, dau un avertisment
despre Băbăușii, - fetei și împărțea ca mătă de porumb
unele semnificații, jupă la cea de bănuș? - (1946)



449

GIDE ANDRÉ (1869-1951).

MANUSCRIT autographe signé « André Gide », **Préface à quelques écrits récents de Thomas Mann**, [1937] ; 7 pages in-4 sur 7 ff (25,4 x 20,3 cm) montés sur onglets sur des feuillets de papier vélin, le tout relié : cahier souple en pavage d'ébène d'après le motif d'un papier marbré de reliure « plumes de paon » reproduit par sablage, puis passé à la poudre de pastel jaune jonquille, dos de veau noir, doublures de nubuck jaune (26,2 x 21,2 cm ; reliure signée « J. de Gonet 2010 »). – **Thomas MANN**, *Le Jeune Joseph* (Paris, Gallimard, 1936) ; in-8 de 266 pp., couverture et dos conservés, relié : plats de médium d'après le motif d'un papier marbré de reliure « plumes de paon » reproduit en rouge sur fond noir, dos de veau noir gaufré « vermiculé », pièces de lanières de veau noir gaufré petits carrés, baguettes aux angles et rivets d'ébène (reliure signée « J. de Gonet 2010 »). Le tout sous boîte-étui en demi-veau noir à dos rond et deux compartiments.

6 000 / 8 000 €

Exceptionnelle réunion d'un manuscrit de Gide consacré à Thomas Mann, et d'un ouvrage de ce dernier enrichi d'un bel envoi à Gide, chacun dans une magnifique reliure de Jean de Gonet.

La *Préface à quelques écrits récents de Thomas Mann* d'André Gide est parue dans *Marianne* le 22 septembre 1937, puis en tête d'*Avertissement à l'Europe* de Thomas MANN (Gallimard, 1937) [traduction française par Rainer Biemel d'*Achtung Europa* !], avant d'être reprise dans les *Préfaces* de Gide (Ides et Calendes, 1948), ses *Feuillets d'automne* (Mercure de France, 1949), puis dans *Littérature engagée* (Gallimard, 1950). Le manuscrit, à l'encre noire sur 7 feuillets de papier ligné, présente quelques ratures et corrections ; il a servi pour l'impression, et porte en tête des indications typographiques. « Je tiens à grand honneur de préfacer ce petit livre. Thomas Mann est un des rares aujourd'hui que nous pouvons admirer sans réticences. Il n'y a pas de défaillances dans son œuvre, et il n'y en a pas dans sa vie. Sa riposte à un absurde camouflet du hitlérisme est digne de l'auteur des *Buddenbrook*, de *la Montagne magique* et de la trilogie de *Joseph*. L'importance de l'œuvre donne au geste son importance et sa puissante signification ». Gide évoque sa visite récente à Thomas Mann à Kusnacht près de Zurich, « où il s'est de lui-même exilé.

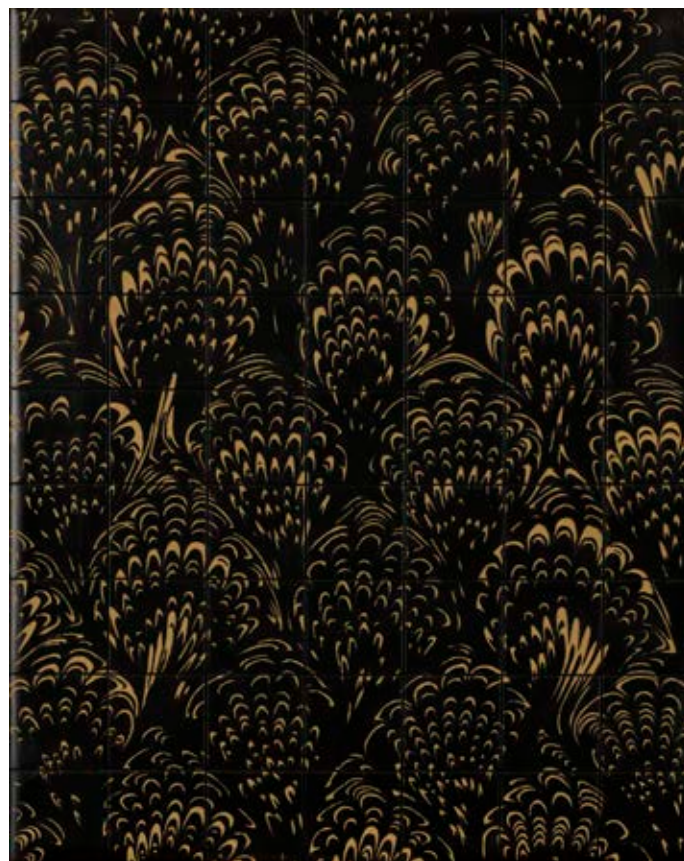
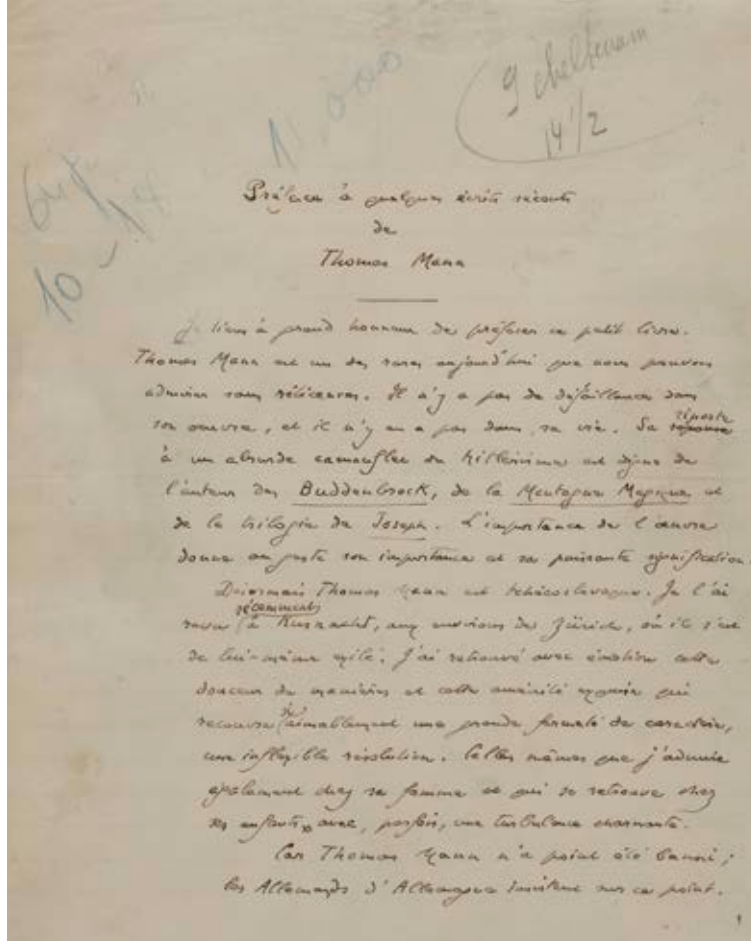
J'ai retrouvé avec émotion cette douceur de manières et cette aménité exquise qui recouvrent aimablement une grande fermeté de caractère, une inflexible résolution. [...] Car Thomas Mann n'a point été banni [...] ; mais il est "né pour témoigner" ; c'est là son rôle ; c'est celui de l'homme de lettres ; et lorsqu'un gouvernement despotique prétend soumettre les esprits, c'est faire de la politique que de ne laisser point son esprit s'incliner. [...] Thomas Mann est contraint, par sa probité même, d'assumer un rôle politique, dans un pays où les "honnêtes gens" qui se mêlent encore de penser, deviennent des gêneurs, des factieux ». De même quand il s'indigne à propos de l'Espagne : « C'est aussi par là que se reconnaît la parfaite sincérité de ces pages ; non seulement elles sont toutes du même homme, mais de la même encre, d'une même inspiration ; une égale conviction les anime. [...] Mann reste authentiquement du côté spirituel ; un humaniste, dans le sens le plus plein de ce mot ». Gide cite Mann, et définit le rôle de l'humaniste : « refusant de se plier, il oppose à la force matérielle une autre force : celle, irréductible, de l'esprit, dont, bon gré mal gré, tout tyran doit reconnaître la valeur insigne »... Et si le « flot de barbarie » n'a pas encore atteint la France, il faut prendre garde à l'avertissement de Thomas Mann. « Sans doute le régime hitlérien actuel met en grand péril la culture ; mais le pire danger, Thomas Mann le voit en ceci que, de nos

jours, la raison est communément bafouée et que tend à paraître plus intelligent que l'être raisonnable celui qui, au nom de la vie, nie la raison ». Et Gide conclut : « Non, Thomas Mann ; non ; notre monde n'est pas encore perdu ; il ne peut l'être tant qu'une voix comme la vôtre s'élève encore pour l'avertir. Tant que des consciences comme la vôtre resteront en éveil et fidèles, nous ne désespérerons pas. »

Thomas MANN, *Le Jeune Joseph (Der Junge Joseph)*. Traduit de l'allemand par L. Servicen (Paris, Gallimard, 1936) ; in-8 de 266 pp.
ÉDITION ORIGINALE, UN DES 50 EXEMPLAIRES SUR ALFA DES PAPETERIES LAFUMA NAVARRE (H.C. n° 49).
ENVOI autographe à André GIDE sur le premier feuillet blanc : « Au cher et grand André Gide, / petit signe d'une grande admiration / Küsnacht 15. Mai 36 / Thomas Mann / "Je me penche par-delà le présent. Je passe outre..." (L. N. N.) » La citation est extraite des *Nouvelles Nourritures Terrestres* de Gide (1935), et elle vaut d'être citée plus longuement, car elle résonne avec les temps troublés qui effraient à la fois André Gide et Thomas Mann : « Je me penche par-delà le présent. Je passe outre. Je pressens un temps où l'on ne comprendra plus qu'à peine ce qui nous paraît vital aujourd'hui. »
Le Jeune Joseph est le deuxième volet de la tétralogie biblique de Thomas Mann, *Joseph et ses frères*, publiée entre 1933 et 1943.

Pour cet ensemble, Jean de GONET a créé deux reliures complémentaires dont les motifs se répondent. Celle du manuscrit, en cahier souple en pavage de bois sablé, est un pur chef-d'œuvre, et un tour de force artistique : « Le motif "plumes de paon" a nécessité, sur le scotch de sablage, de découper chaque surface, aussi minuscule soit-elle, qui devait être creusée, puis passée au jaune ».

Exposition Jean de Gonet relieur (BnF, 2013, n° 124).



Manuscript. 3 janvier 1933.
revised 7 de febr 1933

Le chant du monde

I

~~Les chansons~~

Le besson aux cheveux rouges

Deuxième Partie

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII

- 1 Le besson voit et le monde
- 2 Le long du fleuve.
- 3 clerc (I)
- ~~4 Les nouvelles du besson.~~
- 4 Des nouvelles du besson.
- 5 clerc (II)
- 6 Le marchand d'almanach (I)
- 7 Le marchand d'almanach (II)
- ~~8 Le besson dit sans souffrance.~~
- 8 Histoire de Gina.



450

GIONO JEAN (1895-1970).

MANUSCRIT autographe signé « Jean Giono », **Le Chant du Monde**, 1933 ; 330 pages in-4 (27 x 21 cm), sous chemise autographe de papier fort ocre, emboîtement demi-marroquin lavallière, titre doré au dos.

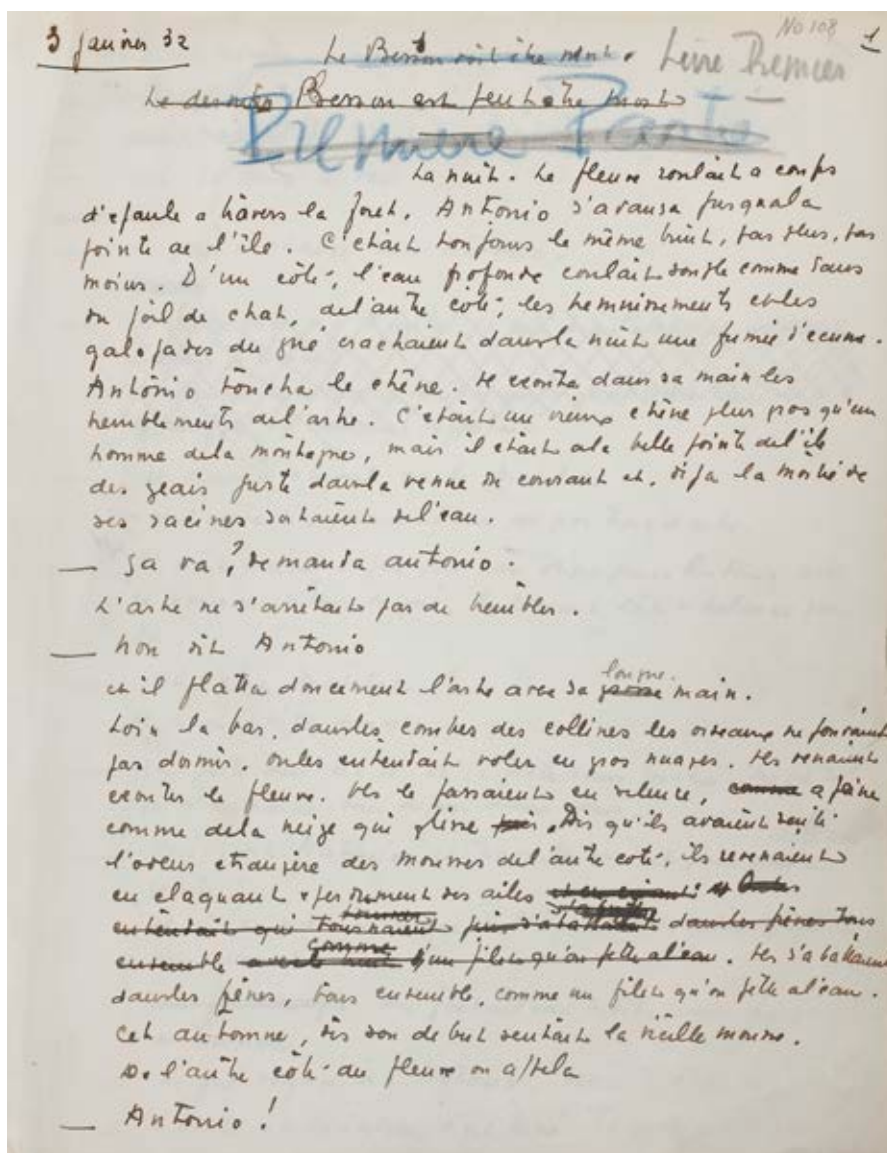
50 000 / 60 000 €

Important manuscrit de travail, complet, de ce grand roman.

Composé entre *Jean le Bleu* et *Que ma joie demeure*, *Le Chant du Monde* a été commencé, selon les dates notées sur le manuscrit, à Manosque le 3 janvier 1933 (le millésime 1932 noté en haut de la première page est un lapsus) et achevé le 7 septembre à Vallorbe, dans le Jura suisse, où Giono séjournait chez sa cousine Antoinette Fiorio, dans un paysage de montagnes comme celui qui sert de cadre au roman. À l'origine, *Le Chant du monde* devait être un ensemble de quatre volumes, dont ce roman (un temps nommé *Le Fleuve*) serait le premier volume sous le titre *Le Besson aux cheveux rouges*. Le manuscrit est resté inconnu de l'éditeur du roman dans la Bibliothèque de la Pléiade, Pierre Citron, qui en a donné un remarquable commentaire, et a relevé les variantes données par le tapuscrit appartenant à André Bottin ; il y fait également le point sur une première version disparue, très différente, que Giono aurait abandonnée, ou qui lui aurait été dérobée. Après une prépublication (avec des coupures) dans la *Revue de Paris* du 1^{er} mars au 15 avril 1934, *Le Chant du monde* paraît chez Gallimard à l'automne (achevé d'imprimer le 11 juillet 1934). Giono en tirera vers 1941 un scénario pour un film (publié dans ses *Œuvres cinématographiques* en 1980), puis une adaptation théâtrale pour Jean-Pierre Grenier sous le titre *Le*

Cheval fou (1965-1968) ; en 1965, Marcel Camus en réalisera un film sur son propre scénario, avec Charles Vanel, Hardy Krüger, André Lawrence et Catherine Deneuve dans les principaux rôles.

Dans une note pour l'édition américaine, Giono a écrit (Pléiade p. 1283) : « J'ai essayé de faire un roman d'aventures dans lequel il n'y ait absolument rien d'actuel. [...] J'ai voulu faire un livre avec des montagnes neuves, un fleuve neuf, un pays, des forêts et de la neige et des hommes neufs. [...] Des hommes sains, propres, forts (durs, purs et sûrs comme dit l'autre). Ils vivent leur vie d'aventures. Ils connaissent seuls la joie du monde, et sa tristesse »... *Le Chant du monde* est « un roman d'aventure et d'action », comme l'a indiqué Pierre Citron. Le pêcheur Antonio part accompagner son ami le bûcheron (et ancien marin) Matelot, qui recherche son fils « besson » disparu ; ils remontent le fleuve (inspiré de la Durance) jusque dans le haut pays Rebeillard. En chemin, ils rencontrent l'aveugle Clara, qui accouche, et dont Antonio va s'éprendre. Ils finissent par retrouver le besson, qui s'est réfugié chez le guérisseur bossu et vendeur d'almanachs Toussaint, après avoir enlevé Gina, fille de Maudru, grand propriétaire de troupeaux de taureaux, maître violent et despotique du pays. Le besson tue le



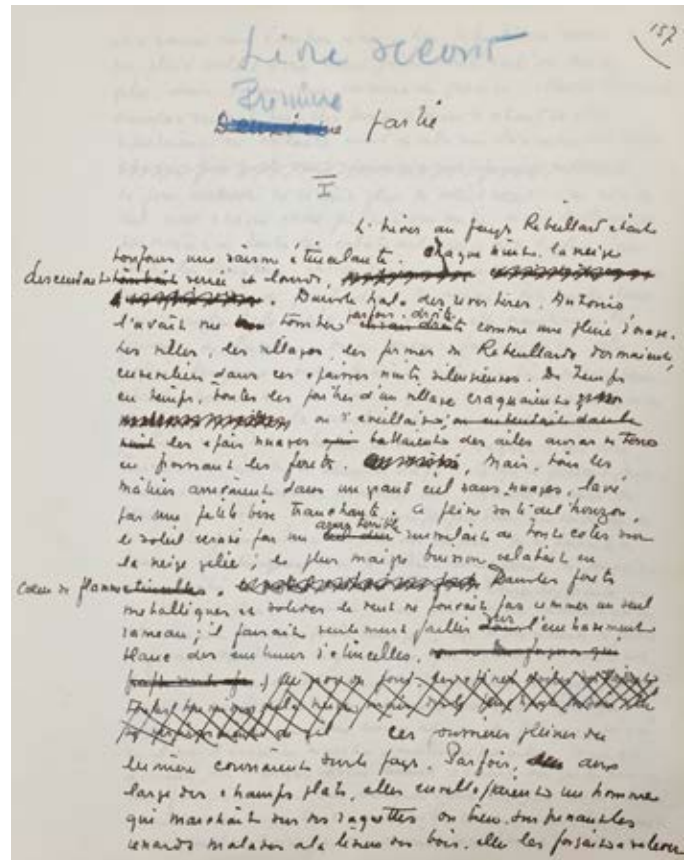
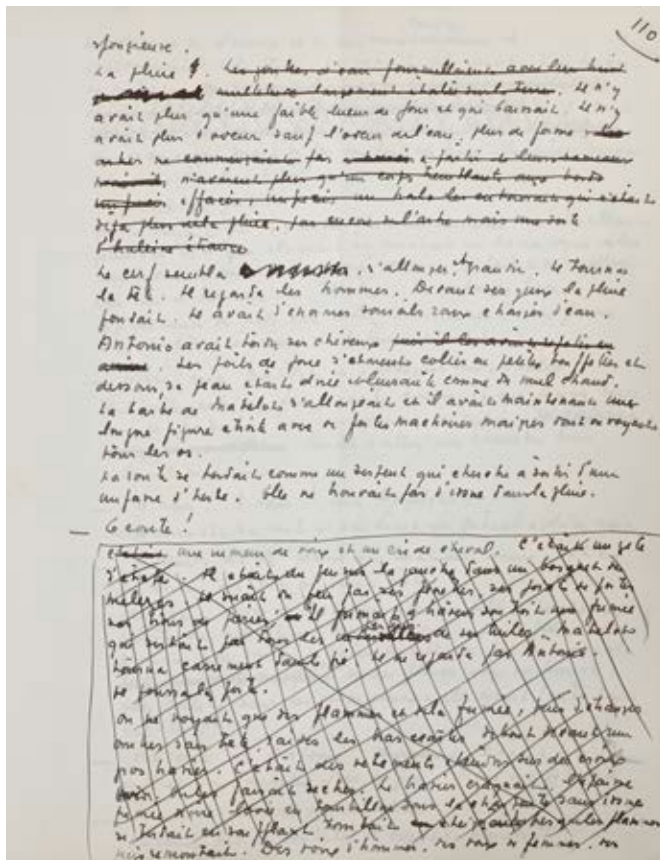
.../...

neveu de Maudru ; Matelot est assassiné par les bouviers de Maudru ; Antonio et le besson vont alors mettre le feu chez Maudru, avant de redescendre le fleuve en radeau pour regagner leur terre avec Gina et Clara. « Ce schéma de western est aussi – c'est bien normal – celui d'un conte populaire : c'est l'histoire de l'enfant perdu que son père va rechercher, à quoi l'aidera un sorcier bienfaisant – mais ici le père ne reviendra pas. C'est encore celui des mythes grecs, avec les héros arrivant dans une terre hostile, comme les Argonautes en Colchide, et le retour par eau, comparable à celui de Jason ramenant Médée ou de Thésée ramenant Ariane » (P. Citron).

Le manuscrit est rédigé à l'encre noire sur des feuillets in-4 sur papier filigrané Navarre, ou quelques feuillets légèrement plus foncés Super Strong PFB Moirans ; il est paginé par Giono de 1 à 325, avec quelques bis (30, 146, 187), deux petits feuillets volants ajoutés à la p. 258, et 2 pages 285. Il est signé à la fin et daté : « Manosque 3 janvier – Vallorbes 7 septembre ». Ce manuscrit a servi à établir la dactylographie ; il présente d'importantes variantes avec le texte publié, notamment des passages qui seront supprimés sur le tapuscrit (et qui sont connus par les variantes de la Pléiade), mais aussi des passages biffés inédits (environ 470 lignes biffées), et de nombreuses

ratures et corrections, des additions interlinéaires ou marginales (environ 1500).

La chemise porte le double titre : « Le Chant du Monde – I Le besson aux cheveux rouges », les dates « Manosque 3 janvier 1933. Vallorbes 7 sept. 1933 », et la liste biffée des chapitres du Livre premier ou Première partie. Giono optera finalement pour la division en trois parties, et décidera de ne pas donner de titre aux chapitres ; seuls, les chapitres de la première partie portent des titres (parfois corrigés) sur le manuscrit, qui ont été biffés (nous les donnons entre crochets). LIVRE PREMIER. I [Le dernier Besson est peut-être mort puis Le Besson doit être mort] (p. 1-18). II [Le long du fleuve] (19-39). III [Claire puis Clara (I)] (39-69). IV [Histoire du besson aux cheveux rouges puis Des nouvelles du besson] (69-76). V [Le marchand d'almanach puis Clara (II)] (76-83). VI [Le marchand d'almanach] (84-104). VII [Le marchand d'almanach (II)] (104-117). VIII [La vie des dieux est sans souffrance puis Histoire de Gina] (118-133). IX (133-156). LIVRE SECOND. Première partie. I (157-173). II (173-192). III (192-227). IV (228-242). V (243-270). VI (270-276). VII (276-297). TROISIÈME PARTIE. I (298-308). II (309-317). III (318-325). Nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu des enseignements du manuscrit, outre les nombreux passages supprimés sur le tapuscrit et qui figurent ici (on se reportera aux variantes de la Pléiade). Nous



relèverons à titre d'exemples quelques passages biffés. Ainsi, à propos des cicatrices d'Antonio : « Ces trois blessures des villages étaient devenues trois touches à goûter le temps. Là, la peau plus fine sentait l'orage de loin. Les lourdes pluies poussaient l'air devant elles, cet air touchait une cicatrice d'Antonio et il savait » (p. 23). Sur la page 30 bis, une addition est ensuite biffée : « Au village de Villevieille la cigogne faisait son nid dans une cheminée. Elle savait que la maison était vide. Elle avait guetté longtemps la jeune femme par la fenêtre. Elle savait que le baluchon était prêt sur la chaise. Cette nuit, elle avait entendu frapper à la porte et le garçon était venu. Ce matin en regardant à travers les vitres elle avait vu l'âtre froid, les murs nus, les tiroirs de la commode vides. Sur les routes qui menaient à la montagne, un vol de gélinottes rencontra un homme et une femme qui marchaient. Ils étaient jeunes tous les deux. Ils allaient bon pas puis ils s'arrêtaient ils ouvraient leurs bras comme des ailes et ils se serraient l'un contre l'autre un bon moment. L'affaire des gélinottes était dans le sud ». Un paragraphe à la fin du chap. I, iii a été soigneusement biffé à l'encre. Un faux début du chap. I, vi a été biffé au crayon noir : « Vers le milieu de la matinée, Antonio entendit, là-bas devant, dans la direction où ils marchaient comme le bruit d'une grosse flûte. Parfois, ça semblait aussi un chant, mais on imaginait mal le gosier.

Le premier jour, ils avaient remonté le long du fleuve en suivant les alluvions et le bord des boues. Là, le terrain était trop mou pour les bœufs, ils étaient sûrs d'être tranquilles » (p. 83). Relevons encore une description de Villevieille (p. 131), etc. Parfois, les suppressions sont plus importantes encore : ainsi, vers la fin du chap. II, i, trois pages sont biffées à la plume et au crayon bleu, lorsque le besson remet ses plaques après le coup de feu et observe, dont nous ne citerons que les deux premières phrases : « Le besson portait en lui, comme une source de joies et de douleurs très personnelles la faculté de voir dans les choses le côté habituellement dans l'ombre. Il avait été réjoui tout le long de sa jeunesse par le ventre blanc des crapauds, sensible et délicatement doré, la mystérieuse pulsation qui court dans une longue procession de chenilles aveugles »... (p. 170-173).

Bibliographie : Jean Giono, *Œuvres romanesques complètes*, tome II, (Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972), *Le Chant du monde* (p. 187-412 ; Notice et notes de Pierre Citron, p. 1261-1323). Pierre Citron, *Giono* (Seuil, 1990, p. 190-196).

Provenance : Roland Saucier, Librairie Gallimard ; acquis par Marcel BERGEON (Le Locle) en octobre 1951 à la Librairie Gallimard (correspondance jointe entre Marcel Bergeon et Henri Godard, 1980).

451

GIONO JEAN (1895-1970).

L.A.S. « Jean Giono », 27 janvier 1947,
à Jean COCTEAU ; 2 pages in-8.

1 500 / 2 000 €

Lettre amicale à Jean Cocteau, évoquant ses difficultés avec les éditions Grasset.

« Il ne s'agit pas de mauvaise volonté cher Jean. Il s'agit simplement d'obtenir la permission d'édition en luxe par les Grasset qui sont des pignoufs et me font mille ennuis. Je suis en train d'essayer de rompre les contrats avec eux, car on ne compte plus les manquements aux clauses, de leur côté ; il y en a cent. Si j'étais bien soutenu je devrais y arriver. La NRF a été au contraire très compréhensive, mais j'ai déjà donné les textes que j'y publie à des éditeurs de luxe et demi-luxe. Si j'ai quelque chose de disponible (je pense au texte que j'écris maintenant et qui te plairait je crois) je te l'envoierai pour ton ami. Moi aussi j'aimerais te revoir, je pense souvent à toi. J'ai vu *la Belle et la Bête* que j'ai beaucoup aimé. Mais, Paris m'irrite, je n'y suis d'accord avec rien. Je m'y force. J'y crains tout et à chaque instant je suis tenté de faire appel à ma brutalité. C'est très désagréable, alors, je préfère ignorer qu'il y a un endroit de la terre appelé Paris. C'est bête. J'attends de vieillir, ça arrangera tout. Mais crois à ma très fidèle et très sincère amitié »...



451

452

GIRAUDOUX JEAN (1882-1944).

MANUSCRIT autographe signé
« Jean Giraudoux », *Bella*, 1925 ; 205
feuilles in-fol., relié maroquin rouge,
armoiries sur les plats, cadre intérieur
de maroquin rouge et filets dorés, étui
(René Aussourd).

25 000 / 30 000 €

Manuscrit complet, seul existant, de *Bella*, chef-d'œuvre romanesque de Giraudoux, offrant une version primitive très différente du texte publié.

Ce manuscrit de *Bella* de Jean Giraudoux, jusqu'alors inconnu (Brett Dawson, éditeur de *Bella* dans les *Œuvres romanesques complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade, déplorait sa disparition), révèle une version primitive très différente du texte imprimé. On y saisit la genèse complexe de ce roman, probablement le plus beau et le plus riche de Giraudoux, qui, à côté d'un troublant portrait de femme, met en scène la lutte entre deux personnalités politiques, Rebardart et Dubardeau, derrière lesquelles on a reconnu l'affrontement de Raymond POINCARÉ et Philippe BERTHELOT.

Le manuscrit est daté en fin « 21 janvier 1925 ». À partir de son achèvement, Giraudoux va profondément remanier son texte avant la prépublication de *Bella* dans *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} octobre 1925 au 1^{er} janvier 1926. L'édition originale paraît chez Bernard Grasset dans la collection des « Cahiers verts » en 1926. D'importants passages du manuscrit ne se retrouvent pas dans le livre ; ils ont été supprimés pour former des chapitres de *La France sentimentale* (Bernard Grasset, 1930) ; un autre chapitre se retrouve dans *Églantine* (Bernard Grasset, 1927).

La Bibliothèque nationale conserve des esquisses et ébauches de *Bella* antérieures à notre manuscrit, et divers fragments de rédactions successives, ainsi que d'autres fragments qui se rattachent au remaniement du roman. Notre manuscrit est le seul complet.

Le manuscrit est écrit au recto de grands feuillets, avec une faible marge sur la gauche, et semblerait une mise au net, s'il n'y avait quantité de petites ratures, corrections ou additions. Outre les remaniements dans la structure du roman, le manuscrit présente quantité de variantes textuelles, souvent considérables.

Giraudoux va hésiter sur le prénom de son héroïne : Julienne, Simone (plus tard corrigé en Bella au f. 78). Il va changer des noms (Crapuçon deviendra Crapuce, le marquis Basquetot deviendra baron Basquettot), mais aussi des lieux : ainsi, le fief de Rebardart qui est situé en Lorraine dans le manuscrit sera transporté en Champagne (Lunéville devenant Reims, etc.), pour éviter un rapprochement trop clair avec Poincaré ; l'Automobile Club deviendra le Sporting, etc.

Nous allons tenter de suivre le texte du manuscrit en renvoyant aux pages de l'édition de la Pléiade (*Œuvres romanesques complètes*, tome I) entre crochets (et pour *La France sentimentale* au t. II), qu'il s'agisse du texte du roman mais aussi des esquisses ou autres rédactions. On verra ainsi le prodigieux travail de reconstruction romanesque auquel s'est livré Giraudoux.

* Chapitre I (ff. 1-30, à l'encre violette). Le premier paragraphe, comme une sorte de bref prologue, est inédit : « Emmanuel Moïse ?... Au fait, pourquoi ne pas vous parler de Moïse ? Parce que j'appartiens à une famille illustre, tous les petits rôles de comparses tenus dans l'existence des autres enfants par un capitaine en retraite,

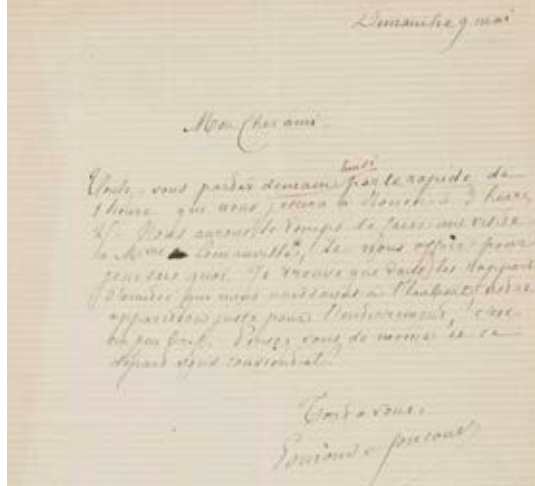
453

GONCOURT EDMOND DE (1822-1896).

L.A.S. « Edmond de Goncourt »,
Dimanche 9 mai [1880, à son ami
Claudius POPELIN] ; demi-page in-8.

500 / 700 €**Organisation de son départ pour les funérailles de Flaubert.**

« Voulez-vous partir demain lundi par le *rapide* de 1 heure qui nous jettera à Rouen à 3 heures 25. Nous aurons le temps de faire une visite à Mme Comanville, de nous offrir pour je ne sais quoi. Je trouve que dans les rapports d'amitié qui nous unissaient à FLAUBERT, notre apparition juste pour l'enterrement, c'est un peu bref. Pensez-vous de même et ce départ vous convient-il ? »...



453



454

454

GUITRY SACHA (1885-1957).

MANUSCRIT autographe signé, [Ma
défense], Drancy 13 octobre 1944 ;
[1]-29 pages in-8 au crayon.

10 000 / 15 000 €**Précieux document : justificatif de sa conduite pendant l'Occupation et réponse aux accusations de collaboration, rédigé au camp d'internement de Drancy, et remis au commissaire Duez.**

Dans *Soixante jours de prison*, Guitry note, le 8 octobre 1944 (au lendemain de la rencontre d'un homme qui, montrant la copie d'une lettre de Guitry à Albert Willemetz, s'écriait : « Avec ça, on vous tient ! ») : « J'ai passé ma journée entière à prendre, à cet égard, des notes. Il n'est peut-être pas mauvais que je réponde moi-même à ma lettre ! » Le lundi 9 octobre, Guitry est appelé par le commissaire DUEZ : « J'étais allé, par écrit, au-devant de toutes les questions qui pouvaient m'être posées et je lui confie les notes manuscrites que j'ai prises hier. Je rectifie là toutes les erreurs volontairement commises par les

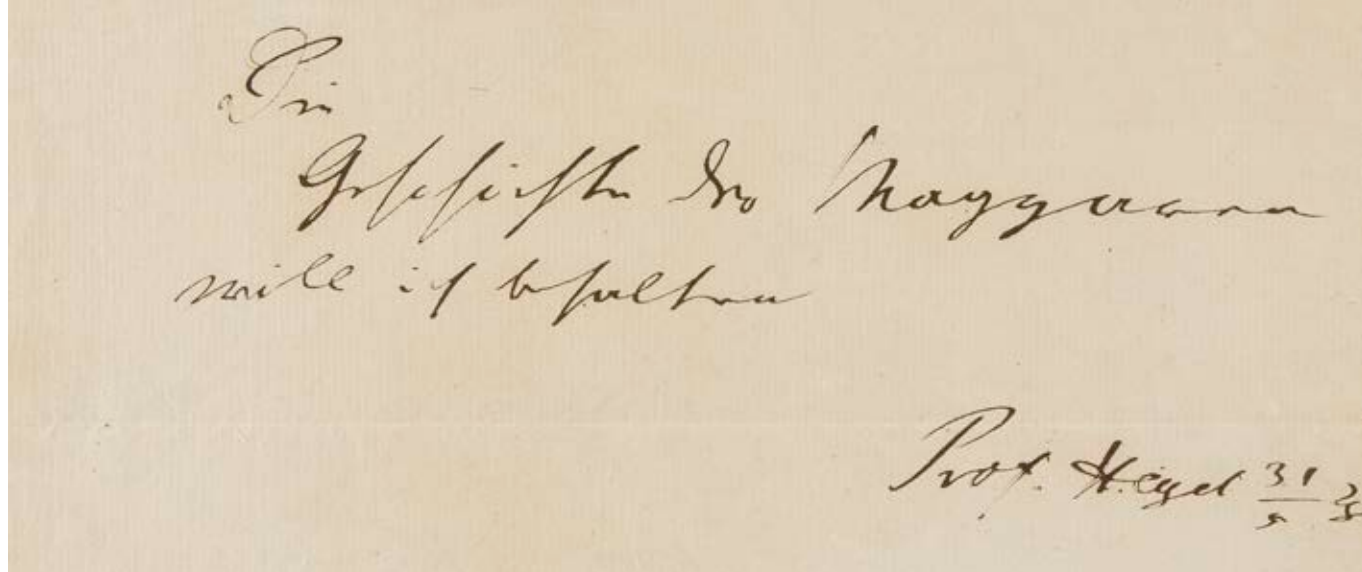
journaux depuis six semaines – et M. Duez en paraît fort impressionné ». Le 12, il est à nouveau appelé par le commissaire Duez, qui lui annonce qu'il va être inculpé, et qui a lu ses notes dont il a fait faire une copie dactylographiée qu'il remet à Guitry : « Vous avez là des arguments qui sont irréfutables [...] Vos notes elles-mêmes, je les garde... et ce n'est pas seulement pour le plaisir d'avoir un autographe de vous, mais je tiens à les conserver parce qu'elles apportent certains éclaircissements nécessaires »... Le manuscrit est rédigé d'une traite, au crayon, avec quelques rares ratures et

corrections, paginé de 1 à 29, et signé en fin. Il est précédé d'un feuillet avec les initiales S.G., sur lequel Guitry a inscrit ensuite à l'encre bleue cette dédicace au commissaire DUEZ : « à Monsieur Duez Triste et cordial souvenir Sacha Guitry Drancy 13.10.44 ». Arrêté chez lui le 23 août au matin par « six hommes armés jusqu'aux dents », mais dépourvu de mandat d'amener, Guitry promet de raconter plus tard en détail cette arrestation arbitraire, son séjour au dépôt et au Vel' d'Hiv', et son arrivée à Drancy où il est interné depuis six semaines. « Quand je demande ce dont je suis accusé, on me

répond : – D'être un "collaborateur notoire". Quand je demande qui m'en accuse, on me répond : – Tout le monde. Mais quand je demande qui m'a dénoncé, on me répond : – Personne »... Guitry nie, tour à tour, les chefs d'accusation de « la rumeur publique ». 1° D'avoir été *pro-allemand* : « Élevé dans la haine de l'Allemagne par mon grand-père, René de Pont-Jest, qui avait fait la guerre de 70, je suis peut-être le seul auteur dramatique français qui n'ait jamais eu de pièces représentées en Allemagne – et j'en ai fait cent-quatorze – alors que je les cédaï volontiers à tous les pays du monde » ; et il a toujours refusé d'être joué en Allemagne... 2° D'être *israélite*. Et il cite un mot cocasse du Grand Rabbin, à qui il était allé demander un « certificat d'aryanité »... 3° D'avoir reçu chez lui le maréchal Goering. « C'est faux. Le maréchal GOERING m'a fait un jour chercher chez moi par deux officiers allemands armés »... 4° D'avoir exposé au foyer du Théâtre de la Madeleine le buste d'Hitler : « c'est faux. Il y a dans le foyer du théâtre de la Madeleine le buste de mon père qui, en effet, ressemble un peu à M. Mussolini »... 5° D'avoir écrit un livre sur l'Allemagne : « Je n'ai fait paraître pendant l'occupation qu'une plaquette en vers libres qui parle de peinture [Des goûts et des couleurs] et un livre de luxe, intitulé *De 1429 à 1942*. Cet ouvrage raconte cinq cents ans de Gloire Française. Il est un cri de foi, d'amour et d'espérance. On ne saurait lui attribuer sans mentir une signification politique ». Il contient des écrits de G. Duhamel, P. Valéry, J. Cocteau, etc., et a permis de « verser 4 millions au Secours National ». Guitry réfute également les accusations d'avoir reçu des officiers allemands sur la scène ou comme convives, d'avoir écrit ou inspiré les émissions radiophoniques de M. Hérold-Paquis (« quelle gifte à ma vanité bien connue ! »), d'avoir servi la propagande allemande, d'avoir reçu le général von STÜLPNAGEL... Quant à la collaboration avec l'ennemi, Guitry souligne qu'il a refusé devant témoins une proposition de 3 millions de la Continental pour tourner un film, ne désirant « travailler qu'avec des français », et a traité avec Harispu pour *Désirée Clary*. Il a ensuite eu des soucis avec la censure allemande, qui a refusé et empêché la représentation de deux de ses pièces. Il a subi l'occupation de ses maisons à Versailles, Saint-Tropez et Cap d'Ail... Etc. Il n'y a aucun chef d'accusation contre lui, sinon la rumeur publique... « Collaborateur – c'est bien vite dit. A-t-on l'intention de réunir sous ce vocable damné tous ceux qui, de 40 à 44, manifestèrent leur activité professionnelle ? Si c'est cela, que tous les auteurs dramatiques représentés, que tous les acteurs ayant joué, que tous les écrivains ayant écrit, que tous les conférenciers ayant parlé, que tous les prêtres ayant prêché, que tous les danseurs ayant dansé, que tous les pianistes, que tous les violonistes soient à Drancy eux-mêmes. Et je vais plus loin. Que tous ceux qui tentèrent en vain de publier leurs ouvrages, de faire représenter leurs pièces ou de tourner des films pendant l'occupation soient arrêtés aussi. Ce n'est pas parce que les Allemands les ont tenus à l'écart qu'ils doivent être considérés comme des résistants volontaires. Il ne faut pas que leurs échecs puissent leur conférer le pouvoir aujourd'hui de juger nos actions, de nous déshonorer et de nous maintenir en prison après avoir ameuté contre nous l'opinion publique »... Exercer sa profession sous l'œil de l'occupant était au contraire une manière de résister à l'emprise étrangère : il cite à ce propos un quatrain que Maurice Donnay lui adressa le lendemain de la première de *Vive l'Empereur*. Ayant eu le courage d'exercer sa profession, « j'ai créé un climat à la faveur duquel d'autres se sont fait jouer – et non des moindres : Paul Claudel, Édouard Bourdet, Jean Cocteau, Jean Anouilh »... Or puisqu'aucun d'entre eux n'est aujourd'hui incarcéré, il déduit que « c'est plutôt quarante années de réussite et de bonheur qu'on ne me pardonne pas »... Et d'ailleurs on lui en veut surtout du bien qu'il a fait : 22 représentations de bienfaisance, 9 galas, 10 millions de secours versés... Quant à avoir « vu des Allemands », il le reconnaît volontiers, car il avait fallu solliciter, en tant que Président de l'Union des Arts, l'autorisation de rouvrir les théâtres ; puis, sollicité lui-même à son tour, il intervint pour faire libérer ou adoucir la détention de compatriotes tels que le fils de Georges Clemenceau, Mme Henri Matisse, le fils d'Huguette Duflos, le fils d'Albert Willemetz, Pierre

29
où repose le corps du maréchal
et par les allemands, ~~occupaient~~
hélas ! occupaient.
Pour me prouver sa recon-
naissance la Maréchale m'offrit
la médaille militaire et le
fanion du vainqueur de la Marne
Que l'on questionne enfin Tri-
stan Bernard qui grâce à moi,
grâce à moi seul, n'est resté que
trois jours à Drancy parce que
je me suis offert à y prendre
sa place.
Celle place, je l'occupe aujourd'hui
- lui - mais bien contre mon gré !
Sacha Guitry

Masse, etc. Il indique les noms de plusieurs personnalités qui peuvent servir de témoins de son dévouement, dont Mgr Suhard, archevêque de Paris... « Que l'on questionne Jean Cocteau et Louis Beydts au sujet de mes interventions tant pour Marcel Lattès, Jean Wiener, Reynaldo Hahn, que pour Fernand Ochsé et Max Jacob. Que l'on questionne Madame la Maréchale Joffre à qui j'ai fait rendre après huit jours de démarches sa maison de Louveciennes où repose le corps du Maréchal et que les Allemands, hélas ! occupaient. Pour me prouver sa reconnaissance la Maréchale m'offrit la médaille militaire et le fanion du vainqueur de la Marne. Que l'on questionne enfin Tristan Bernard qui grâce à moi, grâce à moi seul, n'est resté que trois jours à Drancy parce que je me suis offert à y prendre sa place. Cette place, je l'occupe aujourd'hui – mais bien contre mon gré ! »
ON JOINT : la copie dactylographiée faite par le commissaire Duez (9 p. in-4) ; une dactylographie établie par la secrétaire de Guitry, intitulée *Ma Défense* (21 p. in-4), et signée 2 fois au crayon, version un peu différente et augmentée, notamment d'un post-scriptum daté : « Prisons de Fresnes, le 20 octobre 1944 », révélant la découverte d'un dossier du bureau de Propagande et Censure allemandes concernant sa pièce *Le Dernier Troubadour*, refusée par le Lieutenant Luckt car elle « serait un véritable régal pour les Gaullistes ».
Ancienne collection André BERNARD (Sacha Guitry, la collection André Bernard, 2011, n° 586).



455

455

**HEGEL GEORG WILHELM
FRIEDRICH (1770-1831).**

P.A.S. « Prof. Hegel », [Berlin] 31 mai
1828 ; 1 page oblong in-8 ; en
allemand.

2 000 / 2 500 €

« Die Geschichte der Magyaren will ich
behalten »...
Au sujet d'un livre qu'il veut conserver :
Johann Mailáth, *Geschichte der Magyaren*,
(Wien, 1828-1831, F. Tendler, 5 volumes).

456

HEINE HEINRICH (1797-1856).

MANUSCRIT autographe de premier
jet d'un poème ; 1 page oblong in-8
(légère mouillure) ; en allemand.

5 000 / 7 000 €

**Brouillon avec ratures et corrections d'un
poème du cycle *Neuer Frühling*.**

Numéroté ici IX, ce poème prendra le
n° XV du cycle *Neuer Frühling* (Nouveau
Printemps), publié en 1844 dans les *Neue
Gedichte* (1844, p. 22).
Il se compose de deux quatrains. Le
manuscrit présente de nombreuses ratures
et corrections. Une première version de la
première strophe a été entièrement biffée,
et Heine l'a refaite à côté.

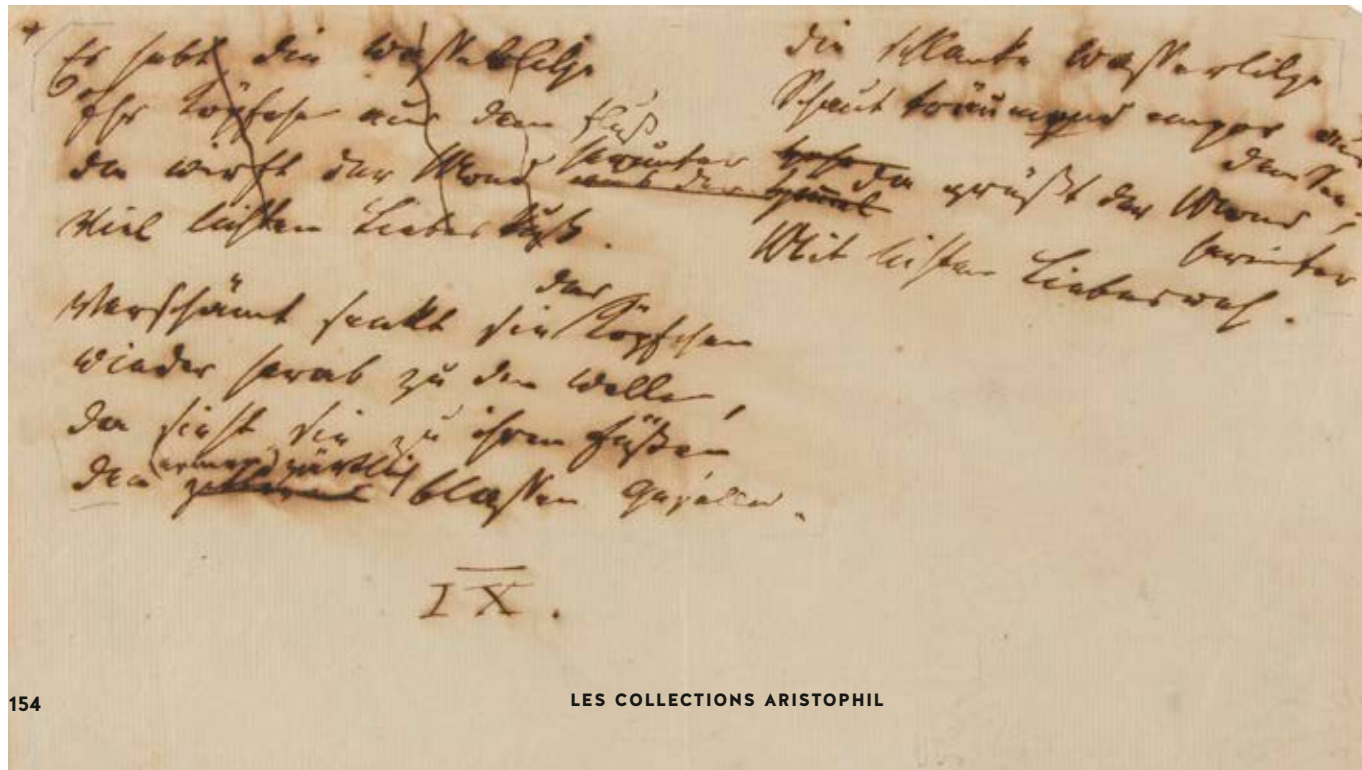
« Die schlanke Wasserlilie
Schaut träumend empor aus dem See;
Da grüßt der Mond herunter
Mit lichter Liebesweh.

Verschämt senkt sie das Köpfchen
Wieder hinab zu den Wellen,
Da sieht sie zu ihren Füßen
Den armen blassen Gesell'n ».

Nous en donnons la traduction publiée dans
la *Revue des deux mondes* le 15 septembre
1855 :

« La svelte fleur des eaux se balance rêveuse
au milieu du lac ; l'astre des nuits la salue tout
tremblant de langueur et de désir.
Confuse, elle incline sa tête vers les ondes ;
soudain elle y voit à ses pieds son pauvre
amoureux à la face blême. »

456



HUGO VICTOR (1802-1885).

7 L.A.S. « Victor », Paris 1821-1826, à son père le général Léopold HUGO à Blois ; 22 pages in-4 ou in-8, adresses, montées sur onglets entre des feuilles de papier vélin, le tout relié en un volume petit in-4, maroquin vert foncé janséniste, dentelle intérieure, tranches dorées, étui (Noulhac).

10 000 / 15 000 €

Précieux recueil de lettres de jeunesse à son père, qui suivent de façon émouvante l'entrée de Victor Hugo dans l'âge d'homme, avec ses deuils et ses joies : la mort de sa mère, la folie de son frère Eugène, son mariage, ses premiers grands succès littéraires.

28 juin 1821. **Mort de sa mère.** « Mon cher papa, Nous avons une nouvelle affreuse à t'annoncer. Aujourd'hui que tout est fini et que nous sommes plus calmes, je trouverai des expressions pour te l'apprendre. Tu sais bien que maman était malade depuis longtemps. Eh bien ? hier, à 3 heures de l'après-midi, après trois années de souffrances, un mois de maladie et huit jours d'agonie, elle est morte. Elle a été enterrée aujourd'hui à six heures du soir. Notre perte est immense, irréparable. Cependant, mon cher papa, tu nous restes et notre amour et notre respect pour toi ne peuvent que s'accroître de ce qu'il ne nous reste plus qu'un seul être auquel nous puissions reporter la tendresse que nous avions pour notre vertueuse mère. Dans cette profonde douleur, c'est une consolation pour nous de pouvoir te dire qu'aucun fiel, aucune amertume contre toi n'ont empoisonné les dernières années, les derniers moments de notre mère. Aujourd'hui que tout disparaît devant cet horrible malheur, tu dois connaître son âme telle qu'elle était, elle n'a jamais parlé de toi avec colère, et les sentiments profonds de respect et d'attachement que nous t'avons toujours portés, c'est elle qui les a gravés dans notre cœur. [...] Elle a expiré dans nos bras, plus heureuse que nous. Nous ne doutons pas, mon cher papa, que tu ne la pleures et la regrettes avec nous, pour nous et pour toi. Il ne nous appartient pas, il ne nous a jamais appartenu de mêler notre jugement dans les déplorables différends qui t'ont séparé d'elle, mais maintenant qu'il ne reste plus d'elle que sa mémoire pure et sans tache, tout le reste n'est-il pas effacé ? »... Leur mère ne leur laisse rien. « Les frais de sa maladie et de son enterrement ont bien dépassé nos faibles moyens, le peu d'objets de prix qui nous restaient, comme argenterie, montre, &c., ont disparu, et à quel meilleur usage pouvaient-ils être employés ? » Ils doivent encore payer le médecin et diverses dettes... « Nous allons, si telles sont tes intentions, nous hâter d'achever notre droit, que la maladie de maman nous avait fait suspendre pendant quelque temps. Nous gagnerons quelque peu de chose par nous-mêmes, afin de t'alléger le fardeau. [...] Adieu, mon cher papa, je t'embrasse au nom de mes frères abîmés comme moi dans la douleur. Ton fils soumis et respectueux, Victor ». Abel Hugo ajoute 9 lignes.



11 avril 1822. **Sur la folie de son frère Eugène.** « Depuis hier nous sommes dans la désolation. Il y a bien longtemps qu'Eugène était tout à fait changé pour nous. Son caractère sombre, ses habitudes singulières, ses idées bizarres avaient mêlé de cruelles inquiétudes aux dernières douleurs de notre mère bien-aimée. [...] Depuis la perte de notre pauvre mère il avait cessé de témoigner à ses frères et à ses amis aucune affection. – Avant-hier enfin, il a disparu, nous laissant un billet froid et laconique [...] Nous nous perdons en conjectures et en recherches ; depuis longtemps nous remarquions qu'il sortait à des heures extraordinaires, nous empruntait notre argent [...] Pourquoi faut-il que ce dernier acte de folie nous force à te révéler ce que nous aurions voulu te laisser toujours ignorer, afin de t'épargner au moins celle-là d'entre les souffrances de notre mère ? » Eugène risque d'envoyer à son père « une lettre qui serait marquée au coin de la plus inexplicable ingratitude si elle n'était dictée par la démence. Rappelle-toi, mon cher papa, toute ta tendresse de père, toute ton indulgence d'ami ; Eugène a un excellent cœur, mais la position incompréhensible où il paraît placé le force à chercher des prétextes bons ou mauvais pour colorer sa conduite. Peut-être ton fils, qui semble avoir été entraîné par des liaisons funestes, sortira-t-il pur et honorable de l'abîme où nous le croyons tombé. [...] Eugène a un bon cœur, il reconnaitra sa faute ; en attendant, plaignons-le et plains-nous comme nous te plaignons »... Abel Hugo cosigne la lettre.

.../...

Paris, 18 Juillet 1822.

Mon cher Papa,

Je suis dans la joie, ce que tu ne sages pas. On a enfin obtenu mon traitement académique. Le Roi m'accorde, ainsi qu'à mon honorable confrère, M. Alex. Soumet, une pension de 1200 fr. sur sa cassette, et une autre pension devrait lui être donnée au ministère de l'Intérieur. Il remercie son père de ses démarches et « pour ce que tu vas faire encore ; car c'est maintenant que j'attends tout de ton cœur et de ta bonté. Oui, cher papa, le moment que dans ta tendresse pour moi, tu as appelé comme moi de tous tes vœux et hâté de tous tes efforts, est venu. Je sais bien que ta sollicitude paternelle va me représenter ici que 1200 francs ne suffisent pas pour tenir une maison ; mais il faut ajouter à ces 1200 fr. une somme au moins égale, produit de mon travail annuel ; ensuite, mon cher papa, mon intention n'est pas de tenir maison. J'ai la certitude que, sitôt que tu auras fait connaître tes desirs à M. et Madame Foucher, ces bons parents seront heureux de garder leur fille et leur gendre auprès d'eux ; leur logement s'y prête à merveille [...] Tu vois, mon cher papa, combien toute inquiétude est désormais impossible, et je suis certain que tu seras aussi heureux que moi-même de la félicité que va m'apporter ta prochaine lettre. Tu écriras sans doute aussi en même temps à l'excellent Monsieur Foucher dont les favorables dispositions me sont connues et qui n'attend plus qu'un mot de toi. C'est une famille, mon cher papa, à laquelle tu t'applaudiras en tout temps d'avoir associé la tienne »...

.../...

18 juillet 1822. **Sur ses récompenses, et son prochain mariage avec Adèle Foucher.** Il est dans la joie : « J'ai enfin obtenu mon traitement académique. Le Roi m'accorde, ainsi qu'à mon honorable confrère, M. Alex. Soumet, une pension de 1200 fr. sur sa cassette », et une autre pension devrait lui être donnée au ministère de l'Intérieur. Il remercie son père de ses démarches et « pour ce que tu vas faire encore ; car c'est maintenant que j'attends tout de ton cœur et de ta bonté. Oui, cher papa, le moment que dans ta tendresse pour moi, tu as appelé comme moi de tous tes vœux et hâté de tous tes efforts, est venu. Je sais bien que ta sollicitude paternelle va me représenter ici que 1200 francs ne suffisent pas pour tenir une maison ; mais il faut ajouter à ces 1200 fr. une somme au moins égale, produit de mon travail annuel ; ensuite, mon cher papa, mon intention n'est pas de tenir maison. J'ai la certitude que, sitôt que tu auras fait connaître tes desirs à M. et Madame Foucher, ces bons parents seront heureux de garder leur fille et leur gendre auprès d'eux ; leur logement s'y prête à merveille [...] Tu vois, mon cher papa, combien toute inquiétude est désormais impossible, et je suis certain que tu seras aussi heureux que moi-même de la félicité que va m'apporter ta prochaine lettre. Tu écriras sans doute aussi en même temps à l'excellent Monsieur Foucher dont les favorables dispositions me sont connues et qui n'attend plus qu'un mot de toi. C'est une famille, mon cher papa, à laquelle tu t'applaudiras en tout temps d'avoir associé la tienne »...

16 décembre [1823]. **Sur les Mémoires du général Hugo, et sur les Nouvelles Odes.** Victor écrit à la suite d'Adèle qui remercie sa belle-mère de l'envoi d'un tableau brodé. Il n'a pu voir CHATEAUBRIAND pour avoir « quelque nouvelle concernant le ministère des affaires étrangères et nos biens d'Espagne »... « J'ai lu tes Mémoires, j'aurais voulu les relire, mais Abel ne nous en a encore donné qu'un exemplaire et tout le monde me l'arrache. Ils sont d'un intérêt bien profond pour tes fils, et je ne doute pas qu'il ne soit partagé par tous les lecteurs. Ils paraissent produire ici une vive sensation. *La Foudre* et *la Muse* en ont parlé, entre autres journaux, et je compte, quand le tome III aura

Maintenant que j'ai obtenu mon traitement académique, je suis dans la joie, ce que tu ne sages pas. On a enfin obtenu mon traitement académique. Le Roi m'accorde, ainsi qu'à mon honorable confrère, M. Alex. Soumet, une pension de 1200 fr. sur sa cassette, et une autre pension devrait lui être donnée au ministère de l'Intérieur. Il remercie son père de ses démarches et « pour ce que tu vas faire encore ; car c'est maintenant que j'attends tout de ton cœur et de ta bonté. Oui, cher papa, le moment que dans ta tendresse pour moi, tu as appelé comme moi de tous tes vœux et hâté de tous tes efforts, est venu. Je sais bien que ta sollicitude paternelle va me représenter ici que 1200 francs ne suffisent pas pour tenir une maison ; mais il faut ajouter à ces 1200 fr. une somme au moins égale, produit de mon travail annuel ; ensuite, mon cher papa, mon intention n'est pas de tenir maison. J'ai la certitude que, sitôt que tu auras fait connaître tes desirs à M. et Madame Foucher, ces bons parents seront heureux de garder leur fille et leur gendre auprès d'eux ; leur logement s'y prête à merveille [...] Tu vois, mon cher papa, combien toute inquiétude est désormais impossible, et je suis certain que tu seras aussi heureux que moi-même de la félicité que va m'apporter ta prochaine lettre. Tu écriras sans doute aussi en même temps à l'excellent Monsieur Foucher dont les favorables dispositions me sont connues et qui n'attend plus qu'un mot de toi. C'est une famille, mon cher papa, à laquelle tu t'applaudiras en tout temps d'avoir associé la tienne »...

16 décembre [1823]. **Sur les Mémoires du général Hugo, et sur les Nouvelles Odes.** Victor écrit à la suite d'Adèle qui remercie sa belle-mère de l'envoi d'un tableau brodé. Il n'a pu voir CHATEAUBRIAND pour avoir « quelque nouvelle concernant le ministère des affaires étrangères et nos biens d'Espagne »... « J'ai lu tes Mémoires, j'aurais voulu les relire, mais Abel ne nous en a encore donné qu'un exemplaire et tout le monde me l'arrache. Ils sont d'un intérêt bien profond pour tes fils, et je ne doute pas qu'il ne soit partagé par tous les lecteurs. Ils paraissent produire ici une vive sensation. *La Foudre* et *la Muse* en ont parlé, entre autres journaux, et je compte, quand le tome III aura

paru, en parler, moi, dans *l'Oriflamme*. Ce serait un beau moment que celui de l'ivresse générale, pour te faire obtenir le grade de lieutenant g^{al} et une haute mission diplomatique »... Puis sur les *Nouvelles Odes* : « Je viens de vendre 2000 fr. pour deux ans à Ladvocat un nouveau vol. d'*Odes* où tu trouveras la tienne [À mon père]. Le marché est bon, mais il ne m'a rien donné comptant »...

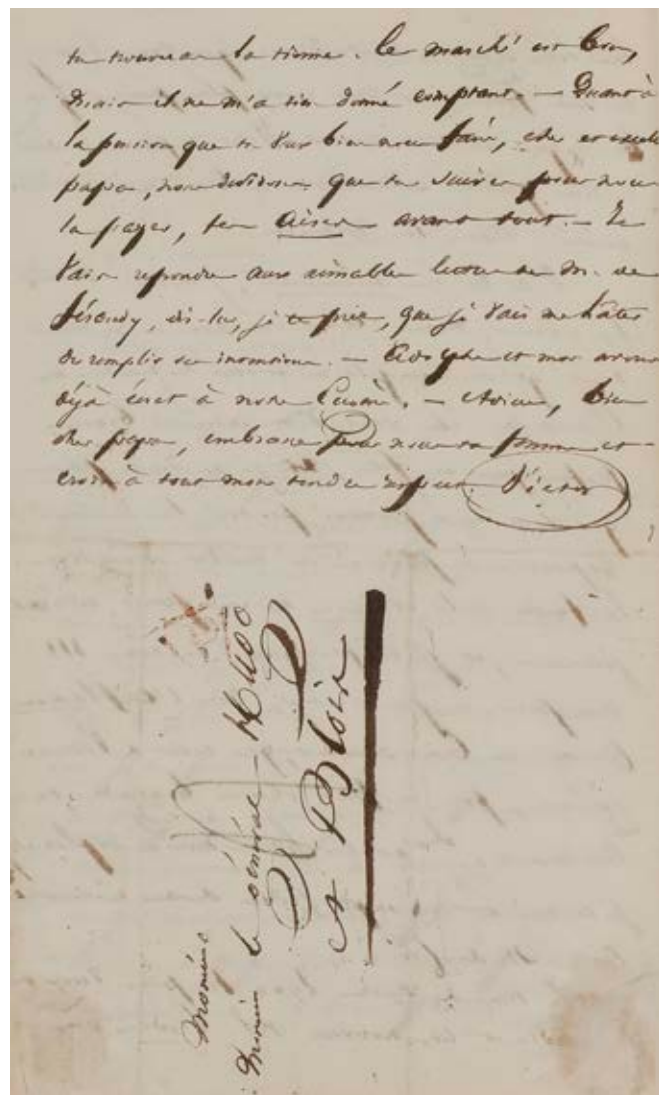
29 juillet [1824]. **Fin de La Muse française.** « Le contre-coup de la chute de mon noble ami [CHATEAUBRIAND] a tué la *Muse française*. C'est une histoire singulière que je ne puis te conter par lettres. As-tu lu celle que j'ai adressée à ce vieux renard d'Hoffmann ? Je ne sais trop ce qu'il y pourra répondre ? [...] L'état de notre pauvre et cher Eugène est toujours le même. Cette stagnation est désespérante »... 7 novembre 1825. La première page est de la main d'Adèle, à propos de tapissiers, et donnant des nouvelles de sa fille Léopoldine. Victor prend la plume : « Je suis en ce moment pliant sous le travail, ayant à livrer aux libraires des ouvrages déjà payés et qui ne sont pas encore faits. Cette besogne pressée m'empêche de t'écrire aussi souvent que je le voudrais pour la joie de mon cœur »... [Il s'agit du troisième volume des *Odes*, et de la nouvelle version de *Bug-Jargal*.]

[Mars 1826] (reçue le 15 mars). « Tes bons conseils pour mes yeux me touchent vivement, et je les mettrai certainement à exécution quand j'aurai quelque ouvrage de longue haleine à écrire ; en attendant, ma vue est rétablie, à un peu d'affaiblissement près ». Il évoque ses démarches pour l'édition du roman de son père (sous le pseudonyme de Sigisbert), *L'Aventurière tyrolienne* ; mais il ne faut pas compter vendre pour l'instant celui qu'il vient de terminer, *Johann Schlups* : « Tu ne saurais te figurer dans quel état de crise se trouve la librairie depuis le mois de 9^{bre} dernier. Le commerce des livres est presque absolument paralysé ; des faillites multipliées ont eu des contre coups qui ont ébranlé nos plus fortes maisons. Toutes les affaires sont ou en débâcle ou en stagnation ». Il avait fait pour *l'Aventurière* quelques petits articles qui n'ont point paru... « Ton observation pour *Bug-Jargal* est fort juste. Je changerai le passage, non dans la 2^e édition, elle va paraître, mais dans la 3^e, qui aurait déjà paru, sans la crise où se trouve la librairie. Tu sais que nous venons de vendre 550,000 fr. les œuvres de M^r de CHATEAUBRIAND. Adieu, bon et cher papa, Didine toujours avec 6 dents, ma femme et toute la famille Foucher t'embrassent tendrement comme Abel et moi »...

On a relié en tête un portrait (115 x 85 mm), dessin original au crayon légendé V. Hugo à 22 ans, représentant Victor (ou Abel ?) en buste, de profil, signé « Ch » en bas à droite ; le verso porte une esquisse d'un profil de femme.

Correspondance familiale et écrits intimes, t. I, n^{os} 146, 289, 337, 504, 536, 634, 643.

Ancienne collection Louis BARTHOUL (III, n^o 1707, ex-libris).



458

HUGO VICTOR (1802-1885).

L.A.S. « Victor », Lundi 1^{er} octobre [1821], à Alexandre GUIRAUD ; 1 page in-4, adresse.

1 000 / 1 500 €**Belle lettre évocatrice des tout jeunes romantiques.**

[Alexandre GUIRAUD (1788-1847) vient d'écrire une tragédie en 5 actes, *Les Macchabées, ou le Martyre*, qui sera créée à Paris le 14 juin 1822 à l'Odéon, et en a remis le manuscrit à Victor Hugo et à son ami Gaspard de PONS (1798-1861) afin qu'ils en fassent une relecture. Tous allaient fonder en 1823, avec Émile Deschamps et Vigny, la revue des jeunes romantiques, *La Muse française*.]

« Émile [DESCHAMPS] m'écrivait hier, mon cher Guiraud, que votre tragédie *ne ferait jamais le supplice que des envieux*. Je me range non parmi les envieux ; mais parmi les jaloux d'un si beau talent. Je ne saurais vous dire combien de plaisir m'a fait éprouver votre *Martyre*. Je vous renvoie à regret ce bel ouvrage. Je voudrais le garder pour le relire, j'y découvrirais sans doute encore de nouvelles beautés ; cependant je ne crois pas en vérité que ce soit possible. Adieu, Gaspard de Pons qui vous a lu et admiré avec moi, désire vous en dire qqes mots et je le garde pour la bonne bouche, il achèvera ce billet. Bon voyage, ennuyez vous bien là bas pour revenir bien vite et n'oubliez pas votre ami de la rue Mézières, n° 10 »... [où habitait alors Hugo].

Gaspard de PONS ajoute quelques lignes à la suite de la lettre de Victor Hugo (et rédige l'adresse) : « *Ma mère, vous pleurez !* Parbleu, je le crois bien. Moi, l'admirateur né et le chantre obligé de tous les crimes, si le respect humain ne m'avait retenu, j'aurais pleuré comme un honnête homme ou comme un faiseur de romances. Mais il n'y a point de considération sur la terre qui puisse m'empêcher d'admirer vos spartiates Juifs, et de témoigner hautement mon respect pour eux et mon amitié pour l'auteur. [...] Victor et moi, nous avons marqué nos corrections très peu nombreuses avec des chevrons ».

459

HUGO VICTOR (1802-1885).

L.A.S. « Victor H », 19 novembre 1825, à Urbain CANEL ; 2 pages et demie in-8, adresse avec cachet de cire rouge à ses armes.

1 500 / 2 000 €**Lettre à son éditeur au sujet de la publication de *Bug-Jargal*.**

Alphonse RABBE lui a « expliqué le fait relatif à M^r Ponthieu [...] C'est une erreur de nom, et personne n'a tort que ma mauvaise mémoire. Il me semble que la *faveur* que me demande Monsieur Canel est toute accordée dans nos conventions. Mon nom pour un roman est *l'Auteur de Han d'Islande* comme (sans comparaison) celui de Walter Scott est *l'Auteur de Waverley*. Monsieur Canel n'a donc rien à désirer de ce côté ; je me suis engagé verbalement, et un engagement verbal est sacré pour moi, à mettre sur le titre, *Bug-Jargal par l'auteur de Han d'Islande*, ce qui certainement pour la vente d'un roman vaut beaucoup mieux que le nom de *Victor Hugo*, puisque *Han d'Islande* n'en a pas été signé et que beaucoup de lecteurs de romans connaissent ce livre sans en connaître l'auteur. Au reste, je combats ici des moulins, et dans son propre intérêt ce n'est pas là ce que peut vouloir Monsieur U. Canel. Je pense que l'ouvrage bon ou mauvais, aura plus de succès encore que *Han d'Islande*, mais Monsieur U. Canel pensera comme moi que ce serait une grande folie que de renoncer au succès de *Han d'Islande* pour accroître celui-ci »...

460

HUGO VICTOR (1802-1885).

MANUSCRIT autographe signé « Victor H. » ; demi-page oblong in-4 (petites fentes aux plis).

1 000 / 1 500 €**Page d'album.**

Strophe extraite de *La Prière pour tous* (Les *Feuilles d'automne*, XXXVII).

« L'âme en vivant s'altère, et, bien qu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit, sous le vice et l'erreur abattu ;
À force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu »...

461

HUGO VICTOR (1802-1885).

MANUSCRIT autographe signé « Victor Hugo » ; demi-page in-4, avec le nom *Victor Hugo* inscrit en tête en lettres gothiques dorées.

1 000 / 1 500 €**Belle page d'album.**

Strophe finale de la pièce XIV « Ô mes lettres d'amour ! »... du recueil *Les Feuilles d'automne* (1831), où elle est datée de mai 1830.

« Oublions ! oublions ! quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte

À l'horizon obscur !

Rien ne reste de nous, notre œuvre est un problème.

L'homme, fantôme errant, passe, sans laisser même

Son ombre sur le mur. »

462

HUGO VICTOR (1802-1885).

L.A.S. « Victor Hugo », [vers 1840 ?], à Louis DESNOYERS ; 1 page in-8 au chiffre AH couronné, adresse.

1 000 / 1 500 €**Recommandation en faveur de Petrus Borel.**

[Louis DESNOYERS (1802-1868) dirigeait le journal *Le Siècle*. Victor Hugo lui recommande Petrus BOREL, le « Lycanthrope » du mouvement romantique.]

« Vous ne connaissez sans doute encore M. Petrus Borel que comme un écrivain d'imagination et de fantaisie. Vous l'appréciez prochainement comme un homme de science et d'études positives, si vous ferez lecture d'un article spécial qu'il vous apporte et qui me paraît très intéressant et très curieux. Je crois que cet article conviendrait parfaitement au *Siècle*, et je serais charmé que vous eussiez à me remercier un jour de vous avoir fait faire la connaissance de M. Borel. Je suis sûr qu'il me remerciera toujours de lui avoir procuré la vôtre »...



463

HUGO VICTOR (1802-1885).

DESSIN original avec légende autographe, **Souvenir d'Apreville** ; encre brune, plume et lavis, 25 x 19,5 cm, encadrement sous verre.

12 000 / 15 000 €

Village médiéval au pied d'un château.

Il n'existe apparemment pas d'Apreville, mais c'est la forme ancienne d'Épreville, nom de plusieurs villages normands, et la forme francisée du lieu-dit breton Kergaro. Ce peut être aussi une façon de désigner un village d'aspect rébarbatif.

Victor Hugo a dessiné des paysages lors de ses voyages en France, en Espagne, en Belgique et Hollande, en Allemagne, mais aussi des « souvenirs » rétrospectifs, principalement exécutés en exil à Guernesey et Jersey, comme les *Souvenir d'Espagne* ou *Souvenir de Chelles* (Maison de Victor Hugo). Enfin, il a composé de nombreux paysages imaginaires, souvent inspiré du

Moyen-Âge : villes fortifiées, ruines, burgs... Ces burgs hantent parallèlement son œuvre littéraire, tel le château de Corbus du poème *Eviradnus* dans *La Légende des siècles* (1859), qui pourrait parfaitement évoquer ce dessin :

« Car les gens des hameaux tremblent facilement ;
Les légendes toujours mêlent quelque fantôme

À l'obscur vapeur qui sort des toits de chaume,

L'âtre enfante le rêve, et l'on voit ondoyer
L'effroi dans la fumée errante du foyer »...

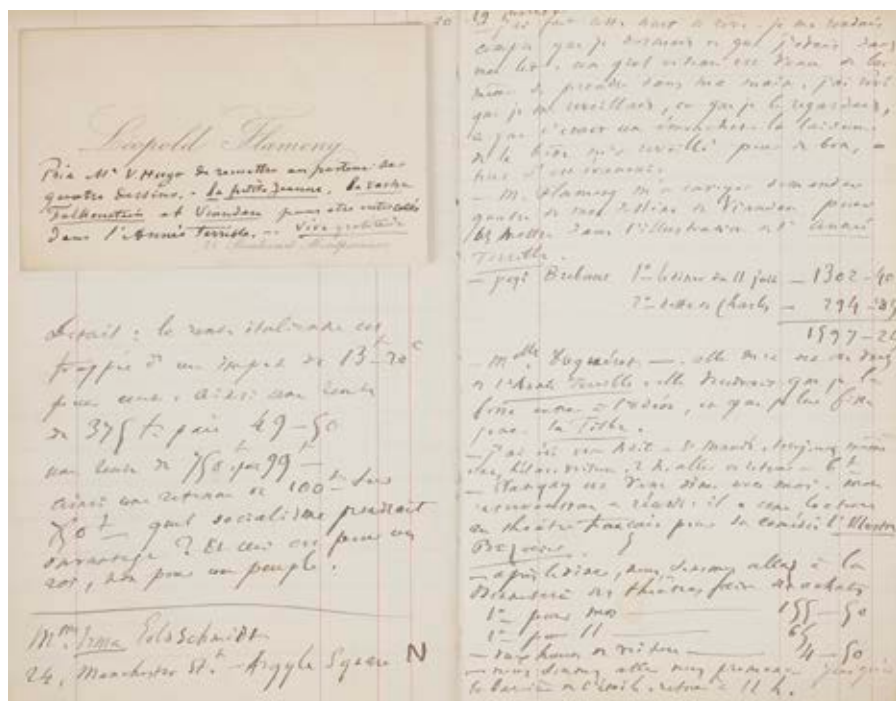
Théophile Gautier a fort bien évoqué Hugo dessinateur dans sa Préface au recueil des *Dessins de Victor Hugo* (1863) : « Que de fois, lorsqu'il nous était donné d'être admis presque tous les jours dans l'intimité de l'illustre écrivain, n'avons-nous pas suivi d'un oeil émerveillé la transformation d'une tache d'encre ou de café sur une enveloppe de lettre, sur le premier bout de papier venu, en paysage, en château, en marine d'une originalité étrange, où, du choc des rayons

et des ombres, naissait un effet inattendu, saisissant, mystérieux, et qui étonnait même les peintres de profession... Il n'est pas difficile de deviner, au prodigieux sentiment plastique de l'écrivain, qu'il eût été aussi aisément grand peintre que grand poète ; la puissance d'objectivité qu'il possède lui eût servi pour des tableaux comme elle lui sert pour des pages et pour des livres »... «

Provenance : collection André SCHOELLER (selon la mention manuscrite en espagnol au bas de la page par son acquéreur en 1947) ; collection Pierre et Franca BELFOND (14 février 2012, n° 51).

Expositions : *Dessins d'écrivains français du XIXe siècle* (Paris, Maison de Balzac, 4 avril-21 mai 1984, n° 75). *El poeta como artista* (Las Palmas, Centro Atlantico de Arte Moderno, 4 avril-21 mai 1999, p. 59).

Bibliographie : LASTER (Arnaud), *Victor Hugo* (Belfond, 1984, p. 6). FAUCHEREAU (Serge), *Peintures et dessins d'écrivains* (Belfond, 1991, p. 47) ; *Dessins d'écrivains* (Chêne, 2003, p. 15).



.../...

(Arsène Garnier), ainsi qu'un groupe de sonneurs de cloches gallois ; 11 cartes de visite, dont 2 autographes (par Léopold Flameng et Mme Rattazzi), et 2 signatures tenant lieu de carte (Ladislas Mickiewicz et Judith Mendès) ; des coupures de presse et billets à lui adressés ; un télégramme de son fils François-Victor ; un fragment autographe de comptes, etc.

Il y a également collé un **dessin** original à la mine de plomb, représentant la tête de proue de « la Louise. 18 Xbre 1872 quai du port » (112 v°).

Un autre **dessin** original, à la plume, figure à la fin de l'entrée du 22 août : il représente de profil la petite-fille du poète, Jeanne, coiffée d'un chapeau « improvisé » par son grand-père.

De ce carnet très riche en détails de sa vie quotidienne, émaillé d'anecdotes sur ses contemporains, nous ne pouvons donner que quelques extraits.

Citons intégralement la première page, bien caractéristique des notations de ce carnet : « 15 juin. – Je prends aujourd'hui mes habitudes d'été. J'ai fait enlever les cendres et fermer ma cheminée.

Je prends mes effusions d'eau froide désormais au saut du lit.

– photographies achetées hier et aujourd'hui rue Lafayette -- 8-55

– La marchande m'a pris pour un peintre et s'est offerte à moi comme modèle. Elle est veuve depuis deux mois. C'est en me voyant regarder un tableau, faux Watteau, qu'elle veut vendre qu'elle m'a dit : – Je crois reconnaître "Monsieur". Monsieur n'est-il pas

peintre ? – J'ai répondu par hasard oui. – Cette insouciance m'a valu l'offre.

– J'ai écrit pour M. Ernest Blum qui désire la direction de l'Odéon, une lettre à M. Herold, dont il paraît que cela dépend.

– Visite de M^{lle} Carle Léone actrice, 120, r. S^t Lazare – m'a dit *la Tisbé*.

– Visite de M^{lle} Nelly, l'amie de Jules Favre. – m'a dit le 1^{er} acte de *Marie Tudor*.

– touché chez Hachette les derniers 1000^f échus le 15 juin aux termes de notre traité.

– barbe et cheveux --- 90^c

– Nous avons eu à diner M. et M^{me} Paul Meurice, Charles Blanc, Ernest Blum, M. et M^{me} Louis Blanc.

– Après le dîner beaucoup de monde. »

Juin. 16, note sur sa fille Adèle folle : « Ma pauvre enfant, que j'ai vue avant-hier, me paraît décidément un peu mieux. Elle a été presque tendre, et m'a témoigné un vrai désir de me voir souvent »... 17, visite de Sarah BERNHARDT, « venue me remercier de ce que je fais pour la troupe de l'Odéon » ; dîner avec Georges et Jeanne : « Après le dîner je leur ai conté le conte de la bête qui remet un bouton au gilet de papa »... 19 : « Nous avons eu à dîner Gambetta, Spuller, Vacquerie, Meurice, E. Lockroy »... 21, à Saint-Mandé avec Juliette Drouet, « elle voir sa fille morte, moi voir ma fille, hélas, plus que morte. – Profond deuil »... 23 : « M^{me} Judith Mendès. Nous avons parlé de son père qui est malade et travaille pour vivre. Je lui [ai] offert de prendre Théophile GAUTIER avec moi, chez moi à Hauteville house, et d'être son hôte, son garde-malade et son frère, jusqu'à la fin de lui ou de moi »... 24. Visite à Louise Colet malade ; soirée aux

Français, avec *Les Femmes savantes* « dont l'idée-mère est une erreur de Molière », et *Le Mariage forcé*, « œuvre très fantasque avec un fond de vrai éternel J'ai écrit à Jules Simon pour Théophile Gautier. [...] Mme Judith Mendès avait vu Jules Simon et en était fort blessée. Il paraît que Jules Simon ne sait pas ce que c'est que Théophile Gautier ». 25. « M^{me} Rastoul est venue. Son mari a été transféré avec Rochefort à l'île d'Oléron. Ils sont là tous deux dans une casemate avec cinquante autres prisonniers, en promiscuité, c'est épouvantable. Que faire ? Je vais tâcher de mettre en mouvement cette gauche, si difficile à remuer ». 26, il a réussi à obtenir des secours pour Théophile Gautier ; projet de reprise du *Roi s'amuse*. 30 : « J'ai mis en ordre le manuscrit de *l'Année Terrible* pour l'emporter ».

Juillet. 1^{er}. Mot de Jeanne au sujet d'une tête de mort. 3, conversation avec Peyrat, Brisson et Naquet « pour l'amélioration de la situation des détenus politiques ». 5, travail au milieu des petits-enfants qui jouent. 7 : « Encore deux fusillés hier matin, Baudouin et Rouillac » ; visite d'un horticulteur apportant un géranium baptisé le *Victor Hugo* qui « se vend par milliers, parce que ou quoique *Victor Hugo* ». 10, dîner avec Théophile Gautier et sa fille Judith Mendès ; Mismér, de retour de Turquie, pousse Hugo à y aller : « J'y serais bien accueilli, à ce qu'il paraît. En Égypte, le Khédive lui a dit : *Si M. Victor Hugo vient ici, il sera reçu comme un souverain*. – Edmond Adam est allé voir ROCHEFORT à l'île d'Oléron. Rochefort est affreusement mal, couché et enfermé dans une casemate, lui cinquantième, rongé de vermines, buvant au bidon, mangeant à la gamelle »... 11 : « Aujourd'hui beaucoup de visites d'Américains et d'Anglais. Une américaine, venue de New-York pour me voir, M^{me} Fanny Aikin-Hartright m'a baisé la main et m'a dit : – *C'est vous qui êtes le roi de France*. – Du reste, recrudescence d'insultes dans les journaux royalistes, catholiques et bonapartistes. Cela se fait équilibre »... 12, MOUNET-SULLY « est venu me répéter *Hernani* ». 14 : « Il y a aujourd'hui deux ans j'ai planté dans mon jardin le chêne des États-Unis d'Europe. Tu y étais, Charles ! – J'ai commencé aujourd'hui, à la grande joie de Georges et de Jeanne, mes spectateurs, le dessin à la plume du cadre destiné au grand dessin de moi que j'ai donné à Paul Meurice ». 17, FLAMENG fait son portrait « pour les illustrations de *l'Année Terrible* ». 18, comptes avec HETZEL. 19, récit d'un rêve. 20 : « Il y a juste un an aujourd'hui à Vianden, Jeanne a marché pour la première fois, elle m'a fait ce cadeau pour ma fête ». 25, différends avec Hetzel sur les comptes ; « tour du lac du Bois de Boulogne que je voyais pour la première fois ». 30. « Cette nuit, vers deux heures du matin, trois forts frappaient à mon chevet. [...] M^{me} Judith Mendès est venue me voir avec Grimace.

Grimace est sa chienne. Cette chienne joue du piano, se couche quand on dit : *Ponsard* et se lève quand on dit *Victor Hugo* ». 31, à Saint-Mandé pour voir Adèle, et sur la tombe de Claire Pradier.

Août. 1^{er}. Séance photo chez Carjat. 3. « Effroyante histoire de Paul VERLAINE. Pauvre jeune femme ! Pauvre petit enfant ! Et lui-même, qu'il est à plaindre ! » 7. « Je suis allé rue du Bac chez Andriveau-Goujon acheter des cartes de la Vendée pour mon livre 93 », puis chez Judith Mendès qui « cache chez elle un pauvre fugitif de la Commune (qui s'appelle Marrast). Son père, Théophile Gautier, est bien malade. J'ai dit à M^{me} Mendès de me l'amener à Hauteville house. Il sera chez lui, et pourra y vivre et y mourir »... Départ pour Guernesey. 8. Arrivée à Granville : « Il y a une certaine foule autour de nous ; les uns saluent, les autres me regardent de travers » ; mot de LECONTE DE LISLE : « *Victor Hugo est bête comme l'Himalaya*. Je ne trouve pas le mot désagréable, et je pardonne à Lecomte de l'Île qui me fait l'effet d'être bête tout court. Il est né à l'île Bourbon, ce qui fait qu'il ajoute de Lisle à son nom Lecomte. [...] Nous arrivons à Jersey à midi et demi. Une foule m'attend sur le port, – à moitié amie, à moitié hostile, comme à Granville. [...] Je suis allé prendre un bain de mer dans les rochers vis-à-vis de Marine Terrace que j'ai aperçue de loin, et qui a plus que jamais son aspect de tombeau. » 9. « Je songe à une pauvre créature en haillons que j'ai rencontrée hier dans les alentours du fort Régent. Elle est toute jeune et paraît vieille ; elle menait par la main une petite fille de sept ou huit ans, moins déguenillée qu'elle. Je lui ai demandé son âge en lui donnant quelque monnaie. Elle m'a répondu : *Seventeen*. Seize ans. Elle se prostitue aux soldats pour deux sous. C'est terrible.

– Je prie. –

– Ô Dieu, ayez pitié de tout ce qui souffre, de tout ce qui expie, de tout ce qui a failli, et de tout ce qui peut faillir, sur cette terre et hors de cette terre.

De tous les heureux,
de tous les justes,
de tous les malheureux
de ma pauvre fille Adèle,
de mes chers petits Georges et Jeanne,
de tous les innocents,
de tous les coupables,
de tous les injustes,
de tous les misérables,
de Louis Bonaparte,
de moi.

Ayez pitié de ma pauvre petite Adèle. Ayez pitié.

Délivrez, pardonnez, émancipez, affranchissez, sauvez, transfigurez !

Ayez pitié, d'elle que j'aime, et de moi, de mon cher fils Victor et de moi, de vous et de moi. Pitié ! »

10. « Nous arrivons à Guernesey à 9 h. – Foule tout à fait cordiale, pour nous recevoir.

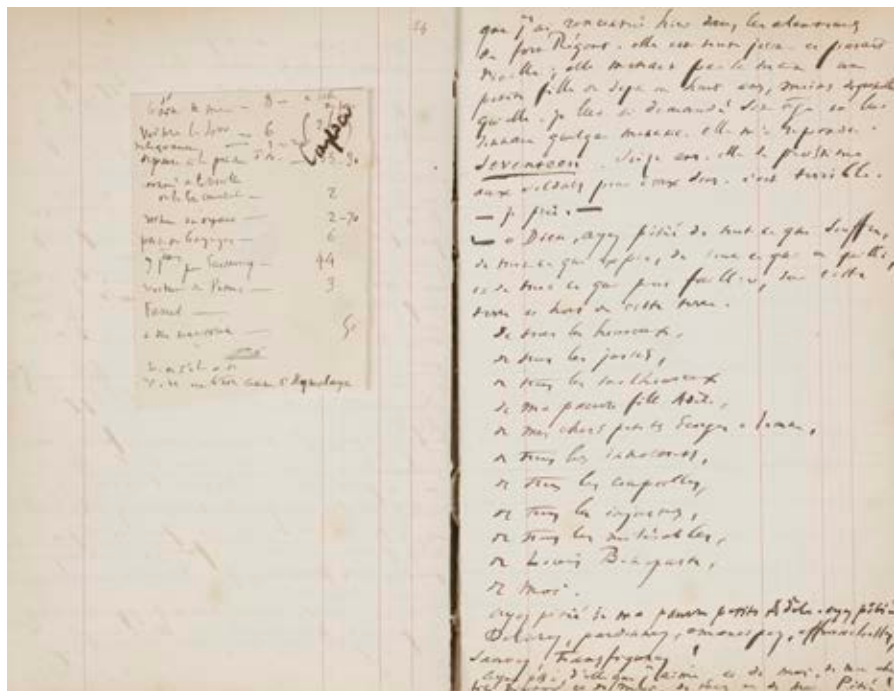
Beaucoup d'amis. Julie en tête avec Sénat qui me fait une fête énorme. Il me caresse tant que Jeanne a peur ». 11. « Je me suis remis au travail. J'ai commencé tout de suite. J'ai fait vingt-quatre vers pendant la traversée de Jersey à Guernesey »... 14, Alice refuse de couper les cheveux de Georges... 17, visite et aubade de musiciens écossais. 20 : « Ce matin, Jeanne voulant venir avec moi chez Roumet, et n'ayant pas de chapeau, je lui en ai improvisé un avec un dessus de panier cassé, et une ficelle rouge. Elle était charmante ainsi. Elle riait et disait : *je suis drôle avec papeau !* » [dessin]. 25, une souris dans sa chambre... 29, lettre de Lockroy pour « sauver une femme condamnée à mort par les conseils de guerre »... 30 : « Hier comme Mariette revenait de la pompe sa cruche à la main, des gens d'ici lui ont crié : *A bas la Commune !* elle a répondu : *A bas les imbéciles !* »... 31 : « J'ai fait faire à Petite Jeanne un lit à côté du mien. J'ai eu toute la nuit ce sommeil d'ange à côté de moi ».

Septembre. 5 : « *Maria nuda* ». 7 : « *Esta mañana, tercera vez* ». 12 : « J'ai lu à notre groupe intime la première partie du poème *Religions* ». 13, sérénade des joueurs de cloche du pays de Galles (avec leur photo collée). 14 : « J'ai lu dans le salon rouge à notre groupe la scène 1^{ère} des *Gueux* (Mouffetard et le marquis Gédéon) et quelques-unes des pièces ajournées de *L'Année Terrible* ». 15 : « 10^e vez. – *Las espaldas hermosas* »... 17 : « J'ai lu, à 4 h., dans le salon rouge, à notre petit groupe, quelques-unes des pièces ajournées de *L'Année Terrible*. Après quoi, nous sommes allés sur le balcon, j'ai pris Petite Jeanne sur mon dos, et je lui ai fait regarder un beau rayon de soleil qui était sur

Serk. Elle me baisait les cheveux pendant ce temps-là ». 21 : « Conversation très sérieuse avec Victor sur les enfants dont l'avenir me préoccupe ». 22 : « On me presse de rentrer à Paris. On me dit que mon action politique est là. Je réponds. Depuis le 7 août que j'ai quitté Paris, j'ai écrit deux manifestes, l'un pour le banquet de l'anniversaire du 22 7^{bre}, l'autre pour le Congrès de la Paix de Lugano, et j'ai sauvé la vie à une femme, Marguerite Prévost (la cantinière du bataillon de Lockroy) condamnée à mort par les conseils de guerre ». 23 : « Le froid vient, et nous allons être seuls, JJ. et moi. [...] Après le dîner, j'ai couché Petite Jeanne moi-même. Elle redouble de tendresse comme si elle sentait qu'elle va me quitter ». 24 : « Je regarde Georges et Jeanne jouer dans le jardin. Encore deux jours, et tout cela sera évanoui ». 26 : « Après le déjeuner, j'ai fait pour Petite Jeanne avec de la mie de pain une *poupie* (toupie) qui, à sa grande joie, a fort bien pirouetté dans une assiette. [...] Petite Jeanne a voulu dîner sur mes genoux. On s'est séparé à dix heures. J'ai fait faire la prière à Georges et à Jeanne. J'ai reconduit JJ. chez elle et je suis rentré. Je suis allé dans la chambre d'Alice (ancienne chambre de ma femme) voir une dernière fois les enfants endormis. Je leur ai baisé leurs petites mains »... 28, tempête... 30, il se retire devant CRÉMIEUX pour les élections à Alger...

Octobre. 1^{er}, départ des enfants : « Profond déchirement ». 6 : « Mes chers petits-enfants, c'est pour vous que je travaille. Cela m'aide à supporter votre absence ». 7 : « M. Paul Verlaine m'écrit de Londres »... 12. « Un rouge-gorge est venu se poser tout près de moi sur le coin de mon balcon pendant que

...!





travail de la journée. Ces barres sont sur tous mes manuscrits, les manuscrits de poésie exceptés, et aussi le manuscrit de *L'Homme qui Rit*. 18. « Après le déjeuner j'ai été voir le navire naufragé, la *Louisa* de Québec. C'est en effet un ravage épouvantable. Le pont est rasé, la chambre enlevée, le bordage défoncé, les ancres tordues, les chaînes cassées, les haubans brouillés comme des écheveaux de fil où un chat aurait joué. Il y a çà et là des restes de sculptures et d'ornements qui serrent le cœur comme une ironie terrible. La poupée de la proue, la *Louisa*, peinte en blanc et coiffée d'un diadème, sourit. Elle a au cou une chaîne cassée. Je l'ai dessinée sur mon carnet de poche. J'ai dessiné aussi la grande vergue, qui est cassée en trois endroits et pend parmi les voiles et les cordes, portant les haillons et portée par eux. Le pont a l'air d'un cirque de bêtes fauves. Cette *Louisa* est le plus grand navire marchand qu'on ait encore vu à Guernesey. Elle porte pour deux cent mille francs de bois, acajou, disent les uns, sapin,

disent les autres. Le chargement est sauvé, l'équipage est perdu. La tempête a eu pitié du bois, non des hommes » [dessin]. 19, récit de la « petite fête de mes petits pauvres »...

À la fin du carnet, 3 feuillets de comptes autographes de Juliette DROUET pour les mois de septembre, novembre et décembre 1872, avec le détail des gages des domestiques, location de voitures, fournitures et petits travaux, étrennes, etc.

**HUYSMANS JORIS-KARL
(1848-1907).**

42 L.A.S. « JHuysmans », Paris et Ligugé 1889-1903, [à Henri GIRARD] ; environ 130 pages in-8, in-12 et in-16 (nom et adresse du destinataire soigneusement effacés aux versos des cartes-lettres, réparations à une lettre), chaque lettre montée sur onglets sur une feuille de papier vélin fort, certaines sous fenêtre découpée, page de titre calligraphiée en rouge et noir, le tout relié en un volume grand in-8 maroquin rouge janséniste, dos à nerfs, filet doré sur les coupes, bordure intérieure de même maroquin orné d'un filet doré et d'un listel de maroquin bordeaux, doublures et gardes de soie lie-de-vin, tranches dorées (Devauchelle).

10 000 / 12 000 €

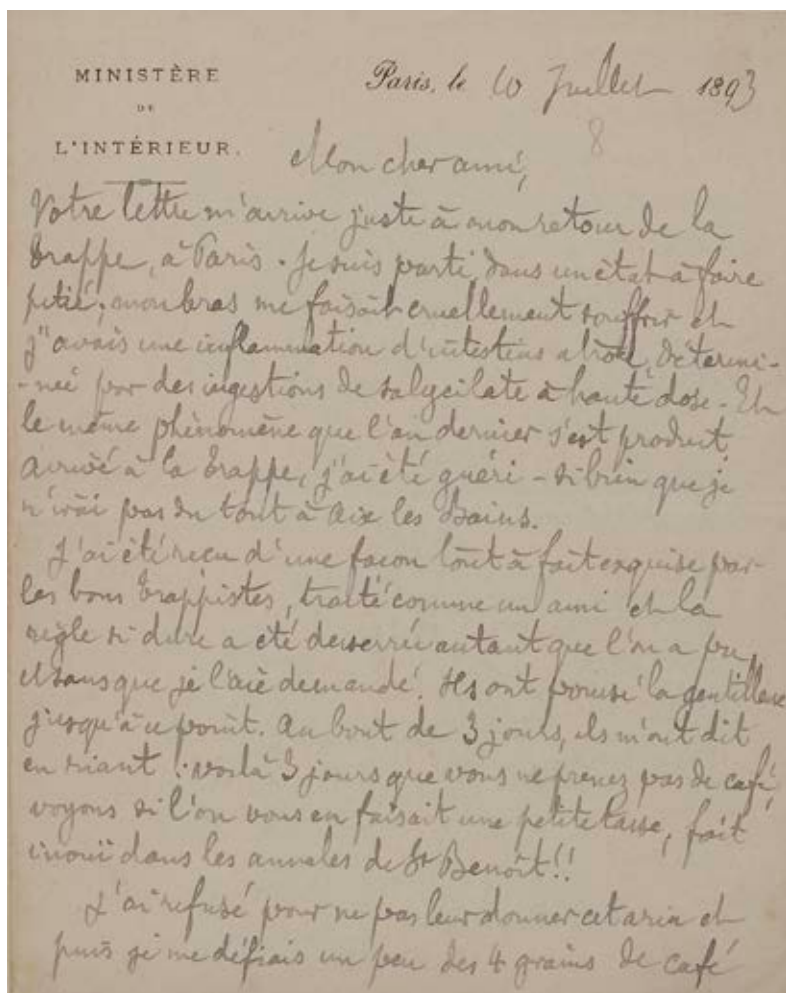
Intéressante correspondance à un ami intime.

Henri GIRARD, piètre acteur, qui jouait de petits rôles dans de petits théâtres, fut pris en affection par Huysmans en 1886 et, entre ses tournées, devint un habitué des dîners du dimanche soir de la rue de Sèvres. Il rendit visite à Huysmans à Ligugé, et finit par abandonner le théâtre pour acheter une librairie rue Saint-Sulpice. Lors de ses tournées théâtrales, Huysmans le conseille dans ses visites : à Troyes, où il y a « des églises curieuses », à Valenciennes et Besançon où il verra « quelques tableaux de primitifs allemands dans les musées », à Berlin dont il vante l'admirable musée avec des Botticelli et un Cranach, ou encore en Grèce : « Tout le monde a déféqué la Grèce et ses rastas qui vous possèdent. Je ne suis nullement surpris de ce que vous me dites

de la dégoutation méridionale de ces lieux. Il s'y joint d'insipides souvenirs classiques, et le fantôme immonde, dans le moderne, du Moréas »...

La correspondance s'échelonne entre 1889 et 1903 ; espacée et écrite de Paris d'abord, elle s'étoffe ensuite à partir de l'installation de Huysmans à Ligugé en 1899. Huysmans y aborde, sur un ton très familier et sans aucune retenue, les sujets les plus divers, évoquant son entourage, ses séjours à la Trappe, ses travaux littéraires, sa vie à Ligugé, les événements politiques dans le tumulte de l'Affaire Dreyfus, et la lutte des catholiques contre le gouvernement républicain et ses lois « scélérates » sur la séparation de l'Église et de l'État, sur les associations, etc. Il cite souvent les deux commensaux de Girard, Georges LANDRY, fidèle de Barbey d'Aurevilly et Huysmans, et Gustave BOUCHER, bouquiniste sur les quais, qui suivit Huysmans dans sa conversion jusqu'à Ligugé. Il évoque aussi Lucien DESCAVES, François COPPÉE, Gustave GUICHES, Léon BLOY, Charles DULAC, pour lequel il organise une exposition posthume en 1899 ; on peut également suivre ses démêlés avec son éditeur Pierre-Victor STOCK. Il évoque aussi quelques figures de femmes : Anna MEUNIER, sa maîtresse, dont l'état ne cesse de l'inquiéter et qui mourra folle ; Julie THIBAUT la mystique, qui tint son ménage à Paris mais qu'il refusa de faire venir à Ligugé ; et « la Sol » (comtesse de GALOEZ), qui le persécute et « pond des lettres de plus en plus enflammées ». Sont aussi très présents les ecclésiastiques qui l'ont accompagné dans ses recherches documentaires puis spirituelles : l'abbé BOULLAN, prêtre occultiste ; l'abbé MUGNIER, qui l'oriente vers la Trappe ; l'abbé FERRET, son confesseur ; Dom BESSE, père abbé de Ligugé ; l'abbé BROUSSOLLE, historien d'art ; Louis LE CARDONNEL, poète religieux qu'il côtoie à Ligugé.

Huysmans encourage Girard, en tournée à Lyon (1892), à rendre visite à « l'ami Boullan », dont la mort suspecte lui causera ensuite bien des tracas : « Si l'affaire Boullan est arrangée dans la presse, elle ne l'est pas, du tout, dans la vie privée » (19 janvier 1893). C'est alors qu'il commence son cheminement vers l'oblation. 10 juillet 1893 : après 8 jours passés « chez les bons trappistes » où on l'a « traité comme un ami et la règle si dure a été desserrée autant que l'on a pu », il rêve de « pouvoir vivre ma vie d'oblat à la Trappe. J'y serais à coup sûr heureux et j'y aurais un bien extraordinaire au moins, la paix de l'âme. Mais tout cela, c'est des rêves ; il va falloir rentrer au bureau et recommencer la fétide existence de tous les





jours »... L'année suivante, il fait, à l'automne un nouveau séjour, plus dur, à la Trappe (« Le lever à 3 heures, en pleine nuit, est un supplice, mais les braves gens ! ») ; il y attend de Stock les épreuves de son livre ; il donne des nouvelles d'Anna Meunier « à peu près gâteuse », et dit sa joie d'avoir trouvé « chez le libraire Foulard la 1^{ère} édition de *la Vieille Maîtresse*, 3 volumes complets arrivant d'un cabinet de lecture de Charleville, le tout pour 6 francs... Ça donne au moins dans une vie sans joie quelques minutes de plaisir »... 30 janvier 1895 : il n'en peut plus de subir au ministère son Directeur « impulsif, malade, pur aliéné, révoquant à tort et à travers, faisant appeler les gens le soir, etc. » ; il annonce la mort de la femme de Descaves en couches, et l'enfermement de la femme de Léon BLOY, sur lequel il émet un terrible jugement : « C'est une âme bien méprisable, bien noire, mais quelle vie il aura eue ! Si encore il se rendait compte que de tels cataclysmes pourraient bien être la terrible punition de ses méfaits – mais non, il est trop orgueilleux pour cela ! Satanisé par ce vice, jusque dans les moelles »... Il ne peut guère compter sur ses droits d'auteur : les affaires de Stock vont de mal en pis, et « l'infortune me le révèle menteur comme un arracheur de dents et foncièrement malhonnête. La mauvaise foi

devait évidemment venir avec la débîne. C'est fait »... Parmi ses amis, Boucher se retrouve sans travail, Landry « clopine » ; « il n'y a de valides que les 2 abbés. Le bon Ferret, plus actif que jamais [...] Mugnier, plus gai et en verve que jadis encore. [...] La maman Thybaut [...] déraile toujours doucement sur la mystique, mais fabrique des céleris au lard opulents »... Avril 1896 : il se débarrasse de son lit mais garde les matelas « que je referai faire à la largeur du lit monastique ». 17 décembre 1896 : il donne des nouvelles des deux abbés, Mugnier et Ferret, dont la toux l'inquiète, et se réfugie dans le travail : « Je suis toujours plongé dans mon bouquin, noyé dans ma *Cathédrale*. [...] L'édition nouvelle d'*En Route* a paru »...

Ligugé 22 août 1898 : « L'oblature, ici, permet d'être libre, de voir et de recevoir ses amis, d'être tout à fait en dehors du monastère et nullement, au point de vue intellectuel, sous sa coupe » ; il va faire construire une petite maison à Ligugé : « Moi, proprio ! est-ce assez cocasse ! » ; sa retraite et le produit de ses livres lui permettront de subsister là-bas. 25 août : il espère que la toiture sera terminée pour l'hiver et il attend les Leclaire qui veulent aussi acheter un terrain ; « c'est une fête perpétuelle. Les moines, le clergé de Poitiers, tout le monde m'invite », mais il ne

veut pas emmener la mère Thibault, « cette sorcière qui me vaudrait dans un village, de gros ennuis »... Paris 18 octobre : sa maison se construit, et *Le Quartier Saint-Séverin* « est sous presse. Une édition illustrée par Lepère à 5 f le volume, se fera, d'autre part, pour l'Exposition de 1900 » ; il a toujours des problèmes avec la Sol : « elle arrive comme une bombe chez moi [...] c'est une crise de sanglots et de larmes à faire pitié [...] est-elle folle ? » ; mais une autre femme entre en scène : « une blonde, cette fois, demeurant à Vaugirard ! – La vie ! la vie ! est-ce assez bête ! Rien quand on aurait voulu, tout quand on ne veut plus ! Mais la blonde, je l'ai plaquée, du premier coup, une peintresse ! »...

En 1899, il s'installe à Ligugé, où il vit dans la compagnie des moines et de ses bons amis Leclaire. 13 juillet : il attend ses bibliothèques et tâche de préserver son indépendance, « suivant point par point la ligne de conduite tracée par l'abbesse de Solesmes et très approuvée par le P. Besse de sorte que j'ai toutes les joies du cloître sans être mêlé à tous les bas potins. [...] Il y a eu, avant-hier, cérémonie magnifique à propos de la translation des restes de St Benoit » ; ils sont envahis de photographes « qui braquent leurs appareils sur la maison ». 18 septembre : malgré les ennuis domestiques, « la vie est

Landry, clopin - est assez mal portant - tri - ennemi
 par son odieuse famille qui le saigne, j'en crois bien,
 aux quatre membres.

Il n'y a de valides que les 2 abbés - Le bon ferret, plus
 actif qu'il n'a l'air, remuant tout le monde, vous
 le réclamant, chaque dimanche - Ligugé, plus gai
 et en verve que j'en dis encore. Il va partir à
 Bordeaux faire une conférence sur Eucharistie.
 Ah! pour des prêtres de vœux, croyez-vous que ceux
 là, le sont!

La maman Ghybaut est toujours la même, la
 bonne créature que vous connaissez. Elle est joyeuse
 et contente de son sort; elle dévaille toujours doucement
 la mystique, mais fabrique des ateliers au lord
 opulents et tout le monde dit: Le grand était là!

Enfin, on n'a qu'affaire le temps, heureusement,
 à se donner un coup d'aiguille, tel horloger.

Tout le monde s'unit à moi pour vous envoyer
 un ballot de souvenirs et d'amitiés. Je scelle
 le tout d'une affectueuse poignée de main.

Bien à vous
 Le bûche - ayant commencé
 mon nouveau livre

Stylianoff

.../...

celle que vous connaissez ici : offices, ballade
 et lectures chez soi » ; il va faire « la vendange
 avec les moines, dans leurs vignes »... 18
 octobre : il rentre d'un voyage en Vendée
 militaire avec le Père Besse et il attend des
 épreuves que Stock ne lui envoie pas.

1^{er} janvier 1900 : « Je ne crois pas qu'une
 année se soit encore annoncée aussi trouble
 et barrée par des horizons plus noirs. Ce
 gouvernement de chenapans n'est pas sans
 nous inquiéter sérieusement, ici, avec ses
 lois sur les congrégations qu'il prépare » ;
 il raconte la dernière « exquisité » d'Arthur
 MEYER qui exige une lettre du curé de
 Sainte-Clotilde « pour lui affirmer l'orthodoxie
 des Pages Catholiques et de la préface (!) » ;
 ce volume paraîtra aussi chez Oudin, « un
 des grands éditeurs catholiques. C'est la
 seule façon de le faire pénétrer, si possible,
 dans ce monde-là que le nom de Stock,
 trop mêlé aux affaires de Rennes, effraie »...

7 février : « LE CARDONNEL va entrer ici,
 sous mes auspices, comme novice au
 cloître » ; il assiste en mars à la cérémonie
 de prise d'habit d'oblat de Huysmans. 14
 mai : les troubles parviennent jusqu'à Ligugé :

« La franc-maçonnerie compliquée de
 Dreyfusardisme a subitement éclaté [...] Des
 ouvriers d'usine et des femmes en cheveux,
 en procession de 8 heures du matin à 8
 heures du soir, [...] portant un mannequin de
 curé, hurlant la Carmagnole, gueulant mort
 aux moines, coupons les curés en 4, à bas les
 bourgeois, vive la Commune ! »... Il travaille
 et doit chercher des débouchés car « Stock
 est à peu près en ruines » ; il a conclu « une
 affaire avec la Société d'éditions artistiques
 du Palais de Hanovre pour le recueil d'une
 partie de mes articles de l'Écho ». 12 juillet :
 il a eu la visite du « fol abbé » (MUGNIER) et
 peste contre un manuscrit égaré que cherche
 Stock (« c'est un tas de youpins parbleu ! ») ;
 cérémonie magnifique pour la translation
 des reliques de Saint Benoît, et dîner de gala
 avec les novices des Dominicains : « Eux tout
 blancs, les Bénédictins tout noirs, un vrai
 piano ». Girard vient le voir en août et les jours
 passent avec les Leclaire ; « le cloître continue
 sa marche placide » et les « exhibitions
 liturgiques » le rendent heureux. L'arrivée en
 octobre d'une pensionnaire, une jolie jeune
 femme, nièce des Leclaire, dont le mari est

parti à Haïti, ne lui déplaît pas, mais il est
 heureux de retrouver sa solitude. 25 octobre :
 il attend la visite du père Broussolle ; la lutte
 se poursuit entre le curé et le cloître, les
 tiraillements avec le Père Mayol continuent :
 « Est-ce drôle d'être un très pieux moine
 et un brave homme comme le P. Mayol et
 d'être ainsi doublé d'un emmerdeur à la
 20^e puissance. [...] Je fais Lydwine [Sainte
 Lydwine de Schiedam] comme un pensum
 qui commence, Dieu merci, à toucher à sa
 fin. Impossible de trouver un tremplin d'art.
 C'est de la cendre pénible et de la filasse
 d'anecdotes plus ou moins intéressantes ».

4 novembre : Le Cardonnel a pris « la coule
 des novices [...] très belle cérémonie, lavement
 et baiseement de ses pieds par tout le cloître.
 [...] Nous attendons toujours les événements,
 avec cette loi scélérates des associations » ;
 si les moines s'en vont, comme il le craint,
 il partira aussi : « car vivre à Ligugé, sans
 offices, sans amis, ça non !! - je me fous
 de la campagne, dans laquelle je ne mets
 même pas les pieds - s'il n'y a pas autre
 chose, zut », à moins qu'il ne reste avec
 le père Besse et Le Cardonnel ; il termine
 Lydwine « qui m'a donné tant de mal pour
 pondre un livre de Monsieur tout le monde
 - mais il faut que je le reprenne encore, que
 je le recopie, etc. Il y en a pour quelques
 mois ». 9 novembre : l'abbé Broussolle est
 venu surveiller l'impression de son livre sur
 le Pérugin ; les offices de la Toussaint ont
 été magnifiques. 29 décembre : Noël a été
 le cadre d'un « miracle » : FORAIN, perdu de
 vue depuis 20 ans, est venu passer Noël avec
 lui, et a communiqué « après s'être fait recurer
 par le P. Besse. [...] Le Cardonnel, ahuri de
 retrouver un tel Forain, en baïllait, et le voilà,
 avec le P. Besse, rêvant de tous tes artistes
 convertis !! - eh là ! quels gourmands ! »...

20 janvier 1901 : il va lui faire envoyer « un
 volume de la Bièvre et Saint-Séverin » et
 regrette qu'on ait fait sa dédicace à
 Girard ; les événements ne manquent pas de
 l'inquiéter : il espère le « non-votage » de la
 loi, mais n'y croit guère : « Au fond, ce que
 cette affaire DREYFUS aura été sursaturée
 de diabolisme ! il est juste d'ajouter que
 la lâcheté, l'imbécillité des catholiques
 méritent vraiment une leçon. Mais ils ne
 la comprendront même pas ». 24 avril : il
 a des soucis domestiques et doit faire le
 tampon entre le P. Besse et Le Cardonnel,
 qui sont au bord de la brouille ; Ligugé lui
 semble moins plaisant et il regrette l'ancienne
 génération des moines : « je crois bien que
 j'aurai vu les derniers moines bénédictins,
 vraiment dignes de ce nom ; le reste, c'est

MINISTÈRE
L'INTÉRIEUR

Ligugé le 1^{er} Janvier 1900

Mon cher ami, 19

Merci de vos si fidèles souhaits. Si je m'occupe encore d'occultisme, comme au temps de la Bas, je viendrais avec douleur : que la loi du retour se fasse ! autrement dit que tout a qui peut vous être et se réalise.

Le départ du horrible Goupin qui vous opprime - mais est déjà quelque chose et le prend, que vous ayez pu prendre la bête avec augmentation d'appointement et en excellent. D'une tout autre de consolider et encore s'accroître !

1900 ! - je ne crois pas qu'année se soit encore annoncée aussi trouble et barrée par des horizons

465

Lundi

Mon cher ami,

Votre lettre, vous le savez bien, fut lue avec joie, hier dimanche, par Landry et Dencher qui la lurent. Tous vous envoient des paquets d'amitiés dans le fastidieux pays où vous êtes.

Je connais Berlin, c'est une caserne pénitentielle, avec quels monuments ! et quelles statues ! - mais il y a un admirable musée où je vous recommande des boticelli, dont une Vierge au fond noir, avec cheveux filés d'or et un adorable Cranach, la fontaine de Jouvence et combien d'autres ! - peut-être y a, vous savez, dans l'allée des tilleuls, si mes souvenirs sont exacts, un aquarium féerique où il y a des plantes et des fleurs animées fantastiques. Voyez ces 2 choses car c'est la seule excuse que puisse avoir cette ville. Joignez y encore un musée de Clug, très intelligemment ordonné - et voici nous sur le reste.

465

de l'épicerie de piété »... 19 juillet : il invite Girard à venir pour la dernière fois à Ligugé car les moines vont partir en octobre. 19 octobre : le chapitre souhaite qu'il reste, et Huysmans accepterait « un hiver solitaire, sans rien, par acquit de conscience, pour Saint Benoît. Seulement, l'expérience faite, je reprendrai ma liberté et filerai ». Il quittera finalement Ligugé quelques jours plus tard pour revenir à Paris.

Paris, 19 août 1902 : il vient d'emménager 60 rue de Babylone, et « le logement mieux arrangé même qu'à Ligugé est exquis »... 18 juillet 1903 : il ne peut aller voir Girard en Dordogne, car il doit aller à Lourdes, puis faire un voyage à Colmar et Anvers ; « J'ai constaté sans surprise dans l'astucieuse et imbécile presse catholique que j'étais, avec La-Bas, l'auteur des intéressantes farces du génie d'Adelswart » [Jacques d'Adelswärd-Fersen fut arrêté en juillet 1903 à la suite d'un scandale homosexuel, et la presse fit un amalgame avec le roman de Huysmans]. En tête du recueil, une carte signée montre une photo de l'écrivain en médaillon avec Porto-Riche et Albert Guillaume ; on joint 2 photographies du château de Lourps (En Rade) annotées au dos.

elle s'élève de me faire faire à dîner par la cuisine - si tant est que l'on appelle dîner, un repas où presque tous les plats ont été faits.

que le dîner me soit en aide ! - c'est peut-être la partie la plus dure du traitement que de la laisser instiller, goutte à goutte, sur ma tête, ses bavardages !

Avec toutes ces combinaisons, j'ai pu quand même aller trop tard au presbytère et de vous remercier. Donnez-moi donc, une minute, un de ces vôtres.

Puis il faut que nous promissions quelque chose pour lundi, car je pars à 8 heures du soir à Chartres.

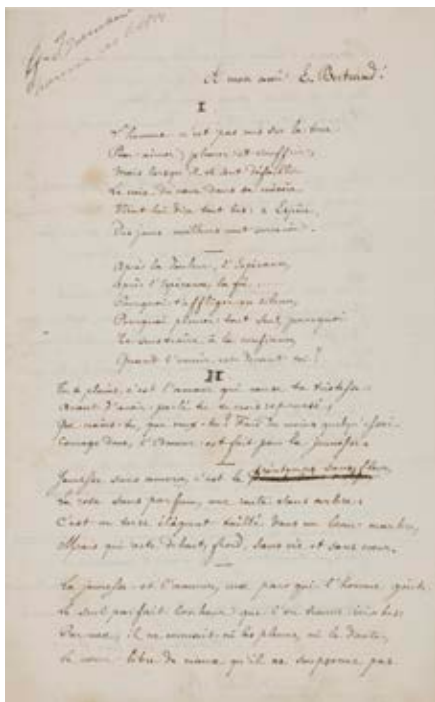
Mon Dieu quelle soirée ! après une nuit d'attente, voilà qu'ainsi il faut que je me fasse triquer l'âme -

artistiquement, d'un côté - et de l'autre - je ne sais pas trop quoi de bien proposer.

Enfin ! - lui respectueusement à vous deux une bonne poignée de main

notre

466



467

466

**HUYSMANS JORIS-KARL
(1848-1907).**

L.A.S. « JHuysmans », Jeudi matin
[20 décembre 1894], à l'abbé Gabriel
FERRET ; 2 pages et demie in-12.

300 / 400 €

« Je voulais vous aller porter des ballots d'épreuves et je ne sais plus trop comment faire. J'ai vu le Terrible Prince de la Science qui, après m'avoir joué des airs de piano sur l'estomac et sur le ventre avec ses mains, m'a soumis à un régime... C'est pas simple. Dans un déluge de teintures d'élixirs, de cachets, de jus de peptone, plus rien à manger, sinon une vague côtelette, arrosée de Pougues. Coucher, une demi-heure, aussitôt après le repas, puis marche après !! De tout cet attirail, il résulte que je vais être obligé de me faire faire à dîner par la mère Giraud – si tant est que l'on appelle dîner, un repas où presque tous les plats sont interdits Que le Seigneur me vienne en aide ! – c'est peut-être la partie la plus dure du traitement que de la laisser instiller, goutte à goutte, sur ma tête, ses bavardages ! »...



468

467

IZAMBARD GEORGES (1848-1931).

MANUSCRIT autographe signé
« Georges Izambard », Douai 7 février
1865 ; 2 pages in-8

1 000 / 1 500 €

**Rare manuscrit de trois poèmes du
professeur et ami de Rimbaud.**

[Nommé professeur de rhétorique au collège de Charleville en 1870, Georges Izambard devint l'ami de son élève Arthur Rimbaud.]
Le manuscrit, dédié « A mon ami E. Bertrand », comprend trois poèmes numérotés en chiffres romains.

I « L'homme n'est pas mis sur la terre
Pour aimer, pleurer et souffrir »... (2 sizains).

II « Tu te plains, c'est l'amour qui cause ta
tristesse :
Avant d'avoir parlé tu te crois repoussé,
Que crains-tu, que veux-tu ? Fais du
moins quelqu'essai.
Courage donc, l'Amour est fait pour la
jeunesse »... (4 quatrains).

III « Ami, que vois-tu donc d'effrayant dans
l'amour ?
Tout le monde le sent, toi, mon voisin,
moi-même.
J'aime une douce enfant que je ne vis
qu'un jour ;
Elle l'ignore... Moi j'espère, car je
l'aime... »... (4 quatrains).

On joint un cahier manuscrit (titre et 12 ff
petit in-4, mouillures), copies de poèmes de
Théophile Gautier, Victor Hugo, Millevoeye,
La Marseillaise, etc.

468

JACOB MAX (1876-1944).

5 DESSINS originaux dont 2 signés,
1928-1926 et s.d., certains au dos de
MANUSCRITS autographes ; formats
divers.

1 500 / 2 000 €

Max par lui-même, octobre 1926 ; visage
de profil au crayon, sur un feuillet de carnet
(13,3 x 9,5 cm) ; au dos un texte d'une autre
main, *La Locomotive*.

Portrait d'homme à mi-corps, avec manteau
et chapeau, à la plume ; signé dans le coin
supérieur droit (17 x 11 cm).

Femme dans un intérieur ; signé et daté « Max
Jacob 1928 » en bas à droite (18,5 x 12 cm,
bords un peu effrangés).

Chapiteau d'église ; beau dessin à la plume
(21 x 27 cm).

Profil de Christ à la plume sur un fragment
découpé de manuscrit autographe (11 x 7 cm).



470

469

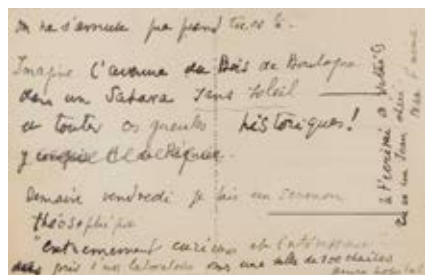
JACOB MAX (1876-1944).

L.A.S. « Max », [Madrid février 1926], à Jean COCTEAU ; 1 page oblong in-8 au dos d'une carte postale illustrée (photographie de la *Résidencia de Estudiantes* de Madrid).

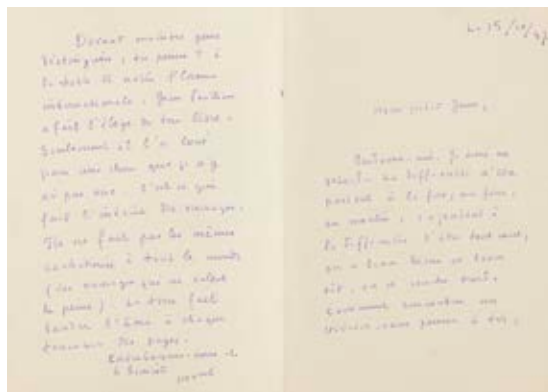
300 / 400 €

[Invité à Madrid par José Bergamín, Max Jacob donne une conférence sur *La Symbolique dans les Écritures*].

« On ne s'amuse que quand tu es là. Imagine l'avenue du Bois de Boulogne dans un Sahara sans soleil et toutes ces gueules historiques ! [y compris H. de Régnier *biffé*] Demain vendredi je fais un sermon théosophique "extrêmement curieux et intéressant" près d'un laboratoire dans une salle de 100 chaises genre hôpital. Je t'écrirai des détails. Tu es un Jean chéri. Max t'aime ».



469



471

471

JOUHANDEAU MARCEL (1888-1979).

L.A.S. « Marcel », 15 octobre 1947, à Jean COCTEAU ; 4 pages in-8 à l'encre violette.

1 000 / 1 500 €

Belle lettre libre à Jean Cocteau, à propos de *La Difficulté d'être*.

« Mon petit Jean, Pardonne-moi, je suis en retard. La difficulté d'être partout à la fois, au four, au moulin, s'ajoutant à la difficulté d'être tout court, on a beau se lever tôt, on se couche tard. Comment rencontrer un vitrier sans penser à toi, mais celui que j'ai vu Avenue Malakoff hier matin [...], c'est toi qui l'avais dessiné. L'envergure des ailes à remuer de fond en comble l'inquisition et du pantalon et des paupières. Assis, pourquoi était-il assis sur un banc avec cette grande main rose qui lui ballait entre les jambes. Heurtebise en soi-même. Tu ne pourras plus voir une épicerie sans songer à ton Marcel, dont l'innocence en l'occurrence est à encadrer de papier de dentelle et de turlututu. Ces petits sont gentils. Je leur parle de Berkeley, entre un pot à moutarde et une corbeille de cornichons, sous les yeux d'une grosse mère qui s'ouvrent sur moi, quand je m'annonce de loin, comme deux portes cochères. Devant maintes gens distinguées, tu penses ? à la table de notre Florence [GOULD] internationale, Jean PAULHAN a fait l'éloge de ton livre. Seulement il l'a loué pour une chose que je n'y ai pas vue. C'est ce qui fait l'intérêt des ouvrages. Ils ne font pas les mêmes cachotteries à tout le monde (des ouvrages qui en valent la peine). Le tien fait bander l'âme à chaque tournant des pages. Entrebaillons-nous et à bientôt »...

On joint une autre L.A.S. « M. », [1939, à Jean COCTEAU] ; 1 page in-8 à l'encre violette. « Au fond, c'est vrai tu as raison, ce livre de Sachs [Maurice SACHS, *Au temps du Bœuf sur le toit*], c'est peut-être un peu mieux que les mémoires de Poirat ou de Cécile Sorel, mais c'est du même ordre. La paille qui brûle fait de hautes flammes un instant »...

470

JACOB MAX (1876-1944).

L.A.S. « Max », St Benoît sur Loire 23 septembre 1942, à des amis [MONNY DE BOULLY et sa compagne Paulette LANZMANN] ; 2 pages in-4.

400 / 500 €

Belle lettre sur la force de la prière.

Il pria pour la santé de Paulette : « Les prières sont très souvent exaucées : c'est de la volonté extériorisée – dans un certain sens on peut comprendre la prière comme une magie. Dans un autre sens c'est une confiance en Dieu qui le touche Lui-même et amène son intervention directe. Les deux sens sont vrais. La volonté humaine a une force d'obus, facilement vérifiable dans la vie courante : un obus est une volonté humaine pourquoi une volonté ne serait-elle pas un obus. Toute l'histoire n'est qu'un effet de volontés humaines opposées l'une à l'autre avec triomphe de la plus forte volonté. [...] Pourquoi douter que la volonté ne soit transmissible à distance si c'est la prière ! Encore faut-il qu'il n'y ait pas une volonté opposée. Dans beaucoup de cas Dieu s'oppose ! Dieu ne peut s'opposer à la guérison de la bonne et excellente Paulette. Donc prions pour elle avec confiance et force ». Il a vu la veille Gaston DIEHL, avec lequel son correspondant a traité « des affaires de livres », Roger TOULOUSE et Marcel GILI en compagnie de leurs épouses... « Les LECLERC reconnaissants veulent me commander un tableau... Je n'aime pas beaucoup travailler pour des gens du pays et passer pour un exploitateur... oui oui »...

On joint une carte postale a.s. (au dos d'une vue du port de Douarnenez), Douarnenez 20 août 1927, à Lucien Henri DUMAS aux *Cahiers Libres* : « Cher poète – merci de m'avoir fait lire votre délicieux recueil. Ce sont des diamants où se reflètent avec un rythme souvent nouveau les impressions fraîches d'une âme de poète moderne »...

und 1888 K. (mummtich aus Lommen Rinnen) aber
der Vortragsweise sind sie gar nicht. Von dem
Tageszeiten im Großen Teil bis zu dem
aufrechten Umrissen auf dem Marktplatz
ist es so weit, dass es nur die Phantasie knappe
überwindet, aber das sind ja erst die Allgemein-
heiten, darüber hinaus steht die Vorstellung, zu
erreichen, das ich z. B. in Venedig in Gesellschaft
mit Tagelohn (ich kann mir allein essen) das ver-
steht sich von der Phantasie. Aber immerhin
ich folgte die Einladung fest und dauere immer
wieder.

Vielleicht sehe ich Sie im Winter. Halten
Sie wohl!

Im Kapfen

Lieber Vorfel nach meiner Einführung bei Ihrem letzten
Besuch konnten Sie nicht wieder kommen, das würde
ich ja. Und ich hätte Ihnen gewiss schon geschrieben, wenn
mir nicht das Brief-Schreiben allmählich so schwer
würde wie das Lesen und wenn nicht sogar das
Brief-Schreiben schneller werden würde,
denn einen Brief habe ich für Sie schon fertig. Es
ist aber ziemlich alte Dinge wieder anzuschreiben;
wohin Bäume sind, wenn man niemals davon
ablässt, alle seine alten Briefe und Karten
immer wieder zu verteidigen und zu beschützen.
Nur dass, Vorfel, was Sie ja wohl auch selbst
wissen müssen: Wenn es sich um ein gewöhnliches
Mißfallen gehandelt hätte, dann wäre es doch
vielleicht leichter zu formieren gewesen und
wäre dann vielleicht so belanglos gewesen, das ich
darauf gar keine hätte schreiben können. Es
war aber gut, dass Sie es so begreifen ist, dass
man nicht versteht und sehr und beiderseitig
an, wo man nur möglich ist. Sie sind ge-
wissermaßen die Generation, was keine schme-
le ist und niemandem gegenüber als schme-
chel verwendet werden können, denn das Gesellschaft

KAFKA FRANZ (1883-1924).

L.A.S. « Kafka », [Prague décembre 1922], à Franz WERFEL ; 3 pages et demie in-8 ; en allemand.

15 000 / 20 000 €

Belle lettre à son ami Franz Werfel, à propos de sa pièce *Schweiger*, que Kafka a jugée mauvaise, et qu'il a violemment critiquée.

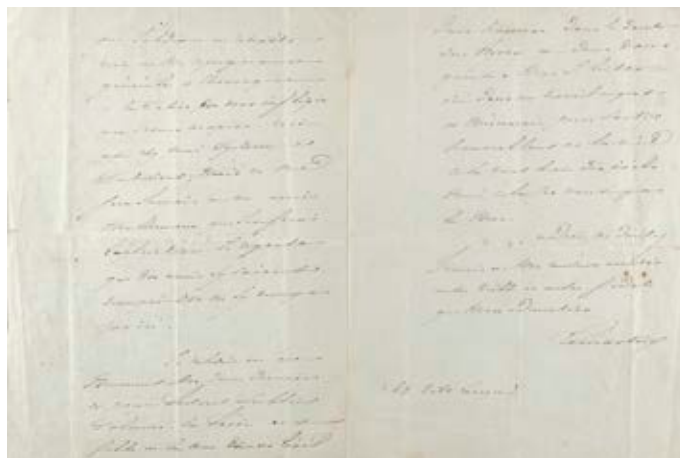
En 1922, Franz WERFEL (1890-1945) publie *Schweiger*, drame expressionniste en trois actes, qui déplaît vivement à Kafka. Lettre de Kafka à Max Brod : « Hier Werfel est venu me voir avec Pick, cette visite, qui autrefois m'aurait fait grand plaisir, m'a plongé dans le désespoir. Car W. savait que je connais *Schweiger*, je prévoyais donc que j'aurais à lui en parler. S'il ne s'agissait que d'un mécontentement ordinaire, on peut éluder un pareil sentiment ; mais la pièce signifie beaucoup pour moi, elle me touche de très près, elle m'atteint atrocement dans la région la plus atroce, j'étais à mille lieues de penser qu'il me faudrait un jour en parler à Werfel, moi-même je ne voyais pas bien clairement les motifs de mon aversion, car il n'y avait pas eu pour moi le moindre débat intérieur en ce qui concerne la pièce, mais uniquement le désir de m'en débarrasser. [...] Que pouvais-je dire à Werfel, Werfel que j'admire, que j'admire même dans cette pièce, mais là il est vrai à cause de la force qu'il faut pour patauger dans ces trois actes de boue ? » Selon Peter Stephan Jungk dans sa biographie (*Franz Werfel*, Albin Michel, 1990), Werfel est en larmes quand il quitte Kafka ce jour-là. Le surlendemain de leur discussion, Kafka prépare un long brouillon, qui est resté dans les pages de son *Journal*, pour expliquer sa réaction, tout en critiquant sévèrement la pièce ; puis, probablement après avoir reçu une lettre de Werfel, il rédige cette nouvelle lettre, atténuant quelque peu sa critique, sans rien renier de ses réticences.

« Lieber Werfel, nach meiner Aufführung bei Ihrem letzten Besuch konnten Sie nicht wieder kommen, das wusste ich ja. Und ich hätte Ihnen gewiss schon geschrieben, wenn mir nicht das Brief-Schreiben allmählich so schwer würde wie das Reden und wenn nicht sogar das Brief-Wegschicken Schwierigkeiten machen würde, denn einen Brief hatte ich für Sie schon fertig. Es ist aber unnütz, alte Dinge wieder aufzunehmen ; wohin käme man, wenn man niemals davon ablassen würde, alle seine alten Kläglichkeiten immer wieder zu verteidigen und zu entschuldigen. Nur dieses, Werfel, was Sie ja wohl auch selbst wissen müssen : Wenn es sich um ein gewöhnliches Missfallen gehandelt hätte, dann wäre es doch vielleicht leichter zu formulieren gewesen und wäre dann überdies so belanglos gewesen, dass ich darüber gut ganz hätte schweigen können. Es war aber Entsetzen und das zu begründen ist schwer, man sieht verstockt und zäh und widerhaarig aus, wo man nur unglücklich ist. Sie sind gewiss ein Führer der Generation, was keine Schmeichelei ist und niemandem gegenüber als Schmeichelei verwendet werden könnte, denn diese Gesellschaft in den Sümpfen kann mancher führen. Darum sind Sie auch nicht nur Führer, sondern mehr (Sie haben Ähnliches selbst in dem schönen Vorwort zu Brands Nachlass gesagt, schön bis auf das Wort von dem "freudig Lug-Gewillten") und man verfolgt mit wilder Spannung Ihren Weg. Und nun dieses Stück. Es mag alle Vorzüge haben von den theatralischen bis zu den höchsten, es ist aber ein Zurückweichen von der Führerschaft, nicht einmal Führerschaft ist darin, eher ein Verrat an der Generation, eine Verschleierung, eine Anekdotisierung, also eine Entwürdigung ihrer Leiden. Aber nun schwätze ich wieder, wie damals und das Entscheidende zu denken und zu sagen bin ich unfähig. Bleibe es dabei. Wäre nicht meine Teilnahme, meine höchst eigennützige Teilnahme an Ihnen so gross, ich würde nicht einmal schwätzen. Und nun die Einladung; hat man sie als Dokument in der Hand, bekommt sie ein noch grossartigeres wirklicheres Aussehen. Hindernisse sind die Krankheit, der Arzt (den Semmering lehnt er wieder unbedingt ab, Venedig im Vorfrühling nicht unbedingt) und wohl auch das Geld (ich müsste mit 1000 K[ronen] monatlich auskommen können), aber das Haupthindernis sind sie gar nicht. Von dem Ausgestrecktsein im Prager Bett bis zu dem aufrechten Herumgehen auf dem Markusplatz ist es so weit, dass es nur die Phantasie knapp überwindet, aber das sind ja erst die Allgemeinheiten, darüber hinaus etwa die Vorstellung zu erzeugen, dass ich z.B. in Venedig in Gesellschaft mittagesse (ich kann nur allein essen) das verweigert sogar die Phantasie. Aber immerhin, ich halte die Einladung fest und danke Ihnen vielmals. Vielleicht sehe ich Sie im Jänner. Leben Sie wohl!

Ihr Kafka »

« Après mon comportement lors de votre dernière visite, vous ne pouviez pas revenir, je le savais. Et je vous aurais certainement déjà écrit, si écrire ne m'était pas aussi difficile que parler, et si le fait même d'expédier une lettre ne présentait pas tant de difficultés, car j'avais déjà une lettre prête pour vous. Mais il est inutile de ressasser les vieilles choses ; où irait-on si l'on ne renonçait jamais à défendre ses bassesses et à présenter ses excuses ? Voyez seulement ceci, Werfel, que vous devez certainement déjà savoir : s'il s'était agi d'un mécontentement ordinaire, cela aurait peut-être été plus facile à formuler et de plus si peu pertinent que j'aurais pu me taire à ce sujet. Mais c'était effroyable et c'est difficile à justifier, on est obstiné, dur et récalcitrant, là où l'on est seulement malheureux. Vous êtes certainement un chef de file de la génération, ce qui n'est pas une flatterie et ne pourrait être utilisé comme flatterie envers quiconque, puisque cette société enlisée dans les bourbiers, plus d'un peut la guider ». Et Kafka évoque la belle préface de Werfel aux œuvres posthumes de Karl BRAND, qui montre qu'il est plus qu'un guide... « Et maintenant cette pièce. Elle peut avoir toutes les qualités, qualités théâtrales et voire plus élevées, mais elle n'en marque pas moins un recul de votre rôle de guide [...] et même une trahison de notre génération, une dissimulation, une anecdotisation, et par conséquent un avilissement de ses souffrances. Mais voilà que je bavarde encore, comme je l'ai fait l'autre jour, et je suis incapable de penser et de dire ce qui est décisif. J'en reste là. Si mon intérêt pour vous n'était pas aussi grand, un intérêt hautement personnel, je ne bavarderais même pas ». Puis il est question d'une invitation qu'il se voit contraint de décliner en raison de la maladie, du médecin qui lui déconseille le Semmering, un peu moins Venise au début du printemps, et aussi à cause de l'argent – « il faudrait que je me débrouille avec mille couronnes par mois ». Mais la raison principale est qu'il lui paraît impensable de pouvoir quitter la position allongée sur son lit de Prague pour aller déambuler sur la place Saint-Marc. Il remercie néanmoins Werfel de son invitation...

Œuvres complètes (Pléiade), t. III, p. 1203.



474

473 1473

LAMARTINE ALPHONSE DE (1790-1869).

L.A.S. « Alph. de Lamartine », Saint-Point par Mâcon 8 juin [1823], à Victor HUGO ; 4 pages in-4.

1 000 / 1 500 €

Belle et importante lettre sur la fondation de la revue *La Muse française*.

« Non mon cher Victor je ne vous oublierais point. Vous n'êtes pas de ce vulgaire des esprits qui ne laissent pas plus de trace que la foule dans nos rues. Vous êtes de ceux dont on aime à se souvenir dans le monde et dans la solitude ; la meilleure partie de vous-même y est avec moi, et ces jours-ci encore nous nous occupons de vous en famille, nous relisons vos ravissantes poésies et votre terrible *Han* [*Han d'Islande*]. Soit dit en passant, je le trouve aussi trop terrible, adoucissez votre palette, l'imagination comme la lyre doit caresser l'esprit, vous frappez trop fort : je vous dis ce mot pour l'avenir, car vous en avez un et je n'en ai plus. Je me retire décidément de ce monde littéraire où j'ai à peine fait un premier pas, je crois même que je me retire de tous les mondes possibles car je ne vois plus comment ni quand ni pourquoi je quitterai l'azile obscur où je suis maintenant »... Lamartine, éloigné de Paris, n'étant plus au courant de ce qui s'écrit ou se pense, ne peut donc accepter que son nom figure parmi ceux du journal. « L'idée m'en paroît nécessaire, le plan bien tracé, les collaborateurs dignement choisis, je serai un de vos premiers abonnés, mais je ne puis décemment accepter une sinécure dans cette

ruche où chacun apportera son miel et où je n'apporterois absolument rien »... Quand Émile DESCHAMPS lui en parla cet hiver, il croyait « pouvoir passer quelques mois de l'année parmi vous écrire ou *verseggiare* dans ce journal, mais ma position s'est empirée et le res augusta domi me presse trop pour que je puisse de longtemps sortir de mes montagnes. [...] Quant à vous mon cher Hugo vous devez accepter tout ce qu'on vous offre si naturellement dans cette entreprise où votre nom est une assez forte avance. Mais si cela vous répugne trop fort, voilà ce que je vous propose et vous prie en ami d'accepter. Entrez comme fondateur et moi qui ne peux y mettre ni nom ni esprit, j'y mettrai bien volontiers les mille francs convenus. Cela restera entre nous deux, vous me les rendrez quand ils seront couverts et au-delà par les bénéfices de l'ouvrage. Vous concilierez ainsi toute convenance, et vous resterez à portée d'utiliser pour l'avenir les avantages peut-être considérables qui résulteront de l'entreprise. Songez que nous sommes des frères en poésie, en doctrines, en Religion et j'espère en sentiments. Ce seroit d'un mauvais cœur de refuser »... Il est désolé de la banqueroute de son libraire [Ladvocat], « mais vous en enrichirez d'autres. Vous avez vingt deux ans, une bonne santé, une femme charmante, une belle ame et un génie, il y a de quoi tout réparer. Écrivez mais surtout chantez ! Quand on a été nourri de l'ambrosie des vers, le vil pain de la prose ne passe plus à l'esprit. – J'en suis là, je voudrais des vers et toujours des vers entraînants, ravissants, sublimes, aussi je ne lis plus guères. Je ne fais plus rien non plus, et je sens que je ne ferai rien dans l'avenir, c'est à vous à me nourrir et à me consoler »...

474

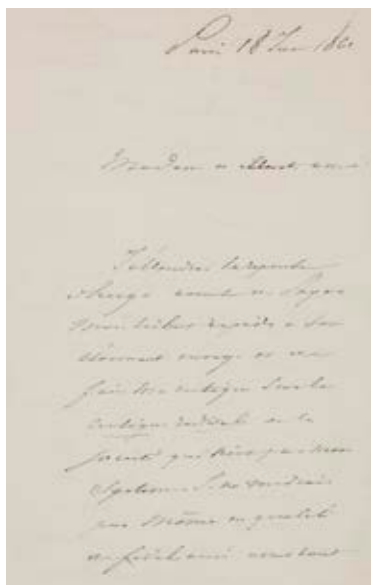
LAMARTINE ALPHONSE DE (1790-1869).

L.A.S. « Lamartine », Paris 11 mai 1857, à Victor HUGO ; 3 pages in-4 (légères fentes aux plis).

500 / 700 €

Belle lettre sur *Les Châtiments* et *Les Contemplations*.

« Non ; jamais rien d'intentionnellement blessant pour vous n'est sorti de mon cœur et ne sortira de ma plume. Vous auriez pu le voir aux termes dont je me suis servi l'année dernière en parlant de vous dans ces causeries [du *Cours familier de littérature* en octobre 1856] écrites bien après la publication de vos lambes [*Les Châtiments*]. Vous le verrez bientôt dans la sincère glorification de votre génie lyrique auquel je ne compare rien de moderne. Cela ne veut pas dire que j'abdique ou rétracte rien de ma répugnance générale et théorique à la satire en vers infligée aux noms propres. Ceci est chez moi système et sentiment ; mais ce ne sera jamais à un ami malheureux que j'en ferai l'application. Je regrette que vos amis s'y soient trompés. On ne s'y trompe pas ici. Je relisais en ce moment vos deux derniers et presque partout sublimes volumes [*Les Contemplations*]. La Poésie est fille de la mer et de l'exil dans Homère dans le Dante dans Byron et dans vous. Quant à moi je lutte ici dans un travail ingrat et mercenaire pour sortir honorablement de la vie. Cela vaut bien dix exils mais cela ne vaut pas la mer. Adieu. Ne doutez jamais de ma constante amitié, aussi vieille et aussi fidèle que mon admiration »...



475

475

**LAMARTINE ALPHONSE DE
(1790-1869).**

L.A.S. « Lamartine », Paris 18 juin 1862,
[à Madame Victor HUGO] ; 3 pages
in-8.

400 / 500 €

À propos des Misérables.

[Lamartine voulait consacrer aux *Misérables* des « Entretiens » de son *Cours familier de littérature*, et avait demandé l'avis de Victor Hugo, qui lui donnera carte blanche le 24 juin.]

« Madame et illustre amie J'attendrai la réponse d'Hugo avant de payer mon tribut rapide à son étonnant ouvrage et de faire ma critique sur la *critique radicale* de la société qui n'est pas mon système. Je ne voudrais pas même en qualité de fidèle ami avant tout système écrire un mot contre quelques-unes de ses idées. Dites-lui bien de ne pas me considérer dans sa réponse. Quant aux vers pour la charmante composition hélas ! je crains de ne pas trouver la minute et non l'inspiration au milieu de la crise effroyable de banqueroute contre laquelle je lutte en vain dans les derniers paroxysmes des difficultés mortelles. Comment chanter sous la roue ? Cependant je tente encore une dernière aventure dans une loterie à 25 centimes et si je réussis j'aurai un moment de repos et mes premiers vers seront pour la fille de mon ami »...



476

476

**LAMARTINE ALPHONSE DE
(1790-1869).**

L.A.S. « Lamartine », Paris 7 juillet
1862, à Victor HUGO ; 2 pages in-8.

500 / 700 €

Belle lettre sur Les Misérables.

« Je n'ai cessé de crier avez-vous lu *Baruch* ? *L'idylle de la rue Plumet efface le siècle* ! J'ai été ravi. Là point de critique mais adoration et larmes. Je ne réponds pas à votre lettre si ce n'est par l'éternelle et organique pensée de la séparation de l'idéal et du fait – loi de Dieu autre que simple *force des choses*. Or c'est Dieu qui a raison. Mais il ne s'agit pas de cela il s'agit d'enthousiasme pour l'écrivain. Ces quatre derniers volumes sont un chef-d'œuvre à mes yeux. Si je reconquiers un instant de loisir et de paix d'esprit je le dirai. Comme vous dites nous avons quarante ans de loyale amitié, jamais nous ne marcherons dessus. Mille amitiés encore d'autant plus fidèles qu'elles ont vieilli sans se corrompre ! L'amertume est une maladie des mauvais vins »...

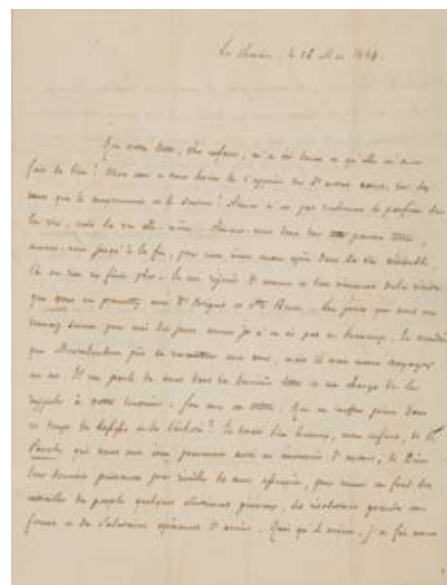
Hugo a inscrit en tête un « R », montrant qu'il a répondu.

477

**LAMENNAIS FÉLICITÉ DE
(1782-1854).**

L.A.S. « F. de la Mennais », La Chenaie
16 mai 1834, à Franz LISZT à Paris ;
1 page et demie petit in-4, adresse
(fente au f. d'adresse).

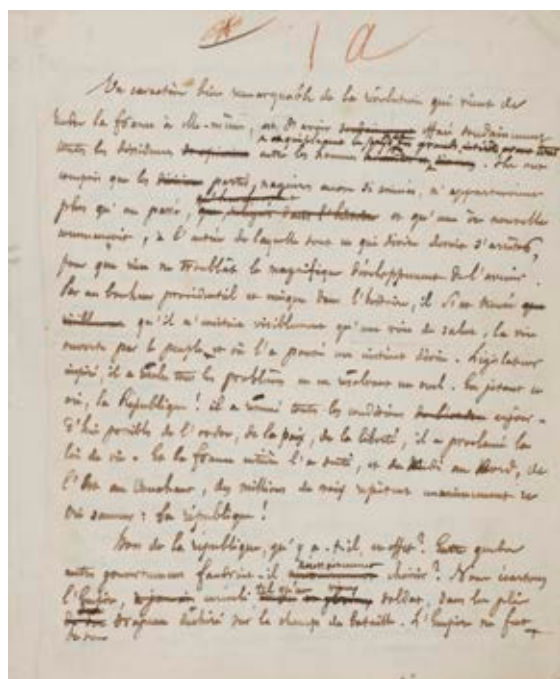
600 / 800 €



477

**Très belle lettre répondant aux transports
de Liszt, lecteur des Paroles d'un croyant.**

« Que votre lettre, mon cher enfant, m'a été douce et qu'elle m'a fait du bien ! Mon cœur a tant besoin de s'appuyer sur d'autres cœurs, sur des cœurs qui le comprennent et le sentent ! Aimer n'est pas seulement le parfum de la vie, mais la vie même. Aimons-nous donc sur cette pauvre terre, aimons-nous jusqu'à la fin, pour nous aimer encore après dans la vie véritable, là où rien ne finit plus »... Il se réjouit d'avance de sa visite avec Joseph d'Ortigues et Sainte-Beuve, et voudrait que Montalembert, dont l'âme est triste, pût se joindre à eux... « Qui ne souffre point dans ces temps de bassesse et de lâchetés ? Je serais bien heureux, mon enfant, si les *Paroles* qui vous ont ému pouvaient aussi en émuvoir d'autres, si Dieu leur donnait puissance pour réveiller les âmes assoupies, pour remuer au fond des entrailles du peuple quelques sentiments généreux, des résolutions grandes et fermes et de salutaires espérances d'avenir. Quoi qu'il arrive, j'ai foi au triomphe de l'humanité. Le mauvais passé, le passé aride, ténébreux, haineux, oppresseur, aura beau se débattre contre sa destinée, il sera vaincu sans retour. Le christianisme affranchi tuera tout ce qui a déshonoré le christianisme, tout ce qui a foulé, broyé et fait gémir la terre en son nom. Sa tâche n'est point accomplie encore, il ne fait que de naître, et, dans les secrets divins qu'il renferme, sont cachés pour l'homme des trésors d'amour, de lumière et de bienfaits que le temps ouvrira. Croyons, travaillons, combattons, sans jamais nous lasser, sans nous décourager jamais, et si notre carrière de soldat est rude, il y aura pour nous un repos glorieux et de grandes joies dans la tombe »...



478

478

LAMENNAIS FÉLICITÉ DE (1782-1854).

MANUSCRIT autographe signé « Lamennais », [7 mars 1848] ; 2 pages et demie petit in-4, sur 3 feuillets montés en cahier par un onglet.

500 / 700 €

Article célébrant la fondation de la République.

[Cet article figurera en "Premier-Paris" du n° 10 du journal *Le Peuple constituant*, le 7 mars 1848. Le manuscrit présente des ratures, corrections et additions, ainsi que des marques d'imprimeur.]

« Un caractère bien remarquable de la révolution qui vient de rendre la France à elle-même, est d'avoir effacé soudainement toutes les dissidences entre les hommes qui placent le pays et ses grands intérêts avant tout. Ils ont compris que les partis, naguères encore si animés, n'appartenaient plus qu'au passé, et qu'une ère nouvelle commençait, à l'entrée de laquelle tout ce qui divise devait s'arrêter, pour que rien ne troublât le magnifique développement de l'avenir. Par un bonheur providentiel et unique dans l'histoire, il s'est trouvé qu'il n'existait visiblement qu'une voie de salut, la voie ouverte par le peuple et où l'a poussé un instinct divin. Législateur inspiré, il a résolu tous les problèmes en en résolvant un seul. En jetant ce cri, la République ! il a résumé toutes les conditions aujourd'hui possibles de l'ordre, de la paix, de la liberté, il a proclamé la loi de vie. Et la France entière l'a senti, et du Midi au Nord, de l'Est au Couchant, des millions de voix répètent unanimement ce cri sauveur : La république ! »... Lamennais rejette les trois autres hypothèses : l'Empire, une troisième Restauration, la Régence d'un Orléans. La République est « le souverain intérêt de tous, l'unique garantie de l'ordre comme de la liberté sans laquelle désormais nul ordre, l'expression de tous les droits, le centre de tous les devoirs, la source féconde des biens auxquels les peuples aspirent, le sacré berceau du Dieu naissant qui règnera sur le monde »...



479

479

LONDRES ALBERT (1884-1932).

L.A.S. « Albert », Shanghai 11 mars [1932], à des dames ; 3 pages in-8, sur papier à vignette et en-tête des *Hongkong & Shanghai Hotels* (légères rousseurs sur la dernière page).

1 000 / 1 500 €

Rare lettre de son dernier reportage, au retour duquel il trouvera la mort.

[Albert Londres est depuis janvier 1932 en Chine, afin de couvrir la guerre sino-japonaise pour *Le Journal*, à qui il envoie ses reportages par câble en février et mars. Lors de son voyage de retour, il meurt le 16 mai dans l'incendie de son paquebot, le *Georges Philippart*, au large d'Aden.]

Il a reçu de leurs nouvelles. « En ce qui me concerne j'ai fini la guerre. Je pars demain pour Nankin, Pékin, Moukden. Après je descendrai à Hancheou où j'irai voir ce pauvre petit. De là je monterai dans le Setchouen jusqu'à Tsonking [Chongquin] et je viendrai m'embarquer à Shanghai. Je vais être bousculé. J'ai perdu 5 ou 6 jours ici, mais je devais attendre l'apaisement. Donc, si rien de nouveau, [...] j'embarquerai à Shanghai le 23 avril sur le *Georges Philippart* et j'arriverai à Marseille le 26 mai au matin. Venez m'attendre [...] Demandez pour cela de l'argent à Carbuccia ou à Paul Erro directeur rédaction journal ou à Albin Michel, les trois sont prévenus [...] J'ai vu les dix premiers numéros du *Journal*. Je n'étais pas parti pour ce travail, mais enfin c'est fait et les intéressés en semblent enchantés. Ce sera une préface improvisée pour le morceau de résistance. Je me mettrai au travail – que j'aurai préparé sur le bateau – immédiatement en arrivant pour avoir fini début août. Où irai-je travailler, je ne sais. Sans doute n'irai-je pas de Marseille à Paris où je perdrais du temps, enfin nous verrons. Je suis content de quitter Shanghai où la vie est impossible, trop de diners, trop de cocktails »... Il reprend sa lettre, une semaine plus tard, le 18 mars : « J'envoie cette lettre de Pékin où je suis depuis 2 jours. Je vais monter en Mandchourie. Je verrai le pauvre petit vers le 10 avril. [...] Tout va pour le mieux ».

On joint une lettre de Florine ALBERT-LONDRES adressée à un « cher maître », Vichy 15 mai (1 pages et demie in-4).





480

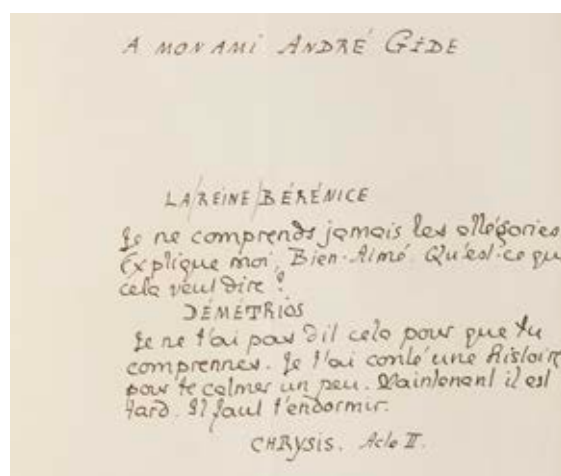
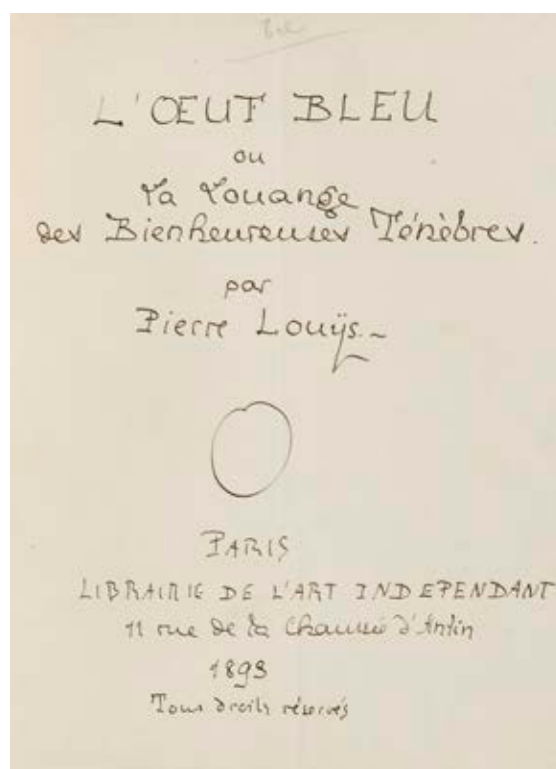
LOUÏS PIERRE (1870-1925).

MANUSCRIT autographe signé « Pierre Louÿs », **L'Œuf bleu ou La Louange des Bienheureuses Ténèbres**, 1893 ; 24 ff. de texte in-4 (17,2 x 22,6 cm), collés sur feuillets de vélin fort (22,5 x 17,5 cm), 10 ff. d'aquarelles sur vélin fort intercalés dans le texte, le tout relié en un volume petit in-4 (28,5 x 22 cm) plein maroquin tête de nègre, plaque d'émail encadrée au centre du plat sup. (8 x 9 cm), dos à quatre nerfs avec titre doré, encadrement intérieur de même maroquin orné d'un double filet doré avec monogramme VIA dans les coins, doublures et gardes de moire bleu-vert, doubles gardes, tranches dorées., étui bordé (G. Cretté succ. de Marius Michel).

15 000 / 20 000 €

Exemplaire exceptionnel de ce manuscrit, première version du conte mythologique Lèda, illustré de dix aquarelles originales d'Albert BESNARD, dans une reliure rehaussée d'un émail d'Albert Besnard.

Le manuscrit comprend : la page de titre en maquette disposée pour l'impression, avec la mention : « Paris / Librairie de l'Art Indépendant / 11 rue de la Chaussée d'Antin / 1893 / Tous droits réservés » ; la page de dédicace à André GIDE : « À MON AMI ANDRÉ GIDE » avec une citation en exergue de *Chrysis* ; les 22 pages du manuscrit, qu'illustrent les aquarelles d'Albert Besnard. *L'Œuf bleu ou La Louange des Bienheureuses Ténèbres* est une première version du conte mythologique *Lèda ou La Louange des*



Bienheureuses Ténèbres, publié à la Librairie de l'Art Indépendant, en décembre 1893, tiré à 125 exemplaires ; le manuscrit présente une trentaine de ratures et corrections, et des différences avec le texte définitif. On notera que la dédicace deviendra dans l'édition : « Contre mon ami André Gide, son irréconciliable Pierre Louÿs », et que l'épigraphe tirée de *Chrysis* y sera supprimée. L'œuf bleu va naître des amours de Zeus changé en cygne avec Lèda, « jeune fille extraordinaire, qui était bleuâtre comme la lune, mystérieuse comme les ténèbres »...

Les dix aquarelles d'Albert BESNARD (1849-1934) sont toutes signées du monogramme, dont trois à pleine page ; les autres



compositions, de format rectangulaire ou circulaire (diamètre de 7,3 cm) semblent avoir été disposées en vue d'une publication. Elles sont d'une grande beauté ; on admirera notamment les délicates nuances de bleu, que l'on retrouve également dans l'émail qui orne la reliure.

Albert Besnard avait rencontré Louÿs au moment de la publication de son premier ouvrage, *Astarté*, dont il dessina la couverture, représentant une nymphe émergeant des eaux parmi les lys. La présente illustration est demeurée totalement inédite.

Catalogue *Pierre Louÿs* (Librairie Jean-Claude Vrain, 2009, n° 24).



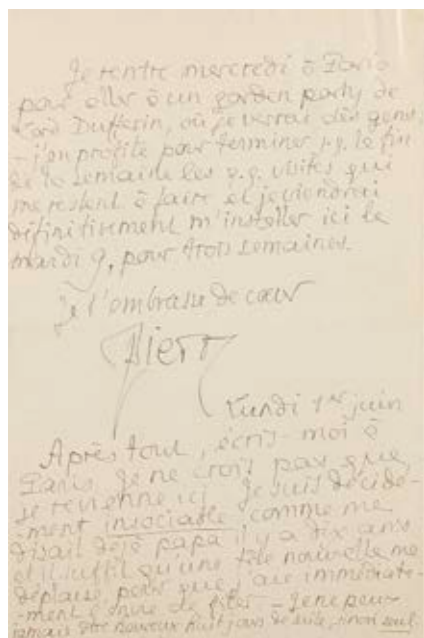
LOUÏS PIERRE (1870-1925).

L.A.S. « Pierre », Montigny s/Loing 31 mai-1^{er} juin 1896, à son frère Georges LOUIS ; 8 pages in-8 (traces de rouille à la 1^{ère} page, fente au pli intérieur).

400 / 500 €

Après la publication d'*Aphrodite*, Pierre Louÿs se détend à la campagne.

Il évoque le séjour de son frère au Caire, et donne des nouvelles familiales. Il écrit « sous un treillage très "environs de Paris", à Montigny, près de Marlotte. Je suis là avec André LEBEY, Jean de TINAN et quelques jeunes filles sans mœurs. Tout le pays est plein de littérateurs idéalistes et de peintres quattrocentristes qui sont un peu rasants ; mais on les évite. J'ai été ce matin à Fontainebleau à bicyclette à travers toute la forêt pour acheter des cigarettes, et en



481

LOUÏS PIERRE (1870-1925).

L.A.S. « P », [14 octobre 1898], à Claude DEBUSSY ; 3 pages in-8 à l'encre violette, enveloppe (timbre découpé).

1 000 / 1 500 €

À propos d'une conférence sur les *Chansons de Bilitis* qui devrait être accompagnée par les mélodies de Debussy.

passant devant une grande librairie religieuse, j'ai vu ce symptôme curieux : Rome exclu de la devanture (sans doute parce que ZOLA est à l'index), mais au centre des deux vitrines et sur les deux seuls chevalets spéciaux : *Une Idylle Tragique* et *Aphrodite*. – Est-ce assez précieux de n'être connu qu'à moitié ! » Le succès d'*Aphrodite* a entraîné des propositions mirifiques. Pierre Louÿs est stupéfait que toutes ses conditions soient acceptées par Xau, le directeur du *Journal* : un article de tête tous les 15 jours, grassement payé. En outre, la Collection Guillaume illustrée souhaiterait publier un de ses contes, sa traduction de Lucien, ainsi qu'*Aphrodite* tirée à 10 000 exemplaires. L'argent afflue tout d'un coup : « Je suis surpris, et un peu dégoûté de voir qu'on traite des affaires de littérature comme on vendrait du ciment ou du corned-beef ; mais je ne suis pas en situation de dédaigner tout cela [...] On a vendu jusqu'ici 10 500 exempl. d'*Aphrodite* (19 éditions de 550). Les revendeurs sont convaincus qu'on doublera le chiffre avant la



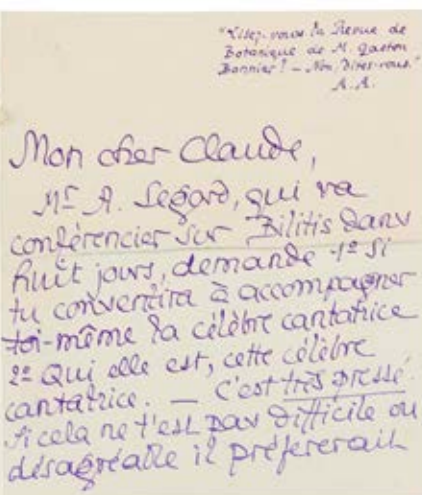
482

[C'est en 1897 que Debussy avait composé ses trois mélodies pour voix et piano à partir des *Chansons de Bilitis*, premier grand succès littéraire de Louÿs.] Après une amusante citation en exergue d'Alphonse Allais, Louÿs parle d'Achille SEGARD, « qui va conférencier sur Bilitis dans huit jours », et qui « demande 1^{er} si tu consentiras à accompagner toi-même la célèbre cantatrice. 2^e Qui elle est, cette célèbre cantatrice. – C'est très pressé. [...] il préférerait que tu la prisses à l'Opéra-Comique où tes puissantes relations mettent vingt femmes sous tes sandales. Car – il paraît que le public est exclusivement attiré

fin de l'année ». On a publié un article sur leur famille. « Dans la *Frankfurter Zeitung*, longue étude de deux feuillets sur *Bilitis* ; avec 20 chansons traduites. – Au fond, excellent »... Il est content d'être à la campagne : « la terrasse de bois d'où je t'écris domine le Loing à hauteur d'homme ; l'eau est très claire et cependant verte, pleine de mousse, d'iris jaunes et de reflets d'arbres. – Le temps est admirable et doux ; je n'ai sur le corps qu'un maillot blanc de cycliste et une culotte idem, sans linge. Il y a eu toute la journée dans l'air, des cloches, des chants d'oiseaux et un bèlement de chèvre attachée »... La lettre se conclut sur une phrase désabusée, où Pierre Louÿs exprime la distance qui le sépare de cette agitation provoquée par le succès littéraire : « Je ne peux jamais être heureux huit jours de suite, sinon seul ».

Mille lettres inédites de Pierre Louÿs à Georges Louis, p. 209 (n° 116).

Catalogue *Pierre Louÿs* (Librairie Jean-Claude Vrain, 2009, n° 194).



par le nom des interprètes et que la salle changera du tout au tout selon qu'on lui offrira M^{lle} Marie Michu ou M^{lle} Calvé. Je le crois aussi. Legard insiste dans le sens de Georgette LEBLANC. Je lui ai dit que ce n'était "pas ça du tout". [...] Connais-tu une autre illustrissime serinette et veux-tu la séduire par quelques paroles ailées ? » En post-scriptum, il ajoute : « Adresse de q.q. jolies cantatrices : 12 rue Chabonais ». Claude Debussy, *Correspondance* (éd. F. Lesure & D. Herlin), p. 423 (1898-46). Catalogue *Pierre Louÿs* (Librairie Jean-Claude Vrain, 2009, n° 454).

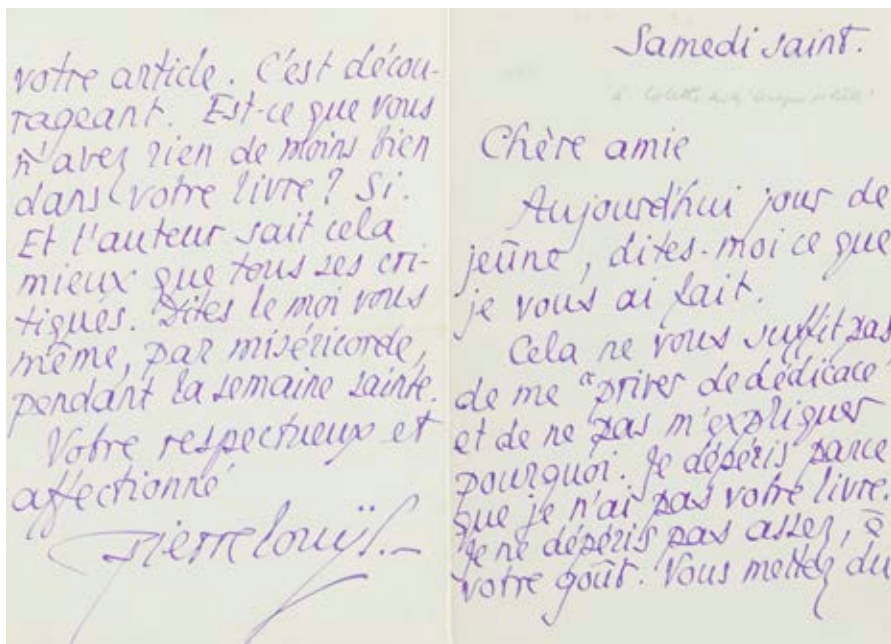
LOUÏS PIERRE (1870-1925).

L.A.S. « Pierre Louÿs », Samedi saint [21 avril 1905], à COLETTE ; 4 pages petit in-8 à l'encre violette.

800 / 1 000 €

Jolie lettre à Colette qui vient de faire paraître *Sept Dialogues de Bêtes*.

« Aujourd'hui jour de jeûne, dites-moi ce que je vous ai fait. Cela ne vous suffit pas de me "priver de dédicace" et de ne pas m'expliquer pourquoi. Je dépérissais parce que je n'ai pas votre livre. Je ne dépérissais pas assez, à votre goût. Vous mettez du raffinement dans vos supplices et [...] vous me mettez de force sous les yeux de ce matin un article... mais un article. Eh bien je n'en ai lu que vingt lignes de votre article et je me suis arrêté. Je suis morose depuis deux mois. Je ne voulais pas tomber de là dans la mélancolie, de la mélancolie dans la tristesse, de la tristesse dans le chagrin, du chagrin dans la neurasthénie, de la neurasthénie dans l'hypocondrie et de l'hypocondrie dans les résolutions désespérées. Elles sont trop bien les vingt premières lignes de votre article. C'est décourageant. Est-ce que vous n'avez rien de moins bien dans votre livre ? Si. Et l'auteur sait cela mieux que tous ses critiques. Dites-le moi vous-même, par miséricorde, pendant la semaine sainte »...



483

[Les quatre premiers *Dialogues de bêtes* avaient paru l'année précédente au *Mercure de France*, et Colette, encouragée par Francis Jammes, venait de les compléter par trois autres récits, pour composer ces *Sept Dialogues de bêtes*. Quant à l'article qui « décourage » Pierre Louÿs, il s'agit

de la *Lettre de Claudine* signée « Colette Willy » parue dans la revue *Le Damier* dont le second numéro contenait un article en l'honneur de Colette.]

Catalogue *Pierre Louÿs* (Librairie Jean-Claude Vrain, 2009, n° 464).

484

LOUÏS PIERRE (1870-1925).

L.A.S. « P. », Vendredi 16 [septembre 1910, à son frère Georges LOUIS] ; 4 pages in-8 à l'encre violette, vignette et en-tête *Grand Hôtel de Tamaris*.

400 / 500 €

Superbe lettre sur la littérature et la critique littéraire, disant son admiration pour Chateaubriand.

« Suis pas de l'avis de FAGUET. On écrit beaucoup mieux le français en 1910 qu'en 1610. Il y a plus de mauvais écrivains ? Oui ; comme il y a plus de mauvais soldats [...] jadis on était 300 ; on est 100.000. Mais les bons écrivains ont augmenté en nombre. Non seulement je ne vois pas la décadence, mais je ne vois pas même la crise. C'est un fait bien singulier : les critiques ne comprennent jamais rien à leur époque. Vois le plus honoré d'eux tous : Sainte-Beuve. - Sainte-Beuve était convaincu qu'il y avait eu en France de grands classiques ; puis d'intéressants romantiques ; puis la fin de tout vers 1845. L'époque où il écrivait (1855-1870), c'était pour lui la pleine décadence. Et pour nous, c'est

peut-être la plus brillante de notre histoire littéraire.

Hugo (*Légende*, *Contemplations*, *Misérables*)
Michelet

Renan - *Vie de Jésus*

Flaubert - *Bovary*, *Salammbô*

Leconte de Lisle.

Tous les Parnassiens.

Les Goncourt.

Fromentin.

A. de Vigny (ses plus beaux poèmes)

Tout ça, pour Sainte-Beuve, ce n'était rien.

"Ah ! en 1672, la littérature était heureuse !" Et d'ailleurs les époques ! Qu'est-ce que

cela fait ? L'an VIII, 1800, est-ce une époque littéraire ? Il n'y a personne et *Atala* paraît.

Atala que je viens de relire, en trouvant...

que la *Princesse de Clèves* était bien peu de choses auprès de cela. J'ai aussi relu les

Martyrs et je suis tombé sur deux phrases

prodigieuses. [...] Cela, c'est une merveille,

et c'est un art littéraire que personne ne

soupçonnait au XVII^e siècle. [...] C'est mieux

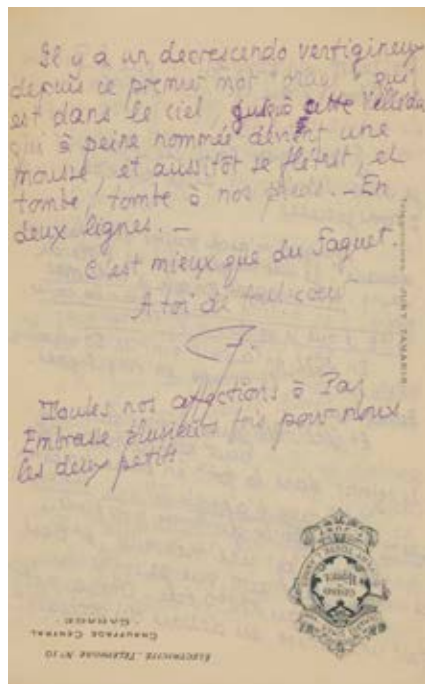
que du Faguet ».

Mille lettres inédites de Pierre Louÿs à

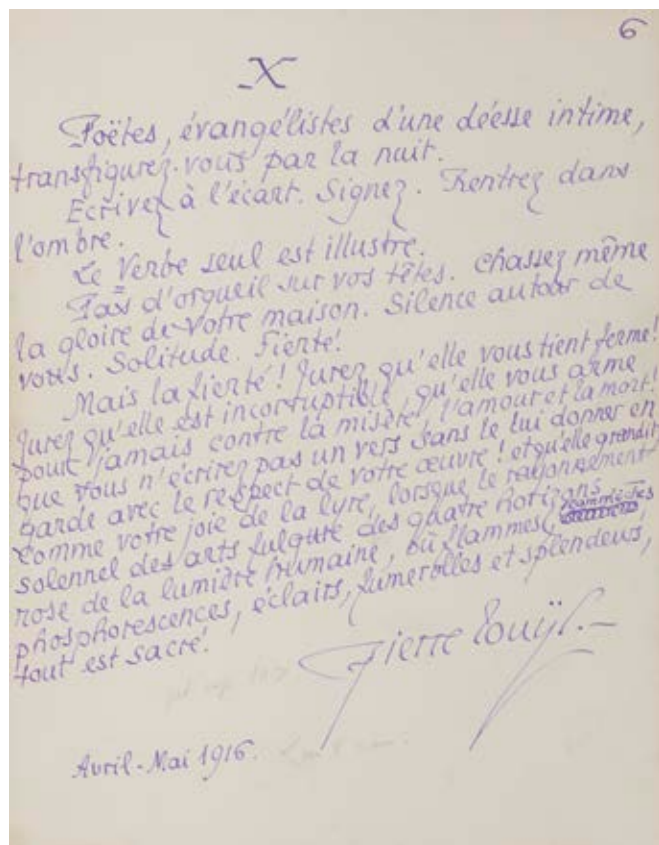
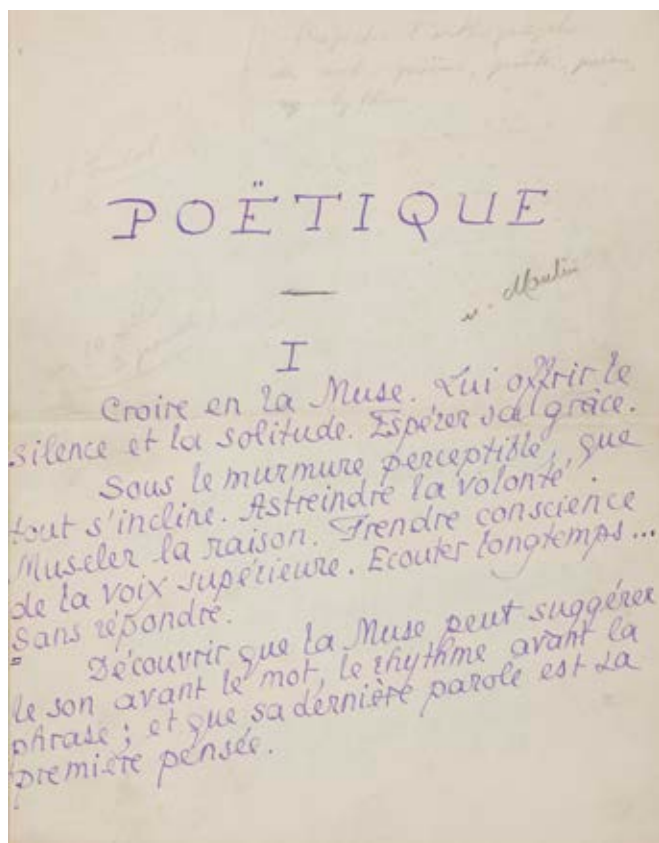
Georges Louis, p. 824 (n° 614).

Catalogue *Pierre Louÿs* (Librairie Jean-Claude

Vrain, 2009, n° 337).



484



485

LOUÏS PIERRE (1870-1925).

MANUSCRIT autographe signé « Pierre Louÿs », **Poétique**, « Avril-Mai 1916 » ; 6 pages in-4 sur 6 feuillets (25,5 x 20 cm) montés sur onglet en un volume in-4, relié demi-marroquin bordeaux à coins, dos lisse, titre en long (Canape & Corriez).

3 500 / 4 000 €

Credo poétique de Pierre Louÿs. Dans une prose à la fois lyrique et lapidaire, le poète livre en dix courts chapitres la substance et l'esthétique de son art, et proclame le caractère sacré de la poésie.

Le manuscrit est soigneusement écrit à l'encre violette au recto de feuillets de papier vergé filigrané *Imperial Century*, numérotés 1 à 6 ; il est signé à la fin et daté « Avril-Mai 1916 » ; il présente quelques ratures et corrections, et porte des indications typographiques ajoutées au crayon, notamment sur le respect de l'orthographe de Louÿs. Deux feuillets de couverture de papier fort jaune ont été reliés avec le manuscrit.

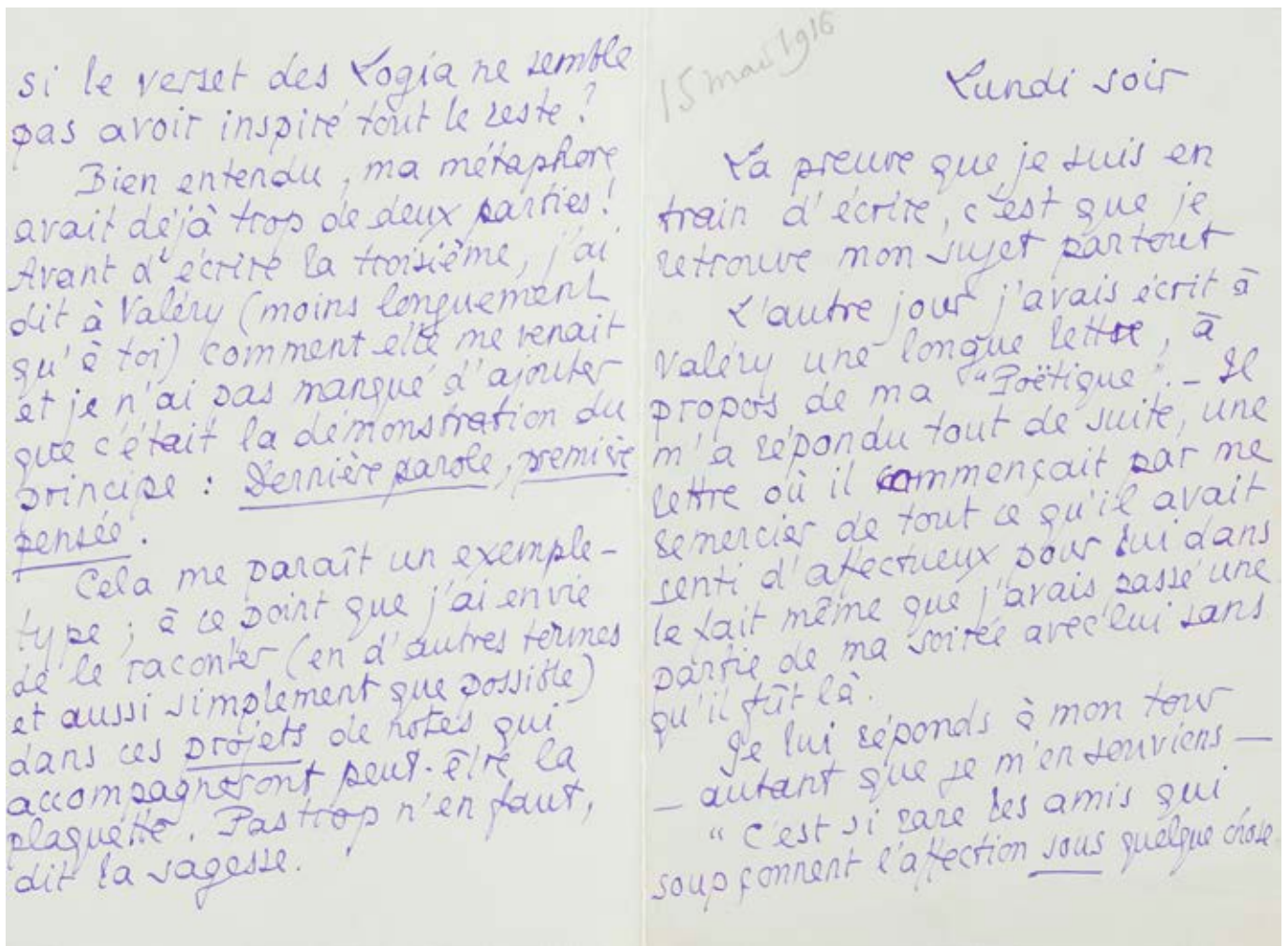
Le manuscrit a servi pour l'impression de la première édition dans le *Mercur de France* du 1^{er} juin 1916. Pierre Louÿs va remanier aussitôt son texte par deux tirés à part successifs de cet article, puis dans l'édition définitive en plaquette chez G. Crès en février 1917. « C'est sans doute l'un des textes que Louÿs travailla le plus, et pour lequel il existe le plus d'états préparatoires » (Jean-Paul Goujon). Louÿs a déclaré que ces pages lui ont « coûté 400 heures de travail ».

Ce texte, à la fois credo et testament légué aux jeunes poètes à venir, est une réflexion sur l'art poétique, et une affirmation, contre la littérature industrielle, du caractère sacré de l'acte d'écrire et du Verbe. « I. Croire en la Muse. Lui offrir le silence et la solitude. Espérer sa grâce. [...] Découvrir que la Muse peut suggérer le son avant le mot, le rythme avant la phrase ; et que sa dernière parole est sa première pensée »...

Louÿs poursuit en affirmant qu'il ne faut pas de plan, ni de brouillon, qu'il faut savoir « choisir le mot. Il n'en est qu'un », mais aussi « placer le mot »... « Suivre le rythme qui [marche au pas logique *biffé*] palpite avec le cœur de l'idée. - Règle fondamentale du vers. Et [du style *biffé*] de la prose. Et de la musique »... Il insiste sur l'importance de maîtriser les figures de rhétorique, et évoque la tâche délicate qu'est la retouche d'un vers... « Vers ou proses, les poèmes sont des créatures ; et qui vivent ; qui respirent ; qui sont pleines d'organes ; qui mourraient d'un mot coupé »... Il s'adresse enfin solennellement aux poètes de l'avenir : « Poètes, évangélistes d'une déesse intime, transfigurez-vous par la nuit. Écrivez à l'écart. Signez. Rentrez dans l'ombre. Le Verbe seul est illustre. Pas d'orgueil sur vos têtes. Chassez même la gloire de votre maison. Silence autour de vous. Solitude. Fierté ! Mais la fierté ! Jurez qu'elle vous tient ferme ! Jurez qu'elle est incorruptible, qu'elle vous arme pour jamais contre la misère, l'amour et la mort ! que vous n'écrirez pas un vers sans le lui donner en garde avec le respect de votre œuvre ! et qu'elle grandit, comme votre joie de la lyre, lorsque le rayonnement solennel des arts fulgure des quatre horizons - rose de la lumière humaine, où flammes, flammèches, phosphorescences, éclairs, fumerolles et splendeurs, tout est sacré ».

Bibliographie : Jean-Paul Goujon, « Pierre Louÿs, *Poétique*. États manuscrits inédits », *Genesis*, 2000, n° 15 (p. 133-152).

Provenance : ancienne collection Armand GODOY. Catalogue *Pierre Louÿs* (Librairie Jean-Claude Vrain, 2009, n° 45).



486

LOUÏS PIERRE (1870-1925).

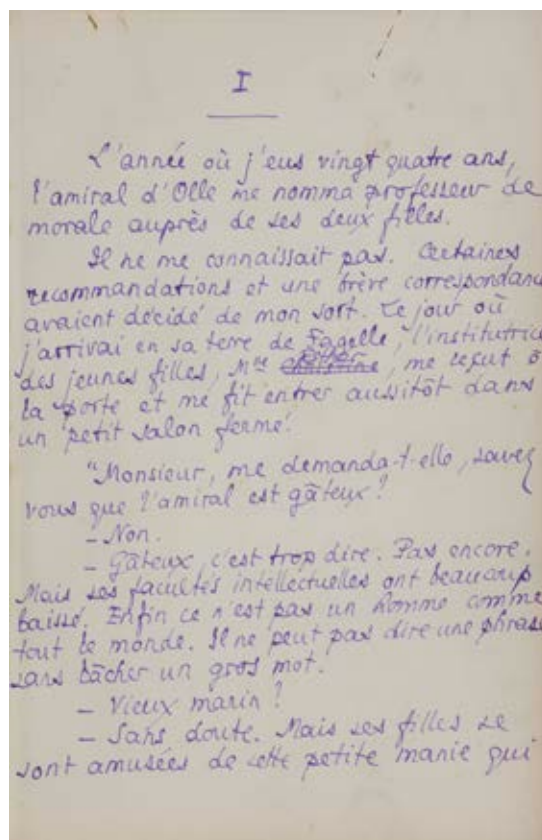
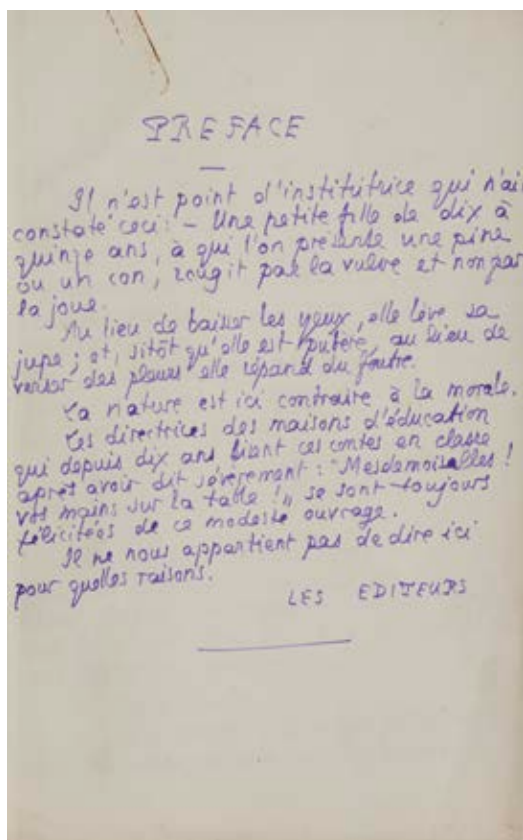
L.A.S. « P. », [Paris] Lundi soir [15 mai 1916], à son frère Georges LOUIS ; 5 pages et demie in-8 à l'encre violette, enveloppe.

1 000 / 1 500 €

Belle lettre évoquant son amitié et sa correspondance avec Paul VALÉRY.

« La preuve que je suis en train d'écrire, c'est que je retrouve mon sujet partout. L'autre jour j'avais écrit à Valéry une longue lettre, à propos de ma Poétique. - Il m'a répondu tout de suite, une lettre où il commençait par me remercier de tout ce qu'il avait senti d'affectueux pour lui dans le fait même que j'avais passé une partie de ma soirée avec lui sans qu'il fût là. Je lui réponds à mon tour - autant que je m'en souviens - "C'est si rare les amis qui soupçonnent l'affection sous quelque chose. Il n'y a guère que deux sortes de gens : ceux qui ne soulèvent pas la pierre parce qu'ils pensent qu'il n'y a rien dessous, et ceux qui ne soulèvent pas la pierre parce qu'ils sont certains d'y trouver un cloporte." [...] Un peu trop imagée pour une lettre amicale ;

et je ne savais pas bien pourquoi je prenais une si belle métaphore [...] pour répondre à l'amitié simple, si peu littéraire, de Valéry. J'avais l'air de me mettre en grand uniforme pour le recevoir lui en pantoufles. Mais j'ai eu à peine le temps de me dire cela. En relisant ma phrase, je me suis rappelé : "Soulevez la pierre, vous trouverez Dieu" - la plus belle ligne des Logia inédits de Jésus découverts en Égypte il y a une vingtaine d'années. Le dieu des évangiles, c'est "agapê", c'est l'affection : - juste le sens, ou plutôt le but, où allait, à mon insu, tout le paragraphe ». Racontant dans sa lettre à Valéry comment lui était venue cette métaphore, « je n'ai pas manqué d'ajouter que c'était la démonstration du principe : dernière parole, première pensée. Cela me paraît un exemple-type ; à ce point que j'ai envie de le raconter (en d'autres termes et aussi simplement que possible) dans ces projets de notes qui accompagneront peut-être la plaquette [Poétique]. [...] Suppose un instant que le même mot soit dans le rôle d'Hermione, et vois quel autre sens il aurait ! Il signifierait "Je te hais, et je t'aime !" Ce ne serait plus une nuance, mais un "ton". - C'est terriblement délicat d'écrire "ne pas". [...] Si je recherchais les négations de mes livres ! Et surtout de mes lettres ! Combien j'en trouverais de malheureuses ! »... Mille lettres inédites de Pierre Louÿs à Georges Louis, p. 824 (n° 614). Catalogue Pierre Louÿs (Librairie Jean-Claude Vrain, 2009, n° 408).



487

LOUÏS PIERRE (1870-1925).

MANUSCRIT autographe, [Roman libre] ; 136 pages in-8 (202 x 130 mm) écrites au recto, montées sur onglets et reliées en un volume in-8 demi-marroquin rouge vif à bandes, filet doré aux mors, dos lisse, titre doré, tête dorée, doublures et gardes de papier moucheté doré, étui bordé (Marot-Rodde).

20 000 / 25 000 €

Important manuscrit d'un roman érotique inédit inachevé.

Le manuscrit est écrit à l'encre violette de la belle calligraphie de Louÿs au recto de feuillets de papier filigrané Joyson Superfine, comprenant : Préface (2 pages chiffrées I-II) ; Préface [signée Les éditeurs] (1 page non chiffrée), et 133 pages (chiffrées 1-133) pour le roman, sans titre et resté inachevé. On relève une centaine de ratures et corrections, ainsi que quelques ajouts. La première page est légèrement salie avec quelques très légères rousseurs ; le reste est en parfait état.

Le roman, qui fait songer à *Trois filles de leur mère*, chef-d'œuvre du genre, dont il est très proche dans l'inspiration et l'écriture,

est précédé de deux préfaces qui ont été publiées par Jean-Paul Goujon dans *L'Œuvre érotique de Pierre Louÿs* (« Bouquins », Robert Laffont, 2012, p. 321-322) ; il donne la date « vers 1910 ».

La première préface est celle de l'auteur : « L'auteur de ce livre ne le publiera que si la réflexion le lui conseille. En tant que poète et romancier il serait fort embarrassé de juger lui-même quel rang il occupe entre ses confrères vivants, ayant aussi peu de goût pour ses propres œuvres que pour celles de ses voisins et ne sachant aimer que les livres des morts. Mais il n'ignore pas que depuis trois siècles – depuis qu'il existe en France une littérature secrète – un seul livre de prose a été achevé par un homme capable de choisir un mot, de former une phrase et de composer un paragraphe : *les Tableaux des Mœurs du Temps*, vers 1760. Et si l'auteur des pages qui suivent ne prétend à aucune place entre ses contemporains, il ne se fait pourtant pas l'injure de comparer ce livre-ci à ceux qui ont été publiés sous le manteau depuis 1800 ».

La seconde préface, signée « les éditeurs », rappelle le ton de son *Manuel de civilité* : « Il n'est point d'institutrice qui n'ait constaté ceci : – Une petite fille de dix à quinze ans, à qui l'on présente une pine ou un con, rougit par la vulve et non par la joue. Au lieu de baisser les yeux, elle lève sa jupe ;

et, sitôt qu'elle est pubère, au lieu de verser des pleurs elle répand du foutre. La nature est ici contraire à la morale. Les directrices des maisons d'éducation, qui depuis dix ans lisent ces contes en classe après avoir dit sévèrement : « Mesdemoiselles ! vos mains sur la table ! » se sont toujours félicitées de ce modeste ouvrage. Il ne nous appartient pas ici de dire pour quelles raisons. »

Le roman est divisé en cinq chapitres. Il commence ainsi :

« L'année où j'eus vingt quatre ans, l'amiral d'Olle me nomma professeur de morale auprès de ses deux filles.

Il ne me connaissait pas. Certaines recommandations et une brève correspondance avaient décidé de mon sort. Le jour où j'arrivai en sa terre de Fagelle, l'institutrice des jeunes filles, M^{lle} [Christine biffé] Esther, me reçut à la porte et me fit entrer aussitôt dans un petit salon fermé.

« Monsieur, me demanda-t-elle, savez-vous que l'amiral est gâteux ? [...] Gâteux, c'est trop dire. Pas encore. Mais ses facultés intellectuelles ont beaucoup baissé. Enfin ce n'est pas un homme comme tout le monde. Il ne peut pas dire une phrase sans lâcher un gros mot. [...] Mais ses filles se sont amusées de cette petite manie qui n'était qu'un tic, et voyant que leur père baissait, qu'il perdait même le jugement, elles ont imaginé de dire les mêmes gros mots que leur père et non

pas à titre d'interjection, de proverbe ou de métaphore, mais dans leur sens le plus clair. [...] Entrez, retenez mes paroles et ne vous étonnez de rien."

J'entrai. L'amiral m'attendait dans son cabinet de travail, ses deux filles debout auprès de lui. D'un coup d'œil je regardai mes deux futures élèves. L'aînée était brune et d'une grande beauté. Une profusion de cheveux très noirs entourait son pur visage. Elle pouvait avoir dix-huit ans. La seconde, qui ne ressemblait pas du tout à sa sœur, était une fillette d'une douzaine d'années, longue et maigre ; ses cheveux châtain flottaient sur son dos.

Après un instant de silence :

"Foutez ! vous me plaisez", me dit l'amiral en me tendant la main.

Et il me présenta ses filles, sans doute afin de leur inspirer le respect de leur professeur.

"Voici ma fille aînée, Clarisse, une belle fille, foutre, et bien bâtie ; une bougresse, monsieur, qui a le feu au derrière, mais c'est pour la foi et la charité.

– Et pour l'espérance, dis-je en saluant.

– Hé ! hé ! fit l'amiral, il a bien répondu. Ce bougre-là me plaît. Sa gueule me revient. Et voici ma cadette, Martine, une putain d'enfant qui me prend pour un vieux con ; mais elle est bien ma fille, elle a du poil au cul.

– Moralement, papa, dit Martine.

– Car physiquement, souffla Clarisse, rien ne manque plus à ma sœur que le poil au cul, monsieur.

– Oh ! j'ai le temps, protesta Martine, et s'il me vient seulement la moitié de la barbe qui gonfle ton pantalon, j'en aurai bien assez pour être une jolie femme »...

Les scènes érotiques vont se succéder entre ces gamines délurées et le professeur, qui se révèle moins averti que les toutes jeunes filles, initiées naguère par leur mère et aussi par la gouvérnante, Mlle Esther, ancienne pensionnaire de bordel, qui vient bien vite participer elle aussi aux ébats ; leur langage ne le cède en rien à l'audace des exercices. Au milieu des diverses combinaisons, variations et positions qu'on peut deviner, le narrateur, parfois un peu dépassé, ajoute non sans humour des commentaires, tel celui-ci (p. 62-64) : « Je vis là combien la réalité de nos aventures dépasse en complication tout ce qu'imaginent les romanciers érotiques. Et je méditai que dans soixante ans, si la science future accordait aux hommes la faculté de connaître toutes leurs origines, un amiral, un ambassadeur ou un archevêque pourrait conter ainsi l'histoire de sa naissance : "J'étais un obscur spermatozoïde enroulé dans la couille gauche d'un professeur de morale, lequel sodomisa un jour une petite fille de douze ans, qui n'avait ni poils ni tétons ni hanches ni foutre ni menstrues. Projeté dans l'intestin où mon établissement ne dura qu'une minute, je coulai dans la main de l'enfant, et de là, je passai dans sa bouche. La plupart de mes frères tombèrent dans

l'estomac où ils trouvèrent une mort sans gloire ; mais moi, resté au bout de la langue, je fus transporté miraculeusement, par un acte lesbien et même incestueux, au con velu d'une jeune fille pubère qui conçut et me donna le jour" ».

Le roman s'interrompt sur cette réflexion de l'auteur : « Si ce livre ne devait être lu que par des hommes, je ne prendrais pas la peine de décrire ce qui suit. Il faudrait vraiment qu'un jeune homme fût bien disgracié de la nature pour n'avoir jamais enculé sa sœur, ou l'amie de sa sœur, ou l'une de ses cousines germaines, ou une jolie fille quelconque ; et la plupart des jeunes gens ont rencontré au bal, au parc, à la mer ou à l'hôtel une de ces jeunes filles modestes qui se font enculer par tout le monde en protestant, les yeux baissés, qu'elles se respectent trop pour sucer la queue. Mais on ne sait en quelles mains tombent les romans. Celui-ci peut être lu par une malheureuse jeune fille solitaire qui n'ait jamais vu de ses yeux le cul d'une fille sodomite. Laissons-nous donc attarder à cette description trop connue. »

Le présent manuscrit ne fut pas vendu lors de la vente à l'Hôtel Drouot des manuscrits de Louÿs, le 14 mai 1926 : comme tous les manuscrits érotiques, il fut cédé plus discrètement.

Provenance : vente Drouot, 21 novembre 1936 (n° 111) ; ancienne collection Jean A. BONNA (ex-libris). Catalogue Pierre Louÿs (Librairie Jean-Claude Vrain, 2009, n° 75).

32
– Brute ! Butor ! Salop ! quel salop que cet homme ! Je l'ai vu ce matin pour la première fois ; ~~mais~~ je l'ai sué, j'ai bu son foutre ; à trois heures de l'après-midi, je suis toute nue dans ses bras, j'ai sa queue dans le trou du cul et il ose dire que je ne l'aime pas ! Qu'est-ce que je pourrais faire de plus si je t'aimais, magnereau !
Et sans me donner le temps de répondre à cet injurieux éloge, elle colla sa bouche à ma bouche avec tant d'ardeur que j'en perdais le souffle.
Je l'enculais. Il est inutile de le nier. Mais la tendre posture qu'elle avait choisie, la grâce qu'elle mettait à se faire enculer, la volupté de ses yeux, l'érection de ses seins, la chaleur de sa voix murmurant : "Je vais jouir", tout me laissait

33
imaginer que je m'accouplais à ~~comme~~ ^{comme} la nature m'y invitait. À la posséder ainsi j'éprouvai un plaisir de plus en plus vif, que la honte ne diminua pas ^{avant} que j'aurais aimé à le noter par la suite. Je fus même ^{content} ~~content~~ ^{de l'apprendre} ~~de l'apprendre~~ qu'il était délicieux d'enculer Clarisse, et, rappelant au hasard deux ou trois souvenirs ^{antérieurs}, j'en tirai cette conséquence qu'entre les bras des jeunes filles qui sont sodomites par goût, le coit anal est ^{la plus} ~~la~~ la plus naturelle du monde.
"Je vais jouir", répétait-elle avec un sursaut. Elle se raidit, se cambrant, frotta contre moi comme une tribade, son jeune con couvert de lave et cria :
"Encule-moi, Julien ! je te charge ! Encule-moi tout au fond ! je t'adore ! je te jouis !"

488

**MALLARMÉ STÉPHANE
(1842-1898).**

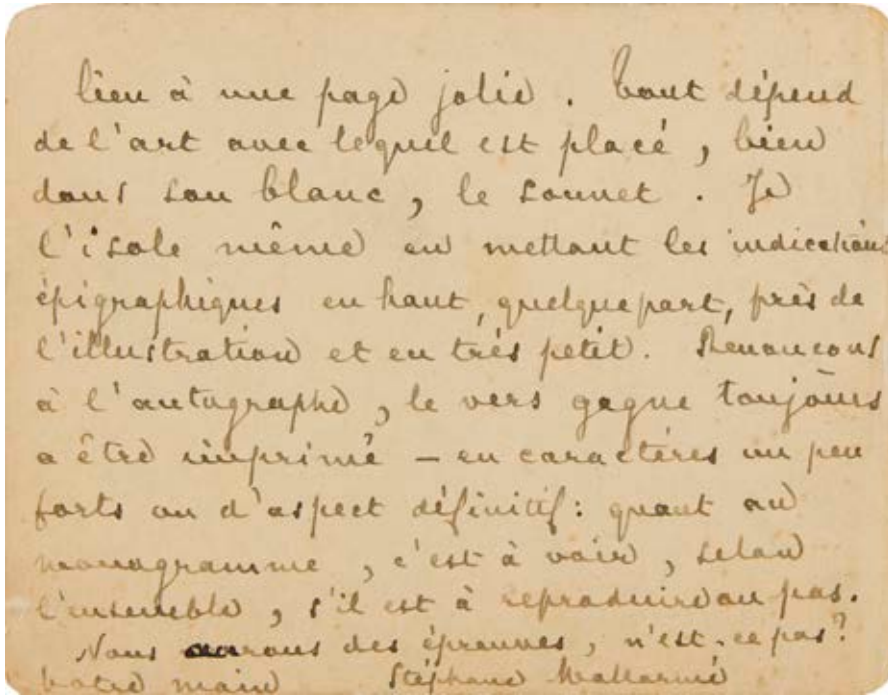
L.A.S. « Stéphane Mallarmé », Paris
Dimanche [mars 1895 ?], à Henri
ALBERT ; 2 pages oblong in12.

2 000 / 2 500 €

**Belle lettre pour la publication d'un sonnet
dans la revue allemande Pan.**

[Le sonnet *A la nue accablante...* paraîtra
en fac-similé dans le numéro d'avril-mai
1895 de *Pan*, avec une gravure de Fernand
KHNOPFF.]

Il a tardé à lui envoyer le sonnet promis pour
Pan, mais à son grand effroi il ne retrouvait
pas « ce petit sonnet ; [...] il m'a fallu le laisser
peu à peu se refaire dans ma vaine mémoire.
Il est, donc, presque, inédit ». Il se réjouit qu'il
soit publié sur une page avec un dessin de
KHNOPFF : « il y a lieu à une page jolie. Tout
dépend de l'art avec lequel est placé, bien
dans son blanc, le sonnet. Je l'isole même
en mettant des indications épigraphiques
en haut, quelque part, près de l'illustration
et en très petit. Renonçons à l'autographe,
le vers gagne toujours à être imprimé – en
caractères un peu forts ou d'aspect définitif :
quant au monogramme, c'est à voir, selon
l'ensemble, s'il est à reproduire ou pas ». Il
demande des épreuves...



489

MAUPASSANT GUY DE (1850-1893).

DEUX MANUSCRITS autographes
signés « Guy de Maupassant »,
Philosophie, [1869] ; 4 pages petit
in-4, et demi-page petit in-4, signés
en tête.

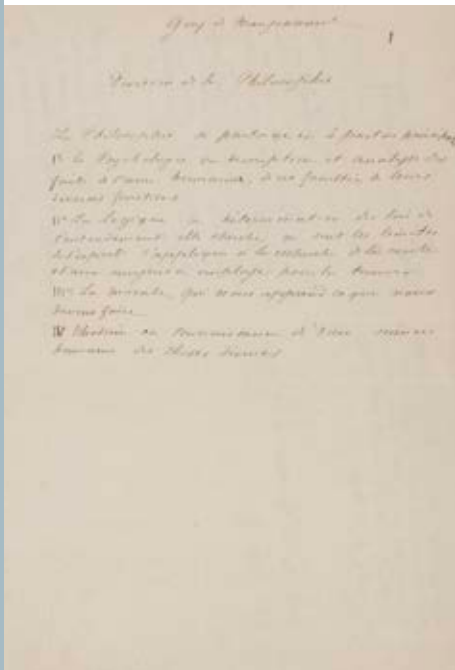
1 000 / 1 500 €

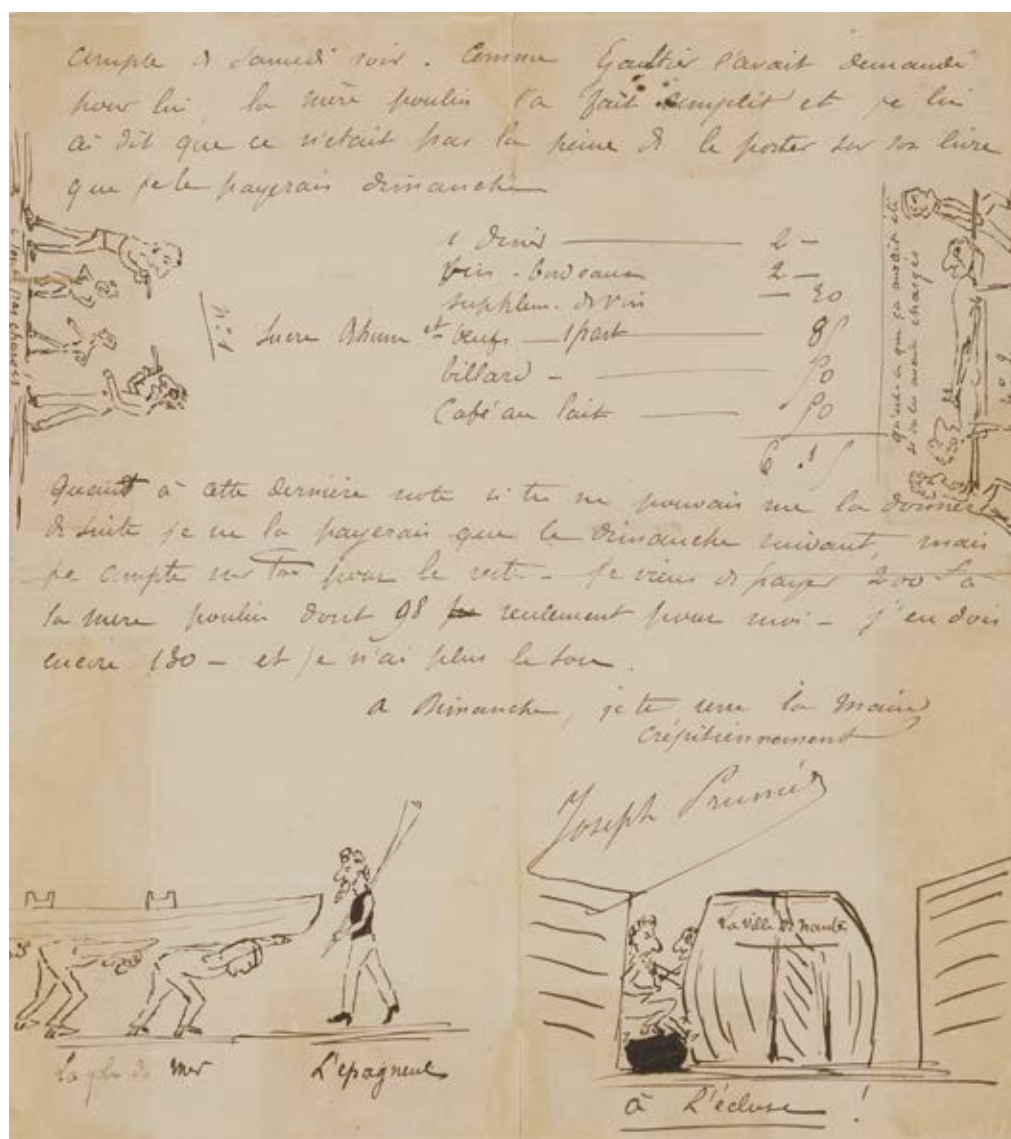
Devoir de philosophie.

« La Philosophie est l'amour de la sagesse
– par sagesse on n'entend pas la morale,
mais la science. Les premiers sages n'étaient
point des moralistes mais des savants.
Voyons maintenant ce que c'est que l'esprit
philosophique. Les premiers hommes se
trouvaient au milieu d'une nature inconnue,
mystérieuse, hostile contre laquelle ils avaient
souvent à lutter furent naturellement portés
à réfléchir et à poser ces questions. Qui
suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? Ainsi
les premiers hommes ont pensé, ceux qui
les ont suivis ont aussi pensé, et les derniers

pensent encore »... Les premiers hommes ont
remarqué que les forces de la nature étaient
bienveillantes ou hostiles. « Ils pensaient
également que les dieux pouvaient aimer
les hommes mais pouvaient aussi leur être
nuisibles, de là les combats des dieux et des
hommes qu'on trouve dans la mythologie.
Quand les premières superstitions se furent
un peu effacées il y eut un plus grand nombre
d'hommes qui réfléchirent et pensèrent. C'est
alors qu'apparurent les sages »...

L'autre manuscrit, plus court, est intitulé :
Division de la Philosophie : « La Philosophie
se partage en 4 parties principales. I° La
Psychologie ou description et analyse des
faits de l'âme humaine [...] II° La Logique ou
détermination des lois de l'entendement
[...] III° La morale qui nous apprend ce
que nous devons faire. IV Théodicée ou
connaissance de Dieu science humaine des
choses divines »... (Au verso, notes au crayon
de souvenirs sur Maupassant, d'une main
non identifiée).





490

MAUPASSANT GUY DE (1850-1893).

L.A.S. « Joseph Prunier » avec 4
DESSINS à la plume, 8 février 1875,
à son cher Hadji [son ami Albert de
JOINVILLE] ; 2 pages in-4 (21,5 x 19
cm, petites fentes et traces de colle).

2 000 / 3 000 €

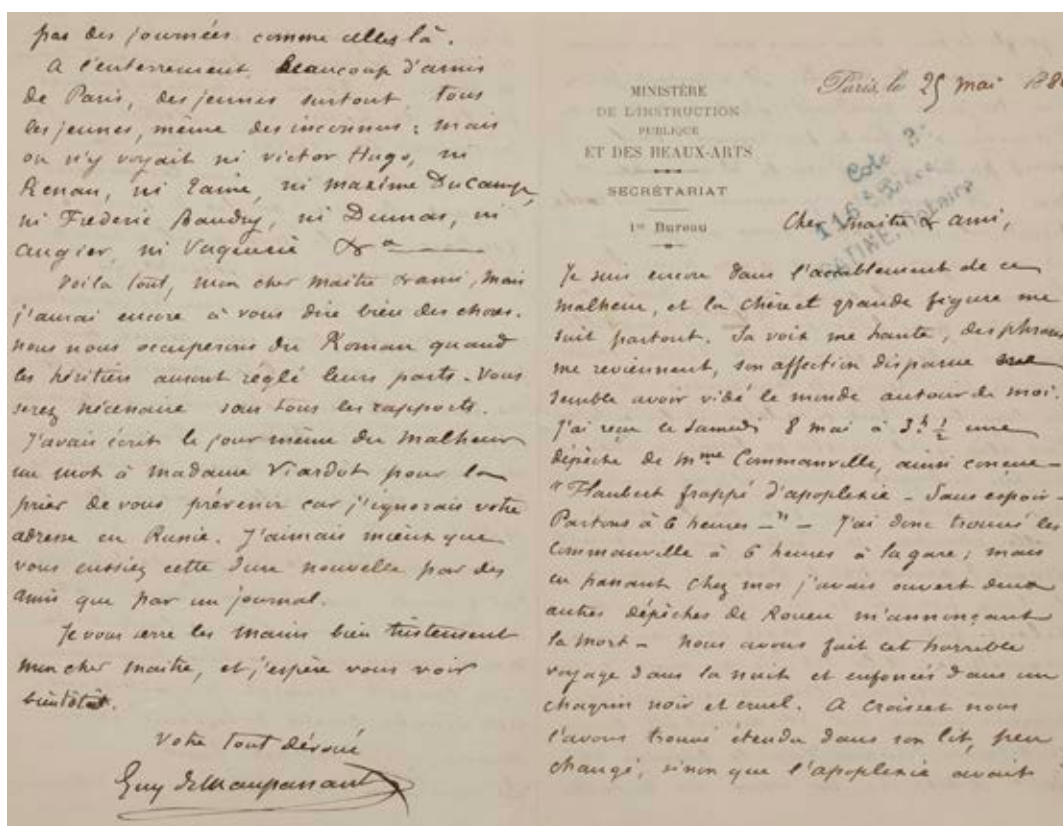
Amusante lettre illustrée de quatre dessins à son ami de canotage sur la Seine.

Il lui envoie la note du mois dernier, car
il doit régler la mère Poulin, et dresse le
compte de leurs dépenses, puis celui de
leurs agapes de samedi soir. Il presse son
ami de le payer : « Je viens de payer 200^F
à la mère Poulin dont 98 seulement pour
moi - j'en dois encore 130 - et je n'ai plus

le sou ». Il termine : « A Dimanche, je te
serre la main crépitiennement », et signe :
« Joseph Prunier ».

Les dessins humoristiques représentent :
N° 1, un duel au pistolet, avec la légende :
« i sont pas chargés » ; N° 2, on emporte les
deux corps sur une civière : « qu'est-ce que
ça aurait été si on les avait chargés » ; en
bas à gauche, trois hommes portent sur leur
dos « La yole de mer », tandis qu'un rameur
barbu, légendé « L'épagneul », se pavane,
une rame sur l'épaule ; enfin, « À l'écluse ! »,
la petite yole se trouve pressée sur le mur
par une grosse péniche, *La Ville de Nantes*.
Exposition Dessins d'écrivains français du
XIX^e siècle, Maison de Balzac, 1983-1984,
n° 102.

Ancienne collection Christian BERNADAC (9
juin 2004, n° 152).



491

MAUPASSANT GUY DE (1850-1893).

L.A.S. « Guy de Maupassant », Paris 25 mai 1880, [à Ivan TOURGUENIEV] ; 4 pages in-8 à en-tête Ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts (cachet encre d'inventaire notarial, et cachet sec Collection Viardot).

3 000 / 4 000 €

Magnifique lettre sur la mort de Flaubert.

« Cher maître et ami, Je suis encore dans l'accablement de ce malheur, et la chère et grande figure me suit partout. Sa voix me hante, des phrases me reviennent, son affection disparue me semble avoir vidé le monde autour de moi. J'ai reçu le samedi 8 mai à 3^h 1/2 une dépêche de M^{me} Commanville, ainsi conçue : « Flaubert frappé d'apoplexie - Sans espoir - Partons à 6 heures - ». J'ai donc trouvé les Commanville à 6 heures à la gare ; mais en passant chez moi j'avais ouvert deux autres dépêches de Rouen m'annonçant la mort. Nous avons fait ce horrible voyage dans la nuit et enfoncés dans un chagrin noir et cruel. À Croisset nous l'avons trouvé étendu dans son lit, peu changé, sinon que l'apoplexie avait gonflé le cou d'un sang noir. [...] Il se portait fort bien les jours précédents, était tout heureux

d'arriver à la fin de son roman [Bouvard et Pécuchet], et il devait partir pour Paris ce Dimanche 9 mai. Il comptait s'y amuser, « ayant caché, disait-il, un magot dans un pot ». Et un magot pas gros gagné avec la littérature. Il avait très bien dîné le vendredi, passé la soirée à déclamer du Corneille avec son médecin et voisin M. Fortin, dormi jusqu'à huit heures le lendemain, pris un long bain, fait sa toilette et lu ses lettres. C'est alors qu'il appela sa bonne, se sentant un peu indisposé. Comme elle ne montait pas assez vite il lui cria par la fenêtre d'aller chercher M. Fortin, qui, justement venait de partir par le Bateau. Lorsque la bonne fut près de lui, elle le trouva debout, fort étourdi, mais sans aucune inquiétude. Il lui dit : « Je vais avoir, je crois, une espèce de syncope, c'est heureux que cela m'arrive aujourd'hui, ça aurait été bien embêtant demain dans le chemin de fer ». Il déboucha lui-même une bouteille d'eau de Cologne, s'en frotta les tempes, se coucha doucement sur son grand divan, murmura « Rouen... nous ne sommes pas loin de Rouen..... Hellot... Je les connais les Hellot... » - se renversa tout noir, avec les mains crispées, la face gonflée de sang et foudroyé par la mort qu'il n'avait pas soupçonné une seconde. Sa dernière phrase que les journaux ont interprétée par une pensée au père Hugo qui habite avenue d'Eylau me paraît devoir

être indiscutablement rétablie ainsi « - Allez à Rouen, nous ne sommes pas loin de Rouen, et ramenez le docteur Hellot, je les connais les Hellot ».

J'ai passé trois jours près de lui, je l'ai enseveli avec Georges Pouchet et M. Fortin et nous l'avons conduit le mardi matin au Cimetière monumental, d'où l'on voit Croisset parfaitement, cette grande courbe de la Seine et sa maison qu'il aimait tant.

Les jours où l'on se croit heureux ne balancent pas des journées comme celles-là. À l'enterrement, beaucoup d'amis de Paris, des jeunes surtout, tous les jeunes, même des inconnus : mais on n'y voyait ni Victor Hugo, ni Renan, ni Taine, ni Maxime Du Camp, ni Frédéric Baudry, ni Dumas, ni Augier, ni Vaquerie &^a. Voilà tout, mon cher maître & ami [...]. Nous nous occuperons du Roman [Bouvard et Pécuchet] quand les héritiers auront réglé leurs parts. Vous serez nécessaire sous tous les rapports.

J'avais écrit le jour même du malheur un mot à madame Viardot pour la prier de vous prévenir car j'ignorais votre adresse en Russie. J'aimais mieux que vous eussiez cette nouvelle par des amis que par un journal »... Correspondance (éd. J. Suffel), t. I, p. 282. - Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Correspondance (éd. Yvan Leclerc), p. 253.

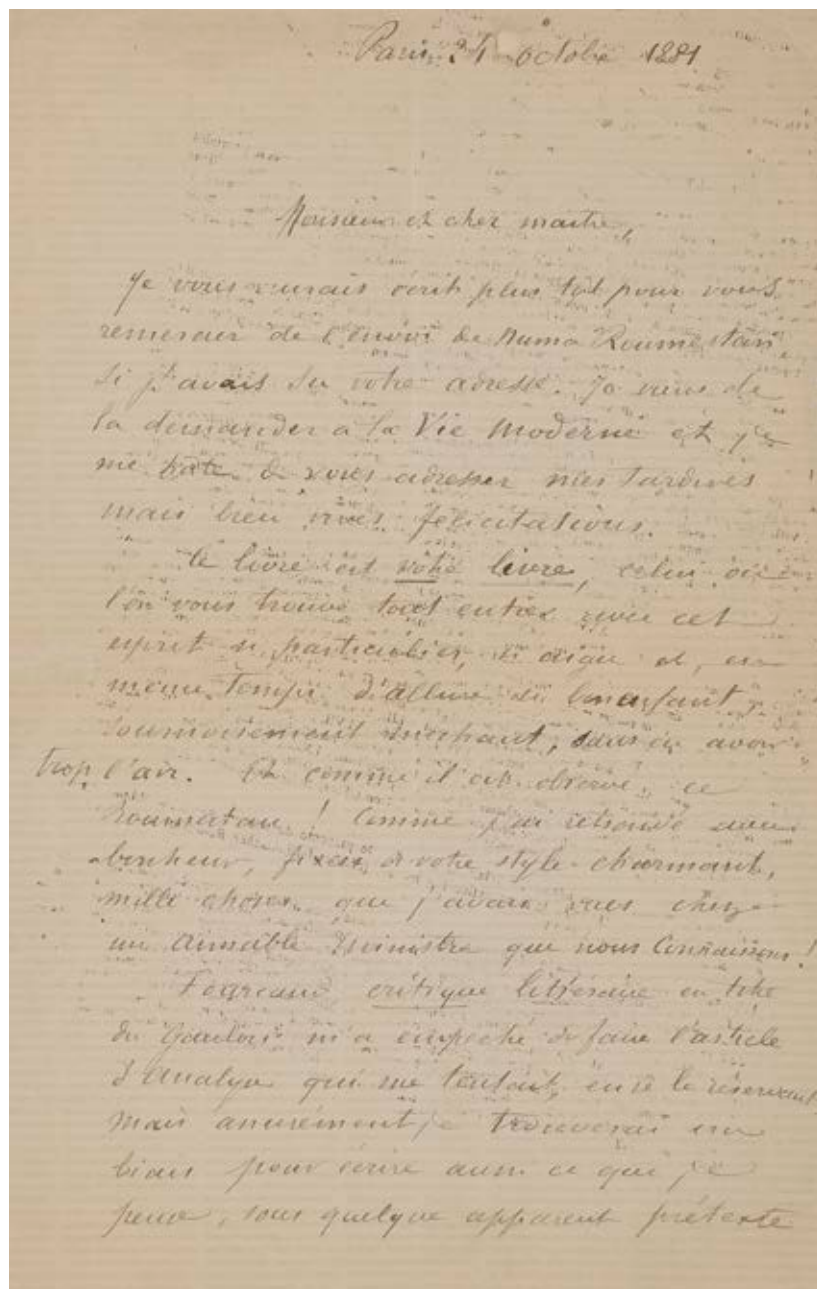
MAUPASSANT GUY DE (1850-1893).

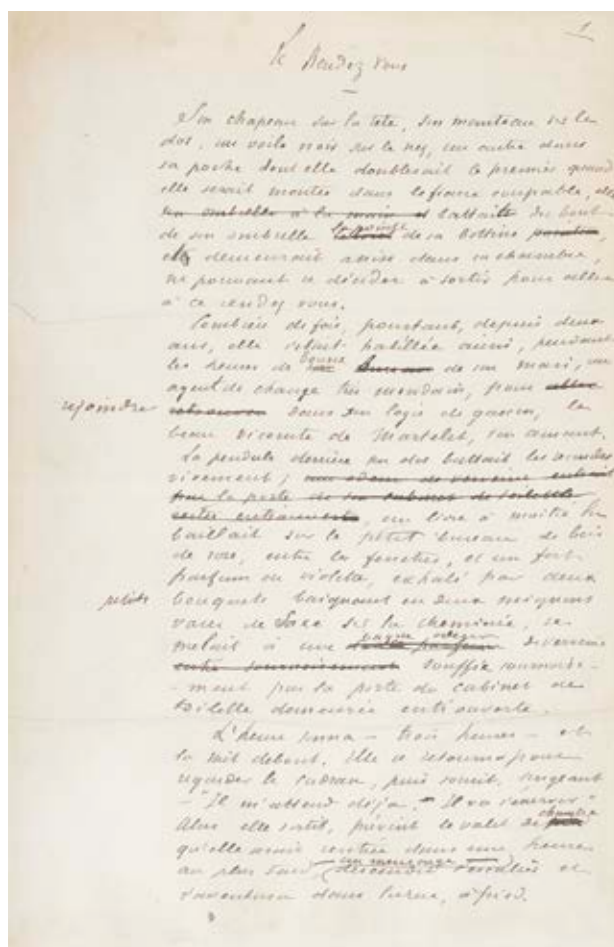
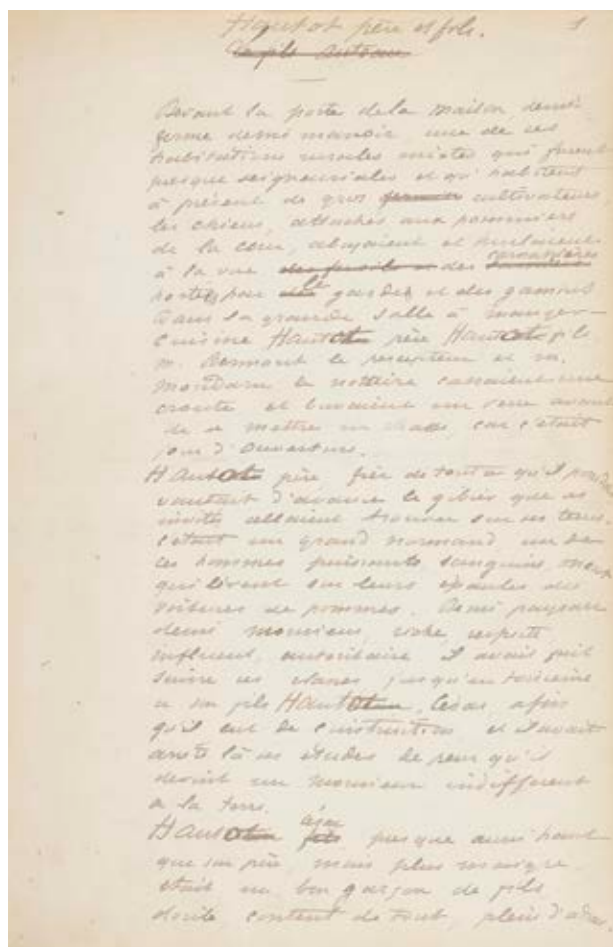
L.A.S. « Guy de Maupassant », Paris 24 octobre 1881, à un « cher maître » [Alphonse DAUDET] ; 1 page et demie in-8 (décharge d'un texte imprimé sur la 1^{ère} page, peut-être une épreuve d'imprimerie).

1 000 / 1 200 €

À propos de Numa Roumestan.

Il l'aurait remercié plus tôt de l'envoi du roman s'il avait su son adresse, qu'il a demandée à *La Vie moderne*. « Ce livre est votre livre, celui où l'on vous trouve tout entier avec cet esprit si particulier, si aigu et, en même temps, d'allure si bon enfant, sournoisement méchant, sans en avoir trop l'air. Et comme il est observé, ce Roumestan ! Comme j'ai retrouvé avec bonheur, fixées, de votre style charmant, mille choses, que j'avais vues chez un aimable ministre que nous connaissons ! Fourcaud, critique littéraire en titre du *Gaulois* m'a empêché de faire l'article d'analyse qui me tentait, en se le réservant. Mais assurément je trouverai un biais pour écrire aussi ce que je pense, sous quelque apparent prétexte de chronique »...





493

MAUPASSANT GUY DE (1850-1893).

DEUX MANUSCRITS autographes signés « Guy de Maupassant », **Hautot père et fils** et **Le Rendez-vous**, [1888-1889] ; 23 et 11 feuillets in-fol. en partie renmargés, le tout relié en un volume in-fol. (31 x 22 cm) maroquin vert, quatre filets d'encadrement sur les plats frappés au centre de l'ex-libris EGOHUGO en lettres dorées, cadre intérieur avec filets, pointillés et dentelle dorée, dos à nerfs orné, tranches dorées (Lortic fils ; le plat inf. légèrement éraflé).

30 000 / 40 000 €

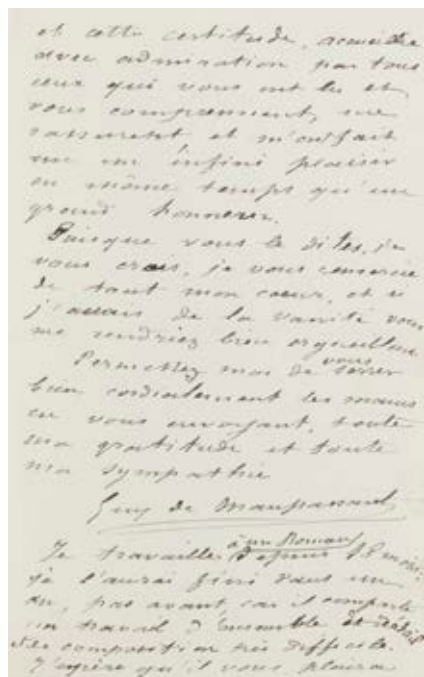
Important recueil de deux nouvelles de La Main gauche.

Ces deux contes ont été écrits, probablement à la fin de 1888, pour le journal L'Écho de Paris qui les publia, le 5 janvier 1889 pour Hautot père et fils, et pour Le Rendez-vous le 23 février 1889, jour même de la parution

du recueil La Main gauche (Ollendorff, 1889), où ces deux contes sont repris. Les manuscrits ont servi pour l'impression et ont été découpés en bandes pour répartir la copie entre les typographes ; ils ont été ensuite soigneusement remontés et fort habilement doublés au dos d'un papier vélin fort, et la plupart renmargés pour être mis au format plus grand des 13 premiers feuillets.

Hautot père et fils s'est d'abord intitulé Le fils Auteau ; le titre originel a été biffé en tête du manuscrit, et remplacé par le titre définitif, et ce n'est qu'à la page 13 que Maupassant opte pour la graphie « Hautot », corrigeant alors dans les douze premières pages de son manuscrit « Auteau » en « Hautot ». Le manuscrit est écrit à l'encre brune au recto de 23 feuillets de papier chamois, les 13 premiers d'un format 30,5 x 20,5 cm, les suivants un peu plus petits (28,5 x 19,5 cm). Il présente de nombreuses ratures et corrections, ainsi que des additions interlinéaires ou dans les marges. La nouvelle commence par une brève mais très vivante évocation d'un départ pour la

chasse, le jour de l'ouverture, devant un manoir normand. Hautot père est victime d'un accident de chasse ; avant de mourir, il recommande à son fils César une demoiselle à Rouen ; c'est sa maîtresse, dont il a eu un fils, et chez qui il allait déjeuner chaque jeudi. César va apprendre la triste nouvelle à Mlle Donet, découvre la situation... et reviendra chaque jeudi comme son père. « On observe ici un riche entrecroisement de thèmes obsédants : la religion, la solitude, la famille. On y retrouve des images familières : le lacs des petites rues de Rouen, les chasses dans la campagne normande. De tout ce dont il avait déjà tiré divers contes, Maupassant fait un riche amalgame. Ce vers quoi s'oriente le récit, c'est la puissance irrésistible de la fatalité. Le même sujet sera traité de façon dramatique dans Le Champ d'oliviers. Ici, le ton est celui du scepticisme serein : on oscille entre le drame bourgeois et la comédie larmoyante. Tout ce qu'il y a de profondément grave et sérieux dans le récit est tempéré par un sourire : dès le titre même qui, rétrospectivement, apparaît comme une véritable raison sociale. Cette transmission



494

494

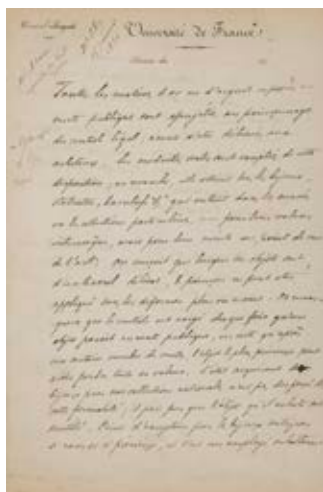
MAUPASSANT GUY DE (1850-1893).

L.A.S. « Guy de Maupassant », Paris 24 rue Boccador [1890 ?], à un confrère ; 2 pages in-8.

1 000 / 1200 €

Remerciements pour une chronique littéraire.

« Les compliments si élogieux que vous m'adressez dans *la Revue Bleue*, venus d'un autre que vous m'auraient laissé des doutes sur ces louanges sans réserves. Mais je sais que vous êtes le plus perspicace, le plus sûr de ce qu'il dit ; le plus maître de sa pensée, de son jugement et de sa plume, de tous les critiques d'Europe, que vous avez apprécié tous les écrivains étrangers avec une sûreté et une hauteur de coup d'œil, qui vous ont placé au premier rang, et que vous avez dit des Romanciers Français en particulier, d'absolues vérités, et cette certitude, accueillie avec admiration par tous ceux qui vous ont lu et vous comprennent, me rassurent et m'ont fait un infini plaisir en même temps qu'un grand honneur. Puisque vous le dites, je vous crois, je vous remercie de tout mon cœur, et si j'avais de la vanité vous me rendriez bien orgueilleux... » Après avoir signé, il ajoute, faisant allusion à son projet *L'Angélus* : « Je travaille à un roman depuis 18 mois ; je l'aurai fini dans un an, pas avant, car il comporte un travail d'ensemble de détail et de composition très difficile. J'espère qu'il vous plaira... »



495

495

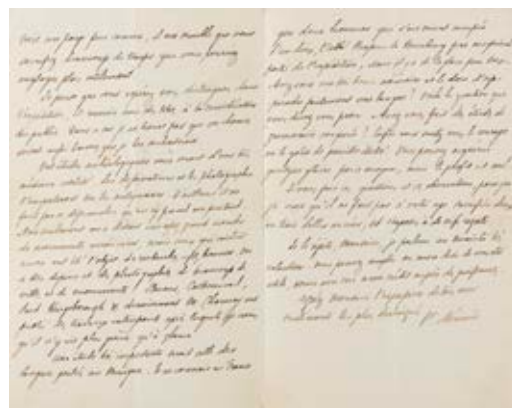
MÉRIMÉE PROSPER (1803-1870).

P.A.S. « P^r Mérimée », cosignée par 6 autres membres du Comité des Arts et Monuments, [14 janvier 1850] ; 2 pages in-fol., en-tête *Université de France*.

400 / 500 €

Rapport au sujet de l'exemption du poinçonnage des objets précieux en or et argent.

« Toutes les matières d'or ou d'argent exposées en vente publique sont assujetties au poinçonnage du contrôle légal, avant d'être délivrées aux acheteurs. Les médailles seules sont exceptées de cette disposition ; en revanche, elle atteint tous les bijoux, statuettes, bas-reliefs &^a qui entrent dans les musées ou les collections particulières, non pour leur valeur intrinsèque, mais pour leur mérite au point de vue de l'art. On conçoit que lorsque ces objets sont d'un travail délicat, le poinçon ne peut être appliqué sans les déformer plus ou moins. On remarquera que le contrôle est exigé chaque fois qu'un objet paraît en vente publique, en sorte qu'après un certain nombre de ventes, l'objet le plus précieux peut avoir perdu toute sa valeur. [...] Point d'exception pour les bijoux antiques si rares et si précieux, et c'est un employé subalterne nullement artiste, encore moins archéologue qui désigne la place où l'empreinte sera appliquée. [...] Ne serait-il pas possible par une interprétation plus favorable d'étendre aux objets d'art l'exception accordée aux médailles... »
Ont aussi signé : Amédée de Pastoret, président du Comité des Arts et Monuments, Adolphe-Napoléon Didron, secrétaire, Jean-Baptiste Lassus, Ferdinand de Lasteyrie, François Génin et Ferdinand de Guilhermy.



496

496

MÉRIMÉE PROSPER (1803-1870).

L.A.S. « P^r Mérimée », Paris 12 avril 1864, [à Alexandre GRASSI] ; 3 pages in-8 à son chiffre (petite fente réparée à un pli).

500 / 700 €

Au sujet de l'expédition au Mexique à laquelle veut se joindre le jeune archéologue corse Grassi.

Mérimée ne croit pas qu'on ait encore organisé la commission qui doit explorer le Mexique, le crédit n'est pas encore voté, et il est disposé à recommander Grassi au ministre de l'Instruction publique. Mais il doute de l'utilité du voyage pour lui, et fait valoir le temps perdu, ses faibles chances de revenir avec des titres à la considération du public. « Vos études archéologiques vous seront d'une très médiocre utilité. Les dessinateurs et les photographes l'emporteront sur les antiquaires. D'ailleurs il ne faut pas se dissimuler qu'on s'y prend un peu tard. Non seulement on a détruit un assez grand nombre de monuments américains, mais ceux qui existent encore ont été l'objet de recherches assez bonnes. On a des dessins et des photographies de beaucoup de villes et de monuments. Stevens, Catherwood, Lord Kingsborough & dernièrement M. Charnay ont publié des travaux intéressants après lesquels je crois qu'il n'y ait plus guères qu'à glaner. Une étude très importante serait celle des langues parlées au Mexique. Je ne connais en France que deux hommes qui s'en soient occupés. L'un d'eux, l'abbé Brasseur de Bourbourg fera nécessairement partie de l'expédition, mais il y a de la place pour deux. Avez-vous une très bonne mémoire et le don d'apprendre facilement une langue ? [...] Avez-vous fait des études de grammaire comparée ? Enfin vous sentez-vous le courage ou le goût de pareilles études ? Vous pouvez acquérir quelque gloire par ce moyen, mais le profit est nul... »



497

MONTHERLANT HENRY DE
(1895-1972).

MANUSCRIT autographe, *Un désir frustré mime l'amour* [*La Petite Infante de Castille*], [1925] ; 42 pages in-4, sous chemise autographe.

3 000 / 4 000 €

Beau manuscrit de travail du court roman de *La Petite Infante de Castille*.

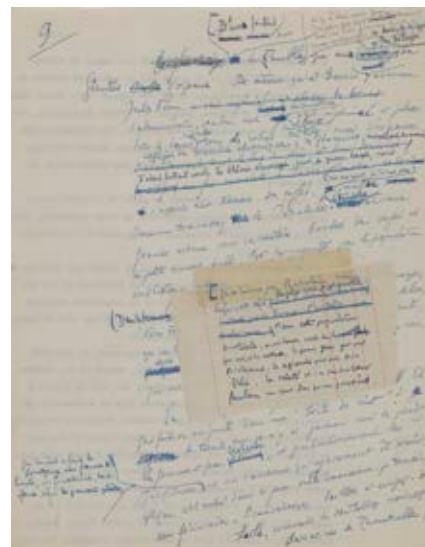
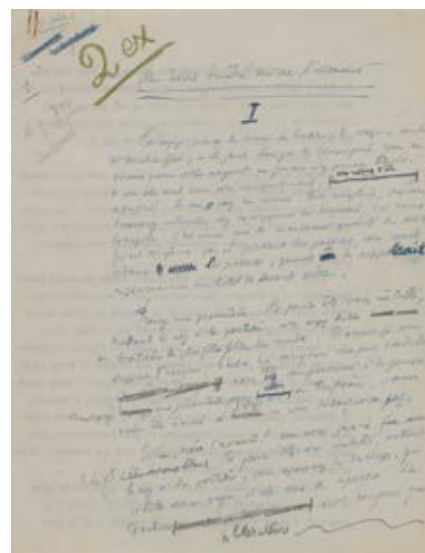
Ce court roman conte une brève liaison du narrateur, « voyageur traqué », à Barcelone, avec une danseuse espagnole dont il tombe amoureux ; mais travers elle, c'est l'Espagne qu'il aime ; il fait durer le désir, pour partir brusquement avant de la posséder.

Le manuscrit comprend les deux chapitres du récit intitulé *Un désir frustré mime l'amour*, publié en tirage restreint chez Lapina en 1928 ; puis les deux chapitres supplémentaires ajoutés dans l'édition de *La Petite Infante de Castille*, publiée chez Bernard Grasset en 1929. L'ensemble correspond à la « Première partie », et ne comprend pas la « Seconde partie », rédigée après coup, et qui est comme une réflexion sur cette histoire, avec des « esquisses de danseuses espagnoles ». Le manuscrit, à l'encre bleue, présente de nombreuses ratures et corrections, avec d'importantes additions dans les marges ou

sur des béquets collés, et l'insertion sur un feuillet d'une coupure de journal corrigée ; il est écrit au dos de tapuscrits pour *Aux fontaines du désir*, de lettres reçues (de Paul Reboux, des éditions Bernard Grasset) et de papiers de récupération. Il présente d'importantes variantes avec le texte définitif. La chemise contenant le manuscrit est ainsi titrée : « *Un désir frustré suivi de Tableaux* », avec cette note : « tous brouillons de toutes choses méditerranéennes ».

On joint un ensemble de brouillons autographes, la plupart écrits au dos de tapuscrits ou de lettres adressées à Montherlant (38 pages in-4 à l'encre bleue, biffées après réécriture).

Plus 2 pages à l'encre violette (biffées) où Montherlant s'explique sur son livre : « *Toute la petite Infante de Castille* proteste contre la primauté donnée à l'œuvre d'art »...



MONTHERLANT HENRY DE (1895-1972).

2 L.A.S. « Montherlant », 1946-1947, à Jean COCTEAU ; 2 pages in-4 (un bord coupé avec perte de quelques mots), et 1 page et demie in-12 avec adresse (carte postale).

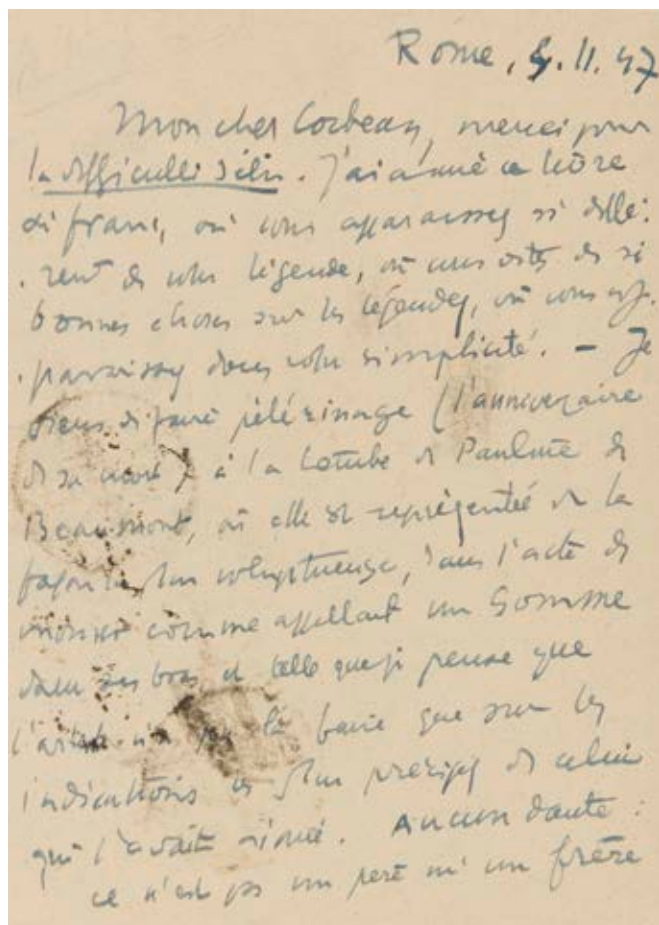
500 / 600 €

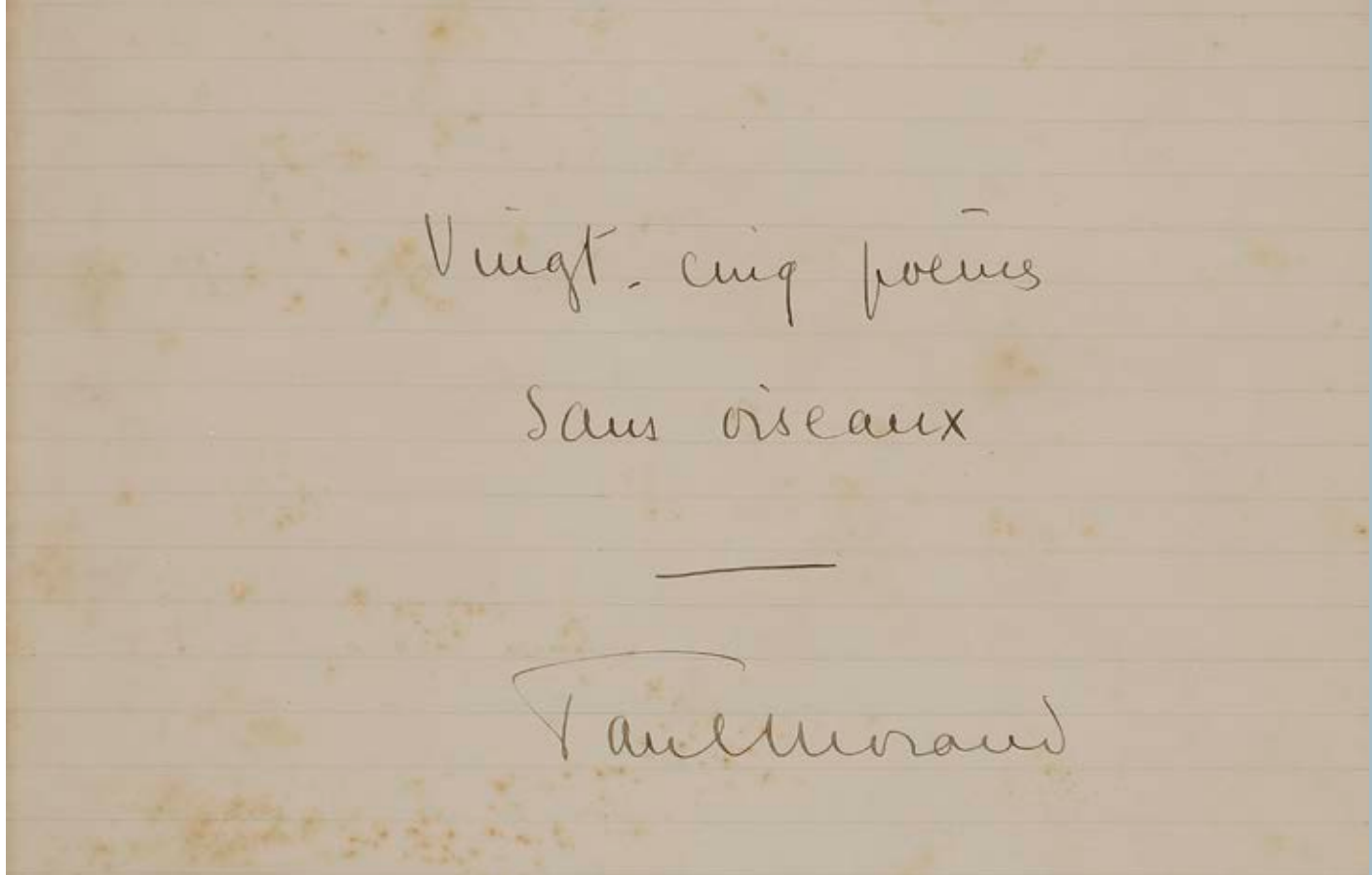
Sur L'Aigle à deux têtes.

[La pièce de Cocteau, *L'Aigle à deux têtes*, a été créée le 21 décembre 1946 au théâtre Hébertot, avec Edwige Feuillère et Jean Marais dans les deux rôles principaux, Silvia Monfort et Jacques Varennes.]

24 décembre 1946. « Mon Cher Cocteau, "Nous sommes dévorés par la légende", dites-vous à peu près dans *L'Aigle* (les hommes, les nations elles aussi, – le mauvais vin, la piquette des légendes). J'y songeais en écoutant quelques-unes des réflexions que suscitait votre pièce hier soir. Quoi que vous écriviez, vous êtes et vous serez jugé sur l'idée (fausse) qu'on se fait de vous : *jamais sur l'œuvre NUE*. Votre *Aigle* m'a très très impressionné, et un peu troublé – sainement troublé, du trouble de l'émulation [...] Cela (cette œuvre) me paraît fort extraordinaire, et ce que vous avez fait de mieux, mais qu'il faut connaître aussi le livre en main ; car cela est profond, et, au théâtre, on n'a pas le temps de réfléchir. Vos quatre principaux personnages sont excellemment interprétés. Tout cela m'a paru faire beaucoup d'effet, quoique j'aie vérifié (depuis deux ans que je ne me suis pas trouvé dans une salle de théâtre) ce que j'avais déjà compris à *la R[eine] Morte* une salle de théâtre est, avant tout, un endroit où on vient tousser. Que ces toux peuvent être gênantes ! [...] Dans votre pièce, il y a des beautés dans tous les registres celui de l'intelligence, celui de la sensibilité, celui de l'action ».

Rome 4 novembre 1947. Il le remercie pour *La Difficulté d'être* : « J'ai aimé ce livre si franc, où vous apparaissez si différent de votre légende, où vous apparaissez dans votre simplicité. Je viens de faire pèlerinage (l'anniversaire de sa mort) à la tombe de Pauline de Beaumont, où elle est représentée de la façon la plus voluptueuse, dans l'acte de mourir comme appelant un homme dans ses bras et telle que je pense que l'artiste n'a pu le faire que sur les indications les plus précises ce celui qui l'avait aimée [Chateaubriand]. Aucun doute, ce n'est pas un père ni un frère qui a commandé ce bas-relief-là »...





499

MORAND PAUL (1888-1976).

MANUSCRIT autographe signé « Paul Morand », **Vingt-cinq poèmes sans oiseaux**, [1924] ; 32 pages sur 30 feuillets in-fol. (305 x 205 mm.) montés sur onglets en un volume in-fol. (rousseurs), relié demi-chagrin noir à coins soulignés de filets à froid, dos à nerfs, titre doré, tête dorée, plats de papier gris et gardes de papier marbré bleu azur.

20 000 / 25 000 €

Manuscrit unique de ce cycle de poèmes de la modernité.

Les *Vingt-cinq poèmes sans oiseaux* ont paru en édition originale dans le volume des *Poèmes (1914-1924)*, publiés aux éditions du Sans Pareil en 1924, regroupant les recueils *Lampes à arc* (1919) et *Feuilles de température* (1920), puis ces *Vingt-cinq poèmes sans oiseaux* jusqu'alors inédits, « tableaux ironiques et amers d'un univers sans oiseaux » (Michel Décaudin).

Ce « manuscrit unique », comme l'indique Morand sur la page de titre, comprend 23 poèmes ; manquent deux poèmes qui prirent finalement place dans le recueil : *Un grand bonjour* et *Progrès de l'automne*, et qui y furent sans doute ajoutés *in extremis*, la *Bibliographie de la France* du 23 novembre 1923 annonçant même « vingt et un poèmes inédits ».

Le manuscrit est écrit principalement à l'encre noire, d'une écriture nette et quasiment sans rature, au recto de 27 grands feuillets de papier ligné : plus 2 feuillets [10-11] de papier un peu plus foncé, dont un à en-tête du *Ministère des Affaires étrangères, Direction des Affaires politiques et commerciales*, brouillons au crayon noir et à l'encre violette ou noire, avec un grand nombre de ratures et corrections.

Sur la page de titre, outre la mention « Manuscrit unique », Paul Morand a noté : « Ces vingt cinq poèmes ont paru en 1924 en édition originale au Sans Pareil ».

Inauguration d'un canon (f. 2), signé « PM » : « Quand la table s'ovalise / et que les verres changent de forme, / un Frère Supérieur, en frac, / fait signer les hôtes sur le Livre d'Or »...

Inauguration d'un paquebot (f. 3), signé « PMorand » : « Les artistes de la Comédie-F^{se} / sont venus sur le paquebot à 4 turbines »...

Signal d'alarme (ff. 4-5) : « J'ai été plus loin que les villes, / au-delà de leurs cimetières, / des gazomètres, obscurs cirque »...

Poème cousu main (f. 5bis) : « L'Etna sent la gare, / le figuier chaud »...

Léontine fait la culbute (ff. 6 et 6bis), signé « PMorand », avec didascalies : « Le poète assiste au dernier quadrille du bal Tabarin. / bruit mouillé des jarretières ; / le pantalon de dentelles, écume de la chute »...

Spectacle effrayant (f. 7) : « Au-dessus de Grenelle / la lune poursuit ses opérations à terme »...

Esprit d'entreprise (f. 8) : « Les affaires ont été de mal en pis / en cette [sic] automne lourd où les soies ont fléchi »...

Grande banlieue (f. 9), dédié « à Irène Lagut » : « le chien a 14 mois / le chat a 17 ans »...

Omnium-participation (f. 10), brouillon très corrigé : « Ce février à la terrasse des cafés / les corsages sont autant de démonstrations d'amitié »... Au verso, ébauches et brouillons pour *Spectacle effrayant* et *Esprit d'entreprise*.

.../...

à Francis Poulenc Sérénade cardinale
 attendus sous la porte close
 nous n'arrivâmes, & au premier,
 elle a suspendu le frémissement
 d'abord nous nous regardons
 dans ce silence de ce moment ?
 Rien n'a avancé une mystère.
 Grandes notes chaudes
 qui nous ont en spirale
 comme la pierre des
 brèves courtes
 Peut-être elle aussi, la haute, soit elle
 d'une voix forte, dans les fonds,
 et la grande voix en l'air
 avec la splendeur lumineuse
 comme des anneaux suspendus.
 Tendons les yeux
 vers les étoiles sans regard
 dans nos pensées
 sur cette harmonie
 si d'un moment de tristesse,
 je fais brève opportunité
 dans la solitude, en l'absence
 dans un rêve ou l'on en attend
 Peut-être est-ce la haute en silence
 Par la perspective
 dans une ténacité

Silene carolina

Attendant sans la porte de
son appartement, il se penche,
elle a suspendu le tricot.
Moi, j'ai dit: "Bonsoir"
Ils se sont dit: "Bonsoir"
Rien n'a changé, mais tout est

Stands notre chant
qui monte en spirale
vers la fin des
liens terrestres

Pourtant elle aime, la haït, voit elle
 être vide, froide, des ses pieds,
 se l'agrandir, un en l'autre
 avec le charme, l'âme
 comme de main avec elle-même

Thinking in voice
not available. Says rapidly
talking very thinking
see in the harmonium

et d'un accord définitive,
je fais toutes oppositions
mais n'obtiens, en somme,
dans un sens ou l'autre, aucun
Pacte et seule la haine se découvre

Par la persécution
rien ne change

Temperature 21 cm. (aqueous)

la attitude de la Comédie - 3^e
sont venues sur le plateau et 4 autres
viens la deux Pigeon
Sur un plateau regner les Olives, les
le fils du Préfet maritime
d'autant
et sont en usage
dehors une maison
le Capitaine dit : - Vozz dans le
bâtiments de marine
(Fait de construction en bois
l'attache au Capitaine ?)

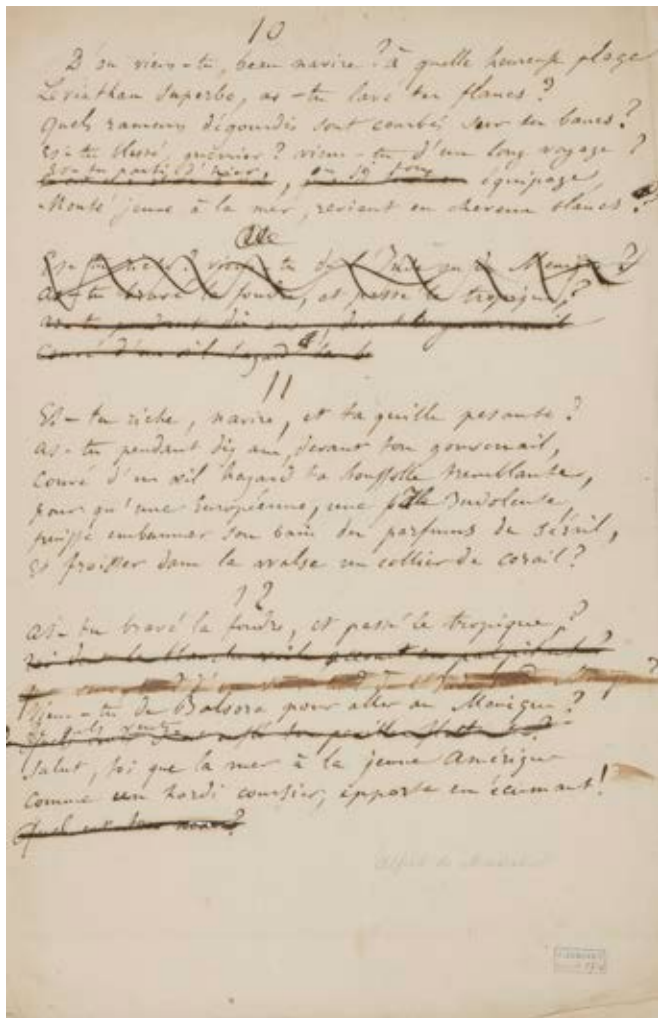
Des grottes ténébreuses, large réseau
la forêt du 6^e pont ou du Saut de l'Ancre.
La manneportière forme
une anse avec
les oliviers, pruniers, à la direction
dans la formation, le ruisseau aux morts
- à l'ouest du Vieux,
grande mare manneportière,
à petit coin de France,
c'est à dire,
un peu plus de justice et un peu plus de Beauté.

Therapies

Paradiso-Belvédère (f. 11), brouillon très corrigé portant deux titres biffés (*Pleasure Aldorf* et *Station climatérique*) : « D'un coup de reins, / la montagne s'était débarrassé des villages et des lacs »... Au verso, brouillon biffé pour *La Nuit de Charlottenburg*, une des nouvelles de *Fermé la nuit*.

Bains publics (ff. 14-15) : « À Maintenon, dans l'Eure garnie de fausses salades, / à Hossegor, dans les crèmes de phosphores »...

Bénéfices agricoles (ff. 20-21) : « Le ciel tient la terre entre ses jambes. / le propriétaire du champ, / celui qui ne paie pas l'impôt »...



500

501

MUSSET ALFRED DE (1810-1857).

MANUSCRIT autographe ; 2 pages in-fol.

1 000 / 1 500 €

Esquisse inédite pour une pièce de théâtre, avec de nombreuses ratures et corrections.

Les deux premières répliques, fin de la scène précédente, entre la Baronne et un domestique, précèdent la « Scène 2^{me} » entre la Baronne et le Comte, qui rentre de la chasse. Citons cette réplique du Comte : « Hé bien, que vous dirai-je ? C'est ma femme, et quand bien même je l'aimerais, je n'aurais fait qu'épouser ma maîtresse. Oh ma mère ! l'amour que j'ai vu dans une charmante tête est entré dans mon cœur ! S'il avait eu encore quelque jeunesse, il l'aurait encore éveillée, et si un rayon de soleil couchant pouvait rendre la verdure aux feuilles d'automne, je l'aimerais. Elle est belle, elle est grande, elle est noble, elle est riche »...

Une note au crayon au verso du dernier feuillet : « Croisilles en scènes » renvoie à la nouvelle *Croisilles*, publiée dans la *Revue des deux mondes* du 15 février 1839, mais on n'y trouve ni ces personnages ni cette situation.

500

MUSSET ALFRED DE (1810-1857).

MANUSCRIT autographe, [**Retour**, 1855] ; 1 page in-fol.
(cachet encre de la collection Juncker).

1 500 / 2 000 €

Brouillon très corrigé pour le poème **Retour**.

Retour, composé au Havre en septembre 1855, et inspiré par l'entrée des navires dans le port, a été publié après la mort de Musset dans *Le Magasin de librairie* du 25 février 1859, avant d'être recueilli en 1860 dans les *Œuvres posthumes* chez Charpentier.

Le présent manuscrit, correspondant aux vers 14 à 27, mais très différent de la version définitive, avec des vers inédits, montre que le poème devait être plus long, et avait été conçu en sizains. Nous avons ici les strophes numérotées 10, 11 et 12, cette dernière très raturée et abandonnée après le quatrième vers.

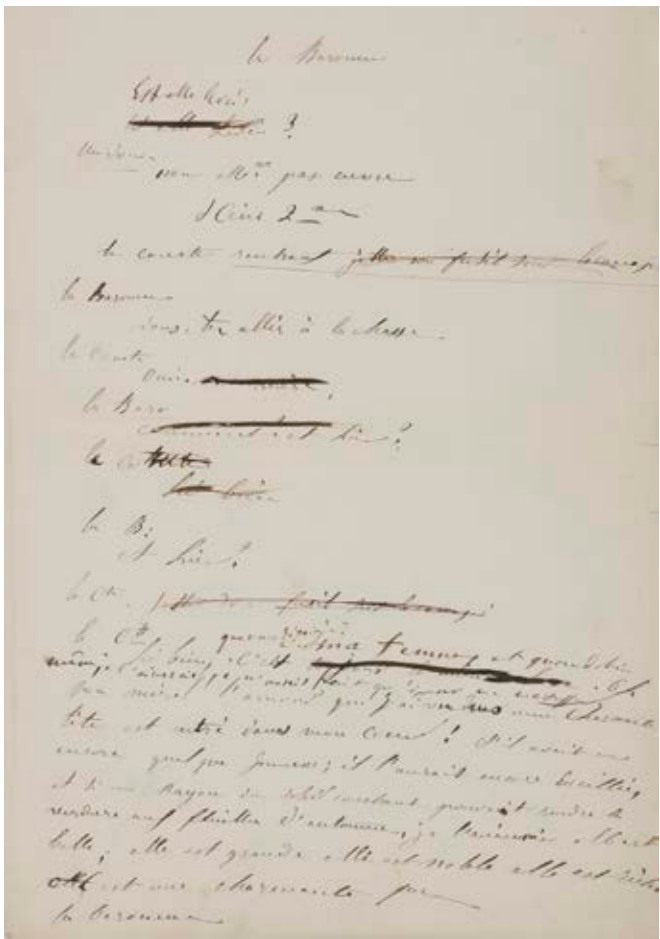
10 « D'où viens-tu, beau navire ? à quelle heureuse plage
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs ?
Quels rameurs dégourdis sont courbés sur tes bancs ? »...

La strophe 11 est écrite après une ébauche raturée de quatre vers :

« Es-tu riche, navire, et ta quille pesante ?
As-tu pendant dix ans, devant ton gouvernail,
Couvé d'un œil hagard ta boussole tremblante »...

Citons encore les deux derniers vers (3 et 4) de la strophe 12 :

« Salut, toi que la mer à la jeune Amérique
Comme un hardi coursier, apporte en écuman ! »



501

NADAR FÉLIX TOURNACHON, DIT (1820-1910).

L.A.S. « Nadar », [avril 1861 ?, à Émile PEREIRE, directeur de la Compagnie immobilière de Paris] ; 3 pages in-8 (deuil avec petits manques aux bords, les 2 ff. détachés).

1 000 / 1 500 €

Projet d'installation d'un atelier photographique dans le Grand Hôtel.

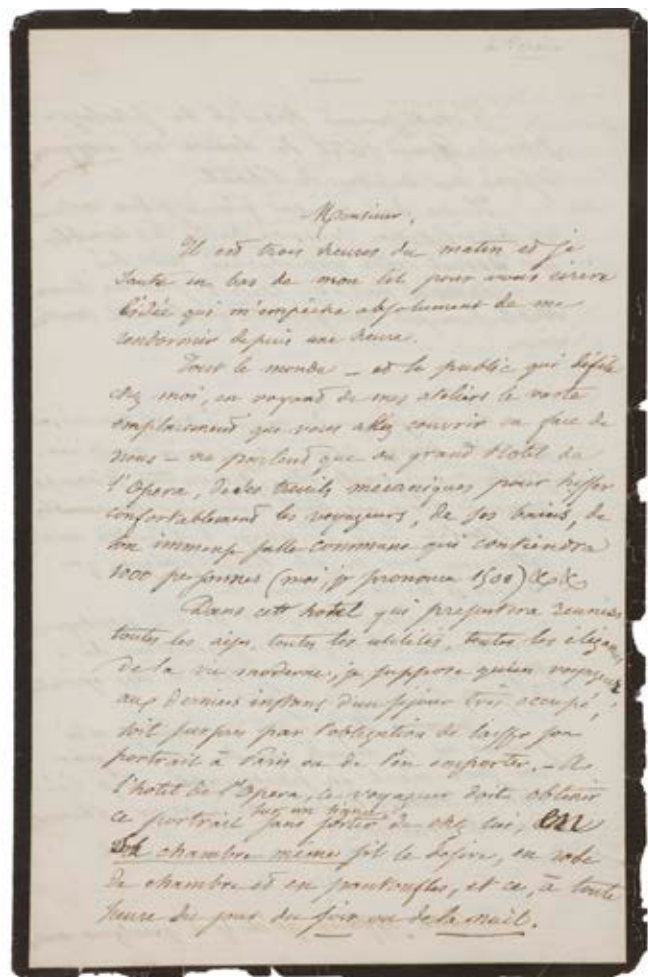
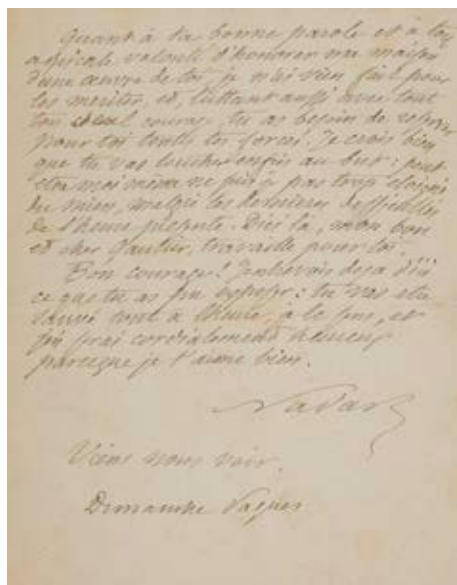
[Le chantier du Grand Hôtel fut entamé le 5 avril 1861, près des travaux du futur Opéra de Charles Garnier.]

« Il est trois heures du matin et je saute en bas de mon lit pour vous écrire [...]. Dans cet hôtel qui présentera réunies toutes les aises, toutes les utilités, toutes les élégances de la vie moderne, je suppose qu'un voyageur, aux derniers instans d'un séjour très occupé, soit surpris par l'obligation de laisser son portrait à Paris ou de l'en emporter. – À l'hôtel de l'Opéra, ce voyageur doit obtenir ce portrait sur un signe, sans partir de chez lui, en sa chambre même s'il le désire, en robe de chambre et en pantoufles, et ce, à toute heure du jour du soir ou de la nuit »...

On a prévu dans les combles de l'hôtel un établissement spécial de photographie, réservé à la clientèle, et qui doit être « conduit par un homme dont le nom soit une garantie de travail consciencieux. Le voisinage de mon établissement, où tout est disposé pour un service aussi important qu'il puisse être, me permettra d'occuper moins de place que tout autre sur les combles de l'hôtel. – Ce voisinage deviendra une attenance par les fils télégraphiques qui relieront les deux immeubles. Les premiers résultats de ma photographie à la lumière électrique me permettent dès à présent de garantir le résultat de mes opérations à quelque heure que ce soit. Quant à la question de nom, je n'ai jamais eu la vanité que de revendiquer un seul mérite en photographie et je lui dois la notoriété que je puis avoir : l'honnêteté dans le travail. [...]. L'hôtel de l'Opéra sera la seule Majesté dont j'aurai sollicité le brevet »...

NADAR FÉLIX TOURNACHON, DIT (1820-1910).

L.A.S. « Nadar », Dimanche Pâques, à Amand GAUTIER ; 2 pages petit in-8.



300 / 400 €

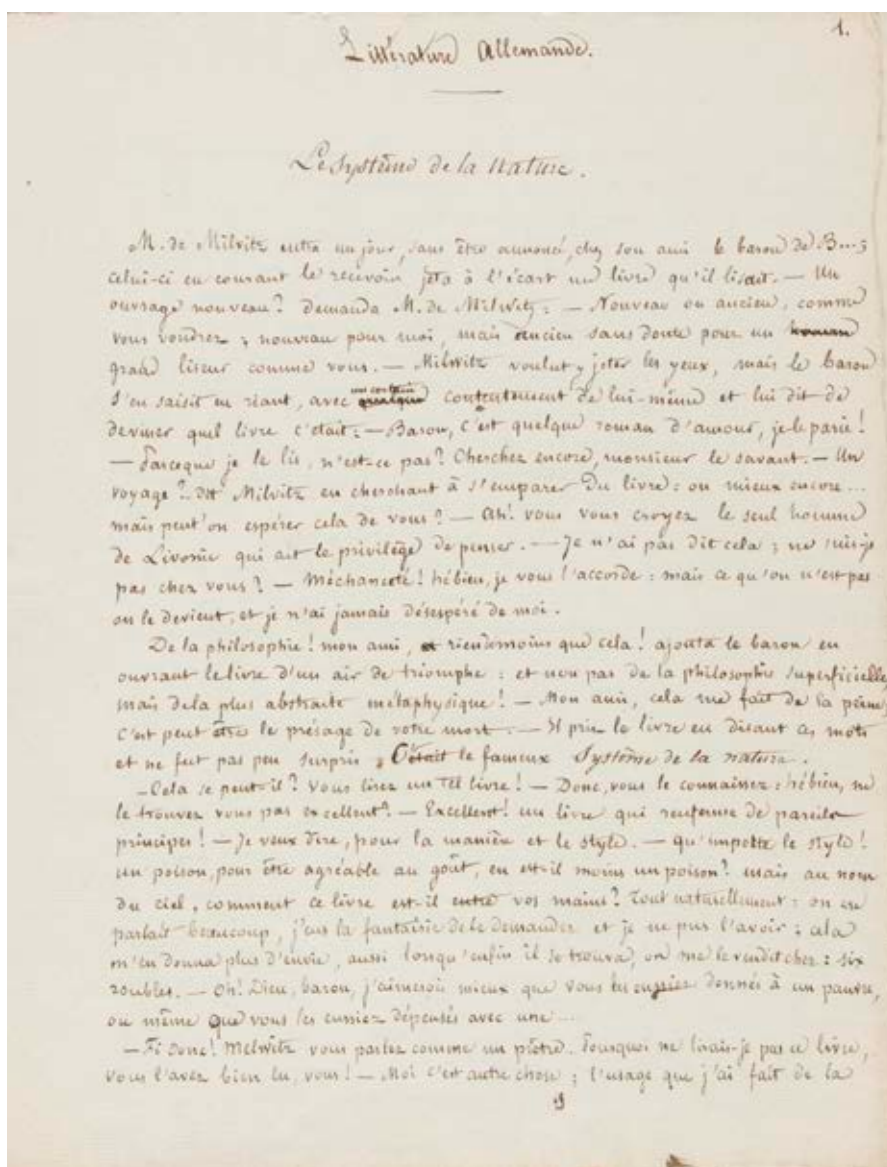
Hommage à Baudelaire, critique d'art.

[Le peintre Amand GAUTIER (1825-1894), proche de Courbet et des réalistes, encouragea les débuts du jeune Claude Monet.]

« Assurément oui, mon brave et bon Gautier, je ferai tout pour aller à ton exposition et même à la vente, malgré les tentations que je me sais d'avance et qui me seront d'autant plus douloureuses devant les strictes nécessités qui me forcent de m'abstenir devant ce que j'aime le plus. Mon regret sera doublé de ne pouvoir accomplir mon devoir élémentaire d'ami en poussant à ta vente, et ce sera un châtimement de plus des folies et des témérités de ma vie passée, que j'ai tant de mal à réparer depuis quelques années.

Je te remercie d'avoir pensé à moi, qui suis si éloigné de tous. Tu as eu pourtant raison, car je t'aime bien, et dans toi et dans ton talent si profondément sympathique et essentiel. Je me rappelle en quelle estime te tenait notre cher et à jamais regretté BAUDELAIRE, lui qui a été le premier, le plus sûr et le plus fin comme le plus profond et le plus élevé de nos critiques d'art.

Quant à ta bonne parole et à ton amicale volonté d'honorer ma maison d'une œuvre de toi, je n'ai rien fait pour les mériter, et, luttant aussi avec tout ton seul courage, tu as besoin de réserver pour toi toutes tes forces. Je crois bien que tu vas toucher enfin au but : peut-être moi-même ne suis-je pas trop éloigné du mien, malgré les dernières difficultés de l'heure présente. D'ici là, mon bon et cher Gautier, travaille pour toi »...



504

NERVAL GÉRARD DE (1808-1855).

MANUSCRIT autographe, avec L.A.S.
« Gérard », **Littérature Allemande.**

Le Système de la Nature, [1831 ?] ; 1
et 5 feuillets (20 x 15,5 cm.) écrits au
recto de 3 bifeuillets de papier vergé
filigrané P. Bouchet.

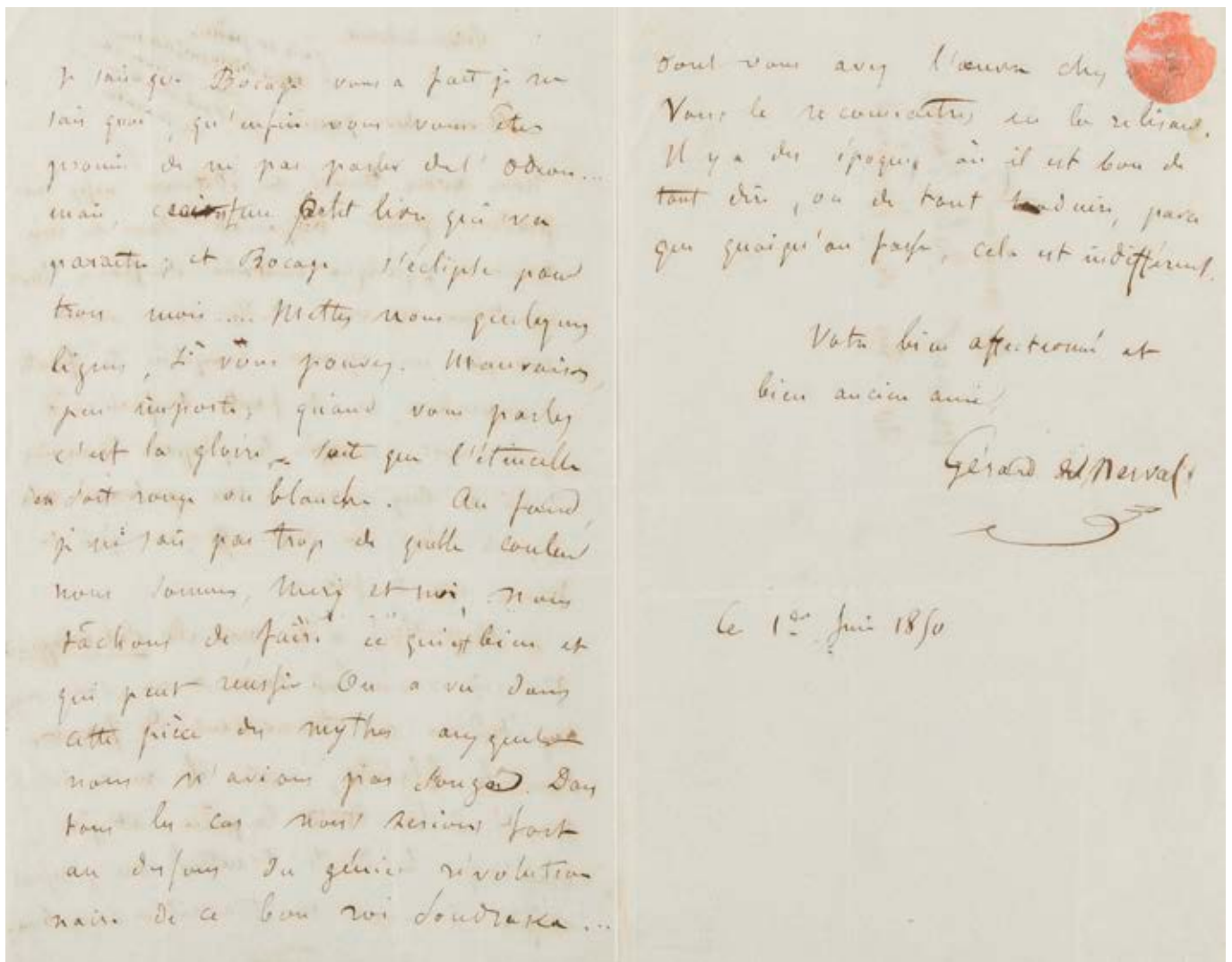
10 000 / 12 000 €

Traduction-adaptation d'un texte allemand, avec lettre d'envoi.

Ce texte du philosophe allemand Johann-
Jakob ENGEL (1741-1802) avait paru en
1775 dans sa revue *Der Philosoph für die
Welt* sous le titre *Die Hehle auf Antiparos*
(La Grotte d'Antiparos). Il avait été traduit
sous son titre véritable dans la *Nouvelle*

Revue germanique d'octobre 1830, ce qui
explique le nouveau titre adopté par Nerval,
Le Système de la Nature. Il s'agit en effet
d'un dialogue « philosophique » entre M.
de Milwitz (dont l'orthographe change
plusieurs fois) et son ami le baron de B... à
propos du livre fameux du baron d'Holbach
qui porte ce titre. Le manuscrit de Nerval,
d'une écriture soignée, et qui s'achève sur
la signature « Engel », présente quelques
ratures et corrections. Il commence ainsi :
« M. de Milwitz entra un jour, sans être
annoncé, chez son ami le baron de B... ;
celui-ci en courant le recevoir jeta à l'écart
un livre qu'il lisait. - Un ouvrage nouveau ?
demanda M. de Milwitz. - Nouveau ou ancien, comme
vous voudrez ; nouveau pour moi, mais ancien sans doute pour un ~~bon~~
grand lecteur comme vous. - Milwitz voulut jeter les yeux, mais le baron
s'en saisit au vif, avec ^{une certaine} ~~quelque~~ contentement de lui-même et lui dit de
deviner quel livre c'était. - Baron, c'est quelque roman d'amour, j'en parie !
- Pourquoi je le lis, n'est-ce pas ? Cherchez encore, monsieur le savant. - Un
voyage ? dit Milwitz en cherchant à s'emparer du livre : ou mieux encore...
mais peut-on espérer cela de vous ? - Ah ! vous vous croyez le seul homme
de l'univers qui ait le privilège de penser. - Je n'ai pas dit cela ; moi j'en
parle chez vous ? - Michamette ! hé bien, je vous l'accorde : mais ce qu'on n'est pas
on le devient, et je n'ai jamais désespéré de moi.
De la philosophie ! mon ami, ~~et~~ rien d'autre que cela ! ajouta le baron en
ouvrant le livre d'un air de triomphe : et non pas de la philosophie superficielle,
mais de la plus abstraite métaphysique ! - Mon ami, cela me fait de la peine ;
c'est peut-être le présage de votre mort. - Il prit le livre en disant ça, moi
et ne fut pas peu surpris. C'était le fameux *Système de la Nature*.
- Cela se peut-il ? Vous lisez un tel livre ! - Donc, vous le connaissez : hé bien, ne
le trouvez-vous pas excellent ? - Excellent ! un livre qui renferme de précieux
principes ! - Je veux dire, pour la manière et le style. - Qu'importe le style !
un poison, pour être agréable au goût, en est-il moins un poison ? mais au nom
du ciel, comment ce livre est-il entre vos mains ? tout naturellement : on en
parle beaucoup, j'en ai fait la demande et je ne pus l'avoir ; cela
m'en donna plus d'envie, aussi lorsqu'enfin il se trouva, on me le vendit cher : six
sous. - Oh ! Dieu, baron, j'aimerais mieux que vous m'eussiez donné à un pauvre,
ou même que vous m'eussiez dépensé avec une...
- Si donc ! Milwitz vous parlez comme un prêtre. Pourquoi ne l'ai-je pas ce livre,
vous l'avez bien lu, vous ! - Moi c'est autre chose : l'usage que j'ai fait de la

Le manuscrit est accompagné d'une lettre
d'envoi [vers 1831 ?], à un directeur de revue,
peut-être *Le Mercure de France* au XIX^e
siècle. « Je voulais vous présenter, Monsieur,
deux ou trois morceaux ensemble afin que
vous puissiez choisir ; les livres ne me sont
pas venus assez tôt. J'ai choisi celui-ci dans
ceux que j'avais, mais d'ici à la semaine
prochaine je compte vous offrir deux pièces
très remarquables et vous dire le sujet d'une
troisième que je traduirai aussi si vous ne la
trouvez pas trop bizarre...
Cahiers Gérard de Nerval, n° 7, 1984 (avec
les articles de Jean Richer et André Souyris).
Œuvres complètes (Pléiade), t. III, p. 918.
Anciennes collections Jules MARSAN (n° 18),
puis colonel SICKLES (II, n 456).



505

NERVAL GÉRARD DE (1808-1855).

L.A.S. « Gérard de Nerval », 1^{er} juin 1850, à Jules JANIN ; 2 pages et demie in-8, adresse.

3 000 / 4 000 €

Au sujet de sa pièce *Le Chariot d'enfant*, écrite en collaboration avec Joseph Méry.

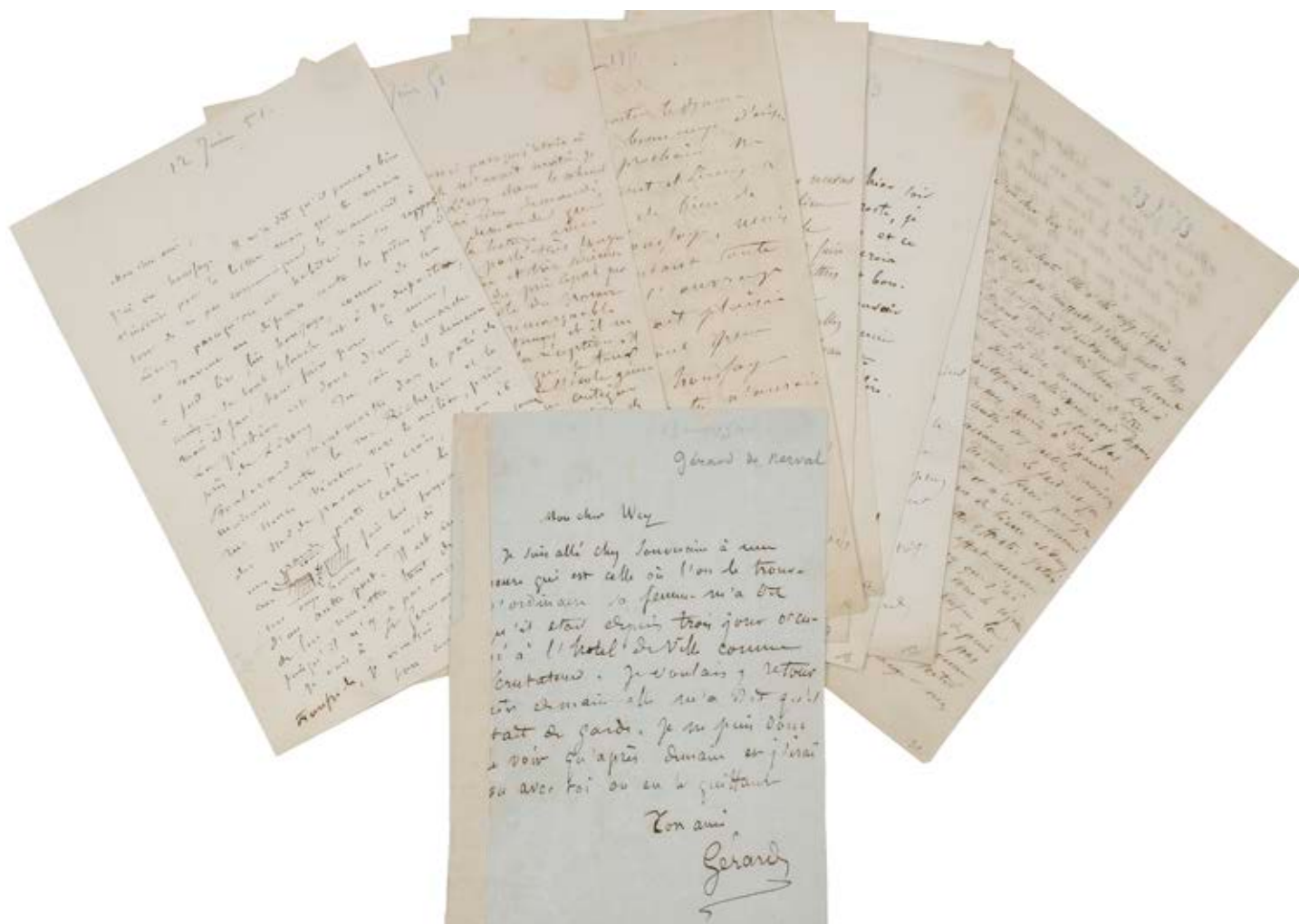
[*Le Chariot d'enfant*, pièce indienne du roi Soudraka adaptée par Nerval et Joseph Méry, avait été créé à l'Odéon, dirigé par Bocage, le 13 mai 1850.]

« Nous avons trouvé des éditeurs assez imprudents pour hasarder, dans ce moment ci, quelques centaines de francs sur un drame

en vers. Ils vous ont envoyé une épreuve remplie de fautes d'impression et de fautes de français, qui seront corrigées, la plupart du moins, d'ici à deux jours ». Un Polonais lui a signalé « un vers effrayant » vers la fin : « J'aurais voulu lui donner un sou comme aux étudiants qui trouvaient des fautes dans les Elzévir, mais il m'a demandé à lire toute la pièce, et j'ai craint que les droits d'auteurs ne puissent suffire à payer son travail. Soyez bon ; je sais que Bocage vous a fait je ne sais quoi ; qu'enfin vous vous êtes promis de ne pas parler de l'Odéon... Mais ceci est un petit livre qui va paraître ; et Bocage s'éclipse pour trois mois... Mettez nous quelques lignes, si vous pouvez. Mauvaises, peu importe ; quand vous parlez c'est la gloire – soit que l'étincelle

en soit rouge ou blanche. Au fond, je ne sais trop de quelle couleur nous sommes, Méry et moi, nous tâchons de faire ce qui est bien et qui peut réussir. On a vu dans cette pièce des mythes auxquels nous n'avions pas songé. Dans tous les cas nous serions fort au dessous du génie révolutionnaire de ce bon roi Soudraka... dont vous avez l'œuvre chez vous. Vous le reconnaîtrez en la relisant. Il y a des époques où il est bon de tout dire, ou de tout traduire, parce que, quoi qu'on fasse, cela est indifférent »...

En tête de la lettre, Janin a noté : « Fou et poète, esprit distingué s'il en fut. Historien de Rétif de la Bretonne et son successeur ». *Œuvres complètes* (Pléiade, éd. Guillaume-Pichois), t. I, p. 1446.



506

NERVAL GÉRARD DE (1808-1855).

11 L.A.S. « Gérard » (une « Gérard de Nerval »), [Paris 1850-1853], à Francis WEY, à Paris ou à Luciennes (Louveciennes) ; 13 pages in-8, la plupart avec l'adresse (quelques légers défauts, onglet collé sur la 1^{ère}, la 2^e lettre collée à l'intérieur de la 4^e, déchir. à un f. d'adresse).

10 000 / 15 000 €

Rare correspondance inédite, littéraire et amicale, où Nerval évoque sa maladie, ses crises et les conseils du Docteur Blanche.

[Francis WEY (Besançon 1812-Paris 1882), chartiste sans emploi, fut journaliste, voyageur, critique d'art, historien et auteur dramatique ; à l'époque de cette correspondance, il est président de la Société des gens de lettres, et va faire représenter sa comédie *Stella* à la Comédie-Française (24 septembre 1852), pour laquelle Nerval s'est entremis auprès de son ami Arsène HOUSSEY, administrateur du Théâtre-Français.]

[13 mars 1850]. Il n'a pas trouvé l'éditeur SOUVERAIN chez lui. « Sa femme m'a dit qu'il était depuis trois jours occupé à l'hôtel de ville comme scrutateur. Je voulais y retourner demain elle m'a dit qu'il serait de garde. Je ne puis donc le voir qu'après-demain et j'irai ou avec toi ou en te quittant »...

[Mai 1851]. Il était avec STADLER « dans la vallée de Bièvre ; il a été bien content de ton mot pour lui. Je reviendrai si tu ne pars pas [...] J'ai à peu près fini la nouvelle qui me préoccupait tant. Je voudrais bien te montrer la fin »...

[12 juin 1851]. Il a vu HOUSSEY : « Il m'a dit qu'il pouvait bien t'inscrire pour la lecture mais que tu aurais tort de ne pas communiquer le manuscrit à Lireux parce qu'on est habitué à ses rapports, et souvent en défiance contre les pièces qu'il a fait lire, lui Houssaye, comme de ses amis. Sa boule blanche est à ta disposition, mais il faut tout faire pour le mieux »... Il explique comment aller chez LIREUX, Boulevard Montmartre, et **dessine un plan** ; il lui parlera aussi. Il part voir Fonfrède à Saint-Germain...

Lundi [30 juin 1851]. Il a rencontré Lireux dans le cabinet de Houssaye : « lui-même venait demander que l'on t'inscrivît pour la

lecture avec une autre pièce, et il a parlé très longuement des mérites de la pièce et très sérieusement, avec force éloges du principal personnage surtout et du rôle du notaire. C'était la chose la plus remarquable qu'il eût vue depuis longtemps et il ne paraissait pas douter de la réception. Il observait, seulement pour moi, que le tour des phrases était souvent de l'école genevoise, mais nullement comme critique et seulement comme classification de manière. [...] Il était étonné de la facture et de l'habileté des scènes pour quelqu'un qui n'avait pas encore fait de théâtre »...

[Vers le 5 juillet 1851]. « Lireux est venu apporter le drame réclamant avec beaucoup d'insistance un tour prochain. M. Verteuil t'a inscrit et Lireux a redit beaucoup de bien de la pièce à Houssaye, mais lui-même sentant toute la valeur de l'ouvrage ce qui m'a fait plaisir sa nature étant peu admirative. Houssaye a demandé si tu n'aurais pas dû faire de coupures [...]. Mais Lireux a été d'avis qu'il valait mieux lire comme cela parce que les coupures difficiles à faire se verraient mieux aux répétitions »... Tout va bien : « Sois donc heureux, car Théophile [GAUTIER] m'a dit hier que tu étais triste »...

Il tâchera d'aller le voir, mais « les embarras du Ter[me] [dessin d'une tête sur une stèle] (je voudrais représenter le dieu qui bornait jadis les héritages) me forcent à courir beaucoup bien que lui ait la réputation de rester en place »...

[20 août 1853]. « Voilà encore aujourd'hui que je ne puis aller là-bas par suite d'une affaire où tu pourras te trouver intéressé. La librairie est dure mais il faudra bien faire sortir de l'huile de ce mur »...

5 septembre [1853]. « On m'apprend que tu es venu. On ne recevait personne. Maintenant je vais très bien mais pas assez pour sortir. BELL, le premier que j'aie vu hier a dû te faire prévenir à la Société des gens de lettres ou chez toi. [...] Viens au plutôt, j'ai beaucoup à te dire »... [Le 27 août, Nerval avait été admis à la clinique du Dr Blanche à Passy.]

Ce dimanche [11 septembre 1853]. « Merci. Je vais bien. On t'attend lundi au château, à 6 heures. Nous nous arrangerons pour aller voir ta femme et ce sera un beau jour »...

Mercredi [septembre 1853]. « Je voulais encore t'aller voir hier soir mais il vaut mieux que je reste, je te raconterai mes démarches et ce que nous pouvons faire.

Je crois qu'enfin le moment devient bon. Ce que je regrette c'est de ne pouvoir aller voir ta femme et la remercier de ses bons conseils pour la petite chose que je te prie de lui faire lire »...

[20 septembre 1853]. « Je n'ai pu vous retourner voir parce que M. BLANCHE m'a dit que j'étais encore agité et qu'il craignait le trop de locomotion. Je n'ai pu aller non plus chez Stadler par cette raison. Toutefois je suis bien. Je ne sais si tu as reçu ma lettre, où je te disais ce que ces messieurs m'avaient dit sur tes indispositions. Viens donc les voir en venant dîner »...

Samedi [22 octobre 1853]. « Tu sais ma rechute. Elle a été assez légère au fond et je n'ai pas souffert. J'étais sorti trop tôt parce que je craignais d'entamer le second mois. Maintenant cela va très bien. Dis à ta femme combien je me maudis d'être cause que je ne suis pas allé vous voir depuis si longtemps. Toutefois ne te plains pas comme beaucoup de mes amis à répandre le bruit que je suis rentré aux petites maisons pour cause d'intempérance. Le fait est que la tempérance était même forcée puisque je n'avais pas d'argent et n'ai consommé que

trois ou quatre verres de bière et deux ou trois repas qu'on m'a offerts. J'étais un peu agité mais par un effet nerveux ce qui se prouve par la raison que j'ai été encore dix fois plus agité sous le régime des bains et de l'abondance. Enfin la dernière crise est passée et même depuis huit jours, mais on ne me venait pas voir et je n'écrivais pas. Stadler est venu ce matin. J'ai grand besoin de sortir pour voir les éditeurs et arranger mes affaires. J'ai eu un billet protesté, ce n'est pas drôle mais on y a paré. Viens Lundi de bonne heure parce que je sortirais avec toi et sous ta garde. Nous avons à peu près les mêmes affaires, ainsi ce sera naturel. Nous irons chez Giraud [pour *Les Filles du feu*], chez Lecou et à l'imprimerie. J'irai même à la Soc. des gens de lettres si tu y as affaire. [...] J'ai bien besoin de vendre des manuscrits pour faire de l'argent, devant déjà beaucoup ici »... Après sa signature, curieux petit **dessin** à la plume (urne renversée ?) suivi du mot « Saba !!! », puis ce tercet maçonnique entre deux symboles :

« ♀ De Zarastro célébrons la clémence...
J :: a prononcé sur nous,
Cédons, cédon à sa puissance ! ♂ »

connaître la personne les con-
naître difficile à faire se-
voirait mieux aux répétitions
et que cela ne pouvait être
une cause de refus et que
je n'étais pas capable de
chose qui faisait plus
d'effet à la lecture. Enfin
tout va bien. Ici donc
heureux car Théophile
m'a dit hier que tu étais
triste une fois là
c'est une grande chose
et qui sera encore une
bonne de copie.

Je tâcherai de te faire
au d'aller te voir l'après-
midi embarras du ter[me] (1)
voudrais représenter le dieu qui
bornait jadis les héritages) me
forcent à courir beaucoup bien
que lui ait la réputation de
rester en place. (2)

affaires. J'ai eu un billet protesté, ce
n'est pas drôle mais on y a paré.
Viens Lundi de bonne heure parce que
je sortirais avec toi et sous ta garde. Nous
avons à peu près les mêmes affaires, ainsi
ce sera naturel. Nous irons chez Giraud
pour le *feu* et à l'imprimerie. J'irai même
à la Soc. des gens de lettres si tu y as affaire.
Habituellement le lendemain j'ai bien
besoin de vendre des manuscrits pour
faire de l'argent, devant déjà beaucoup
ici à Lundi.

Je vous embrasse de tout mon cœur
ton ami
Gérard

Le Samedi
Saba !!!

♀ De Zarastro célébrons la clémence...
J :: a prononcé sur nous.
Cédons, cédon à sa puissance ! ♂



507

507

[NERVAL GÉRARD DE]. SAINT-BEUVE CHARLES-AUGUSTIN (1804-1869).

L.A.S. « SteBeuve » », ce mardi Soucher [1845], à son cher Gérard [de NERVAL] ; 1 page in-8, adresse (onglet sur le feuillet d'adresse).

500 / 600 €

« M. Landresse, bibliothécaire de l'Institut, m'a dit que vous n'avez qu'à vous présenter à lui de ma part : voici un mot, pour le lui remettre. Mais il ne faudrait aller que *jeudi* parce que le *public* (même privilégié) ne va pas le mercredi. [...] Si, par hasard, M. Landresse n'était pas encore arrivé à la bibliothèque de l'Institut, vous pourriez vous adresser de ma part à M. Roulin, en lui expliquant »...

508

NIETZSCHE FRIEDRICH (1844-1900).

L.A.S. « Nietzsche », Nizza (Nice) pension de Genève 26 octobre 1886, [à Reinhard von SEYDLITZ] ; 4 pages in-8 ; en allemand.

15 000 / 20 000 €

Belle lettre de Nice, évoquant ses livres *Also sprach Zarathustra* et *Jenseits von Gut und Böse*.

[Le peintre et écrivain Reinhard von SEYDLITZ (1850-1931), ami de Liszt et Wagner, avait rencontré Nietzsche au festival de Bayreuth en 1876 ; devenu son ami, il avait passé plusieurs semaines avec lui à Sorrente en 1877. Seydlitz est alors à Munich. Nietzsche séjourne à Nice pour la quatrième fois. Il fait ici allusion à la colonie de « Nueva Germania » fondée par son beau-frère Bernhard Förster, mari de sa sœur Elisabeth, au Paraguay, où il avait un moment songé à se rendre, mais qui connaissait de grandes difficultés financières.]

« Lieber Freund,
Schönsten Dank ! – Aber ich will nicht nach Paraguay, wohin man nicht einladet. Viel eher noch nach München : vorausgesetzt, daß ich wieder heiterer und “menschenfreundlicher” werde, als ich jetzt gerade bin.

Was für ein schwermüthiger Herbst ! Bleigewichte überall, Niemand, der mich etwas aufhellt, – und nichts um mich als meine alten Probleme, die alten rabenschwarzen Probleme ! – Hast Du Dich in meinem *Jenseits* umgethan ? (Es ist eine Art von Commentar zu meinem *Zarathustra*. Aber wie gut müßte man mich verstehn, um zu verstehn, *in wie fern* es zu ihm ein Commentar ist !) Ein Buch für die Menschen umfänglichster Bildung, z. B. Jacob Burckhardt und Henri Taine, die ich einstweilen für meine einzigen Leser halte : und zuletzt nicht einmal ein Buch für sie –, sie haben weder die gleiche Noth noch den gleichen Willen mit mir gemein. – *Dies* ist Einsamkeit : – ich habe Niemanden, der mit mir mein Nein und mein Ja gemein hätte ! Die Reise nach Corsica gab ich auf, weil mir der Mensch, der mich dahin begleiten sollte, gänzlich bei näherer Beschichtigung zuwider wurde. Meine Drei-Viertels-Blindheit zwang mich, alles eigne Experimenten zu lassen und schnellstens nach Nizza zu flüchten, das meine Augen “auswendig gelernt” haben. Ja, gewiß ! Es hat mehr Licht, als München ! Bis jetzt weiß ich außer Nizza und dem Engadin keine Gegend, wo ich noch es aushalte, täglich ein paar Stunden mit den Augen thätig zu sein. Aber auch damit geht es vielleicht mit diesem Winter zu Ende. – Habe nur Geduld : ich komme schon noch nach München. Vielleicht giebt es daselbst ein sehr lustiges weibliches Geschöpf, mit dem ich lachen kann ? Ich muß das Lachen nachholen. Von Paraguay aus die herzlichsten Grüße an Dich und Deine liebe Frau, der ich wünsche bestens empfohlen zu sein.
Treulich

Dein Nietzsche
Den Wagnerianern (namentlich Levi) in München allesammt meine besten compliments, *sincères et tendres* ! »

Il n'ira pas au Paraguay, où il n'est pas invité. Il va plutôt partir pour Munich, en espérant en revenir plus gai et *sociable* qu'il ne l'est déjà. Quel automne maussade !, plombé de ses mêmes vieux problèmes noirs comme le jais... Seydlitz s'est-il reconnu dans son *Jenseits* [*Par-delà le bien et le mal*] ? C'est une sorte de commentaire de son *Zarathoustra*. Mais va-t-on bien le comprendre, et comprendre dans quelle mesure il s'agit d'un commentaire ? Un livre pour les gens de la plus grande éducation, par exemple Jacob BURCKHARDT et Hippolyte [Nietzsche écrit « Henri »] TAINÉ, que Nietzsche considère pour le moment comme ses seuls lecteurs ; et finalement ce n'est pas seulement un livre pour eux –, ils n'ont ni la même envie ni la même volonté que lui. – C'est ça la solitude, il n'a personne qui soit d'accord avec ses oui et avec ses non !

Il abandonne son projet de voyage en Corse, car la personne qui devait l'accompagner [le journaliste et poète Paul LANZKY] est accaparé par d'autres obligations. Étant aux trois-quarts aveugle, Nietzsche est obligé d'abandonner toutes ses expériences et de fuir au plus vite à Nice, que ses yeux ont *apprise par cœur*. Il y a plus de lumière qu'à Munich ! En dehors de Nice et l'Engadine, il ne connaît pas de région où il puisse encore supporter d'activer ses yeux quelques heures par jour... Mais patience : il part pour Munich bientôt. Peut-être y a-t-il à cet endroit une créature féminine très drôle avec laquelle il pourra rire ? Il a du rire à rattraper ! Il ajoute un mot pour le Wagnérien (nommé Levi) à Munich, avec ses meilleurs (en français :) « compliments, sincères et tendres ! » [Hermann LEVI, qui avait dirigé en 1882 la première représentation de *Parsifal*]. *Briefwechsel* (KGB II.3, 270-271 Nr 768).

Und dem Vergnügen keine Gegend, nur
 es und es anfallen, täglich ein ganz
 Menschen mit dem längsten Halse zu
 sein. Aber auch damit geht es nicht:
 Kraft mit diesem Winter zu sein.
 — Falsch und Gerecht: ist keine Men-
 noch nach Menschen.
 Völlig ist es das Beste, was ich
 bisher erlebt habe, und das
 es lassen kann? Ich weiß das Leben
 nachher ...
 Von Paraguay auf die langweiligsten
 Gassen an der in dem Lenz sein.
 Das ist meine Gasse, meine Gasse zu
 sein. Ich bin nicht
 Nitzsche

Nizza (France)
 pension de famille
 26. Oct. 1886.
 Lieber Freund,
 Ich danke dir! — Aber ich will
 nicht nach Paraguay, wenn man
 mich einladet. Viel besser noch nach
 München: vor allem, weil ich
 meine Freunde und Bekannten
 dort habe, und ich es sehr gerne
 bin.
 Ich bin ein sehr dankbarer Mensch!
 Ich danke dir sehr, niemand, der
 mich so sehr freut — und nicht nur

mich als meine alten Probleme, die
 alten unbekannten Probleme! — Ich
 bin nicht in meinem "Jugend" und
 Gasse? (Es ist ein sehr
 interessantes ja interessantes "Jugend").
 Aber was ist meine neue
 Aufgabe, um zu verstehen, in wie
 fern ich zu sein ein Kommentator ist!
 Ein Brief für die Menschen, um
 jüngsten Gasse z. B. Jakob
 Gasse und Henri Jaine, — die
 ich annehmen für meine eigenen
 Gasse sollte: und jetzt ist einmal
 ein Brief für sie —, die haben noch
 die Gasse nicht und die Gasse

wollen mit mir kommen. —
 Nicht ist Gasse: — es ist
 niemand, der mit mir
 sein zu sein da kommen sollte!
 Die Gasse nach Gasse ist
 auf, und mit der Gasse, die
 mich das Gasse sollte, Gasse
 der Gasse Gasse Gasse Gasse
 da. Meine Gasse Gasse Gasse
 Gasse mich, alle Gasse Gasse
 zu Gasse und Gasse Gasse Nizza
 zu Gasse, das meine Gasse Gasse
 Gasse Gasse Gasse. Da Gasse!
 Es ist eine Gasse ist Gasse
 Gasse! Es ist eine Gasse ist Gasse

**POULET-MALASSIS AUGUSTE
(1825-1878).**

L.A.S. « A. PMalassis », 22 mai 1860,
à son ami Ernest DAUDET ; 4 pages
in-8.

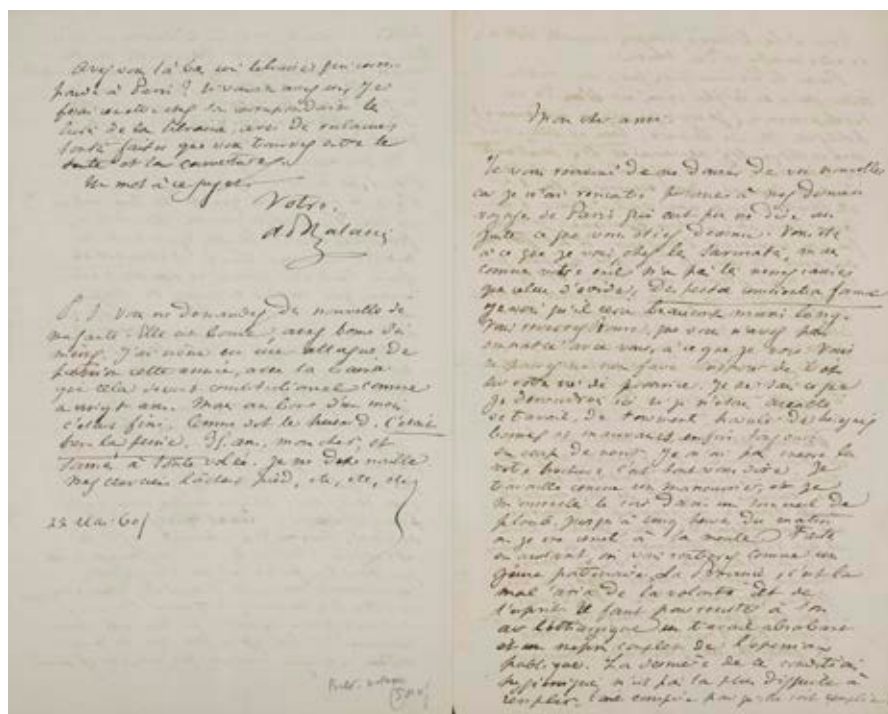
500 / 700 €

**Intéressante lettre sur ses publications et
sur Baudelaire.**

Il le félicite de voyager chez les Sarmates, et à Rome ; lui-même est si accablé de travail qu'il n'a même pas eu le temps de lire sa brochure. « Parmi les derniers livres que j'ai publiés celui qui a eu le plus [de] succès est d'un de vos co-religionnaires (je crois que cela se dit encore) politiques, M. de LESCURE. *Eux et elles*, c'est une critique très nerveuse et très pénétrante de trois livres de M^{mes} Sand Colet et de Paul de Musset. Nous sommes à la 2^e éd. et elle s'écoule assez rapidement pour mener peut-être à une troisième. Je crois que vous connaissez l'auteur. Il est fort de mes amis. Je constate de plus en plus que la vie n'est absolument douce et les relations tout à fait charmantes, qu'avec les gens bien élevés qui ne pensent pas comme nous. Je l'attends à Alençon ces jours-ci et nous allons battre le fer de sa réputation pendant qu'il est chaud, avec un autre petit livre trompette. *La Cuisine des journaux en 1860*.

Je viens de publier aussi un livre de BAUDELAIRE. *Les Paradis artificiels. Opium et haschish*. C'est une étude très curieuse des effets de ces excitants, écrite comme on pouvait l'attendre du traducteur de Poë. Cela a paru il y a 8 jours seulement et les journaux n'en ont pas parlé. Je n'en ai encore aucune nouvelle comme effet, qu'une lettre ahurissante de FEYDEAU. Vous savez que décidément ce personnage d'invention récente, remplace tout à fait M. de Salvandy, comme sottise éclatante, et même le distance. Paris est présentement rempli d'anecdotes sur son compte qui passent le croyable comme autolâtrie. Je compte voir éclater la bombe un de ces jours dans les petits journaux et elle sera terriblement chargée si on y met le quart de ce que j'entends raconter »...

Enfin il est aussi en affaires avec Philoxène BOYER, pour une « grosse affaire », la traduction du livre de CARLYLE sur la Révolution française, « énorme besogne que tout le monde a essayé de le détourner de faire, tant elle paraît impossible, même à ceux qui savent le mieux la langue anglaise [...] Mais Boyer est brave, [...] il aura rendu un vrai service à nos historiens futurs »...



509

510

PROUST MARCEL (1871-1922).

L.A., [Salies-de-Béarn août 1886], à
sa grand-mère Mme Nathé WEIL ;
6 pages in-8 à en-tête et vignette
J. Biraben Hôtel de la Paix.

5 000 / 7 000 €

**Très amusante lettre de jeunesse de
Marcel Proust, écrite à l'âge de quinze
ans, évoquant ses lectures.**

[Grand-mère maternelle de Proust, Madame Nathé WEIL, née Adèle Berncastel (1824-1890), joua un rôle essentiel dans la formation littéraire et musicale de son petit-fils. Le jeune Marcel séjourne alors à Salies-de-Béarn où sa mère est en cure.]

« Ma chère Grand-mère Je suis en ce moment en proie à un sentiment très complexe et que j'ai un peu honte d'analyser. 1^o je suis très triste que tu ne sois pas ici parce que... 2^o très content parce que... » Il lui décrit ses « gigantesques » repas et la « cuisine divine et gargantuesque » de l'hôtel : « Ce matin (je prends au hasard et j'ai moins engouti que d'habitude) j'ai mangé un œuf à la coque deux tranches de beefsteack cinq pommes de terre (entières) un pilon de poulet froid une cuisse de poulet froid trois fois des pommes cuites avec jus extraordinaire [...] Je t'en prie ne montre cette lettre à personne ; on verrait

que le mangeur insatiable et raffiné y prime ou au moins y compense le lettré délicat. Mon cher Eugène qui croit que ma bouche ne livre passage qu'à de doux ruisseaux de miel attique la verrait avec effroi dévorer des chairs succulentes ». Il évoque la « chaleur de plomb », et la langue béarnaise à laquelle il ne comprend rien, puis décrit les bœufs de la région : « ils ont le corps jaune vigoureux et splendide enveloppé dans une chemise de toile brune comme dans un froc. Leur tête seule sort et grave belle douce et résignée avec deux yeux lustrés et tristes et une vaste peau de bête recouverte de fougère leur couvrent le crâne de là émergent deux cornes magnifiques. Une vraie tête de Christ »...

Parlant alors de ses lectures et notamment du *Capitaine Fracasse* de Théophile GAUTIER [que Proust évoquera dans la préface de *Sésame et les lys*], il se lance dans un pastiche pour reprocher à sa grand-mère de ne pas apprécier ce livre : « Ote moi d'un doute / Avais tu bien Fracasse ? et sa pure étincelle / N'alluma pas chez toi le feu dont je ruisselle [...] Comment, admiratrice surannée du Presbytère, comment abonnée de la revue des deux mondes, comment dévoratrice impitoyable d'abricots et de cerises cuites, comment... "les termes effrayés se dérobent sous moi" Tu n'as pas senti tout ton estomac s'émouvoir à cette phrase

admirable (1^{er} volume, Chapitre III, l'Auberge du soleil bleu) Je n'ai que de la merluche, du jambon et du potage – Donnez-nous du potage, du jambon et de la merluche s'écria en chœur la troupe famélique » ; et il évoque d'autres passages... Il a lu *Eugénie Grandet* : « très beau, très triste mais variais-je mes épithètes à l'infini je ne dépasserai jamais un modeste très ».

Et il conclut avec humour : « Belle dame je tous les jours, jusqu'ici histoire et latin ou grec ai fait. [...] Ai expliqué déjà 250 au moins vers de *Enéide*. Grec aussi. Et aussi style télégraphique d'une nommée Adélaïde Weilllllll qui parle absolument comme petit Zoïc de ma chanson. Belle marquise d'amour mourir pour vous veux mais point corriger lettre, incorrections grammaticales, d'idées, de style, ou d'écritures. Fé tro cho pour sla. Bonçouar bel sovaj taché écrit mieux franços. Mersil Frans, adorab, Fé trop cho pour sla. Sarsé »...

Correspondance (éd. Ph. Kolb), t. VIII, p. 178. *Lettres* (éd. Françoise Leriche, Plon, 2004), p. 62 (n° 4).



510



511

PROUST MARCEL (1871-1922).

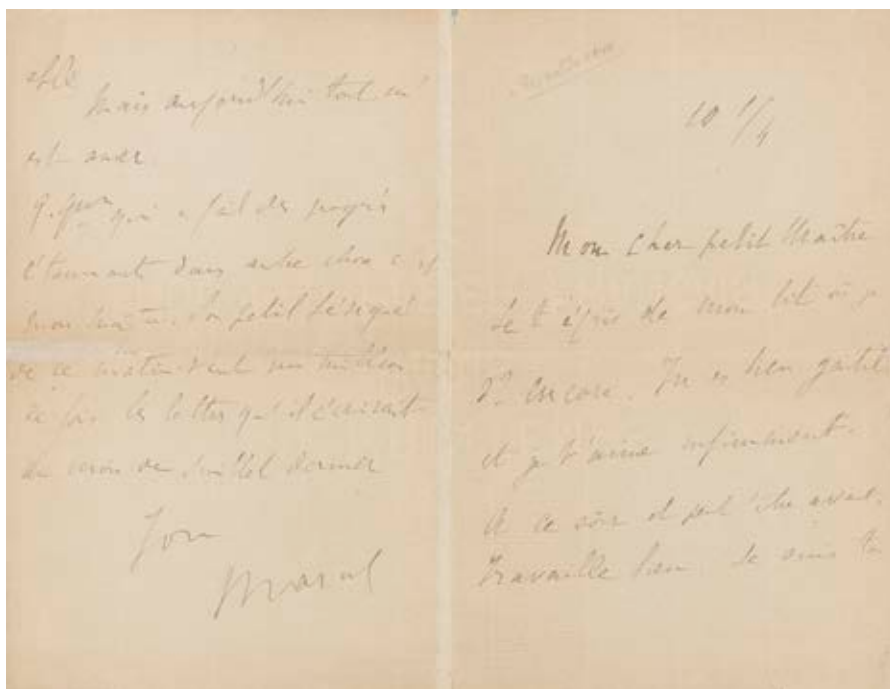
L.A.S. « Marcel », « 10 1/4 » [1895 ?], [à Reynaldo HAHN] ; 3 pages in-8 (fentes aux plis, réparations).

2 000 / 3 000 €

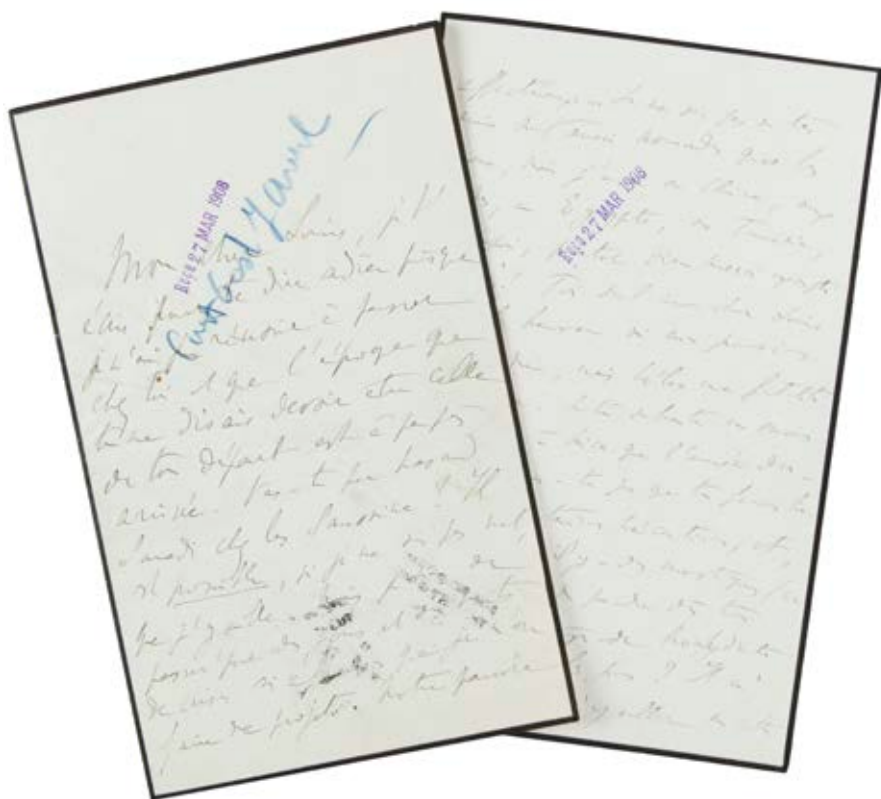
Lettre tendre à son ami, qui semble inédite.

[Proust a rencontré Reynaldo Hahn au début de l'été 1894 chez Madeleine Lemaire, au château de Réveillon. Commence alors leur liaison, et leur correspondance tendre et pleine de fantaisie.]

« Mon cher petit Maître. Je t'écris de mon lit où je d ? [sic] encore. Tu es bien gentil et je t'aime infiniment. A ce soir et peut être avant. Travaille bien. Je suis ton enfant fatigué. Marcel ». Puis il critique le chanteur Maurice BAGÈS qui « venait de chanter pour moi *Chant d'automne* mais comme Bagès que tout le monde m'avait dit si en progrès a chanté lourdement "traîner sa noo-ote" et avec déclamation désagréable. Mais aujourd'hui tout m'est amer. Qqun qui a fait des progrès étonnants dans autre chose c'est mon maître. Son petit Sévigné de ce matin vaut un million de fois les lettres qu'il écrivait au mois de Juillet dernier. Ton Marcel ».



511



512

PROUST MARCEL (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [26 mars 1908], à Louis d'ALBUFERA ; 7 pages in-8 (petit deuil, cachet de réception, traces d'encre à la 1^{ère} page, petits trous d'épingle).

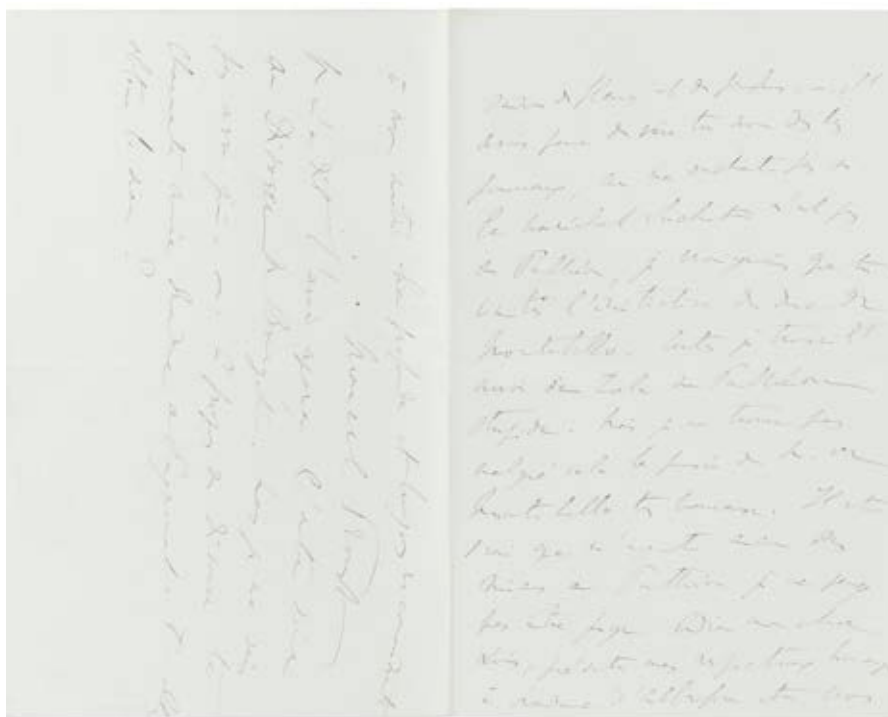
5 000 / 6 000 €

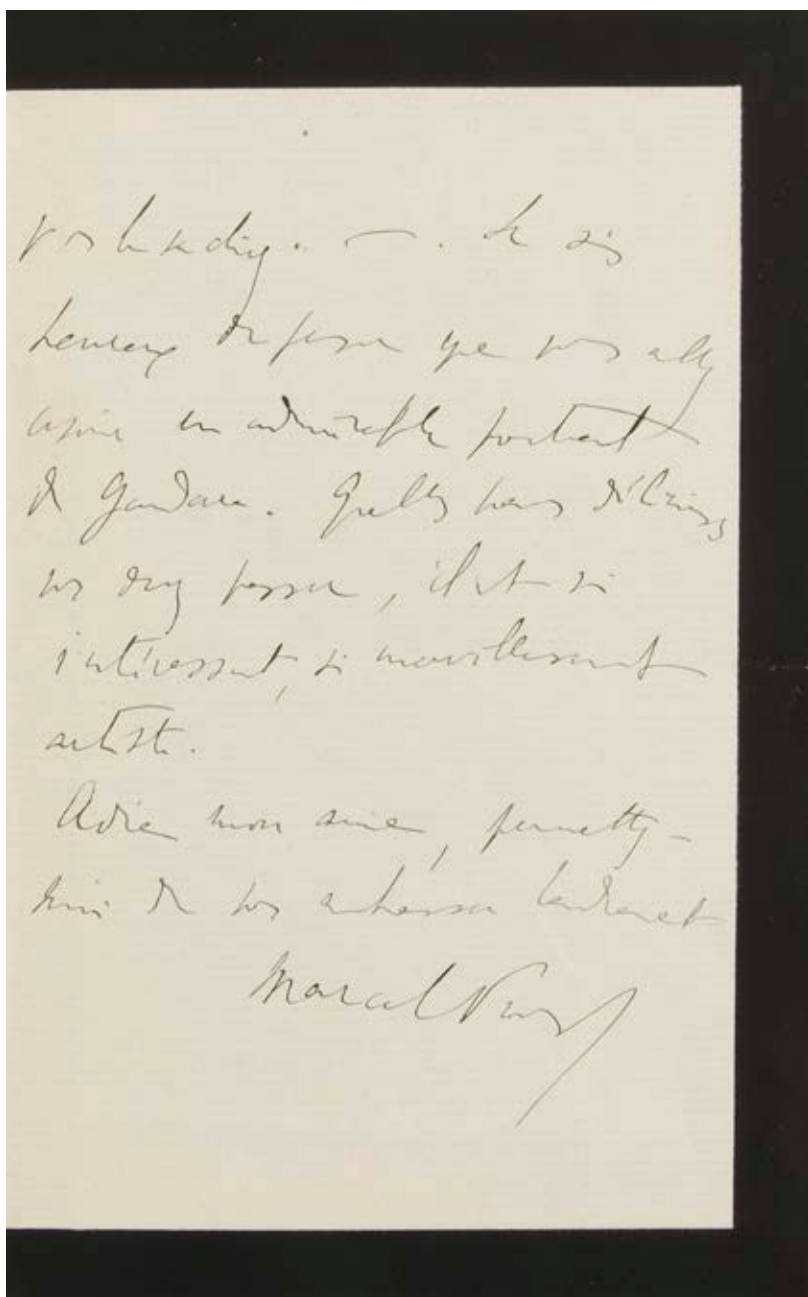
Belle lettre parlant de ses pastiches, de son projet de roman, et de l'entrée de Zola au Panthéon.

Il n'a pu passer dire adieu à son ami avant son départ, mais le verra peut-être samedi chez les SAUSSINE, s'il se sent assez bien pour sortir. « Mais je viens de passer des jours et des nuits de crises si affreuses que je n'ose faire de projets ». Ses actions en bourse l'inquiètent, et il pense revendre « notre pauvre Rio Tinto [...] Qu'en penses-tu, grand financier ? As-tu vu que dans mes pastiches du *Figaro* j'ai parlé de ma déconfiture avec la De Beers ? »... Il se souvient qu'un serviteur de Louis était parent avec un télégraphiste : « Dans ce cas tu pourrais m'être utile car pour quelque chose que j'écris j'aurais besoin de connaître un télégraphiste ». Il pourrait certes demander à ceux qui lui apportent les dépêches, mais « dans mon quartier ce sont tous des enfants en bas âge incapables de donner l'ombre d'un renseignement.

Mais les renseignements [...] ne me suffisent pas ; c'est surtout de voir un télégraphiste dans l'exercice de ses fonctions, d'avoir "l'impression" de sa vie »... Il demande des nouvelles de son cousin le duc de TRÉVISE, qui s'était blessé. On lui a rapporté « des paroles fort peu gentilles pour moi. Cela n'empêche pas que moi je reste toujours fidèle et affectueux. Je ne sais si tous tes amis sont aussi nomades que les miens, mais j'en ai en Chine, aux Indes, en Égypte, en Tunisie, au Japon, partout Dieu merci excepté à Paris ! Toi seul cher Louis serais le bienvenu si nous pouvions nous joindre, mais hélas une fatalité nous sépare ». Il lui souhaite un bon séjour à Nice, espérant qu'il ne soit pas malade comme l'an passé, et lui donnant des conseils médicaux : « Il m'est impossible d'y aller en cette saison de fleurs et de parfums »... Il trouve « l'envoi de ZOLA au Panthéon stupide », mais n'approuve pas l'initiative du duc de MONTEBELLO, dont la pensée n'est « pas très heureuse » [ce dernier avait protesté contre l'entrée de Zola au Panthéon, aux côtés de son ancêtre le maréchal Lannes dont il voulait faire retirer le corps]. Proust s'amuse : « J'avais peur de voir ton nom dans les journaux, car ne sachant pas si le maréchal SUCHET était au Panthéon je craignais que tu imites l'initiative du duc de Montebello. [...] Il est vrai que n'ayant aucun des miens au Panthéon je ne peux pas être juge »...

Correspondance (éd. Ph. Kolb), t. VIII, p. 76.





513

PROUST MARCEL (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [avril 1907], à Louisa de MORNAND ; 2 pages in-8 (deuil).

1 500 / 2 000 €

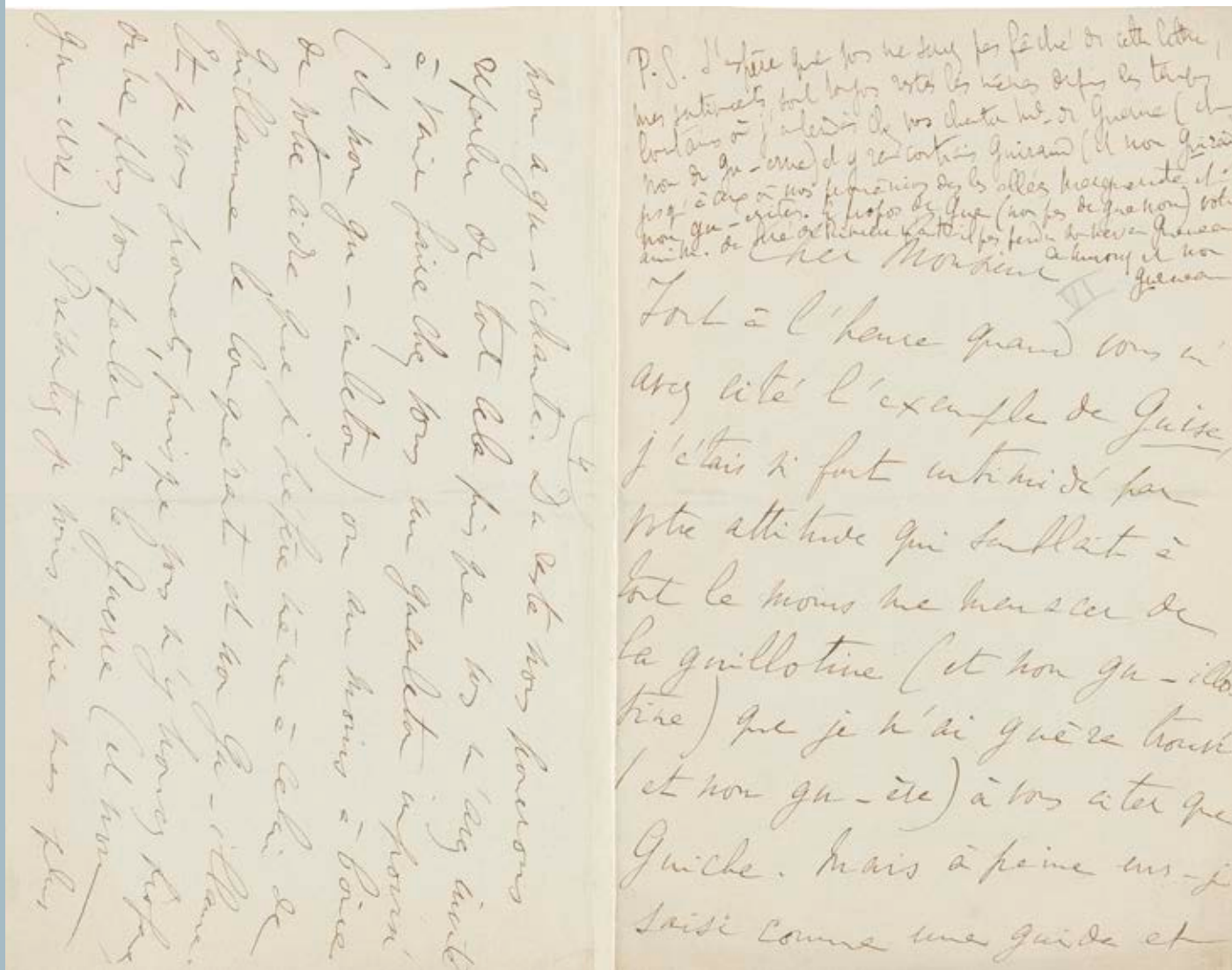
Jolie lettre à la maîtresse de son ami Albufera.

[Marthe Montaud, dite Louisa de MORNAND (1884-1963) fut la maîtresse de Louis d'Albufera. Dans la *Recherche*, elle sera le modèle de Rachel, la maîtresse de Saint-Loup. Le portraitiste mondain Antonio de LA GANDARA (1861-1917), qui a fait tant de portraits du monde proustien, a peint le « ravissant portrait à l'huile » de Louisa de Mornand en avril 1907, « assise, tenant sur ses genoux un joli petit chien frisé, dont la tache sombre fait ressortir le lumineux éclat de l'ample robe de style aux reflets changeants ; les plis descendent majestueusement jusqu'à terre, accentuant par contraste la finesse des mains nues, du visage rêveur, un peu ironique, couronné d'une abondante chevelure frisée ».]

« Ma chère petite Louisa, Merci de tout mon cœur, je vous écrirais longuement si je n'étais aujourd'hui vraiment hors d'état. J'aurais voulu vous dire mille tendres choses et aussi cette recommandation : méfiez-vous en ce moment du téléphone et n'en abusez pas, il vous joue des tours sans que vous le sachiez. – Je suis heureux de penser que vous allez avoir un admirable portrait de Gandara. Quelles heures délicieuses vous devez passer, il est si intéressant, si merveilleusement artiste. Adieu mon amie, permettez-moi de vous embrasser tendrement »...

Provenance : vente Marcel Proust. Lettres et vers à Mesdames Laure Hayman et Louisa de Mornand (Georges Andrieux, 24 novembre 1928, partie du n° 75 ; le portrait dont il est ici question fut également présenté à cette vente).

Correspondance (éd. Ph. Kolb), t. VII, p. 144.



514

PROUST MARCEL (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [11 mai 1915, à Émile STRAUS] ; 5 pages in-8 (trace d'onglet).

3 000 / 4 000 €

Amusante lettre pleine de fantaisie, rédigée après une soirée arrosée de cidre chez les Straus.

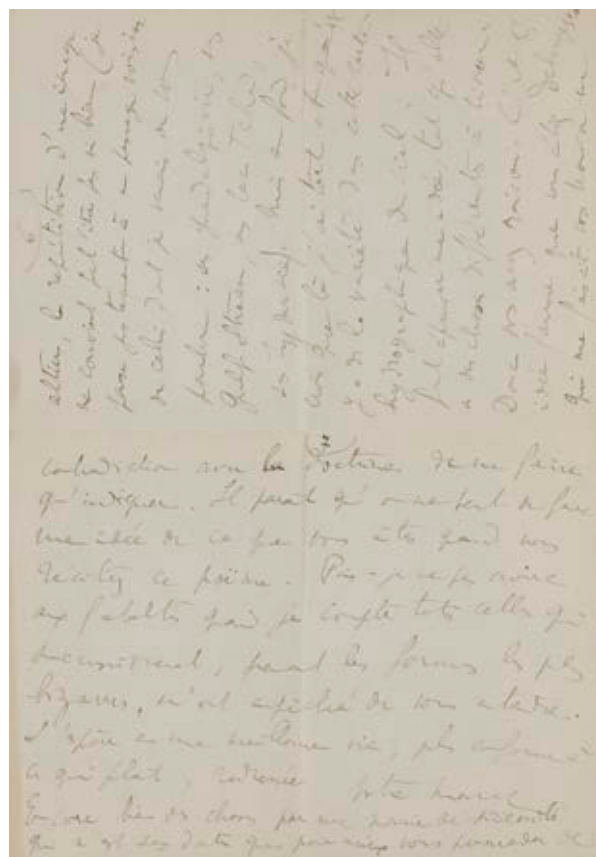
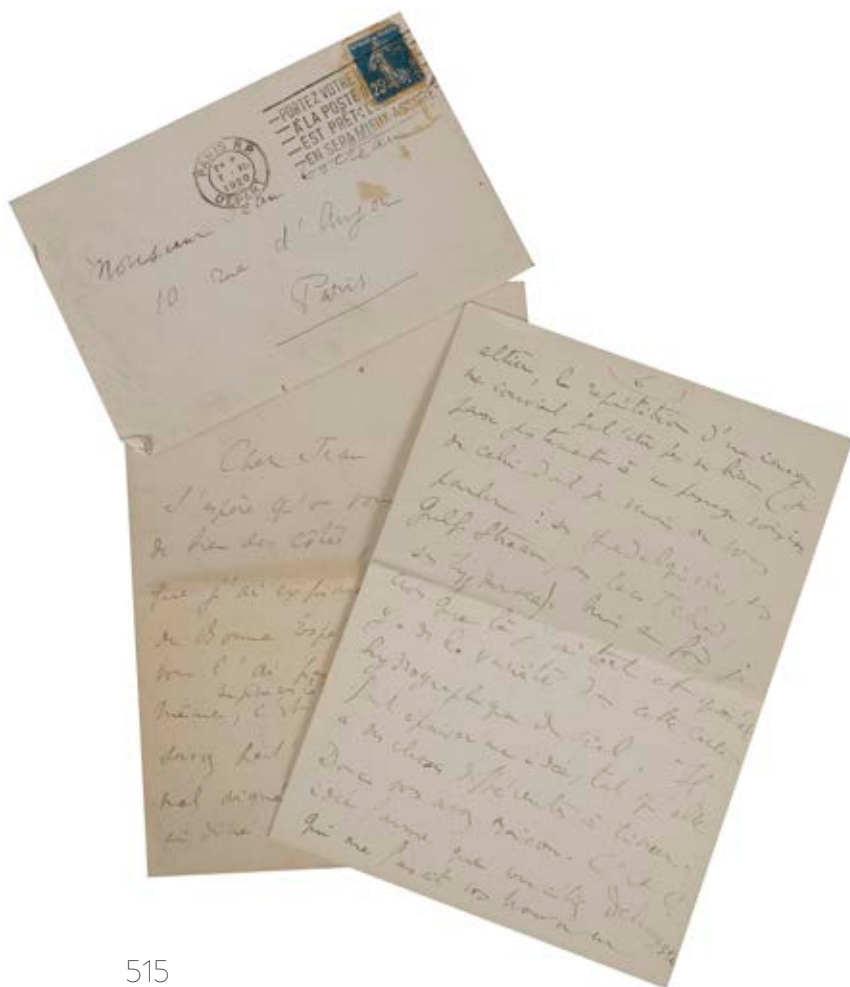
[Émile STRAUS (1844-1929), riche avocat, avait épousé la veuve de Georges Bizet, Geneviève Halévy (1849-1926), qui sera une fidèle amie et correspondante de Proust, et dont le salon fut des plus influents de Paris. Proust raille ici un défaut de prononciation de son ami, qui appuyait sur le u de Guise.]

« Tout à l'heure quand vous m'avez cité l'exemple de *Guise*, j'étais si fort intimidé par votre attitude qui semblait à tout le moins me menacer de la guillotine (et non gu-illotine) que je n'ai guère trouvé (et non gu-ère) à vous citer que *Guiche*. Mais à peine eus-je saisi comme une guide et non guide, la rampe de votre escalier, que les exemples me sont revenus en foule et que si j'avais été sûr de pouvoir guérir (et non gu-érir) la crise d'asthme que cela m'eût donnée, je n'aurais pas hésité à remonter quatre à quatre (et non qu-atre). Je me suis rappelé l'admiration un peu excessive que vous avez vouée à cet excellent conteur : Guy de Maupassant (et non Gu-y), que vous avez dit fort drôlement autrefois que le nez de Grosclaude avait l'air

piqué (et non qu-é) par une guêpe (et non gu-êpe). Je n'aurais pas rappelé devant Madame Straus que vous trouvez Madame (j'omets le nom pour le cas où cette lettre serait vue) aguichante et non agu-ichante. Du reste nous pourrions reparrer de tout cela puisque vous m'avez invité à venir faire chez vous un gueuleton improvisé (et non gu-euleton) ou au moins à boire de votre cidre que je préfère même à celui de Guillaume le Conquérant et non Gu-illaume. Et je vous promets, puisque vous m'y trouvez profane, de ne plus vous parler de la guerre (et non gu-erre). Présentez je vous prie mes plus respectueux hommages d'admiration à Madame Straus, dites-lui que je voudrais bien aller voir avec elle (mais je suis trop malade) l'exposition de tapisseries et de vieilles guipures (et non gu-ipures) flamandes du Petit Palais. En attendant je tâcherai de lui envoyer à défaut de gui et non de gu-i, de quoi ce n'est pas la saison, quelques guirlandes de pommier (et non gu-irlandes) »...

Il ajoute en haut de la lettre : « J'espère que vous ne serez pas fâché de cette lettre, mes sentiments sont toujours restés les mêmes depuis les temps lointains où j'attendais chez vos clients M^e de Guerne (et non de Gu-erne) et y rencontrais Guiraud (et non Guiraud) jusqu'à Aix où nous nous promenions dans les Allées Marguerite et non gu-erites. A propos de Gue (non pas de guenon) votre ami M. de Seré de Rivière n'a-t-il pas perdu son rêve Gueneau de Mussy et non Gueneau ».

Correspondance (éd. Ph. Kolb), t. XIV, p. 124 (texte inexact).



515

PROUST MARCEL (1871-1922).

L.A.S. « Votre Marcel », [11 février 1919], à Jean COCTEAU ; 8 pages in-8 (légère jaunissure à la première page) ; enveloppe jointe avec cachet postal 7.XI.1920.

5 000 / 6 000 €

Très belle et longue lettre d'admiration à Jean Cocteau sur *Le Cap de Bonne-Espérance*.

[Jean Cocteau venait de publier son poème *Le Cap de Bonne-Espérance* aux Éditions de la Sirène.]

« Cher Jean J'espère qu'on vous a redit, de bien des côtés, l'admiration que j'ai exprimée pour *Le Cap de Bonne-Espérance*. Si je ne vous l'ai pas dite encore moi-même, si je ne vous le dis pas ici, c'est que, comme vous le savez peut-être, ma laryngite mal soignée (prise le jour où j'ai dîné avec vous au Ritz) fait que quand je sors un jour, toute la semaine suivante j'ai 39, 39 ½ de fièvre. D'où incapacité d'écrire une lettre, de corriger une épreuve. A cela sont venus se joindre "dans une redoutable et profonde unité" des chagrins, et divers genres de calamités comme la menace d'un déménagement (la maison que j'habite ayant été vendue

à une banque). Je vous écrirai quand je serai un peu sorti je ne dis même pas des réponses à écrire, mais des lettres à ouvrir, qui s'empilent avec les épreuves. Cher Jean je ne voudrais pas que vous croyiez que je vous ai volé une image. Deux ans avant d'avoir lu *Le Cap de Bonne-Espérance*, j'ai écrit dans la préface pour Blanche [préface aux *Propos de peintre* de Jacques-Émile BLANCHE] que les Allemands ne pouvant posséder Reims, l'avaient vitriolée. Des épreuves qui doivent dater d'au moins un an et demi pourront faire foi (si vous aviez l'ombre d'un doute) que je ne connaissais pas un mot du *Cap* quand j'ai écrit cela. Hélas je crains pour moi que ce soit notre seule rencontre et je ne pense pas que j'aurais été capable de trouver entre tant d'autres cette magnifique image du roi quand le peuple procède à son arrestation. Si je causais avec vous je vous dirais toute ma pensée qui ne pourrait du reste que vous plaire puisque je pense que dans ce poème vous avez trouvé aussi vous, le secret de vous élever au-dessus de votre sol et de vous délivrer de la pesanteur. Mais ce mot de pesanteur me fait penser que je vous dirais aussi des choses où je peux avoir tort. Par exemple (avec cette dureté baudelairienne qui, pour mon goût, accuse trop une métaphore, ne la fonde pas assez

dans le style), que "la chiourme de pesanteur" me paraît une expression trop insistante, après celles si justes de "Minerve en cuirasse de cuir". Dans un ordre tout différent, je trouve qu'on peut "s'étendre" dans un livre comme *la Guerre et la Paix* (quoique je préfère la concentration, même dans la longueur) mais que dans un livre aussi bref, quoique si altier, la répétition d'une image ne convient peut-être pas si bien (je pense justement à un passage voisin de celui dont je venais de vous parler : ses Guadalquivir, ses Gulf Stream, ses lacs Tchad, ses Zuydersée). Mais au fond je crois que là j'ai tort et qu'il y a de la variété dans cette carte hydrographique du ciel. Il faut épuiser une idée, tant qu'elle a des choses différentes à livrer. Donc vous avez raison. C'est l'idée fausse que vous étiez Debussyste qui me faisait vous trouver en contradiction avec la doctrine de ne faire qu'indiquer. Il paraît qu'on ne peut se faire une idée de ce que vous êtes quand vous récitez ce poème. Puis-je ne pas croire aux fatalités quand je compte toutes celles qui successivement, prenant les formes les plus bizarres, m'ont empêché de vous entendre. J'espère en une meilleure vie, plus conforme à ce qui plaît, redressée »...

Correspondance (éd. Ph. Kolb), t. XVIII, p. 99.



516

PROUST MARCEL (1871-1922).

DESSIN original, [*Deux personnages du faubourg Saint-Germain*, adressé à Reynaldo HAHN] ; encre et plume, 10, 5 x 16, 5 cm (encadrement sous verre).

8 000 / 10 000 €

Dessin à la plume fait pour Reynaldo Hahn.

Nathalie Mauriac Dyer a signalé « l'importance du corpus, partiellement publié des "dessindicaces" [...] c'est ainsi que Proust appelait parfois les dessins qu'il dédiait à Reynaldo Hahn, et où, à travers le décalque, puis le détournement d'illustrations [...], il manifestait déjà en toute liberté son goût du pastiche, voire de la profanation » (article « Dessins », in *Dictionnaire Marcel Proust*, Champion, 2004, p. 298).

Le dessin représente une femme élégante en buste, de face ; à ses côtés, un homme en

habit de profil, monoclé, semble lorgner vers son décolleté. On peut penser à la princesse de Guermantes et au marquis de Palancy au théâtre, dans *Le Côté de Guermantes* : « Le marquis de Palancy, le cou tendu, la figure oblique, son gros œil rond collé contre le verre du monocle, se déplaçait lentement dans l'ombre transparente et paraissait ne pas plus voir le public de l'orchestre qu'un poisson qui passe, ignorant de la foule des visiteurs curieux, derrière la cloison vitrée d'un aquarium. Par moment il s'arrêtait, vénérable, soufflant et moussu, et les spectateurs n'auraient pu dire s'il souffrait, dormait, nageait, était en train de pondre ou respirait seulement. [...] Cependant, parce que l'acte de *Phèdre* que jouait la Berma allait commencer, la princesse vint sur le devant de la baignoire ; alors, comme si elle-même était une apparition de théâtre, dans la zone différente de lumière qu'elle traversa, je vis changer non seulement la couleur mais la matière de ses parures. Et dans la baignoire asséchée, émergée, qui n'appartenait plus au

monde des eaux, la princesse cessant d'être une néréide apparut enturbannée de blanc et de bleu comme quelque merveilleuse tragédienne costumée en Zaïre ou peut-être en Orosmane ; puis quand elle se fut assise au premier rang, je vis que le doux nid d'alcyon qui protégeait tendrement la nacre rose de ses joues était, douillet, éclatant et velouté, un immense oiseau de paradis ». Ce dessin pourrait aussi évoquer l'atmosphère d'un salon proustien.

Les lettres illustrées de Proust à son ami le compositeur Reynaldo HAHN (1874-1947), entrées en possession de Marie Nordlinger, cousine de Reynaldo Hahn et amie de Proust, furent publiées par Philip Kolb en 1956, puis dispersées lors d'une vente aux enchères à l'Hôtel Drouot à Paris les 15 et 17 décembre 1958.

Reproduit dans Philippe SOLLERS, *L'Œil de Proust. Les dessins de Marcel Proust* (Stock, 1999, p. 73).

Ancienne collection Pierre et Franca BELFOND (14 février 2012, n° 97).



517

RADIGUET RAYMOND (1903-1923).

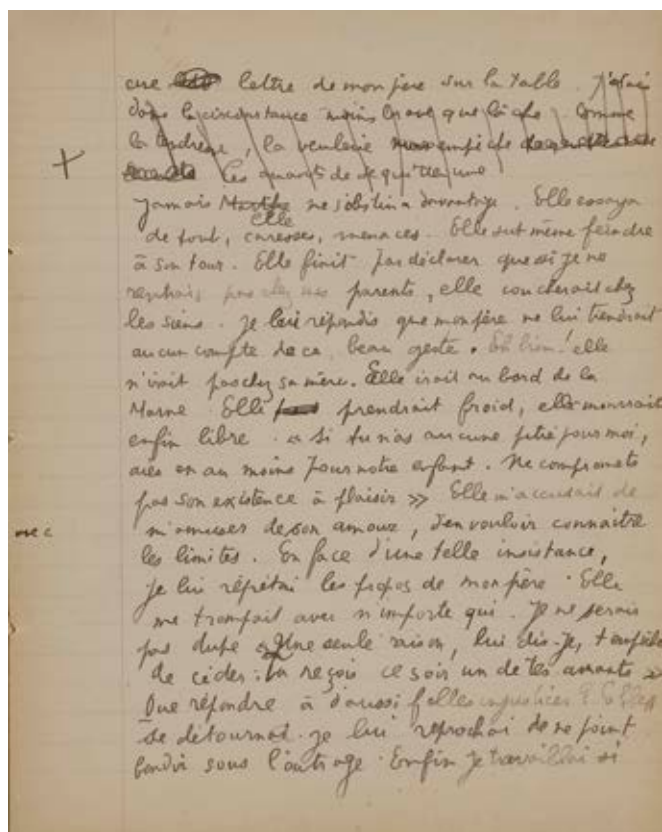
DEUX MANUSCRITS autographes pour **Le Diable au corps**, [1922] ; cahier de 22 pages sur 21 feuillets (non chiffrés, plus 21 ff vierges) petit in-4 (22,5 x 17,5 cm), à la marque Sigurd. Ch. G Toulon sur la couverture, dos toile verte ; et 43 pages sur 42 ff volants de même format (bords fragiles et parfois un peu effrangés, avec quelques fentes, un coin déchiré au dernier f. sans perte de texte).

20 000 / 25 000 €

Précieux manuscrits de deux versions successives de la fin de son roman *Le Diable au corps*, annotées et corrigées par Bernard Grasset et Jean Cocteau.

C'est en décembre 1919 que Radiguet a commencé à prendre des notes pour son premier roman qui deviendra *Le Diable au corps*, qu'il va rédiger en 1921 ; en mars 1922, Jean Cocteau le présente à l'éditeur Bernard Grasset qui va éditer le roman, dont Radiguet achève la rédaction en avril-mai, et auquel il va encore apporter des corrections jusqu'en janvier 1923 ;

...



.../...

il travaillera encore au dénouement, à la demande de son éditeur, alors qu'il commence à corriger les épreuves en février. Pour la sortie du *Le Diable au corps* en mars 1923, Bernard Grasset va orchestrer un lancement publicitaire sans précédent pour ce livre du « plus jeune romancier de France », qui mourra à vingt ans.

Cette histoire d'amour entre un jeune garçon et la femme d'un soldat parti à la guerre fit scandale dans la France d'après 14-18 ; Radiguet s'est inspiré de sa propre liaison avec Alice Serrier, dont le mari était au front.

Ces deux manuscrits correspondent à la mise au point du dénouement, à partir du moment où Marthe découvre qu'elle est enceinte de François, jusqu'à la fin du roman, avec le mot « FIN » (*Œuvres complètes*, Omnibus, p. 578-591). Ils sont écrits à l'encre noire ou brune sur un cahier d'écolier, puis sur des feuillets arrachés à un cahier, au recto des feuillets de papier ligné à marge rouge, avec de nombreuses ratures et corrections (plus de 200) et de nombreux passages biffés. Proches du texte définitif, ils offrent cependant de nombreuses variantes.

Le cahier, provenant d'un papetier de Toulon, a été probablement acheté lors d'un des séjours au Lavandou en 1922. Il commence, après le passage biffé cité ci-dessous : « Jamais [Marthe biffé] elle ne s'obstina davantage. Elle essaya de tout, caresses, menaces »... On relève quelques passages biffés et supprimés ; ainsi en haut de la première page : « J'étais dans la circonstance moins brave que lâche. Comme la tendresse, la veulerie empêche les amants de se quitter » ; et en bas de la page suivante : « À force de me rendre compte qu'on apprenait toujours mes démarches secrètes, je ne doutai pas que tout le monde sût le lendemain que j'avais entraîné Marthe à l'hôtel. » Etc.

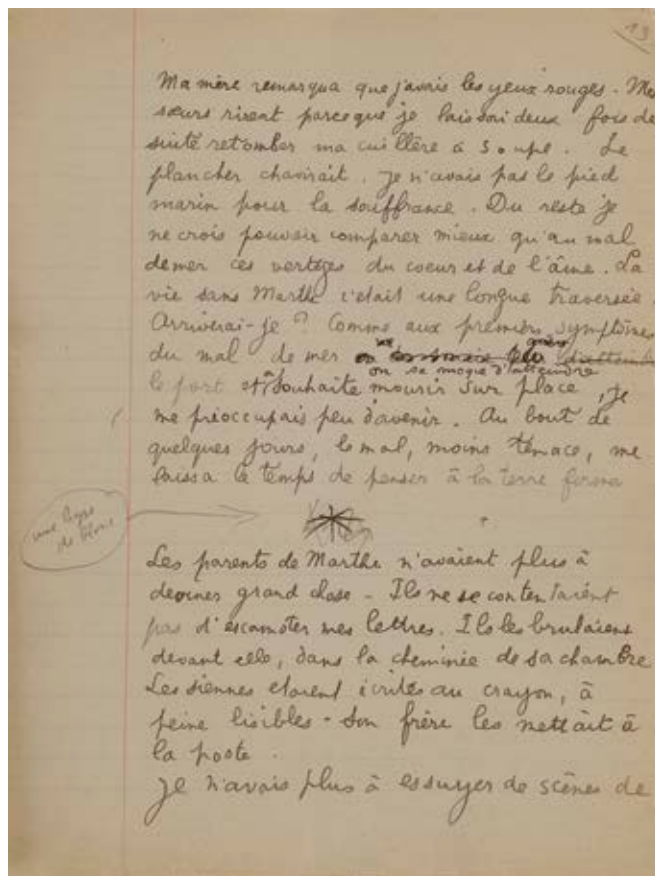
De nombreuses petites corrections, comme des changements de mots, sont de la main de Cocteau qui a relu attentivement le cahier ;

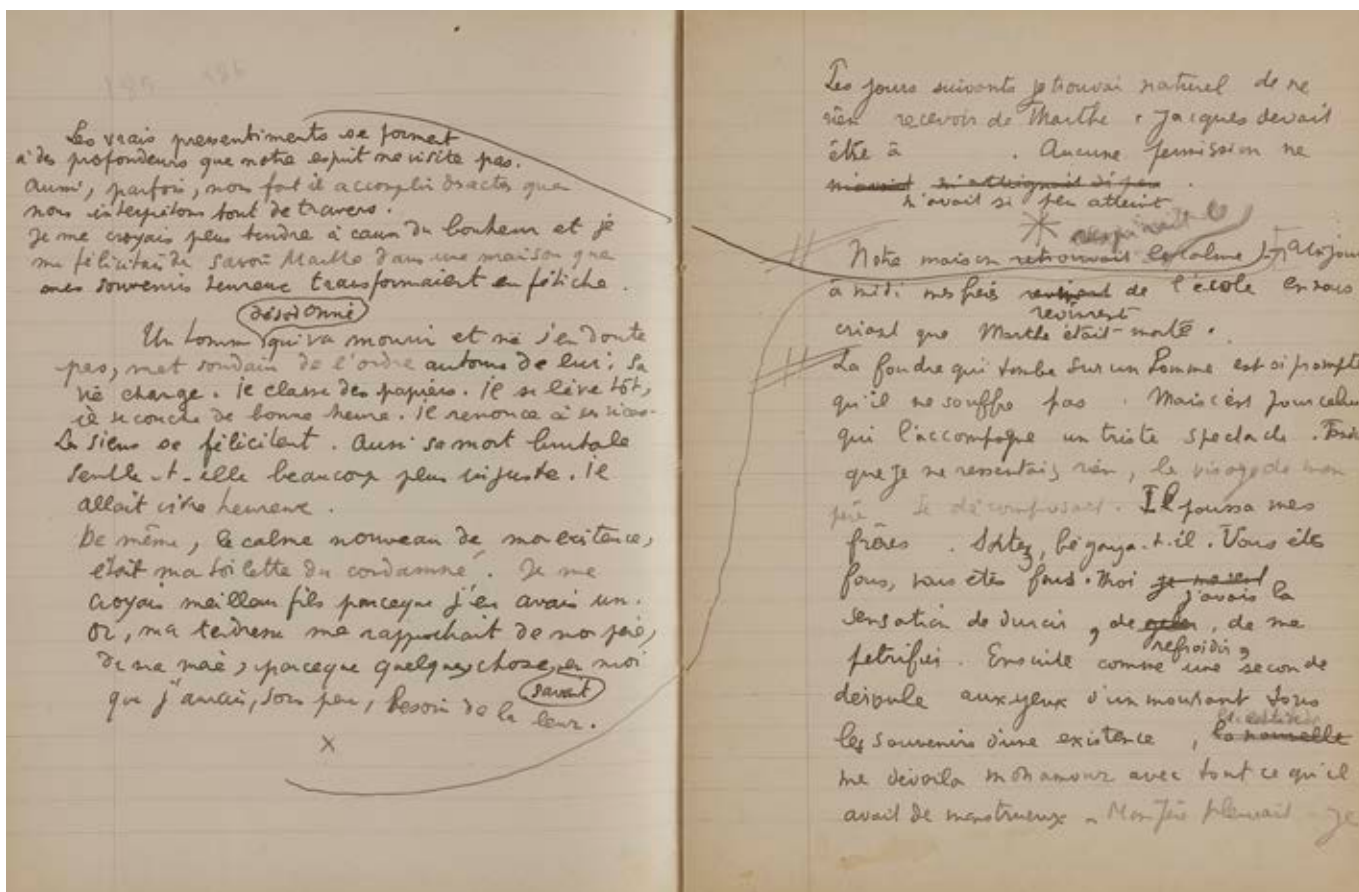
d'autres sont plus importantes. Ainsi lorsque la voiture du docteur vient chercher Marthe, Radiguet avait écrit : « Nous y montâmes, Marthe ayant fait promettre au docteur de n'avertir personne » ; Cocteau corrige (c'est la version définitive) : « Il avait promis de n'avertir personne, Marthe exigeant d'arriver chez sa mère à l'improviste ». Tout à la fin, après la phrase : « Notre maison [retrouvait biffé] respirait le calme », et avant le paragraphe : « Un jour à midi mes frères revinrent de l'école en nous criant que Marthe était morte », Cocteau ajoute (cette addition occupe toute la page en regard) quatre paragraphes qui figurent dans le roman : « Les vrais pressentiments se forment à des profondeurs que notre esprit ne visite pas », etc.

Les feuillets volants, paginés de 7 à 29 (sans les pp. 17 et 19), commencent un peu plus loin : « couple de mendiants. Je croyais la grossesse de Marthe [évidente corrigé par Cocteau] ridicule, et je marchais les yeux baissés [de peur de voir tous les regards sur nous biffé] ».

D'un graphisme très proche de celui du cahier, ces pages ont dû être écrites peu après, mais certaines pages de mise au net sont d'une écriture plus fine et soignée, et ont dû être insérées après révision. Cocteau a encore porté ici des corrections. Et Bernard Grasset a annoté ces pages ; ainsi au bas de la page 8, le début d'une première version du paragraphe « Ma honte dramatisa le retour » est fortement biffé à la suite de la note de Grasset au crayon « très mauvais », et tout le paragraphe est refait par Cocteau sur la page 9 ; les pages 10 à 12 sont mises au net par Radiguet. D'autres annotations sont portées en marge au crayon par Bernard Grasset : « idée excellente », « très bon », « mauvais », et en marge des toutes dernières lignes : « très beau et digne du début ».

Citons encore cette phrase supprimée par Radiguet : « Il me restait simplement le malaise que j'ai toujours en public de n'être pas à l'unisson, d'avoir l'air de prendre une attitude supérieure »





517

518

RENAN ERNEST (1823-1892).

L.A.S. « ERenan », Rosmapamon 28 septembre 1889 ;
4 pages in-8.

400 / 500 €

Intéressante lettre politique.

« Comme vous, je me réjouis fort des élections d'il y a huit jours ; le triomphe du boulangisme qui, selon moi, eût entraîné la guerre à très courte échéance, eût été la perte de la France. Je n'ai contribué en rien à faire la république ; mais seule, à l'heure qu'il est, la république peut nous donner ce qui est l'équivalent d'une dynastie, une stricte et inflexible égalité ». Il remercie des nouvelles de Prangins : « Le prince Napoléon est pour moi un des premiers esprits de notre temps. Mais quelle triste destinée ! Il semble que le sort ait voulu se venger des dons supérieurs dont il a été pour lui si prodigue en lui enlevant toute possibilité d'en faire usage ». Il aurait souhaité voir le prince renoncer à toute activité politique, « admettant tacitement que le titre napoléonien est périmé », et se consacrer à l'histoire et à la rédaction de ses mémoires. « Par moments, je me prends à espérer que nous le verrons un jour en France, sur la foi d'une réconciliation loyale, causant avec ses amis philosophes des souvenirs de sa vie agitée ». Mais il pense que « la situation de notre pauvre patrie, bien qu'améliorée, laisse place encore à de terribles appréhensions. [...] vous avez fait de grands sacrifices à la vérité, et, si j'ai quelque droit à parler au nom de Jésus, j'oserais dire qu'il n'a pas de notre temps de disciple plus authentique que vous »...

518

(quelque peu héroïque), la commodité qu'il faut à un être souffrant, j'ai, pour l'instant, fermé Muzot : j'habite une pauvre chambre d'hôtel au "Bellevue" de Sierre, en attendant le moment de me transférer soit dans le sanatorium de Valmont, soit dans quelque ville suisse où je serais mieux soigné.

Je ~~regrette~~ ^{regrette} beaucoup ce contretemps, fâcheux pour moi, qui aurais tant aimé vous recevoir et vous montrer ce pays, parent de la Provence, qui m'était un refuge infiniment curieux pendant ces ans derniers. Jouinez, cher Ami, de vos différents séjours dans les villes provençales, et achetez (si vous ne le possédez ^{pas} encore) à Arignon même, ce délicieux livre de J.-L. Vaudoyer "Les Beautés de la Provence" qui depuis cet été est mon livre de chevet.

On me conseille beaucoup l'air de la mer, et justement je songe à un petit endroit de la Côte d'Azur. Vous me rendriez un charmant service en me parlant un peu de "Cavalière". Ce nom m'attire. Me conseilleriez-vous d'y aller ? Consultez un instant, je vous prie, vos propres expériences. Très amicalement à vous

Rilke

519

RILKE RAINER MARIA (1875-1926).

L.A.S., Hôtel Bellevue Sierre (Valais)
4 novembre 1926, à un ami ; 2 pages
in-4 sur papier bleu.

1 500 / 2 000 €

Émouvante lettre, une des toutes dernières lettres de Rilke, déjà très malade.

[Le 30 novembre, Rilke sera hospitalisé à la clinique de Valmont à Glion près de Montreux, où il mourra d'une leucémie incurable le 29 décembre.]

« Que je suis navré de ne pas pouvoir vous dire : venez ! Mais où prendre la responsabilité de vous attirer dans ce pays si inhospitalier en ce moment et qui, les derniers échals arrachés de ses vignes, se désintéresse de lui-même en s'abandonnant aux influences de neiges de plus en plus voisines ? Les chemins, d'un jour à l'autre, deviennent de plus en plus impraticables... Tout cela ne serait pas tellement grave, si je pouvais corriger vos impressions par cette autre conscience que j'ai de ces parages, magnifiques à leur temps, et si je pouvais vous recevoir à mon foyer : mais étant tombé

malade et ne trouvant pas, dans ma vieille tour (quelque peu héroïque), la commodité qu'il faut à un être souffrant, j'ai, pour l'instant fermé Muzot : j'habite une pauvre chambre d'hôtel [...], en attendant le moment de me transférer soit dans le sanatorium de Valmont, soit dans quelque ville suisse où je serais mieux soigné ». Il recommande la lecture des *Beautés de la Provence* de Jean-Louis VAUDOYER, « qui depuis cet été est mon livre de chevet »... Les médecins lui recommandant l'air de la mer, il interroge son ami à propos de Cavalière sur la Côte d'Azur...

EDMOND ROSTAND

—

Les Musardises

*Les Songe-Creux -- Poésies diverses --
Le livre de l'Armée --*



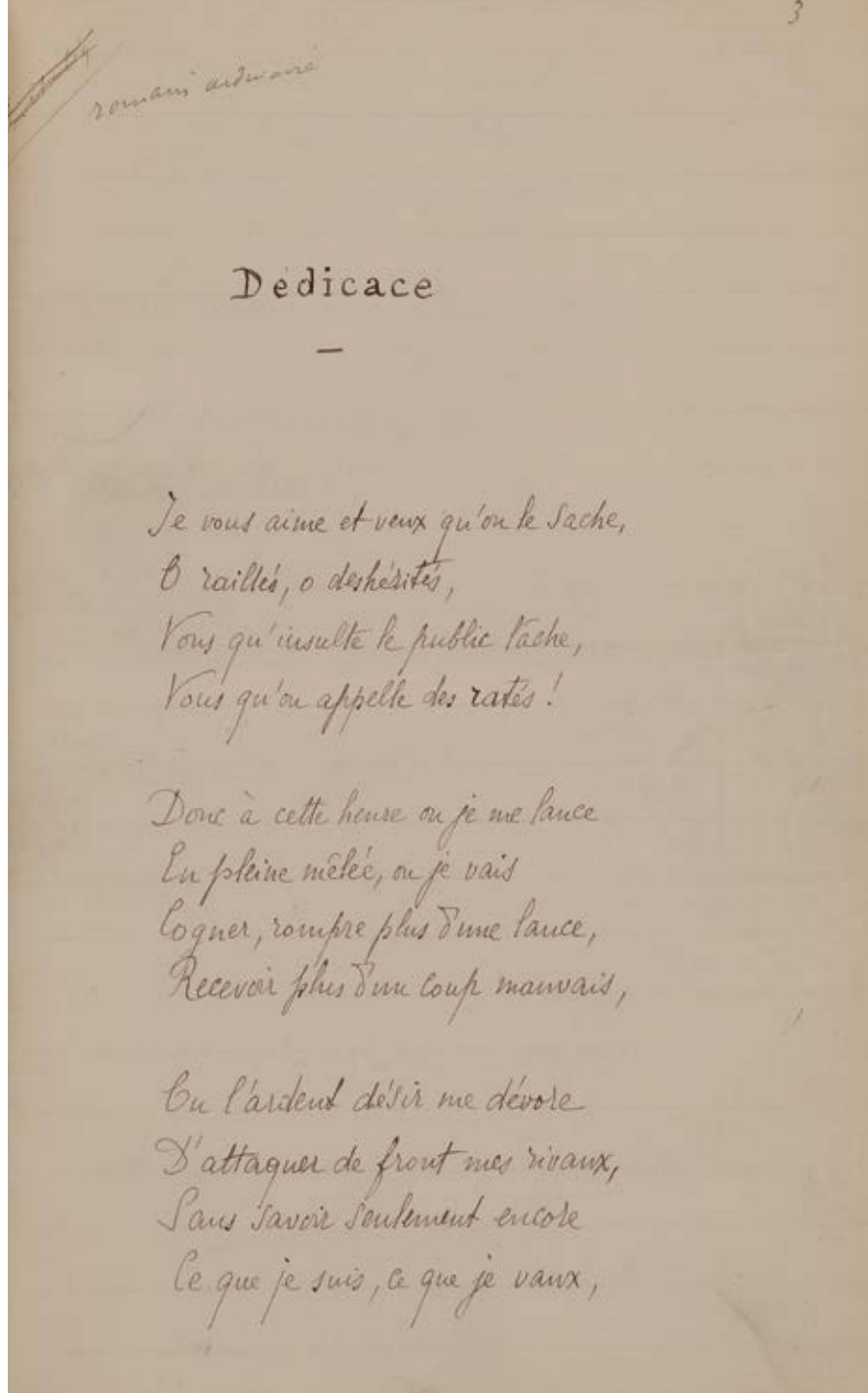
voir au dos les indications

ROSTAND EDMOND (1868-1918).

MANUSCRIT autographe
signé « Edmond Rostand », **Les Musardises**, [1889] ; 68 pages in-8, reliées en un volume in-8 maroquin rouge, cadre de filets dorés, tête dorée (Kaufmann-Horblois ; lég. éraflure au plat sup., coiffe un peu frottée).

8 000 / 10 000 €**Joli manuscrit du premier recueil de Rostand, publié à compte d'auteur.**

C'est Alphonse Lemerre qui a publié le premier recueil de vers du jeune Edmond Rostand, après celui de sa fiancée Rosemonde Gérard, *Les Pipeaux*. Achievé d'imprimer le 18 décembre 1889, ce volume sera salué par Augustin Filon en avril 1890 : « ce n'est pas une promesse, c'est une véritable explosion de talent poétique ». Publié à compte d'auteur, il comprend trois parties, dont la troisième « *Le livre de l'Aimée* » manque ici.



On a relié en tête une L.A.S. d'Edmond Rostand à Alphonse Lemerre (1 p. in-8), écrite du Châlet Rostand à Luchon, très intéressante sur les conditions de cette édition. Il est prêt à aller jusqu'à 1400 F, mais veut « 5 strophes par pages, 3 au commencement. [...] j'ai confiance entière en votre goût artistique. Je tiens seulement aux bandeaux, aux titres droits ». Il demande de réserver « une centaine de volumes sur lesquels on mettrait 2^e édition »...

Le manuscrit est soigneusement écrit à l'encre noire au recto de feuillets de papier ligné ; il a servi pour l'impression ; il comprend en tête le titre mis en forme de maquette (indications typographiques de l'éditeur au dos), et l'avertissement *Au Lecteur* (p. I-II), où Rostand s'explique sur son titre : « *les Musardises*... c'est-à-dire les bagatelles, les enfantillages, – les riens » ; mais musardise signifie aussi « rêvasserie douce, chère flânerie, paresseuse délectation à contempler un objet ou une idée : car l'esprit musarde autant que les yeux »...

LES SONGE-CREUX. Dedicace (p. 3-8) : « Je vous aime et veux qu'on le sache, / O raillés, o

La Forêt.
~~Intéressants les Forêts~~

La Nature par qui souvent nous sommes tristes,
Nous tous qui l'adorons, les rêveurs, les artistes, —
Tandis que jour et nuit nous nous évertuons
À vouloir l'exprimer, et que nous nous tuons
Au labeur de fixer son image impossible, —
Nous regardons souffrir et demeure impassible.

Donc j'étais amoureux de la grande forêt.
Son sauvage parfum fort et doux m'enivrait.
Il me fallait les chants d'oiseaux et les murmures
Et la nuit je rêvais d'elle, de ses ramures,
Des bouquets nuptiaux que font les ambépins,
De ses fourrés touffus et peuplés de lapins
Dont on voit brusquement fuir les petits derrière,

déshérités »..., daté en fin Février, 1889. *La Ballade des Songe-creux* (p. 9-11) : « Nous sommes de bien douces gens / Qui ne faisons mal à personne »... *Les Nénuphars* (p. 12-13) : « L'étang dont le soleil chauffe la somnolence / Est fleuri ce matin de beaux nénuphars blancs »... *** (p. 14-16) : « Il est des pensers très subtils / Qu'avec des mots on ne dit guère »... *Le bal des atomes* (p. 17-21) : « Un rayon d'or qui se faufile / Aux interstices des volets »... *A un vieux pion* (p. 22-27) : « Vieux pion qu'on raillait, o si doux philosophe / Aux coudes rapiécés, pauvre être marmiteux »... *Le Tambourineur* (p. 28-29) : « A l'heure où l'invisible orchestre des cigales / N'exerce pas

encor ses petites cymbales »... *Les Tziganes* (p. 30-33) : « Un ordre futdonné par le chef à mi-voix, / Et des bruits d'instruments dans l'ombre s'entendirent »... *Le vieux Poète* (p. 34-43) : « J'allais souvent le voir, tandis qu'il se mourait »... *Ballade des vers qu'on ne finit jamais* (p. 45-47) : « Mes vers pour qui je sens la plus grande tendresse / Sont tous les non-finis qui vont par un, par deux... / Ces vers dont on remet l'achèvement sans cesse »... *POÉSIES DIVERSES. La Mort de l'Hiver* (p. 49-51) : « Ce matin ses yeux se sont clos. / Il est mort d'une mort très douce »... *Les Papillons* (p. 52-54) : « En Mai, quand les brises roucoulent, / Quand fleurissent toutes les

fleurs, / Les papillons sont grands buveurs »... *Déjeuner de soleil* (p. 55) : « Le soleil hume la rosée / Qui s'évapore lentement »... *Crépuscule* (p. 56-57) : « Au bord de l'horizon les collines boisées / Ondulent, en prenant des teintes ardoisées »... *Les Glycines* (p. 58-60) : « Mon balcon s'orne de glycines / Dont les grappes couleur lilas / Retombent d'un air doux et las »... *La Forêt* [titre primitif biffé : *L'Amoureux de la Forêt*] (p. 61-66, avec des corrections) : « La Nature par qui souvent nous sommes tristes, / Nous tous qui l'adorons, les rêveurs, les artistes »... Ancienne collection Louis BARTHOU (III, n° 1727, ex-libris).

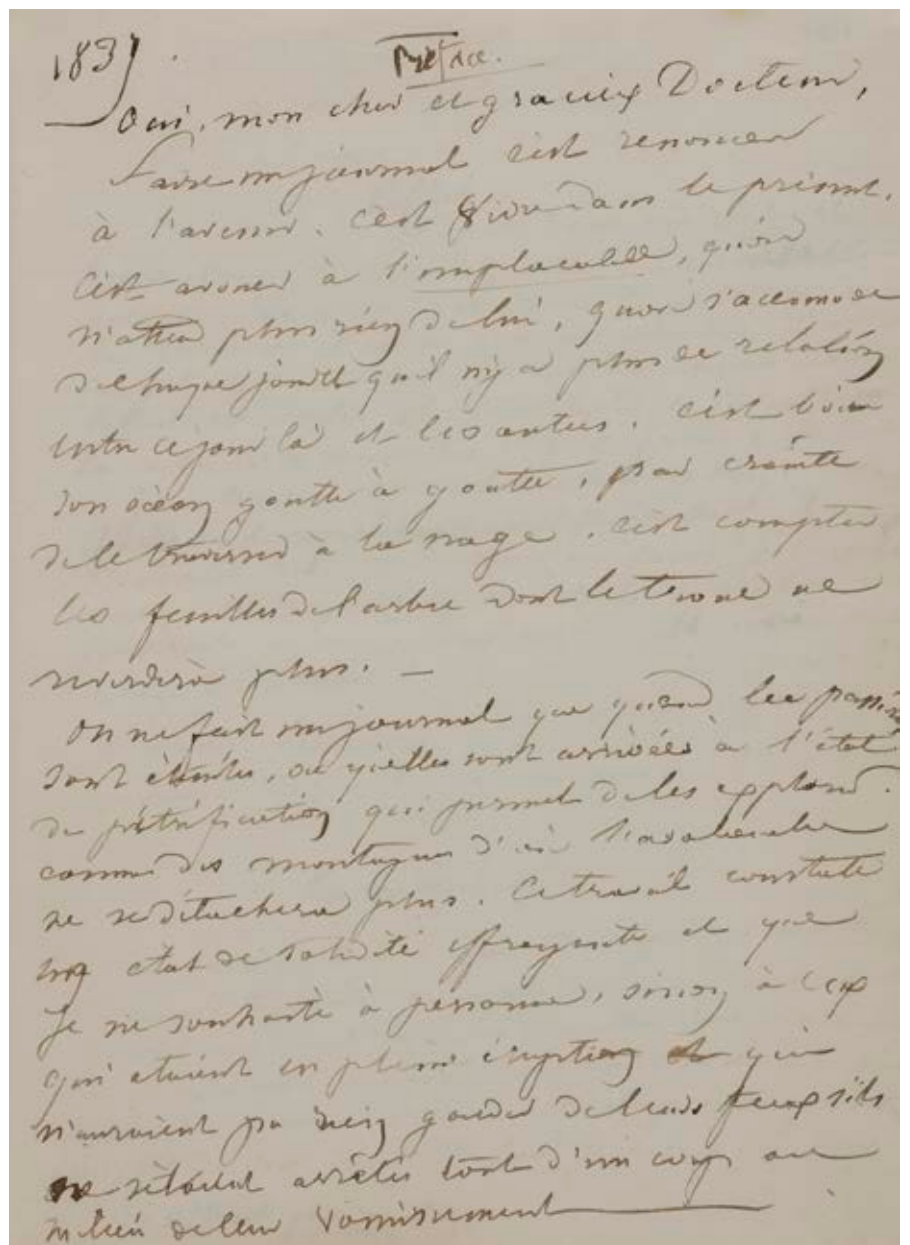
Entretien journaliers

avec
le très docte et très habile

Docteur Piffard.

Professeur de Botanique, et de
Psychologie. ~~et de Philosophie.~~

1837



521

SAND GEORGE (1804-1876).

MANUSCRIT autographe, **Entretiens journaliers avec le très docte et très habile Docteur Piffoel...**, [1836-1840] ; cahier de 69 feuillets in-4 (24 x 18 cm) la plupart écrits au recto (plus 38 ff vierges), reliure cartonnée d'origine (24,5 x 18,5 cm) demi-basane rouge avec petite bordure de plamettes à froid, dos lisse avec filets dorés, coin de parchemin vert, tranches mouchetées, plats de papier marbré rouge et noir.

15 000 / 20 000€

Précieux journal intime où Sand évoque la fin de son amour pour Michel de Bourges, son amitié avec Liszt et Marie d'Agoult, ses rêves et ses émotions, ses réflexions philosophiques.

Ce journal a été écrit dans un cahier relié portant l'étiquette du papetier parisien Chaulin, formé de feuillets de papier vélin fin filigrané JWHATMAN, à l'encre brune (quelques pages à l'encre rouge), au recto des feuillets, sans marge, avec des ratures et corrections. Des feuillets ont été découpés ou arrachés du cahier, et certaines pages ont été caviardées ou en partie coupées par Sand lors d'une relecture, peut-être lors de la rédaction d'*Histoire de ma vie*. Maurice Sand a collé sur la couverture une étiquette de papier vert et noté : « 1837-1839-1840 Journal pensées fragments ».

Ce cahier a été publié (non sans inexactitudes) par Aurore Lauth-Sand en 1926 dans le *Journal intime* (posthume) (Calmann-Lévy) de sa grand-mère, volume rassemblant le *Journal intime* de 1834 (détruit, connu d'après une copie), ces *Entretiens* (p. 39-111), et des fragments de l'album *Sketches and hints*.

Georges Lubin a republié ces *Entretiens* dans les *Œuvres autobiographiques* (Bibliothèque de la Périade, t. II, p. 977-1018), sans avoir connaissance de ce manuscrit, qui avait été vendu par Aurore Sand au libraire Marc Loliée.

La page de titre est ainsi rédigée : « Entretiens journaliers avec le très docte et très habile Docteur Piffoel. Professeur de Botanique et de psychologie [et de philosophie biffé] », avec la date 1837.

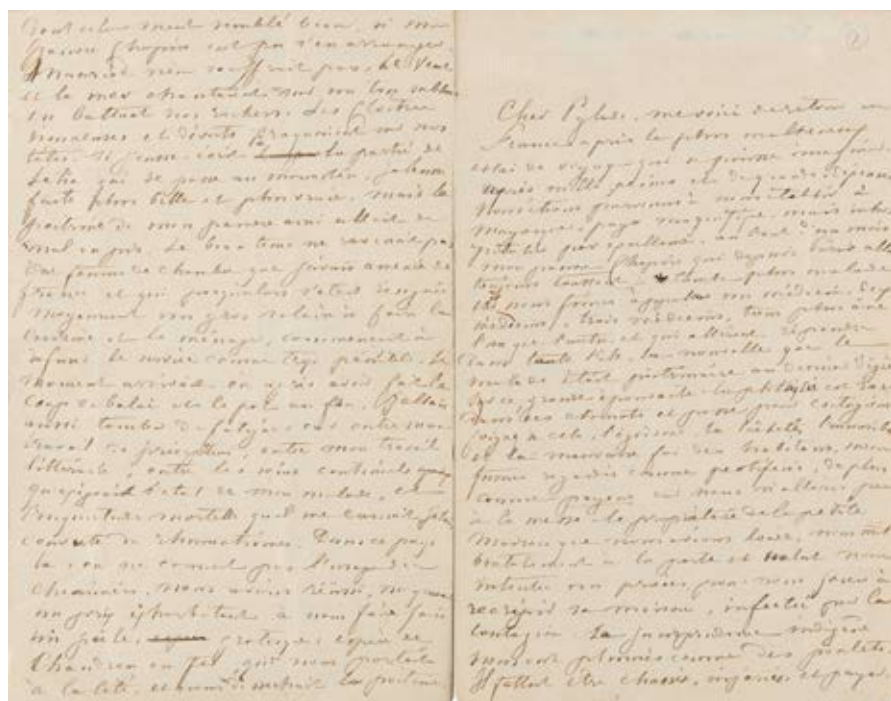
Le titre humoristique fait référence au surnom que s'était donné George Sand, à cause de son gros nez, lors des excursions en Suisse avec Franz Liszt et Marie d'Agoult.

Suit une *Préface* (1 p.) : « Oui, mon cher et gracieux Docteur, faire un journal c'est renoncer à l'avenir, c'est vivre dans le présent, c'est avouer à l'implacable, qu'on n'attend plus rien de lui, qu'on s'accommode de
.....

Sur les 3 feuillets suivants, Sand a collé 6 pages in-8 provenant probablement d'un carnet : « Parmi les mille grandes et excellentes raisons qu'on peut alléguer contre la doctrine d'individualisme absolu, si fort à la mode en ces tristes jours, il y a une toute petite raison fondée sur un fait d'observation que je veux consigner ici. Avez-vous jamais vu une personne qui vous parut entièrement nouvelle et inconnue ? Quant à moi, cela ne m'est jamais arrivé. Tout au contraire, au premier abord d'un individu que je n'ai jamais vu, je crois le reconnaître, je cherche où j'ai pu le rencontrer, et je me demande ce qu'il y a de changé en lui à ce point de m'empêcher de trouver son nom »... La fin de ce passage est très marquée par l'influence de Lavater. À la fin du cahier retourné, deux pensées inédites.

Poème en 3 strophes de 9 vers pour sa fille Solange : « Pour toi, Solange, / Mes amours / Je chanterai toujours »... (1 page in-12 sur papier rose, 1836 ou 1837).

[illegible]



522
SAND GEORGE (1804-1876).

L.A., [Marseille 26 février 1839],
à François ROLLINAT fils à
Châteauroux ; 7 pages et demie in-8
à son chiffre avec adresse sur la
8^e page (un coin réparé, quelques
petites fentes).

5 000 / 6 000 €

Lettre exceptionnelle, récit détaillé du voyage et du séjour à Majorque avec Chopin.

Elle vient de rentrer en France « après le plus malheureux essai de voyage qui se puisse imaginer. Après mille peines et de grandes dépenses, nous étions parvenus à nous établir à Majorque, pays magnifique, mais inhospitalier par excellence. Au bout d'un mois mon pauvre Chopin qui depuis Paris allait toujours toussant, tomba plus malade et nous fîmes appeler un médecin, deux médecins, trois médecins, tous plus âne l'un que l'autre et qui allèrent répandre dans toute l'île, la nouvelle que le malade était poitrinaire au dernier degré. Sur ce, grande épouvante, la phthisie est rare dans ces climats et passe pour contagieuse. [...] Nous fûmes regardés comme pestiférés, de plus comme *payens* car nous n'allions pas à la messe. Le propriétaire de la petite maison que nous avions louée, nous mit brutalement à la porte [...] Il fallut être chassés, injuriés, et payer. Ne sachant que devenir, car Chopin n'était pas transportable en France,

[...] nous nous installâmes dans la chartreuse de Valldemosa, nom poétique, demeure poétique ! nature admirable, grandiose et sauvage, avec la mer aux deux bouts de l'horizon, des pics formidables autour de nous, des aigles faisant la chasse jusque sur les orangers de notre jardin, un chemin de cyprès serpentant du haut de notre montagne jusqu'au fond de la gorge, des torrents couverts de myrtes, des palmiers sous nos

pieds, rien de plus magnifique que ce séjour. Mais on a eu raison de poser en principe que là où la nature est belle et généreuse, les hommes sont mauvais et avares ». Elle dit les misères que leur ont fait subir les paysans, qui « nous tenaient à leur discrétion, sous peine de mourir de faim. Nous ne pûmes nous procurer de domestiques, parce que nous n'étions pas *chrétiens* et que personne ne voulait servir d'ailleurs un *poitrinaire*. Cependant nous étions installés tant bien que mal. Cette demeure était d'une poésie incomparable. Nous ne voyions âme qui vive, rien ne troublait notre travail. [...] Chopin avait enfin reçu son piano, et les voûtes de la cellule s'enchaînaient de ses mélodies. La santé et la force poussaient à vue d'œil chez Maurice. Moi, je faisais le précepteur 7 heures par jour [...] je travaillais pour mon compte, la moitié de la nuit. Chopin composait des chefs-d'œuvre, et nous espérions avaler le reste de nos contrariétés à l'aide de ces compensations. Mais le climat devenait horrible à cause de l'élévation de la Chartreuse dans la montagne. Nous vivions au milieu des nuages, et nous passâmes cinquante jours sans pouvoir descendre dans la plaine, les chemins s'étaient changés en torrents, et nous n'apercevions plus le soleil. [...] la poitrine de mon pauvre ami allait de mal en pis. [...] l'humidité de la Chartreuse était telle, que nos habits moisissaient sur nous. Chopin empirait toujours [...] nous résolûmes de partir à tout prix, quoique Chopin n'eût pas la force de se traîner ». On leur refusa une voiture : « Il nous fallut faire trois lieues dans des chemins perdus, en *birlocho*, c'est-à-dire en brouette. En arrivant à Palma, Chopin eut un crachement de sang



épouvantable. Nous nous embarquâmes le lendemain sur l'unique bateau à vapeur de l'île, qui sert à faire le transport des cochons à Barcelone. [...] Nous étions en compagnie de cent pourceaux dont les cris continuels et l'odeur infecte ne laissèrent aucun repos, et aucun air respirable au malade. Il arriva crachant toujours le sang à pleines cuvettes, et se traînant comme un spectre ». On a pu heureusement le soigner...

Elle ne décolère pas contre l'Espagne, « une odieuse nation ! [...] On est dévot, c'est-à-dire fanatique et bigot, comme au temps de l'inquisition. Il n'y a ni amitié, ni foi, ni honneur, ni dévouement, ni sociabilité »... Ils sont enfin à Marseille. « Chopin a très bien supporté la traversée. Il est ici bien faible, mais allant infiniment mieux sous les rapports », et très bien soigné par le Dr Cauvière...

Correspondance, t. IV, p. 582 (date inexacte).

523

SAND GEORGE (1804-1876).

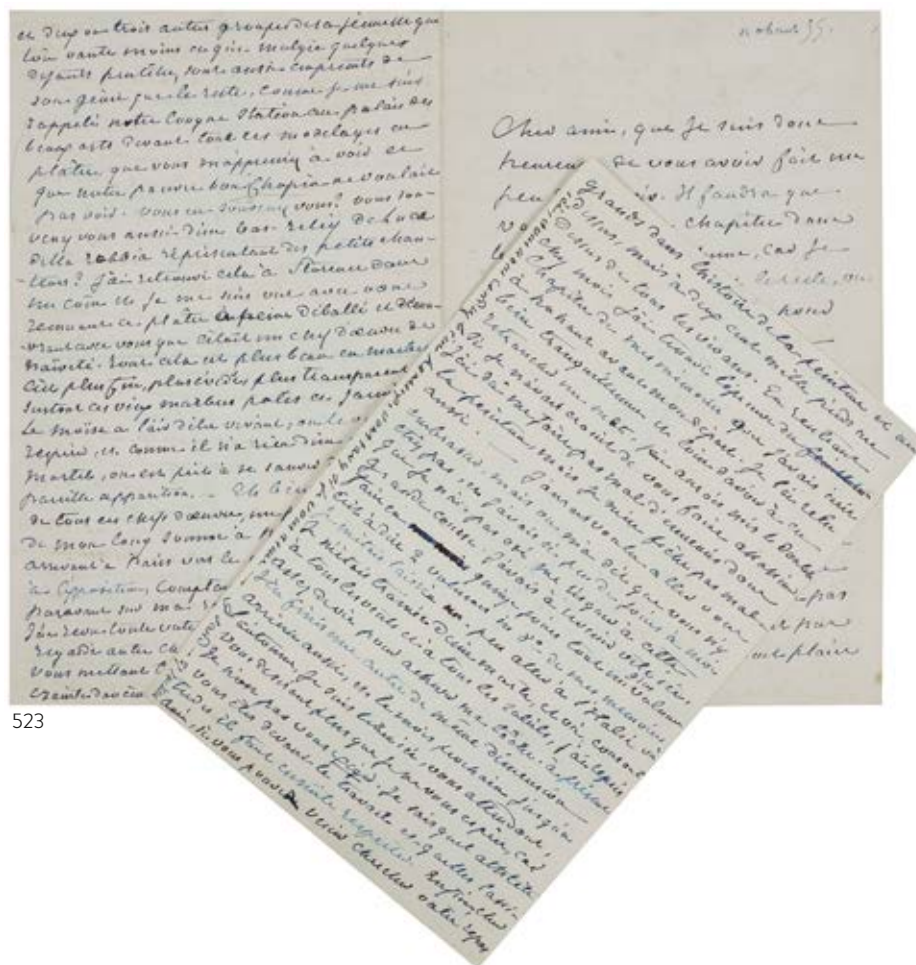
L.A.S. « G. Sand », [Nohant] 27 juillet [1855], à Eugène DELACROIX ; 5 pages in-8 à son chiffre, à l'encre bleue.

2 500 / 3 000 €

Très belle lettre à Delacroix sur la peinture et sur l'Italie.

Delacroix vient de lire dans *La Presse* le chapitre d'*Histoire de ma vie* qui lui est consacré, mais qui était tronqué : « Je vous enverrai donc tout l'ouvrage quand il sera complet. Je trouve qu'on ne peut pas lire autrement et que ne pouvoir pas se dire devant un livre, je le lirai à mon jour et à mon heure, est une manière inventée par ceux qui n'aiment pas la lecture. Mon ouvrage n'est pas du genre de ceux qui peuvent plaire en feuilletons, si tant est que quelque chose puisse être lisible dépecé ainsi. Je vous remercie donc beaucoup de ne pas l'avoir lu de cette manière. Plus tard, vous me direz votre avis sur l'ensemble, rien ne presse. Travaillez, c'est vous qui avez un monument à continuer pour l'écrasement de tous ces pygmées ».

Elle a été en Italie au printemps dernier : « J'ai revu à Gênes, et à Florence les vieux maîtres, j'ai vu Rome que je ne connaissais pas et tous les RAPHAËL que je n'avais jamais vus. En fait de Raphaël il y en a de beaux parmi une foule d'apocryphes. J'entends par apocryphes les fresques dont il n'a fourni que les cartons et que ses élèves ont peinturlurés en rouge brique, en jaune serin et en bleu de prusse. Ce sont justement ceux-là devant lesquels les Ingristes se pâment, des Galatées que je ne voudrais pas avoir en dessus de portes, et des saints de tout calibre qui ont l'air d'être faits par des enfants de dix ans, bêtes. Les Loges se voient avec les yeux de la foi, tout

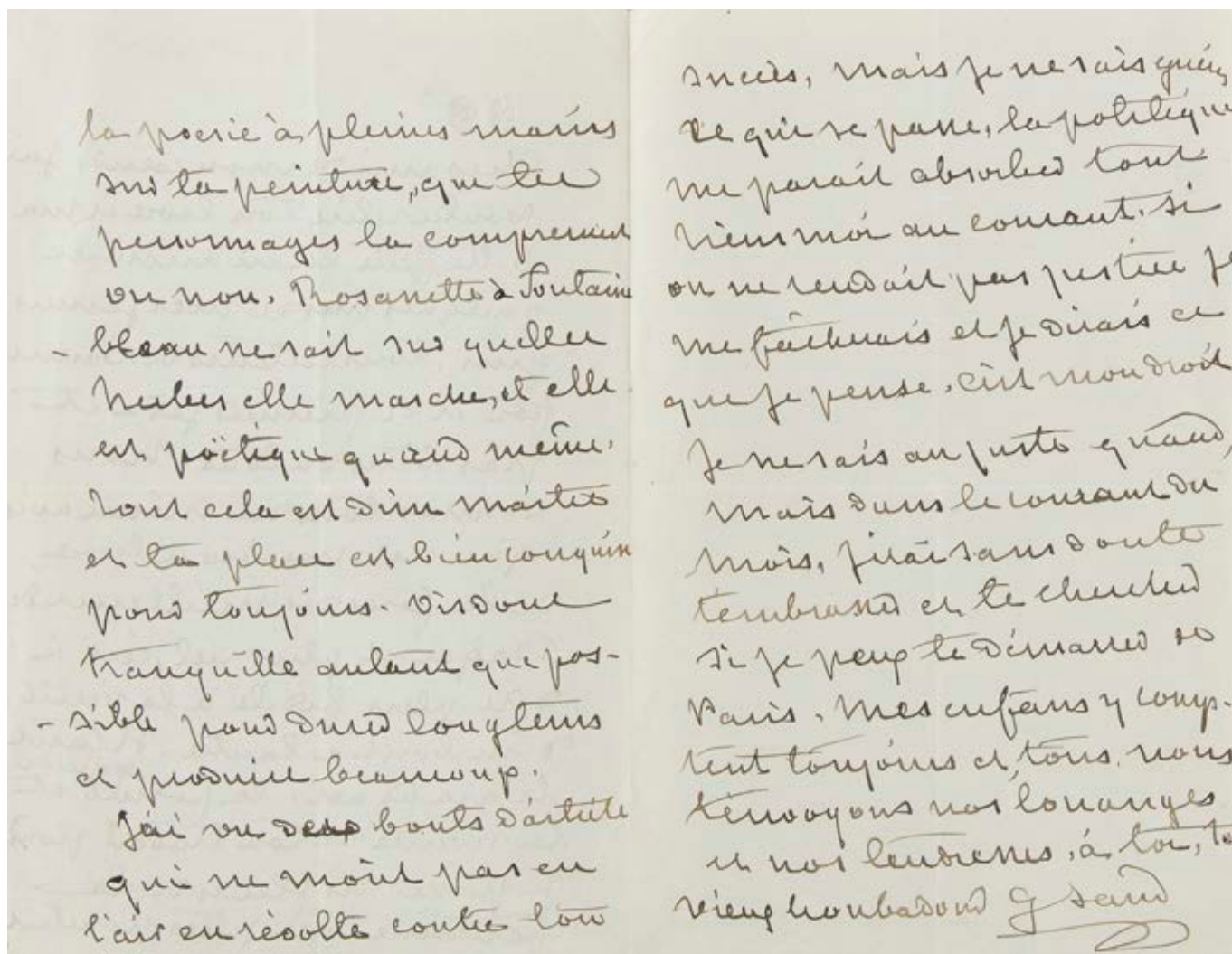


523

tombe en loques, les Stanze sont tellement noires qu'on y voit tout ce qu'on veut. C'est dans quelques galeries que l'on distingue enfin quelques personnages de Raphaël qui vraiment ne laissent rien à désirer. Mais hors de là son œuvre est une grande blague, et lui-même est pas mal poseur. Voilà mon impression, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. En fait de MICHEL-ANGE c'est une autre paire de manches. Toute abîmée, trouée, cachée, enfumée qu'elle est, la Chapelle Sixtine, les plafonds surtout, vous laissent une stupeur, une terreur, un enthousiasme qui vous font en pitié regarder tout le reste, les Ghirlandajo, les Albane, les Salvator [Rosa] et tutti quanti, – mais non pas M. Titien et autres Vénitiens que l'on retrouve à Florence, ni les Rubens et les Van Dyck que l'on retrouve à Gênes. Mais s'il faut vous le dire, Michel-Ange comme statuaire écrase tous les antiques, et comme peintre égale tous les modernes. Sa couleur est superbe à Rome. Ah ! comme j'ai pensé à vous, à vos belles pages, les seules dignes de lui ! Et quand j'ai vu le Moïse, la Pieta, les tombeaux des Médicis, le Christ aux bras de la Vierge, l'Adonis et deux ou trois autres groupes de sa jeunesse que l'on vante moins et qui malgré quelques défauts peut-être, sont aussi empreints de son génie que le reste, comme je me suis

rappelé notre longue station au palais des Beaux-Arts devant tous ces modelages en plâtre, que vous m'appreniez à voir et que notre pauvre bon CHOPIN ne voulait pas voir. Vous en souvenez-vous ? Vous souvenez-vous aussi d'un bas-relief de Luca Della Robbia représentant des petits chanteurs ? J'ai retrouvé cela à Florence dans un coin et je me suis vue avec vous remuant ce plâtre à peine déballé et découvrant avec vous que c'était un chef-d'œuvre de naïveté. Tout cela est plus beau en marbre, c'est plus fin, plus évidé, plus transparent, surtout ces vieux marbres polis et jaunés. Le Moïse a l'air d'être vivant, on le voit respirer, et comme il n'a rien d'un simple mortel, on est prêt à se sauver devant une pareille apparition. Eh ! bien, je suis revenue de tous ces chefs-d'œuvre, un peu dérouillée de mon long somme à Nohant, et en arrivant à Paris vers le 15 mai, j'ai couru à l'exposition, comptant un peu plus qu'auparavant sur ma raison et sur mon sentiment. J'ai revu toute votre œuvre, je n'ai guère regardé autre chose, et je suis sortie de là vous mettant toujours, sans hésitation et sans crainte d'aucune partialité, à côté des plus grands dans l'histoire de la peinture et au-dessus, mais à deux cent mille pieds au-dessus de tous les vivants »...

Correspondance, t. XIII, p. 266.



524

SAND GEORGE (1804-1876).

L.A.S. « G. Sand », [Nohant]
30 novembre [1869], à Gustave
FLAUBERT ; 3 pages in-8 à son
chiffre.

2 500 / 3 000 €

**Belle lettre sur *L'Éducation sentimentale*
qu'elle vient de relire.**

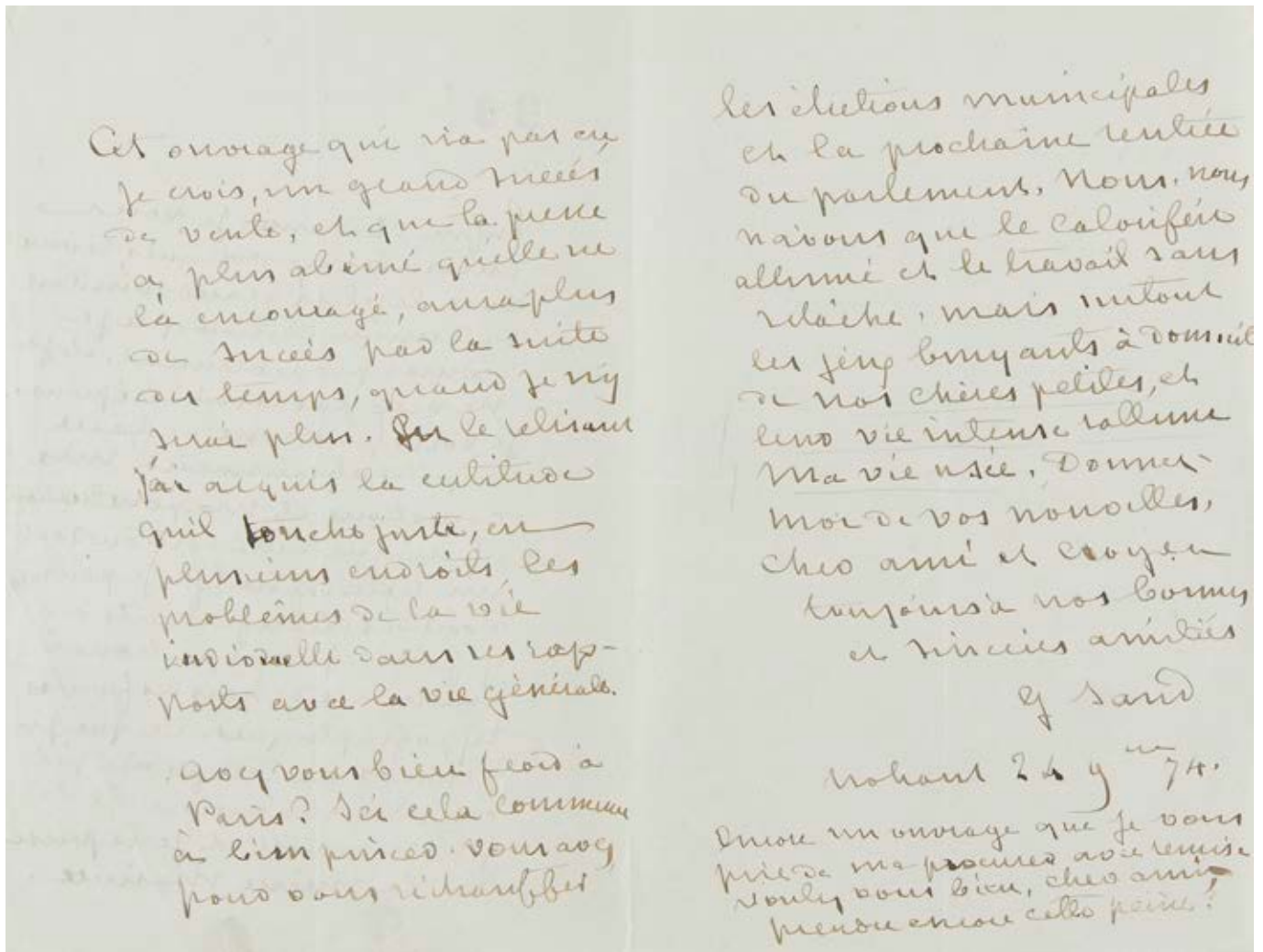
« Cher ami de mon cœur, j'ai voulu relire ton livre et ma belle-fille l'a lu aussi, et quelques-uns de mes jeunes gens, tous lecteurs de bonne foi et de premier jet – et pas bêtes du tout. Nous sommes tous du même avis que c'est un beau livre, de la force des meilleurs de Balzac et plus réel, c'est-à-dire plus fidèle à la vérité d'un bout à l'autre. Il faut le grand art, la forme exquise

et la sévérité de ton travail pour se passer des fleurs de la fantaisie. Tu jettes pourtant la poésie à pleines mains sur ta peinture, que tes personnages la comprennent ou non. Rosanette à Fontainebleau ne sait sur quelles herbes elle marche, et elle est poétique quand même.

Tout cela est d'un maître et ta place est bien conquise pour toujours. Vis donc tranquille autant que possible pour durer longtemps et produire beaucoup.

J'ai vu deux bouts d'article qui ne m'ont pas eu l'air en révolte contre ton succès, mais je ne sais guère ce qui se passe, la politique me paraît absorber tout. Tiens-moi au courant. Si on ne te rendait pas justice je me fâcherais et je dirais ce que je pense, c'est mon droit. [...] nous t'envoyons nos louanges et nos tendresses ».

Elle signe : « ton vieux troubadour G. Sand ».
Correspondance, t. XXI, p. 718.



525

SAND GEORGE (1804-1876).

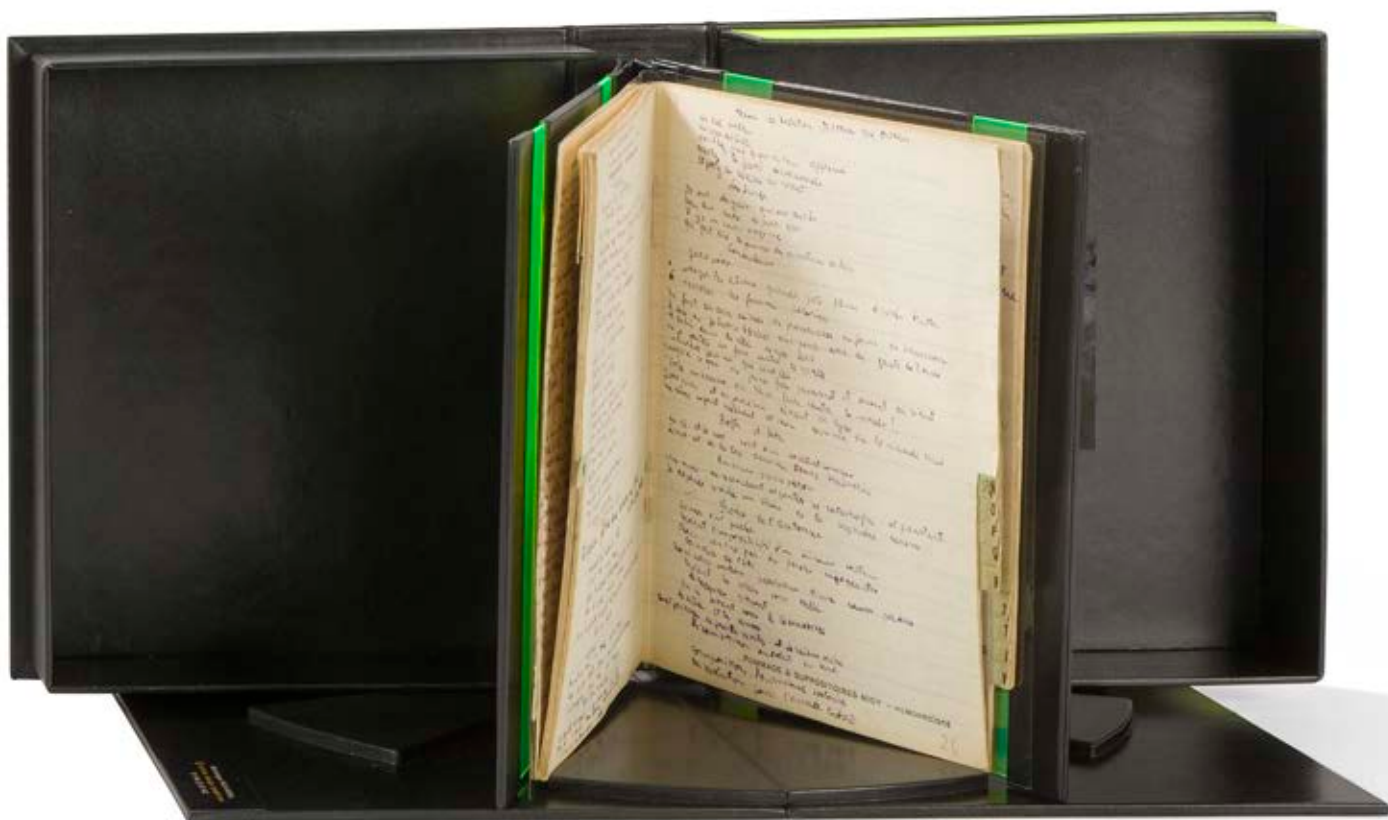
L.A.S « G. Sand », Nohant 24
novembre 1874, à Michel LÉVY ; 3
pages in-8 à son chiffre GS.

1 000 / 1 500 €

Belle lettre à son éditeur au sujet d'*Histoire de ma vie*.

[Pour la dernière fois, George Sand revoit les dix volumes de l'*Histoire de ma vie*. Cette « nouvelle édition entièrement revue et augmentée par l'auteur », chez Calmann-Lévy, sera publiée quelques mois après sa mort.]
« Enfin, cher ami, je vous envoie les dix volumes revus avec le plus grand soin. C'est la dernière édition que je reverrai probablement, et je ne veux pas revoir les épreuves. Je vous prie donc de faire respecter absolument mes corrections et ma ponctuation afin que cette édition soit un texte définitif. Je pensais avoir

des changements à y faire en dehors des fautes typographiques. Ce que je pensais au temps où j'ai écrit ces mémoires, je le pense encore et je le pense de la même manière. Cet ouvrage qui n'a pas eu, je crois, un grand succès de vente, et que la presse a plus abîmé qu'elle ne l'a encouragé, aura plus de succès par la suite des temps quand je n'y serai plus. En le relisant j'ai acquis la certitude qu'il touche juste, en plusieurs endroits, les problèmes de la vie individuelle dans ses rapports avec la vie générale »...
Il commence à faire froid : « Vous avez pour vous réchauffer les élections municipales et la prochaine rentrée du parlement. Nous, nous n'avons que le calorifère allumé et le travail sans relâche, mais surtout les jeux bruyants à domicile de nos chères petites, et leur vie intense rallume ma vie usée »...
Correspondance, t. XXIV, p. 134 (n° 17140).



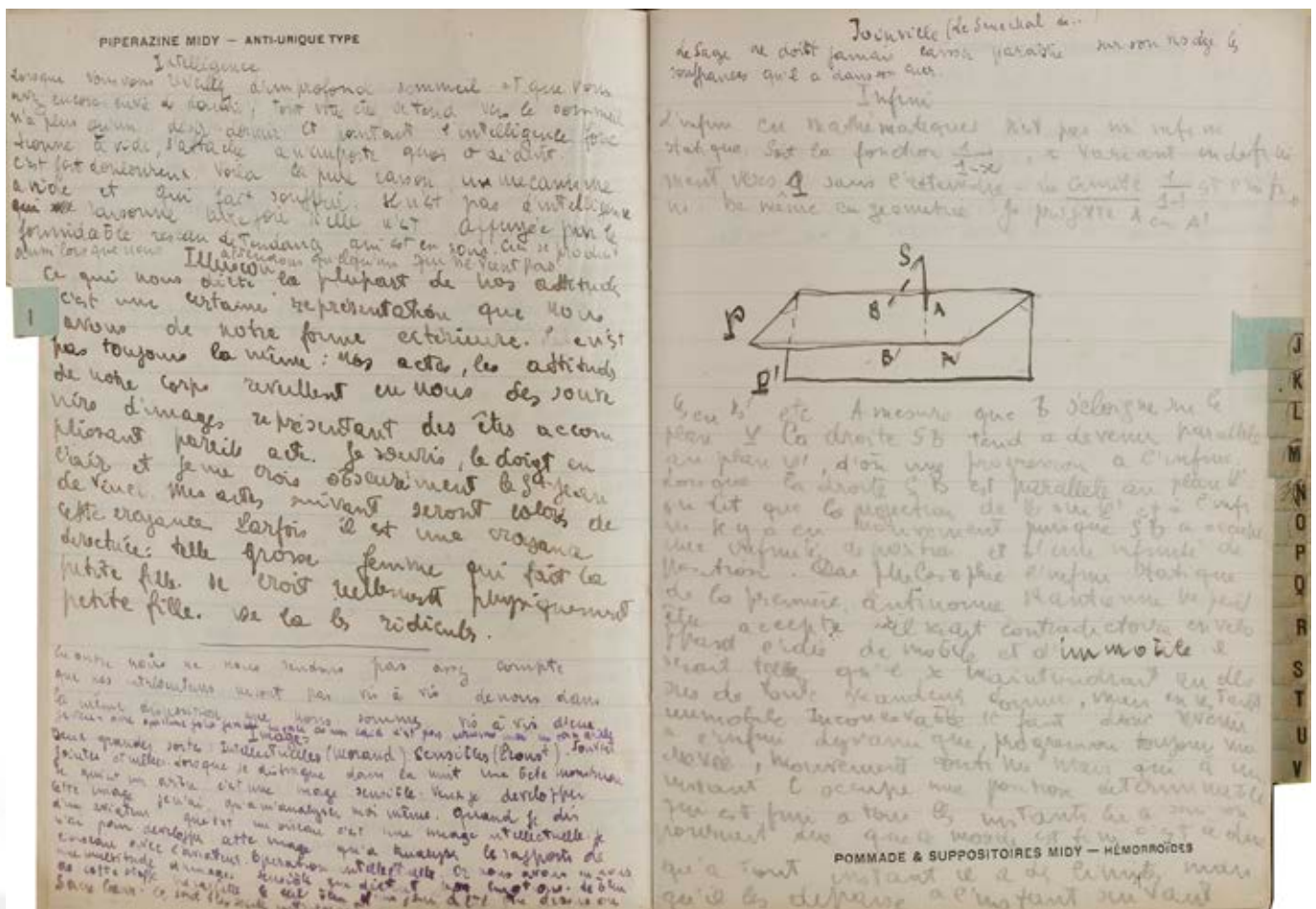
526

SARTRE JEAN-PAUL (1905-1980).

MANUSCRIT autographe, [**Carnet Midy**, 1924] ; 47 pages in-12 (153 x 115 mm) sur 44 ff. (plus 41 pages blanches) en un carnet à onglets alphabétiques verts, placé sous une reliure veau noir glacé à bandes, plats bifaces dans lesquels sont incrustées deux étroites plaques verticales de verre acrylique jaune fluorescent laissant voir le manuscrit par transparence, dos lisse muet ; le carnet est placé entre deux feuillets neutres transparents et monté sur un onglet de veau glacé noir fixé au dos par une articulation souple de même cuir ; un socle séparateur

adapté au volume et recouvert de veau noir glacé est joint, ainsi que le mode d'emploi de ce socle, imprimé sur un feuillet cartonné doublé de même peau ; le tout est placé dans un emboîtement veau noir glacé sur les plats, tranches supérieures et inférieures couvertes de papier jaune fluorescent, titre et nom de l'auteur dorés au film blanc et vert métallisé sur le dos orné de 2 fines baguettes de verre fluorescent (reliure signée de Véronique Sala-Vidal, 2005).

20 000 / 25 000 €



Précieux carnet autographe de jeunesse, le célèbre « Carnet Midy » où Sartre à l'âge de 18 ans nota ses pensées, notes de lectures, projets, en les classant par ordre alphabétique.

Jean-Paul Sartre a raconté comment il avait trouvé ce carnet publicitaire dans le métro et y avait noté ses pensées alphabétiquement, y voyant une illustration du thème de la contingence. Il remplit ce petit carnet de notes au cours du 1^{er} trimestre 1924, alors qu'il est dans sa dix-neuvième année et prépare le concours de l'École normale supérieure. De ce que Sartre a écrit avant cette date, on ne connaît que des textes de fiction, la plupart restés à l'ébauche (un seul conte de cette période fut publié de son vivant, *L'Ange du Morbide*).

Le *Carnet Midy*, ainsi qu'il le nomme lui-même, est le tout premier manuscrit connu dans lequel l'étudiant consigne ses réflexions personnelles et met en place les fondations de sa vie intellectuelle future.

Il s'agit d'un carnet publicitaire pour la marque pharmaceutique Midy, portant au bas de chaque belle page la mention

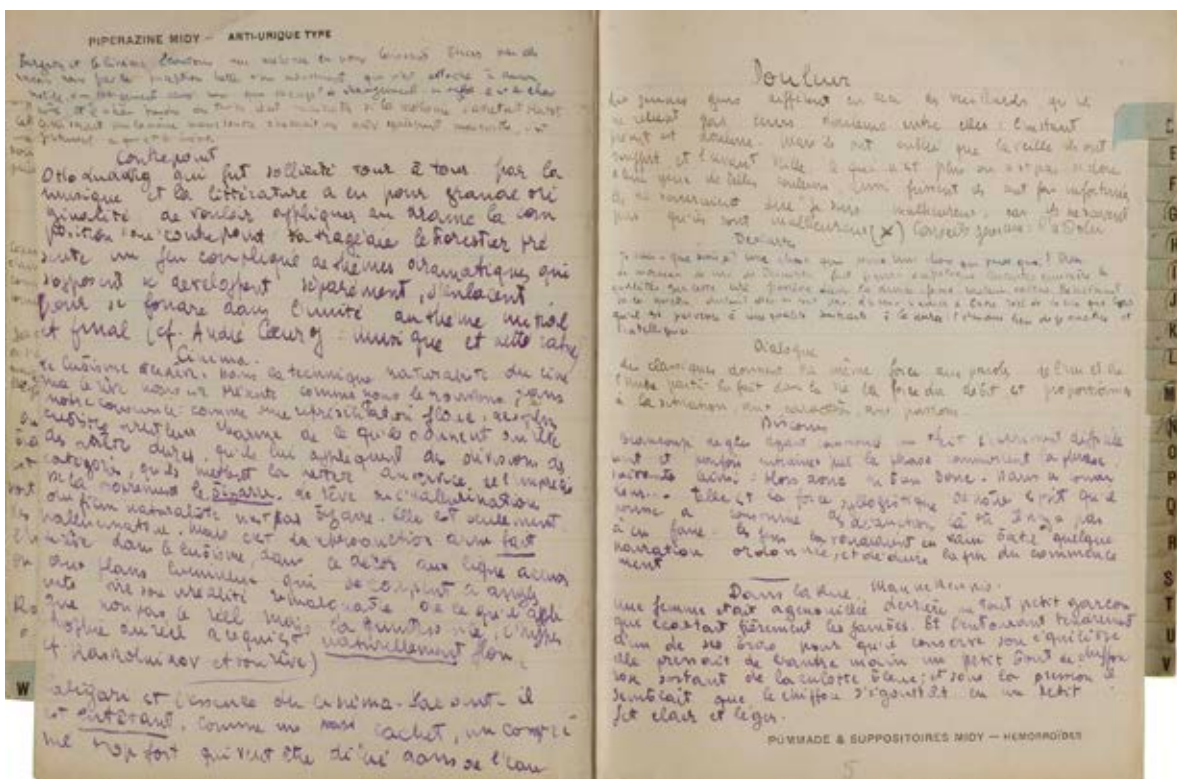
imprimée *Pommade & suppositoires Midy - Hémorroïdes*, et en haut de chaque page de gauche *Piperazine Midy - Anti-urique type*. Il est écrit aux encres de couleur violette, noire et bleue, avec quelques passages au crayon. Le carnet a été folioté au crayon (1, 4-46), les premiers feuillets ayant été perdus au cours de la rédaction puisque les dernières pages (lettres W à Z) ont été repliées afin d'être utilisées pour la lettre A ; la lettre B manque entièrement. Ces feuillets manquaient, de même que la couverture, lorsque le carnet fut donné par Sartre à Michel Sicard, qui en a assuré l'édition dans les *Écrits de jeunesse* de Sartre en 1990.

Les entrées de ce mini-dictionnaire, qui vont de « Ame » à « Visage », font alterner des notions et thèmes de réflexion divers et de nombreux noms d'auteurs dont Sartre donne des commentaires ou des citations. Parmi les entrées thématiques,

citons : Amour, Art, Aéroplane, Cinéma, Facile, Hirondelles, Histoires, Homme, Infini, Intelligence, Lune, Minutie, Morale, Montaigne, Mouvement, Musique, Nature, Orgueil, Onanisme, Professeur, Perroquet, Passé, Rembrandt, Réformes, Pluie, Paysage, Sublime, Surhomme, Tension, Sentiments, Vieillard, Volonté, etc.

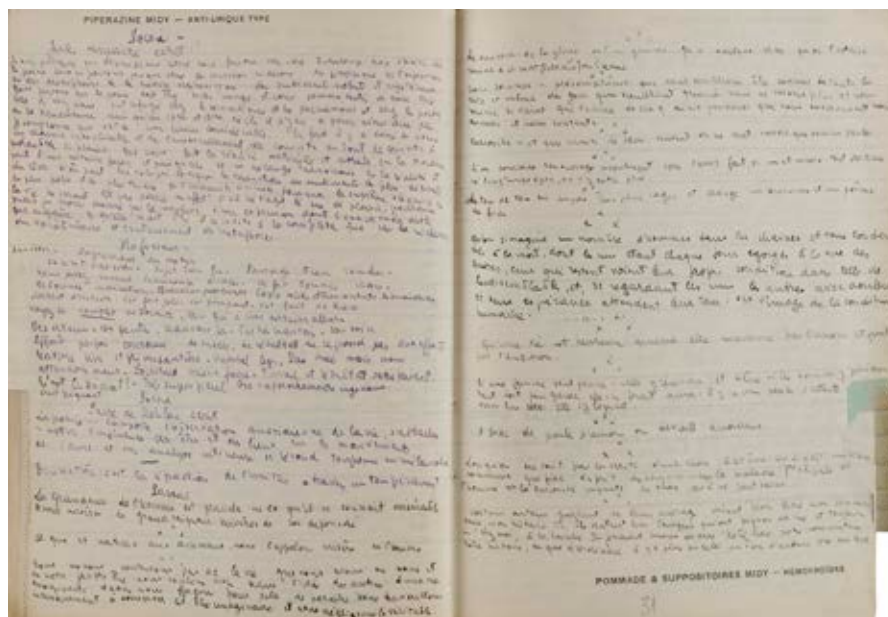
À côté d'ébauches d'œuvres de jeunesse (« Sujet de nouvelle : suite de Jésus la chouette », « Roman - Petits sujets de roman », ou des considérations sur le cinéma qu'il allait utiliser la même année dans une dissertation sur ce sujet, on trouve des thèmes fondamentaux qui seront développés plus tard, par exemple « Images » et « Liberté ». Sous l'entrée « Art », la phrase péremptoire : « Le secret est de dominer son art » ressort à l'encre violette sur la 1^{re} page de façon frappante.

.../...



.../...

L'esprit caustique de l'étudiant se manifeste à la rubrique « Professeur », dont il relève la banalité des appréciations, ou sous l'intitulé « Termes agaçants » (« Collation d'histoire, Boycotter, La capiteuse blonde etc. »). Certaines entrées recouvrent des considérations personnelles. Il est alors passionnant de voir le jeune homme se livrer à une introspection encore presque gidiennne, qui annonce son grand œuvre autobiographique, *Les Mots* : « Moi – J'ai cherché mon moi ; je l'ai vu se manifester dans les rapports avec mes amis, avec la nature, avec les femmes que j'ai aimées. J'ai trouvé en moi une âme collective, une âme du groupe, une âme de la terre, une âme des livres. Mais mon moi proprement dit, hors des hommes et des choses, mon vrai moi, inconditionné, je ne l'ai pas trouvé. » Cultivant la forme du fragment, de l'aphorisme, le khâgneux émaille ses pages de citations sans toujours citer sa source ni même recourir aux guillemets, comme pour s'approprier ses vastes lectures : Cicéron, Pascal, Poe, Malherbe, Nietzsche, Louise Labé, Jules Lemaitre et Brunetière, Goethe, Montaigne, Racine, Rabelais, Shakespeare, Salluste, Shelley, Schiller, Mallarmé... Parmi les plus contemporains, on relève les noms d'Emmanuel Berl et de Paul Morand (dont il cite son roman *Lewis* et *Irène* qui venait de paraître, et son *Ode à Marcel Proust*). Il puise dans ce vivier d'idées pour échafauder ses propres théories, qui augurent du futur romancier et philosophe : « Il suffisait à Goethe de faire un roman avec une de ses



passions pour s'en délivrer aussitôt » ; « Je n'aime pas seulement Marcel Proust comme un grand auteur, je l'aime encore comme un tonique, un excitant. Il insère en moi sa méthode, l'ayant lu je pense tout le jour comme lui »... Sartre a avoué s'être souvenu de ce carnet en créant dans *La Nausée* le personnage de l'Autodidacte qui entend acquérir une culture complète en suivant l'ordre alphabétique pour lire tous les volumes de la bibliothèque

de Bouville. Cet extraordinaire abécédaire autographe, qui nous plonge dans les commencements de la pensée sartrienne, est agréablement présenté dans une reliure originale signée de Véronique Sala-Vidal. **Provenance** : donné par Jean-Paul Sartre à Michel Sicard. *Écrits de jeunesse* (Gallimard, 1990, p. 437-497).



527

SIMENON GEORGES (1903-1989).

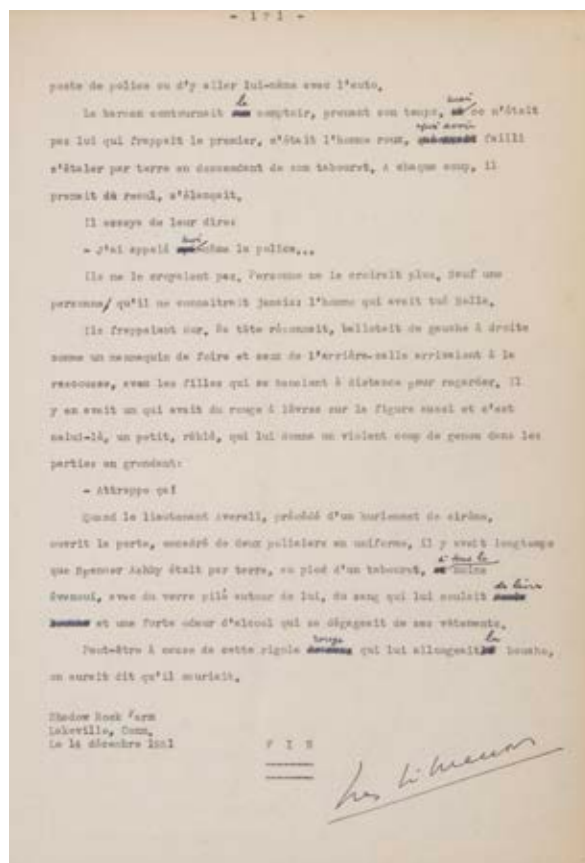
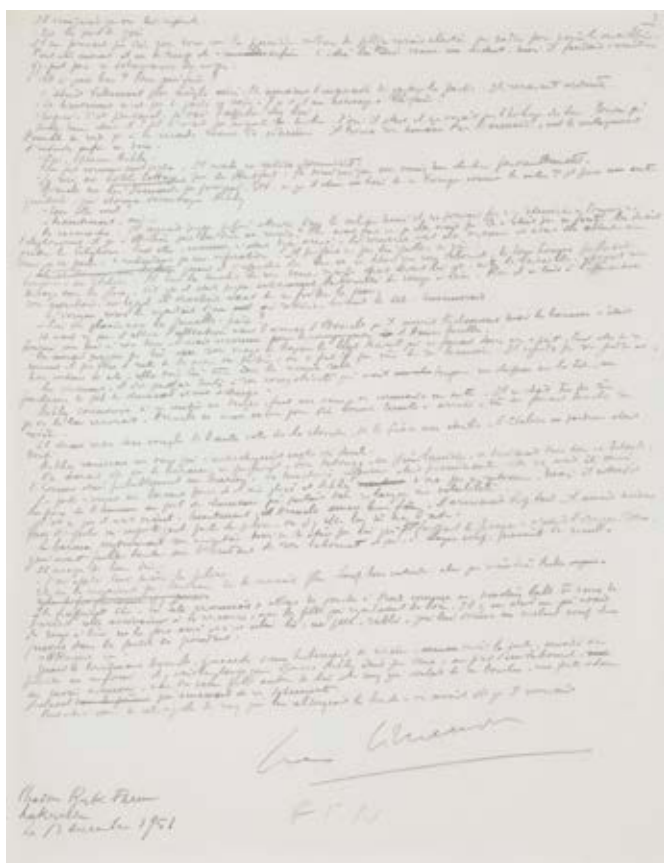
MANUSCRIT autographe signé « Georges Simenon », **La Mort de Belle**, 1951 ; enveloppe jaune petit in-4, et 41 feuillets in-4, sous dossier cartonné, dans une chemise demi-basane à rabats (charnières fendues), étui. Plus le TAPUSCRIT original avec CORRECTIONS autographes et signé ; [1]-171 pages in-4, reliure de basane rouge à décor de filets et pointillés estampé à froid (mors un

peu frottés, charnière fatiguée, petites éraflures). Sous deux emboîtages uniformes de papier « serpent » lie de vin avec fenêtre et reproduction de la jaquette du roman, titres au dos (Thérèse Treille).

50 000 / 60 000 €

Ensemble exceptionnel permettant de suivre toute la genèse de ce roman américain, depuis sa conception et le plan sur l'enveloppe jaune, le manuscrit de premier jet, et le tapuscrit corrigé.

Écrit en décembre 1951 à Lakeville (Connecticut), à Shadow Rock Farm où Simenon s'est installé en 1950, *La Mort de Belle* est un « roman indispensable qui doit figurer dans la liste des livres étapes. [...] le corps de la jeune Belle Sherman est découvert au domicile des Ashby. C'est sur le mari, professeur d'histoire, que se portent les soupçons. La présomption de culpabilité



en fait un pestiféré. Tandis que l'enquête piétine sans qu'aucune charge ne puisse être retenue contre lui, il sort un soir, à l'issue d'un nouveau interrogatoire, avec la secrétaire du coroner. Expérience tragique : en face d'elle, il demeure sexuellement impuissant. Il perd la tête et l'étrangle » (Pierre Hebey).

Le roman paraît en mai 1952 aux Presses de la Cité ; Simenon est salué comme un maître de la psychologie. Figurant parmi les plus célèbres et les plus envoûtants de la période américaine de Simenon, cet ouvrage est aussi un de ses treize romans dont l'action se déroule aux États-Unis. Si les noms sont changés, le roman se déroule à Lakeville et dans ses environs, sur les lieux mêmes où il est écrit, avec une précision topographique et des détails sur la vie de la petite ville qui ne seront guère appréciés par les habitants quand le roman paraîtra en traduction ; Simenon quittera alors les États-Unis.

L'enveloppe jaune (26,8 x 19 cm) couverte de notes autographes à l'encre et au crayon : au recto, les noms des protagonistes avec indications de l'âge pour certains ; au verso, plans et notes sur la chronologie et le déroulement des épisodes. L'enveloppe jaune est rituelle dans la méthode de travail de Simenon lorsqu'il commence un roman. Elle est la première trace écrite du travail de l'écrivain, le lieu où Simenon inscrit les

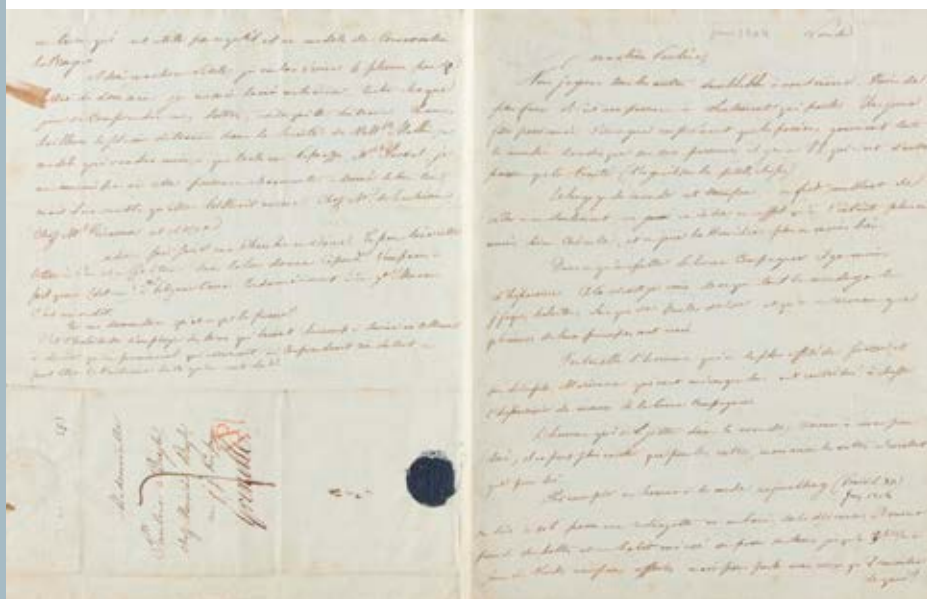
éléments concrets qui l'aident à appréhender ses personnages et à guider la rédaction.

Le manuscrit autographe est rédigé au crayon noir, d'une écriture nerveuse, rapide, fine et très serrée, sans marge, occupant toute la page, au recto de 41 feuillets (plus un blanc) d'un bloc de papier vélin (27 x 21 cm) dont certain feuillets sont encore restés attachés entre eux, avec pagination particulière pour chaque chapitre : 5-5-5-5-5, pour les 5 chapitres de la première partie, le dernier feuillet portant « Fin de la Première Partie » ; et pour la « Deuxième Partie » : 5-5-3-3 ; le seul numéro de chapitre est noté centré tout en haut de la page où il commence. À la fin, Simenon a signé et daté « Shadow Rock Farm, Lakeville. Le 13 décembre 1951 ». Chaque page du manuscrit est dense, l'écriture petite et régulière, avec relativement peu de corrections, portées au fil de la rédaction. On perçoit le travail d'un esprit extraordinairement concentré où tout, la structure et le déroulement du récit, les mots, les phrases, se met en place, sans rupture ni évasion. À l'intérieur du dossier cartonné d'origine, est collée une L.A.S. de Denise Simenon envoyant ces « feuilles manuscrites » à Sven Nielsen (1 p. in-8 sur papier à en-tête de Shadow Rock Farm).

Le tapuscrit original a été dactylographié par Simenon lui-même sur 171 feuillets (27 x 210 cm), et daté en du 14 décembre 1951, le lendemain même de l'achèvement du manuscrit ; après avoir écrit le soir un chapitre de roman, Simenon avait pour habitude de le dactylographier le lendemain matin, avec beaucoup de changements. Le tapuscrit est surchargé à chaque page de nombreuses corrections autographes, à l'encre noire, avec la signature autographe « Georges Simenon » sur la dernière page. Sur la page de titre, envoi autographe signé de Georges Simenon à son éditeur Sven NIELSEN (directeur des Presses de la Cité) : « à mon ami Sven Nielsen en toute affection Georges Simenon 1952 ».

On joint l'édition originale : *La Mort de Belle* (Paris, Presses de la Cité, 1952 [achevé d'imprimer en mai]), in-8, broché, couverture blanche cartonnée et jaquette illustrée (petits défauts à la jaquette). **Un des 100 exemplaires sur pur fil de Lana, seul grand papier** (n° 98), non coupé. Chemise et étui de papier noir de Thérèse Treille, titre en rouge sur le dos de la chemise.

Bibliographie : *Cahiers Simenon* 10, « Dix ans d'Amérique », 1997.
Provenance : Sven NIELSEN ; collection J.-M B. Georges Simenon (Sotheby's Paris, 24 juin 2003, nos 103-104).



528

STENDHAL (1783-1842).

L.A., Lundi [11 juin 1804], à sa sœur
Pauline BEYLE à Grenoble ; 4 pages
in-4 avec adresse sur la 4^e page
(légères rousseurs).

4 000 / 5 000 €

Belle lettre sur l'homme du monde, l'homme aimable et la finesse.

« Nous jugeons tous les autres semblables à nous-mêmes. Rien de plus faux si c'est une personne à sentiment qui parle. Une jeune fille passionnée s'imaginer confusément que les passions gouvernent tout le monde, tandis que sur 100 personnes il y en a 88 qui n'ont d'autre passion que la Vanité (l'orgueil sur les petites choses).

Le langage du monde est trompeur. On fait semblant de céder à un sentiment, on ne cède en effet qu'à l'intérêt plus ou moins bien calculé, et on joue la comédie plus ou moins bien.

Dans ce qu'on appelle la bonne compagnie il y a moins d'hypocrisie. Cela vient je crois de ce que tout le monde y a lu J. Jaque [ROUSSEAU], Helvétius, Sénèque & Duclos & & et qu'on a reconnu que plusieurs de leurs principes sont vrais. FONTENELLE l'homme qui a le plus affilé de finesse, et son disciple MARIVAUX, qui vaut mieux que lui, ont contribué à chasser l'hypocrisie de mœurs de la bonne compagnie.

L'homme qui se jette dans le monde, renonce à vivre pour lui, il ne peut plus exister que pour les autres, mais aussi les autres n'existent que pour lui.

Par exemple un homme à la mode aujourd'hui (prairial XII) se lève à 10 h. passe une redingotte va au bain, de là déjeuner. Il revient, prend des bottes et un habit mi-usé va passer son tems jusqu'à 3h ½ à faire des visites non pour affaires, mais pour parler avec ceux qu'il rencontre de quoi ? il n'en sait rien lui-même en sortant. Il jase de ce dont on jase. À 4 h. il rentre va dîner revient, s'habille va au spectacle de 7 à 9 ½, sort après la 1^{re} pièce, met des culottes de peau, des bas de soye, un triple jabot et va aux thés jusqu'à minuit une heure. Restant où il s'amuse, filant dès que ce qui l'environne l'ennuie. Mais il ménage toujours la vanité passion universelle, même en filant par ennui il a l'air de se faire violence. Quand ses soirées l'ennuie [sic] il va à 11 h à Frascati jardin où l'on prend des glaces et où il ne se trouve presque que des gens du bon ton. Il y a peut-être dans ce grand Paris 1000 jeunes gens élégans. Ils se connaissent tous de vue et encore plus à la tournure. Le sot peut bien avec 25 louis se bien vêtir, mais en le voyant 50 pas devant moi et par derrière je dirai: Cet homme là n'est pas du monde.

Il y aurait 50 pages à dire là dessus.

Comment reconnaître la bonne compagnie me diras-tu ? toutes se nomment ainsi. À l'art avec lequel on y ménage la vanité. Plus une société a l'air d'être composée d'amis qui se chérissent à l'adoration, qui sont très spirituels et qui sont les gens les plus modestes du monde plus elle est du bon ton. Au fond ils ne s'aiment ni ne se haïssent pour la plupart, ils sont assez bonnes gens et ont une vanité poussée à l'extrême, c'est-à-dire qui s'offense et qui se réjouit des plus petites choses du monde, mais ils ne laissent jamais paraître aucun sentiment affligeant. Celui qui s'afflige en public (aux yeux du monde) est un sot ou un homme plein d'orgueil. S'il croit qu'on prend part à ses chagrins c'est un sot, s'il se croit assez important pour vous en faire affliger c'est un orgueilleux.

On ne peut pas décrire dans une lettre ce que c'est qu'un homme aimable, il faut les voir plusieurs ensemble pour les juger. Car un hom. aim. seul se laisse entraîner à vouloir primer et ainsi tombe dans la plus grande faute possible, il offense la vanité de tous ceux qui sont présents. D'abord de tous les hommes qu'il efface, ensuite de toutes les femmes auxquelles il ne s'adresse pas. On peut dire plus facilement ce que ne doit pas être l'homme aimable.

La société se perfectionne chaque jour parce qu'on apprend à s'amuser davantage. Un homme aimable de Louis XIV, Lauzun, Matha, le Chev. de Grammont & a qui ont laissé une si grande réputation seraient des gens du dernier pesant aujourd'hui avec leurs compliments longs d'une aune.

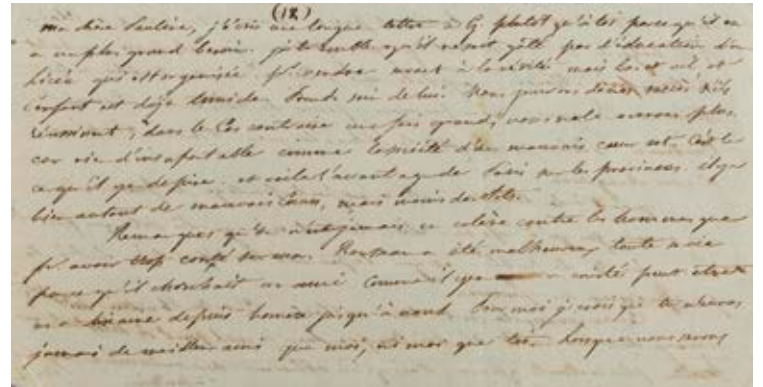
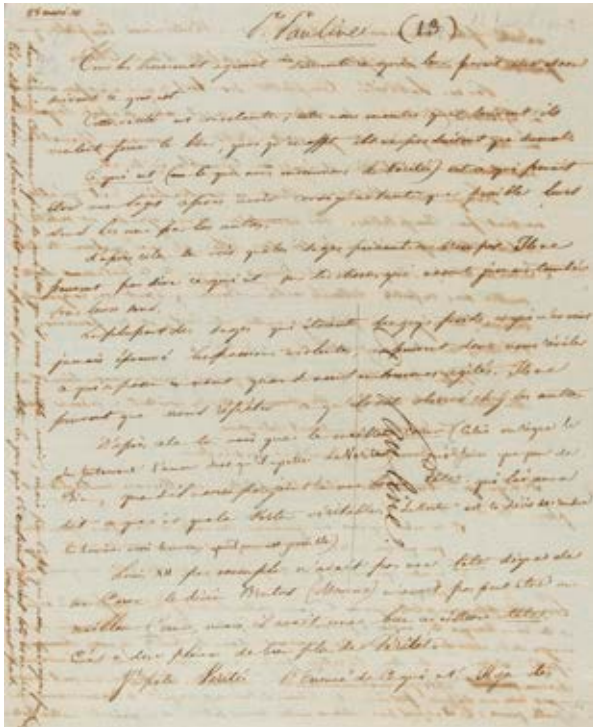
Les gens aimables d'aujourd'hui auraient sans doute le même défaut dans 100 ans, s'ils se réveillaient comme Epiménide.

La science du monde est si difficile par cette raison on n'en peut rien apprendre dans les livres, au contraire plus on lit plus on se gate. Il faut raisonner juste et alors 6 mois d'usage et de bons conseils forment. Il y a cependant un livre qui est utile parce qu'il est un modèle de conversation, LA BRUYÈRE.

Adieu, ma chère Petite, je voulais écrire 4 phrases pour la lettre de demain je me suis laissé entraîner. Tâche, chaque jour de comprendre mes lettres; voilà qui te distraira ».

Elle trouvera d'ailleurs dans la société de Mlle Mallin « un modèle qui vaudra mieux que toutes mes paperasses », et Mlle Pascal « brillerait encore chez M. de Luchésini, chez M^e Récamier »... On dit que l'Empereur a fait grâce à Polignac, « condamné à mort et au g^{al} Moreau ».

Il ajoute : « Tu me demandes qu'est-ce que la finesse ? C'est l'habitude d'employer des termes qui laissent beaucoup à deviner et tellement à deviner qu'un provincial qui arriverait ni comprendrait rien du tout, ou peut-être le contraire de ce qu'on veut dire ». Correspondance générale, t. I, p. 146 (n° 80).



529

STENDHAL (1783-1842).

L.A., 23 messidor XII [12 juillet 1804], à sa sœur Pauline BEYLE ; 2 pages in-4 et 2 pages oblong in-8.

4 000 / 5 000 €

Très belle lettre expliquant à sa sœur ce qu'est la Vérité.

« Tous les hommes agissent suivant ce qui leur paraît être et non suivant ce qui est. Cette vérité est consolante ; elle nous montre que souvent ils veulent faire le bien, quoiqu'en effet ils ne produisent que du mal. Ce qui est (ce que nous nommons La Vérité) est ce qui paraît être aux sages après avoir corrigé autant que possible leurs sens les uns par les autres. D'après cela tu vois que les sages peuvent se tromper. Ils ne peuvent pas dire ce qui est sur les choses qui ne sont jamais tombées sous leurs sens. La plupart des sages qui étaient des gens froids, et qui n'avaient jamais éprouvé les passions violentes, ne peuvent donc nous révéler ce qui se passe en nous quand nous en sommes agités. Ils ne peuvent que nous répéter ce qu'ils ont observé chez les autres. D'après cela tu vois que le meilleur cœur (celui où règne le plus fortement l'amour de ce qu'il appelle La Vertu) ne peut faire que peu de Bien, quand il ne sera pas joint à une bonne Tête, qui lui aura dit ce que c'est que la Vertu véritable. (La Vertu est le désir

de rendre les hommes aussi heureux qu'il vous est possible.)

Louis XII par exemple n'avait pas une tête digne de son Cœur. Le divin Brutus (Marcus) n'avait pas peut-être un meilleur Cœur, mais il avait une bien meilleure tête, c'est-à-dire pleine de bien plus de Vérités.

J'appèle Vérité l'énoncé de ce qui est. Il y a des vérités plus ou moins complètes. Une vérité aussi complète que possible est une description complète d'une chose. Par ex. La Vérité complète sur tout ce qui n'est pas vivant à Grenoble (la maison, les arbres &a) serait celle d'après laquelle un dieu tout puissant pourrait bâtir un nouveau Grenoble exactement semblable et égal au Grenoble où tu es.

Lorsque deux vérités semblent se contredire c'est qu'elles ne sont pas complètes ». Et il donne un exemple à propos des arbres et de la pluie... « Réfléchis à cela et tu riras lorsque tu verras 2 personnes se disputer. Tu auras en ta main le moyen de les accorder. Tu verras très rarement dans la société où nous sommes appelés à vivre un des deux disputants partir d'une erreur absolue. Ordinairement chacun applique mal une vérité incomplète »... Etc.

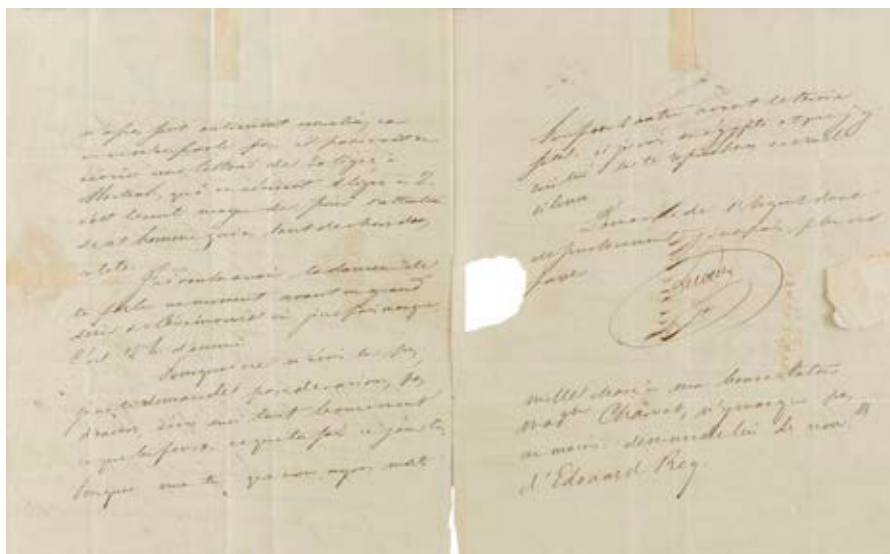
Puis il parle de leur cousin Gaétan GAGNON : « Je tremble qu'il ne soit gâté par l'éducation d'un Lycée qui est organisée pour rendre savant à la vérité mais bas et vil, et l'enfant est déjà timide. Prends soin de lui. Nous jouirons de nos succès s'ils réussissent, dans le cas contraire une fois grand, nous

ne le verrons plus. Car rien d'insupportable comme la société d'un mauvais cœur sot. C'est ce qu'il y a de pire. Et voilà l'avantage de Paris sur les provinces. Il y a bien autant de mauvais cœurs, mais moins de sots.

Remarques qu'on n'est jamais en colère contre les hommes que pour avoir trop compté sur eux. ROUSSEAU a été malheureux toute sa vie parce qu'il cherchait un ami comme il y en a existé peut-être une dizaine depuis Homère jusqu'à nous. Pour moi je crois que tu n'auras jamais de meilleur ami que moi, ni moi que toi. Lorsque nous serons vieux nous pourrions nous réunir et passer 8 mois à Paris et 4 à Claix. Si le hasard me donnait quelque fortune j'en achèterais un petit château près Milan, pays délicieux, à Canonica sur l'Adda entre Milan et Bergame. Nous pourrions y passer de tems en tems 2 mois de printemps. Voilà mes projets les plus éloignés [...]

Quant à la liberté elle n'est pas le partage des femmes dans nos mœurs jusqu'à 40 ans elles doivent ménager les sots qui font la majorité du public et qui dispensent la réputation le bien le plus précieux des femmes. Ces animaux là sont très vaniteux. C'est leur caractère distinctif, ménage donc leur vanité. Tu dois comprendre à quel point ils détestent une femme plus instruite qu'eux, puisqu'ils abhorrent déjà un homme sage et bon »...

Correspondance générale, t. I, p. 178 (n° 91).



530

530

STENDHAL (1783-1842).

L.A.S. « Lecœur S^e L^t », B[runswick] 10 juillet [1807], à sa sœur Pauline BEYLE à Grenoble ; 3 pages in-4, adresse avec marque postale N° 51 Grande-Armée (déchirure par bris de cachet sans toucher le texte, petite fente réparée).

2 000 / 2 500 €

Lettre à sa sœur, signée d'un pseudonyme fantaisiste, deux jours après la paix de Tilsitt.

[Henri Beyle est alors adjoint aux commissaires des guerres de la Grande Armée, en poste à Brunswick.]

« Il est probable, ma chère amie, que la paix va se faire. A cette grande époque que deviendrai-je ? Resterai-je en Allemagne avec les troupes qui y resteront probablement en subsistance, rentrerai-je en France; enfin serai-je employé à l'expédition des Grandes Indes ? On oublie les gens qui vont si loin, sans cela je ne haïrais pas un voyage de long cours. De toutes mes passions mortes celle de voir des choses nouvelles est la seule qui reste.

Je suis très bien à B[runswick] et je m'y ennuye souvent. Je ne m'ennuierais certainement pas en faisant la guerre en Turquie. Tout cela sont des peut-être. M^r D[aru] me laissera dans un coin, pour paraître docile il faudra y rester ».

Il aimerait que « mon grand papa » fasse une petite lettre pour Martial [Daru] « qui en écrirait 2 lignes à Z. C'est le seul moyen de fixer l'attention de cet homme qui a tant de choses dans sa tête. J'ai voulu avoir la douceur de te parler un moment avant un

grand dîner de cérémonie où je ne puis manquer. C'est 2 h.d'ennui.

Pourquoi ne m'écris-tu pas, je ne te demande pas de raisons, pas d'excuses, écris moi tout bonnement ce que tu penses, ce que tu fais ce jour là. Pourquoi veux-tu que nous soyons morts l'un pour l'autre avant le terme fatal. Si je vais en Égypte et que j'y sois tué tu te reprocheras ce cruel silence.

Demande de l'argent dont définitivement je ne puis plus me passer ».

Il ajoute sur le feuillet d'adresse : « Rien de nouveau p^r la paix. Le roi de Suède recommence la gluer]re le 19 J^{et} ».

Correspondance générale, t. I, p. 606 (n° 279).



531

531

STENDHAL (1783-1842).

L.A., V[ienne] 4 septembre 1809, à sa sœur Pauline PÉRIER-LAGRANGE à Grenoble ; 3 pages 1/3 in-4, adresse avec marque postale N° 1 Arm. d'Allemagne (légère tache brune).

3 000 / 4 000 €

Belle lettre de Stendhal amoureux à Vienne.

« Il y a bien longtemps que tu ne m'as écrit, ma chère et bienaimée Pauline. J'ai eu ici avec moi mon cher Félix [Faure] pendant un mois. Il part demain pour Grenoble, mais ne parle pas de son voyage. J'ai reçu une grande lettre de mon oncle. Je vois que vous avez perdu encore une belle-sœur. Je crains que tous ces deuils ne t'attristent. Je voudrais te voir voyager. Vous êtes à la porte de la Suisse et de l'Italie. Profitte de ta liberté actuelle. Il faut secouer la vie autrement, elle nous ronge. Je t'ai écrit étant assez agité. La passion qui causait tous ces spasimi s'est terminée d'une manière assez singulière. Elle avait deux objets liés ensemble. Le 1^{er} est devenu impossible. Quant au second je crois qu'on a actuellement de l'amour pour moi et qu'on n'en a que pour moi. Je viens de passer 2 heures dans le tête à tête le plus tendre. Mais une petite maladie m'empêche de profiter de cet amour. Je te conterai tout ça un jour. 2 ou 3 personnes qui connaissent ma conduite me reprochent d'avoir trop fait pour l'amour. Mais on ignore tout cela ici. On est à mille lieues de me croire amoureux. J'ai cependant fait une imprudence aujourd'hui. C'est le jour de naissance de B. Ce jour-là est un jour de fête dans ce pays. Je lui ai envoyé un joli petit citronnier tout couvert

de citrons, et qui s'élance du milieu d'une touffe de fleurs, ça a été remarqué. C'est une faute. 8 jours d'indifférence apparente déroutent j'espère, l'attention des malins. Une autre fois je te parlerai de la beauté des environs de Vienne, [du] caractère singulier des habitants, [de] leur bonté extrême à notre égard. On n'est pas assez reconnaissant de cette bonté parce qu'elle tient à une dose de niaiserie.

Si l'on fait la paix j'irai à Naples, Rome &c ne dussé-je y passer que 8 jours. J'ai économisé 60 louis pour cela. N'en dis rien encore. La chose faite, on la pardonnera, le projet semblerait un monstre. Dès que je pourrai monter à cheval, je vais être toute la journée par monts et par vaux, pensant à toi 10 fois le jour, et désirant te voir agissante. Le repos avec notre caractère est l'avant-garde de la mort »...

Correspondance générale, t. I, p. 841 (n° 537).

532

STENDHAL (1783-1842).

P.A.S. « De Beyle », Paris 7 avril 1814 ;
1 page petit in-4.

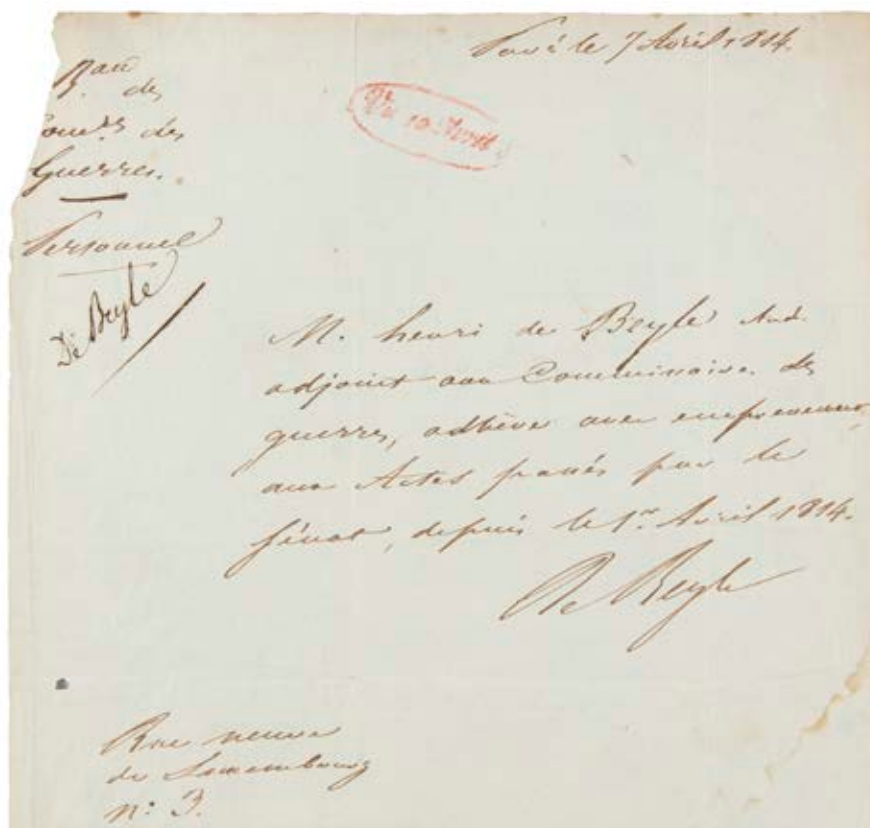
1 500 / 2 000 €

Adhésion à la Restauration, au lendemain de l'abdication de Napoléon.

« M. Henri de Beyle Aud. adjoint aux Commissaires des guerres, adhère avec empressement, aux Actes passés par le Sénat, depuis le 1^{er} Avril 1814 ».

Il note son adresse : « Rue neuve de Luxembourg n° 3 ».

Correspondance générale, t. I, p. 521 (n° 980).



532



533

533

STENDHAL (1783-1842).

L.A.S. « De Beyle Com^{te} des Guerres adjoint », Grenoble 19 mai 1816, à « Monseigneur » [le duc de FELTRE, ministre de la Guerre] ; 1 page in-fol. (ex-libris armorié collé sur le document).

1 500 / 2 000 €

« M. Henri Beyle adjoint aux Commissaires des Guerres demande de toucher à Grenoble, sa patrie et son domicile, la demi-solde de son grade et d'adjoint aux Commissaires des Guerres ». Il donne ses états de service : « M^r H. Beyle nommé à Königsberg en 1807, a fait toutes les Campagnes. Il était à la demie-solde comme Auditeur au Conseil d'État, en 1814. Malade par suite de la Campagne de Moscou, il n'a exercé depuis aucune fonction publique. Il a servi sous les ordres

de M^r le Baron Joinville, Commissaire ordonnateur qui en cas de besoin, pourrait donner connaissance de ses services »...

Correspondance générale, t. II, p. 679 (n° 1046).

On joint une L.S. de l'Intendant militaire de la 7^e Division le chevalier THOMAS, au ministre de la Guerre, Grenoble 22 octobre 1818 (1 page et demie in-fol.), à propos de BEYLE, adjoint aux commissaires des guerres. « Cet officier s'est absenté sans permission dans le mois de novembre 1817, époque à dater de laquelle il a cessé de toucher son traitement ; il est revenu à Grenoble, il y a environ 4 mois, et a réclamé sa demi-solde qui n'a pu lui être payée n'ayant pas justifié de son absence par des pièces légales, et il est parti de nouveau de Grenoble [...] On le croit à Milan où il est marié ».

Provenance : ancienne collection du colonel SICKLES (XVII, 25-26 octobre 1994, n° 7697).

Rendu by the
amable Libraire
the 8th Sep. 1818

10 Mars 1818

Sottise.

de la Langue.

Des Périls
de
la Langue Italienne.

ou

Mémoire

à un Ami incertain dans ses idées

sur
la Langue.

STENDHAL (1783-1842).

MANUSCRIT en partie autographe,
Des Périls de la Langue Italienne ou
Mémoire à un Ami incertain dans
ses idées sur la Langue, 1818 ; titre et
 87 feuillets (dont 7 blancs) in-fol. (35 x
 22,5 environ) écrits au recto (avec des
 notes au verso de 9 feuillets) ; relié en
 un volume in-fol. demi-chagrin brun
 (rel. usagée, dos et coiffes frottés),
 non rogné (qqz petites taches, petites
 réparations au f. de titre et au f. 1).

30 000 / 40 000 €

Important manuscrit sur la langue italienne,
annoté et commenté par Silvio PELLICO.

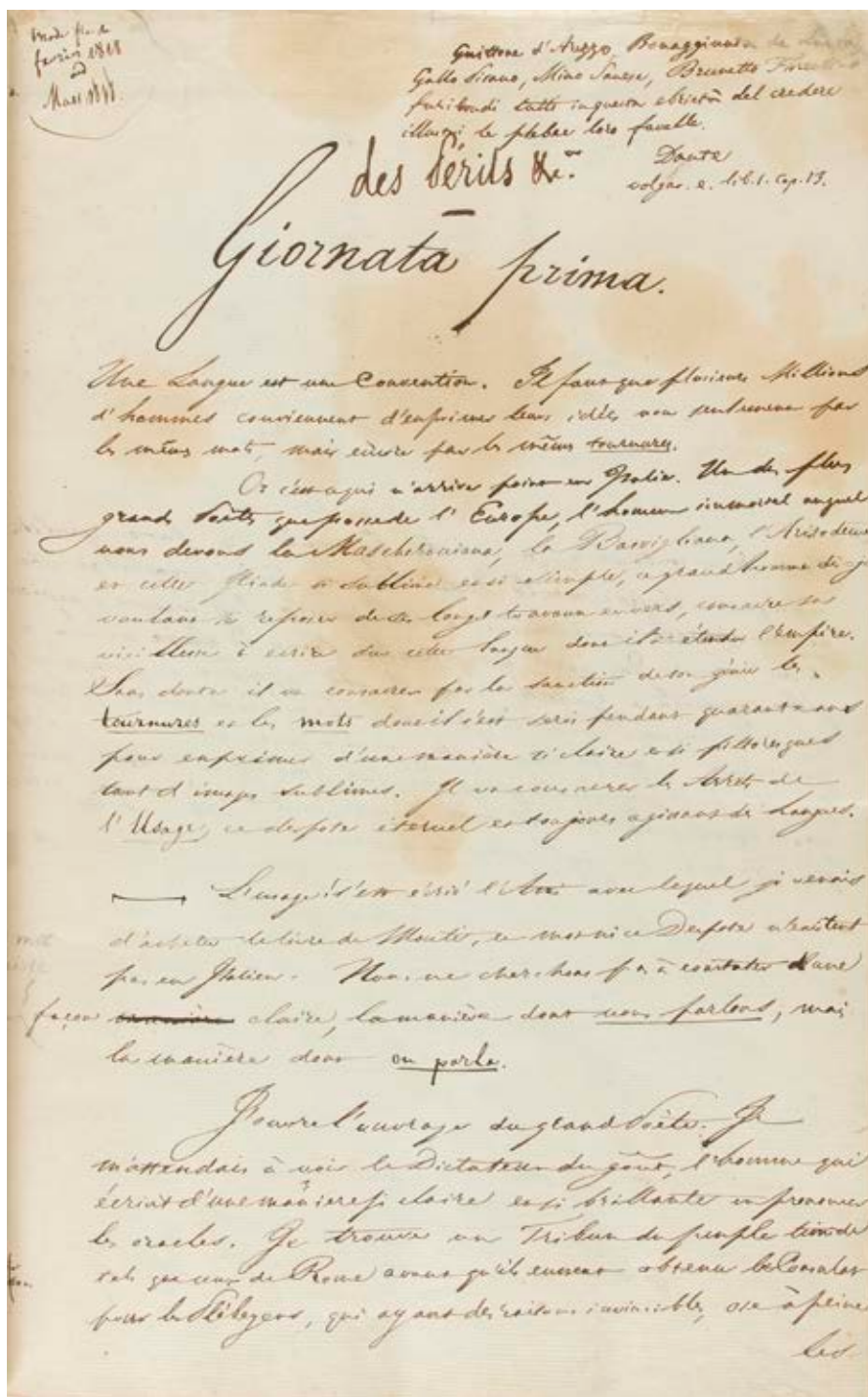
En 1818, Stendhal était à Milan, se sentait devenir Milanese, et voulut prendre part à la grande querelle du romantisme italien par deux pamphlets qu'il publierait en italien : l'un sur le romantisme, l'autre sur la question du langage qui agitaient tous les intellectuels de l'Italie. Le problème était de savoir si la langue devait rester dominée par le toscan et figée dans le vocabulaire traditionnel surveillé par l'Académie de la Crusca et son *Dictionnaire* qui n'avait pas été revu depuis 1738. Les « romantiques », et en particulier les Milanais, réclamaient une réforme de la langue, modernisée et enrichie par les dialectes. Stendhal prend parti pour cette réforme, en proposant la création d'une commission formée de représentants des diverses régions d'Italie. Il fera traduire son manuscrit par son ami Giuseppe Vismara (le manuscrit de la traduction est à la bibliothèque de Grenoble, ainsi que des fragments du brouillon), mais il renoncera à sa publication, malgré les avis favorables qui avaient été donnés par les lecteurs de ce manuscrit, notamment Silvio PELLICO.

Le manuscrit, commencé par Stendhal, puis dicté ou mis au net par un copiste d'après des notes, est **complété, corrigé et abondamment annoté par Stendhal**.

La page de titre est ainsi rédigée, en grosses lettres anglaises :

[Sottise biffé]
 Des Périls
 de
 la Langue Italienne
 ou
 Mémoire
 à un Ami incertain dans ses idées
 sur
 la Langue.

Stendhal a rayé *Sottise*, et noté au-dessous : « dans un étranger ». En haut à droite, on lit la date : « 10 Mars [1818] » ; à gauche, Stendhal a noté : « Rendu by the amiable Silvio the 8 Sep^{ber} 1818 » (il s'agit de Silvio PELLICO).



Le texte est divisé en 8 « journées » (*Giornata prima* à *Giornata sesta*, puis deux non numérotées). Quelques passages à compléter sont laissés en blanc.

La première page – *Giornata prima* – est entièrement de la main de Stendhal, qui a noté dans le coin supérieur gauche : « Made fin de février 1818 et Mars 1818 ». Il a ajouté au-dessus du titre (« des Périls & ») une

épigraphe tirée de Dante. Stendhal expose d'emblée le problème : « Une Langue est une convention. Il faut que plusieurs Millions d'hommes conviennent d'exprimer leurs idées non seulement par les mêmes mots, mais encore par les mêmes tournures. Or c'est ce qui n'arrive point en Italie ». On pourrait penser qu'un grand poète comme Vincenzo Monti, alors qu'il écrit sur sa langue, « va consacrer les Arrêts de l'Usage, ce

contre toutes les autres villes de
l'Italie

Le Milanais, le Vénitien, le Génois,
le Piémontais, le Bolognais, le Napolitain
perdent l'espoir de parvenir à la
Couronne et sont à jamais réduits
à la qualité de diables infernaux
et engraissés par le superbe Ecosse.
Il fallait que cet événement arrivât,
et je ne suis nullement chagrin que
le sort ait favorisé Florence au lieu
de Milan.

Le grand malheur de l'Italie, le
malheur à jamais déplorable, c'est
que le vainqueur n'ait pas
exterminé ses rivaux.

C'est qu'un intérêt quelconque
n'ait pas fait qu'un homme bien
élevé eût honte de parler Milanais
à Milan, et Vénitien à Venise, et
apprit à parler le Ecosse.

non pas à jamais déplorable. Il existe de vieux
proverbes en bolognais, en piémontais, etc. écrit
de manière à ne plus être reconnaissable avec la
dialecte vénitienne; celle-ci se rapproche lentement
de la langue qui a acquis la prépondérance. Le peu de
nombre d'années du Royaume d'Italie a introduit dans
la langue milanaise une infinité de mots de bonne langue
provenant sans doute de Milanais qui dans la dialecte
de l'époque quittaient leur dialecte pour être dans ou trois
phrases en français, ces nouvelles phrases introduites fréquemment
font disparaître peu à peu la dialecte. Quand les phrases ont
été écrites, bien peu de phrases ont pu conserver leur
pureté.
Les conjugués se conjuguent; le vieux milanais était: *Parla*
Che staga ben, j'en dit aujourd'hui: Ben ben.

.../...

despote éternel et toujours agissant des
Langues ». Mais l'usage n'existe pas en italien
où l'on ne cherche pas « à constater d'une
façon claire, la manière dont nous parlons,
mais la manière dont on parla »... Au verso
de la page 2, Stendhal note : « Il y a de la
Sottise et de la Presomption à un étranger
de vouloir combattre les idées d'un homme
sur sa propre langue. Ma la prego di badar
bene che queste idee non sono mie, sono
scelte in varj grandi filosofi che Lei forse non
conosce. 1^{er} Mars 1818 ».

En tête de la *Giornata seconda*, Stendhal
a porté au crayon la date « 27^{er} 1818 ». Il
continue à retracer l'histoire de la Péninsule
en même temps que l'histoire de la langue,
en reconnaissant la suprématie de Florence
au XII^e siècle, mais en montrant que « Milan
en l'année 1400 était parvenue au même
degré de civilisation où Florence était arrivée
dès l'an 1300 ».

La *Giornata terza* dénonce le despotisme
linguistique imposé par la Toscane, et exercé
par la Crusca.

Dans la *Giornata quarta*, Stendhal prend
en exemple l'histoire de la langue et de
la littérature françaises, et le rôle joué par
l'Académie française, qui prend en compte
les innovations des grands auteurs. Une
importante addition autographe (21 lignes)

est relative au *Dictionnaire de l'Académie* qui
« fait les additions et les changemens qu'exige
nécessairement toute langue vivante »...
Parlant des auteurs démodés, Stendhal ajoute
à Guez de Balzac « Voiture et tous les gens à
affectation ». Un peu plus loin, il ajoute une
phrase qui résume tout le débat : « Tels sont
les changemens qui arrivent chaque jour
dans toutes les langues vivantes, quelques
uns d'utiles, peu de nécessaires, et la plus
grande partie par inconstance ».

La *Giornata quinta* est intitulée : « Dangers
de la langue Italienne ». Stendhal prend la
plume (22 lignes) pour montrer, à l'occasion
de pièces de théâtre récemment montées à
Milan, comment les langues s'enrichissent, et
comment la langue noble oblige à employer
des « comparaisons triviales en usage au
13^e siècle »... Expliquant que ce ne sont
pas les savants qui font la langue, mais le
peuple, Stendhal ajoute : « Or ce qui fait
la civilisation d'un pays ce ne sont pas un
homme de génie ou deux, ce sont les millions
d'hommes médiocres instruits d'une manière
raisonnable ».

La *Giornata sesta* est intitulée : « Remèdes ».
À la fin de cette *Giornata* (p. 59), peut-être
laissée inachevée (quelques feuillets blancs
suivent), Stendhal note au crayon : « ici la
suite des Remèdes la Proposition des 9

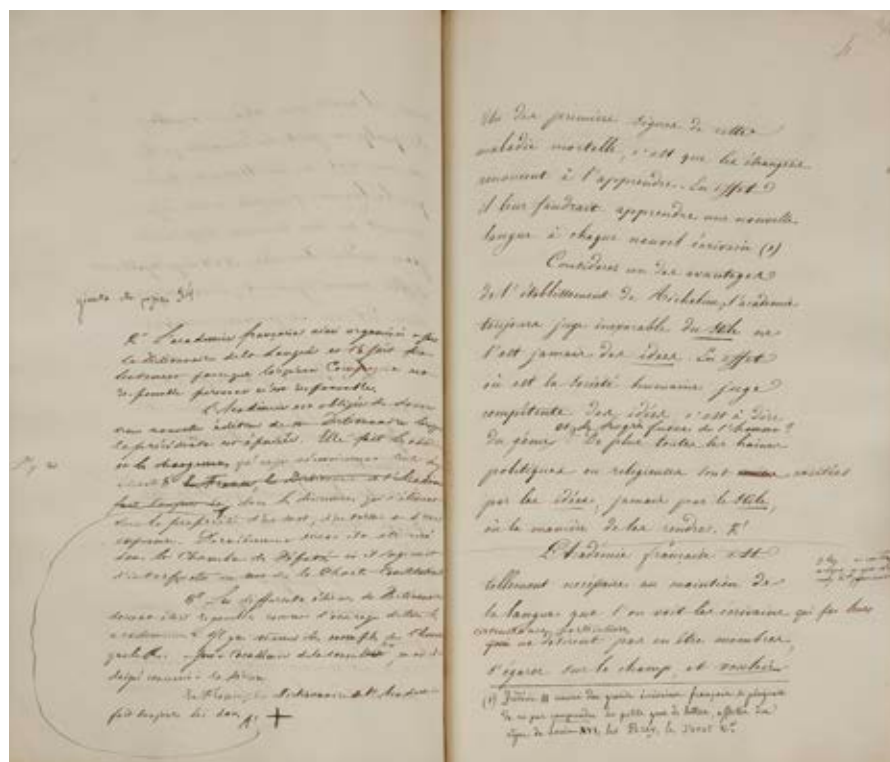
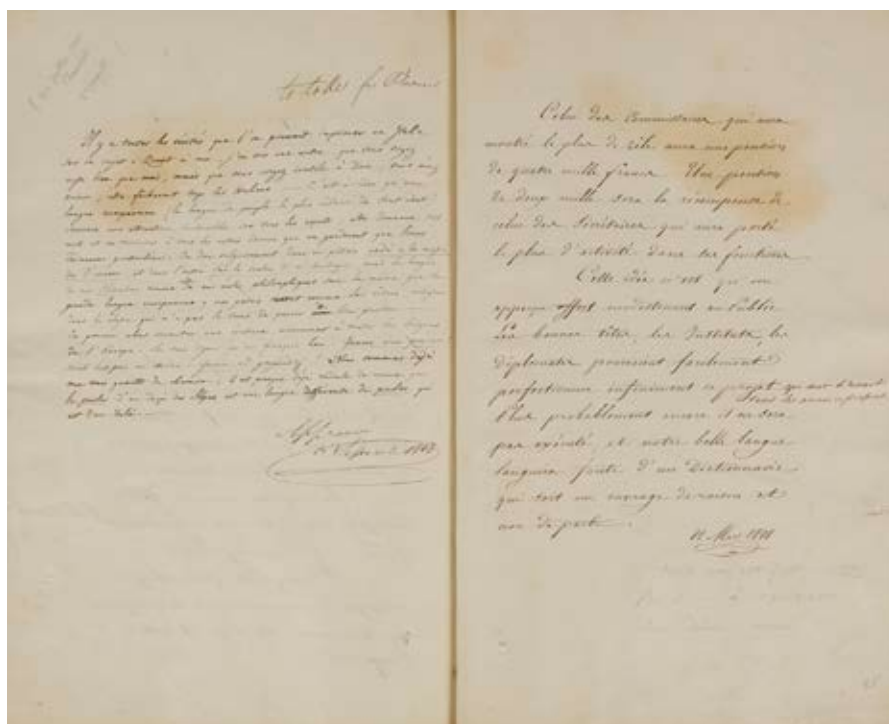
Commissaires » ; il fait le compte des pages
à payer au copiste et ajoute : « Corrigé le 7
marzo Sabbato ».

La *Giornata* suivante est intitulée : « Dei
Rimedi », et commence en italien. De
nombreuses corrections et additions
accablent les pédants « adorateurs » des
Toscans, soulignent la lourdeur de la langue
et « l'impossibilité d'un stile rapide et
supprimant toutes les idées intermédiaires ».
Insistant sur la nécessité d'établir une bonne
grammaire italienne, Stendhal ajoute : « C'est
un des moyens les plus lents mais les plus
sûrs de faire que l'habitant de Milan n'appèle
plus le Bergamasque, un Forastè ».

La dernière *Giornata* définit la composition,
le rôle et le fonctionnement de la commission
de neuf membres nommés par chaque
gouvernement qui se réunirait à Bologne pour
mettre au point grammaire et dictionnaire.
Il ajoute que ce projet « met d'accord tous
les amour-propres ». En fin, il porte la date :
« 12 Mars 1818 », et en marge : « corrigé le
12 mars ».

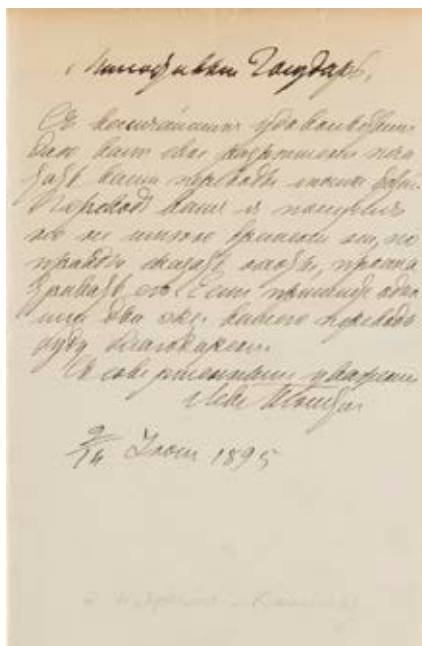
Outre les additions que nous avons signalées,
les **additions, corrections et annotations**
de Stendhal sont nombreuses, dans le texte
ou en marge ; ce sont des modifications,
la suppression d'une idée qu'il veut garder

« pour la fin », une référence à chercher et à ajouter, une citation à compléter, des mots ou des phrases ajoutés, des remarques (« mal écrit en Français », « Déguiser cela », etc. Le manuscrit a été lu, commenté et annoté par des Italiens, rectifiant des erreurs, nuançant, ou applaudissant : « bravo » ; on peut lire à la fin au crayon : « tout ceci est fort juste. Brochure à imprimer sans délai ». Mais les annotations les plus importantes sont celles de **Silvio PELLICO** (alors rédacteur du périodique milanais *Il Conciliatore*) qui a ajouté, principalement en français, de **longs commentaires autographes** : une page sur Alfieri (f. 9 v°), une demi-page sur l'apport du Milanais à la langue italienne (f. 21 v°), une défense de Mme de Staël et Chateaubriand malmenés par Stendhal (f. 35 v°), une remarque sur l'abus des superlatifs (f. 51 v°), etc. On retiendra notamment ses remarques sur **l'idée d'une langue européenne**. « L'Italie est à l'Europe ce que Milan par exemple était au reste de l'Italie. [...] l'Italie doit aujourd'hui modifier sa langue sur celles des pays de l'Europe qui ont plus de liberté et d'idées qu'elle. – De là toutes les langues doivent franciser et angliser » (f. 16 v°). Il développe ce thème dans la longue conclusion où il



résume les idées que lui a inspirées la lecture du manuscrit : « Il y a toutes les vérités que l'on pourrait imprimer en Italie sur ce sujet. [...] une langue européenne (la langue du peuple le plus éclairé du Continent) exercera une attraction invincible sur tous les esprits ; elle donnera ses mots et ses tournures à tous les autres idiomes qui ne garderont que leurs désinences particulières. [...] On pourra alors inventer une écriture commune à toutes les langues de l'Europe. Les trois signes qu'un français lira : *Guerre aux préjugés !* seront lus par un italien : *Guerra ai pregiudizi !* Nous sommes déjà aux trois quarts du chemin ; il est presque déjà ridicule de croire que *le parler d'au-delà des Alpes* est une langue différente du *parler* qui est au-delà ». Stendhal ajoute : « Approuvé 10 Septembre 1818 » et note en haut de la page : « to take for Florence ».

Anciennes collections Édouard CHAMPION ; puis Daniel SICKLES (II, 510).



535

535

TOLSTOÏ LÉON (1828-1910).

L.A.S. « Lev Tolstoï », 2/14 juillet 1895, à Ély HALPÉRINE-KAMINSKY ; 3/4 page in-8 ; en russe (traduction française en page 3).

2 000 / 2 500 €

Autorisation à son traducteur français pour la publication de ses œuvres.

« C'est avec le plus grand plaisir que je vous donne mon autorisation de publier votre traduction de mes œuvres. J'ai reçu votre traduction mais je n'ai pas eu le temps de la revoir ». Il prie de lui faire parvenir un ou deux exemplaires du volume...

536

TOLSTOÏ LÉON (1828-1910).

MANUSCRIT signé « Leon Tolstoy » avec CORRECTIONS et ADDITIONS autographes et L.A.S. d'envoi, **Zola et Dumas fils. Le non agir**, 1893 ; 42 pages in-8, enveloppe d'envoi jointe (1^{ère} et dernière pages un peu salies) ; en français.

20 000 / 25 000 €

Important texte sur l'avenir de l'humanité et l'idéal chrétien, abondamment corrigé par Tolstoï.

En juin 1893, le rédacteur de la *Revue des revues* avait envoyé à Tolstoï des coupures de journaux avec le discours *À la jeunesse* prononcé par Émile ZOLA au banquet l'Association générale des étudiants en mai, et une lettre d'Alexandre DUMAS fils au rédacteur du *Gaulois*, parue dans ce journal le 1^{er} juin sous le titre *Le Mysticisme à l'École*. Le 10 juin 1893, Tolstoï note dans son *Journal* qu'il a commencé son article « sur la lettre de Zola et de Dumas », et le 21 juin qu'il a « envoyé par Kouzminski l'article sur les lettres de Zola et Dumas à la *Revue de famille* », dirigée par Jules Simon. Dans une lettre du 23/25 juin, il en résume la teneur à son fils Lev : « je souligne la sottise du discours de Zola et la clairvoyance de Dumas, et j'exprime simplement mes idées aussi bien sur la science que sur ce que seulement l'assimilation de la vue chrétienne par les hommes sauvera l'humanité ». L'article avait été envoyé à un traducteur à Saint-Petersbourg, puis renvoyé à Tolstoï, qui l'expédia plus tard à la *Revue de famille* (le 18 juillet, il note qu'il n'est « toujours pas expédié ») ; le 16 août, dans un bref bilan récapitulatif des semaines précédentes, il précise : « Terminé et envoyé l'article *Le Non-agir* en français et en russe ». *Le Non-agir* paraît en russe sous le titre *Nedelanie*, dans *Severnyj Vestnik* en septembre 1893 (n° 9). C'est, non pas la *Revue de famille* qui publie en français *Le Non-agir*, mais la *Revue des revues* dans son numéro du 1^{er} octobre 1893, dans une mauvaise traduction, faite sur la traduction



536

anglaise ; Tolstoï juge sévèrement dans son Journal (5 octobre) cette « traduction détestable [...] cela m'a chagriné ». Dans une lettre du 30 septembre/12 octobre, il charge son traducteur Halpérine-Kaminsky de faire insérer dans le *Journal des débats* et le *Figaro* ce rectificatif : « La traduction de mon article *Le Non-agir* publié dans la *Revue des Revues* du 1^{er} octobre a été faite à mon insu et est tellement défectueuse que je n'en accepte pas la responsabilité ».

Tolstoï dut rentrer en possession du manuscrit français, et le revoir attentivement, avant de le renvoyer en mars 1895 à Halpérine-Kaminsky. La nouvelle version de *Zola et Dumas*. « *Le non-agir* » parut dans la revue *Cosmopolis* de mars 1896 (p. 761-774), avec cette note de la rédaction : « A la suite du discours prononcé par M. E. Zola à l'Association générale des étudiants (mai 1893) et d'une lettre de M. Alexandre Dumas, parue le 1^{er} juin de cette même année, sur l'esprit de la Jeunesse des Écoles, M. L. Tolstoï écrit en russe une réponse intitulée : *le Non-Agir*. Cet écrit fut analysé et complètement défiguré par la presse française, au point que M. L. Tolstoï dut faire démentir par son éminent traducteur français, M. Halpérine-Kaminsky, le sens que l'on donnait à ses paroles. Depuis, M. Léon Tolstoï lui-même a récrit complètement sa réponse en français. C'est cette réponse, notablement différente du premier texte russe et inédite, que nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs ».

Le texte en fut repris peu après dans un volume de textes de Tolstoï préparé par Halpérine-Kaminsky : *Zola, Dumas, Maupassant* (Léon Challaye, 1896, p. 47-91). Dans son Avant-propos, Halpérine-Kaminsky rappelle les circonstances d'écriture du *Non-*

agir, et insère dans le volume les textes de Zola et de Dumas fils qui ont fait réagir Tolstoï, et il précise : « l'article sur Zola et Dumas (*le Non-agir*) m'a été envoyé par Tolstoï expressément pour l'édition française, écrit en français avec de notables changements sur le texte russe paru précédemment. Je le donne tel quel ».

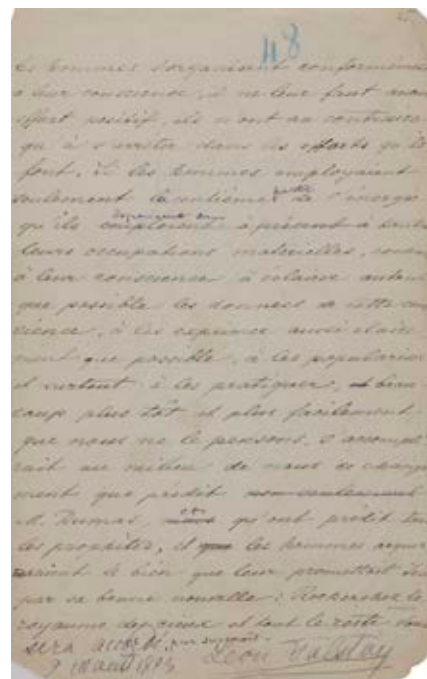
Le manuscrit est écrit par le traducteur au recto de 41 feuillets de papier ligné, numérotés 1 à 18 et 1 à 23, à l'encre bleue puis noire, avec une pagination ajoutée au crayon bleu au moment de l'impression de 8 à 48.

Au verso du dernier feuillet, L.A.S. de Tolstoï : « Mon cher Monsieur Villot si par hasard l'article arrivait trop tard pour le N° de Septembre, ayez la bonté de m'en envoyer une copie pour que je puisse y faire quelques corrections pour le N° suivant. Tout à vous L. Tolstoï » En marge, une note au crayon, datée 16/23/VIII/93, indique qu'il a été répondu à Tolstoï, et précise de « ne pas faire de coupures. C'est le désir absolu du C^{ie} ».

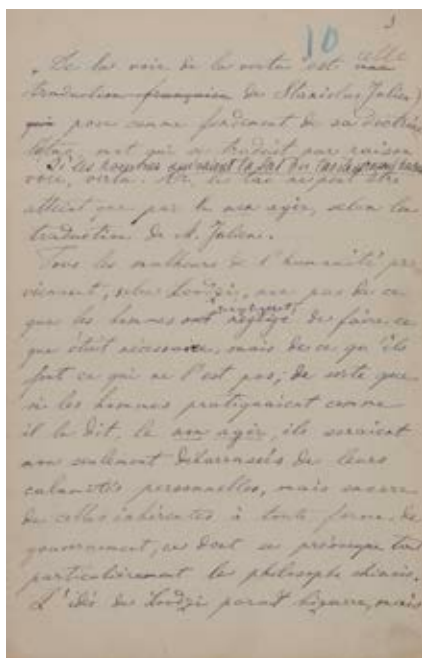
L'enveloppe d'envoi à Halpérine-Kaminsky à Paris porte les cachets de départ de Moscou du 5 mars 1895, et d'arrivée à Paris le 22 mars. Le manuscrit a servi pour l'impression, et porte des marques des typographes. Il présente de **nombreuses corrections et additions autographes** (plus de 40) de la main de Tolstoï à l'encre bleu nuit, allant d'un mot à une ou deux lignes, soit plus de 130 mots. Si quelques rares corrections à l'encre noire semblent faites par Halpérine-Kaminsky, une autre main a porté de nombreuses corrections à l'encre violette, probablement le rédacteur de *Cosmopolis*, pour améliorer des tournures de phrases, rectifier la syntaxe, trouver un mot plus juste, récrivant certains phrases, etc., pour mettre au point le texte de *Cosmopolis* (les divisions du texte en chiffres romains ont été ajoutées) ; on notera cependant que le nom de Loodzi est resté sur le manuscrit, et qu'il sera rectifié en Lao-Tseu dans la revue.

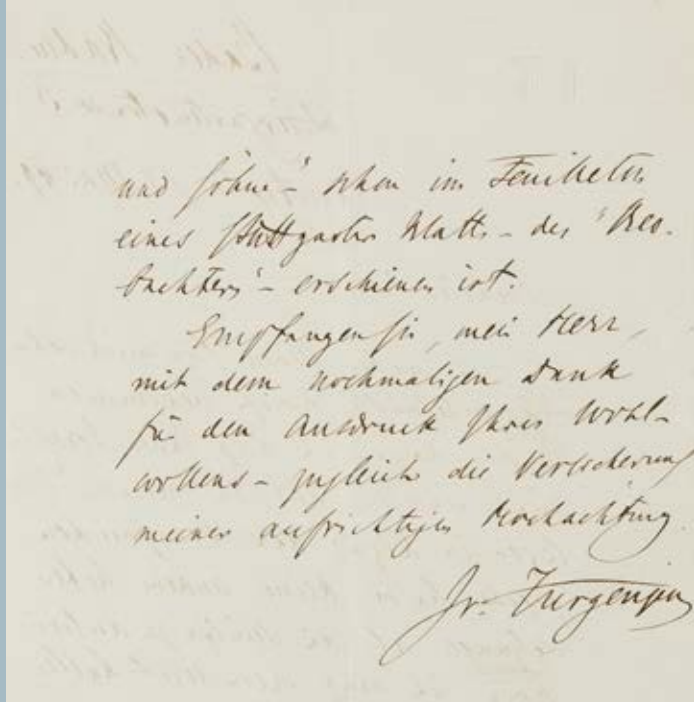
Parmi les corrections de Tolstoï, notons cette phrase ajoutée (p. 3) : « Si les hommes suivaient la loi du tao ils seraient heureux » ; p. 4, après « tous les militaires », il ajoute : « tous les geoliers, tous les bourreaux »... Etc. Vers la fin, deux passages ont été biffés par Tolstoï et ne figurent pas dans la publication. À la fin du manuscrit, Tolstoï a signé « Léon Tosltoy » et inscrit la date « 9 Août 1893 ».

Au début de son texte, Tolstoï souligne que les textes de Zola et Dumas présentent « l'expression des deux forces fondamentales qui composent la résultante suivant laquelle se meut l'humanité ; l'une, la force de la routine, qui tâche de retenir l'humanité dans la voie qu'elle suit ; l'autre, celle de la raison et de l'amour, qui la pousse vers la lumière ». Et il se réfère à LAO-TSEU et sa doctrine du tao, qui « ne peut être atteint que par le



non-agir ». Tolstoï critique sévèrement Zola et sa foi dans le travail et dans la science. Puis il en vient à la lettre de Dumas, qu'il juge prophétique : « 1^o comme toute prophétie, elle est tout à fait contraire à la disposition générale des hommes au milieu desquels elle se fait entendre ; 2^o cependant tous ceux qui l'entendent ressentent sa vérité, et 3^o surtout, elle pousse les hommes à réaliser ce qu'elle prophétise ». Et Tolstoï prêche l'idéal chrétien que devrait adopter l'humanité... Et il conclut : « la conception de la vie païenne et égoïste remplacée par la conception chrétienne, l'amour du prochain deviendrait plus naturel que ne le sont à présent la lutte et l'égoïsme. Et une fois l'amour du prochain devenu naturel à l'homme, les nouvelles conditions de la vie chrétienne se formeraient spontanément, tout comme, dans un liquide saturé de sel, les cristaux se forment dès qu'on cesse de le remuer. Et pour que cela se produise et que les hommes s'organisent conformément à leur conscience, il ne leur faut aucun effort positif ; ils n'ont au contraire qu'à s'arrêter dans les efforts qu'ils font. Si les hommes employaient seulement la centième partie de l'énergie qu'ils dépensent dans leurs occupations matérielles, contraires à toute leur conscience, à éclairer autant que possible les données de cette conscience, à les exprimer aussi clairement que possible, à les populariser et surtout à les pratiquer beaucoup plus tôt et plus facilement que nous ne le pensons s'accomplirait au milieu de nous ce changement que prédit M. Dumas, et qu'ont prédit tous les prophètes, et les hommes acquerraient le bien que leur promettait Jésus par sa bonne nouvelle : « Recherchez le royaume des cieux et tout le reste vous sera accordé par surcroît ». »





537

537

TOURGUENIEV IVAN (1818-1883).

L.A.S. « Iv. Turgueniev », Baden-Baden 17 mai 1869, [à Karl MÜLLER] ; 1 page et demie in-8 à son chiffre ; en allemand.

2 000 / 2 500 €

Au sujet de la traduction allemande de *Pères et Fils*.

[L'écrivain allemand Karl MÜLLER (1819-1889) lui avait demandé l'autorisation de traduire *Pères et Fils*.]

Il a bien reçu sa lettre élogieuse mais ne peut malheureusement accepter sa proposition, ayant promis à son éditeur à Riga de n'autoriser aucune autre traduction en dehors de la sienne : « Je dois tenir parole ; toutefois, puisqu'il n'existe pour l'heure aucune convention littéraire entre la Russie et l'Allemagne, vous n'avez pas besoin de mon accord ». Il souhaite simplement attirer son attention sur le fait que *Väter und Söhne* est déjà publié en feuilleton dans le journal de Stuttgart *Beobachter*...



538

538

VALÉRY PAUL (1871-1945).

MANUSCRIT autographe avec DESSINS, **Notes sur l'architecture VI^e au XVI^e siècle**, [1886-1888] ; cahier petit in-4 de 20 feuillets (plus un blanc) soit 40 pages, couverture papier rose usagée (dos renforcé au scotch ; les 2 derniers ff. débrosés avec un bord effrangé).

5 000 / 7 000 €

Précieux cahier illustré d'une soixantaine de dessins, montrant l'intérêt précoce de Valéry pour l'architecture.

Au bas d'un feuillet (p. 33), Paul Valéry a porté tardivement cette note au crayon : « 1886 – quand je voulais résumer le Dictionnaire



538

de Viollet le Duc à la Bibliothèque de Montpellier ». En effet, Valéry a écrit plus tard : « L'Architecture a tenu une grande place dans les premières amours de mon esprit ». En 1886-1888, Valéry consacre une grande partie de son temps à l'étude, à la bibliothèque de Montpellier, d'ouvrages d'architecture, en particulier le *Dictionnaire d'Architecture* de Viollet-le-Duc et la *Grammaire de l'ornement* d'Owen Jones. Il écrira dès 1891 le *Paradoxe sur l'Architecte*, puis en 1921 *Eupalinos ou l'Architecte*.

Ce cahier, qui date plus vraisemblablement de 1888 (alors que Valéry commence ses études de droit), rassemble des notes et définitions, classées alphabétiquement, qui vont des mots « abaque » à « chapiteau ». Valéry recueille des définitions, mais surtout les illustre de nombreux dessins, la plupart légendés, d'une grande précision, à la mine de plomb mais surtout à la plume, depuis la simple pièce de charpente, jusqu'aux portails et même des monuments entiers. On relève notamment des arcs-boutants des cathédrales de Soissons, Chartres ou Paris, des arcatures de l'église de Souvigny et du chœur de la cathédrale de Canterbury, l'intérieur de Vézelay (signé P. Valéry), une vue cavalière de l'abbaye de Cîteaux, une vue de l'abbaye du Mont Saint-Michel, les fortifications de Pierrefonds, les remparts d'Avignon, les autels restaurés de Saint-Denis et de la Sainte-Chapelle, le beffroi de Béthune, la charpente du beffroi de Chartres (crayon et lavis d'encre noir), la bretèche de la tour des Deniers de Strasbourg, la chapelle de la cathédrale de Mantès, la chapelle absidiale de Saint-Eutrope de Saintes, etc.

Exposition Paul Valéry (Bibliothèque Nationale, 1956, n° 27).

Provenance : archives de son fils François VALÉRY (vente 13 décembre 2007, n° 140).

539

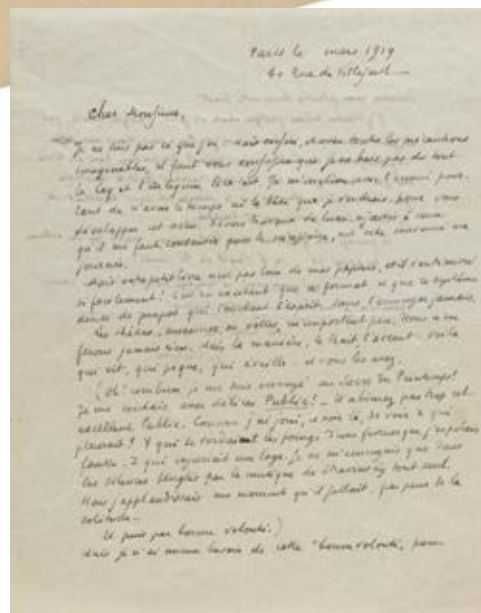
VALÉRY PAUL (1871-1945).

L.A.S. « P. Valéry », Paris le [18] mars 1919, à Jean COCTEAU ; 1 page et demie in-4, enveloppe.

1 000 / 1 500 €

Curieuse lettre inédite sur *Le Coq et l'Arlequin*, et *Le Sacre du Printemps* d'Igor STRAVINSKY.

Il remercie Cocteau pour l'envoi de son livre *Le Coq et l'Arlequin* (La Sirène, 1918). Il voudrait avoir le temps de le lui dire, mais la fatigue et le travail excessif l'en empêchent : « je ne hais point *Le Coq et l'Arlequin* [...] votre petit livre n'est pas loin de mes papiers, et il s'entr'ouvre si facilement ! C'est un excitant que ce format, et que ce système dense de propos qui touchent l'esprit sans l'ennuyer jamais. Les thèses, miennes ou vôtres, m'importent peu. Nous n'en ferons jamais rien. Mais la manière, le trait, l'accent – voilà qui vit, qui pique, qui éveille – et vous les avez ». Puis il avoue : « Oh ! combien je me suis ennuyé au *Sacre du Printemps* ! Je me sentais avec délices *Public* ! – N'abîmez pas trop cet excellent Public. Comme j'ai joui, ce soir là, de voir X qui pleurait ! Y qui se tordait les poings d'une fureur que j'espérais fausse. Z qui injurait une loge. Je ne m'ennuyais que dans les silences beuglés par la musique de Stravinsky tout seul. Mais j'applaudissais aux moments qu'il fallait, par peur de la solitude... Et puis par bonne volonté »...



539



540

VERLAINE PAUL (1844-1896).

RECUEIL de deux MANUSCRITS autographes avec dessins, de 4 L.A.S. dont 3 avec dessins, et de 5 DESSINS originaux à la plume, la plupart adressés à Ernest DELAHAYE, [1873-1885 et s.d.]; 15 pages sur 10 feuillets la plupart in-8 ou in-12 (quelques mouillures et réparations), intercalés entre des feuillets blancs de papier vélin d'Arches, le tout dans un album relié demi-veau vert à coins, dos à nerfs orné titré *Paul Verlaine. Dessins originaux* (Lanoë).

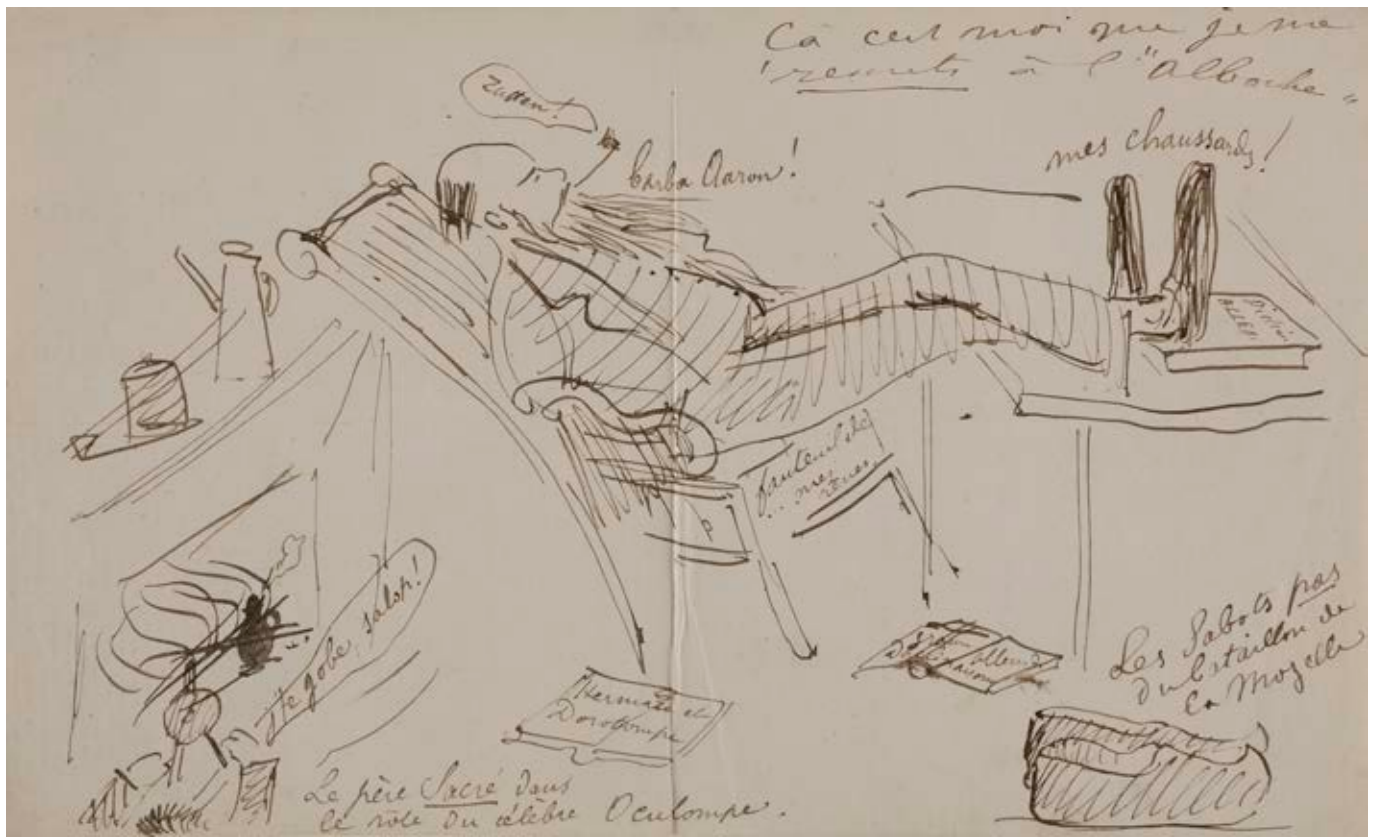
30 000 / 40 000 €

Important ensemble de dessins originaux de Verlaine, avec des lettres et manuscrits illustrés de dessins.

Ernest DELAHAYE (1853-1930), à qui les lettres sont adressées, était le condisciple de Rimbaud au collège de Charleville. Verlaine le rencontra en novembre 1871 lors de la visite qu'il rendit à Rimbaud.

1. DEUX DESSINS à l'encre brune au recto et verso d'un feuillet oblong in-8 (13,2 x 20,5 cm, fentes réparées), intitulé **Bis repetita placent**, [1873]. – Recto : à gauche, buste de LAZARE HOCHÉ au grand nez disant dans une bulle « De moins en moins question de moi ! Oûsqu'est mon sabre, de plus en plus !!! » ; au pied du buste, panier rempli de bouteilles de *Champagne frappé*. Au centre du dessin, GAMBETTA debout sur une chaise fait un « Discours » (marqué sur une bulle s'échappant de son derrière), tenant un coq dans sa main gauche (qui crie dans une bulle « Nommez Coquelin ! ») ; sous le fauteuil un personnage écrasé (bulle « nommez p'ti Jeanne, na ! ») et un encier (avec étiquette « il a rendu l'encier » et bulle « nommez Laboulaye ! »). À droite, des gens attablés, avec légende « Centre gauche. Discours » ; sur la table, une bouteille à les traits de Thiers et est marquée « liqueur au patria ». – Verso : caricature de THIERS appuyé sur des béquilles, devant sa maison (panneau *Place George*), tenant un gros sac (marqué 1.000.000, *une chaumière et un cœur*). À ses pieds, MAC-MAHON, coiffé d'un bicorne, montre sa tête ; commentaire : « Pour moi je commence à envisager [flèche vers la tête] celle-ci, de branche sans trop d'horreur, à défaut de celle-là », une grande flèche pointant un drapeau fleurdelysé et marqué

H V (aux coins : *Alsace, Lorraine, Algérie, La Logique*). En haut, entourant Thiers, paroles de chansons : « Chœur radical. Dansons la rédingotte / Vive le son, vive le son, / Dansons la rédingotte / Vive le son du picton », et « Chœur centre gauche. Viv'l'libérateur (bis) / C'esst le cri de la France / Il fut son sauveur Il est son espérance !!! »... Dans le bas de la page, ces deux notes : « Pardon de la confusion des présents Jeanboudommer, mais, vrai, la situation y prête – et même y donne ! » ; et « Serait-ce là – grands Dieux – la branche de ton scepticisme, à toi aussi ?? ». 2. L.A.S. « P.V. », [Londres] 24 mars 1876, à Ernest Delahaye (1 p. in-8 très remplie d'une écriture serrée). Il se réjouit de la défaite électorale de Karchompe [Théodore Karcher] : « pour mon malheur, j'ai jadis vécu dans ce milieu-là, et j'en puis dire des nouvelles. Que dis-je, n'ai-je pas en compagnie de 3 ou 400 jeunes imbéciles, assisté à un banquet (civisme et veau froid) donné – il y a quelques 7 ou 8 ans de cela, du temps où Badingue éprounissait sa moustache é-nor-me – donné, dis-je en l'honneur du "Cyclope" [Gambetta] qui n'était alors qu'un sous Jules Favre – n'ai-je pas entendu, flanqué à droite par Naquet, à gauche par Longuet, le grand homme dégoûter ses filandreuses platitudes. (Car il est bête, et, au fond, plus bourgeois que



Thiers, l'ami à Karchomphe) n'ai-je pas, ô éternelle rigolade quand j'y pense, collaboré au *Rappel* (peu et peu payé, je dois le dire) n'ai-je pas, enfin, ô comble du gâtisme ! voté, oui, voté dans mon temps pour la vieille bourrique de Garibaldi ! Tout ça pour te dire que quel que soit ton dégoût des hommes et des choses, le mien se renforce encore de toute l'expérience acquise... à mes dépens »... Sa mère et venue le voir Il va bientôt partir pour Boston (Lincolnshire) « où vais essayer un trimestre, après quoi, soit que réintègre cette noble ville ou me rabatte en des Dublin, Edinbourg ou tout bêtement London – me paierai, de juillet à octaobre, congés français bien achetés – au fond »... (*Correspondance générale*, 76-7).

3. Lettre autographe (fragment), [Boston (Lincolnshire) 11 avril 1876], à Ernest Delahaye, avec DESSIN original à l'encre brune au verso (1 feuillet in-8 recto-verso à l'encre brune, 13,2 x 20,5 cm). Il décrit Boston : « une espèce de Rethel. – Sauf l'église "paroissial" qui est splendide (vieux reste de ce "barbare" moyen-âge) la ville n'a rien de remarquable. Mal pavée, bâtie de briques, mais avec de magnifiques campagnes, un peu trop jolies peut-être. Ma grande distraction, en dehors de mes leçons, des promenades dans les campagnes avoisinantes, ou jusqu'à la station ousquygna un bouquiniste et un chand

d'journals. Inutile d'ajouter qu'"en ville", toujours le même soldier (le SEUL garnisaire d'ici !!!), toujours le même policeman, le même tablier, la même demoiselle de magasin et son p'tit sac ousquygna son p'tit diner, toujours le même clergyman, le même caniche, les mêmes lévriers, les mêmes chats noirs gros comme des rats, les mêmes "pauper school boy and girl" – tout ce monde s'esclaffant de rire à la vue de mon imperturbable pétase », dont il a fait au dos « illustrécheune ». Quant à Germain NOUVEAU, « il espère entrer bientôt en qualité de reporter, écotier, etc. ès la cuisine d'un journal PAYANT en train de se former. Naturellement ses projets anglais sont à l'eau »... Au dos, le dessin intitulé **L'homme au Chapeau** : Verlaine se représente coiffé d'un énorme chapeau melon, avec un parapluie sous le bras, lisant *The Standard* devant une série de personnages, décrits dans sa lettre, souriant et lui tirant la langue (*Correspondance générale*, 76-8).

4. Manuscrit autographe, recopiant pour Ernest Delahaye le poème d'Edgar Allan POE, *Hymn*, [Boston 23 mai 1876] (1 feuillet in-8 à l'encre brune recto verso, 13,2 x 20,5 cm), avec cette note : « Si tu veux, la prochaine fois je t'enverrai *Le Corbeau* – merveille d'art et d'anglais ». En dessous du poème, DESSIN de Verlaine dans lequel il se représente portant

sur son dos son parapluie et sa valise à l'adresse « M^r Verlhuppe. Londomphe », à gauche une esquisse de Londres (Londe) et à droite de Boston (Bostel). Au verso, autre DESSIN à pleine page, légendé : « Mercredi 16 mai. Regain de la Foire. Gaités champêtres. Pas soiffards les ruraux d'ici, non ! » ; Verlaine s'est représenté debout à gauche, coiffé de son grand chapeau, avec son parapluie et un ALBUM dans les mains, entouré de plusieurs Anglais se promenant en famille, et au fond l'usine LEO (*Correspondance générale*, partie du 76-10).

5. L.A.S. « P.V. », Jeudi 9 [janvier 1879], à Ernest Delahaye (1 feuillet in-8 à l'encre brune recto verso, 13,2 x 20,5 cm), lettre remplie de jeux de mots : « Reçu ton mot du 5 très-en retard. O les postes françaises en Jannemard ! T'envoie *illiquiūs quàm possibiliūs* livre demandé tout battant neuf. Mais on ne fait pas d'omelettes sans NŒUFs ! (horror, horror, horror ! comme dirait Cheshire). Nulle nouve de Nouve [Germain NOUVEAU]. Que devient cette vache ? Moi renonce à l'y récrire parce que blessant et bête à la fin des fins »... Au verso, DESSIN à pleine page représentant Verlaine étendu dans un fauteuil, les pieds (pantoufles légendées « mes chaussons ! ») sur sa table de travail entouré de livres d'allemand, en train de fumer la pipe. Légende en haut à droite : « Ça c'est moi .../...

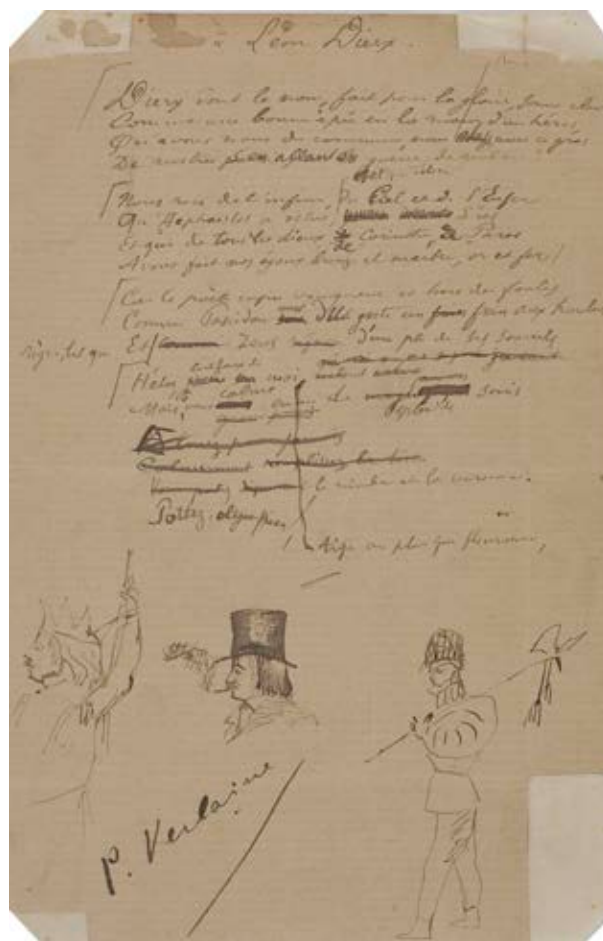


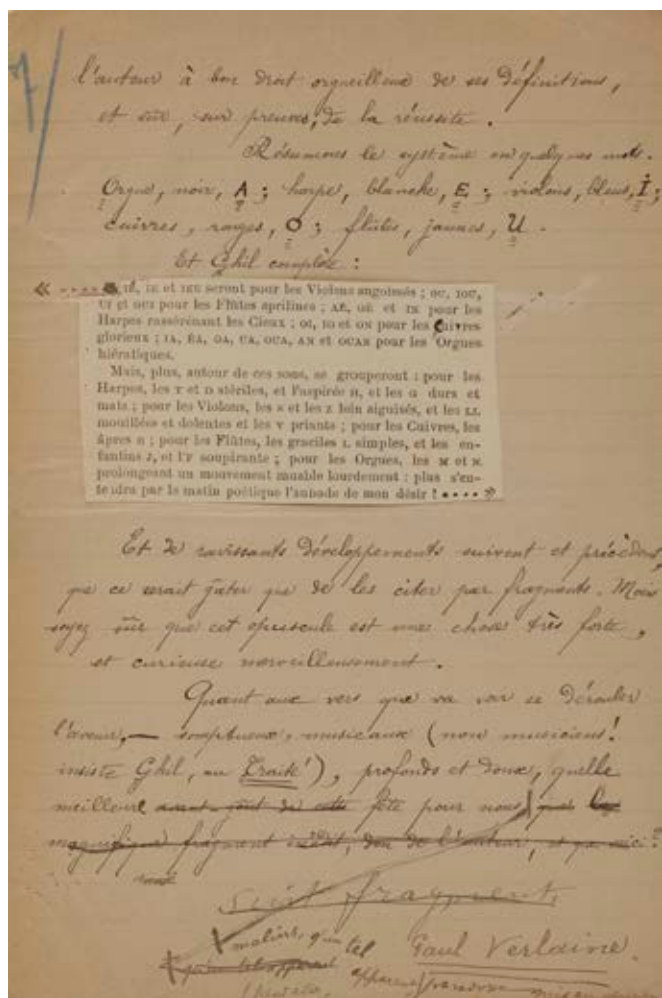
9. DESSIN à l'encre brune avec légendes autographes, **Ça c'est ma nouvelle incarnation**, envoyé à Ernest Delahaye, [22 mai 1885 ?] (13,2 x 11,8 cm). Verlaine se représente devant le Panthéon portant le cercueil de VICTOR HUGO sous le bras, devant une bouche d'égout ouverte, disant dans une bulle « Un peu moisie la caisse. Coulant, le macabé ! » Sa jambe gauche est marquée *jambe en stuc*, et sa canne *mon souteneur*. En bas à droite est inscrit : « Après les Panthéons et les cérémonies Voici (dirait madame Esnault) les gémonies ! » [Victor Hugo a été enterré en grandes pompes le 22 mai 1885 ; Mathilde Mauté, qui avait obtenu le divorce, assistait aux obsèques ; Hugo avait essayé en vain de réconcilier le couple.] (*Correspondance générale*, p. 900).

10. POÈME autographe signé « P. Verlaine », **à Léon Dierx**, (1 page in-8, manques aux coins réparés). Brouillon très corrigé du sonnet consacré à Léon DIERX dans la deuxième édition de *Dédicaces* en 1894, avec de nombreuses ratures, corrections et variantes ; au bas de la page, trois DESSINS à la plume : Léon Dierx de profil coiffé d'une couronne ; tête de Léon Dierx de profil, coiffé d'un haut de forme et fumant une cigarette ; un hallebardier.

Référence : Paul Verlaine, *Correspondance générale* (éd. Michael Pakenham), tome I (Fayard, 2005).

Provenance : Ernest Delahaye ; vente Giraud-Badin, 1-2 juin 1964 (n° 145) ; vente Sotheby's Paris, 30 mai 2006 (n° 62).





541

VERLAINE PAUL (1844-1896).

MANUSCRIT signé « Paul Verlaine » avec CORRECTIONS et ADDITIONS autographes, **René Ghil**, [1888] ; 8-[1] pages grand in-8 montés sur onglets sur des feuillets de papier vélin, plus 4 L.A.S de René GHIL montées à la suite, le tout relié en un volume petit in-fol., reliure souple de chagrin noir avec titre en lettres dorées sur le plat sup., chemise, étui.

1 500 / 2 000 €

Notice sur le poète René Ghil, recopiée par ce dernier, pour *Les Hommes d'aujourd'hui*.

[La notice sur René GHIL (1862-1925), écrite en 1887, fut publiée dans *Les Hommes d'aujourd'hui* en novembre 1888 (n° 337), avec un dessin de Luque en couverture.]

Le manuscrit a été copié avec soin par René GHIL sur des feuillets de papier ligné ; il est paginé au crayon bleu de 1 à 8, et a servi pour l'impression ; Verlaine y a porté des corrections, refaisant notamment la dernière phrase, et a signé sur la dernière page.

« René Ghil, poète français, est né le 26 septembre 1862, à Tourcoing (Nord).

Comme pour beaucoup de personnes d'origine flamande, il y a gros à parier qu'il a du sang espagnol dans les veines. On a déjà dit de lui : "...un Espagnol perdu dans les brumes de la Flandre". On ne s'est pas trompé non plus en traitant, à cette occasion, son génie et son talent "d'imagination chaude domptée par une logique sévère". Déjà plusieurs poètes de là-bas ont revendiqué ce double titre ataval manifesté par leurs écrits et que proclame l'Histoire. La grande Marceline DESBORDES-VALMORE, entre autres, aimait, blonde aux yeux bruns, à se souvenir de son cher Douai natal [...] et ses sublimes vers où, au milieu de la plus vivante expansion qui fut jamais, apparaît tant de réserve pudique et hautaine, tant de discrétion d'esprit et de style, concision et verve, toutes vertus et qualités castillanes, ne furent et ne sont pas pour démentir ces belles nostalgies »...

Verlaine voit en Ghil « un cas des plus intéressants d'esthétique transcendante. Et j'emploie ces grands mots, contre mon habitude, sans sourire, car René Ghil doit être considéré comme le premier – ou alors l'un des tout premiers des jeunes poètes, et en tout état de cause le plus affirmé d'entre eux, le plus en dehors, le plus visible pour le sérieux, pour le grave, pour le poids et l'imposant de sa tentative. Décadent ou. Symboliste ou l'un et l'autre, n'importe, en admettant que l'un diffère de l'autre, que *décadent* qui est pittoresque et historique comme *gueux* et *sans-culottes*, et *symboliste* qui est amusamment pédantesque, – tels *euphuiste* et *tutti quanti*, signifient ceci ou cela, peu ou prou, ou, encore, rien, – René Ghil représente la génération levante d'ouvriers en vers, et fortement, par l'exemple et le précepte »...

Après des précisions biographiques, Verlaine passe en revue les recueils de Ghil, dont le « fameux *Traité du verbe* », et, à la suite de RIMBAUD, sa « théorie de l'*Instrumentation poétique* », coloriant non seulement les voyelles, mais aussi les diphtongues et les consonnes...

On a relié à la suite un feuillet autographe de l'éditeur Léon VANIER où l'éditeur a recopié quatre quatrains inscrits sur des enveloppes à lui adressées par Stéphane MALLARMÉ (2), René Ghil et Édouard Dujardin, et la liste des œuvres de René Ghil en vente « chez le Bibliopole Vanier ».

Plus 4 L.A.S de René GHIL à Paul Verlaine. – 12 février 1886 (1 p. in-8) : il attend Mallarmé : « Nous devons aller trois vous faire visite, lui, son Faune et moi »... – 8 février 1887 (1 p. et demie in-8, enveloppe), le remerciement de son article : « Vous avez si adroitement et d'une façon si indulgente réuni toute les circonstances atténuantes pour faire croire que je suis un Bonhomme » ; il explique un petit changement qu'il a fait au sujet du *Traité du Verbe* ; il lui portera *Le Désespéré*. (Au dos de l'enveloppe, Verlaine a noté les nom et adresse de Forain et Villiers). – 11 juin 1887 (1 p. in-8, enveloppe), pour un rendez-vous au café avec Verhaeren ; il est occupé par la réimpression du *Traité du Verbe*, mais propose d'aller attendre Mallarmé à la sortie de son collège. – 1^{er} février 1895 (2 p. et demie in-8), sur ses démarches en faveur de Verlaine auprès de la revue *Hermès*, puis de Jean Royère pour la reprise des *Écrits pour l'Art* qui serait l'organe d'un groupement ; on lui assurerait un revenu mensuel de 50 F...

VIGNY ALFRED DE (1797-1863).

18 L.A.S. « Alfred de Vigny » ou « Alfred », 1820-1830, à Victor HUGO ; 56 pages in-8, adresses dont plusieurs avec cachets de cire, montées sur onglets sur feuillets de papier vélin, le tout relié en un volume in-8 maroquin bordeaux, plats et dos à nerfs ornés de filets et d'un motif romantique doré aux petits fers, doublure de maroquin même ton serties d'un filet doré, gardes de soie brochée vieil or, doubles gardes tranches dorées (Marius Michel, A. & R. Maylander).

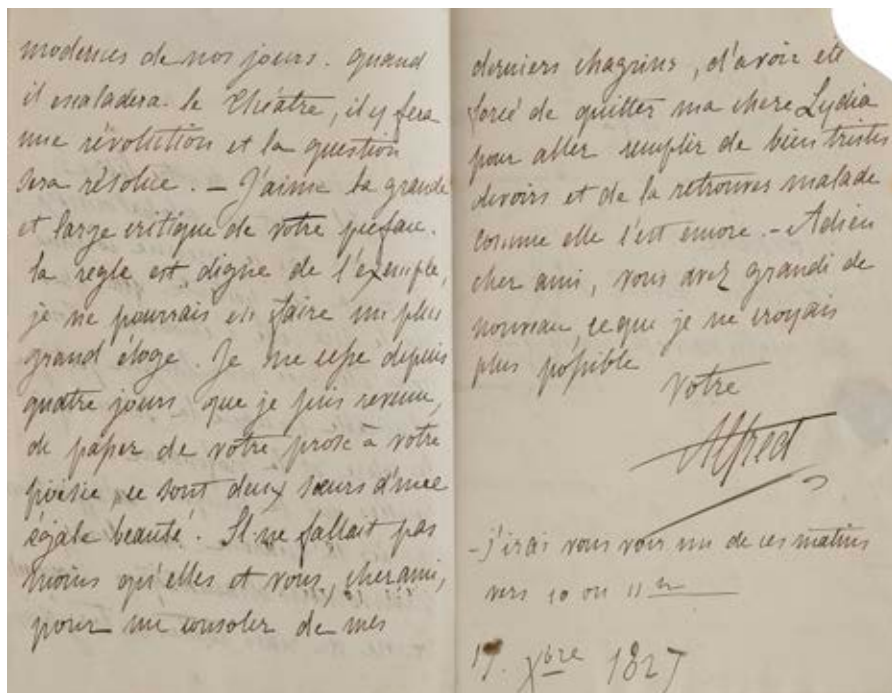
20 000 / 30 000 €

Remarquable recueil de la correspondance de Vigny à Victor Hugo, précieux témoignage de l'amitié fraternelle entre les deux grands poètes romantiques.

[En 1820, Vigny a fait la connaissance de Victor Hugo, son cadet de cinq ans, par l'intermédiaire de leurs amis communs Émile et Antoni Deschamps. Vigny, qui suit une carrière militaire, n'a alors rien publié, tandis qu'Hugo est déjà célèbre. En décembre, *Le Conservateur littéraire*, fondé par les frères Hugo, va publier ses premiers textes. Nous renvoyons entre crochets pour chaque lettre à l'édition de 1989 de la *Correspondance* de Vigny.]

[Courbevoie] 22 octobre [1820. 20-2]. Il félicite « Monsieur Victor » de son *Ode sur la naissance du duc de Bordeaux* : « Vous avez fait là un bel ouvrage sur un sujet où l'on marche toujours au bord du vulgaire, et jamais le pied ne vous a glissé ». Il est malade. « Je ne fais rien, comme vous pensez, que rêver à quelques projets pour l'avenir, et j'ai un singulier plaisir à oublier ce que j'ai fait, j'y reviendrai ensuite pour perfectionner, mais j'aime les pays nouveaux. [...] je sens que mon imagination est comme Phaéton, elle meurt si elle n'est libre »...

[Orléans février-mars 1823. 23-4]. Il n'est pas allé embrasser Victor avant de partir, mais (allusions à la folie d'Eugène Hugo, et à ses propres amours contrariées pour Delphine Gay) : « J'avais honte de toutes ces misères du cœur lorsque je les comparais à ces grands fléaux dont nous frappe notre propre nature physique quand elle se dégrade tout-à-coup longtemps avant la mort, et que l'âme s'absente en laissant le corps debout et souriant comme ces horribles figures d'Herculanum ». *Han d'Islande* remplit son esprit tout entier : « c'est un beau et grand et durable ouvrage que vous avez fait là. Vous avez accompli tout ce que j'attendais lorsque j'eus dans les mains le premier chapitre.



Vous avez posé en France les fondemens de Walter Scott. Votre beau livre sera pour nous comme le pont de lui à nous et le passage de ses couleurs à celles de France »...

Bordeaux 26 août 1823. [23-13]. Commentaires sur le 2^e numéro de *La Muse française*, et les articles d'Hugo, notamment celui sur Walter SCOTT : « Je lui en veux mortellement de déflorer ainsi notre histoire pour habiller de ses nobles traits ses paysans d'Écosse ». Puis il évoque son travail sur son poème *Satan* (qui deviendra *Éloa*) : « J'ai pensé, j'ai écrit. *Satan* est fait, c'est-à-dire, en style de mon ami Girodet, je n'ai fait que couvrir la toile, il me reste tout à retoucher »...

[Bordeaux] 20 octobre [1823. 23-29]. Sur la mort du premier fils des Hugo : « Que vous dire, mon bon ami, sinon que je pleure comme vous ? Je ne sais pourquoi on a créé le mot de consolation, quand la chose n'existe pas. Il n'y en a pas pour ceux qui sentent le malheur tout entier, tout fort comme il est. Vos douleurs de père ont été bien proches de celles de fils et de frère ; vous êtes accablé par les peines de famille, cette assemblée naturelle que l'on croit notre seule source de biens »...

22 mai 1824. [24-10]. Après l'article louangeur d'Hugo dans *La Muse française* sur *Éloa*, et la publication des *Nouvelles Odes*. « Malgré les illusions de votre amitié, malgré les éloges trop grands de mon ouvrage, le vôtre est une bien belle chose, mon ami ; je ne sais rien de supérieur à votre définition de la méditation et de l'inspiration. Tous les poètes du monde vous doivent de la reconnaissance pour avoir fait connaître au profane vulgaire quelle est leur nature [...] Vous n'avez pas

cherché bien loin votre modèle, vous êtes descendu en vous. Vous y avez aussi trouvé cette fraternelle amitié dont vous parlez avec tant de charme et que j'ai si bien aussi pour vous ». Hugo doit faire « un bel article pour la mort de Lord Byron »...

[Oléron] 25 juillet 1824. [24-18]. Sur le sabotage de la revue *La Muse française*. « Je ne comprends rien à tout ce qu'on m'écrit, cher ami, mais du fond de mes montagnes il me semble que nous faisons une sottise. Quoi la Muse cesserait quand elle est devenue une puissance ? Autant vaudrait que des hommes chassés de tous les ports de mer et exilés sur l'océan s'avisassent de brûler leur vaisseau ». Quant à lui, il travaille, « et je me trouve heureux de ne plus voir la littérature pour mieux vivre avec la poésie ». Il aimerait savoir ce que Chateaubriand a pensé d'*Éloa*... Il conclut : « Combattons toujours. Nous nous appelons tous les deux Victor, qui veut dire vainqueur dans la langue classique »...

Pau 5 octobre 1824. [24-27]. « L'Ennui m'environne, je vis seul, les Pyrénées sont sous mes yeux, et vous pouvez croire que je n'écris pas ! Je ne cesse de penser que pour écrire tout ce qui s'accumulerait dans ma tête. J'ai fait et terminé un mystère, mais c'est le troisième [Le Déluge] et non celui que je vous avais raconté : ce *Satan* qui effrayait votre amitié pour moi, et auquel je ne puis cependant résister je l'achève aussi à présent. L'autre est sur la terre et j'y ai mis toute cette immense nature que je représente avec tous les arts qui sont dignes d'elle. Je vois de mon balcon les montagnes qui voient la Méditerranée, et à ma droite celles que

ouvrage, surpris de la verve
 comique du dialogue, ému de
 la profondeur des mots tragiques
 et tragiques à force de vérité.
 je continuerai à vous entendre
 lundi comme si vous n'aviez
 pas eu de parler tous
 votre Cromwell est présent à
 ma mémoire comme vous,
 l'été au cœur de votre
 Alfred
 Jarnach

.../...

baigne l'Océan, le printemps est encore tout
 vert à leur pied, et l'hiver étend toutes ses
 neiges sur leurs têtes. Et je n'écirais pas, je
 ne chanterais pas sur toutes mes cordes !
 [...] Je m'enivre de solitude, je ne puis plus
 m'en détacher ». Puis il évoque l'ode sur *Les*
Funérailles de Louis XVIII : « Vous êtes le
 Roi de cette Lyre, mon ami, vous seul avez
 dignement chanté cet événement immense,
 votre parallèle de S^{te} Hélène et de S^t Denis

est une véritable, une vaste pensée ; c'est
 peut-être une chose vraie à dire, que les
 Tragédies publiques des nations n'ont qu'une
 idée mère »...

[Pau 10 janvier 1825. 25-1 (le début manque)].
 Au sujet du poème *Le Cor*, qu'il ne veut
 pas livrer au public : « Le nombre des
 exemplaires ne dépassera pas celui des
 gens qui entendent la langue poétique, vous
 voyez qu'ils ne seront pas nombreux. Je

crois qu'il faut laisser la poésie habiter dans
 la société les régions élevées, comme elle
 les occupe dans l'esprit humain. La boue
 gâte sa robe ». Il évoque ses chevauchées
 avec des « figures blondes d'Ossian », puis
 la mort de GIRODET : « Je n'aurai plus
 avec lui de ces longues conversations où je
 réveillais la flamme mourante de son génie
 en disant vos plus beaux vers et tout ce que
 la poésie m'inspirait devant les formes divines
 qu'il avait tracées. [...] Il me semble d'ici que
 beaucoup de choses vous occupent tous et
 vous détournent de la principale, l'amour de
 la Beauté souveraine des arts, le seul digne
 d'échauffer vos cœurs »...

Pau 3 février 1825. [25-4]. Il annonce son
 mariage : « Ma femme est indienne, douce
 et bonne comme votre fille d'Otaïti qu'elle
 aime autant que nous. [...] Je vais vous trouver ;
 ma liberté est à jamais conquise par le lien
 même qu'on regarde comme une chaîne »...

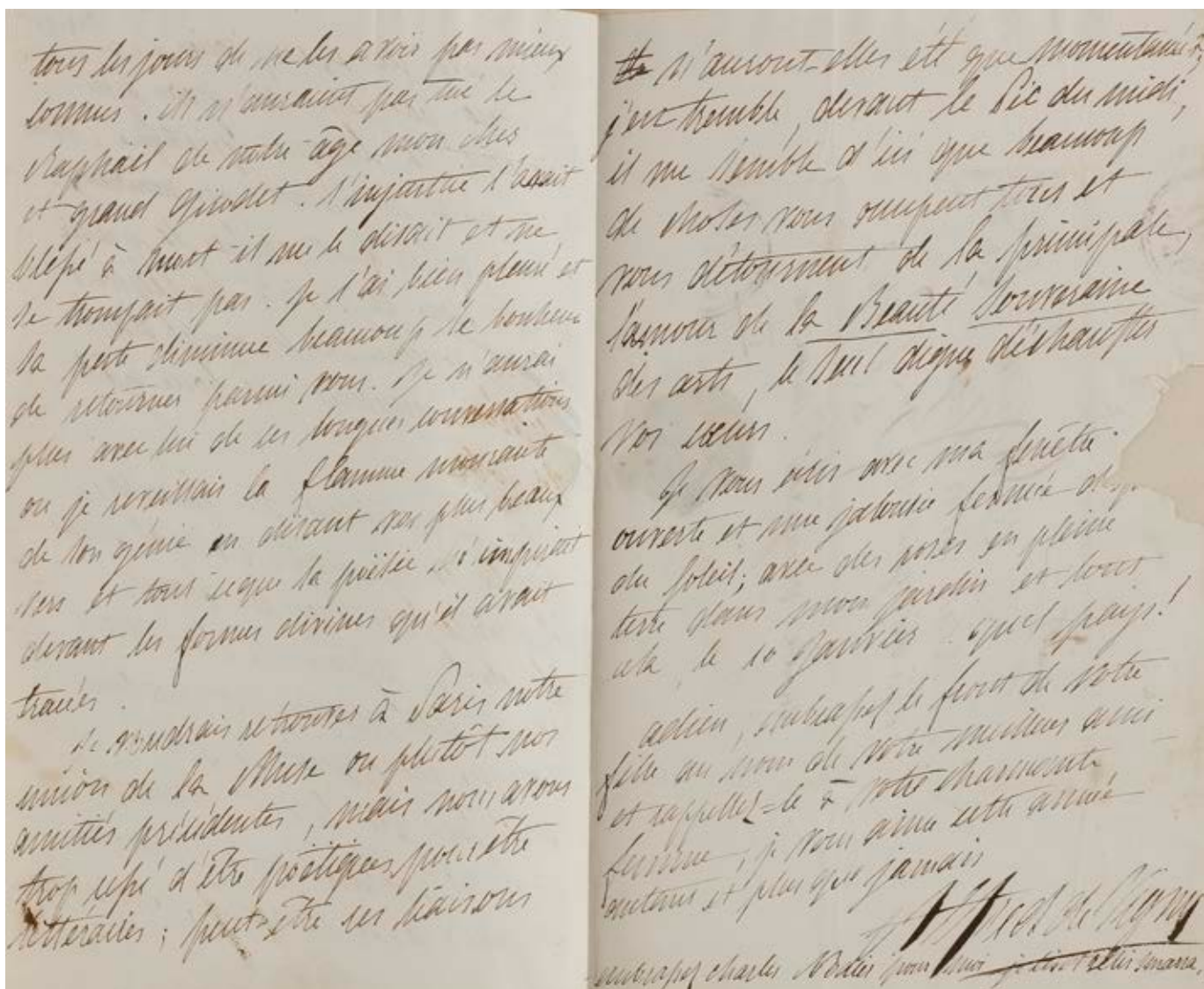
5 mars [1825. 25-8]. Il regrette de ne pouvoir
 se rendre à une réunion, mais il doit aller
 avec Lydia « renouveler à l'Ambassade
 d'Angleterre notre union protestante [...] Il
 me tarde de causer avec notre NODIER et de
 savoir quelque chose de tout ce qu'il a pensé
 depuis que je ne l'ai vu ; c'est beau sans
 doute comme ce qu'il écrit et bon comme
 ses sentimens »...

4 avril 1825. [25-10]. Il veut venir voir les Hugo
 avec Lydia. « Ma Muse me revient voir et
 s'assoit à côté de ma douce femme. Je
 vous raconterai ce qu'elle m'a dit »...

8 mai 1825. [25-15]. Il se réjouit des faveurs
 royales reçues par Hugo (la croix d'honneur,
 et l'invitation au Sacre) : « Je félicite cette
 étoile d'honneur de briller sur vous elle y
 reprendra les rayons qu'elle perd sur tant de
 gens. [...] je vous plains de quitter ma patrie
 car je suis né en Touraine sur les bords de
 cette belle Loire. Je vous plains de vous
 séparer de la moitié de votre âme, pour aller
 voir nos cérémonies de carton et de papier
 peint, et toutes les grandeurs étriquées de
 nos tems. [...] Emparez-vous du tems présent
 par des odes dignes de celle de Louis 18.
 [...] moi que je ne sais quel Démon emporte
 quoi que je fasse dans des routes insensées
 j'accomplis ma destinée. Je viens d'être forcé
 d'ajouter cent vers au *Déluge*, et un chant,
 quel chant ! aux paroles des damnés »...

7 novembre 1826. [26-27]. Il félicite Hugo de
 la naissance de son fils Charles : « Le seul
 bonheur qui me soit refusé vous est allé
 trouver. [...] j'irai voir chez vous la naissance,
 la vie, le bonheur, la belle poésie. Je revivrai
 avec vous et en vous »...

19 novembre 1826. [26-30]. Il a dévoré ses
Ballades : « je les lis, je les chante, je les crie
 à tout le monde car j'en suis ravi ; c'est la
 poésie des fées et des gnômes qu'il faut à
 un peuple qui ne croit plus ; vous avez toutes
 ses couleurs à votre pinceau, tous ses chants
 sur votre luth ; cette muse est dans tous les
 coins de votre livre, il n'y a pas jusqu'aux
 Épigraphes où elle ne se glisse, comme



dans le prélude du *Passant* dont je suis fou comme le prétendu fou. Que tout cela est amusant et vrai et original ! Après le sublime, qui se rencontre si souvent dans vos odes, quel repos enchanteur en entrant dans ce pays magique ! Continuez à être vous de cette manière, pour notre enchantement et pour votre gloire »...

10 février 1827. [27-7]. Sur l'ode *À la Colonne de la place Vendôme*. « Merci mon ami, vous avez relevé la Colonne que les chansons populaires avaient à moitié démolie ; vous êtes beau dans l'indignation comme dans les regrets. Votre ongle est bien un ongle de Lion et il croît tous les jours »...

Samedi [24 mars 1827. 27-19]. Il regrette de ne pouvoir aller à une lecture de *Cromwell* : « j'ai été ravi de l'empreinte originale et vigoureuse de votre ouvrage, surpris de la verve comique

du dialogue, ému de la profondeur des mots tragiques, et tragiques à force de vérité »...

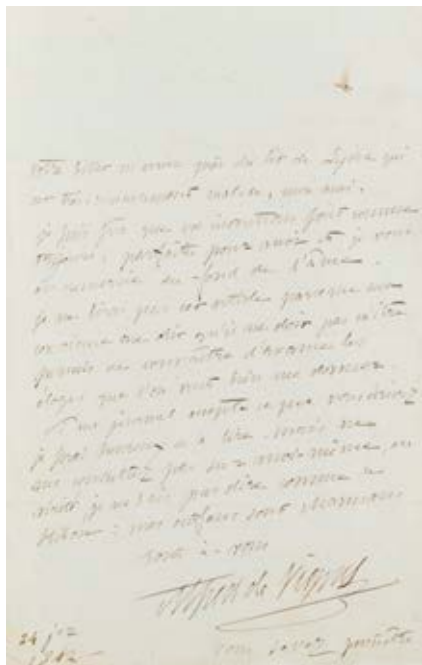
17 décembre 1827. [27-36]. Sur *Cromwell*. « Merci, cher ami, de votre livre immortel. C'est un colossal ouvrage. [...] Vous vous êtes créé une langue poétique admirable en ce que la Science qui la colore et la profondeur de pensées qui la remplit, n'appesantissent jamais sa marche. *Cromwell* couvre de rides toutes les tragédies modernes de nos jours. Quand il escaladera le Théâtre, il y fera une révolution et la question sera résolue. – J'aime la grande et large critique de votre préface »...

23 février 1830. [30-15]. Avant la première d'*Hernani* : « Pour moi, je veux être aussi exact à mon poste d'ami que je le fus... que dis-je ? cent fois plus exact que je ne le fus à mon ridicule et ennuyeux poste de Capitaine

en temps de Paix. Je ne serai pas à ce dîner mais à l'orchestre. Ce sera tems de guerre que jeudi soir – tems de triomphe pour vous – éternité d'amitié »...

On joint : Louis Barthou, *Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Victor Hugo (1820-1831)* (Émile-Paul frères, 1925), in-12, relié demi-maroquin bordeaux à coins, dos à nerfs orné, tranches dorées sur témoins, couv. et dos conservés (*Maylander*). Édition originale, ex. sur hollande h.c. non compris dans les 50 de tête numérotés.

Provenance : Louis BARTHOU (I, 25-27 mars 1935, n° 420, ex-libris), Gérard de BERNY (I, 27 novembre 1958, n° 121, ex-libris), Charles HAYOIT (II, 29 juin 2001, n° 328, ex-libris).



543

VIGNY ALFRED DE (1797-1863).

L.A.S. « Alfred de Vigny », 24 janvier 1842, à un ami [Charles NODIER ?] ; 1 page et quart in-8.

300 / 400 €

Au sujet de sa candidature à l'Académie française.

« Votre billet m'arrive près du lit de Lydia qui est très sérieusement malade, mon ami. Je suis sûr que vos intentions sont comme toujours, parfaites pour moi et je vous en remercie du fond de l'âme.

Je ne lirai pas cet article parce que ma conscience me dit qu'il ne doit pas m'être permis de connaître d'avance les éloges que l'on veut bien me donner. Si un journal accepte ce que vous écrivez je serai heureux de le lire. Mais ne me consultez pas sur moi-même, en vérité, je ne sais pas dire comme le Hibou : mes enfans sont charmans. [...]

Vous savez peut-être qu'il n'y a que moi qui sois sur les rangs pour le fauteuil de M. l'évêque d'Hermopolis [Mgr Frayssinous]. D'autres se présentent pour celui de Duval, dit-on ».

544

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM AUGUSTE DE (1838-1889).

MANUSCRIT autographe, **Le Candidat par Gustave Flaubert** ; 2 pages oblong in-8 (papier un peu froissé avec quelques légères fentes marginales et une déchirure sans manque, taches d'encre).

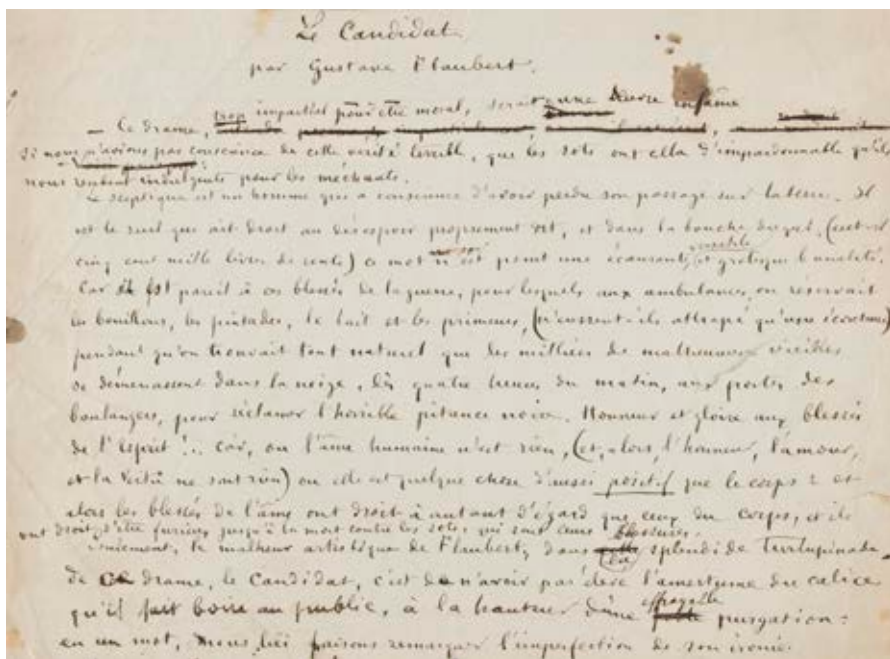
1 000 / 1 500 €

Brouillon d'un article inédit sur **Le Candidat** de Gustave FLAUBERT.

[La pièce de Flaubert *Le Candidat* a été créée le 11 mars 1874 au théâtre du Vaudeville. Villiers lui a consacré un article dans la *Revue du monde nouveau* le 1^{er} avril 1874,

très différent de celui-ci, qui sera recueilli en 1890 dans *Chez les passants* (*Œuvres complètes*, Pléiade, p. 459-463). Ce brouillon présente des ratures et corrections.]

« Le drame, trop impartial pour être moral, serait une œuvre infâme si nous n'avions pas conscience de cette vérité terrible, que les sots ont cela d'impardonnable qu'ils nous rendent indulgents pour les méchants. Le sceptique est un homme qui a conscience d'avoir perdu son passage sur la terre. Il est le seul qui ait droit au désespoir proprement dit, et dans la bouche duquel (eut-il cinq cent mille livres de rente) ce mot n'est point une écœurante, versatile et grotesque banalité. [...] Car, ou l'âme humaine n'est rien, (et, alors, l'honneur, l'amour, et la vertu ne sont rien) ou elle est quelque chose d'aussi positif que le corps et alors les blessés de l'âme ont droit à autant d'égard que ceux du corps, et ils ont droit d'être furieux jusqu'à la mort contre les sots, qui sont leurs blessures. Seulement, le malheur artistique de Flaubert, dans la splendide turlupinade de ce drame, *Le Candidat*, c'est de n'avoir pas élevé l'amertume du calice qu'il fait boire au public, à la hauteur d'une effroyable purgation : en un mot, nous lui faisons remarquer l'imperfection de son ironie. Oui, nous eussions aimé à voir, en un cinquième acte admirable, (comme les quatre premiers), les personnages de cette comédie sublimés et magnifiés sans motif, comme nous les avons vus, sans motif, vils et monstrueusement frappés d'hébétéude. [...] L'auteur, par le fait de mettre sa pièce en lumière devant un public dont cette même pièce est la parfaite et simple photographie, s'avoue victime du même mobile que son *Candidat*. Or, Flaubert est incapable de ridicule. Malheureusement. Sans cela, ce grand littérateur serait un véritable génie. [...] Flaubert a ceci de terrible qu'il ferait aimer les êtres ridicules, si ces derniers n'étaient pas des maudits ».



544

254

sera moins grande, votre extrême bienveillance pour moi vous causera moins d'ennuis. D'ailleurs, je suis persuadé qu'une proposition de vous appuyée par le gérant et M. Durier, a toutes les chances pour réussir. Faut-il valoir, je vous prie, ma position intolérable vis-à-vis de Lacroix; dites surtout que mon roman, ayant pour cadre l'insurrection de 1851, a ~~pour~~ ^{aujourd'hui pour lui} l'actualité, qu'il n'aura peut-être plus dans quelques mois, au train dont marchent les événements. Je suis bien certain, d'ailleurs, que vous ferez votre possible pour enlever un vote favorable au conseil.

Le roman de Champfleury va finir. Il faut que l'affaire se décide mercredi. Pardonnez-moi mes impatiences, car je suis vraiment dans une situation qui empire chaque jour davantage. Je suis heureux d'abuser ainsi de vous, tout en vous priant en grâce de terminer cette maudite affaire qui a dû vous donner

déjà tant de soucis. Et surtout, je le répète, ne voyez dans ma visite à M. Terré, que mon vif désir de vous rendre la tâche plus facile.

Quoi qu'il arrive, veuillez me croire votre tout dévoué et tout reconnaissant,

Emile Zola

14, rue la Condamine (Batignolles)

545

ZOLA ÉMILE (1840-1902).

L.A.S. « Emile Zola », Paris 4 décembre 1869, au journaliste Edmond TEXIER ; 2 pages et demie in-8.

1 000 / 1 500 €

Lettre inédite au sujet de la publication du premier volume des Rougon Macquart, La Fortune des Rougon.

[Zola, en proie à de grandes difficultés financières, se débat afin de voir son ouvrage publié au plus tôt. La Fortune des Rougon paraîtra tout d'abord en feuilleton dans le journal Le Siècle en 1870, avant d'être finalement publié à la fin de l'année 1871 chez Charpentier.]

Il a vu CHAMPFLEURY hier soir qui m'a fort effrayé en me disant que le conseil tenait absolument à faire passer le roman de Dumas. Aussi étais-je allé aujourd'hui pour vous demander si vous ne pensiez pas qu'une démarche de moi auprès de M. Terré fût nécessaire. Ne vous

ayant pas rencontré, j'ai cru pouvoir me risquer. J'ai trouvé M. Terré fort bienveillant », ainsi que M. Durier : « Tous deux m'ont promis de vous appuyer vivement, si vous vouliez bien faire un petit rapport sur ma situation particulière. Je ne pense pas, cher Monsieur et maître, que mes démarches puissent vous mécontenter. J'ai voulu simplement rendre plus facile votre campagne en ma faveur. Il vaut mieux que le conseil décide. Votre responsabilité sera moins grande, votre extrême bienveillance pour moi vous causera moins d'ennuis. [...] Faites valoir, je vous prie, ma position intolérable vis-à-vis de Lacroix; dites surtout que mon roman, ayant pour cadre l'insurrection de 1851, a aujourd'hui pour lui l'actualité, qu'il n'aura peut-être plus dans quelques mois, au train dont marchent les événements. Je suis bien certain, d'ailleurs, que vous ferez votre possible pour enlever un vote favorable au conseil. Le roman de Champfleury va finir. Il faut que l'affaire se décide mercredi. Pardonnez-moi mes impatiences, car je suis vraiment dans une situation qui empire chaque jour davantage... Il donne son adresse « 14, rue la Condamine (Batignolles) ».

XIV Correspondance de Paris 1
Paris, avril.

Le mois-ci, j'agisai à dévotion, je parlai de moi. Parce que des circonstances particulières m'ont empêché de donner au Messenger de l'Europe la première de mes nouvelles romanesques : L'Assommoir, ~~je décline tout~~ qui paraît au moment à Paris, dans le Bien public, je désire tout au moins publier ici un extrait, un chapitre de cette œuvre, choisie de façon à ce que mes amis de Russie puissent la lire avant que le texte original en soit même imprimé en France. Je vois d'avance cette marque de sympathie à la Revue hospitalière qui depuis un an m'a ouvert si largement ses pages. Je ne veux pas qu'il soit dit que le Messenger de l'Europe, après avoir ~~traduit~~ traduit le premier la Partie de l'abbé Moret et Son Excellence Eugène Rougon, se trouve devancé dans la traduction de L'Assommoir.

Mais, avant de donner un chapitre, quelques explications sont nécessaires. Et, d'abord, il faut expliquer le titre, un mot d'argot des faubourgs parisiens. Le peuple appelle assommoirs des débits de liqueurs, où l'alcool est fabriqué sur place. Les liquoristes fabricants peuvent livrer l'eau-de-vie à meilleur compte; en outre, cette eau-de-vie est naturellement ~~de meilleure~~ très forte et assomme rapidement la pratique. Mais j'ai étendu la signi-

avait profité d'une fenêtre ouverte, croqua les os de l'oie, acheva d'enterrer la bête, avec le petit bruit de ses dents fines.

J'ai déjà indiqué le dénouement de L'Assommoir. Lantier s'installe chez les Coupeux. Gervaise se trouve prise entre son ancien amant et son mari, et tombe lentement avec eux à la misère et à la honte. C'est une déchéance fatale qui va des souleries et des grandes mangeailles aux hivers sans pain et sans feu. Je crois avoir peint les ouvriers parisiens avec une patience d'anatomiste scrupuleux. La leçon est dans la stricte vérité de l'œuvre.

Émile Zola

546

ZOLA ÉMILE (1840-1902).

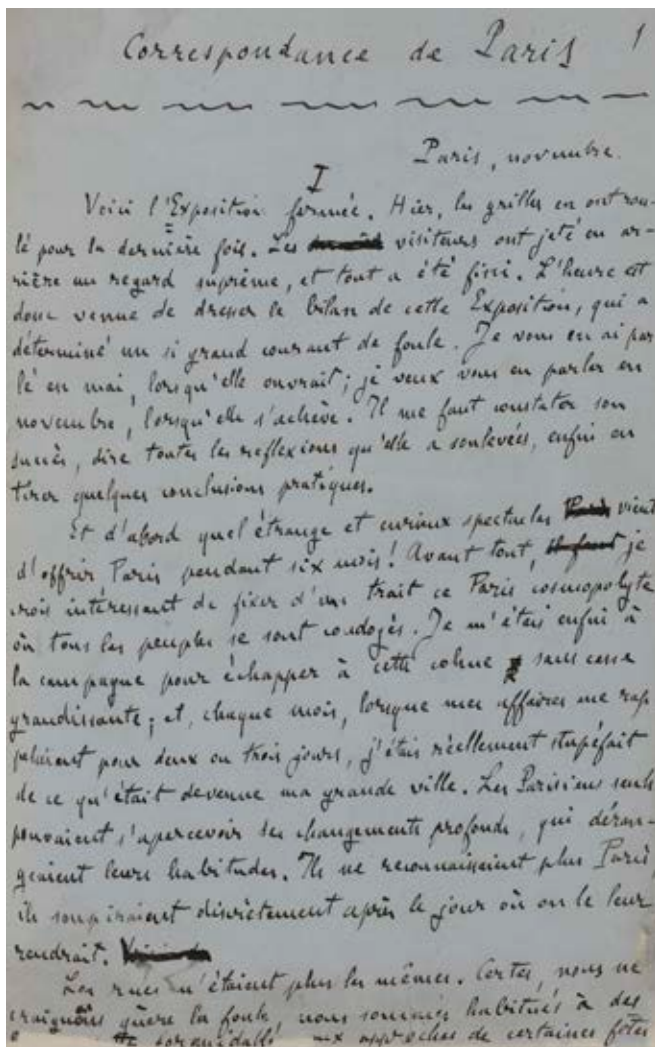
TROIS MANUSCRITS autographes signés « Émile Zola », **Correspondance de Paris**, Paris avril 1876-novembre 1878 ; 52, 52 et 57 pages in-8 sur papier bleu fin (infimes déchirures au premier feuillet du 1^{er} et du 3^e article) montées sur feuillets de papier vélin fort, reliés en un volume demi-basane bleu nuit (H. Jacquet-Riffieux).

25 000 / 30 000 €

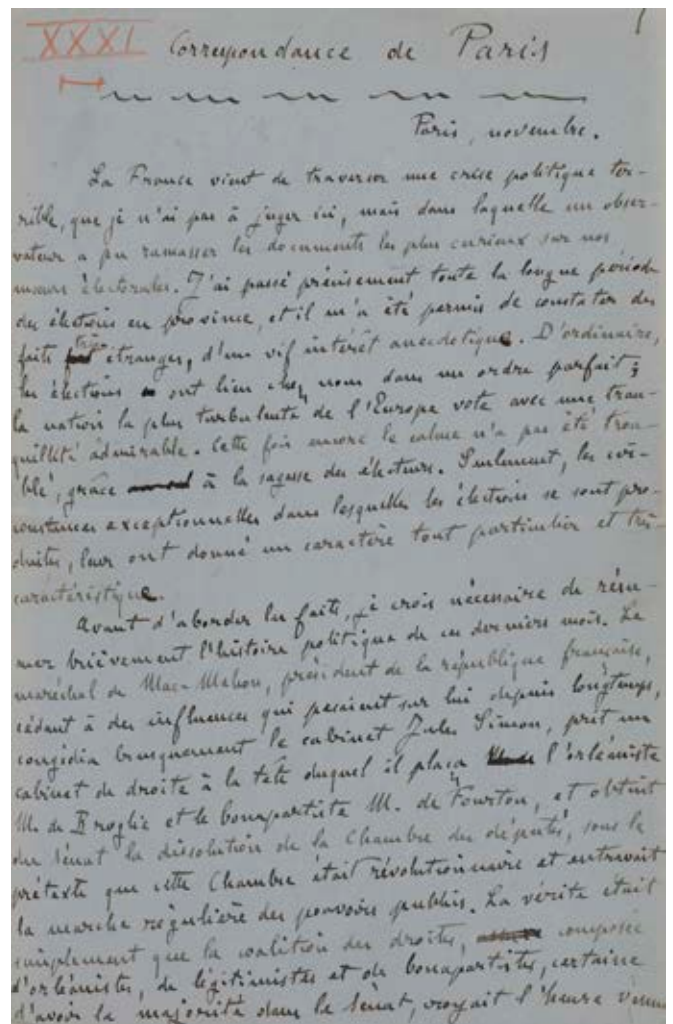
Recueil de trois articles pour le journal russe **Le Messenger de l'Europe**, dont un important chapitre de **L'Assommoir**.

C'est grâce à Ivan Tourgueniev que Zola obtint de Michel Stassioulevitch une « correspondance » mensuelle, de mars 1875 à décembre 1880, à la revue de Saint-Petersbourg, **Le Messenger de l'Europe**. Écrits à l'encre noire sur du papier pelure bleu, ces manuscrits présentent des ratures et corrections.

L'Assommoir. Avril [1876], 52 pages. Zola donne à ses « amis de Russie » un chapitre inédit de **L'Assommoir**, dont la publication a commencé à Paris dans **Le Bien public**. « Mais, avant de donner un chapitre, quelques explications sont nécessaires. Et, d'abord, il faut expliquer le titre, un mot d'argot des faubourgs parisiens. Le peuple appelle assommoirs des débits de liqueurs, où l'alcool est fabriqué sur place. [...] j'ai étendu la signification du mot à tout le milieu ouvrier, aux conditions d'ignorance, de vice et de misère, qui, dans nos quartiers populaires, transforment peu à peu les travailleurs en un troupeau d'ivrognes déguenillés. Voilà la bête humaine assommée, conduite à notre abattoir social, par la faute des autres et par sa propre faute ». Il résume les données de l'intrigue, donne quelques détails sur les personnages secondaires, et parle du « parti pris du style » : « Je l'ai voulu populacier, fortement imagé, rempli de mots d'argot usuels. Il était absolument impossible de peindre le peuple et surtout le faire parler sans lui prendre sa langue »... Suit le texte du chapitre VII, dans lequel le lecteur assiste à la fête pantagruélique de Gervaise. Zola clôt son article par quelques lignes sur la déchéance de ses personnages : « Gervaise se trouve prise entre son ancien amant et son mari, et tombe lentement avec eux à la misère et à la honte. C'est une déchéance fatale qui va des souleries et des grandes mangeailles aux hivers sans pain et sans feu. Je crois avoir peint les ouvriers parisiens avec une patience d'anatomiste scrupuleux. La leçon est dans la stricte vérité de l'œuvre ».



Chronique politique. Novembre [1877], 52 pages. Zola commente la situation politique de la France, qui a vu en mai 1877 le renvoi du ministère de Jules SIMON par le maréchal MAC MAHON, Président de la République, et la dissolution de la Chambre ; des élections législatives eurent lieu en octobre. En jeu, explique Zola, fut le principe même de la République. « D'un côté les républicains, les 363 députés qui avaient voté contre la dissolution et qui défendaient en masse les institutions existantes, sans aucune nuance d'opinions. De l'autre, tous les ennemis de la république, les orléanistes, les légitimistes et les bonapartistes, se groupant autour du maréchal »... Il illustre ses propos par le récit d'une campagne électorale caractéristique, se contentant de changer les noms des lieux et des personnes : « Faucigny, un joli village de la Bourgogne, est en l'air depuis le 16 mai. Dans ce coin paisible, entouré d'ombrages et d'immenses vignobles, la politique fait rage »... Parmi les acteurs de ce petit drame, un curé qui prêche le retour d'Henri V, un maire qui professe des opinions révolutionnaires, un coiffeur bonapartiste, un médecin député du nombre des 363 et un préfet qui a juré sa perte... Zola suit de près les manœuvres tantôt grossières, tantôt subtiles, qui précèdent le scrutin, pour mieux faire ressortir le cri triomphal : Vive la République !



L'Exposition universelle. Novembre [1878], 57 pages. Bilan de l'Exposition universelle de 1878 à Paris, qui vient de fermer ses portes. Zola évoque avec verve et humour la foule de provinciaux et d'étrangers qui se pressaient dans la capitale : « ils partaient à la conquête de Paris avec une belle ardeur, comme s'ils eussent défié la lassitude. C'était le soir qu'ils attristaient les rues ; ils revenaient la mine défaite, ahuris, aveuglés, se suivant à la débânde, dans une sorte de déroute »... Mais Zola souligne, plus sérieusement, les bienfaits pour le commerce, les récompenses pour l'industrie et les arts (déplorant, notamment, « l'absence de la France littéraire »), le succès des théâtres (chiffres et appréciations personnelles à l'appui), les transformations majeures apportées à la ville. Des comparaisons entre les expositions de 1867 et de 1878 tendent à prouver la supériorité de celle qui a eu lieu sous la République, et augurent de l'avenir solide de celle-ci. « La France, par sa vitalité, par son labeur, par son héroïsme, vient de remporter une grande victoire »...

Notes parisiennes

Paris 19 mars.

(c.9)

Je ne vous ai point encore parlé de la Légende des siècles (deuxième série), de Victor Hugo. Je ~~me~~ voulais attendre, pour aborder ce sujet en ~~chronique~~ chronique et en critique bien renseignée.

Aujourd'hui, la vérité, la voie. C'est que la deuxième série de la Légende des siècles, malgré ce qu'affirment les réclames, est de beaucoup inférieure à la première série. Les réclames mentent, lorsqu'elles parlent du retentissement produit par la publication de l'œuvre ; sans doute, l'ouvrage a été bien lancé, des extraits et des articles ont paru dans tous les journaux ; mais cela était forcé, une livre signé de Victor Hugo ne peut passer inaperçue, et il doit déterminer quand même un premier tapage. Seulement, ce bruit n'a pas continué ; aujourd'hui, le silence s'est fait ; il paraîtra encore de l'étude, mais on n'entend plus dans la foule ce brouhaha croissant qui est la marque des grands succès. Les réclames mentent également, lorsqu'elles parlent de la grande vente de la Légende des siècles. Au contraire, le livre a été très peu acheté. C'est une misère absolue en librairie. A cela, il y a plusieurs causes.

Violente attaque contre Victor HUGO et la nouvelle série de La Légende des siècles.

[Cet article parut dans *Le Sémaphore de Marseille* du 21 mars 1877. Le manuscrit présente quelques ratures et corrections.]

Zola veut rétablir la vérité : « la deuxième série de la *Légende des siècles*, malgré ce qu'affirment les réclames, est de beaucoup inférieure à la première série », et elle n'a pas tant de succès qu'on le dit : « le livre a été très peu acheté. C'est un insuccès absolu en librairie », qui coûte trop cher ; et c'est « d'une lecture parfaitement ennuyeuse [...] On admire Victor Hugo, mais on le lit peu, en dehors du monde littéraire. Plus il a grandi, et plus il est devenu apocalyptique ; aujourd'hui, il est illisible pour les femmes et les simples bourgeois »... Zola s'interroge sur le déisme de V. Hugo : « quel est ce Dieu, d'où vient notre âme, où va-t-elle, pourquoi s'est-elle incarnée ? C'est ce qu'il se contente d'expliquer d'une façon poétique ; il bâtit les dogmes les plus étranges, il se perd dans des interprétations stupéfiantes. En lui, tout reste sentiment ; il fait de la politique de sentiment, de la philosophie de sentiment. Comme disent ses disciples, il tend vers les hauteurs [...] ; il serait certainement préférable, à notre époque, de tendre vers la vérité. Dénouer toutes les questions par la bonté, n'avance pas à grand-chose. De même, quand il a foudroyé les prêtres et les rois, en exaltant une fraternité idéale des peuples, cela n'empêchera pas les peuples de se dévorer dans la suite des siècles »...

Hugo est un poète lyrique, non un « homme universel », comme le voudraient ses disciples ; c'est « un des remueurs de mots et de rythmes les plus merveilleux que nous ayons eus », mais celui qui étudierait son œuvre depuis les *Odes* et *Ballades* reconnaîtrait que, telle une fleur qui s'épanouit, puis se fane, « Hugo en est à cette dernière période. [...] il a accompli son évolution, d'après certaines lois fatales. Oui, il devait arriver, par la nature elle-même de son tempérament, à cette attitude de prophète qu'il a prise ; il devait être de plus en plus l'esclave de la rhétorique qu'il s'était faite ; il devait multiplier les chevilles et ajouter souvent deux ou trois vers pour le seul plaisir de justifier une rime riche ; il devait patauger de plus en plus dans le sublime, exagérer son effarement et son vertige de visionnaire [...] ; il devait dompter la langue, au point de la traiter en conquérant, qui n'a plus le respect des phrases et qui les torture à sa fantaisie »... Aujourd'hui, Victor Hugo « pontife » ; il est devenu d'autant plus solennel que ses vers sont devenus plus vides. « Je l'ai appelé un visionnaire. Ce mot le juge. Il a traversé notre époque sans la voir, les yeux fixés sur ses rêves »...

547

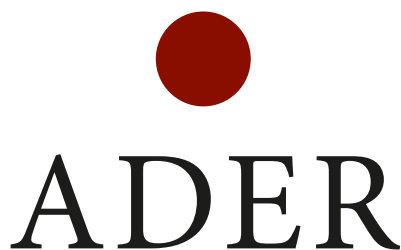
ZOLA ÉMILE (1840-1902).

MANUSCRIT autographe, **Notes parisiennes**, Paris 19 mars [1877] ; 5 pages et demie in-8 sur 6 feuillets de papier bleu fin, montées sur onglets et reliées en un vol. cartonnage parcheminé vert (le 2^e feuillet a été découpé pour l'impression et recollé ; légères salissures et annotations typographiques, report d'encre d'épreuves au verso de 2 ff).

5 000 / 7 000 €

3
interprétation ~~stérile~~ stupéfiante. En lui, tout reste
sentiment; il fait de la politique de sentiment, de la
philosophie de sentiment, de la science de sentiment.
Comme disent ses disciples, il tend vers les hauteurs.
Rien de plus estimable; seulement, les hauteurs, c'est
bien vague; il serait certainement préférable, à notre é-
poque, de tendre vers la vérité. De nouer toutes les questions
par la bonté, n'avance pas à grand'chose. De même,
quand il a foudroyé les prêtres et les rois, en exaltant
une fraternité idéale des peuples, cela n'empêchera pas
les peuples de se dévorer dans la suite des siècles. En lui,
il n'y a qu'un poète, et un poète lyrique. Le philoso-
phe, l'historien, le critique, font sourire.

Certes, il suffit largement à sa gloire d'être
un poète lyrique. Ses disciples qui veulent le changer
en un homme universel, lui rendent un service
détectable. Tous les côtés factices tomberont un jour,
et il ne restera debout que le poète, un des remueurs
de mots et de rythmes les plus merveilleux que nous
ayons eus. Pour moi, dans une étude sur l'ensemble de
ses œuvres, ce qui me passionnerait, ce serait de montrer
comment le poète a pu aller des Odes et Ballades à
la deuxième série de la Légende des siècles. Il y a
là un développement caractéristique, l'histoire de toute



Nordmann & Dominique

ADER NORDMANN

3, rue Favart
75002 Paris
Tél. : 01.53.40.77.10
contact@ader-paris.fr
www.ader-paris.fr

COMMISSAIRES-PRISEURS

David NORDMANN
Xavier DOMINIQUE

DEPARTEMENTS

Mobilier-objets d'art Tableaux anciens Argenterie - Orfèvrerie Lettres et autographes manuscrits

Marc GUYOT
marc.guyot@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 11

Tableaux modernes Tableaux contemporains Dessins

Xavier DOMINIQUE
xavier.dominique@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 09

Camille MAUJEAN
camille.maujean@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 07

Art Nouveau Art Déco Design

Xavier DOMINIQUE
xavier.dominique@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 09

Estampes Livres Militaria

Judaïca
Vins et Alcools
Elodie DELABALLE
elodie.delaballe@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 16

Bijoux - Haute Joaillerie

Christelle BATAILLER
christelle.batailler@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 17

Arts d'Orient

Arts d'Extrême-Orient

Art Russe

Photographies - Livres Photos

Magdalena MARZEC
magda.marzec@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 08

Numismatique

Or et métaux précieux

Lucie FAIVRE
lucie.faire@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 14

Ventes classiques

Clémentine DUBOIS
clementine.dubois@ader-paris.fr
Tél. : 01.78.91.10.01

Inventaires judiciaires et volontaires:

David NORDMANN
david.nordmann@ader-paris.fr

Xavier DOMINIQUE
xavier.dominique@ader-paris.fr

Rendez-vous: Lucie FAIVRE
lucie.faire@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 14

BUREAUX ANNEXES

Paris 16

20, avenue Mozart
75016 Paris
Emmanuelle HUBERT
Tél. : 01.78.91.00.56
Paris16@ader-paris.fr

Neuilly

Nicolas NOUVELET
Clémentine DUBOIS
42, rue Madeleine Michélin
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. : 01.78.91.10.01
neuilly@ader-paris.fr

COMPTABILITÉ

Vendeurs

Christelle BATAILLER
Tél. : 01 78 91 10 17
christelle.batailler@ader-paris.fr

Acheteurs

Lucie FAIVRE D'ARCIER
Tél. : 01 78 91 10 14
lucie.faire@ader-paris.fr

LOGISTIQUE

Magasinage

Amand JOLOIS
amand.jolois@ader-paris.fr
Louis MARTEAU
louis.marteau@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 13

Envois

Jehan de BELLEVILLE
jehan.debelleville@ader-paris.fr
Tél. : 01 78 91 10 03

PÔLE MEDIA

Photographies - Catalogues - Publicités

Sam MORY
sam.mory@ader-paris.fr
Edouard ROBIN
robinphot@yahoo.fr
Tél. : 01 78 91 10 03
Delphine GLACHANT
glachant@gmail.com

A large, stylized, black and white decorative initial letter 'A'. The letter is filled with a solid black color. The background of the letter is white, and it features several small, black, stylized musical notes (treble clefs) scattered throughout. The letter is set against a white background and is framed by a decorative border consisting of a double line. The overall style is reminiscent of a woodcut or a decorative book ornament.

11

À renvoyer avant 18h
la veille de la vente
par mail à / please mail to:
contact@ader-paris.fr

I have read conditions of sale and the guide to buyers and agree to abide by them. I grant your permission to purchase on my behalf the following items within the limits in euros. (These limits do not include fees and taxes).



ADER

Nordmann & Dominique

ORDRE D'ACHAT

ABSENTEE BID FORM

Précisez votre demande / Precise your request :

- ☐ ORDRE D'ACHAT / ABSENTEE BID FORM
- ☐ ENCHÈRE PAR TÉLÉPHONE / TELEPHONE BID FORM

Remplissez le formulaire / fill in the form:

NOM / NAME

PRÉNOM / FIRST NAME.....

ADRESSE / ADDRESS.....

CODE POSTAL / ZIP CODE

VILLE / CITY..... PAYS / COUNTRY.....

TÉLÉPHONE 1 TÉLÉPHONE 2

MAIL

[illegible]

CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE

Conditions générales :

La vente sera faite au comptant et conduite en Euros.

Aucune réclamation ne sera recevable dès l'adjudication prononcée, les expositions successives permettant aux acquéreurs de constater l'état des objets présentés.

L'adjudicataire sera le plus offrant et dernier enchérisseur et aura pour obligation de remettre ses nom et adresse. En cas de contestation au moment des adjudications, c'est-à-dire s'il est établi que deux ou plusieurs enchérisseurs ont simultanément porté une enchère équivalente, soit à haute voix, soit par signe, et réclament en même temps cet objet après le prononcé du mot «adjugé», ledit objet sera immédiatement remis en adjudication au prix proposé par les enchérisseurs et tout le public sera admis à enchérir à nouveau.

La date indiquée entre crochets [...] correspond à la création du modèle. La pièce présentée ayant été réalisée postérieurement.

Les éventuelles modifications aux conditions de vente ou aux descriptions du catalogue seront annoncées verbalement pendant la vente et notées sur le procès-verbal.

Catalogue: 20€ dont TVA à 5,5% au titre du droit d'auteur. Les images sont propriété exclusive d'ADER.

Toute reproduction ou diffusion nécessite une autorisation écrite de la Maison de Vente.

Frais de vente et paiement :

Les acquéreurs paieront, en sus des enchères des frais de 25% HT soit 30% TTC.

(Pour les livres uniquement : 25% HT soit 26,375% TTC).

Le paiement devra être effectué immédiatement après la vente :

- en espèces (euros) jusqu'à 1000 € pour les ressortissants français ou jusqu'à 15000 € pour les ressortissants étrangers (sur présentation d'un justificatif de domicile, avis d'imposition, etc. ; en plus du passeport).
- par chèque bancaire (en euros) à l'ordre de ADER, avec présentation obligatoire d'une pièce d'identité en cours de validité. Les chèques étrangers ne sont pas acceptés.
- par carte bancaire (Visa, Mastercard).
- par paiement «3D Secure» sur le site www.ader-paris.fr
- par virement bancaire en euros à l'ordre de ADER.

Banque Caisse des Dépôts et Consignations, DRFIP Paris, 94 rue Réaumur, 75104 PARIS Cedex 02

RIB: 40031 00001 000042 3555K 89 - IBAN: FR72 4003 1000 0100 0042 3555 K89 - BIC: CDCGFRPPXXX

Ordres d'achat :

Un enchérisseur ne pouvant assister à la vente devra remplir le formulaire d'ordre d'achat inclus dans ce catalogue et le signer.

ADER agira pour le compte de l'enchérisseur, selon les instructions contenues dans le formulaire d'ordre d'achat, ceci afin d'essayer d'acheter le ou les lots au prix le plus bas possible et ne dépassant, en aucun cas, le montant maximum indiqué par l'enchérisseur.

Ledit formulaire devra être adressé et reçu à l'étude au plus tard 24 heures avant le début de la vente.

Les ordres d'achat ou les enchères par téléphone sont une facilité pour les clients. ADER n'est pas responsable pour avoir manqué d'exécuter un ordre par erreur ou pour toute autre cause. Merci de vérifier après envoi que votre ordre d'achat a été dûment enregistré.

ADER se réserve le droit de ne pas enregistrer l'ordre d'achat s'il n'est pas complet ou si elle considère que le client n'apporte pas toutes les garanties pour la sécurité des transactions; sans recours possible.

Pour garantir la bonne volonté de l'acheteur, une consignation pourra être demandée avant la vente qui ne sera validée qu'en cas d'adjudication.

DROUOT LIVE étant un service indépendant, nous déclinons toute responsabilité en cas de dysfonctionnement.

Transports des lots / Exportation :

Dès l'adjudication prononcée, les achats sont sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire.

Aucun lot ne sera remis aux acquéreurs avant acquittement de l'intégralité des sommes dues.

Les achats de petit volume seront transportés chez ADER, 3 rue Favart 75002 Paris, où ils seront gardés en dépôt à titre gracieux pendant 14 jours.

L'étude est ouverte du lundi au vendredi, de 9h à 18h.

Les achats volumineux seront entreposés, à leurs conditions et frais, au magasinage de l'Hôtel Drouot, 6 bis rue Rossini 75009 Paris (Tél. : 01 48 00 20 18), où ils pourront être retirés sur présentation du bordereau acquitté.

Les acheteurs, souhaitant exporter leurs achats, devront le faire savoir au plus tard le jour de la vente. Ils pourront récupérer la TVA sur les honoraires d'achat à la condition qu'un justificatif de douane en bonne et due forme soit remis à ADER et que le nom de la Maison de Vente y soit mentionné en tant qu'exportateur. Le bordereau d'adjudication est dû intégralement; la TVA est remboursable par la suite sur présentation des références du compte bancaire.

L'envoi des lots achetés peut être organisé par ADER à la charge et sous la responsabilité de l'acheteur.

C'est un service rendu par ADER qui se réserve la possibilité d'y renoncer si les conditions légales ou pratiques présentent le moindre risque. Les délais ne sont pas garantis et sont tributaires de l'activité de la Maison de Vente.

Le coût de l'emballage et de l'expédition est à la charge de l'acheteur; le règlement à l'ordre d'ADER.

Les acheteurs sont invités à organiser eux-mêmes le transport de leurs achats si ces conditions ne leur conviennent pas.

Défaut de paiement :

À défaut de paiement par l'adjudicataire de la totalité des sommes dues, dans le mois qui suit la vente, et après une seule mise en demeure restée infructueuse, ADER entamera une procédure de recouvrement. L'acheteur sera inscrit au fichier centralisé d'incidents de paiement du SYMEV (www.symev.org) et l'ensemble des dépends restera à sa charge. À compter d'un mois après la vente et à la demande du vendeur, la vente pourra être annulée sans recours possible.

CONDITIONS OF SALE

General Conditions:

The sale shall be made expressly in cash.

No complaint shall be admissible once the bidding is announced, with the successive presentations enabling buyers to record the condition of the objects presented.

The winner shall be the last bidder offering the highest price and shall be required to give his name and address.

In the event of dispute at the time of close of auction, i.e. if it is established that two or more bidders have simultaneously submitted an equivalent bid, either out loud or through a sign, and claim this object at the same time after the word "sold" is stated, the said object shall be immediately re-submitted for bidding at the price proposed by the bidders and the whole audience shall be allowed to bid again.

The date indicated between brackets [...] corresponds to creation of the template. The document presented has been created subsequently.

Any changes to the conditions of sale or the catalogue descriptions will be announced verbally during the sale and noted on the report.

Costs of the sale and payment:

Purchased lots will become available only after full payment has been made. The sale will be conducted in Euros. In addition to the hammer price, the buyer agrees to pay a buyer's premium along with any applicable value added tax.

The buyer's premium is 25 % + VAT amounting to 30 % (all taxes included) for all bids. Books (25% + VAT amounting to 26,375%).

Payment must be made immediately after the sale:

- in cash (euros) up to € 1000 for French nationals or up to € 15 000 for foreign nationals (upon presentation of evidence of address, notice of tax assessment, etc.; plus passport).
- by bank cheque (in euros) payable to ADER, with mandatory presentation of a valid identity document. Foreign cheques are not accepted.
- by bank card (Visa, Mastercard).
- by "3D secure" payment at the website www.ader-paris.fr
- by bank transfer in euros to ADER.

Banque Caisse des Dépôts et Consignations, DRFIP Paris, 94 rue Réaumur, 75104 PARIS Cedex 02

RIB: 40031 00001 000042 3555K 89 - IBAN: FR72 4003 1000 0100 0042 3555 K89 - BIC: CDCGFRPPXXX

Purchase orders:

A bidder not attending the sale must complete the purchase order form included in the catalogue, in full, and sign it.

ADER shall act on behalf of the bidder, in accordance with the instructions contained in the purchase order form, in order to try and buy the lot(s) at the lowest possible price and not in any circumstances exceeding the maximum amount indicated by the bidder.

The said form must be sent to and received at the office no later than 24 hours before the start of the sale.

Purchase orders or auctions by telephone are a facility for customers. ADER may not be held liable for having failed to execute an order in error or for any other reason. Please check after sending that your purchase order has been duly registered.

ADER reserves the right not to register the purchase order if it is not complete or if it considers that the customer does not offer all guarantees for the security of the transactions; no appeal is possible.

To guarantee the goodwill of the buyer a deposit may be requested before the sale, which shall only be validated in the event of winning.

DROUOT LIVE is a facility managed by Drouot. Therefore ADER is not responsible for any disfonctionement.

Transport of lots / Export:

Once closure of the auction is announced, purchases are under the full responsibility of the winning bidder.

No lot shall be given to buyers before payment of all sums due.

Small sized purchases shall be taken to ADER, 3 rue Favart 75002 Paris, where they will be stored free of charge for 14 days. The office is open from Monday to Friday from 9am to 6pm.

Large purchases will be stored, under their conditions and costs, at the warehouse of Hôtel Drouot, 6 bis rue Rossini, 75009 Paris (Phone number: 01 48 00 20 18), where they may be collected upon presentation of the paid invoice.

Buyers wishing to export their purchases must notify this no later than the day of the sale. They may recover the VAT on the purchase fees providing customs evidence in proper and due form is given to ADER and the name of the Auction House is mentioned thereon as exporter. The auction invoice is due in its entirety; the VAT shall be reimbursable subsequently.

ADER offers a fee paying shipping service for lots purchased by its clients.

ADER reserves the right to refuse shipment of any item should the legal and practical conditions present a risk. Delays are not guaranteed and are dependent upon the activities of the auction house.

All packaging and shipping costs will be met by the client and shall be paid directly to ADER.

If the above terms and conditions are not suitable to the buyer then the buyer shall organize the transportation of the lots.

Payment default:

In the absence of payment by the winning bidder of all sums due within one month of the sale, and after a single formal notice to pay is sent by registered letter remains without effect, ADER shall instigate recovery proceedings. The buyer shall be listed on the centralised payment incident file of the SYMEV (www.symev.org) and all costs will remain under his responsibility. From one month after the sale and the seller's request, the sale may be cancelled without possible appeal.

Bis repetere

De moins en moins
question de moi !
Oris pu' en moi
Sabre, de plus en
plus !!

Discours

LAZARE

HOCHÉ.

Champagne
frappée

Monnaie
Lalou

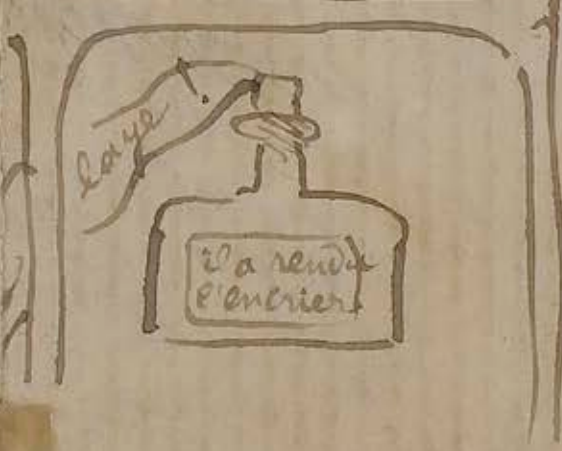
ta placent.

183

amusez
quelqu'un!



Discours.



L'air

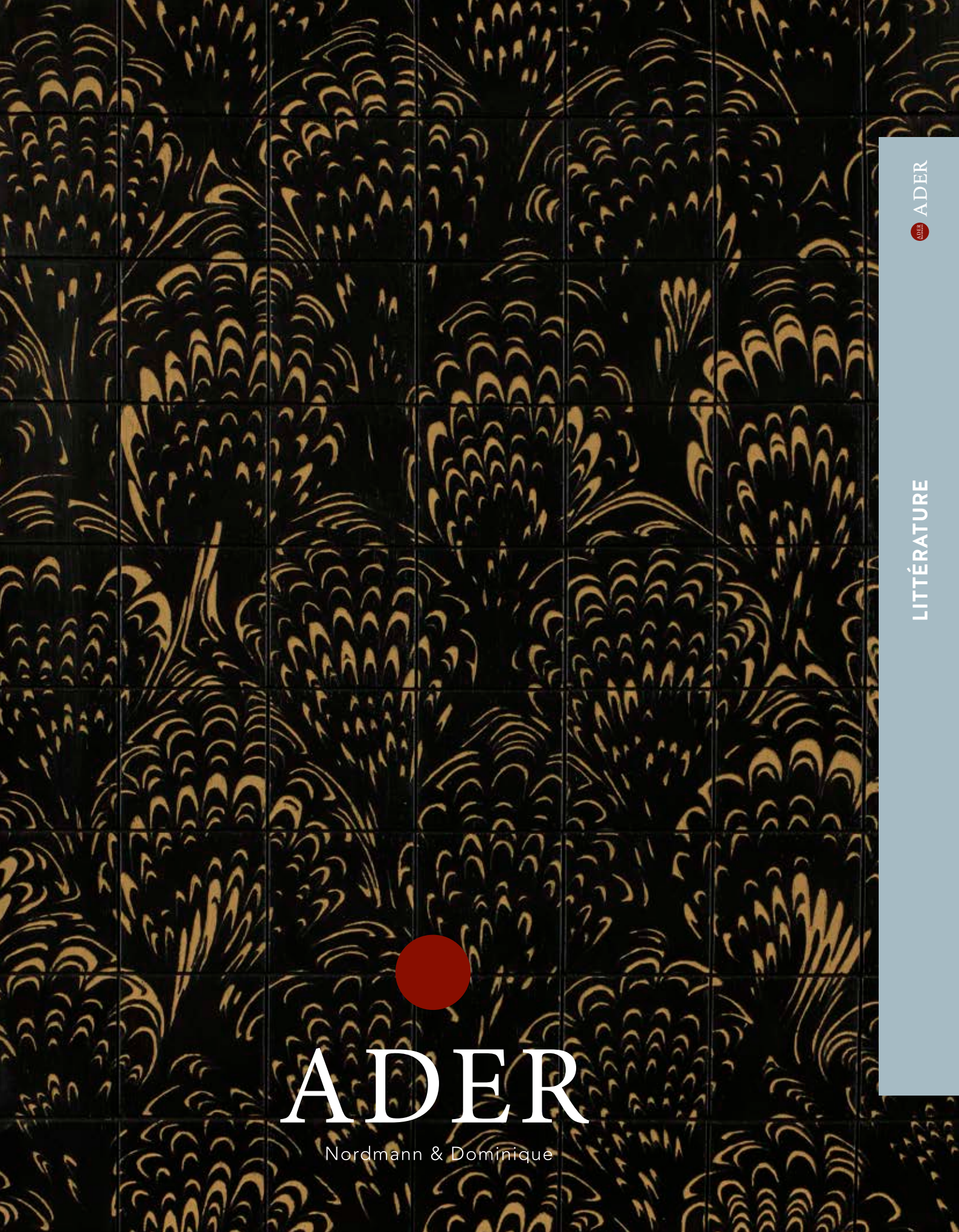
L'air rend
l'encre.



L'air
rend
l'encre.

ce
grande
pierre.





ADER

LITTÉRATURE



ADER

Nordmann & Dominique